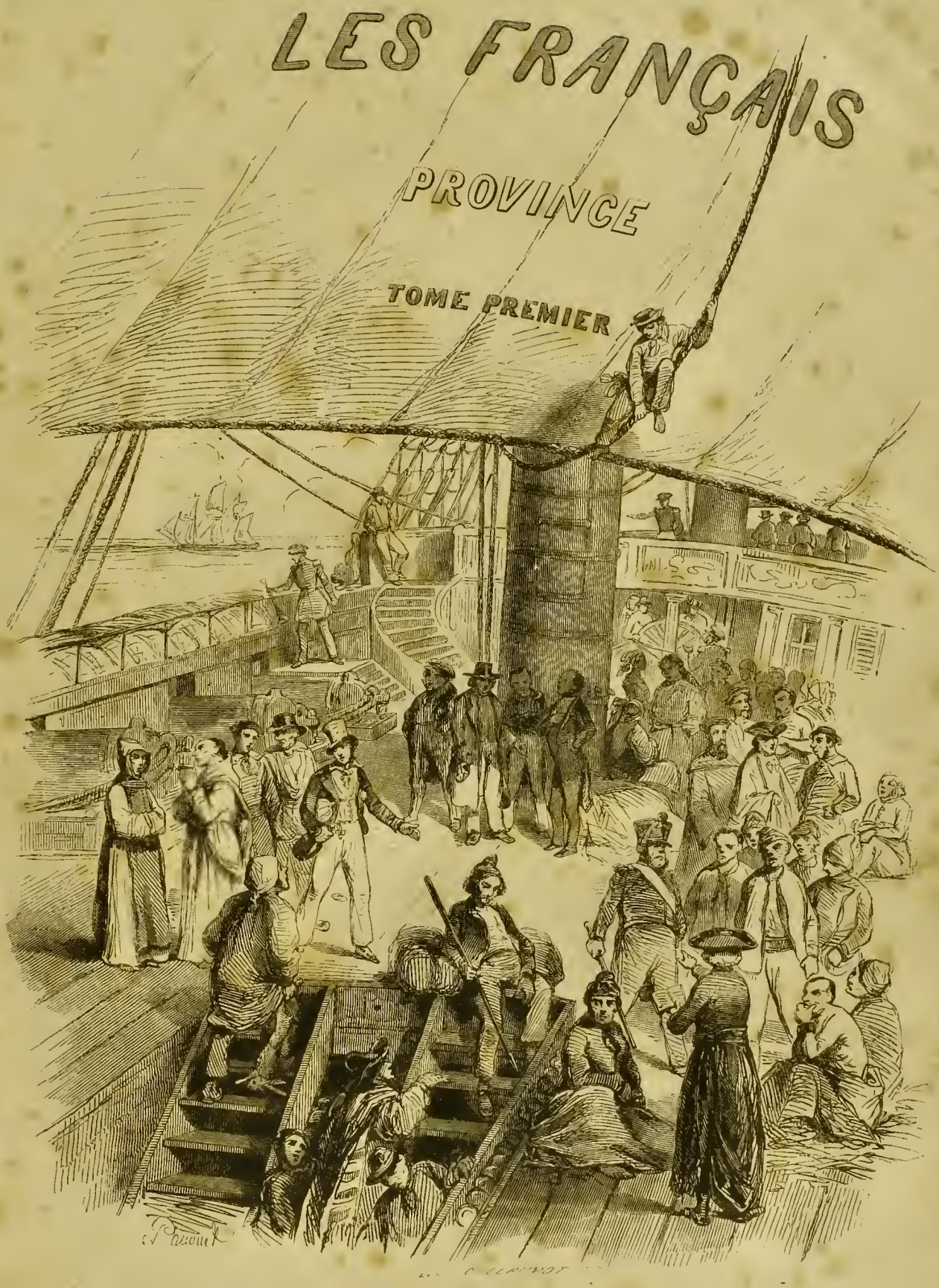
EX BIBLIOTHECA

CAR. I. TABORIS.


LES FRANÇAIS
PROVINCE
TOME PREMIER

LES

FRANÇAIS.

PROVINCE.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE
Schneider et Langrand,
rue d'Erfurth, 1.

A

MESSIEURS

A. ACHARD, G. D'ALCY, J. AUGIER, DE BALZAC,
É. DE LA BÉDOLLIERRE,
R. BRUCKER, A. CHEVALIER, F. COQUILLE,
L. COUAILHAC, DAURIAC,
DAUVIN, T. DELORD, A. DELRIEU, ÉCARNOT,
FERTIAULT, A. FRÉMY, V. GAILLARD,
DE LA LANDELLE,
LAVALLÉE, PERLET, L. REYBAUD,
H. ROLLAND, CH. ROUGET;

L'ÉDITEUR RECONNAISSANT.

LES

FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES,

ENCYCLOPÉDIE MORALE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PROVINCE.

TOME PREMIER

PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

—

M DCCC XLI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LA FEMME DE PROVINCE

LA FEMME DE PROVINCE.

En acceptant pour femmes celles-là seulement qui satisfont au programme arrêté dans la Physiologie du mariage, programme admis par les esprits les plus judicieux de ce temps, il existe à Paris plusieurs espèces de femmes, toutes dissemblables : il y a la duchesse et la femme du financier, l'ambassadrice et la femme du consul, la femme du ministre qui est ministre et la femme de celui qui ne l'est plus ; il y a la femme comme il faut de la rive droite et celle de la rive gauche de la Seine. Foi de physiologiste, aux Tuileries, un observateur doit parfaitement reconnaître les nuances qui distinguent ces jolis oiseaux de la grande volière. Ce n'est pas ici le lieu de vous amuser par la description de ces charmantes distinctions avec lesquelles un auteur habile ferait un livre, quelque subtile iconographie de plumes au vent et de regards perdus, de joie indiscrète et de promesses qui ne disent rien, de chapeaux plus ou moins ouverts et de petits pieds qui ne paraissent pas remuer, de dentelles anciennes sur de jeunes figures, de velours qui ne sont jamais miroités sur des corsages qui se miroitent, de grands châles et de mains effilées, de bijouteries précieuses destinées à cacher ou à faire voir d'autres œuvres d'art

Mais en province il n'y a qu'une femme, et cette pauvre femme est la femme de province ; je vous le jure, il n'y en a pas deux. Cette observation indique une des grandes plaies de notre société moderne. La jolie femme qui, vers avril ou mai, quitte son hôtel de Paris et s'abat sur son château pour habiter sa terre pendant sept

mois, n'est pas une femme de province. Est-elle une femme de province, l'épouse de cet Omnibus appelé jadis un préfet, qui se montre à dix départements en sept ans, depuis que les ministères constitutionnels ont inventé le Longchamp des préfectures? La femme administrative est une espèce à part. Qui nous la peindra? La Bruyère devrait sortir de dessous son marbre pour tracer ce caractère.

Oh! plaignez la femme de province! ici l'encre devrait devenir blême, ici le bec affilé des plumes ironiques devrait s'émousser. Pour parler de cet objet de pitié, l'auteur voudrait pouvoir se servir des barbes de sa plus belle plume, afin de caresser ces douleurs inconnues, de mettre au jour ces joies tristes et languissantes, de rafraîchir les vieux fonds de magasin que cette femme impose à sa tête, de cylindrer ces étoffes délustrées, de repasser ces rubans invalides, remonter ces rousses dentelles héréditaires, secouer ces vieilles fleurs aussi artificieuses qu'artificielles, étiquetées dans les cartons, ou serrées dans ces armoires dont les profondeurs rappelleraient aux Parisiens les magasins des Menus-Plaisirs et les décorations des opéras qu'on ne joue plus? Quel style peut peindre les couleurs passées de la bordure qui entoure le portrait de cette pâle figure? Comment expliquer que les robes sont flasques en province, que les yeux sont froids, que la plaisanterie y est, comme les semestres des rentes sous l'empire, presque toujours arriérée; que les cœurs souffrent beaucoup, et que le laisser-aller général de la femme de province vient d'un défaut de culture de ce même cœur infiniment négligé, mal entretenu, peu compris. La femme de province a un cœur, et s'en sert très-peu ou mal, ce qui est pis. Or la vie de la femme est au cœur, et non ailleurs. Aussi la sagesse des enseignes a-t-elle précédé les lois de la science médicale, en disant la *femme sans tête* pour exprimer une bonne femme, la vraie femme. Une femme heureuse par le cœur a un air ouvert, une figure riante; jamais vous ne verrez une femme de province réellement gaie ou ayant l'air délibéré. Presque toujours le masque est contracté. Elle pense à des choses qu'elle n'ose pas dire; elle vit dans une sorte de contrainte, elle s'ennuie, elle a l'habitude de s'ennuyer, mais elle ne l'avouera jamais. J'en appelle à tous les observateurs sérieux de la nature sociale, une femme de province a des rides dix ans avant le temps fixé par les ordonnances du Code Féminin, elle se couperose également plus promptement, et jaunit comme un coing quand elle doit jaunir; il y en a qui verdissent. Les femmes de province ont des blessures à l'esprit et au cœur, blessures si bien couvertes par d'ingénieux appareils que les savants seuls savent les reconnaître, et si sensibles qu'il est difficile à un Parisien d'être une demi-journée avec une femme de province sans l'avoir touchée à l'une de ses plaies et lui avoir fait grand mal. Il a imité ces amis imprudents qui prennent leur ami par le bras gauche sans voir les bandelettes dont l'humérus est enveloppé et qui le grossissent. L'amour-propre impose silence à la douleur. L'ami ventousé par Hippocrate présente dès lors sa droite et refuse sa gauche à cette aveugle amitié. La femme de province, si elle rencontre un étourdi, ne sait bientôt plus quel côté présenter.

Sachons-le bien! la France au dix-neuvième siècle est partagée en deux grandes zones: Paris et la province; la province jalouse de Paris, Paris ne pensant à la province que pour lui demander de l'argent. Autrefois Paris était la première ville de province, la Cour primait la Ville; maintenant Paris est toute la Cour, la Province

est toute la Ville. La femme de province est donc dans un état constant de flagrante infériorité. Aucune créature ne veut s'avouer un pareil fait, tout en en souffrant. Cette pensée rongeuse opprime la femme de province. Il en est une autre plus corrosive encore : elle est mariée à un homme excessivement ordinaire, vulgaire et commun. Les gens de talent, les artistes, les hommes supérieurs, tout coq à plumes éclatantes s'envole à Paris. Inférieure comme femme, elle est encore inférieure par son mari. Vivez donc heureuses avec ces deux pensées écrasantes ! Son mari n'est pas seulement ordinaire, vulgaire et commun, il est ennuyeux, et vous devez connaître ce fameux exploit signifié à je ne sais quel prince, requête de M. de Lauraguais, par lequel on lui faisait commandement de ne plus revenir chez Sophie Arnoult, attendu qu'il l'ennuyait, et que les effets de l'ennui, chez une femme, allaient jusqu'à lui changer le caractère, la figure, lui faire perdre sa beauté, etc. A l'exploit était joint une consultation signée de plusieurs médecins célèbres qui justifiaient les dires de la signification. La vie de province est l'ennui organisé, l'ennui déguisé sous mille formes ; enfin l'ennui est le fond de la langue.

Que faire? Ah ! l'on se jette avec désespoir dans les confitures et dans les lessives, dans l'économie domestique, dans les plaisirs ruraux de la vendange, de la moisson, dans la conservation des fruits, dans la broderie des fichus, dans les soins de la maternité, dans les intrigues de petite ville. Chaque femme s'adonne à ce qui, selon son caractère, lui paraît un plaisir. On tracasse un piano inamovible qui sonne comme un chaudron au bout de la septième année et qui finit ses jours, asthmatique, à la campagne. On suit les offices, on est catholique en désespoir de cause, l'on s'entretient des différents crûs de la parole de Dieu ; l'on compare l'abbé Guinaud à l'abbé Ratond, l'abbé Friand à l'abbé Duret. On joue aux cartes le soir, après avoir dansé pendant douze années avec les mêmes personnes dans les mêmes salons. Cette belle vie est entremêlée de promenades solennelles sur le mail, sur le pont, sur le rempart, de visites d'étiquette entre voisins de campagne. La conversation est bornée au sud de l'intelligence par les observations sur les intrigues cachées au fond de l'eau dormante de la vie de province, au nord par les mariages sur le tapis, à l'ouest par les jalousies, à l'est par les petits mots piquants.

Un profond désespoir ou une stupide résignation, ou l'un ou l'autre, il n'y a pas de choix, tel est le tuf sur lequel repose cette vie féminine et où s'arrêtent mille pensées stagnantes qui, sans féconder le terrain, y nourrissent les fleurs étiolées de ces âmes désertes. Ne croyez pas à l'insouciance ! L'insouciance tient au désespoir ou à la résignation.

Quelque grande, quelque belle, quelque forte que soit à son début une jeune fille, née dans un département quelconque, elle devient bientôt femme de province. Malgré ses projets arrêtés, les lieux communs, la médiocrité des idées, l'insouciance de la toilette, l'horticulture des vulgarités l'envahissent nécessairement. L'être sublime et passionné que cache toute femme s'attriste, et tout est dit, la belle plante dépérit. Dès leur bas âge, les jeunes filles de province ne voient que des gens de province autour d'elles, elles n'inventent pas mieux, elles n'ont à choisir qu'entre des médiocrités, car les pères de province marient leurs filles à des garçons de province, et

l'esprit s'y abâtardit nécessairement. Personne n'a l'idée de croiser les races. Aussi, dans beaucoup de villes de province, l'intelligence y est-elle devenue aussi rare que le sang y est laid. L'homme s'y rabougrit sous les deux espèces : la sinistre idée de la convenance des fortunes y domine toutes les conventions matrimoniales. J'y ai vu de belles jeunes filles, richement dotées, mariées par leur famille à quelque sot jeune homme du voisinage, enlaidies, après trois ans de mariage, au point de n'être pas non point reconnaissables, mais reconnues. Les hommes de génie éclos en province, les hommes supérieurs sont dus à des hasards de l'amour. Quand la femme de province est devenue ce que vous la voyez, elle veut alors justifier son état : elle attaque de ses dents acérées comme des dents de mulot, les nobles et terribles passions parisiennes; elle déchire les dentelles de la coquetterie, elle ronge les beautés célèbres, elle entame le bonheur d'autrui, elle vante ses noix et son lard rances, elle exalte son trou de souris économe, les couleurs grises de sa vie et ses parfums monastiques. Toute femme de province a la fatuité de ses défauts. J'aime ce courage. Quand on a des vices, il faut avoir l'esprit d'en faire des vertus.

L'infériorité conjugale et l'infériorité radicale de la femme de province sont aggravées d'une troisième et terrible infériorité qui contribue à rendre cette figure sèche et sombre, à la rétrécir, à l'amoindrir, à la grimer fatalement. Toute femme est plus ou moins portée à chercher des compensations à ses mille douleurs légales dans mille félicités illégales. Ce livre d'or de l'amour est fermé pour la femme de province, ou du moins elle le lit toute seule, elle vit dans une lanterne, elle n'a point de secrets à elle, sa maison est ouverte et les murs sont de verre. Si, dans la province, chacun connaît le dîner de son voisin, on sait encore mieux le menu de sa vie, et qui vient, et qui ne vient pas, et qui passe sous les fenêtres, avant de passer par la fenêtre. La passion n'y connaît point le mystère. L'une des plus agréables flatteries que les femmes s'adressent à elles-mêmes est la certitude d'être pour quelque chose dans la vie d'un homme supérieur, choisi par elles en connaissance de cause, comme pour prendre leur revanche du mariage où elles ont été peu consultées. Mais, en province, s'il n'y a point de supériorité chez les maris, il en existe encore moins chez les célibataires. Aussi, quand la femme de province commet sa petite faute, s'est-elle toujours éprise d'un prétendu bel homme ou d'un dandy indigène, d'un garçon qui porte des gants, qui passe pour monter à cheval ; mais, au fond de son cœur, elle sait que ses vœux poursuivent un lieu commun plus ou moins bien vêtu.

Quand une femme de province conçoit une passion excentrique, quand elle a choisi quelque supériorité qui passe, un homme égaré par hasard en province, elle en fait quelque chose de plus qu'un sentiment, elle y trouve un travail, elle est occupée ! aussi étend-elle cette passion sur toute sa vie. Il n'y a rien de plus dangereux que l'attachement d'une femme de province. Elle compare, elle étudie, elle réfléchit, elle rêve, elle n'abandonne point son rêve, elle pense à celui qu'elle aime quand celui qu'elle aime ne pense plus à elle. Vous avez passé quelques mois en province, vous avez dit par désœuvrement quelques mots d'amour à la femme la moins laide du département ; là, elle vous paraissait jolie, et vous avez été vous-même. Cette plaisanterie est devenue sérieuse à votre insu. Madame Coquelin, que vous avez nom-

mée Amélie, *votre* Amélie vous arrive à six ans de date, veuve et toute prête à faire votre bonheur, quand votre bonheur s'est beaucoup mieux arrangé. Ceci n'est pas de l'innocence, mais de l'ignorance. Vous la dédaignez, elle vous aime; vous arrivez à la maltraiter, elle vous aime; elle ne comprend rien à ce que l'on a si ingénieusement nommé *le français*, l'art de faire comprendre ce qui ne doit pas se dire. On ne peut pas éclairer cette femme, il faut l'aveugler.

Toutes ces impuissances de la province prennent les noms orgueilleux de sagesse, de simplicité, de raison, de bonhomie. On ne saurait imaginer la masse imposante et compacte que forment toutes ces petites choses, quelle force d'inertie elles ont, et combien tout est d'accord : langage et figures, vêtement et mœurs intérieures. Dans la toilette d'une femme de province, l'utile a toujours le pas sur l'agréable. Chacun connaît la fortune du voisin, l'extérieur ne signifie plus rien. Puis, comme le disent les sages, on s'est habitué les uns aux autres, et la toilette devient inutile. C'est à cette maxime que sont dues les monstruosités vestimentales de la province : ces châles exhumés de l'Empire, ces robes ou exagérées, ou mal portées, ou trop larges, ou trop étroites ! La mode s'y assied au lieu de passer. On tient à une chose *qui a coûté trop cher*, on ménage un chapeau. On garde pour la saison suivante une futilité qui ne doit durer qu'un jour.

Quand une femme de province vient à Paris, elle se distingue aussitôt à l'exiguïté des détails de sa personne et de sa toilette, à son étonnement secret et qui perce, ou ostensible et qu'elle veut cacher, excité par les choses et par les idées. Elle ne sait pas ! Ce mot l'explique. Elle s'observe elle-même, elle n'a pas le moindre laisser-aller. Si elle est jeune, elle peut s'acclimater; mais passé je ne sais quel âge, elle souffre tant dans Paris, qu'elle retourne dans sa chère province. Ne croyez pas que la différence entre les femmes de province et les Parisiennes soit purement extérieure, il y a des différences d'esprit, de mœurs, de conduite. Ainsi la femme de province ne songe point à se dissimuler, elle est essentiellement naïve. Si une Parisienne n'a pas les hanches assez bien dessinées, son esprit inventif et l'envie de plaire lui font trouver quelque remède héroïque ; si elle a quelque vice, quelque grain de laideur, une tare quelconque, la Parisienne est capable d'en faire un agrément, cela se voit souvent; mais la femme de province, jamais ! Si sa taille est trop courte, si son embonpoint se place mal, eh bien ! elle en prend son parti, et ses adorateurs, sous peine de ne pas l'aimer, doivent la prendre comme elle est, tandis que la Parisienne veut toujours être prise pour ce qu'elle n'est pas. De là ces tournures grotesques, ces maigreurs effrontées, ces ampleurs ridicules, ces lignes disgracieuses offertes avec ingénuité, auxquelles toute une ville s'est habituée et qui étonnent les Parisiens. Ces difformités orgueilleuses, ces vices de toilette existent dans l'esprit. A quelque sphère qu'elle appartienne, la femme de province montre de petites idées. C'est elle qui, à Paris, trouve de bon goût d'enlever à sa meilleure amie l'affection de son mari. Les femmes de province sont assez généralement enleveuses ; elles ressemblent à ces amateurs qui vont aux secondes représentations, sûrs que la pièce ne tombera pas. Elles ne savent pas se venger avec grâce, elles se vengent mal ; elles n'ont pas dans le discours ni dans la pensée l'atticisme moderne, ce *parisiénisme*

(ce mot nous manque), qui consiste à tout effleurer, à être profond sans en avoir l'air, à blesser mortellement sans paraître avoir touché, à dire ce que j'ai entendu souvent : — Qu'avez-vous, ma chère? quand le poignard est enfoncé jusqu'à la garde. Les femmes de province vous font souffrir et vous manquent, elles tombent lourdement quand elles tombent; elles sont moins femmes que les Parisiennes. Mais, ce qui dans tout pays est impardonnable, elles sont ennuyeuses, elles ont le bonheur aussi ennuyeux que le malheur, elles outrent tout. On en voit qui mettent quelquefois un talent infini à éviter la grâce.

La femme de province n'a que deux manières d'être : ou elle se résigne, ou elle se révolte. Sa révolte consiste à quitter la province et à s'établir à Paris. Elle s'y établit légitimement par un mariage et tâche de devenir Parisienne : elle y triomphe rarement de ses habitudes. Celle qui s'y établit en abandonnant tout ne compte plus parmi les femmes. Il est une troisième révolte qui consiste à dominer sa ville et à insulter Paris; mais la femme assez forte pour jouer ce rôle est toujours une Parisienne manquée. Aussi la vraie femme de province est-elle toujours résignée.

Voici les choses curieuses, tristes ou bouffonnes qui résultent de la femme combinée avec la vie de province.

Une jeune fille s'est mariée; elle était belle, elle reste encore pendant quelque temps belle malgré le mariage; elle est proclamée une belle femme. La ville est fière de cette belle femme; mais chacun la voit tous les jours, et quand on se voit tous les jours, l'observation se blase. Si cette belle femme perd un peu de son éclat, la ville s'en aperçoit à peine. Il y a mieux, une petite rougeur, on la comprend, on s'y intéresse; une petite négligence est adorée, une toilette qui ne se renouvelle pas est une concession à la philosophie du pays. D'ailleurs la physionomie est si bien étudiée, si bien comprise, que les légères altérations sont à peine remarquées, et peut-être finit-on par les regarder comme des grains de beauté. Un Parisien passe par la ville, un de ses amis lui vante la belle madame une telle, il le présente à ce phénix, et le Parisien aperçoit un laidron parfaitement conditionné. Il arrive alors des aventures comme celle-ci. Un jeune homme a quelques jours d'exil à passer dans une petite ville de province, il y retrouve l'éternel ami de collége, cet ami de collége le présente à la femme *la plus comme il faut* de la ville, une femme éminemment spirituelle, une âme aimante et une belle femme. Le Parisien voit un grand corps sec étendu sur un prétendu divan, qui minaude, qui n'a pas les yeux ensemble, qui a passé quarante ans, couperosé, des dents suspectes, les cheveux teints, habillé prétentieusement, et le langage en harmonie avec le vêtement. Le Parisien fait contre bonne fortune mauvais cœur, et se garde bien de revenir à ce squelette ambitieux. Le Parisien moqueur félicite son ami de son bonheur, il le mystifie en prenant cet air convaincu que prennent les Parisiens pour se moquer. La veille de son départ, le Parisien, questionné par son ami sur l'opinion qu'il emporte de la petite ville, répond quelque chose comme : « Je me suis royalement ennuyé, mais j'ai toujours eu la plus belle femme de la ville! » Le lendemain matin, l'ami le réveille; armé d'une paire de pistolets, il vient lui proposer de se brûler la cervelle, en lui posant ce théorème : « Si vous avez eu la plus belle femme de la ville, ce

ne peut être que ma maîtresse, allons nous battre, vous n'êtes qu'un infâme. »

On vous présente à la femme la plus spirituelle, et vous trouvez une créature qui tourne dans le même genre d'esprit depuis vingt ans, qui vous lance des lieux communs accompagnés de sourires désagréables, et vous découvrez que la femme la plus spirituelle de la ville en est simplement la plus bavarde.

Deux femmes également supérieures et toutes deux en province, où l'auteur de ces observations a eu la douleur de les trouver, expliquent admirablement le sort des femmes de province.

La première avait su résister à cette vie tiède et relâchante qui dissout la plus forte volonté, détrempe le caractère, abolit toute ambition, qui enfin éteint le sens du beau. Elle passait pour une femme originale, elle était haïe, calomniée, elle n'allait nulle part, on ne voulait plus la recevoir, elle était l'ennemi public. Voici ses crimes. Pour entretenir son intelligence au niveau du mouvement parisien, elle lisait tous les ouvrages qui paraissaient et les journaux ; et, pour ne jamais se laisser gagner par l'incurie et par le mauvais goût, elle avait une amie intime à Paris qui la mettait au fait des modes et des petites révolutions du luxe. Elle demeurait donc toujours élégante, et son intérieur était un intérieur presque parisien. Hommes et femmes, en venant chez elle, s'y trouvaient constamment blessés de cette constante nouveauté, de ce bon goût persistant. La priorité des modes et leur perpétuelle coïncidence avec leur apparition à Paris, choquaient les femmes qui se trouvaient toujours en arrière d'une mode, et, comme disent les amateurs de courses, *distancées*. Une haine profonde s'émut, causée par ces choses. Mais la conversation et l'esprit de cette femme engendrèrent une bien plus cruelle aversion. Cette femme se refusait au clabaudage de petites nouvelles, à cette médisance de bas étage qui fait le fond de la vie en province. Elle ne souffrait chez aucun homme ni propos vides, ni galanterie arriérée, ni les idées sans valeur ; elle parlait des découvertes dans la science, dans les arts, des poésies nouvelles, des œuvres fraîches écloses au théâtre, en littérature ; elle remuait des pensées au lieu de remuer des mots. Elle fut atteinte et convaincue de pédantisme, chacun finit par se moquer effrontément de ses nobles et grandes qualités, d'une supériorité qui blessait toutes les prétentions, qui relevait les ignorances et ne leur pardonnait pas. Quand tout le monde est bossu, la belle taille devient la monstruosité. Cette femme fut donc regardée comme monstrueuse et dangereuse, et le désert se fit autour d'elle. Pas une de ses démarches, même la plus indifférente, ne passait sans être critiquée, dénaturée. Il résultait de ceci qu'elle était impie, immorale, dévergondée, dangereuse, d'une conduite légère et répréhensible. — Madame une telle, oh ! elle est folle : tel fut l'arrêt suprême porté par toute la province.

La seconde avait deviné l'ostracisme que sa résistance lui vaudrait, elle était restée grande en elle-même, elle livrait son extérieur seulement à ces minuties. Ce fut à elle que je demandai le secret de l'amour en province, je ne voyais pas dans la journée une seule occasion de lui parler, dans toute la ville un seul lieu où l'on pût la voir sans qu'elle fût observée. « Nous souffrons beaucoup l'hiver, me dit-elle ; mais nous avons la campagne ! » Je me souvins alors qu'au mois d'avril ou de mai, les jolies femmes d'une ville de province sont les premières à décamper. En pro-

vince, la maison de campagne est le fiacre à l'heure de Paris. Quoique l'homme le plus spirituel de la ville, un homme d'avenir, disait-on, et qui fit un épouvantable *fiasco* à la Chambre, lui rendît des soins, cette femme mourut jeune et dévorée comme par un ver : la supériorité comporte une action invincible qui, au besoin, réagit sur celui que la nature a doué de ce don fatal.

Une des fatalités qui pèsent sur la femme de province est cette décision brusque et obligée dans les passions, qui se remarque souvent en Angleterre. En province, la vie est définie, observée, à jour. Cet état d'observation indienne force une femme à marcher droit dans son rail ou à en sortir vivement comme une machine à vapeur qui rencontre un obstacle. Les combats stratégiques de la passion, les coquetteries qui sont la moitié de la Parisienne, rien de tout cela n'existe en province. Il y a dans le cœur de la femme de province des *surprises* comme dans certains joujoux. Elle vous a parlé trois fois pendant un hiver, elle vous a serré dans son cœur à son insu ; vient une partie de campagne, une promenade, tout est dit ; ou si vous voulez, tout est fait. Cette conduite, bizarre pour ceux qui n'observent pas, a quelque chose de très-naturel. Au lieu de calomnier la femme de province en la croyant dépravée, un poëte, un philosophe, un observateur, comme l'a été Stendalli dans *Rouge et Noir,* devinerait les merveilleuses poésies inédites, savourées à elle seule, toutes les pages de ce beau roman dont le dénoûment seul est connu de l'heureux sous-lieutenant ou du roué capitaine qui en profitent.

Paris est le monstre qui fait toutes ces victimes, le mal a sept lieues de tour et afflige le pays entier. La province n'existe pas par elle-même. Là seulement où la nation est divisée en cinquante petits états, là chacun peut avoir une physionomie, et une femme y reflète alors l'éclat de la sphère où elle règne. Ce phénomène social existe encore en Italie, en Suisse et en Allemagne ; mais en France, comme dans tous les pays à capitale unique, l'aplatissement des mœurs sera la conséquence forcée de la centralisation ; aussi les mœurs ne prendront-elles du ressort et de l'originalité que par une fédération d'états français formant un même empire, ce qui peut-être n'est pas à désirer. L'Angleterre ne jouit pas de ce malheur, elle a quelque chose de plus horrible dans son atroce hypocrisie, qui est un bien autre mal. Londres n'y exerce pas la tyrannie que Paris fait peser sur la France, et à laquelle le génie français finira par remédier. L'aristocratie anglaise (méditez bien ceci), qui comprend toutes les supériorités, qui les produit ou se les assimile, l'aristocratie couvre le sol ; elle vit dans ses magnifiques parcs, elle ne vient à Londres *que pendant deux mois*, ni plus ni moins ; elle est toute en province, elle y fleurit et la fleurit. Londres est la capitale des boutiques et des spéculations, on y fait le gouvernement. L'aristocratie s'y recorde seulement pendant soixante jours, elle y prend ses mots d'ordre, elle donne son coup d'œil à sa cuisine gouvernementale, elle passe la revue de ses filles à marier et des équipages à vendre, elle se dit bonjour et s'en va promptement : elle ne se supporte pas elle-même plus que les quelques jours nommés *la saison*. Aussi, dans la perfide Albion du *Constitutionnel,* y a-t-il chance de rencontrer de charmantes femmes sur tous les points du royaume, mais de charmantes femmes Anglaises !

DE BALZAC.

L'ÉLU DU CLOCHER.

La chambre des députés en compte au moins trois cents de cette trempe sur ses quatre cent cinquante-neuf membres. Trois cents Cincinnatus que le suffrage rural a arrachés à leur charrue pour en faire des Démosthènes ; trois cents aigles d'arrondissement qui ont fait leur chemin par un discours de comice agricole, ou par une brochure sur les prairies artificielles. C'est l'élément le plus nombreux de la majorité parlementaire, celle qui préfère une invasion de Cosaques à une invasion de bestiaux, et qui salue en germe, dans la betterave, l'émancipation des nègres.

D'ordinaire, l'élu du clocher est timide dans ses débuts, mais il lui faut peu de temps pour se procurer une éducation représentative digne de faire suite à l'éducation d'Achille. Quand son épouse s'est dit : « Ça ne peut plus se passer comme ça, il faut que nous soyons député, » notre héros se met à la besogne, et désormais, comme Guzman, il ne connaîtra plus d'obstacles. Il sait les côtés faibles des herbagers, des nourrisseurs, des métayers, des laboureurs qui ornent son arrondissement, et il se présente à eux comme un homme qui comprend leurs besoins. Sur quoi l'arrondissement se dit en masse : « Nommons qui me comprend ; il est toujours agréable d'être compris » Pour peu que l'élu du clocher sache en outre lever le coude à propos et distribuer des poignées de main avec intelligence, il est sûr de son affaire, il sera député, il va l'être, il l'est.

Dans la première heure du succès, quelques scrupules viennent pourtant assaillir le triomphateur. Il a perdu son assurance de candidat, et il n'a pas encore acquis son aplomb de député. C'est une situation mixte, un état de passage ; la chrysalide

ne s'est pas encore transformée en papillon. Il doute alors de lui-même, il se tâte, il se trouve des côtés faibles. L'honneur qu'on vient de lui conférer lui apparaît au travers des nuages d'une vague responsabilité. Être député, c'est bien; mais comment l'être? Où trouver le Manuel à 50 sous du parfait député? Un député, c'est quelque chose de si monumental! La France a les yeux sur lui, la patrie compte positivement sur son génie, l'étranger même s'en occupe. Comment suffire à tant de devoirs, à tant de gloires? Un député peut-il marcher, s'asseoir, se promener, tousser comme le commun des hommes? Idées embarrassantes, scrupules inquiétants. Sans compter que, du haut de ses clochers, tout un arrondissement contemple le nouvel élu, l'homme qui comprend ses besoins!

Tant que dure cette période de découragement, notre héros est obsédé de cauchemars étranges, de visions fatales. Il lui semble que, faute d'habitude, il va compromettre l'équilibre du monde, ensanglanter le continent et obscurcir à fond l'horizon politique. « Si j'allais faire déchoir la France du rang qui lui appartient en Europe! » se dit-il, et il se sent baigné de sueurs froides. Il a des rêves affreux : tantôt la question espagnole s'empare de lui et l'entraîne à travers champs comme le coursier de la ballade de Lénore; tantôt la conversion des rentes l'étreint à la gorge et lui demande ce qu'il préfère du 5 1/2 ou du 4 1/2, du fonds au pair ou du fonds avec accroissement de capital. Mais c'est la question d'Orient, cette question si féconde en Premiers-Paris et en victimes, qui afflige et désole le plus profondément l'élu du clocher. « Encore si j'y comprenais quelque chose, » se demande de temps à autre le malheureux. Il lui a fallu huit jours pour prononcer le nom de Méhémet-Ali, et il désespère de pouvoir jamais articuler celui d'Abdul-Medjid. Il est vrai qu'en revanche Abd-el-Kader lui est familier et qu'il a manifesté, à diverses reprises, l'intention de châtier l'insolent marabout par son vote à la chambre. Ce n'est pas tout encore : on lui a dit que la session roulerait principalement sur des objets d'intérêt matériel, et il veut pressentir quels seront ces objets. Le chemin de fer s'est saisi de sa pensée et l'entraîne dans les espaces; le canal vient le poursuivre jusque dans ses rêves, le baigner dans sa couche. Il ne dort plus que suffoqué de vaine pâture ou précipité du haut d'attributions municipales. C'est une hallucination parlementaire. Si elle durait, elle pourrait tuer son homme, mais elle dure peu.

A peine l'élu du clocher roule-t-il sur le chemin de Paris, que sa poitrine se dilate. Il se sent mieux; il brûle le pavé et les pétitions dont on l'a accablé. La fantasmagorie se dissipe; l'état de l'âme s'améliore, les idées s'ouvrent, l'horizon s'agrandit. Notre homme a retrouvé son sang-froid; il commence à entrevoir que pourvu qu'il demande beaucoup de chemins vicinaux pour son arrondissement, il aura assez fait pour le bonheur de la France et le repos du monde. Ce point de vue simplifie ses devoirs et l'accompagne jusque dans la capitale. Ses débuts y sont des plus heureux. Il s'installe bravement dans un hôtel avec sa famille, et le lendemain va se faire inscrire à la questure. Noble fermeté, résolution louable et qui indique bien un retour de confiance! Cependant la sécurité de l'esprit est loin d'être complète, et tous les symptômes inquiétants n'ont pas disparu. Voici l'élu dans une ville pleine d'embûches, au milieu des piéges d'une civilisation raffinée. Les filous en

veulent à ses foulards, les hommes du pouvoir à sa conscience. Que de choses à défendre à la fois! Et n'est-ce pas là une tâche bien lourde quand on arrive de son arrondissement et qu'on en comprend les besoins!

N'importe, nous voici sur la brèche. Notre député sait très-bien qu'il aura des combats à soutenir, il s'y excite; des ennemis à vaincre, il les attend. Il laisse à son épouse le soin de réduire les assaillants domestiques, ceux qui spéculent sur les bévues personnelles et les écoles provinciales; il ne se réserve pour lui que les antagonistes politiques. Le premier se présente sous la forme d'un garde municipal. L'élu du clocher s'affermit sur ses talons; d'un regard il foudroie le sbire qui lui remet, avec force politesses, un pli ministériel. On ne recevrait pas avec plus de dignité une sentence de mort. Le cachet brisé, il se trouve que c'est tout uniment une invitation à dîner de la part du président du conseil. « C'est ça, on veut me corrompre; du sang-froid. Mon rôle commence. J'irai à ce dîner pour prouver que je comprends les besoins de mon arrondissement. » En effet, au jour fixé, notre homme se rend au ministère. Il y trouve nombreuse compagnie, un amphitryon aimable, des convives spirituels. De corruption, pas un mot; mais de bons vins et un service à souhait. L'élu sent qu'il lui est impossible de reculer, et qu'il lui importe de prendre une position. Il n'hésite pas, boit du médoc avec acharnement, et attaque un sauté aux truffes avec une hardiesse digne d'éloges. Son succès est des plus complets. Aussi, de retour chez lui, il se précipite avec effusion dans les bras de son épouse. « Chère amie, s'écrie-t-il, je suis content de moi; on ne mord pas mieux aux affaires publiques. C'est moins dur que je ne le croyais. »

Le Rubicon est franchi; notre héros n'a plus qu'à marcher devant lui, le champ est libre. Seulement, quelques jours plus tard, une nouvelle épreuve se présente, mais bien plus décisive. Il s'agit d'un bal à la cour! La cour, quel abîme! Comment s'y tient-on à la cour? Faut-il s'y promener les mains derrière le dos comme Napoléon, ou le poing sur la hanche comme Bocage? Faut-il y aborder les ambassadeurs des puissances étrangères pour leur témoigner que l'on sait vivre? Faut-il s'entretenir avec le roi et lui prouver que l'on n'est nullement étranger aux besoins de son arrondissement? Problèmes graves! problèmes complexes! L'élu du clocher se décide à les affronter. Il se fait habiller de bleu national et culotter de satin; il s'arme du chapeau monté, et franchit impétueusement le grand escalier du château. Un huissier lui demande son nom, il le jette hardiment; des plateaux circulent, il les aborde en téméraire, se livre à l'assaut des buffets, soupe démesurément, et regarde les quadrilles dans une attitude qu'un prince ne désavouerait pas. Jamais triomphe ne fut plus complet. La soirée se passe pour lui comme s'il avait toujours vécu dans cette atmosphère. On dirait un boyard, un magnat, un lord, un grand d'Espagne. Il se tient presqu'aussi droit qu'un chef de bataillon de la garde nationale. « Décidément, dit-il aux siens le lendemain, je suis né pour les grandes choses. La députation est mon élément. »

Ainsi peu à peu notre héros se forme, s'assouplit, se civilise; il prend l'aplomb de son rôle et se fait un nouveau centre de gravité. Mais jusqu'ici il n'a eu à lutter que contre les accessoires de ses fonctions, à se poser seulement dans la partie exté-

rieure de son mandat. On peut, sans être député, aller dîner chez un ministre et dévorer avec succès les babas de la cour; il suffit pour cela d'avoir un estomac digne de ce nom. Mais bien digérer n'est pas tout le député, et la question parlementaire ne se réduit plus, comme sous M. de Villèle, à une simple question de mâchoires. On a d'autres devoirs qu'on est censé connaître, d'autres obligations qu'on est censé remplir. C'est ici que les anxiétés de notre héros recommencent. La session s'ouvre demain; elle sera grave, intéressante, décisive. S'il allait manquer son entrée à la chambre? Tous les yeux, il se le figure du moins, vont se fixer sur lui. Ce n'est pas tout que de comprendre les besoins de son arrondissement, il faut encore savoir ce que l'on fera, où l'on ira s'asseoir. Le palais Bourbon est une mer inconnue dont on ne connaît ni les écueils, ni les gouffres. Comment s'y dirigera-t-on? L'élu du clocher ne se désespère pourtant point. Il compte sur sa prudence habituelle, et ne doute pas que ses brochures agricoles, distribuées avec intelligence, ne lui fassent bientôt, sur les bancs de la chambre, des amis et des admirateurs. Seulement il sent que, pour les premiers jours, il a besoin de toute sa réserve, de tout son sang-froid. Arrivé en face du palais législatif, il le toise avec défiance, ne s'engage pas sans crainte dans ses vestibules, et embrasse l'hémicycle parlementaire d'un regard mêlé d'appréhension. Revenu de ce premier mouvement, il tombe dans un paroxysme de vivacité nerveuse, affecte des airs dégagés, joue l'habitué, l'homme qui sait les êtres, marche résolument vers toutes les issues, se perd dans la buvette, s'abîme dans le vestiaire, et se retrouve à grand'peine dans la salle des conférences. Au fond, ces manières d'un familier nourri dans le sérail et initié à ses détours, ne servent guère qu'à déguiser une préoccupation profonde. Tout en marchant comme s'il n'ignorait rien, notre héros observe, examine tout. Ces huissiers qui le saluent, ces pupitres chargés de papier blanc, cette tribune aux rampes de marbre, ce fauteuil du président qui conserve on ne saurait dire quel air dominateur, tout devient, de sa part, l'objet d'un examen défiant, d'une enquête détaillée. Il voit des piéges, des chausse-trapes sur tous les points. Ce mouvement, ce bruit, ces groupes, ces allées et venues sont des abîmes où sa raison se perd. Il s'observe, se surveille, et ne procède qu'avec des précautions infinies. « Je marche sur un volcan, » dit-il en lui-même. Et il a peur du sort d'Empédocle.

Cet état d'angoisses et d'isolement a son terme. La chambre est pleine de moniteurs officieux qui volent au secours des âmes en peine, qui les rassurent, les stylent, les forment au grand art de faire des lois au moyen de l'exercice fémoral que l'on nomme l'assis et le lever. Vieux pilotes de ces parages, ils prennent la direction de ces nefs désorientées, et se chargent de les conduire au port du scrutin secret, au havre de la boule blanche. Une fois tombé entre les mains de ces habiles mentors, l'élu du clocher ne s'appartient plus. On ne l'abandonnera à lui-même que lorsque son éducation sera complète, achevée, digne du maître. Voici donc notre héros en tutelle, mais que cette tutelle est douce! On sème de fleurs les sentiers qu'il parcourt; on étend des tapis sous ses pieds; on veille sur ses pas, sur ses gestes. C'est une chose si grave qu'un mouvement parlementaire. Se lever mal à propos, rester indûment assis, il y a là de quoi bouleverser des empires. Cette responsabilité disparaît

pour le nouveau venu ; on s'est chargé de tout, même des révoltes de sa conscience. Plus de souci moral, plus de peine physique. Se rencontre-t-il une montagne sur le chemin, on la rase à son intention ; un vallon, on le comble. Tout ce terrain inégal du palais Bourbon, hérissé de bureaux et embarrassé de méandres de questure, coupé de commissions et de sous-commissions, de messagers d'état et de secrétaires, de présidents et de rapporteurs, on le lui fait connaître, on le lui fait parcourir sans fatigue, sans ennui, en se jouant. Jamais initiation ne fut plus charmante et plus douce. S'il a un nom à choisir, on le lui choisit ; s'il a un bulletin à écrire, on le lui dicte ; s'il a un mot à prononcer, on le lui souffle. On va jusqu'à penser, jusqu'à raisonner pour lui : c'est magique.

Cette éducation comporte diverses phases. D'abord elle est limitée, terre à terre, élémentaire. On semble se défier de l'intelligence de l'élève, on ne lui livre qu'un à un les secrets de la tactique transcendante, à l'usage des pouvoirs électifs. Le mentor est toujours là, agissant du coude, du pied, de la voix, tenant la bride serrée de crainte d'écarts. Mais après quelques jours de ce manége, l'émancipation arrive. L'élu du clocher retrouve son libre arbitre, reprend son essor personnel. On lui a livré le grand secret du métier, la théorie du vote parfait et infaillible. Cette théorie est des plus simples. On lui a dit : « Voyez-vous là-bas, sur le troisième banc de droite, M. ***, l'aide-de-camp de S. M., homme si spirituel ; ou bien encore, ici, plus près, sur le cinquième banc en face, M. le comte ***, ce charmant orateur ; ou encore, M. le baron ***, directeur d'une administration fiscale, presque votre voisin ? eh bien ! suivez de l'œil l'un de ces trois députés. Ils donnent le vote-modèle, le *la* parlementaire. Quand l'un d'eux se lèvera, levez-vous ; quand il demeurera assis, demeurez assis. Du reste, ces trois messieurs font le plus grand cas de votre brochure sur les assolements : ils comptent en parler au roi dans une audience prochaine. Vous voilà lancé ; partez du pied gauche, vous irez loin. » Ces mots suffisent à notre héros pour compléter son initiation : le noviciat cesse, la députation commence. A la première occasion il s'essaie et obtient un succès fou. Pas une méprise, pas un faux mouvement ; c'est parfait, c'est enlevé, c'est sans peur et sans reproche. Les compliments arrivent au débutant de tous les coins de la chambre ; il est félicité à la ronde : peu s'en faut que la séance ne soit suspendue en son honneur. L'enivrement du triomphe ne l'exalte point il sent qu'il a encore beaucoup à faire pour arriver à la précision mécanique de ses vieux collègues ; il perfectionne chaque jour ses mouvements, apprend à voter endormi, et parvient à pousser jusqu'au somnambulisme l'assis et lever parlementaire. Pas de révolte d'esprit, pas de scrupule d'intelligence, et si après une épreuve il demande à son voisin : « Sur quoi a-t-on voté ? » dans son âme il déplore cet élan d'une curiosité involontaire.

Ainsi lancé, notre député ne s'arrête plus. Tranquille parce qu'il se sent appuyé, il va jusqu'à se livrer à des inspirations personnelles. La stratégie parlementaire se compose de mille détails auxquels il applique ses brillantes facultés. La science des *bravos*, lancés avec justesse, n'a pas de plus profond interprète ; il en connaît toute la gamme, et pourrait en écrire le contre-point. Tantôt il détache le *bravo*

aigu, tantôt il s'en tient au *bravo* grave; cela dépend de la nature des questions. Pour les : *à l'ordre,* mêmes études, mêmes nuances. Il y a les *à l'ordre* de profonde indignation; les *à l'ordre* de mépris et d'ironie. Quelques *oh! oh!* quelques *ah! ah!* distribués à propos, complètent cet accompagnement obligé d'exclamations qui joue à la chambre le rôle des chœurs dans les tragédies antiques. L'élu du clocher se fait sur-le-champ une réputation dans ce genre d'éloquence. Doué d'une basse-taille caractérisée, il soutient et nourrit les explosions obligées des centres. il en est le Lablache, le Stentor. Sa science ne s'arrête pas là; elle pénètre dans les moindres accessoires de la stratégie parlementaire, l'art de tousser et de se moucher à propos, les ressources de la conversation bruyante, la guerre des couteaux de bois frappant en cadence sur les tables, le tout appliqué à un orateur de l'opposition. Dans cette voie il va très-loin. Il invente, pour humilier M. Odilon-Barrot. des poses d'ennui, de distraction et de dédain, qui lui font le plus grand honneur parmi ses collègues des centres; il est le héros des airs écrasants et des impatiences désespérantes. Il a inventé l'éclat de rire étouffé, qui est le sublime de l'ironie. Enfin, il est devenu un homme posé, utile et nécessaire : il joue un rôle à la chambre, il y remplit une fonction. Aussi quand une grave question s'agite, fait-il presser son déjeuner, et dit aux siens avec une ineffable importance : « Il faut que je me hâte; cela ne peut pas se passer sans moi. »

Cette période éclatante n'a qu'un jour d'éclipse, celui où l'on dépose chez son portier un in-folio énorme, que l'on nomme budget. Le budget! voilà un mot fait pour ébranler, dans toute son économie, un homme parlementaire. Le budget! quelle tuile immense et pyramidale! Quel dédale plus compliqué que celui de Crète! A part M. Auguis, qui osera se lancer dans ce labyrinthe? Notre héros est d'abord entrepris. Plus d'une fois on lui a dit en province, que le budget était la pierre de touche du député, et que là se jugeaient les hommes qui vraiment comprennent les besoins de leur arrondissement. Toujours ces maudits besoins! Pour en avoir le cœur net, il affronterait bien un examen rapide de ce budget redoutable; mais le monstre se compose de quinze cents pages in-folio, non compris les annexes. C'est un billot monumental qui porte dans ses flancs plus de hiéroglyphes que Champollion n'en déchiffra jamais. Aussi quelque désir qu'ait notre élu de s'engager dans cette aventure, il recule, il diffère chaque jour. Le sphinx à couverture grise a été déposé sur son bureau; il l'y laisse environné d'un hommage calme et respectueux, d'une adoration inquiète et mêlée de terreur. Cependant, après un mois de ce culte à distance, il s'aperçoit que le monstre diminue à vue d'œil. On dirait qu'il maigrit, qu'il se fond, qu'il s'en va. « Qu'a donc mon budget, » se demande le député. Et il l'ouvre! O surprise! ô profanation! l'in-folio redoutable est réduit de moitié. L'Intérieur a disparu; le Commerce est à rien; la Justice est écornée. D'où vient cela? qui a osé porter la main sur l'évangile parlementaire, sur la loi et les émargements, sur les voies et moyens? Hélas! la simonie part du milieu même de la famille. Pendant que notre héros vouait à ce budget divin son culte mental et profond, sa femme et sa fille le livraient à une série de papillottes irrévérentieuses. Le chef du ménage veut s'indigner d'abord de ces abus de confiance; mais il se prend à réflé-

chir, et se dit sagement qu'un budget qui se laisse traiter de la sorte ne mérite pas qu'on s'intéresse à lui. Il va plus loin, il s'associe à la profanation et la rend complète. Le pauvre budget ne s'en relèvera plus. Une crainte reste encore au député, c'est qu'à la chambre on ne l'interroge sur les beautés de ce répertoire de chiffres ; mais au bout de quelques jours il est parfaitement rassuré. Il comprend que le budget est encore un préjugé de province, et que, si l'on s'occupe de lui, c'est ailleurs qu'au Palais-Bourbon.

Cependant notre héros est classé. Le voici arrivé à ce point que toute prétention est fondée de sa part, toute ambition légitime. On le regarde comme un instrument nécessaire dans la mise en scène des séances, comme l'un des chefs du lustre parlementaire, comme l'interpellateur par excellence. Il a le droit de demander au *Moniteur* des épreuves, afin de s'assurer que ses exclamations figurent à leur place, dans l'intention voulue, et surtout avec leur caractère d'improvisation et de spontanéité. Sans lui, plus de beaux succès oratoires, plus de ces triomphes enlevés qui ont un si grand retentissement au dehors et qui coupent en deux une séance. Il est l'homme des grandes émotions et des grands orages. Il chauffe une salle par sa seule présence, il la fait passer au besoin de la température de la Sibérie à celle du Sahara. Nul n'excite mieux du regard, n'encourage mieux de la voix. Qu'un orateur ministériel descende de la tribune, il l'entoure à lui seul, le complimente bruyamment, le porte sur le pavois, le couronne de sa main, l'élève jusqu'aux cieux. Il est parvenu à organiser ainsi des façons de triomphe, même pour les bonnetiers, les drapiers, et les maîtres de poste qui figurent dans les centres. C'est un impayable ami, un cœur sûr, une âme dévouée. Cependant, il faut le dire, au milieu de tant de joies, une joie lui manque : il n'a pas encore abordé la tribune, ce Capitole de la vie parlementaire ; il n'a pas filé le discours écrit, ce couronnement des orateurs manqués.

Cette idée verse de l'amertume sur ses triomphes. Comment rendre sensible à l'arrondissement qu'il songe à lui, qu'il s'occupe de ses besoins, qu'il est en position de le faire ? Sa position, si éclatante qu'elle soit, n'a pas dépassé l'enceinte du palais Bourbon ; hors de là, son nom est absolument inconnu. *Le Moniteur* ne l'a pas encore enregistré avec la colonne oratoire à l'appui. Comment conquérir cette gloire ? comment franchir ces Portes de Fer ? Un beau jour notre héros en trouve le secret : il prend son courage à deux mains, va visiter un homme de lettres, un sténographe de la chambre qu'il connaît et qui le protége, une plume sûre qui doit nécessairement lui livrer du style selon son cœur.

« Je désire un discours, cher ami, » lui dit-il en l'abordant.

Le sténographe est au fait de semblables ouvertures, et sans se déconcerter il répond :

« Un discours sur quoi ?

— Sur ce que vous voudrez, pourvu que ce soit du chenu, du flambant, d'un numéro relevé.

— Dame, ça dépend.

— Du prix ! connu ! mettez au plus cher, mes moyens me le permettent.

— Voilà qui est parlé. Cherchons le sujet.

— C'est ça, cherchons.

— L'affaire de la Légion-d'Honneur! c'est populaire, impérial, Bérésina, culotte de peau : ça doit vous aller.

— Ça me va, tout me va ; seulement soyons sublime.

— Nous le serons; nous réclamerons les cendres de Napoléon pour les insérer sous la colonne.

— Bravo! très-bien !

— Nous flétrirons la perfide Albion.

— Encore mieux! tâchez surtout d'amener un mot sur les draps. Il y a trois manufactures dans l'arrondissement. C'est de rigueur.

— Des draps à propos de la Légion-d'Honneur! c'est dur de transition.

— Bah! vous parliez de culottes de peau. Quand on dit culottes, le drap n'est pas loin.

— Vous croyez.

— Essayez toujours. Vous êtes un gaillard. Vous trouverez le joint. »

Huit jours après, l'homme de lettres apporte son chef-d'œuvre. Il lui a été impossible d'aborder directement la question des draps, mais il a multiplié ingénieusement les images qui peuvent y faire allusion. Il a dit, par exemple, que la *fabrication* des lois demandait un *tissu* généreux et solide et qu'il fallait les *empreindre* de la *couleur* du patriotisme. Il a ajouté que l'honneur était le *vêtement* de la nation française, et que c'était là un sentiment qu'il ne fallait point *fouler*.

Ces tropes délicieux ne touchent que faiblement l'élu du clocher. Il connaît son arrondissement, il sait jusqu'à quel point on y est accessible aux artifices du beau langage, il prend donc une plume, biffe l'exorde cicéronien de son secrétaire, et y substitue ceci :

« Le gouvernement français doit protection à tous les intérêts, aux manufactures « de drap, comme aux services des légionnaires. Les manufactures de drap doivent « être rangées au nombre des établissements qui ont bien mérité de la patrie, comme « nos vieux légionnaires figurent parmi les Français qui l'ont défendue sans mur- « murer et au prix de glorieuses cicatrices. On ne saurait donc trop protéger les « manufactures de drap et la Légion-d'Honneur. »

Ceci trouvé, notre divin député croise les bras sur son œuvre et se repose ; l'homme de lettres est vaincu, et les besoins de l'arrondissement sont décidément compris. Au jour de la discussion, l'orateur monte à la tribune, boit douze verres d'eau sucrée, et file son discours avec accompagnement de gestes hyperboliques. Personne ne l'écoute, il parle pour les banquettes. Mais le lendemain, la flamboyante harangue est au *Moniteur*, annotée et corrigée. La glace est rompue, notre homme cumule toutes les gloires. Il ne lui manque plus que d'être nommé membre d'une commission et rapporteur. Si jamais il se représente une loi sur les vices rédhibitoires des animaux, son affaire est sûre. Il utilisera ainsi ses études sur le farcin et ses méditations sur les maladies de la cornée.

J. MARTIN, des Basses-Alpes.

LE DIRECTEUR D'UN THÉATRE DE PROVINCE.

C'est en général un type d'homme assez plaisant ; mais l'espèce ou la famille dont il fait partie offrant de nombreuses variétés, on se bornera à décrire ici le directeur de troupe ambulante. — Nos principales villes de province, telles que Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen, Nantes, ont des spectacles sédentaires à l'année ; les autres sont formées en arrondissements théâtrals numérotés comme les mairies de Paris. Le ministre de l'intérieur les concède par privilége, ce dont l'heureux titulaire instruit orgueilleusement son public par cette invariable annonce imprimée en caractères splendides au front de son affiche : Le directeur breveté du dixième ou du trentième arrondissement théâtral aura l'honneur, etc. Ce n'est pas de ce mortel heureux, de ce fier suzerain dont nous essaierons de vous tracer l'image, mais bien de son humble vassal, de son respectueux feudataire.... en un mot du directeur de la seconde troupe. Pour comprendre les tribulations sans nombre, la position toujours précaire de ce dernier, il faut savoir que chaque arrondissement théâtral se compose d'ordinaire de la réunion de cinq à six villes de troisième et de quatrième ordre. Partout, même dans les plus petites bourgades de la circonscription, comme terres relevant de son fief, le directeur breveté récolte la fleur des moissons, c'est-à-dire qu'il a le droit d'y conduire sa troupe aux meilleures époques de l'année : à celle du carnaval, à celle des foires. Son malheureux vassal y vient glaner ensuite,

Ramasser les épis dédaignés de ses mains.

Et pour comble d'infortune, il lui faut encore acheter ce droit au moyen d'une somme annuelle fixée arbitrairement par son seigneur féodal. Dans de telles conditions qui ne laissent d'autre perspective que la fatigue, les privations, la misère... on juge ce que le pauvre tenancier doit déployer de génie inventif, de ruse, de diplomatie pour parvenir à composer une troupe !... Ce Talleyrand des coulisses est d'ordinaire un ancien détestable acteur retiré, que la perte totale de sa mémoire et les rigueurs du public ont jeté malgré lui dans la carrière administrative. Il possède communément un nom de comédie : Blinval, Dorival, Surville, Merville, Dercour, Floricour, Rosancour. Prenons ce dernier. Rosancour a cinquante ans. Sa taille est au-dessous de la moyenne; son embonpoint est extrême. Il décrit en marchant un demi cercle convexe, tant sa tête se porte fièrement en arrière, tant son abdomen est proéminent. Son allure est pleine de verdeur ; sous le verre de ses larges bésicles, son œil émérillonné, brillant d'un feu tant soit peu lubrique, et son teint très-haut en couleur, attestent qu'il n'est l'ennemi ni de Comus, ni de Bacchus, ni de Vénus. A la manière dont il pindarise ses mots, dont il fait rouler les *r*, à la sonorité presque métallique de sa voix, on devine que cet homme a dû remplir jadis les rôles de maître, les héros. Le mélodrame était à coup sûr son genre de prédilection. A part les dames auprès desquelles il est galant à la façon de M. Prud'homme, on le trouve en général plus insolent que civil. Il manie bien l'épée, et vous l'entendrez au café citer complaisamment les affaires où il fit mordre la poussière à ses ennemis. Jamais homme n'en eut un plus grand nombre : tous ceux qui le sifflaient, c'est-à-dire tous les spectateurs, étaient ses ennemis. Il tient beaucoup du Robert Macaire; son aplomb, sa jactance, ses manières aisées contrastent singulièrement avec la vétusté, la pénurie de son costume. Toutefois il n'est par fourbe par tempérament, comme Robert Macaire ; s'il trompe, c'est par nécessité. Malgré son habile faconde et le luxe de promesses qu'il déploie pour séduire ses acteurs, il ne parvient jamais à réunir que les plus détestables ou les plus récalcitrants, sorte de soldats volontaires qui, ne pouvant supporter aucun joug, aucune discipline, s'enrôlent dans ces espèces de corps francs, qu'ils abandonnent sans façon, dès que le double butin des écus et des applaudissements ne répond pas à leurs espérances. Les recettes sont-elles passables, il y a parmi eux rivalité effrénée d'amour-propre; avec les cheveux ils s'arrachent les rôles (les bons s'entend) ; pour les rôles secondaires, personne n'en veut, à plus forte raison des mauvais. Le public déserte-t-il le théâtre, tous menacent d'en faire autant et d'aller chercher fortune ailleurs, si bien que, dans l'un et l'autre cas, le pauvre Rosancour est dans une égale perplexité, soit pour les contenir, soit pour les retenir. Au milieu de ces continuels discords, le répertoire reste toujours le même, et le public demande du nouveau. C'est dans cette situation critique que Rosancour développe toutes les ressources de sa brillante imagination. Nul n'est plus fort dans l'art de dénaturer les titres des anciens ouvrages. C'est ainsi qu'après avoir représenté plus de vingt fois l'*Abbé de l'Épée*, n'ayant pour son dimanche aucune autre pièce à sa disposition, il le fit afficher sous le titre du *Muet mystérieux*, ou *le Combat de l'Ange et du Démon*. Une autre fois c'est la tragédie d'*Hamlet* annoncée sous celui de l'*Urne funéraire*, ou

le Fils assassin par piété filiale. Il n'est pas moins habile dans l'annonce des ouvrages nouveaux ; s'agit-il d'une pièce burlesque, où Arnal se montre toujours si prodigue d'excellentes bouffonneries, vous lirez sur son affiche les réflexions suivantes : « Le succès de gaieté qu'obtient à Paris cet ouvrage est sans exemple au théâtre. Cinquante représentations consécutives sont loin d'avoir satisfait la curiosité publique. Dès cinq heures, la salle du Vaudeville est envahie par une foule immense, dont plus de la moitié s'en retourne avec tristesse, après avoir tenté vainement d'y pénétrer. Et comment, en effet, ne pas désirer voir un ouvrage où le fou rire s'empare de tous les spectateurs depuis la première jusqu'à la dernière scène. A ceux qui désespèrent encore chez nous de la gaieté française, nous dirons : Allez voir cette pièce ; mais elle ne plaît pas seulement par le rire qu'elle provoque, on l'apprécie aussi pour les saillies, les allusions fines, spirituelles et piquantes dont elle abonde. C'est à la fois la pièce des amateurs de la franche gaieté et des personnes instruites et difficiles ; c'est, en un mot, la pièce des gens d'esprit. Nous sommes donc certain d'y voir accourir tous les habitants de cette ville. » Est-ce au contraire d'un sombre drame de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas qu'il s'agit? Rosancour ne se montre pas moins éloquent. « Jamais, s'écrie-t-il (toujours sur son affiche), la terreur et le pathétique n'ont été poussés aussi loin que dans cet admirable ouvrage, le chef-d'œuvre d'un auteur à qui la France en doit déjà tant. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de le juger, nous laissons s'acquitter de ce soin des plumes plus dignes et plus éloquentes (ici sont rapportés les articles laudatifs des journaux de Paris) ; nous nous bornerons simplement à cet avis aux dames : Venez, leur dirons-nous, venez au théâtre avec confiance, vous y trouverez des émotions dignes de vos âmes nobles et sensibles; venez, vous y trouverez un enseignement moral dans la peinture des passions énergiques et désordonnées que votre tendre sexe ne cesse d'inspirer au nôtre ; peinture saisissante et vraie qui, pour vous glacer un moment d'épouvante et vous arracher d'abondantes larmes, ne vous en rendra que plus chères, de retour dans vos familles, les douceurs d'une vie honnête, innocente et paisible. Venez enfin, vous y trouverez aussi des chaufferettes et des boules d'eau chaude ; car le directeur, toujours jaloux de justifier la confiance dont les dames l'honorent en visitant son spectacle, n'a rien négligé pour qu'elles y fussent agréablement et commodément placées. » D'autre part, ce Rosancour est un véritable *Procuste* dramatique : il coupe, il taille, il tranche sans pitié, même dans les chefs-d'œuvre de la scène. Il en supprime une scène, un acte, un, deux, trois personnages, suivant l'état du personnel de sa troupe, que de subites désertions réduisent parfois à deux ou trois artistes. Un jour, il fit jouer *Michel et Christine* sans le rôle de Michel ; toute la pièce se passait en correspondance. A chaque instant, un personnage muet venait prendre, pour les porter à Michel, les lettres que Christine écrivait sur le théâtre, en se les dictant à haute voix. L'instant d'après, le même personnage reparaissait, apportant la réponse de Michel, lue également à haute voix par Christine. Le dialogue et les couplets de la pièce étaient conservés dans ces lettres, grâce à l'ingénieux moyen suivant : Ma chère Christine, vous me dites dans votre dernière « que vous voulez savoir mon secret. » Je vous répondrai que « je ne peux pas vous le dire, puisque vous voilà mariée. » Sans

doute vous me direz : « N'importe ! je veux le savoir. » Je vous répondrai : « Ça ne se peut plus, vous dis-je; vous aimez votre mari, vous l'adorez, rien ne manque à votre félicité... » Peut-être Christine me direz-vous : « Vous ai-je dit cela?.. » Oh! alors, je vous répondrai : « Il serait possible! vous ne seriez pas heureuse... il ne me manquait plus que ce chagrin-là. Votre mari est brutal... il vous bat peut-être?.. Dieu! si j'osais lui chercher querelle! » Il me semble, Christine, vous entendre me dire :

AIR *de Céline.*

Eh bien ! si votre ancienne amie
Conserve encor quelque pouvoir,
Confiez-lui, je vous en prie,
Ce secret qu'elle veut savoir.

Oh! si en effet, Christine, vous me disiez cela, avec quel élan d'amour je vous répondrais :

(*Suite de l'air.*)

Puisque votre cœur le désire,
Mes secrets, les voilà..... mais je vois
Qu'à présent il faut vous les dire....
Vous les deviniez autrefois.

Ainsi de suite jusqu'à la fin de la pièce. Aucune difficulté n'arrête Rosancour : il a des ressources pour tout, et comme Napoléon il trouve que le mot *impossible* n'est pas français. Pour la distribution d'un ouvrage, il a recours, s'il le faut, à la transmutation des sexes, c'est-à-dire qu'il fait d'un oncle une tante, d'une sœur un frère, etc.; ou, si le sexe des personnages est conservé, ce sera un jeune-premier qui fera l'ingénue, ou la duègne qu'il affublera en vieillard cacochyme. Il ne redoute aucunement la colère du public. Dans les jours orageux, au plus fort de la tempête, il voit d'un œil calme s'agiter devant lui les flots tumultueux du parterre. Les injures, les apostrophes, les coups de sifflet, ne l'émeuvent guère... il en a tant reçu dans sa vie! Sans avoir de l'esprit, Rosancour s'exprime avec une certaine facilité. Ce qu'il dit est toujours on ne peut plus commun, mais ses phrases se succèdent sans interruption. Il ne reste jamais court, grande qualité aux yeux d'un parterre de province; et, comme sa voix a de la puissance, qu'il parle avec un aplomb incroyable, il finit toujours par apaiser son public, auquel il prodigue les éloges les plus outrés et les protestations les plus touchantes de zèle, de dévouement pour ses plaisirs, et de reconnaissance inaltérable pour la bienveillance dont on l'honore, et dont il n'a d'autre désir que de se rendre digne. Mais où Rosancour est surtout curieux à voir, c'est dans ses rapports avec un acteur de la capitale, lorsqu'à force de démarches humbles et serviles, de promesses dorées, de flagorneries hyperboliques, il est parvenu à traiter avec lui de son congé. Avant l'arrivée du grand artiste, comme il se trémousse dans sa petite ville! comme il feint de multiplier ses ordres à son ré-

gisseur, pauvre hère, véritable maître-Jacques dramatique, cumulant les fonctions de régisseur, d'acteur, de secrétaire, de souffleur, d'inspecteur-général, etc. Il faut l'entendre pérorer au café. On fait cercle autour de lui.

« Nous allons voir, dit-il, comment les habitants de cette ville répondront aux sacrifices inouïs que je fais pour varier leurs plaisirs et leur donner Floridor, le fameux Floridor de la Comédie-Française. Si celui-là ne fait pas chambrée complète chaque soir, c'est à ne plus leur montrer désormais que les géants, les bêtes ou les marionnettes de la foire. — Mais, lui dit-on, comment votre troupe pourra-t-elle seconder M. Floridor dans la tragédie? non-seulement elle chante l'opéra, mais par la perte de vos premiers sujets... — J'ai pourvu à tout, » répond Rosancour avec une assurance que dans le fond du cœur il est loin d'éprouver; car, il ne peut se le dissimuler, depuis six semaines lui et les siens ne vivent que de M. Floridor. Boucher, boulanger, marchand de vin, imprimeur, lampiste, employés de tous genres, n'ont continué le crédit que dans l'espoir d'être payés du présent et de l'arriéré sur les recettes produites par le grand Floridor... Et s'il refusait de jouer avec les débris d'une si détestable troupe, que devenir?... « Bah! dit Rosancour en lui-même, nous verrons; la Providence est grande, et je trouverai bien encore quelque tour dans ma gibecière. » Floridor arrive. Rosancour, avant de se rendre à son hôtel, et pour donner à sa visite une certaine importance, se fait précéder par son régisseur, qui vient humblement prendre les ordres du grand artiste pour le choix des pièces de début et l'heure des répétitions. Lorsqu'il croit s'être fait suffisamment désirer, Rosancour se présente, mais avant d'entrer il fait grand bruit sur l'escalier. Tout l'hôtel est sur pied. On l'entend crier : « Où est-il, où est-il notre grand acteur ? » On lui indique l'appartement; il s'y précipite essoufflé comme s'il était venu en toute hâte. « Eh! le voilà! le voilà!... Pardon, mille pardons de ne m'être pas trouvé à votre débotté... Je sors de chez monsieur le préfet, de chez monsieur le maire, qui m'avaient fait demander. La santé... le voyage?... Je vous avais envoyé mon régisseur; êtes-vous content de l'appartement qu'il vous a choisi? Il avait reçu mes instructions positives à cet égard. Du reste, c'est le meilleur hôtel de la ville, où descendent les riches étrangers, les princes. Si cependant il vous manquait quelque chose, dites-le-moi, et sur l'heure... »

Floridor, étendu sur un sofa, répond fort négligemment à cette vive sollicitude. Rosancour, qui s'est approprié de son mieux, tout en parlant, et pour se donner un air cossu, fait sonner quelques pièces de cent sous mêlées à beaucoup de clefs qu'il porte dans les deux goussets de son pantalon.

« Vous aurez, dit-il, à vos représentations, la plus belle société... L'annonce de votre arrivée que j'ai faite hier moi-même au théâtre, entre deux pièces, a produit une sensation impossible à décrire. Ah ça! sous quel titre vous annoncerai-je? je n'ai rien voulu prendre sur moi dans la crainte de vous déplaire — Comment, sous quel titre? Parbleu, mon cher, ce n'est pas difficile : M. Floridor, sociétaire et premier sujet de la Comédie-Française. — Cela va sans dire, mais croyez-vous que ce soit assez? — Je ne vous comprends pas. — Avec votre admirable talent, votre immense réputation, sans doute cela devrait suffire; mais dans ces petites villes de province, ils

sont si arriérés, si bêtes... D'ailleurs, tous les artistes de votre théâtre, mêmes les plus médiocres, lorsqu'ils voyagent, usurpent ce titre de premier sujet. — Qu'y faire? je n'en saurais cependant prendre d'autre. — Non ; mais ne pourrions-nous pas le compléter? Si, par exemple, après avoir annoncé M. Floridor, sociétaire et premier sujet de la Comédie-Française, nous ajoutions, successeur de Talma, seul héritier de sa gloire : qu'en dites-vous? — Cela sent un peu le charlatanisme, et je le déteste. — Pas plus que moi... mais c'est le public qui nous y pousse... il est si peu connaisseur de sa nature que si nous ne lui disons pas d'avance que vous êtes un sublime tragédien, le successeur de Talma, il est capable, en vous voyant jouer, de ne pas s'en douter. — Faites comme vous l'entendrez, mon cher; mon répertoire, du moins, est-il tout prêt ainsi que vous me l'avez mandé? — Oui; mais nous serons obligés de faire quelques transpositions. — Comment! ne pourrai-je débuter par Hamlet? — Mon Dieu non, madame Saint-Victor, qui devait jouer Gertrude, m'a planté là... au mépris d'un engagement : c'est une horreur! — Madame Saint-Victor? Je crois la connaître. — Oui. Elle a joué Jocaste avec vous, il y a trois ans, nous a-t-elle dit, lorsque vous fûtes à Maubeuge. — Mais non... c'était, s'il m'en souvient, une madame Saint-Ernest qui remplit ce rôle. — C'est la même. A cette époque elle était avec Saint-Ernest. L'année dernière, c'était madame Bercour; cette année, c'est madame Saint-Victor. — Par où donc débuterai-je? — Je ne vois guère que *Sémiramis* qui puisse aller. — Qui donc jouera Sémiramis, puisque votre madame Saint-Ernest ou Saint-Victor vous a quitté? — C'est la petite Fanny, la fille du maître de musique, ma première Dugazon. — Votre Dugazon, elle est donc jeune? — Dix-sept ans au plus, jolie comme un cœur. — Mais c'est une mystification, Sémiramis jouée par une enfant de dix-sept ans! — Que voulez-vous, je n'en ai pas d'autres... D'ailleurs, vous vous effrayez à tort, nous la grimerons. Elle est très-intelligente. Madame Saint-Victor ne manquait pas de talent, j'en conviens, mais vous savez combien elle était arrogante, susceptible : pas moyen de lui faire une observation... celle-ci au contraire est pleine de bonne volonté : elle vous écoutera, et suivra vos conseils avec une soumission aveugle ; c'est une petite cire molle que vous pétrirez à votre guise. — Et Assur! qui jouera Assur? — Oh! pour celui-là, soyez tranquille, j'en réponds... C'est Dorgeville. — Dorgeville n'était-il pas à Lyon l'année dernière? — Précisément. — Oh! le misérable! c'est lui qui nous a fait siffler le dénouement d'*Iphigénie en Aulide*, dans son récit d'Arcas, dont il n'a pu dire deux vers : mais il ne jouait à Lyon que les confidents? — Il tient ici l'emploi de premières basses-tailles. Encore une fois je vous réponds de lui ; le public l'aime à la folie. Dernièrement, il nous a joué le rôle de Lepeintre jeune, dans *Renaudin de Caen;* il y a fait crever de rire. — Mais quel rapport ce rôle a-t-il avec celui d'Assur? — Il s'en tirera bien, vous verrez... Vous savez ce que c'est qu'un acteur aimé... il a planté la foi ici. Le public lui passe tout. — Dites donc plutôt que c'est lui qui passe tout au public; il ne sait jamais un mot de ses rôles. — On y est habitué... D'ailleurs, ce n'est pas lui, c'est vous qu'on viendra voir et admirer... Ne vous préoccupez donc pas autant de votre entourage, et venez répéter. » Il entraîne Floridor au théâtre. Dans la rue, Rosancour ne marche près de lui que le chapeau à la main, et dans l'humble attitude d'un courtisan qui

ferait les honneurs de ses domaines à quelque prince du sang. Néanmoins son regard, où brille un noble orgueil, semble dire aux passants : Le voilà, le phénomène que je vous ai promis

Arrivés au théâtre, Rosancour donne l'ordre de sonner la répétition. Aussitôt le portier fait retentir dans la rue une énorme cloche, et l'on voit alors sortir lentement des estaminets et cafés voisins des individus pâles, défaits, mal vêtus, en casquette et la pipe ou le cigare à la bouche. Ce sont les artistes de Rosancour. Bientôt arrivent les dames en costumes inqualifiables. Tout ce monde-là, d'un air dolent et ennuyé, répète ou plutôt ânonne, estropie, écorche, le rôle à la main, les beaux vers de Voltaire. Le même acteur remplit deux personnages ; le souffleur quitte son trou, où sa femme le remplace, pour revêtir la tunique à longs plis du vénérable Oroès. Rosancour même a dû se charger du rôle de Mitranc. Malgré ces expédients, l'ombre de Ninus n'a pas d'interprète. Floridor est furieux ; Rosancour le calme. « Nous aurons une ombre, lui dit-il. — Et comment ? — Cette ombre n'a que quelques vers à dire ; je ferai costumer un figurant d'une manière convenable, je me tiendrai derrière lui dans la coulisse, et je lirai le rôle. Notre homme n'aura seulement qu'à ouvrir la bouche de temps en temps et à faire quelques gestes. Soyez tranquille, je le stylerai d'avance, et le public ne s'apercevra de rien. — C'est décidément une mystification ! s'écrie Floridor avec une colère académique semblable à celle qu'il déploie dans Achille. A-t-on pu penser que je risquerais de compromettre ma réputation en me prêtant à de pareilles jongleries? Je déclare qu'à l'instant même je fais mettre les chevaux à ma voiture et m'en retourne à Paris. — Vous n'en ferez rien, lui dit Rosancour d'un ton ironique et résolu ; vous avez l'âme trop bien placée pour cela, et vous ne voudriez pas ruiner de pauvres artistes... vos camarades... Dans tous les cas une indemnité leur serait due ; nous l'avons même stipulée au traité qui nous lie... elle est de trois mille francs. » Atteré par cette réponse, le malheureux Floridor se résigne, et la représentation est donnée le lendemain. Les deux premiers actes marchent sans encombre, mais au troisième, à l'instant solennel où sort du tombeau, en présence de toute la cour de Sémiramis, l'ombre de Ninus, on voit paraître un individu drapé à l'antique, avec des serviettes et des nappes grossières, d'une blancheur équivoque, et dont les plis ne cachent ni les liteaux bleus et rouges, ni les initiales du propriétaire. Cet individu était un sapeur de la garnison. On avait si bien enfariné sa figure, sa barbe et surtout ses épais sourcils, qu'il semblait avoir au dessus des yeux deux panoufles de polichinelle. Il fait un pas en avant, lève les bras au ciel, roule de gros yeux à gauche, à droite, ouvre une énorme bouche, la referme et l'ouvre encore, sans qu'on entende aucune parole en sortir. Le public rit d'abord de cette bouffonne pantomime, puis il s'en impatiente et siffle. L'ombre de Ninus, indignée de cet accueil, disparaît aussitôt, après avoir fait militairement un demi-tour à droite. Rosancour, averti par le bruit, accourt et reconnaît sa bévue. Occupé ailleurs, il a manqué la réplique, et l'ombre de Ninus est demeurée sans voix. S'avançant alors vers la rampe d'un air humble et mortifié : « Messieurs, dit-il au public, votre sévérité est juste et légitime ; mais peut-être l'acteur qu'elle vient de punir aurait-il trouvé grâce à vos yeux, si vous aviez pu savoir que l'émotion seule

a paralysé ses moyens au point de le priver totalement de l'usage de la parole. Oui, messieurs, c'est la crainte de paraître devant un public justement cité pour être le plus connaisseur du département, qui a produit en lui ce singulier phénomène. Il se serait bien rassuré si, comme moi, dans mille circonstances, il avait pu être témoin de votre bonté, de votre indulgence sans égales. J'ose espérer, messieurs, que vous voudrez bien en donner aujourd'hui une nouvelle preuve, en nous permettant de continuer une représentation où M. Floridor est jaloux de conquérir vos couronnes, qui seront pour lui ses trophées les plus glorieux. »

A la faveur de cette flagornerie, l'ouvrage est écouté jusqu'à la fin. Le surlendemain, aucune pièce du répertoire de Floridor n'étant prête, Rosancour fait afficher la seconde représentation de *Sémiramis* (généralement redemandée). La foule se porte au théâtre. On attend surtout avec impatience la scène de l'ombre. Toutes les mesures semblent cette fois avoir été prises pour en assurer la bonne exécution. Le souffleur a rassuré Floridor en lui disant : « Je serai dans la coulisse avec une brochure, et si par hasard M. Rosancour n'est pas à son poste, je lirai pour lui. La grande scène arrive ; le même sapeur est transformé en ombre de Ninus. Il entre sur le théâtre et fait sa pantomime convenue ; mais Rosancour, sans avoir été vu du souffleur, s'est placé dans la coulisse au-dessus de celle où se trouve celui-ci, et lorsque l'ombre doit dire :

Tu régneras, Arsace ;
Mais il est des forfaits que tu dois expier :
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier, etc.

on entend deux voix distinctes sortir à la fois de sa bouche : la voix claire du souffleur et la basse-taille de Rosancour, disant ensemble les mêmes vers. A ce duo inattendu, le fou rire gagne si fort et si généralement les spectateurs qu'il devient de toute impossibilité de continuer la pièce. L'argent est redemandé, on se bat au parterre ; le commissaire fait évacuer la salle, et Rosancour, abandonné des siens, regagne à pied la capitale. Dans toutes les villes qu'il trouve sur son passage, le théâtre est toujours pour lui une auberge assurée, et dont il sort, contrairement à l'usage, la bourse plus ronde qu'avant d'y être entré ; car il y a parmi les comédiens une confraternité, une sorte de franc-maçonnerie qui doit les absoudre de bien des fautes et des travers. Ne plaignez pas trop Rosancour : sa vie de bohémien n'est pas sans attraits ; il commande, il règne, et le pouvoir, quel qu'il soit, flatte toujours notre orgueil. Il dit Mon théâtre, Mes acteurs... et quand les infirmités de l'âge l'auront contraint d'abdiquer, lors qu'il aura obtenu pour retraite le poste de concierge ou de sous-contrôleur d'un théâtre de Paris, il se posera en victime du sort, et saura, en rappelant que pendant trente années il fut à la tête d'administrations dramatiques, faire plaindre et respecter en lui une majesté déchue.

PERLET.

LE GRISET DU MIDI.

LE GRISET DU MIDI.

Le nom semble vous étonner, et vous me demandez déjà si je ne vais pas dépeindre le petit chardonneret qui n'a pas encore pris son rouge et son jaune vif, ou le singe maki, ou l'espèce d'arbousier qui portent ce nom. Point du tout! Cependant, à Paris, me direz-vous, nous connaissons bien la sémillante grisette, si sincère dans son attachement, si facile à séduire, et jamais nous n'avons entendu nommer le griset. D'accord, et le midi de la France ne le connaissait pas plus que vous avant le règne de Louis XV.

Mais, si vous daignez vous reporter à cette époque où les seigneurs de la cour dépensaient follement leur argent avec des femmes de théâtre ; si vous vous rappelez le costume gris de ces laquais déposant leur livrée à Versailles pour apporter des billets doux à de jeunes et pauvres filles de la classe du peuple, que ces mêmes seigneurs n'avaient pas honte d'acheter ; si vous n'avez pas oublié la conduite ignoble des Dubarry, il vous sera facile de savoir comment, après le retour à Toulouse du mari de la maîtresse du roi, et après l'exil du *roué,* le nom de griset fut donné aux hommes qui s'alliaient ou vivaient avec ces malheureuses parmi lesquelles les Dubarry allaient chercher leurs victimes. Les mœurs de Versailles avaient gagné le midi; le valet du noble donnait son nom à celle que son maître allait flétrir, la pauvre fille le reportait sur celui qui la relevait de l'opprobre.

Bientôt cette dénomination s'étendit dans tout le Languedoc. Le griset était connu auparavant, mais il n'était pas encore qualifié, et de ce moment il commença à être ce que nous le voyons aujourd'hui.

L'existence de l'homme constatée, suivez-moi dans nos belles plaines méridionales : je vais vous conduire auprès de lui, afin de vous le faire connaître entièrement. Mais écoutez : quel bruit vient troubler le silence de la nuit? Toulouse la savante serait-elle distraite de ses travaux par une émeute? Non : ces accents sont trop doux et trop pleins de charmes pour être la cause de quelque tumulte. Une troupe de grisets parcourt les rues en chantant, non pas de ces refrains noyés dans le vin ou les liqueurs spiritueuses, comme dans les contrées du nord, mais de ces chants purs et mélodieux qui vont à l'âme et qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Orphées populaires, ils attirent tout ce qui se trouve sur leur passage : des femmes même les suivent. Paris, avec les voix rauques de ses artisans, a peine à comprendre de quelle rare organisation musicale sont doués les habitants du midi ; et pourtant c'est là que l'Académie royale de Musique a été chercher les artistes qui ont si longtemps soutenu sa gloire : Laïs, Dérivis, Lavigne, Lafeuillade, Dabbadie et l'infortuné Nourrit ont vu le jour dans le midi de la France, et jamais les directeurs de théâtres de la province ne pourront enlever à celui de Toulouse la juste célébrité qu'il a acquise par ses chœurs.

Le griset, comme tous les Méridionaux, du reste, est doué au plus haut degré du génie musical ; il chante toujours, et il n'est pas possible de se faire une idée de son goût exquis et de l'expression délicieuse de ses chants, si on ne l'a entendu pendant les belles soirées d'été moduler des airs simples et mélancoliques, puis des mouvements gais, vifs, pressés, mais toujours des chants suaves et pleins d'harmonie, où chacun fait sa partie avec une rare intelligence.

Personnage curieux, inconnu de tous, si ce n'est des Méridionaux, le griset semble vivre par lui-même et pour lui-même. Isolé, il se meut par sa propre force. Le cercle au milieu duquel il s'agite est étroit, et pourtant il ne cherche pas à l'agrandir. Enclin à cette nonchalance naturelle aux peuples du midi, il reste indifférent aux honneurs, à l'ambition qui dévore les autres hommes. Jamais il ne se mêle aux artisans, non par fierté, il n'en a pas ; mais parce que l'ouvrier, être nomade, a adopté d'autres mœurs, d'autres coutumes, tandis que chez lui rien ne peut apporter de changement à son caractère, à sa manière de vivre ou à ses habitudes.

Dans ses promenades nocturnes, bourgeois, ouvriers, femmes, enfants, viennent se joindre à lui. Chaque nouvelle rue où il passe grossit la masse de son cortége. Certains ministres, certains hommes d'état, seraient fiers de se trouver au milieu d'une pareille foule d'admirateurs. Le griset n'y songe seulement pas, car il n'est point assez simple pour croire qu'elle ne se dispersera pas bientôt. En effet, son adulation ne dure pas plus que l'effet qui l'a produite. Les chants finis, le griset regagne seul son faubourg.

A la passion du chant le griset réunit au plus haut degré l'amour des plaisirs et des fêtes. Le progrès n'est pas parvenu jusqu'à lui, il ne s'en plaint nullement. Il n'a pas encore besoin d'annonces et de prospectus pour se souvenir des joies de son enfance

et du bonheur passé. Il n'oubliera donc pas la fête prochaine, et saura s'y préparer.

Le premier dimanche de carême commence, et avec lui les beaux jours de Toulouse. Partout, sur les routes, les habitants des campagnes et des villes voisines se pressent pour assister au *feretra,* à cette fête dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Peu importe au griset que les archéologues et les savants fassent dériver son nom de Jupiter Férétrien, ou que les prêtres, lui cherchant une étymologie toute chrétienne, prononcent *fénetra* (foi naîtra) ; pour lui c'est une fête que personne n'a droit d'empêcher sans attenter à ses prérogatives, et quelquefois il en coûte quand on veut les restreindre.

Simple et modeste dans ses goûts, il est fanatique et jaloux de ses coutumes au point de devenir féroce. Trop d'exemples sont malheureusement venus le confirmer. Le massacre de la Saint-Barthélemi, dans lequel il ne le céda pas aux égorgeurs de Paris, le meurtre du président Duranti, et l'assassinat encore récent du brave général Ramel, sont autant de preuves que l'on ne peut pas toujours porter atteinte à sa religion et à ses droits. Organisés en compagnies connues sous le nom de *secrets* ou *verdets,* il était évident que les grisets ne visaient, en 1815, qu'au rétablissement du royaume de Toulouse, en faisant une scission avec la France du nord. La résistance du général Ramel détruisit leurs projets, et sa mort fut le résultat du désespoir en délire.

Aujourd'hui le griset voit combien il serait difficile de se séparer de la grande capitale. Mais, fier de la sienne, il résiste au frottement de la civilisation, et conserve le langage et les mœurs premières de son pays. Satisfait de lui-même, il pense que tout le monde doit l'être, et rien n'égale son assurance. Dans ses beaux habits de fête, plus grand qu'un souverain, il trône, comme s'il n'était possible à personne de mettre le costume national qu'il ne peut encore réformer. Examinez-le avec attention : ses papillotes, ses couleurs fraîches, ses boucles d'oreilles, ne vont-elles pas bien sous cette casquette ou ce chapeau rond? cette veste grise ne dessine-t-elle pas bien sa taille cambrée ? Après avoir admiré sa cravate de couleur négligemment nouée, sans vous arrêter au peu de longueur du pantalon qui laisse voir la tige de la botte, ne le féliciterez-vous pas de n'avoir pu se décider à la tyrannie des sous-pieds ? Des culottes aux pantalons de 1840 le chemin est long, et il n'est encore qu'à la moitié.

Pendant les dimanches du carême et le lundi de Pâques, les faubourgs de Toulouse vont se disputer, chacun à leur tour, l'honneur de servir aux fêtes du *fenetra* ; aussi le griset se fait-il un plaisir de donner à goûter à ses amis le jour qu'ils viennent visiter *son* faubourg. Tout entier à la joie, il ne l'oublie que lorsqu'un étudiant semble regarder avec trop d'attention la jeune fille qui est à son bras. Les grisettes méridionales sont si jolies en effet, qu'il est impossible de les voir sans les admirer. Petites en général, elles choisissent ordinairement pour se vêtir les couleurs les plus éclatantes. Sous les plis empesés de leurs coiffes à canons, de beaux cheveux noirs font ressortir la blancheur de leur teint. Leurs traits, sans être beaux, sont piquants et gracieux, et, à tout cela, elles joignent une âme tellement aimante, qu'il est bien naturel que l'étudiant cherche à leur plaire.

Vous riez de ce portrait, charmantes Parisiennes, et vous pensez qu'il en est du Midi comme de la capitale de la France. Eh bien, détrompez-vous! La grisette du Languedoc fait de l'amour la principale affaire de la vie : c'est le besoin de sa jeunesse. Il brûle dans son cœur comme la lave dans le sein du volcan. Constamment occupée de son amant, même au milieu de ses travaux, ses beaux yeux fendus en amande et voilés par de longues paupières semblent ne se lever que pour lui.

De tout temps on a accusé les grisettes d'avoir un faible pour les élèves en droit et en médecine ; c'est encore aujourd'hui comme avant la révolution : les *luquets*[1] obtiennent presque toujours leurs faveurs. Toutefois, plus sensibles qu'avides, elles ne songent pas comme à Paris à tirer parti de l'amour de leur amant : aucune idée d'intérêt ne se mêle à leur tendresse; jamais elles ne reçoivent rien, et si elles acceptent par hasard un cadeau, il a si peu de valeur qu'il n'est considéré que comme un souvenir.

On comprendra donc facilement la haine que le griset porte à l'étudiant. Cette aversion semble naître avec lui, et il n'est pas rare de le voir accompagné d'une centaine de ses amis, attaquer, avec d'énormes bâtons, les élèves à la sortie des écoles. Chacun prend alors parti pour sa cause ; le sang coule, et ces espèces de combats ne finissent malheureusement trop souvent que par la mort de quelques personnes. Ce n'est pas que le griset soit méchant, il est au contraire bon et affectueux; mais naturellement porté à la colère, ses premiers mouvements sont violents. Mélange de rudesse et de douceur, il est extrême en tout, dans le bien comme dans le mal, et le moment qui suit celui de la vengeance le retrouve encore aussi bon, aussi aimable, aussi léger qu'auparavant.

Les plaisirs bruyants ont un charme tout particulier pour le griset. Aussi les nombreuses fêtes de campagne sont-elles un aliment à la mobilité de son esprit : jamais il n'en manque une. La musique, la danse plaisent à son caractère, et il faudrait que sa *pitchouno* fût bien malade pour ne pas profiter d'une fête *patronale* afin de ranimer la fraîcheur de son teint et l'incarnat de ses lèvres à cet air pur du Midi ; il faudrait qu'elle fût bien triste pour ne pas sourire aux *poulits drollés* (jolis garçons) qui la regardent, afin de montrer ses dents blanches petites et perlées. Le griset sera trop fier de son adresse au jeu du mail pour ne pas lui laisser mettre sa robe d'escot, son fichu à palmes et son tour de gorge garni de mousseline plissée ou festonnée. Heureux tous deux, ils se rendent donc à la fête, le griset avec quelques fleurs à la boutonnière, la grisette surchargée de bagues aux doigts, et ornée de sa chaîne d'or et de ses grosses boucles d'oreilles, bijoux qu'elle ne met qu'aux grandes occasions.

Parmi les danses du Midi il en est deux particulières aux grisets de Montpellier qui sont trop originales pour être passées sous silence : *lou chivalet* (le petit cheval) et *las treias* (les treilles). La première, assez difficile à faire connaître dans une description, est remarquable par la bizarrerie du costume des deux principaux personnages

[1] Nom que l'on donne aux étudiants, à cause de la Saint-Luc, époque à laquelle ils se rendent aux universités, ou peut-être aussi à cause de leur taille mince et dégagée. En patois, *luquet* veut dire *allumette*.

dont l'un, homme-cheval, doit se montrer rétif et envoyer des ruades au second qui fait voir son agilité et son adresse en évitant ses atteintes et en lui présentant un van rempli d'avoine. Les autres danseurs sont vêtus de blanc et ornés de rubans de couleurs; ils ont des chapeaux couverts de plumes et quelquefois des culottes et des bas de soie. Mais rien n'égale la danse *des treilles* pour laquelle les grisets ont une espèce de fureur. Aujourd'hui comme au seizième siècle chacun retient sa place quelquefois une heure d'avance. On se dispute la priorité, et très-souvent le divertissement ne commence qu'après bon nombre de coups donnés de part et d'autre. Alors c'est un spectacle vraiment gracieux de voir passer et repasser danseurs et danseuses couverts des plus vives couleurs : des cerceaux, des guirlandes de fleurs les enlacent, et tout cela avec un ordre et une précision tels, qu'il n'y a rien de plus animé et de plus curieux. Allez à Montpellier, lecteur, et l'on vous y dira que ce ballet fut exécuté en 1564 devant Charles IX par des danseurs qu'*il faisait bon voir;* allez, et plus d'une fois, j'en suis convaincu, vous assisterez à cette danse que l'archiduc Philippe, gendre de Ferdinand le Catholique, admira en 1503 et qu'il se rappelait avec tant de plaisir dans ses états de Flandre.

O vous qui me lisez, bénissez Dieu s'il vous a permis au moins une fois dans votre vie de visiter notre Midi favorisé; sinon faites en sorte qu'il vous soit possible d'y faire un pèlerinage d'artiste. Et puis, à la Fête-Dieu, libre de toute préoccupation, mêlez-vous à cette foule d'oisifs qui encombrent la voie publique, allant et revenant, lorgnant à droite, à gauche, comme s'ils passaient en revue toutes les tentures neuves et vieilles, les draps blancs et les sombres tapisseries qui ornent le devant des maisons dans le chemin que le cortége de la procession doit parcourir. En vérité, l'on dirait que toutes ces fenêtres, ces portes, bariolées de jolies femmes depuis le haut jusqu'en bas, ne doivent être vues que par ces hommes. Ils envahissent la rue; faites comme eux. Écoutez-les surtout, et, à ce patois si joli, à cet entraînement, à cet amour des plaisirs, vous reconnaîtrez le griset. Ces processions sont celles qu'il voit tous les ans, celles qu'il accompagna dans son enfance, et pourtant il ne les quitte que lorsque les tentures sont enlevées et que les feuilles et les fleurs répandues à terre rappellent seules le passage du saint Sacrement.

La paresse du griset approche de celle du Tourangeau : elle le distingue même des autres Méridionaux en général peu portés au travail. Assez riche ou du moins dans l'aisance, il ne travaille que pour continuer l'état de son père. Ordinairement sa profession est de celles qui ne réclament que quelques heures de la journée. Marchand blatier, aubergiste ou mesureur de grains, voilà son état. Certes, ce sont des travaux qui ne sont pas pénibles; la parole seule en fait tous les frais, et Dieu sait comment il s'en acquitte. Il dîne vers une heure, et c'est une règle invariable chez lui de ne traiter aucune affaire après ce repas. Alors il est réellement satisfait quand, une main à sa papillote et l'autre près de son verre, il raconte à ses compagnons attentifs le premier mensonge qui lui passe par la tête. Ne sachant rien à fond et n'appréciant des hommes et des choses que la surface, il aune tout à sa mesure devant les savants-ignorants qui l'entourent. Son auditoire indulgent l'écoute et accueille par des éclats de rire bruyants les piquantes saillies dont il assaisonne ses

discours. Le griset rit lui-même le premier de ce qu'il dit, et peu lui importe que sa personne ou ses bouffonneries excitent ainsi l'hilarité générale.

Cependant, n'entend pas qui veut les plaisanteries de ce modèle des provinciaux; car celui qui n'est pas né dans le pays ou dont l'oreille n'aura pas été habituée depuis longtemps à ce langage harmonieux et flexible, plus propre à exprimer les légères émotions de l'âme qu'à peindre les passions violentes, celui-là, dis-je, ne pourra comprendre ces spirituelles niaiseries pour lesquelles les femmes surtout ont tant d'indulgence. Le griset ne parle que son idiome national : le *patois*. Les révolutions ont passé; ses faciles et douces mœurs ont été troublées par la présence des étrangers, et jamais il n'a voulu consentir à parler une autre langue que celle de ses pères. C'est un bien qu'on ne peut lui enlever. Il n'est même pas étonnant d'en rencontrer à Paris quelques-uns, que leurs affaires y appellent, apportant la même assurance et les mêmes habitudes qu'ils avaient dans leur département, et ne pouvant s'exprimer en français.

Le griset a besoin de distractions continuelles, et il semble n'appliquer son intelligence et son esprit qu'à les augmenter. S'il est musicien, ce n'est pas par l'étude, mais par un don particulier de la nature. Les romances qu'il affectionne sont toutes en patois; presque toujours il les apprend par tradition. Enfant, il a su lire et écrire; pourtant il a tellement perdu l'habitude de voir des livres, qu'il ignore même parfois s'il en existe. Son éducation n'est pas plus avancée que son instruction. Le salon lui est aussi inconnu que le comptoir; les bals publics et les cafés sont ses lieux de prédilection, parce que là il est tout à fait *lui*. Il fume, mais sans excès, et, s'il boit largement, il s'enivre peu. Enfin, le spectacle, qui a tant de charmes pour les habitants de Paris, est sans attraits pour le griset. Il ne pourrait y contenir sa bruyante gaieté, et puis on y parle un langage que son oreille est peu accoutumée à entendre. Mettrait-il un habit ou une redingote pour briller au parterre ou au paradis, cela le gênerait trop, et il n'est pas homme à changer ses allures. Il veut avoir ses coudées franches, rire à gorge déployée, chanter à tue-tête. Il se passe donc sans peine du théâtre, et, content de lui, il porte à sa gentille grisette un beau bouquet de ces violettes de Parme dont à Paris nous cherchons en vain le parfum.

Ainsi s'écoule, heureuse et pleine de joie, la vie de cet habitant des faubourgs du midi de la France jusqu'au moment où il pense à se *caser*, c'est-à-dire jusqu'à vingt-cinq ans au plus tard. Les railleries de ses camarades ne manqueront pas de l'assaillir, s'il retarde ce moment qu'il a attendu avec autant d'avidité que nous semblons le fuir. Avant son mariage, que de preuves d'amour il donnait à sa maîtresse! que de coups donnés et rendus! petites tapes d'amitié, il est vrai, mais qu'en vérité je ne voudrais pas recevoir, dussent-elles me prouver l'amour le plus violent.

Du moment où il prend femme, le griset n'entend perdre aucun de ses priviléges de garçon, et laisser passer les beaux jours sans participer aux divertissements de la jeunesse. Sa vie n'est ni plus calme, ni plus tranquille qu'auparavant. Quelquefois il s'adonne au jeu, passion nourrie par son oisiveté continuelle. Il s'y livre avec fureur, y passe les nuits, et ne s'arrête qu'au moment où la nécessité le force de subvenir à ses besoins.

Comme dans la société on ne doit pas tout baser sur des exceptions, il est bon de remarquer que tous ne sont pas ainsi. S'ils n'évitent pas plus les rixes qu'au temps de leur adolescence, on doit regarder le joueur comme un être à part, moins rare pourtant chez le griset jouissant de l'aisance que parmi les artisans, obligés, s'ils veulent vivre, de gagner leur pain à la sueur de leur front, ou parmi les bourgeois presque toujours occupés de leurs affaires ou de leurs études.

Ordinairement, le jour où le griset se marie, il ne désire pas jouir de cet agréable coin du feu, de cette vie régulière et douce, dernier refuge des âmes fatiguées de respirer les légères et parfois trop lourdes émotions du plaisir. Ni plus grave, ni plus réfléchi, ne s'inquiétant nullement des soins et des soucis du ménage, il ne vous entretiendra pas davantage d'affaires domestiques. Sans passion, sans désespoir, sans espérance, prenant la vie comme elle vient, vous le verrez désormais passer la journée avec ses amis, et rentrer toujours avec l'un d'eux; car le griset ne peut jamais manger sans une invitation donnée ou reçue. Dîner seul est presque la mort.

Donc, si vous rencontrez un griset dans la rue, ne vous étonnez pas du melon, des *pancétos* (gras-double) et du vin blanc de Gaillac qui surchargent ses bras et ses mains. Vous avez devant les yeux l'amphitryon du faubourg, si fier de traiter ce jour-là que, si vous ne vous hâtiez de passer de l'autre côté, il vous inviterait à *manger une salade* avec lui. Maintenant l'omelette au lard accompagnera la tranche de jambon; les pommes de terre et les morceaux de bœuf se succéderont avec une rapidité effrayante. La gaieté la plus franche et la plus folle feront les honneurs du repas; l'égalité la plus parfaite et l'appétit le plus dévorant y régneront également. Calembours, gros rires, vont animer les convives. L'un imitera le glouglou d'une bouteille en se donnant des chiquenaudes sur la joue, l'autre boira la blanquette de Limoux sans approcher le verre de ses lèvres. Chez le griset, point d'étiquette, liberté pleine et entière : on dîne sans veste et sans cravate. Enfin, les chants succèdent aux nombreuses bouteilles qui n'ont fait que passer sur la table, sans s'y arrêter une seconde, surtout les chants patriotiques qui doivent parvenir à la postérité, comme les souvenirs de nos aïeux nous sont parvenus.

A Paris, les airs nationaux durent moins que les causes qui les ont fait naître; dans le Midi, ils sont toujours agréables, surtout au griset, qui en compose quelquefois, sinon la musique, du moins les paroles. Afin de montrer son talent poétique, je me bornerai à citer deux vers formant le refrain d'une chanson faite en l'honneur de M. de Villèle à son retour à Toulouse. L'auteur, voulant comparer l'ex-ministre à l'astre qui éclaire le monde, et dont les rayons bienfaisants sont si agréables et si utiles aux hommes, ne crut pouvoir mieux exprimer sa pensée que par ces mots :

Aquel moussu Villèlo
Es uno candèlo [1].

[1] « Ce monsieur Villèle est une chandelle. »

Y a-t-il en effet une chose qui ressemble plus au soleil que cette modeste lumière, servant à éclairer nos veilles et faisant de la nuit le jour pour nous? Et cette rime des plus riches n'est-elle pas une étincelle de l'esprit pétillant de l'auteur? Pour ma part, je n'hésite pas à donner mon approbation à ces vers, fruit de l'enthousiasme populaire, et je ne doute pas qu'un jour mes petits-enfants, en parlant de M. de Villèle, ne chantent en chœur le refrain du poëte-griset.

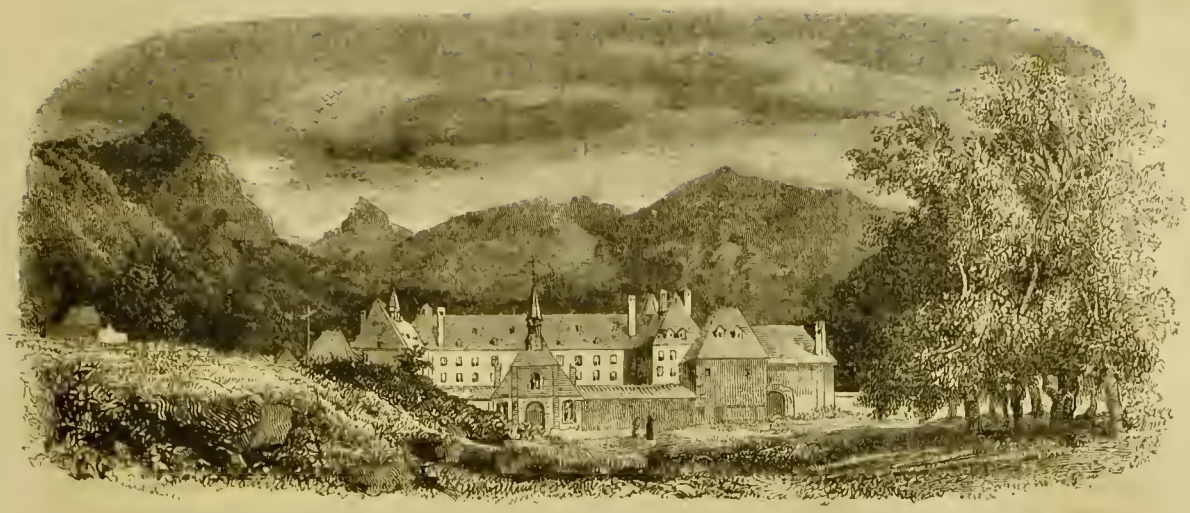
Jusqu'à la fin de ses jours le griset reste le même : son corps seul, par suite de son amour pour la bonne chère et par sa grande consommation continuelle, éprouve de légères modifications ; mais il conserve la même indépendance de caractère et la même insouciance. Égoïste et plein d'amour-propre, il est la personnification de l'ignorance et de la routine des provinces. Les heures s'enfuient, les années s'écoulent, sans qu'il cherche un seul instant à développer les qualités qui germent en lui. Le cercle de son existence est tracé depuis des siècles : ses enfants et lui doivent y mourir heureux. Toujours menteur, il se plaît à inventer des contes que le plus aimable des deux sexes approuve et trouve agréables. Aussi faible en cela que les dames, j'en ris le premier, sauf à ne le pas croire, et j'admire le caractère de ce faubourien doux et emporté, ayant tout pour être bon ou méchant, et qui passe au milieu des écueils, sans vice et sans vertu.

Le griset ne regrette que les anciennes coutumes. Assis sur sa porte, au milieu de rues étroites et mal bâties, il semble guetter au passage les derniers priviléges de ses municipalités que Louis XIV commença à enlever pièce à pièce. Il proteste alors, il crie à l'illégalité, mais sa colère s'apaise comme les tourbillons de neige apportés des Pyrénées se fondent au soleil du midi. Foncièrement assez bon, il agit peu, et son esprit naturel et le bon sens dont il est doué l'empêchent de se livrer à ses premiers transports.

Sa vie uniforme ne manque pas non plus d'originalité ; j'aime l'audace de cet homme qui parle, qui tranche, qui juge de tout sans rien savoir. J'écoute avec plaisir ses chansons, et je comprends son patriotisme, qui serait plus utile, je crois, à son pays, s'il était développé par l'éducation ; car ici le griset n'est pas le Languedocien : celui-ci aime l'étude, elle fait fuir celui-là. Personne, moins que lui, ne connaît les antiquités de sa ville natale. A Montpellier, c'est à peine s'il a vu une fois le lieu où repose la fille de Young et le beau siége de marbre trouvé dans les Arènes de Nîmes. A Toulouse, il traverse la Garonne sur un des plus beaux ponts de France, et pas un ne sait que cette vieille capitale du Languedoc en a eu cinq. Toutes les semaines, tous les jours peut-être il voit le canal de Brienne, et jamais il ne pense à l'illustre archevêque qui sut rattacher ainsi son nom à celui de l'immortel Riquet.

A l'extérieur comme à l'intérieur, la différence est aussi grande entre le citadin et le griset, qu'entre ce dernier et l'ouvrier ou le paysan. Par ses mœurs, il s'éloigne autant de la ville que de la campagne ; mais il est l'anneau qui les réunit. S'il accordait à l'étude ou au désir de parvenir le temps qu'il emploie à se divertir, sa supériorité se ferait vite remarquer, et nous le verrions bientôt député, académicien, ministre..... ou maire de village.

Eugène DAURIAC.



LE RELIGIEUX.

Venez, venez, dit-il à l'amour qui regrette,
Au génie opprimé sous un ingrat oubli,
Au proscrit que son toit redemande et rejette,
Au cœur qui goûta tout et que rien n'a rempli.
Alph. DE LAMARTINE.

Illis summa fuit gloria despici;
Illis divitiæ, pauperiem pati;
Illis summa voluptas
Longo supplicio mori.
(*Album de la Chartreuse.*)

Au milieu de notre monde parisien, de ce beau royaume de France, si plein de bruits et d'agitations, ce n'est point l'avenir qui nous préoccupe, c'est encore moins le passé. Nous vivons au jour le jour, je ne dirai pas sans illusions, car l'homme subira toujours les illusions de l'amour-propre, mais sans croyances; seulement pénétrés de nos mérites personnels et du petit rôle que nous prétendons remplir sur la scène du monde, les uns aux dépens des autres. Nous n'avons que de l'indifférence pour tout ce qui vit et s'agite en dehors de notre sphère, pour tout ce qui n'influe pas directement sur notre bien-être matériel, et les événements où nos passions sont engagées sont les seuls qui nous intéressent. — L'égoïsme et l'indifférence, — voilà la plaie de l'époque, les signes précurseurs d'une transition ou d'une décadence; aussi, pouvons-nous à plus d'un titre appliquer à notre génération ces vers si énergiques qu'Horace adressait à la jeunesse romaine :

. . . . Quid nos dura refugimus

Ætas ? — quid intactum nefasti
Liquimus? — unde manum juventus
Metu Deorum continuit ? quibus
Pepercit aris? . . . .

Nourris des discussions philosophiques du siècle dernier, nous nous sommes montrés les dignes élèves de nos maîtres, et, persévérant dans cette voie sans issue d'analyse et de synthèse, qu'ils nous ont enseignée, nous avons voulu pénétrer tous les mystères de la vie, disséquer toutes nos sensations; — nous avons abusé des choses les plus saintes et les plus respectables.

Les Dieux s'en vont, disait naguère un des plus grands poëtes de l'époque ; hélas ! les Dieux ne sont déjà plus ! aux yeux de bien des gens, la religion est une pratique purement philosophique, une ressource épuisée qui ne peut rien pour le bonheur ; le christianisme n'est plus qu'une habitude ou un désœuvrement, qu'une touchante et magnifique poésie ! Il n'est donc pas surprenant que ceux qui pensent ainsi, et le nombre en est malheureusement bien grand, entraînés par des convictions nouvelles, livrés à toutes les sciences sociales et régénératrices, et à la controverse des théories, unis pour détruire, et divisés pour fonder; que tous ces sectaires, dis-je, semblent avoir si bien oublié, dans leur ardeur de néophytes et de philadelphes, qu'il est encore en France, au sein d'une population nombreuse et turbulente, des thébaïdes saintes, des lieux de recueillement et de prières ; asiles modèles, ouverts non-seulement aux âmes simples et pieuses, mais à tous les désespoirs comme à toutes les misères ; qu'il existe des hommes vraiment sages, qui prêchent une philosophie toute pratique et désintéressée, la plus simple et la plus éprouvée de toutes les philosophies ; des hommes qui apportent à l'humanité souffrante des consolations efficaces et directes, et se gardent bien d'user en de vains systèmes leur intelligence et leurs jours. Mais est-il rien ici-bas qui puisse résister à l'action du temps? Comme toute chose, la sagesse humaine a ses limites de puissance et de durée qu'elle ne peut franchir. Nos gouvernants ont subi l'influence des rhéteurs ; néanmoins, tout en combattant et en détruisant la puissance des ordres religieux, que le peuple, souvent aveugle et toujours exagéré, voulait, par une mesure extrême, proscrire à jamais, ils n'ont point prétendu se priver des ressources incontestables et salutaires de la morale chrétienne : dans les religieux vaincus et dispersés, ils ont vu et ne veulent voir désormais que des philosophes sincères !

Si dans vos pèlerinages d'artistes, sur quelque sommet sauvage, ou bien au fond de quelque sombre précipice, de loin en loin, vous retrouvez, parmi toutes ces ruines augustes que la révolution a faites, un vieux monastère mutilé et à demi réparé ; si vous rencontrez quelques pauvres cénobites, hospitaliers et laborieux, sachez-le bien, c'est que la loi ferme les yeux ; c'est que la foule, remuée par d'autres passions, voit sans crainte les derniers efforts de cette puissance qui s'éteint, et n'a plus de colère pour ces hommes dont nous avons pris ici-bas toute la place au soleil. — Autrefois, le religieux remplissait le monde ; il commandait au peuple par l'effroi ou par le respect, souvent même par tous les deux à la fois. Quelles que fussent l'obscurité

de sa famille et la bassesse de son extraction, lui-même fût-il le dernier des manants, la carrière qu'il avait choisie le relevait du passé, et l'ordre auquel il appartenait lui donnait soudain un caractère sacré, une certaine valeur qui le distinguait du vulgaire, une certaine influence qui le mettait en position de tout entreprendre et d'arriver à tout : les séculiers ne voyaient plus en lui qu'un religieux ; et, de même que les bénédictins et les augustins, deux ordres savants par excellence, les carmes et les franciscains, ordres déchaussés et mendiants, pouvaient aspirer à toutes les dignités ecclésiastiques ou autres, et occuper tous les emplois publics. Mais cela n'est plus de l'époque ni des mœurs actuelles ! nous chercherions vainement dans le religieux d'aujourd'hui, tel que l'ont fait nos révolutions, quelques allures de ces apôtres qui s'imposaient à nos rois, de ces conseillers que nous retrouvons au milieu de notre histoire, superbes et audacieux, prenant toujours une part grande et active à toutes les choses de ce monde. Il est loin de nous, l'illuminé qui prêcha les croisades, le fanatique qui sonna la Saint-Barthélemy ! Grâce aux mille voix de la presse et au droit d'enquête qu'elle s'est arrogé ; grâce surtout à notre soif insatiable de nouveautés et de scandales, toute puissance mystique est ruinée, et la domination ecclésiastique est désormais impossible. Jamais nous ne verrons reparaître sur la scène du monde, et encore moins à la cour, les prieurs voluptueux, les abbés intrigants du seizième et du dix-septième siècle ; nous n'entendrons redire les joyeux passe-temps des vermeils et nonchalants profès de Cîteaux et de la Chaise-Dieu. A l'heure qu'il est, le religieux semble mettre toute son ambition, appliquer tous ses soins à se montrer le digne et véritable continuateur du saint patron qu'il a choisi pour modèle ; il n'existe que pour la prière, il n'aspire plus qu'à la tombe. Si vous lui demandez ce que c'est que la vie, il vous répondra : « Le noviciat de l'éternité ; » ou bien encore : « Une étude de bien mourir ; » tout comme un membre du *jockey's club* vous la définirait, « l'étude du confortable et du savoir-vivre. » Plus que jamais séparé des hommes, il reste en dehors de leurs folles révolutions et se tient à l'écart de tous les événements. Sa résignation est-elle sincère ?.. Je le présume : pour un grand nombre cependant, son silence n'est qu'un effet de la prudence dont il a besoin, et (ce qui pourrait bien être) des espérances qu'il garde de l'avenir ! — Les journées de juillet ont fortement ébranlé les dernières illusions du religieux ; pendant les cinq jours qui suivirent, il a rêvé la terreur et a cru au retour des proscriptions ! Il était plein de foi et d'attente : l'instant du triomphe était-il donc enfin venu ? déjà son courage et son orgueil grandissaient devant les formidables épreuves auxquelles le Seigneur semblait l'appeler ; il espérait la torture, il attendait le martyre !... Hélas ! il n'a trouvé que l'indifférence ? — Oui, l'indifférence ! — Il eût traversé fièrement la foule de ses bourreaux, souffert avec joie les plus atroces persécutions, mais c'est pour lui un supplice imprévu, une condition honteuse et qu'il subit avec impatience, que cet oubli qui le ronge, que cette pitié qui l'écrase ! Si par hasard il descend des solitudes qu'il habite, voyez quel air humilié, quelle allure inquiète et souffrante ; comme il est étranger à tout ce qui l'entoure, comme il est dépaysé au milieu de notre population active et bruyante ! c'est à peine s'il excite la curiosité des gens oisifs ! Celui qui le coudoie se détourne à demi, ainsi qu'on fait pour une chose inac-

coutumée, pour l'ambassadeur grec ou pour un émir ; puis il passe sans y songer davantage ! Ni haines ni sympathies ! L'homme de Dieu ne compte plus sur la terre.

De tous les ordres religieux monastiques qui florissaient en France avant le décret de l'assemblée nationale, la restauration ne nous a rendu que les moines cisterciens de Notre-Dame de la Trappe, et les révérends père de la Grande-Chartreuse. Les uns et les autres, oubliés pendant vingt-cinq ans environ dans les montagnes de la Suisse et de la Savoie, reparurent en 1816 et 1817. Les trappistes, conduits par l'abbé de l'Estrange, successeur de l'austère réformateur de Cîteaux, dom Armand le Bouthilier de Rancé, reparurent d'abord à Aiguebelles en Dauphiné, et vinrent bientôt relever les ruines de leur abbaye, dans l'enclos de Soligny, près Mortagne, et les chartreux, ayant à leur tête dom Meissonnier, noble et touchant vieillard, supérieur général de l'ordre, reprirent solennellement possession des vastes et magnifiques bâtiments de la Grande-Chartreuse. Les premiers appartiennent à la classe des cénobites ; ce sont des artisans humbles et laborieux qui utilisent les plus belles heures de la journée à défricher et à féconder des terres arides ; les seconds, à la fois cénobites et solitaires, s'occupaient jadis à collationner les précieux manuscrits de l'antiquité et du moyen âge ; à les transcrire et à les multiplier ; mais depuis l'invention de l'imprimerie et de l'École des Chartes, ils ont exclusivement reporté leurs études sur les sciences théologiques et sur le droit canon : ils étudient ce que dom Innocent nommait les pratiques de la guerre spirituelle. Le travail n'est pour eux qu'un délassement de l'esprit ; poëtes obscurs, rêveurs solitaires, leurs plus ordinaires occupations, leurs plus doux passe-temps, sont l'extase et la prière.

Dans toutes les abbayes, chartreuses ou trappes, la règle du temps est la même, ainsi que les heures consacrées aux offices. En été, le religieux se couche à huit heures et à sept en hiver. Il se lève pendant la nuit pour chanter matines : à la Chartreuse c'est de minuit à deux heures ; c'est de deux à quatre chez les trappistes. Les chartreux se retirent dans leurs cellules, et les trappistes se réunissent dans une salle commune où chacun lit jusqu'à prime, qui se dit à cinq heures. Les offices du jour sont : *tierce, la messe* et *sexte ;* avant le dîner, ils chantent *none* et *vêpres* à quatre heures de l'après-midi. Ils ont une heure de sieste après leur repas.

Pour bien connaître le religieux, pour dessiner exactement les traits qui le caractérisent, il faut avoir vécu où il vit, il faut le suivre pas à pas dans son existence intérieure et dans ses occupations journalières. Les règlements de tous les ordres sont si précis et néanmoins leur application partout si différente, que pour être dans le vrai du sujet, je dois sortir d'une généralité qui s'appliquerait à tous les religieux, à ceux d'Italie et de Savoie, dont les mœurs et les habitudes n'ont presque aucun rapport avec celles des religieux français, et descendre, à l'égard des nôtres, dans des détails et des particularités qui résultent nécessairement de la position sociale où nous les avons réduits. Les communautés de chartreux et de trappistes que nous possédons ont gardé, chacune dans leur ordre respectif, et même les chartreux vis-à-vis des trappistes, une telle unité, une telle harmonie, toutes les succursales sont si bien réglées sur la maison-mère, que la description d'une localité (la plus

importante de chaque ordre), sera ici la généralisation la plus complète et aussi la plus intelligible qui soit possible. Gravissez donc avec moi les montagnes escarpées du Sapey, situées au fond du Dauphiné, entre la France et la Savoie, franchissez le Guyer-Mort, les immenses forêts de la Correrie, et venez vous reposer dans le dé-

sert où saint Bruno jeta, en 1084, les premiers fondements du chef-lieu de son ordre. Vous n'y serez pas seuls; depuis plusieurs années les touristes s'y rendent en foule, attirés par les beautés sauvages et pittoresques de la nature, et par l'étrangeté des usages monastiques. Les chartreux nourrissent et hébergent, moyennant salaire, quelquefois plus de quatre cents visiteurs en un seul jour. Ne vous scandalisez point du scrupule avec lequel votre carte à payer est établie par le frère Jean Marie, du trafic des boules d'acier et des élixirs de l'infirmier, du commerce des chapelets, des rosaires, et du tabac dont le frère portier est exclusivement chargé : ne faut-il pas que tout le monde vive? Eh! comment voudriez-vous que des gens qui n'ont rien, que l'état oblige à 1,500 francs de loyer pour les bâtiments du monastère et certains droits de pacage, que ces gens-là suffisent à leur entretien et à l'énorme consommation des curieux, autrement que par leur industrie? Lorsque ces belles forêts et ces gras pâturages étaient la propriété du couvent, les chartreux, comme aujourd'hui les trappistes, offraient à tous les étrangers une large et généreuse hospitalité. Ils étaient prodigues de leurs biens. Pourquoi nous plaindre et les accuser? Ils sont ce que nous les avons faits; car, seulement depuis que nous leur avons repris ce qu'ils possédaient, ils nous vendent ce qu'ils avaient l'habitude de nous offrir.

Au moment de la révolution, on comptait en Europe cent vingt-sept chartreuses

Dans ce nombre, la France était comprise pour soixante-six et l'Italie pour vingt-cinq : aujourd'hui nous n'en possédons que six. La plus importante, après la maison-mère, est la chartreuse de Blosserville dans la Meurthe.—Les chartreux sont gouvernés par un supérieur général, élu à la pluralité des suffrages en un chapitre général. Le chapitre général se compose des prieurs de toutes les chartreuses succursales qui sont en Europe, et de deux visiteurs nommés par les chapitres particuliers, c'est-à-dire par les religieux de chœur de chaque monastère. Toute nomination aux offices supérieurs de l'ordre est faite par le chapitre général : ces offices sont remplis par cinq religieux de chœur qui prennent rang dans la hiérarchie ecclésiastique, et forment au supérieur général un conseil responsable : ce sont les prieurs généraux. Le chapitre général nomme encore, lorsqu'il y a lieu, un chancelier, deux assesseurs, un greffier et trois référendaires. Autrefois il s'assemblait régulièrement chaque année; mais les ordres religieux n'ont plus que des intérêts privés de localités tout à fait en dehors des besoins généraux de l'ordre, dont la richesse et l'ancienne importance sont tellement réduites, qu'il a rarement quelques affaires contentieuses pour la solution desquelles un chapitre général soit nécessaire. Je ne crois pas qu'il y en ait eu deux depuis 1830. Nonobstant cette sorte de désuétude, toutes fois que le chapitre est encore réuni, tout s'y passe selon les anciennes pratiques de l'ordre : le supérieur et les cinq prieurs sont obligés, après avoir imploré le pardon de leurs fautes et obtenu la confirmation de leurs titres, de faire connaître le résultat de leur gestion. Le greffier fait ensuite la lecture des statuts de l'ordre, et le supérieur, le prieur, le chancelier, tous ceux enfin que le chapitre a maintenus ou nommés aux offices généraux, doivent s'humilier de nouveau et jurer de se conformer à la règle. Le général des chartreux est le seul des supérieurs d'ordres monastiques qui ait le droit de résider ailleurs qu'à Rome. Il ne jouit d'aucun privilége personnel, et ne porte aucun signe extérieur qui révèle sa dignité. Il désigne parmi ses religieux de chœur deux pères auxquels il confie l'administration spirituelle et temporelle du monastère, dom sacristain et dom procureur : le premier veille à toutes les observances religieuses ; le second a sous sa direction immédiate les frères convers et donnés. Il règle l'emploi de leur temps, selon les besoins journaliers de la communauté, et il préside aux travaux de l'agriculture. — Les pères vivent séparés : chacun a sa cellule, et toutes les cellules sont semblables et distribuées ainsi : au rez-de-chaussée, une seule et vaste pièce qui sert d'atelier; quelques instruments de jardinage, et, suivant les goûts du religieux, un établi et des outils de tourneur, de menuisier ou de relieur y sont pêle-mêle ; l'étage supérieur se compose d'une grande pièce, espèce de salon où le religieux reçoit ses visites, et de deux plus petites : l'une, sa chambre à coucher, l'autre, son cabinet de travail. L'ameublement en est toujours modeste : une horloge, une bibliothèque ; de saintes images, représentant la Vierge ou les saints, couvrent les murs de la chambre et du cabinet. Dans plusieurs cellules, on trouve des christs sculptés, ou des peintures dont les auteurs sont des religieux; ou bien, comme au temps des Fra Angelico da Fiesole et des Fra Bartholoméo, nous avons des religieux artistes, moins le talent cependant ; et, depuis Le Sueur, les révérends pères de la Chartreuse affectionnent et reçoivent tout particulièrement messieurs les peintres.— Pour

ce qui est du travail manuel, la règle laisse toute latitude aux pères : chacun doit choisir l'occupation qui lui est plus agréable et y consacrer assez de temps pour qu'elle soit une distraction salutaire, et que le religieux puisse toujours reprendre avec une joie nouvelle les devoirs essentiels de son état. Quant aux autres coutumes des chartreux, elles consistent, et ici je cite textuellement : 1° Dans une abstinence perpétuelle de tout aliment gras, sans en excepter le cas de maladie, et dans la stricte observance des jeûnes prescrits par l'Église ; 2° à prendre leurs repas seuls, dans leurs cellules respectives, à l'exception des dimanches et des fêtes, jours de réunion et de repos ; 3° à ne point faire usage d'œufs et de laitage, pendant l'avent, le carême, les vendredis et certains jours particuliers ; 4° à se contenter de pain et d'eau le vendredi, lorsque la santé le permet ; 5° à coucher sur la paille avec des draps de laine et les couvertures nécessaires ; 6° à se lever toutes les nuits, après quatre heures et demie de sommeil, pour aller chanter les divins offices ; 7° à garder la clôture la plus étroite, ne sortant du monastère que les jours de *spaciement*[1] ; 8° à ne porter en toute saison que des vêtements et des chemises de laine.

Les chartreux sont généralement tolérants, d'une humeur égale et facile. Ils s'appliquent à retracer saint Bruno, que les Bollandistes nous représentent riant et modeste, *semper erat festo vultu, sermone modesto*. Ceux qui sont en rapports directs avec les étrangers sont gais et presque babillards. Le frère convers Jean Marie, par exemple, est un petit vieillard actif et plein de prévenance pour les dames : c'est lui qui veille à ce que rien ne leur manque dans les bâtiments qui leur sont affectés, hors du monastère. C'est lui qui, ayant été averti, mais trop tard, que l'espiègle miss Cécile ***, transformée en un joli séminariste, explorait les mystères du cloître, l'attendit à la porte, où il lui présenta en souriant un étui et un dé. — Voyez dom François ; il a soixante ans, et vraiment, à voir ses joues brillantes et rebondies, c'est à peine s'il paraît la cinquantaine. A vingt ans il a prononcé ses vœux : alors il était chétif et souffrant, il était inflexible jusqu'au fanatisme. La retraite a refait son corps et son esprit, la matière s'est fortifiée aux dépens de l'intelligence. Il va toujours le sourire sur les lèvres et le front rayonnant. Aujourd'hui son rosier est en fleur ; cette nuit il chantera au lutrin ; demain c'est le jour de spaciement....; toutes choses qui nous semblent bien puériles et dont cependant il tire sa joie et son bonheur. Si parfois une tristesse inquiète vient l'agiter, ce n'est pas que son âme

[1] Promenade de deux ou trois heures que les chartreux font en commun une fois par semaine.

soit troublée ; c'est que dom Isidore, son élève, un jeune religieux dont il est le père-maître, le directeur, touche à ce moment critique de la vie claustrale où l'esprit du néophyte, assailli par mille tendances invisibles qu'il serait dangereux d'éclaircir et de combattre, lutte contre le découragement et la mort. Fièvre terrible que subissent les âmes ardentes, et qui n'a d'autres remèdes que la patience et le temps.

Presque tous les chartreux ont en apparence, si ce n'est en réalité, cette même aménité, cette même candeur ; c'est une des conséquences de leur règle, laquelle défend d'ajouter à la rigueur des jeûnes, et d'abréger les récréations, blâme les apparences austères et les résolutions exagérées ! Néanmoins, le religieux a changé ses manières mondaines, sans rien perdre de son caractère personnel ; seulement l'habitude a dompté son énergie. Les affections de son cœur et les désirs de son âme l'entraînent encore, mais par une pente plus douce ; et ses passions, assouplies par l'invariable uniformité des jours, amoindries par la division du temps, trouvent à se satisfaire sans bruit, ou pour mieux dire, à moins de frais, dans leur sphère nouvelle. — Il est tel esprit vaniteux et bouillant qui eût suivi Luther il y a trois cents ans, tel profès qui se tourmente lui-même pour avoir quelqu'un à tourmenter ; affichant son austérité comme il afficherait le schisme, si le schisme était possible avec succès, et qui, faute de mieux, brigue à cette heure l'honneur d'aller mettre un terme aux relâchements de la Chartreuse de Rome. Dom Marc ne perdra jamais ses goûts de gentilhomme : jusque dans le maigre et l'abstinence il sait se distinguer et choisir ; assurément il préfère son estomac délicat et les brochets du réservoir, au vaste appétit et à la corpulence roturière du père infirmier, lequel mange de tout indifféremment, mais de tout en quantité.

Depuis que les idées de lassitude et le suicide ont réveillé la poésie de la foi et les illusions de l'espérance, le religieux recouvre en influence morale ce qu'il a perdu en influence politique, « et les monastères, selon la juste et sage appréciation de dom Jean-Baptiste, deviennent des hospices où sont accueillis et traités gratuitement les malades qui ont reçu les blessures du doute et les atteintes du néant. » Cependant, quiconque est dégoûté de la vie ne verra point, à son premier cri de désespoir, s'ouvrir les portes du cloître. Les jeunes gens simples et candides y sont reçus avec joie, tandis que les esprits blasés, les hommes que le désœuvrement, l'amour ou la débauche y conduisent, subiront toujours, jusqu'à la fin, les longues et difficiles épreuves de la postulation et du noviciat, et ne seront admis à prendre l'habit que s'ils ont obtenu la majorité des suffrages de toute la communauté réunie. Les apôtres du remords, et on les compte, tellement ils sont rares, ont je ne sais quoi de brusque et de rêveur qui contraste singulièrement avec la quiétude et la douceur qui distinguent les autres pères : généralement, ce sont des esprits faibles, de ces esprits que le moindre vent bouleverse, que le premier courant entraîne. Ce besoin de la solitude et du repos a plus de part à leur vocation que le repentir et la foi ; aussi, s'occupent-ils bien moins de la prière et des méditations que de leurs chagrins et de leurs souvenirs !

Quelle est cette ombre blanche qui glisse rapidement dans les plus obscures sinuosités de la forêt, qui court et s'agite ainsi qu'une âme en peine ? C'est un jeune religieux, le plus jeune de la communauté, le seul peut-être qui porte sur sa phy-

sionomie l'empreinte des macérations de la chair et des ferventes aspirations de l'esprit; qui répond à l'idéal de nos rêves et réalise à nos yeux les ardents néophytes du christianisme ou les premiers anachorètes de la Thébaïde. Il s'arrête! le voilà qui s'agenouille devant la chapelle de la Vierge : ses mains sont pressées convulsivement; ses lèvres murmurent, je crois, une prière; mais ses regards sont distraits, son attention est tout entière absorbée ailleurs. S'il est trop jeune pour que ce soit le passé qui le tourmente, quel est donc le démon qui le pousse? — A vos pieds,

au fond d'un ravin obscur, serpente la source limpide de Saint Bruno : c'est là un lieu consacré, un ombrage délicieux où les étrangers aiment à se réunir chaque soir. Le jeune religieux, placé comme il est sous un épais taillis, peut tout voir sans être vu, tout entendre! assurément, ce n'est point le hasard qui l'amène si souvent en ce lieu, toujours à la même place et toujours à la même heure? Ne remarquez-vous point comme il est inquiet de ce qu'il veut faire, comme il regarde, comme il écoute s'il est bien seul dans cette solitude! Il hésite encore... puis, enfin, il se livre résolûment au désir qui le trouble : désir étrange et vraiment inexplicable! Voici qu'il contemple avidement un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes, prêtant une oreille attentive à leurs folles causeries, cherchant à surprendre leurs moindres confidences! Dom Isidore, car c'est lui, regretterait-il cette liberté d'action, ces liens si doux de la vie, l'amour et l'amitié, deux sentiments qu'il ignore, et que pourtant il comprend vaguement? Cherche-t-il à pénétrer ce monde qu'il n'a fait qu'entrevoir? En serait-il déjà à discuter dans son for intérieur la valeur de ses engagements? Nul ne saura jamais tous les orages, toutes les pensées qui bouleversent à cette heure l'âme de dom Isidore! Au sortir du séminaire, le jeune lévite, obéissant à une vocation qu'il croyait être une révélation céleste, est venu sans retard s'offrir aux épreuves de la postulation et du noviciat. C'était alors un enfant tout enivré d'encens et de

prières, plein de pieuses illusions et de saintes naïvetés. Il est bien encore aussi ignorant que par le passé, mais il a le pressentiment de cette ignorance : il obéit à l'instinct de la nature et des sens, et il s'y laisse aller sans trop se douter qu'il court dans les voies détournées de l'abîme. L'homme se réveille en lui, et la crise est violente et redoutable ! il ne faudrait pas qu'une amitié profane, intervenant dans la lutte, accourût en aide au religieux ; que le hasard fît tomber entre les mains de dom Isidore quelques œuvres de la philosophie moderne. Cette âme ardente qui se consume vainement en des rêves qu'elle ne peut formuler, fatiguée qu'elle est de tant d'incertitudes, se précipiterait bientôt vers cette issue probable, et marcherait d'autant plus vite de la discussion au scepticisme et du scepticisme à la révolte, que, soutenue par la société moderne, elle n'a d'autre tribunal à redouter ici-bas que celui de la conscience. Or il n'en sera rien ; il ne peut en être ainsi. Le jeune profès est si bien isolé des hommes et des lois, qu'il n'a pas même l'idée de son libre arbitre appliqué à la controverse du dogme : il ne peut que mourir. Mais si le religieux ne succombe pas, dis-je, s'il ne meurt pas, insensiblement, l'habitude exerçant sur lui sa puissance infaillible, dom Isidore ramènera ses désirs dans les voies prescrites par la règle, et, trouvant plus de douceur et de sécurité à se laisser conduire, il vivra longtemps, très-longtemps, comme la plupart des chartreux, comme dom François son père-maître.

C'est là le chartreux, et, à peu de chose près, le trappiste. Toutes les différences qui sont entre les disciples de saint Bruno et ceux de saint Bernard proviennent d'abord de ce que les premiers vivent en solitaires, tandis que les seconds sont essentiellement cénobites, et ensuite, de ce que le chartreux emploie selon sa fantaisie les sept heures que le trappiste consacre aux rudes travaux des champs. Les artistes et les voyageurs, les chrétiens riches et oisifs, tous ceux qui peuvent dépenser à leur gré et le temps et l'argent, se retirent à la Chartreuse, et font volontiers une retraite momentanée au milieu d'une nature pleine de charmes, savourant avec délices cette vague tristesse et toutes les grandes émotions qu'inspire infailliblement une solitude paisible et choisie, où la religion se montre sous son aspect le plus touchant et le plus poétique. Mais les pauvres déguenillés, les mendiants vagabonds, les infirmes et les malheureux ; tous ceux qui souffrent par la faim et par le désespoir, tous ceux-là vont à Aiguebelles, à Mortagne ou à Meilleray. Si vous ne craignez pas d'accepter l'humble hospitalité qui vous est généreusement offerte, si vous osez vous mêler à cette lie humaine et vivre côte à côte avec toutes sortes de misères, allez où vont ces gens ; allez apprendre ce que c'est qu'une vie de véritables privations, qu'un trappiste soumis à l'étroite observance de Cîteaux. A Aiguebelles, les nonchalantes béatitudes de l'extase, les ouvrages frivoles, les occupations attrayantes sont sévèrement interdits : c'est bien, comme tout à l'heure, la prière et le travail, le jeûne et la méditation, mais le travail assidu et méritoire, la méditation en commun, sous les yeux de l'abbé, qui accuse et punit celui qu'il soupçonne, sans que celui qu'il soupçonne, même injustement, ait le droit de se justifier ! Du pain et de l'eau pour nourriture habituelle ; une cellule de six pieds sur quatre, et pour lit une planche ! — Le silence absolu : les religieux ne se parlent que pour s'avertir ou s'accuser ; ils n'échangent jamais entre eux que ces mots terribles : *Mon frère, il faut mourir !*

Un monastère de trappistes est un séjour lugubre et redoutable : la vue seule en est faite pour ébranler les esprits faibles et repousser les vocations indécises. Là, tout ce que vous apercevez est une menace de mort, tout ce qui vous entoure est plein d'épouvante. Les murs sont couverts d'inscriptions latines empruntées pour la plupart aux psaumes de la pénitence ou aux Pères de l'Église. Au-dessus de l'entrée principale du monastère, on a gravé ces paroles du prophète Jérémie :

SEDEBIT SOLITARIUS ET TACEBIT!

Et plus loin, sur celle du cloître :

IN NIDULO MEO MORIAR!

Le cloître est le lieu où les religieux se réunissent pour ce qui doit être fait en commun, et ici tout doit être fait en commun. Quatre galeries longues et assez larges, un portique ogival et rectangulaire au milieu duquel est le cimetière : voilà le cloître. Une tombe y est toujours préparée à l'avance et dans l'incertitude de la victime. Pendant que la communauté est réunie sous les galeries pour la méditation ou la lecture, chaque frère vient à son tour travailler, en présence de tous, à cette fosse qui peut-être sera la sienne. A côté du cloître se trouve le parloir ; c'est le seul endroit où les religieux peuvent entretenir l'abbé, lui confier les besoins de leur âme, recevoir le soulagement de sa parole, ses avis et ses exhortations. Contre la porte du parloir est établie ou plutôt enclavée dans la muraille une petite boîte, pareille à celle de nos bureaux de poste, et au-dessus de laquelle on lit : *Boîte aux billets*. — Un frère réclame-t-il l'assistance de l'abbé, a-t-il un livre à demander, une permission à obtenir, il formule sa prière et la confie à cette boîte. Chaque jour, sous les yeux mêmes de l'abbé, le bibliothécaire procède au dépouillement de ces billets, et l'abbé, sans prononcer une seule parole, les déchire ou les ploie, selon qu'il refuse ou qu'il accorde. Le soir, chacun retrouve sa réponse au chevet de son lit ; ceux-ci, les fragments de leur billet, ceux-là, leur billet ployé, si c'est une permission accordée ou le livre qu'ils ont demandé, si le révérend père en a autorisé l'usage. — Le trappiste ne porte que des vêtements de laine. Les pères ont une tenue négligée, mais

propre. Les frères convers sont d'une saleté repoussante ; il est vrai qu'ils n'ont point, comme les chartreux, des hommes à gages, des domestiques pour les travaux de l'entretien intérieur, et qu'ils s'occupent eux-mêmes à balayer les cloîtres, à nettoyer les étables, et à récurer la vaisselle. La règle des trappistes est autrement rigoureuse que celle des chartreux. Ici, le religieux n'a jamais le choix de ses occupations, et tout ce qui pourrait lui être agréable à faire lui est interdit par cette seule raison. C'est l'abbé qui détermine les travaux et désigne les travailleurs. Le matin, après prime, le pères et les convers descendent au cloître, se placent sur un rang, et l'abbé, allant de l'un à l'autre et s'inclinant vers chacun en particulier, prescrit à tous la tâche à accomplir dans la journée. — Ainsi que je l'ai déjà dit, les trappistes ont les mêmes offices que les chartreux, et à peu près aux mêmes heures ; les pères seuls se rendent toujours à l'église ; les convers entendent la messe avant de sortir du couvent, et, une fois disséminés dans les champs, ils ne rentrent plus qu'à la fin du jour. — La cloche de l'église se fait-elle entendre dans l'éloignement, sans cesser leur travail, ils s'unissent mentalement aux pères qui prient pour eux ; mais si la distance est trop grande, l'ancien qui les surveille marque lui-même le moment de la prière, et il est rare qu'il soit une demi-heure sans frapper des mains pour avertir les religieux d'élever leur âme à Dieu. Pendant l'hiver et les temps de pluie, chacun s'emploie dans l'intérieur du couvent, selon ce qu'il sait faire : les uns filent, les autres tissent ou cardent : il en est qui font des souliers, car tout ce qui est en usage dans le monastère doit être confectionné par les religieux. A ceux qui lisent ou méditent, comme à ceux qui travaillent, il est interdit de s'asseoir pour faire ce qui peut être fait debout, et la règle défend de s'appuyer lorsqu'il y a nécessité d'être assis. En aucun cas, et pour les moindres oublis d'observance, le religieux ne peut échapper à la surveillance de ses frères : cette surveillance est d'autant plus active qu'elle est exercée par tous, à l'égard de tous. — Épuisé de fatigue et accablé par la chaleur, un frère, s'appuyant sur sa bêche, ferme-t-il sa paupière appesantie, le frère qui s'en aperçoit le réveille doucement, en lui disant : « Tu te reposeras à la maison paternelle, *in domum æternitatis !* »

N'allez point croire cependant que toutes les austérités des anciens anachorètes soient encore en usage ; elles sont au contraire expressément défendues, et bien rarement l'abbé permet à ses subordonnés l'usage du cilice ou de la discipline. Plutôt que de laisser la vie du religieux se consumer en des austérités sans but réel, et ses forces s'affaiblir par des rigueurs stériles, le réformateur de Cîteaux a, par une sagesse et une piété mieux entendues que celles de ses devanciers, exigé que les forces fussent dépensées en des travaux méritoires, et que cette vie fût sanctifiée par des labeurs réglés, continuels, plus terribles et plus cruels cent fois qu'une mortification passagère. N'est-ce donc pas un atroce supplice que toujours, toutes les nuits, jusqu'à la mort, la même privation du sommeil, et chaque année, neuf mois du jeûne le plus rigoureux ! Et savez-vous bien ce que c'est que le jeûne rigoureux d'un trappiste ! Ce jeûne consiste, même pendant les plus longs jours de l'année et les plus pénibles travaux, à ne prendre pour toute nourriture, vers les quatre heures du soir, qu'un morceau de pain et un verre d'eau ! — Sauf les travailleurs trop éloignés,

toute la communauté se réunit au réfectoire, le frère portier lui-même abandonne son poste et vient déposer ses clefs à côté de l'abbé. Le frère qui sert et celui qui fait la lecture sont les seuls qui mangent après le repas commun. La vaisselle est tout ce qu'il y a de plus grossier, les couverts et les écuelles sont en bois. En temps ordinaire, c'est-à-dire trois mois sur douze, la nourriture se compose, au repas de onze heures, de quelques herbages, de pois ou de lentilles, toujours accommodés sans huile ni beurre, cuits à l'eau et avec du sel seulement, et d'un morceau de pain noir et terreux; car, aux termes de leur règlement, le froment ne peut être passé qu'une fois par le crible et la farine doit être employée telle qu'elle sort du moulin; à la collation du soir, d'un fruit cru et de trois onces de pain. Maintenant, je vous le demande, est-il étonnant que les trappistes meurent généralement si jeunes, tandis que les chartreux ont tous une longue et magnifique vieillesse?—Ce sont les voies les plus opposées, les sentiments les plus extrêmes qui décident les hommes à se faire trappistes : l'excès de la vertu et l'exaltation de la piété y conduisent les jeunes gens. Un profond repentir y a quelquefois amené des criminels; mais le plus souvent ce sont les âmes passionnées qui viennent, après de longues épreuves et de cruels revers, chercher dans la fatigue du corps et les occupations réglées l'oubli du passé, ou bien une sorte de suicide que la morale ne réprouve pas. Au reste, les trappistes acceptent volontiers tous ceux qui se présentent, persuadés qu'il faut avoir un courage surhumain, une vocation bien sincère, pour se condamner à vivre comme ils vivent! Leur règle est impartiale et leur justice inflexible dans toutes ses applications; elle atteint également le convers, le religieux de chœur et l'abbé; indulgente pour le pauvre frère, elle sévit impitoyablement, si celui qui a transgressé ses devoirs était obligé, par sa position, de veiller sur les autres et à prêcher par l'exemple. — Les travaux sont suspendus, et les portes du monastère ont été fermées à tous les étrangers. Les pères sont réunis au chapitre, et les convers, répandus sous le cloître, se promènent silencieusement; mais non sans trahir leur agitation intérieure. Frère Ensèbe, l'abbé, rend compte de sa gestion. La cloche du chapitre se fait entendre, une double haie se forme : spectacle inattendu! Frère Ensèbe est coupable : chacun l'a accusé, et toute accusation, ici, est une preuve. On le dépouille de ses vêtements, et les épaules nues, les pieds nus, il est impitoyablement chassé à coups de

verges, et contraint de devenir le serviteur des serviteurs. Son successeur, frère Orcise, est un jeune homme de trente-deux ans, bouillant, énergique, audacieux. Lui aussi il a eu ses heures de combats et de doute; lui aussi il a failli mourir sous le poids de ses pensées ! Depuis qu'il marche appuyé sur sa crosse de buis, loin de rien regretter, il est devenu plus ambitieux que jamais ; mais ambitieux comme un religieux peut l'être ! Infatigable au travail, il exige de chacun autant d'activité qu'il en possède ; debout le premier, il joint l'exemple au précepte, et, quittant *sa coule*, retroussant ses manches, il aborde orgueilleusement l'ouvrage le plus vil et le plus difficile. C'est ainsi qu'il parvient à quintupler la valeur des terres qu'il achète, et qu'il se fait assez de revenus pour nourrir et vêtir, beaucoup mieux qu'il ne se nourrit et ne se vêtit lui-même, plus de huit cents pauvres par an. C'est par là qu'il compte faire de son abbaye une ferme-modèle, et qu'il espère mériter, comme son collègue de Mortagne, dont il est discrètement jaloux, un brevet de membre correspondant de la Société d'agriculture de Paris. — Mais c'est surtout par sa mort que le trappiste termine dignement une existence si laborieuse, si pleine d'austérité. Je vous ai dit comment il a vécu ; il me reste à vous apprendre comment il sait mourir. C'est presque toujours au milieu de la nuit que commence le cérémonial funèbre : la cloche longuement agitée appelle les religieux à l'église. Les pères, les convers, tous, le capuchon sur les yeux et une lampe à la main, s'y rendent à pas lents. Une seule lampe brûle sur l'autel, et toutes celles des religieux, pâles et vacillantes, ne répandent qu'une douteuse clarté sur ce qui les entoure. Quatre convers apportent le religieux mourant et le déposent sur la dalle humide du sanctuaire, recouverte d'un peu de paille et de cendres. Ces ténèbres si bien remplies, cette agitation silencieuse, ces mouvements que l'on devine plutôt qu'on ne les voit, ont quelque chose d'effrayant et de redoutable. La voix du malade, toute faible qu'elle est, résonne dans le silence et dit la prière des agonisants ; tous les religieux joignent à demi-voix leurs prières à celle du trappiste. Aussitôt que la voix du mourant s'affaiblit, le révérend père lui donne le baiser d'adieu et lui parle de l'éternité ; cependant la cloche sonne plus lentement le glas funèbre... Les religieux s'agenouillent... et le *De profundis*, qui éclate soudain sous ces voûtes sombres et sonores, couvre le dernier soupir du trappiste, et marque son passage de la vie à la mort ! — Quelquefois cette scène dure des heures entières et se prolonge jusqu'au milieu du jour. — Eh bien ! chose incroyable ! malgré tout cela, dans les monastères comme ailleurs, plus qu'ailleurs, l'aristocratie a établi des catégories. Jamais le frère convers ne se mêlera au religieux de chœur : à l'église, au réfectoire, au cimetière, partout leur place est distincte, et, à tous propos, les pères imposent leur supériorité à ces pauvres roturiers, à ces chrétiens inférieurs, qui, pour être ignorants du latin, en sont réduits aux emplois subalternes : l'orgueil et l'ambition, ces deux passions du cloître, sont encore chez les religieux, et elles y seront éternellement. — Dans ces communautés, toutes et toujours fondées dans un but expiatoire, par la pénitence et la vertu, dont l'humilité est le principe, et qui ont pour base une sincère et rigoureuse égalité, cette prépondérance de la science, cette domination de l'esprit est-elle vraiment évangélique ? et ne serait-ce pas là en effet l'œuvre d'une grande et réelle vertu, la plus touchante pénitence et la plus belle

marque de l'abnégation chrétienne, si celui que l'éducation et l'intelligence ont élevé au-dessus de son semblable descendait volontairement au rang des derniers et des plus obscurs? — Malheureusement sans influence aucune, les chartreux et les trappistes vivent et gouvernent entre eux ; ils règnent en famille et régissent leur intérieur avec une ardeur d'autant plus vivace, qu'elle a moins la possibilité de s'étendre ailleurs, qu'elle a moins à dominer au dehors. L'État les tolère, mais ne leur reconnaît pas d'existence légale. Ils n'ont de part aux affaires du monde que pour ce qui les concerne particulièrement. Ainsi traqués, ils espèrent en Dieu et vivent absorbés, non toutefois sans aspirer secrètement à rétablir leur empire par delà l'enceinte trop étroite du cloître.

Cette dernière espérance du religieux, si vague et si lointaine qu'elle soit, sera-t-elle jamais réalisée? Ce fut en éludant l'esprit du christianisme par l'abus des richesses et de la puissance que les ordres monastiques précipitèrent leur ruine ; c'est par le travail et l'austérité, par la tolérance surtout, qu'ils espèrent reconquérir la considération qu'ils ont perdue, et recouvrer, sinon leur ancienne importance, tout au moins une condition avouée et légale, qui les assimile au clergé et leur permette d'agir librement et avec sécurité. En France, surtout en France, il n'est peut-être pas un religieux qui ait assez d'abnégation pour n'être pas intérieurement mortifié de l'abaissement et de la déconsidération de son ordre, et qui ne prétende le réhabiliter par tous les moyens que ses devoirs et sa conscience autorisent ; pas une communauté dont la conduite et les efforts de tous les jours ne tendent à ce but, soit explicitement, soit implicitement.

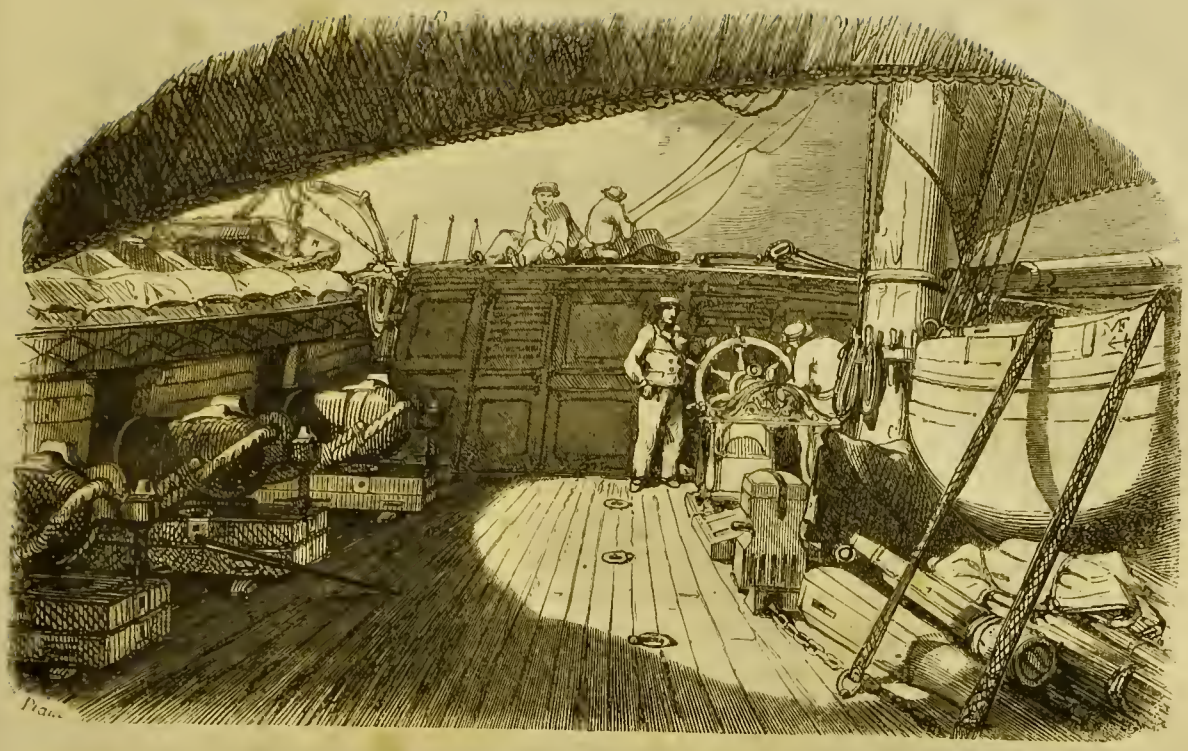
Au moment où j'écris ces lignes, de jeunes et dignes ecclésiastiques français sont venus dans la campagne de Rome, en face même du Vatican, cette sombre et jalouse demeure de l'intolérance chrétienne, s'installer provisoirement au *Monte Mario*, dans les bâtiments abandonnés d'un ancien monastère de Saint-Dominique. Là, au nombre de trente-cinq, ils ont formé, sous la direction de M. l'abbé Lacordaire, aujourd'hui profès dominicain, une communauté nouvelle, succursale des dominicains de *Viterbe;* et, mettant à profit les graves enseignements du passé, les tendances et les besoins de la génération actuelle, ils se fortifient par une retraite de trois ans, entièrement consacrée à l'étude des sciences métaphysiques, dans les vastes et profondes connaissances de la philosophie et de l'histoire. Ils sont en instance pour obtenir du pouvoir la permission de fonder en France une Sorbonne nouvelle, et, bientôt sans doute, ils y viendront professer la science humaine et répandre le christianisme par la diffusion des lumières. Tout l'avenir du religieux, en France et même en Italie, repose désormais sur la sainte et laborieuse mission de M. de Lacordaire. Déjà le jeune prieur s'est fait entendre à Saint-Louis-des-Français, en présence du clergé romain et de tout ce qu'il y avait de Français à Rome. Il a établi les bases de la réforme, sans cependant avouer la réforme, et fait connaître qu'il y avait nécessité et urgence à ramener le christianisme à ses formes primitives et à la simplicité de la doctrine évangélique. Il a prêché le progrès et la liberté unis au catholicisme le plus pur ; la toute-puissance des affections et des idées ; enfin la sociabilité, comme étant les trois principaux caractères du dogme chrétien ; et, s'é-

levant surtout contre les abus du clergé, contre l'égoïsme des grands et des prêtres, il a eu le courage de ses opinions là où il y avait vraiment danger à les avouer! Pour la première fois, peut-être, Rome s'est vu et s'est laissé accuser publiquement! Ah! c'est qu'en Italie aussi bien qu'en France, l'illusion est détruite et le même mouvement s'opère dans les idées; c'est que partout où le religieux règne encore despotiquement, il règne par le nombre et par le pouvoir terrestre dont il dispose, bien plus que par la conviction évangélique et les saintes persuasions de la morale chrétienne, et que notre clergé de France, sans conteste le plus éclairé et le mieux appris de la chrétienté, était appelé à défendre les intérêts de la religion des envahissements du pouvoir, et à se maintenir incessamment lui-même contre les attaques de la philosophie sceptique, pendant que celui de Rome, se reposant sur la foi des prédictions, mésusait sans craintes de sa souveraineté et de son bien-être temporel, et détournait à son profit le véritable sens de la parole de Dieu. Mais ce n'est point le clergé qui est infaillible, c'est l'Église, comme le disait M. de Lacordaire; la religion chrétienne est immuable et éternelle : elle n'a rien à redouter du progrès ni des invasions de la philosophie! c'est elle qui a créé la synthèse et ouvert toutes les voies à l'intelligence. La science humaine a beau progresser; quelque part qu'elle s'avance, quelques découvertes nouvelles qu'elle croie avoir faites, elle trouve toujours là l'Église, l'Église qui l'y a prévenue et qui l'attend!

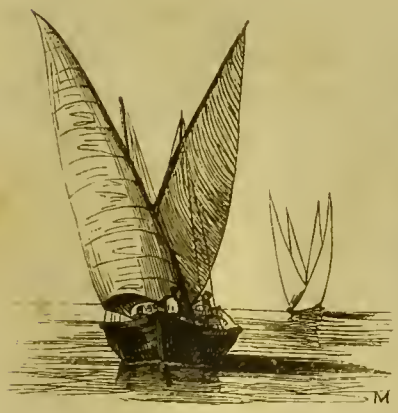
GEORGES D'ALCY.

OFFICIER DE MARINE.

LAVIEILLE



LE MATELOT.



VOULEZ-VOUS un homme de cœur, infatigable et honnête ; un homme de travail, industrieux et propre à tout : prenez un matelot. Mais, dans votre choix, ne vous laissez pas séduire par une pose à la fois simple et fière, une allure vive, un costume coquet et négligé, une pipe et un juron : de tels indices sont loin d'être ses marques distinctives ; les plus nouveaux venus ont bien vite saisi et outré ce qu'il peut y avoir d'original dans sa dégaîne. Pour qui l'a observé avec attention, apprécié à sa valeur, la copie s'efface devant le modèle, et des qualités réelles, inimitables, apparaissent sous cet extérieur facile. Le véritable matelot ne craint rien, ne se refuse à rien ; c'est l'être le moins spécial qui soit au monde : en peu de temps, il excellera dans les professions les plus opposées à la sienne, et vous en ferez avec le même succès un garde-malade à la Martinique, un soldat à Vera-Crux, un pompier à Constantinople. Mais ce n'est pas dans l'exception qu'il faut l'étudier : suivons-le à bord, examinons-le parlant et agissant. Ce type si souvent défiguré, si ridiculement exploité de gré ou de force, de près ou de loin, ne peut être peint fidèlement que par ceux qui ont vécu des années entières avec lui, à terre et en mer. Il faut l'avoir vu, tantôt naïf, doux et patient à l'excès, tantôt furieux et indomptable, toujours insouciant et généreux.

Le matelot est un enfant du littoral ; son histoire est constamment la même. Fils d'un pêcheur ou d'un marin, il a passé ses premières années dans les bateaux de pêche ou de pilotage, sur les quais du port, à bord des navires de commerce. Un jour il s'est embarqué comme mousse, et depuis lors il court le monde. Il est rare qu'il n'ait servi qu'avec des Français ; il a d'ordinaire *navigué à l'américain ;* il a fait deux ou trois voyages à la traite, et autant à la pêche de la baleine ; puis il a été levé pour le service de l'état par son commissaire, qu'il damne du fond de l'âme. Le commissaire de l'inscription maritime est son ennemi né, son cauchemar, son épée de Damoclès. Car le matelot déteste la marine militaire ; on fait de lui un *piou piou*, il faut passer des inspections, se mettre en rang, répondre à des appels. « Ce n'est pas que la chose soit rude, dit-il ; métier de fainéant, tout bien compté. On dort la moitié de la nuit, on est dix fois plus qu'il n'en faut pour l'ouvrage ; on ne *bourlingue*[1] pas le quart comme au marchand, mais on est là côte à côte avec des tambours et des conscrits : c'est vexant ! Ensuite, il semblerait qu'on n'a pas d'idées, faut tout faire par ordre, passer sa vie à demander des permissions pour aller au sac, et avec ça être en tenue, qu'on a l'air d'un *cabillot*[2]. » Cependant, au bout de quelques mois, grâce à la flexibilité de son caractère, il se plie au joug, et devient bien vite compère et compagnon des conscrits et des tambours, tout en conservant sur eux une supériorité marquée.

A bord des navires de guerre, le matelot est gabier, calier, patron de canot ou chef de pièce ; tout autre emploi lui est insupportable. Il abandonne de bon cœur les fonctions de timonier aux Parisiens et aux fils de famille, et trouve juste qu'on lui assigne l'un des mâts suivant son âge et sa tournure. Les vieux chiqueurs, avant que les postes aient encore été distribués, se dirigeront naturellement vers le beaupré, ils seront grognards, intrépides, et jaloux de leurs prérogatives ; s'il dépendait d'eux, on ne les apercevrait jamais sur l'arrière du mât de misaine. Les plus jeunes, au contraire, se rapprocheront du mât d'artimon ; c'est un jeu d'enfant, il suffit d'être leste, adroit, vaillant, et *bien suivé, bien goudronné, bien propre*. On voit que le grand mât et le mât de misaine sont l'apanage des autres gabiers.

Dès que les rôles seront définitivement arrêtés, une rivalité constante régnera entre les deux hunes ; mais le joli gabier d'artimon sera toujours regardé avec une sorte de protection complaisante par les anciens, tandis qu'on conservera un profond respect pour les farouches habitants du beaupré. Si la cale devient son poste, le matelot maudit la nécessité de monter sur le pont ; il se renferme volontairement dans les profondeurs du navire, semblable à une tortue dans sa carapace, y boit, y mange, y dort, s'y cache au moment des inspections, et n'en peut être arraché qu'avec peine pour les exercices. Enfin, si toutes les autres places sont déjà prises, il se résigne à être chef de pièce, quoiqu'un pêcheur ou un conscrit puisse y atteindre.

[1] *Bourlinguer*, se fatiguer à la manœuvre.

[2] *Cabillot*, cheville en fer ou en cuivre qui sert à tourner les cordages. Terme de mépris pour désigner un soldat en tenue.

dre; alors, le plus souvent, il devient l'homme de son canon, les amarrages en sont faits par lui avec un soin tout paternel, il le noircit, l'huile, le brosse, le frotte, le fourbit à toute heure. On reconnaîtra au premier coup d'œil la pièce d'un matelot, elle sera toujours dans les extrêmes : ou vernie, étincelante, fardée et parée *comme pour la noce*, ou entièrement négligée. Dans ce dernier cas, il n'y a pas de remède : il faut donner au matelot un autre poste. Les retranchements, les haubans, les fers, la consigne, toutes les punitions seront inutiles. « Un canon, vous dira-t-il avec mépris, c'est un grand fusil ; je n'ai jamais ciré de giberne, moi, et quand j'étais sur l'*Attrape-moi si tu peux*, c'était le mousse qui astiquait la *faribustière*[1]. — Quoi! maraud, tu as été pirate? — Non pas, monsieur, s'il vous plaît, j'aurais fait peine à ma mère, la pauvre femme, Dieu m'en garde ! — Et qu'était-ce donc que ton *Attrape-moi si tu peux?* — Une joli goëlette, trou de balle! une hirondelle de mer, quoi, construite à Nantes, qu'on n'en a jamais vu de pareille! un navire fin, fin comme la lame de mon couteau, un vrai bijou à pendre dans une église. — Je ne te demande pas cela; que faisait-on là-dessus? — Chargement de *bois d'ébène*[2], pas davantage. — Tu m'as l'air, mon gaillard, de l'avoir mis à bord plus de quatre fois au bas de la rivière[3]. — Eh! ma foi, pourquoi pas? faut bien le dire, la cargaison ne nous coûtait guère qu'une gargousse. — J'avais donc bien raison de te traiter de pirate. — Pardi non, sauf votre respect; le capitaine n'aurait pas touché à un marchand de gomme pour cent tonneaux de doublons. »

Cet homme, dont la conscience semble si élastique, qui ne trouve aucun mal à dépouiller un confrère négrier, ce matelot ne déroberait pas une épingle ; il ne retiendra un couteau *esclave* que si le sien a disparu, et fera par plaisir l'aumône de sa paye si l'occasion s'en présente.

En janvier 1852, une frégate de premier rang venait de désarmer à Rochefort; les matelots chantaient et dansaient des rondes à l'entrée de l'Arsenal; ils avaient touché leur décompte et devaient partir le lendemain pour regagner leurs quartiers respectifs. Les trois cents marins s'abandonnaient à leur joie avec frénésie, les marchandes leur vendaient des cannes, des étuis de fer-blanc pour leurs feuilles de route, et leur distribuaient de larges verres de *croc*. La plupart s'étaient parés de gilets à ramages, et la population attroupée admirait la place transformée en un vaste gaillard d'avant, par un jour de Sainte-Barbe ou de passage du tropique. Un vieux mendiant, avisant un novice de seize à dix-huit ans, se précipita vers lui et le serra dans ses bras en l'appelant son fils. Le novice se recula brusquement, lui dit quelques paroles dures, et refusa de le reconnaître. La danse s'arrêta aussitôt, un vaste cercle de spectateurs silencieux se forma autour des deux acteurs

[1] *Faribustière* au lieu de *Flibustière*, nom propre du canon des négriers armés.

[2] Chargement de noirs. — La traite.

[3] Les négriers armés attendent les autres négriers à l'embouchure des fleuves de la côte d'Afrique, pour s'emparer par force de la cargaison.

principaux, dont le débat fut long. Le père, après avoir tout dit, se prit à pleurer; le novice voulut rejoindre ses camarades, mais une voix s'éleva de la foule : « C'est son père, j'en suis sûr! » et une justice brutale eut lieu sur-le-champ. Le vieillard essayait en vain de l'entraîner, une grêle de coups accablait le malheureux garçon, qui finit par tomber couvert de contusions et de sang. L'équipage se retira vers l'extrémité de la place, et un vieux quartier-maître, montant sur une borne : « Ce n'est pas tout que du fil et du goudron, il faut encore du savon. C'est juste et raisonnable, comme dit le curé, de casser la gueule à des enfants qu'a pas de cœur; mais atout du roi de chique! celui qui renonce mange la carte! Faut aussi gréer le bonhomme en vrai trois-mâts de Bordeaux. J'y donne 20 francs. » Et à ces mots il jeta la somme dans un chapeau, qui fut rapporté tout plein au mendiant, forcé de plus à boire bouteille avec les anciens de la cale.

La piété filiale et la libéralité ne sont pas les seules vertus du matelot; il est reconnaissant à l'excès : une parole franche, un encouragement dans son style, vous vaudront son amitié, et alors son dévouement est sans bornes. Il a bientôt jugé ses officiers, et celui qu'il aime le mieux n'est pas le moins sévère, mais bien le plus loyal, pourvu qu'il soit bon manœuvrier. Les louanges de ce *lieutenant fini* retentissent de l'avant à l'arrière; il n'est pas permis de *carogner* quand il commande le quart. Mais, s'il arrive que le bien-aimé des matelots soit le commandant du navire, le bâtiment devient aussitôt un modèle de discipline et de tenue, une machine invincible. Les exemples malheureusement en sont rares : la faute en est à ceux qui, appelés à gouverner des hommes de cœur, ne les comprennent pas; et, de même qu'on a vu des équipages s'opiniâtrer à mourir parce qu'ils aimaient leur chef, de même on se rappelle l'effrayante circonstance d'un refus absolu de combattre, par haine pour le commandant. Le fait eut lieu à bord d'une frégate, pendant les dernières guerres; les marins, immobiles et muets devant leurs pièces, s'obstinèrent, sous le feu de l'ennemi, à ne pas répondre à la canonnade. Il fallut amener pavillon sans avoir brûlé une amorce; et ce ne fut pas lâcheté, ce fut vengeance contre un seul abhorré de tous. L'on se serait battu jusqu'au dernier soupir sous un autre; et que n'eût-on pas fait pour ce *père des matelots*, comme l'appelait son équipage, qui, abandonnant le commandement de son vaisseau en rade de Toulon, après l'expédition d'Alger, fut salué des cris spontanés et mille fois répétés de « Vive le commandant! » Tous les hommes s'élancèrent d'eux-mêmes sur les vergues et les bastingages, et, agitant leurs chapeaux en l'air, ne cessèrent leurs cris qu'au moment où le canot du brave capitaine disparut en entrant dans le port.

Le matelot se subdivise en une infinité de types divers. Le pêcheur des côtes ne ressemble pas au marin de long cours, qui est ici notre principal modèle, et dont le conscrit du centre de la France, arraché à la charrue paternelle pour venir balayer les ponts des navires de guerre, n'est qu'un pâle reflet. Quelquefois cependant on a vu ces derniers s'amariner peu à peu et devenir gabiers en dépit des obstacles; on en connaît qui sont arrivés au grade de maître de manœuvres, c'est-à-dire aux colonnes d'Hercule. Mais de pareils avancements sont très-rares : j'en citerai en passant un plus extraordinaire encore, celui d'un avocat de Paris qui, s'étant enrôlé,

par un coup de tête, dans les premiers équipages de ligne, était, après six mois de campagne, chef de la grand'hune d'une frégate. Les marins au cabotage ne peuvent être semblables à ceux du long cours : ils ne se sont pas formés à la même école, leur éducation maritime établit entre eux certaines différences. Leur intrépidité à tous est égale, mais leurs dangers n'ont pas été précisément les mêmes ; et enfin un navire caboteur ne se manœuvre pas comme un grand bâtiment marchand. Aussi ces hommes qui, dans leurs bateaux, affrontent les plus mauvais temps et s'exposent sans cesse à être brisés contre les écueils, lorsqu'ils viennent à bord des vaisseaux de guerre, sont presque aussi neufs que des conscrits. Ces mâts gigantesques, ces manœuvres énormes, cette disposition de choses ne rappellent point leur profession ; mais les matelots au long cours se retrouvent dans leur élément ; l'appareil est plus gros et plus lourd qu'à bord de leurs trois-mâts : voilà tout.

Le matelot proprement dit est celui qui a commencé mousse et finira contremaître. C'est lui qui ne trouve la terre bonne que pour y dépenser en quelques jours la solde de deux ans, et retourne à bord de lui-même dès qu'il n'a plus assez d'argent pour se livrer sans entraves à tous les excès imaginables ; c'est lui qui, plus tard, quand le navire est au large, raconte à ses camarades ses bordées prolongées de cabaret en cabaret, et termine le récit de ses plaisirs en s'écriant : « Quand je suis à terre, il me semble que je suis au ciel ! » Cet homme n'a que peu ou point d'instruction ; il sait à peine lire, mais ne s'étonne de rien ; il est d'une crédulité parfaite, et la raison en est simple. Il a vu de ses propres yeux tant de choses que le peuple se refuse à admettre ; il a rencontré des climats sans hivers, des mois entiers sans nuits, des végétations si dissemblables, des phénomènes si fréquents, des populations si étranges, qu'il arrive après quelques années de navigation à ne rien mettre en doute. Alors il ajoute foi aveuglément aux contes les plus monstrueux que s'amuse à lui débiter quelque rebut de grande ville, écume du bord, misérable qu'une demi-éducation met à même d'inventer des fables absurdes. Ces mensonges, grossis par l'ignorance et répétés avec simplicité, s'implantent dans le gaillard d'avant, y poussent de vigoureuses racines, et deviennent bientôt des traditions dont il n'est plus possible au matelot de douter. Il est inaccessible à l'admiration de tout ce qui n'est pas du métier ; après une belle manœuvre, un navire fin, une voile bien taillée, un gréement habilement disposé, rien ne le surprend, c'est l'homme d'Ésope. A Versailles, un jour, quelques matelots congédiés, voyant jouer les grandes eaux, ne trouvèrent pas de meilleure réflexion à faire entre eux que celle-ci : « Nous en avons vu jouer bien d'autres, de grandes eaux ! » Et lorsque la compagnie de marins qui revenait du siége d'Anvers fut envoyée au Cirque-Olympique à son passage à Paris, le spectacle n'en fit sortir aucun de son indifférence accoutumée, si ce n'est un ancien qui s'écria en sortant : « C'est fini ! voilà des chevaux qui virent de bord et louvoient comme de vrais cotres de Cherbourg ! »

On a souvent représenté le matelot comme habituellement cynique dans ses contes et ses chansons : on n'a voulu voir qu'une des faces de la médaille, et l'on aurait dû distinguer. Si la nuit est venue, si les danseurs sautent en rond sur le pont, il est vrai que les refrains les plus impurs seront les plus applaudis, la foule poussera des

éclats de rire prolongés à chaque *grasse* parole ; mais, hors cette heure et ce lieu (exceptons encore toutefois le cabaret un jour d'ivresse), hors ces moments réservés à une sorte de débauche, le matelot ne veut rien d'ordurier. Ce n'est pas à dessein qu'il emploie une expression obscène, et s'il fait un *repas* (terme technique), il aime que la décence y règne jusqu'au moment obligé où les coups de poing serviront de péroraison aux entretiens de l'assemblée. Le dimanche quelquefois, après un assaut d'armes, de danse ou de bâton, les maîtres et les prévôts dresseront une table dans la batterie, un rôti et une salade seront les bases du festin, et alors, si quelque chanteur se fait entendre selon l'usage, les plus langoureuses romances seront toujours les plus applaudies. A bord des navires, « *Le noble éclat du diadème*, — *Jeune fille aux yeux noirs*, — *Le nom de celle que j'aime*, etc., » florissent au grand jour, tandis que les chansons fortement épicées sont uniquement consacrées aux bacchanales nocturnes. Il en est de même des contes : ce n'est que pendant le grand quart qu'un vieux navigateur se permettra l'histoire de la princesse Trimaille et du célèbre Sans-Peur.

L'imagination du matelot est vive, ses rondes et ses récits abondent en saillies, mais son originalité se révèle surtout dans ses plaisirs et ses voyages par terre. Un vieux gabier du *Méléagre* obtint un jour de descendre à Livourne ; son premier soin fut de louer un musicien et d'aller boire avec lui ; ensuite il se fit conduire de carrefour en carrefour, dansant tout seul aux yeux de la populace ameutée qui le suivait dans sa course. Au bout de quelques heures, l'attroupement était devenu si considérable, que l'autorité lui fit signifier de sortir de la ville. Le gabier, toujours précédé de son musicien, ne se tint pas pour battu, et se rendit dans les faubourgs, où il continua son manége jusqu'au soir. A son retour à bord, il était enchanté de lui, et ne cessait de se vanter d'avoir dansé partout, dans la ville comme dans les environs. Ses camarades partageaient tous son opinion, et plus d'un se promit de l'imiter.

A quelque distance de Brest, la diligence rencontre un jour un marin congédié qui hèle le postillon et veut monter pour faire deux lieues : « Cela vous coûtera 50 sous. — Je ne te demande pas ce que ça me coûtera ; je te demande s'il y a de la place, oui ou non. » Il monta ; le marin amusa tous les voyageurs par sa gaieté ; l'on sut de lui qu'il allait à Saint-Malo pour s'y établir. Le matin même il avait expédié ses effets par un caboteur où il aurait trouvé passage aussi et gratuitement. « Mais pas de ça, je veux voir les amis sur la route, j'ai de l'argent comme un marchand de cochons ; faut que ça roule ! » ajouta-t-il en frappant sur son gousset. Les voyageurs, à force de raisonnements, l'avaient déterminé à continuer jusqu'à une douzaine de lieues. « Eh bien ! je ne dis pas non, vous êtes de bons enfants ; si le conducteur me prend pour 40 sous, je file mon nœud avec vous. » On ne put le faire départir du prix qu'il venait de fixer. Il avait donné sans balancer 50 sous pour deux lieues, on lui demandait 5 francs pour en faire dix autres ; il s'en alla mécontent : « Ces gens-là, dit-il, ne connaissent rien de rien à la navigation ; une fois embarqué et quand le frêt est fait, n'y a pas justice à doubler le prix du passage. »

Un dernier exemple de la manière de voir bizarre des marins se représente fré-

quemment, lorsque ceux de l'île de Baz reviennent d'une longue campagne. Leur pays, leurs enfants, leurs mères sont à quelques lieues; eux restent à Brest et se livrent à mille débauches pour dépenser bien vite leurs économies. Les femmes, qui n'ignorent pas cet usage, se hâtent de venir les chercher elles-mêmes. Alors l'orgie s'interrompt et le reste du pécule est sauvé. Ils partent à regret; mais arrivés sur une hauteur où se trouve une croix de pierre d'où l'on peut découvrir l'île, un saint enthousiasme les saisit, ils déposent leurs sacs, s'aident à grimper les uns les autres jusque sur les branches de la croix, et de là saluent leur patrie, les larmes aux yeux. Les plaisirs de Brest sont oubliés, le voyage s'achève avec recueillement : ils s'entretiennent de leurs affections, et semblent avoir revêtu une nature nouvelle.

Après les assauts et les rondes, le plus grand bonheur du matelot est sans contredit le jeu de loto si le tireur est bon. Le gaillard d'avant entre en gaieté quand chaque numéro amène un commentaire plus ou moins neuf : « 11, *les jambes du maître coq, avec sa cuiller et son croc.* — 44, *les deux commissaires. Que le diable les porte en terre!* — 10, *putez-vous, mais ne vous battez pas! Vivent les marins! à bas les soldats!* — 20 *sans eau. A combien le tonneau?* » la rime est de rigueur. La vogue de ce jeu est telle, qu'elle a donné lieu à des établissements *ad hoc* dans les ports de mer; tout matelot y passe une ou deux heures chaque fois qu'il se trouve à terre le soir; il se rend de là au café chantant, s'il est dans une ville où se soit propagée cette industrie assez récente. Ici une estrade élevée reçoit des musiciens, chanteurs et chanteuses, loués à la soirée par le maître du lieu pour régaler les habitués de romances accompagnées par quelques instruments. Ces cafés font fureur, et les cabarets ont beaucoup souffert de leur création. Cependant les grognards leur tournent encore le dos avec mépris; le vin de Provence a pour eux plus de charmes, et l'on peut dire que le cabaret classique est pour les anciens, tandis que le café romantique n'est assidûment fréquenté que par la génération moderne.

Simple comme un enfant, sans souci de l'avenir, le matelot pense rarement aux choses de la terre, encore moins à celles du ciel. Cependant il est pieux à sa manière; il trouve de mauvais goût les railleries sur les choses sacrées, fait des vœux sincères et les exécute fidèlement. Superstitieux par excellence, il croit qu'un chat jeté à la mer est une cause de malheur, qu'un prêtre passager amène le gros temps, et qu'il ne faut rien dire d'injurieux à la brise. Si un camarade vient à mourir, un service funèbre sera célébré en grande pompe aux frais de ses amis : ils ne souffriront pas qu'on le mette dans la fosse des pauvres, et lui feront construire le plus beau cercueil. « Nous ne voulons pas que notre *matelot* soit mis en terre dans un pétrin, faut que sa bière ressemble à un *youyou* [1] pour le moins. » Ainsi que dans cette dernière phrase, ils emploient toujours le mot *matelot* dans le sens d'ami ou camarade. « Courage, matelots! disent-ils. — Un tel est mon matelot. — Je suis ma-

[1] Youyou, très-petit canot dont la forme varie suivant les localités.

telot d'un tel. » Telles sont les expressions de leur amitié ; enfin le plus grand éloge qu'ils puissent faire de leur officier est de le qualifier de bon matelot.

Le matelot français n'est jamais impoli par système, sa rudesse n'a rien d'artificiel ni de prémédité ; il a bien son amour-propre de métier, mais cet amour-propre n'est le principe d'aucune fanfaronnade grossière. Souvent on le trouvera empressé, complaisant, galant même, et l'on remarquera que jamais il ne heurte personne dans les rues, ainsi que l'affectent les matelots anglais. Par suite de son habitude de vivre constamment dans un espace étroit, de se glisser à travers les groupes de ses camarades, il circule au milieu d'une foule en effaçant le corps comme un dandy dans un salon, ne songe pas à user de ses forces pour s'ouvrir un passage, et suit par bonhomie à terre sa coutume de bord. Il est toujours prêt à céder le haut du pavé à tout autre qu'à un soldat. Ses expressions de mépris sont cependant nombreuses ; après le terme de troupier et ses synonymes, ceux de paysan, bourgeois et maçon reviennent fréquemment ; celui de négociant surtout, qu'il lance avec une incroyable naïveté, lui paraît la définition exacte de la fainéantise. Mais ce qu'il flétrit le plus énergiquement, c'est, sans contredit, le *cambusier*, ou distributeur des rations à bord. Il n'y a pas de bonne plaisanterie sans un coup de patte à l'agent des vivres. Celui-ci est le paria du navire, on l'insulte de gaieté de cœur ; lui, s'en venge par de grands airs dédaigneux ; il joue toujours le rôle de monsieur, et du fond de son antre enfumé sourit de pitié aux épithètes de rogneur de portion et de voleur qui lui sont prodiguées. Eh bien, malgré cette haine incessamment florissante, si le cambusier a réellement besoin des matelots, il les trouvera toujours prêts à le servir. Il n'y a pas de fiel dans leur animosité, leur aversion n'est jamais rancuneuse, ils pardonnent comme ils offensent ; on en voit trinquer avec les gendarmes qui les ont arrêtés la veille et qu'ils attaqueront le lendemain.

En matière politique, le matelot n'a pas d'opinion : il vous dira qu'il lui est parfaitement égal que la France soit gouvernée par un chameau, un bédouin ou un singe, mais il n'en chante pas avec moins d'enthousiasme les hymnes patriotiques, et met autant de feu qu'un acteur du Cirque-Olympique à faire sonner les *r* de Frrrrançais. Les louanges de l'empereur font du reste perpétuellement ses délices. *Quoiqu'il nous ait faits troupiers, c'était tout de même un crâne matelot!* ajoutera quelque conteur à l'une des mille anecdotes qui circulent sur l'inépuisable sujet. Malgré leur indifférence politique, on peut affirmer qu'en cas d'émeute, les matelots se jetteraient corps et âme dans la faction populaire. Ils agiraient ainsi par partie de plaisir, sans but déterminé, mais uniquement pour faire du *branle-bas* et *bûcher* sur les pousse-cailloux et les gendarmes. Ils seraient terribles dans cet abordage, comme lorsque, dans les rues de Brest ou de Toulon, une rixe vient à éclater entre la garnison et la marine. Il est peut-être heureux pour les gouvernements successifs qu'on n'ait pas résolu le problème de Paris port de mer ; le nombre des émeutes y serait certainement doublé.

Le matelot, je l'ai dit, est bon à tout. Que ne fait-il pas à bord ? il devient successivement peintre, sculpteur, chapelier, cordier, tailleur, coutelier, boucher, maçon, etc. Il n'est étranger à rien, et trouve naturel qu'on s'adresse à lui pour tous

les ouvrages possibles. Dans le tremblement de terre de la Martinique, la pioche et la brouette lui semblaient aussi familières que l'aviron ; et lorsque arrive le jour du passage de la ligne, il fait honte au plus ingénieux costumier par l'art qu'il met à trouver des jupes, des perruques, des masques et des attributs de toute espèce à bord d'un bâtiment où rien de semblable ne paraît devoir se rencontrer. Aussi, pour le combat, il se soucie fort peu des armes qu'on lui distribue ; il s'en improvise de gigantesques qui ont pour lui un charme secret et lui font négliger le sabre ou le fusil dont on l'a muni d'abord. L'un s'empare d'un levier de fer, un autre d'un harpon, un troisième d'un biscaïen estropé au bout d'une corde, et les voilà parés à l'abordage. Le combat pour les vrais matelots est un plaisir réel ; ils trépignent de joie en pensant à l'heure de se peigner d'une manière quelconque. S'agit-il d'un incendie, d'un débarquement en armes, d'une expédition périlleuse, il se présentera toujours trop d'hommes de bonne volonté qui s'élanceront avec joie au-devant du danger. Quelquefois, pourtant, la pensée d'une action ramène le matelot à des réflexions plus graves : en de pareils moments il peut atteindre jusqu'au sublime. La veille du combat de Navarin, les vaisseaux français voguaient beaupré sur poupe pour pénétrer dans la baie ; mille bruits belliqueux s'étaient accrédités à bord, et, quelle que fût la pensée des chefs, il est positif qu'aucun matelot ne mettait en doute un engagement sérieux pour le jour suivant. Un gabier de beaupré, chargé d'aller placer un fanal de manœuvre à l'avant, s'arrêta alors, et, s'adressant à la statue du vaisseau : « Mon vieux, dit-il à haute voix, tu nous éclaires ce soir, nous t'illuminerons demain ! »

Privé par sa carrière même de la société du sexe féminin, le matelot n'a jamais que des amours faciles ; il estime une femme à sa valeur physique, et souvent même s'inquiète peu de la jeunesse et de la beauté. Mais pour une orgie il ne saura se contenter d'une seule ; il en voudra trois et plus, suivant l'état de ses finances. Précédé d'une vielle ou d'un hautbois, il se fera mener de l'auberge à la guinguette, de la guinguette à la danse, jusqu'à ce que, épuisé, il tombe de fatigue au coin de quelque rue obscure. Si cependant il lui arrive de *devenir amoureux,* alors il est d'une folle prodigalité ; il s'ingénie à faire passer sa *bonne amie* pour sa sœur ou sa cousine, quelquefois pour sa tante ; lui délègue la plus grosse part de ses appointements, et place une certaine gloriole à se faire ainsi tromper, car il est rare qu'il soit complétement dupe des protestations de la belle. Enfin, s'il se marie, il est généralement le plus complaisant des hommes ; mais, plus que partout ailleurs, il apporte dans l'état du mariage l'insouciance de son caractère. Il abandonne sa paye et n'entend se donner aucun embarras. Ses fils sont destinés dès le berceau à vivre comme il a vécu, et ses filles, faute de pouvoir marcher sur les traces de leur père, se consacreront uniquement à la classe des matelots : elles seront marchandes, cabaretières, hôtesses, et finiront par épouser des marins et donner le jour à des mousses.

L'industrie d'un vieux matelot qui a enfin atteint l'âge de la retraite se borne d'ordinaire à des ouvrages de patience ; alors il fabrique des chapeaux de paille, grée de petits navires modèles, ou s'occupe d'autres menus travaux plus éloignés

de sa profession passée. Mais ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il renonce à labourer la mer ou au moins à travailler comme journalier à bord des navires. De ses défauts il ne conserve que l'ivrognerie, et sa brutalité fait place à une sorte de douceur; sa femme le gouverne en tout point, et il s'en console en allant deviser au bord de la mer avec d'anciens compagnons de sa vie errante. Ils causent des navires qui entrent et sortent, et prétendent les reconnaître à plusieurs lieues de distance; des manœuvres exécutées en rade, des armements qui se préparent; et terminent leurs observations par une large poignée de main et un sourire de pitié, en se disant : « Hein, matelot! ça allait autrement de notre temps! »

G. DE LA LANDELLE.

POPULATIONS MARITIMES.

Après le tableau de la marine militaire et celui de la marine marchande; après le matelot, ce prototype de tous les marins, il reste encore à tracer quelques portraits, à peindre quelques existences particulières aux populations maritimes. Et d'abord, en face du matelot même se présente à l'observateur une classe de femmes également dignes d'une étude attentive. Filles, sœurs, maîtresses, femmes, veuves ou mères de marins, elles en reproduisent dans leur sexe les bonnes et les mauvaises qualités avec des couleurs parfois difficiles à saisir, mais le plus souvent vigoureusement tranchées. *La femme maritime* a des signes particuliers qui la feront toujours aisément distinguer de toute autre fille du peuple; elle partage des préjugés et possède des connaissances qui ne s'étendent pas au reste de la classe ouvrière. Son langage est frappé au coin matelot; elle a des notions précises sur la navigation et une géographie qui lui est propre. Est-elle des bords de la Manche ou du golfe de Gascogne, — les Antilles, les Indes, le Brésil, lui sont familiers; la Méditerranée lui semble la mer d'un pays perdu, d'où les marins ne reviennent jamais; mais elle jase à son aise des mers du Sud, du Sénégal et du nord Amérique; la Martinique et la Guadeloupe sont ses galeries; elle sait l'époque des hivernages et des moussons, et n'ignore pas que le cap Horn est aussi glacial

que les Tropiques sont brûlants. Est-elle au contraire des rives de la Méditerranée, l'Océan est son antipathie. Lorsque son fils ou son mari doit partir pour Brest, elle ne peut contenir sa douleur ; mais s'il ne dépasse pas le détroit, elle ne s'effraye ni des maladies épidémiques du Levant, ni des vents de mistral, ni de la navigation périlleuse de l'Archipel. Et qu'on ne se figure pas qu'elle a retiré directement ces connaissances de son contact perpétuel avec les matelots : rarement de pareilles matières sont le sujet de son entretien avec eux ; c'est entre elles que ces femmes se répètent ce qu'elles ont ouï dire à leurs pères ou à leurs enfants. Pendant les longues absences des marins de leurs familles, elles se réunissent fréquemment et se forment ainsi un jugement arrêté sur tous les faits relatifs à la mer. Leur lieu de rendez-vous est principalement la même pointe d'où les vieux matelots observent les mouvements de la rade. Chacune arrive de son côté : « L'on attend aujourd'hui *la belle Paumelle*[1], ou *la Cibiade*. — Mon mari m'a écrit que la frégate arriverait sûrement ce mois-ci. — Et mon petit qui rentre sur le brick qui vient là, ma chère ! — Savez-vous la nouvelle, vous autres ? *la Trente-six core*[2] qui est signalée dans le goulet, c'est moi qui suis contente !... » Le sujet se déplace peu à peu, sans devenir pour cela moins maritime. Chaque jour la mer et les marins sont le texte de conversations qui produisent à la longue une série d'opinions étranges. Ces croyances passent de la mère à la fille, et s'accréditent si bien que les maris eux-mêmes ne pourraient les déraciner s'ils l'essayaient ; mais le matelot n'a garde d'en prendre la peine ; et, mieux que cela, encore qu'il ait vu, sa crédulité naturelle lui fait souvent adopter des contes insensiblement créés dans des conciliabules féminins.

La femme que nous dépeignons est nécessairement née dans un port ; il est rare qu'elle n'ait pas pour père un marin. Son enfance est dirigée uniquement par sa mère ; mais, en est-elle privée, elle vit sur le commun et trouve, sans les chercher, dix tutrices pour une. Rien de plus fréquent que de voir cinq ou six enfants des deux sexes nourris, habillés, logés par une veuve de matelot ou une hôtesse de marins. Dès que la petite fille commence à grandir, elle est utilisée par sa mère réelle ou adoptive, va aux distributions gratuites de bois de démolitions, fait les commissions à la quarantaine, sert les matelots dans les auberges et les cabarets du port, et par suite n'a d'yeux et d'oreilles que pour les vaillants fils de la mer. Sa vertu ne résiste pas longtemps aux doux propos de quelque jeune gabier ; mais, pourvu que son amant porte le paletot et le chapeau

[1] La belle Paumelle — Melpomène (la paumelle est un instrument de voilier). La Cibiade — l'Alcibiade.
[2] La Trente-six core — la Terpsichore. Les mauvais plaisants, par allusion à la manière dont ce nom est estropié par les femmes du littoral, disent le plus souvent : La Trente-six côtes.

ciré, la sensible enfant ne trouve guère de détracteurs. Enfin, elle est d'âge à travailler plus sérieusement, elle devient alors tout à fait servante dans une guinguette du quai, ouvrière pour les marins, ou marchande à bord des navires.

Aussitôt qu'un bâtiment entre en rade, soit au sortir du port, soit au retour d'une longue campagne, de nombreuses solliciteuses grimpent sur le pont; elles entourent le capitaine et le lieutenant en pied, font valoir leurs droits, présentent des certificats, et réclament à grands cris la permission d'établir à bord un petit commerce. Le débat se termine par le choix de deux ou trois d'entre elles, qui dès lors auront seules le privilége de venir chaque matin pour s'en retourner à terre chaque soir. Tous les petits ustensiles à l'usage des matelots forment le fond de leur magasin : des rubans de chapeau, du fil, des aiguilles, des couteaux, des étuis, des collets de chemise, de la paille fine, des pipes, des brosses, du savon; elles vendent en outre du tabac et quelques comestibles : des cervelas, du beurre, du fromage et du pain. Mais elles ne se hasarderont jamais à introduire dans le bâtiment une goutte de vin ou d'eau-de-vie, quelque tentation qu'elles en aient : c'est une cause irrémissible d'exclusion. Elles s'établissent dans un coin, et filent ou tricotent en attendant les chalands; les plus galants les entourent, leur débitent des compliments parfumés au goudron, et les luronnes ne sont jamais en retard à la riposte. Toutes les commissions de l'équipage leur sont dévolues; au bout de peu de jours elles connaissent tout le monde et choisissent bien vite des privilégiés. Quelque pauvre petit mousse est toujours bien sûr d'en obtenir une pomme ou un hareng saur; en échange, il leur offrira un seau pour tabouret, leur ira chercher de l'eau, et même saura pour elles chauffer en cachette un ragoût commandé par les anciens, ou un fer à repasser. Si ce petit mousse descend à terre un dimanche suivant, la maison de la marchande sera la sienne, on le couchera et le dorlotera jusqu'au lendemain matin; il reviendra à bord, enchanté de mille attentions délicates qu'il aura reçues.

La marchande est d'une patience angélique; on la déplace à tout moment sans qu'elle murmure : « En haut, madame, il faut dégager la batterie pour l'exercice. — Il pleut. — C'est égal. Allons! » Fait-il un beau soleil, elle reste sur le pont, sa petite boutique est étalée et attire les curieux. « Allons, allons, mesdames, en bas! l'on va serrer les voiles. L'équipage est toujours distrait par ces diables de femmes! » Elle descend résignée comme elle est montée une heure avant, et la journée se passe ainsi. Elle apprend à connaître les mille tribulations de la vie du matelot. Enfin le soir, quelque temps qu'il fasse, il faut déguerpir; les lames embarquent dans son fragile canot, elle arrive à terre, mouillée, transie; elle en rit, la bonne fille, et demain il faudra pourtant recommencer!

La fille des ports est souvent blanchisseuse. Si le capitaine veut le permettre, l'équipage ne lavera plus de linge; elle reconnaîtra, marquera, savonnera et rapiécera tous les pantalons et toutes les chemises. A l'heure voulue, elle fait sa distribution aux matelots, et les accommode à si bon compte, qu'elle a peine à tirer de son travail une grossière nourriture. Cependant cette industrie est bien préférée à la précédente, et au retour de la campagne, un *second maître* viendra lui offrir son cœur et sa main. Elle touchera la délégation du mari absent; si celui-ci est à terre, elle aura

ses libres entrées à la caserne des marins, sa sœur ou sa nièce pourra ainsi obtenir de l'ouvrage du maître tailleur des équipages de ligne; enfin la fortune la portera à grands pas vers ce but ambitionné de toutes ses compagnes, qui est toujours de devenir hôtesse. L'hôtesse est pour les marins ce que la *bourgeoise* est pour les soldats, la *mère* pour les compagnons. Tout matelot a une hôtesse dans chaque port et ne jure que par elle. L'hôtesse le loge, le nourrit, le soigne s'il est malade, lui fait crédit, et lui donne même de l'argent quand il n'en a plus. « Ah ça, mère Carbonneau, les eaux sont basses, nous n'avons plus un farthing, pas un bisnacle, pas un liard, hein! — Ce n'est que ça, mes mignons! dira-t-elle, allez tout de même. — Alors, l'ancienne, du vin, et du meilleur! et vous trinquerez avec nous. — Ce n'est pas de refus. »

Si le matelot est en bordée (c'est-à-dire hors de son bord sans autorisation), l'hôtesse sort pour explorer les lieux, elle guette le gendarme, prévient à temps et a toujours quelque moyen tout prêt de cacher ou de faire évader son protégé : une échelle est jetée d'une fenêtre à une autre, et le matelot s'esquive dans la maison en face, tandis que le gendarme visite le domicile. Tout le quartier s'intéresse à la ruse; mais si le délinquant est *croché*, un dernier verre de cognac lui sera offert par sa logeuse elle-même avant que son escorte l'emmène. L'hôtesse éveille le matelot à l'aube du jour pour qu'il rejoigne le bord, elle envoie ses enfants observer les canots du navire, et tient son hôte au courant de tout ce qui se passe. Enfin, elle l'attend le soir jusqu'à ce qu'il lui plaise de rentrer au logis, le va chercher dans les rues, et, s'il est reconduit ivre ou blessé, le soigne, le déshabille et le couche comme son propre fils. Une rixe s'engage-t-elle dans la ville entre les soldats et les marins, la femme maritime est en émoi. Elle sort à la rencontre des combattants, distribue des manches à balais, des bâtons et des cordes aux matelots, et prépare des pierres pour les jeter sur les *piou-pioux*, s'ils passent devant sa maison. La querelle devient terrible souvent; les soldats, le sabre au poing, ont quelquefois le dessus, l'hôtesse recueille les marins, et son auberge devient dès lors une place forte, dont l'armée ennemie est souvent forcée de lever le siége. S'agit-il d'un branle-bas général, d'une orgie à tout rompre, comme par exemple au congédiement d'un équipage, toutes les femmes du quartier se mettent à l'œuvre. Un repas splendide est préparé; quand les matelots arrivent, ils trouvent le couvert mis, et quoi qu'ils fassent, ils sont servis avec un zèle qui ne se dément jamais. Et cependant que de dénoûments tragiques! que d'yeux noirs pochés! de coiffes arrachées! de jupes déchirées à pareille fête! quels coups de poing! — Mais ce sont des marins! de bons enfants! à eux permis. Fréquemment un bal suit le festin : le matelot est prompt en sentiment, la fille des ports confiante. Hélas! elle est bientôt victime de son abandon : qu'importe! huit jours après elle courra les mêmes dangers avec une ardeur nouvelle, car toutes ces créatures portent à l'extrême l'amour et l'admiration du matelot.

Il est des ports où elles s'associent à ses travaux. Elles aident à charger et décharger les navires de commerce; d'autres se font batelières et manient la rame à l'égal du meilleur canotier. On voit à Granville nombre de ces dernières qu'aucun temps ne peut arrêter et qui, plus entêtées que leurs maris eux-mêmes, ne veu-

lent jamais différer d'un instant le moment du départ. On en cite une qui réussit à se faire enrôler comme marin, au moyen des papiers d'un frère plus jeune. Elle fit trois voyages à Terre-Neuve, et passait pour le meilleur matelot du navire, quand un hasard vint à faire découvrir son sexe : elle tempêta, tonna, déclara injuste de l'empêcher de continuer son métier. Bon gré, mal gré, il fallut renoncer aux voyages de long cours. Depuis elle a disparu du pays, et l'on assure que, sous le même déguisement, elle est parvenue à s'embarquer dans un autre port.

Parfois, la fille des marins se fait chanteuse ; dans ce cas, vous ne la rencontrerez que dans les cafés et les cabarets de matelots ou sur les quais. Il arrive aussi qu'elle se contente de vendre de l'eau-de-vie à la porte d'un arsenal. L'on voit que ces femmes n'ont pas de profession propre, elles tendent à devenir hôtesse, voilà tout. Leur métier, quel qu'il soit, n'est qu'un moyen, il ne les caractérise pas ; c'est par leurs goûts et leurs usages qu'elles se dessinent. Si l'une d'elles, par exception, vient à se laisser séduire par un soldat, une rumeur générale règne dans tout le quartier, il n'est pas d'épithète assez grossière pour la misérable, pas de traitement assez sévère. Cependant, dans les petits ports, l'absence des parents donne trop de facilité au militaire aventureux pour que le fait ne se présente pas de temps à autre.

Il y a deux ou trois ans, dans l'un de ces havres de cabotage, l'on plaça provisoirement une compagnie de voltigeurs en garnison. Le pompon et l'épaulette de laine firent tourner la tête à quelques jeunes filles de pêcheurs, et l'une d'elles, prise sur le fait par son père, vieux marin qui professait au plus haut degré le mépris du troupier, fut soumise aux plus durs châtiments. Le père l'attachait à une chaîne et fermait soigneusement la maison toutes les fois qu'il allait à la pêche. Le galant fit de vains efforts pour retrouver sa belle ; ses factions, ses marches et ses contre-marches furent inutiles ; sur les entrefaites, la compagnie partit pour la ville voisine. Enfin, la malheureuse parvient à rompre ses liens, va rejoindre son amant, et celui-ci écrit aussitôt à la famille que son amour pour Marie-Jeanne sera éternel, qu'elle seule peut parsemer de fleurs les étapes de sa vie, combler les créneaux de son cœur de troubadour, etc... bref, il la demandait en mariage. Le marin jura d'abord, réfléchit un instant, et, ne se trouvant pas assez fort sans doute de son opinion personnelle, alla consulter un officier de marine retraité dans les environs. Il raconte l'aventure, et reçoit naturellement la réponse que, le mal étant sans remède désormais, l'unique moyen de réhabiliter son enfant est de se hâter de conclure le mariage. Le matelot s'était si peu attendu à un semblable conseil, qu'il tourna le dos tout à coup et sortit avec colère en disant : « Quoi ! commandant, c'est vous qui me dites ça ? Nom d'une pipe ! jamais ma fille n'épousera un pousse-caillou ! »

L'officier se contenta de sourire, mais le marin partit en toute hâte pour la ville, rattrapa la déserteuse, et la morigéna si bien, qu'il vint à bout de lui faire épouser, quelques mois après, un camarade pêcheur fort indifférent aux antécédents de la belle. Un pareil trait ne fait pas sans doute l'éloge de la moralité de cette classe : mais en considérant les choses de près, on y trouvera encore moins de corruption que d'une certaine naïveté ignorante, cause première de semblables désordres.

Ces femmes que nous avons vues à bord, si patientes, si désintéressées dans leur commerce, si enthousiastes de la mer; à terre, sont entières, irascibles, extrêmes dans leurs haines, et plus farouches que les matelots pour les chefs abhorrés. Au convoi d'un capitaine de vaisseau d'une affreuse rigidité, on en a vu une troupe ameutée se précipiter avec rage sur le cercueil, le couvrir de boue, mettre en lambeaux le drap funèbre, s'emparer des insignes placés sur la bière, et les fouler aux pieds en vomissant un torrent de malédictions. Les efforts du cortége et de la force armée furent impuissants, elles assouvirent leur vengeance jusqu'au bout. La haine, chez elles, ne tient aucun compte des conseils de la prudence. Il y a quelque temps, un officier supérieur, renommé par sa dureté, fut sommé par ces femmes de laisser descendre à terre leurs fils et leurs maris; son refus lui valut des insultes et une telle poursuite à coups de pierre, qu'il se vit forcé d'aller se réfugier dans la première maison ouverte. Le résultat de cette scène ne fut pas favorable aux matelots, le caractère tenace du capitaine se roidit de plus en plus contre les demandes, et le départ du bâtiment put seul mettre fin à la guerre ouverte que lui avaient déclarée les femmes de ses subordonnés. L'opiniâtreté qu'elles mettent à assaillir et braver ainsi ceux qu'elles regardent comme les tyrans de leurs chers matelots prend une autre forme, s'il faut faire des démarches dans les bureaux de la marine. Les jours où elles sont autorisées à y venir faire leurs réclamations, elles encombrent les corridors et les escaliers, se groupent aux portes et ne se tiennent jamais pour battues, quelque réponse qu'on leur fasse. D'abord souriantes et polies; si leur demande n'est pas favorablement accueillie, elles s'échauffent, s'emportent, et souvent les gendarmes et les gardiens sont obligés de les repousser par la violence. L'exécration des commissaires est portée en elles à l'extrême. Il n'est pas d'infamies qu'elles n'en disent lorsque leurs requêtes, souvent absurdes, n'ont pas été écoutées. Elles vous détailleront la vie privée de chacun des employés, vous raconteront les moindres épisodes de sa chronique scandaleuse. Une jeune fille qu'elles citeront n'a pas obtenu de toucher la délégation de son frère, parce que sa pudeur s'est révoltée aux propositions de tel ou tel administrateur. La calomnie ne s'arrêtera pas en si bon chemin, leurs langues envenimées n'épargneront ni les femmes ni les mères des employés qui auront rendu leurs demandes infructueuses. Mais aussi la complaisance ou l'humanité de quelque commis de marine vient-elle à être reconnue comme un fait constant, les cent trompettes de la renommée seront insuffisantes pour publier ses louanges. L'on en pourrait nommer dont la popularité, grâce à elles, s'étend sur tout le littoral de Bayonne à Dunkerque. Elles font et défont, dans leurs conciliabules, les réputations de tous les chefs de la marine militaire ou marchande. Officiers, aspirants, armateurs, capitaines au long cours, officiers de santé, elles

les connaissent tous ; les annuaires sont incomplets au prix de leur mémoire. Une bonne ou une mauvaise action y est enregistrée à jamais : malheur à qui s'attire leur inimitié !

La fille des ports déteste souverainement tout ce qui est militaire et uniforme ; comme le matelot est l'opposé du soldat, elle est l'opposé de la cantinière. Cependant elle prend quelquefois l'apparence de celle-ci, dans ses relations avec les casernes de marins, mais le naturel reste le même. Elle ne sait pas plier une fois à terre, et, en maîtresse femme, dès qu'elle est légitimement mariée, elle gouverne despotiquement son intérieur. Si elle est hôtesse, elle sera aux ordres de tous, à la vérité, mais ne tiendra nul compte de ceux de son époux. Elle n'entend pas que celui-ci se mêle d'être jaloux, elle le mène durement, et le pauvre homme le trouve bon. Pour qu'un pareil ménage vive en paix, il suffit que le mari soit réduit à zéro comme il arrive d'ordinaire.

Devient-elle veuve, la femme du matelot ne tarde pas à se remarier : il est fréquent d'en voir d'assez jeunes qui ont eu quatre ou cinq maris. Leur premier est mort des fièvres de Madagascar, le second d'une chute à bord, le troisième s'est noyé dans le Tage, le dernier n'en est pas moins marin comme les précédents. C'est alors que, pour ses pensions de veuve, elle est sans cesse en chicane avec les bureaux. Elle a des enfants de tous les lits, les traite également, sollicite pour placer les garçons à bord de la corvette des mousses, et y met une persévérance telle, que ses efforts finissent toujours par être couronnés de succès. L'éducation de ses filles est d'une autre nature ; comme elle est à l'aise désormais, elle tient pour celles-ci à une vertu qu'elle n'a pas exercée dans sa jeunesse, tant s'en faut. Si elle en a le temps, elle les marie successivement à des marins ; l'aînée lui succède bientôt dans son commerce, et tout va le mieux du monde, tandis que son dernier mari fume tranquillement la pipe sous le manteau de la cheminée. Mais si la mère de famille vient à mourir, les garçons prennent leur volée comme il plaît à Dieu, et les filles se créent nécessiteusement une des existences que nous venons de parcourir.

A la cérémonie dernière, quelques braves matelots occuperont la place d'honneur, et *navigueront* jusqu'au cimetière dans le *sillage* de la bonne femme. Leur douleur ne se trahira que par un serrement de main silencieux, et peut-être une bonne grosse larme qui coulera sur leur face brûlée. Son oraison funèbre sera prononcée en peu de mots au cabaret le plus voisin. « Credienne ! matelot, elle ne nous versera plus à boire, la pauvre vieille ! — Que veux-tu ? bon ou mauvais, tout y passe, les hôtesses et les commissaires ; pas moyen de doubler c'te pointe-là. — C'est tout de même fichant qu'elle ait avalé sa gaffe avant nous autres, ses anciens : pas vrai ? » Une pipe sera fumée à son souvenir, puis on se séparera... Mais quelquefois encore, sur un gaillard d'avant, au delà des tropiques, la mémoire de cette femme maritime éveillera quelque bonne pensée dans le cœur d'un vieux gabier qui, entre deux jurons, se permettra un *Pater* pour elle, sans en rien dire à personne.

Il n'est pas d'état ni de profession dans les ports qui ne subisse l'influence des mœurs maritimes ; si les filles et les femmes des matelots ont un vernis marin qui les distingue particulièrement, ce n'est pas à l'exclusion des autres habitants. Les

termes de marine sont usuels dans les villes du littoral, les nouvelles du port n'y sont étrangères à personne, les armements de toute nature intéressent chacun, ou par des causes commerciales, ou par suite de liens de famille, ou au moins par curiosité; mais les classes pauvres sont celles qui tiennent par le plus de points à ce qui est relatif à la mer. Les succès de la pêche, le retour des marins, les grands travaux de digues et de curage sont pour elles des sources de bien-être immédiat. C'est sur elles que se répandent les gains des pêcheurs, des matelots et des ouvriers; il y va donc de leur bonheur que les choses de la navigation soient dans un état florissant. Quand le mouvement se ralentit, qu'il n'y a plus d'arrivages, de chargements ni de déchargements, la misère augmente dans une affreuse progression. Les constructions de navires sont aussi d'un grand secours : il faut des bras pour aller chercher les matériaux, il faut des manœuvres de toute espèce, l'ouvrier proprement dit n'est pas seul à en profiter.

L'ouvrier des ports fait d'autant plus partie des gens de mer, qu'il est sujet à la loi de l'inscription maritime; mais son allure est bien moins pittoresque que celle du matelot ; sa vie est loin d'être accidentée de la même manière, il tient par trop d'endroits à la terre ferme, et, comme les tritons de la fable, il n'est marin qu'à moitié. D'ailleurs, un seul jugement ne saurait convenir à tous les ouvriers. Chaque métier a des usages différents; il est singulier de remarquer que ceux d'une profession sont rangés et se rendent régulièrement aux chantiers, tandis que ceux d'une autre se hâtent de boire leur solde dès qu'ils la reçoivent, et sont loin d'arriver au travail avec la même exactitude. Au Havre, presque tous les *perceurs* ont des livrets à la caisse d'épargne, et c'est à peine s'il en est de même de quatre ou cinq *calfats*. Les charpentiers, les forgerons, les voiliers, les cordiers ont peu de ressemblance entre eux; mais plus un état met ces hommes en contact avec les matelots, plus ils s'en rapprochent par les mœurs et les manières.

Les charpentiers naviguent souvent. Un matelot charpentier est fort estimé au commerce; tout bâtiment au long cours en a au moins un, pompeusement décoré du titre de maître charpentier-calfat, car il cumule de nom comme de fait, mais plus encore de fait que de nom. Il est toujours à l'œuvre, n'abandonne la scie ou le rabot que pour le maillet *chanteur* ou le guipon; dès qu'il a fini de réparer une avarie de la mâture, des embarcations ou de la coque, il faut qu'il *aveugle* une couture, qu'il enduise quelque soute de brai, qu'il cloue de la basane ou des prélarts [1] jusque dans les coins les plus immondes; il faut qu'il garnisse et graisse les pompes, car il est en outre maître pompier. Chaque jour lui amène de nouvelles occupations; le vent, la mer ou le temps *rongeur* ne le laissent jamais chômer, et pourtant ces nombreux travaux ne le dispensent d'aucune des fatigues de l'équipage. S'agit-il de prendre un ris, il abandonne l'ouvrage commencé pour monter à son poste sur la vergue; il reprendra ses outils en descendant. Donne-t-on l'ordre d'armer un canot, il se dé-

[1] Prélart — grosse toile peinte.

pouille de son épaisse vareuse grise et goudronnée, remplace par une coiffure moins sale son vieux chapeau ciré couvert de suif, trempe les mains dans la mer, et le voilà qui saisit un aviron. Au retour, il revêt de nouveau son costume d'ouvrier, et le voici sifflant gaiement un air de compagnonnage, tout en jouant de la tarière ou du marteau. Si le matelot charpentier prend part à tout, il sait aussi se faire aider par tous ; il ne tient qu'à lui d'avoir autant d'apprentis qu'il y a de jeunes marins à bord, car chacun lui porte envie : il a la plus haute paie après le maître d'équipage, et c'est une belle perspective pour bien des *novices* que la position de charpentier-calfat. Lors de son embarquement, il a accepté cette qualification qui est exacte, mais n'oublions pas qu'il est charpentier ; s'il exerce le calfatage, c'est par occasion : il se fait gloire de n'avoir jamais appris par principe cette dernière profession, et se moque tout le premier du *calfat spécial*, dont il n'a du reste ni l'amour-propre, ni l'ivrognerie, ni la froide impassibilité. Le charpentier est, en général, très-intelligent, sobre, économe, et il se marie de bonne heure ; mais il est toujours raisonneur, et parfois insolent, ce qui n'arrive jamais au calfat.

Celui-ci, fier d'une profession qui l'assourdit et le crétinise dès l'enfance, tout infatué qu'il soit de ses travaux bruyants et malproprcs, est doux, subordonné, complaisant et non moins intrépide que les autres gens de mer. Le calfat ne navigue pas sur les bâtiments de commerce, mais on le trouve sur les vaisseaux de l'état. L'on sait alors quels dangers il affronte pour aller, de gros temps, suspendu à une corde, combattre la mer corps à corps, et boucher une voie d'eau sous le flanc du navire. On le voit pendant une action *s'affaler* au dehors, et là, indifférent à la grêle des balles et de la mitraille, travailler, avec le même calme que dans un chantier, à clouer une plaque de plomb sur le trou d'un boulet ennemi.

Les forgerons n'embarquent guère qu'à bord des baleiniers où leur office est indispensable pour les chaudières, les lances et les harpons. Cependant la navigation à vapeur a rendu cette profession beaucoup plus maritime : un grand nombre de forgerons s'engagent comme chauffeurs ; car le chauffeur doit être ouvrier en fer. Il faut qu'il puisse réparer promptement ces avaries de détail qui surviennent lorsque les machines sont en mouvement ; il faut que la même main qui manie le ringard dans les fourneaux, sache battre l'enclume, diriger la lime, conduire le foret, détordre ou refaire au besoin les pièces accessoires, cresner un pas de vis, consolider un écrou, redresser un robinet, polir un plateau. Souvent le chauffeur a été armurier, chaudronnier, cloutier, maintenant il est une variété du marin. Comme la salamandre, il vit également dans l'eau et le feu. L'orgueil du chauffeur est infernal : il a presque du mépris pour le simple matelot, qui ne se joue que des vents et de la mer, lui qui a de plus les flammes et la vapeur, l'incendie et l'explosion à braver ; lui qui navigue dans un volcan. D'ailleurs, il se croit savant, se donne toujours pour mécanicien, et quelquefois pour mathématicien ; le fait est qu'il est bon ouvrier. Cette fatuité du chauffeur le rend insupportable aux autorités du navire. On lui permet beaucoup ; il est exempt de tout travail de nettoyage hors de son laboratoire, il descend un des premiers à terre, revient un des derniers à bord, et pourtant il abuse encore. On le rétribue plus grassement qu'aucun autre, et ses priviléges sont autant

de raisons pour qu'il se croie un personnage. Par compensation, il affecte des formes de politesse, cherche à faire preuve d'éducation, et se pose en beau parleur : c'est surtout quand il donne aux curieux la nomenclature de sa machine qu'il est d'une faconde à toute épreuve. Il sait, à la vérité, que des visites semblables lui rapportent un honnête casuel, mais il le gagne en conscience.

« Messieurs et mesdames, dit-il, donnez-vous la peine d'entrer. Vous voici dans la machine ; arrêtons-nous sur la plate-forme, je vas vous expliquer tout ceci du fin au fin, tout aussi bien pour le moins que monsieur Arago ou monsieur Hallette lui-même. Les yeux vous tournent, vous n'y voyez que du fer et du métal : tout à l'heure, ça va vous sembler clair comme le plateau de ce cylindre. *La pompe à air,* sans vous commander. Voici d'abord le grand tuyau de cuivre fourchu : nous l'avons fait *rouster,* comme qui dirait garnir, en corde par les gens du pont pour ne pas nous brûler les mains : c'est physique! on est mécanicien sans avoir pour cela la peau assurée contre l'incendie. C'est donc dans ce grand tuyau que passe la vapeur au sortir de la chaudière. Suivez-la maintenant dans sa course symétrique ; elle descend, descend dans ces cylindres ici, les premiers à droite et à gauche, gros qu'on dirait des tours, et de fameuses tours de passe-passe, où passent perpétuellement les grands pistons qui montent et descendent par le moyen des tiroirs, voyez-vous? qui sont là dedans, et que vous ne pouvez voir par conséquent, mais dont je veux vous donner la démonstration de l'application par suppositions. »

Nous ne suivrons pas le chauffeur dans toutes les parties de son discours, qui dure plus ou moins longtemps suivant l'importance des visiteurs, mais pendant lequel il ne manque jamais de détailler la métamorphose de la vapeur en eau avec des réflexions et des remarques à lui, qui varient constamment.

« Ainsi, dira-t-il en montrant le condenseur, la vapeur vous arrive là ; elle croit bonnement pouvoir s'échapper et qu'elle a fini son service. Ah! ah! mam'zelle la paresseuse, à l'ouvrage! nous sommes en route! et chauffe! C'est pour ça, voyez-vous, qu'est ce tuyau-ci, pas plus gros que votre doigt, ma petite dame! On ne l'a pas logé dans ce coin pour fignoler, ce n'est pas un fainéant, lui : il vous prend la vapeur, la déshabille comme vous feriez de votre poupée, et la voilà partie! Crac! retournée en eau dans la chaudière pour bouillir encore une fois. Voilà, messieurs et mesdames, le secret, l'admirable invention des grands savants par les calculs de qui on peut se moquer des vents et des voiles comme d'une vieille boutique à quatre sous, bonne tout au plus pour affriander des matelots et des enfants en nourrice. »

Après cette digression sur le condenseur, viennent les définitions de la pompe à air, des bielles, des manivelles, de l'excentrique, de l'axe, et l'on arrive à la chaudière. Les tuyaux qui communiquent à la mer sont encore le sujet d'une nouvelle tirade, et le démonstrateur reconduit enfin la compagnie jusqu'à l'échelle. Il ne recevra pas la pièce ostensiblement, et jamais d'une dame ; qu'un monsieur reste seul en arrière pour la lui offrir, sans cela, il redressera le collet charbonné de sa chemise rose à raies bleues, fera un pas en arrière, et, souriant d'un air aimable : « Jamais! jamais! je suis tant seulement satisfait d'avoir pu être agréable à ces demoiselles en leur faisant mon petit cours de mécanique à la vapeur. »

Le chauffeur devenu maître mécanicien est le *moi humain* élevé à la centième puissance ; mais jusqu'ici cet avancement a été l'exception : la plupart des places de mécaniciens sont accordées à des contre-maîtres d'usine qui sont loin de se croire une aussi grande importance, et n'ont qu'une dose moyenne de vanité pédantesque. Le chauffeur, enfin, est l'espèce maritime la plus facile à rencontrer, car il fait indifféremment de la navigation hauturière ou intérieure, et pratique également sur l'Océan et sur la Seine.

Si les forgerons hors du service de l'état ne se trouvent que sur les baleiniers ou les bâtiments à vapeur, les voiliers sont encore plus rares à bord des navires marchands ; mais comme les cordiers, les perceurs, les peintres, les sculpteurs et tant d'autres qui travaillent constamment pour la marine, bien que ne naviguant pas, ils doivent être classés dans la population maritime.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que des ouvriers du commerce ; reste à parler de ceux des arsenaux, c'est-à-dire de la variété la moins digne de faire partie des gens de mer.

La misère, l'ignorance et les tentations les entraînent trop souvent à commettre des vols dans le port ; l'esprit de pillage est leur maladie chronique : leurs demeures ne sont meublées que d'ustensiles dérobés ; ils n'y plantent pas un clou qui n'ait été emporté de leur atelier. Ils recèlent et vendent tout ce qu'ils peuvent soustraire. Ils sont assujettis cependant à une sévère discipline ; la moindre infraction les fait impitoyablement chasser ; ils sont soumis à des fouilles chaque fois qu'ils sortent ; toutes les précautions sont impuissantes. Ils ont une habitude de la fraude qui met la surveillance en défaut, et s'exposent ainsi à perdre leur gagne-pain pour des larcins minimes, mais dont la répétition journalière donne annuellement lieu à d'énormes déficits. Et pourtant, une fois expulsés, ils ne peuvent rentrer dans l'arsenal ; leurs emplois sont fort recherchés, et l'on trouve toujours plus de sujets qu'il n'en faut pour les besoins ordinaires du service. L'un des grands vices de nos ports de guerre est l'emploi des forçats concurremment avec les ouvriers. Ces derniers s'habituent au spectacle du crime, et se familiarisent avec la perspective du bagne. C'est ce que confirme l'odieuse dénomination d'*ouvriers libres*, adoptée par le bas peuple pour les désigner. Cette expression semble établir un parallèle entre eux et les galériens, à qui l'on donne souvent à l'inverse le nom trop doux de *compagnons*. En créant des écoles élémentaires pour les enfants, l'on a espéré combattre en eux des mauvais penchants enracinés dans leur caste ; il est au moins douteux qu'on y parvienne par une éducation aussi superficielle, mais il reste avéré que le contact des forçats sera toujours un obstacle au progrès de la moralité des ouvriers. C'est à peine s'ils considèrent leur délit comme un mal ; la plupart n'y voient qu'une sorte de contrebande ; il y en a qui ne déroberaient pas une épingle en ville, et ne se font aucun scrupule de prendre des outils, des morceaux de cuivre, des clous, des serrures, de la corde et du bois travaillé. Autrefois on leur accordait une heure pour aller dîner chez eux au milieu de la journée, on l'a supprimée pour diminuer l'action du vol qui se renouvelait alors deux fois par jour. Aujourd'hui ils restent dans l'arsenal, où leurs femmes viennent à midi leur porter à manger, et quoiqu'on ne laisse pénétrer ces

dernières que de quelques pas dans l'enceinte du port, beaucoup de matériel disparaît encore par leur entremise. L'on en prit une emportant une cloche de quinze kilogrammes sous ses vêtements ; elle fut découverte à cause de sa démarche extraordinaire, mais elle n'avoua pas comment elle avait pu se procurer un objet aussi volumineux en quelques instants d'apparition dans l'arsenal.

La classe entière est ainsi dégradée par une ignorance profonde et un esprit de rapine toujours en activité. Il est toutefois des ateliers qui font exception, et dont les ouvriers possèdent des idées bien arrêtées sur leurs devoirs, et même une instruction assez étendue : ainsi l'artillerie, les boussoles, la sculpture, les modèles, occupent des hommes fort au-dessus de la masse, et quelquefois très-distingués sous tous les rapports. Enfin, beaucoup de vieux matelots, sous le nom de *gabiers volants,* sont compris dans la catégorie des ouvriers : ils sont employés à bord des navires en commission, aident aux travaux d'armement, ou confectionnent le gréement dans les magasins de la garniture. Ceux-là ne perdent point leur caractère primitif, ils restent ce qu'ils ont toujours été depuis leur temps de mousse.

Nous venons de prononcer le nom de celui qui doit fermer notre série de portraits marins, le *mousse,* enfant qui porte en lui le germe fécond de toutes les qualités du matelot. Nous avons montré à notre début l'élève, l'*aspirant* aux sommités navales ; nous nous arrêterons après le mousse, autre débutant dans la carrière maritime, plus jeune, plus chétif que lui, moins malheureux peut-être ; tête gracieuse aussi, mais qui n'est pas remplie de brillants et mensongers châteaux en Espagne. Le mousse s'embarque par instinct et parce que c'est la coutume dans son pays ; mais il est déjà familier des bâtiments lorsqu'il fait son premier voyage : depuis sa plus tendre enfance, il passe son temps sur les quais, sautant à bord des caboteurs, et donnant la main à l'ouvrage pour une galette de biscuit ou un vieux paletot, de manière à rentrer le soir chez sa mère, après avoir vécu toute la journée sans lui rien coûter. Grondé, houspillé, malmené, battu, fessé, et malgré cela rieur et content, le mousse est l'humble serviteur de tout le monde, du commandant, des officiers, des élèves, des maîtres et des matelots. Il porte l'épissoir aux gabiers, l'ampoulette aux timoniers, la poudre aux chargeurs, la soupe et la ration aux hommes de son plat. Il obéit toujours, va, vient, monte, descend, court, vole, saute, bondit, grimpe, et c'est le seul qui ne boive jamais de vin. Il devient novice d'abord, et matelot plus tard. C'est lui que nous avons vu parvenir jusqu'aux plus hauts grades, mais qui d'ordinaire, lorsqu'il a navigué toute sa vie au commerce ou à l'état, se fait gabier du port avant de prendre sa retraite.

Les divers individus du grand tout maritime peuvent ainsi changer de rôles entre eux ; l'ouvrier embarqué passe pour matelot, l'ancien matelot se trouve classé parmi les ouvriers. Les populations du littoral vivent les unes par les autres ; on ne peut les isoler chacune dans un ordre d'idées à part, elles sont liées de mille manières ; aussi n'est-il pas d'expression plus juste que celle de *gens de mer*, commune à tous, et nécessairement créée par la nature de leurs relations réciproques.

CONCLUSION.

En dépeignant les gens de mer, nous avons plus recherché à mettre en relief les hommes, qu'à décrire les épisodes qui se présentent dans leur vie ; nous ne nous sommes point arrêté à la description du combat, ni à celle du naufrage, ces deux grandes péripéties de l'existence maritime : la première, pour laquelle la marine militaire est toujours prête, et qui est la base de toute son organisation intérieure ; la seconde, qui est la chance mauvaise de tous, et contre laquelle ils se roidissent incessamment. Le rôle de combat qui assigne à chacun ses fonctions et son poste pendant l'action est pour les navires de guerre la clef de toutes les installations de service intérieur. C'est la classification primitive de l'équipage, qu'on subdivise d'après elle en plats et en escouades ; les matelots dorment et mangent, font leur quart et travaillent à laver ou à nettoyer le bâtiment en vertu de rôles qui découlent du rôle de combat. Quand le moment est venu, dès que la générale se fait entendre, chacun vole à son poste, les petites armes sont distribuées, les soutes à poudre sont ouvertes, le passage des projectiles et des blessés est disposé à l'avance, les gabiers ont leurs fonctions dans la mâture, les canons sont flanqués de leurs servants ; il n'est plus de bras inutiles, tous sont employés à la fois ; en quelques minutes on est prêt à faire feu. Un silence profond succède au tumulte de ces préparatifs, l'on attend le premier commandement avec impatience. Dès que le canon se tait, si l'on veut l'abordage, les hommes qui y sont destinés monteront seuls ; tout est prévu et calculé, chacun sait ce qu'il aura à faire dans tous les cas possibles. La vie habituelle en temps de paix comme en temps de guerre est subordonnée à l'attente du combat. De même, les précautions humaines sont toujours prises contre le naufrage, les ancres sont parées à mouiller, et si le bâtiment est en rade, les voiles ne tiennent qu'à un fil. En mer, comme dans une baie, l'on veille jour et nuit ; aux moindres apparences de mauvais temps, l'on est prêt à ôter prise au vent, à diminuer de toile, à tout serrer ; à dépasser les mâts, s'il le faut. On sait que le naufrage est là qui menace sous la forme de la tempête, quelquefois sous celle du calme : un courant perfide peut entraîner le navire vers un danger inévitable. Dans ces graves circonstances apparaît la plus belle qualité des gens de mer, le sang-froid ; le sang-froid, lorsqu'on lutte à la fois contre les ennemis et les éléments ; le sang-froid, lorsqu'on dispute son navire ou sa vie aux plus fatales puissances de la nature.

Les dénoûments souvent terribles, souvent glorieux des drames dont l'Océan et ses rivages sont journellement le théâtre, ont rendu si poétique l'existence de ceux qui y jouent courageusement leur rôle, que certains esprits en ont été frappés jusqu'à l'engouement. Ils se sont enthousiasmés des marins, les ont vus à la surface, et ont porté sur eux des jugements hasardés. La mode s'est mise un jour à la marine, la brise du large a soufflé sur Paris même, et nous avons eu des productions maritimes de tous les genres, les costumes de matelots ont fait rage dans les bals masqués et sur les théâtres ; enfin, sous les ponts de la Seine, lorsque l'été ramène les parties de bateau, l'on rencontre de jolies embarcations armées de sémillants ra-

meurs à la ceinture rouge, au collet bleu bordé de blanc, et fiers comme de nouveaux Argonautes de leurs expéditions à Saint-Maur et à Suresne. Le nom de la yole brille en lettres d'or sur le ruban des chapeaux cirés; chacune a sa devise et ses pavillons. L'une des plus élégantes est *la Bretagne*, et porte champ d'hermine : d'autres ont adopté des couleurs plus fantastiques : l'on connaît *le Caïman, le Météore, la Dame du lac*, et nous ne désespérons pas de voir un jour quelque hardi forban établir sa croisière entre le pont des Arts et le pont Royal.

Il serait à désirer que les gens de mer fussent jugés moins superficiellement; mais la frivolité même de cette préoccupation maritime peut leur devenir avantageuse. Tout éphémère qu'est la mode, elle conduit souvent à un examen sérieux des choses. L'on doit donc espérer qu'un jour la marine deviendra réellement populaire en France; on apprendra à la connaître, les jugements se rectifieront, les abus sans nombre qui l'entravent dans sa marche seront dévoilés, et un grand pas sera fait vers les améliorations qu'elle réclame; l'on sentira la barbarie d'une législation qui n'est plus en rapport avec nos autres institutions, et on la modifiera; l'arbitraire sera contenu par la publicité, et enfin les gens de mer, plus heureux, mieux appréciés, se multiplieront pour la prospérité du commerce et pour la gloire du pays.

G. DE LA LANDELLE.

LES BALEINIERS.

..... Non omnibus idem est
Quod placet : hic spinas colligit, ille rosas.

Ce beau navire aux voiles blanches, qui *se patine* élégamment dans les bassins du port, que tout le monde veut voir, que quelques-uns regardent tristement, d'où vous entendez des cris, des rires, des adieux, où vous voyez courir en tous sens des hommes en habits de fête : c'est un navire baleinier qui part.

Vous jugeriez, à la bonne mine des matelots, à leur air satisfait, qu'ils vont joindre un lieu de délices, qu'ils partent pour revenir demain, que leur métier n'est qu'une sinécure adorable, qu'ils entreprennent une promenade en des pays voisins. Mais les joies qui s'ébattent à bord sont presque tout artificielles : pour calmer les angoisses de la séparation, les amis ont versé d'abondantes rasades, et seul peut-être le pilote du port qui les conduit au large est maître de son esprit.

Voyez en rade cet autre bâtiment qui hisse des signaux ; ses agrès sont sales et noirs, sa mâture incomplète, ses voiles déchirées, ses peintures flétries : la manœuvre est cependant vive et régulière, chacun rêve en silence et regarde la côte en soupirant : c'est un navire baleinier qui arrive.

Les femmes, fils, frères, amis de ceux qu'il ramène occupent les quais et passent en revue tous les visages disposés en galerie près des *lisses*. Aux interpellations d'adieu adressées aux marins qui s'éloignent, succèdent des jurements de bien aise en l'honneur des nouveaux venus ; puis bientôt de grosses caresses, des baisers sonores, des

poignées de main convulsives. La foule enfin se divise, et quelques femmes, un pauvre vieux père, se retirent les yeux humides, le cœur brisé. André, Pierre, Nicolas, où sont-ils? peut-être morts? non, ils ont déserté, pour l'amour d'une Espagnole de Chili.

Le baleinier descend à terre, et va dès lors partager avec le vulgaire des plaisirs de toute sorte, au milieu desquels il se distingue, en ce qu'il se rassasie pour oublier ses privations ; il saute au plafond pour défier le roulis, querelle souvent pour se dédommager de l'esclavage du bord, et jette sans discernement le peu d'argent qu'il a touché, pour se procurer des émotions qui ne se renouvellent qu'à des intervalles de deux ans.

Mais, dans ses prodigalités, il faut le dire, il n'oublie pas le vieux pauvre, et celui-ci, adroit et prévoyant, attaque sa proie à l'issue de la caisse, car demain peut-être il ne serait plus temps.

Au théâtre, le baleinier ne choisit ni les loges, ni les stalles, non par économie, mais parce que ces boîtes sont trop étroites pour ses mouvements, et les hurlements par lesquels il se distrait pendant l'entr'acte ne résonneraient pas aussi fort qu'il le veut. Les acteurs peuvent alors impunément tout oser, car le baleinier veut des gestes, des chansons, des ballets, des décors pour son argent, et quiconque oserait troubler son extase par des sifflets recevrait, sous forme de pommes cuites ou de décimes meurtriers, les témoignages de son dévouement à l'ordre.

Le temps du séjour des pêcheurs de baleines dans les ports est aussi la période de gloire de toutes les tavernes. C'est encore alors le printemps de la grisette des faubourgs ; car, aussi longtemps que dure la petite somme gagnée par tant de fatigues, elle suit le matelot comme une providence et l'exploite, au grand avantage de ses contours, qui s'arrondissent, se colorent, s'animent de tous les feux qui, la bourse du baleinier une fois épuisée, vont allumer le cœur de quelque commis en indigos.

Combien, jusqu'à ce triste dénoûment, le baleinier est tendre et confiant! Il tatoue ses bras, ses jambes, sa poitrine, d'emblèmes ineffaçables destinés à lui rappeler toujours les protestations d'amour que lui versait la perfide; les autels enflammés, les cœurs conjugués et traversés de flèches, les initiales de leurs noms entrelacées de lierre et de myrte, tels sont le plus communément les signes auxquels on reconnaît, dans l'état de nudité, les ravages d'une passion profonde. Sous les tropiques particulièrement, quand la chaleur trop insupportable fait abandonner les vêtements, c'est alors que se dévoilent de touchants mystères ; les victimes se rapprochent et s'expliquent avec enthousiasme les légendes hiéroglyphiques gravées sur leurs mollets, obélisques de leurs conquêtes.

« Tu sais bien Catherine, la fille à François!...

— Tu connais Félicité!... »

Tous deux racontent à la fois leur histoire, sans s'écouter l'un l'autre, tant est délicieuse l'expansion d'un cœur dilaté par la température de la ligne.

Mais quiconque a visité le Havre vers le mois de mai connaît les mœurs terrestres des baleiniers. Dans le port, ils ressemblent à tous les matelots français en liberté ;

ils se confondent dans les mêmes plaisirs, se réunissent dans les mêmes lieux ; ils diffèrent en cela seulement qu'ils ne portent pas livrée et ne s'intitulent ni guerriers ni royaux.

A bord, leurs idées, leurs désirs, leurs allures changent totalement.

L'équipage d'un baleinier ne se compose pas d'ailleurs, comme celui d'un bâtiment de guerre, d'individus recrutés parmi les conscrits, et forcés de s'enrôler sans réflexion. Les hommes qui adoptent la navigation baleinière l'ont choisie librement, déterminés sans doute, dans ce choix, par quelque motif de préférence. Ces avantages, réels ou imaginaires, ont donc également pu sourire à des gens de tout âge, de professions variées. Aussi voit-on chaque année se présenter au bureau de la marine du Havre un assez grand nombre de gens qui s'enrôlent, comme novices, pour un voyage d'essai, et dont les uns semblent par leur âge devoir plutôt solliciter leur admission aux écoles de mousses, d'autres réclamer leur retraite.

Ils ignorent à terre ce qu'ils auront à souffrir à bord; et, s'ils interrogent ceux qui en ont acquis l'expérience, ils n'en apprennent rien qui les détourne de leur projet; soit que les matelots auxquels ils s'adressent en aient momentanément perdu le souvenir, soit qu'ils veuillent, de cette manière, se venger de l'injustice des habitants des ports, qui n'ont aucun égard pour leur mérite réel; soit enfin qu'ils se réjouissent de voir partager leurs peines et leurs périls par des hommes qui les croient attachés à une navigation amusante et oisive.

Il en est bien peu, parmi ces novices, qui au retour aient conservé le goût du métier; mais ils ne peuvent considérer comme temps perdu celui pendant lequel ils se sont exercés à des travaux qui ont doublé leurs forces; ils devront d'ailleurs désormais apprécier les douceurs de la vie de terre. Ils se consolent donc, et, munis du titre de voyageur qui fait ouvrir de grands yeux aux habitants des villes, ils vont chercher dans l'intérieur de la France une occupation plus calme et moins dangereuse.

Quelques-uns cependant embrassent courageusement ce métier pénible qui ne leur procure que peu de gain, une nourriture dont le détail dégoûterait le lecteur, souvent des maladies affreuses auxquelles ils succombent, et qui résultent elles-mêmes de l'espace étroit, malsain, humide, qu'on leur accorde à bord.

La boulangerie des bagnes a ses inspecteurs; on écrit à grands frais d'éloquence sur les soins que doit aux condamnés la société qu'ils ont offensée. Pourquoi n'invoque-t-on pas contre la cupidité homicide des armateurs la surveillance de l'autorité?

Ces braves gens, il est vrai, ne se plaignent pas à terre; ils oublient dans leur joie les misères passées dont personne peut-être n'écouterait le récit avec intérêt, dans ces villes peuplées de négociants égoïstes.

A qui s'adresseraient-ils donc? Aux philanthropes?...

Que Dieu les en garde!

Demanderait-on d'ailleurs pour les vieux matelots une faible pension? Ils meurent tous jeunes, et, s'ils ont échappé tant de fois à la mort, une providence surhumaine veille sans doute sur eux et dispense les hommes de les protéger. Les philanthropes

ne songeraient pas au point capital ; il faudrait des caissiers pour conserver les fonds destinés à secourir les baleiniers ; on pourrait les leur confier.

Tous ces novices n'ont pas interrompu, pendant la campagne, l'exercice de la profession qui les faisait vivre avant le voyage. Le tailleur réparait les voiles et les culottes ; le peintre en bâtiment badigeonnait les mâts, les pirogues, les sabords ; l'ébéniste organisait les gamelles, tournait les cabillots ; l'ex-boulanger pétrissait le pain des officiers et composait, le dimanche, pour l'équipage, une pâte cuite dans l'eau, nommée *potin*, mets emprunté aux baleiniers américains ; Mathurin, qui conduisait jadis des bœufs, dirigeait de sa voix les mouvements des matelots ; puis Gringalet, ancien paillasse de Rouen, cultivait ses talents dans le rôle de loustic ; Roquelaure, enfin, vendeur de contre-marques retiré des affaires, était le boute-en-train, le meneur, et, dans les relâches, le maraudeur incomparable.

Ce qui leur avait donné le goût de cette navigation, c'était, par-dessus tout, l'espoir d'un gain considérable. Les jouissances multipliées que le matelot baleinier se procure pendant quelques jours sont bien capables, en effet, de tenter les ouvriers pauvres. Mais, au retour, les 500 francs, au maximum, que leur travail devait produire leur échappent par portions que l'armateur réclame successivement :

Avances en 1857.	200 fr.
Médicaments embarqués.	10
Hôpital.	10
50 francs avancés à Rio-Janeiro.	50
Intérêts de cette somme à 70 p. 100.	35
Commission.	05
Intérêts de cette somme, au bénéfice de l'armateur, à 20 p. 100.	10
Vêtements, tabac, pipes, couteaux, savon, vendus par le capitaine pendant le voyage.	150
	470 fr.

Souvent il arrive que le novice est en arrière de 100 francs ; il fuit alors, car l'armateur, sangsue insatiable, oserait, sans égard pour la morale publique, le réduire à l'état sauvage.

Les officiers et les capitaines sont mieux traités ; outre l'honneur de l'expédition, ils ont droit à un bénéfice considérable. Cependant le capitaine, le plus souvent, n'*amène* pas, c'est-à-dire reste à bord quand ses officiers poursuivent la baleine ; il dort ses nuits entières ; quelquefois la chaleur ou le froid le retiennent sur son lit pendant le jour. L'armateur lui compte avec reconnaissance, à son retour, de 20 à 50,000 francs. Cette disproportion toutefois est assez juste : le capitaine, en effet, a commencé lui-même par le noviciat ; il a souffert tout avec courage pour parvenir au grade qu'il a atteint ; s'il se repose, ce qui n'est pas vrai pour tous, il prend encore la plus grande part à l'opération qu'il dirige avec zèle ; et ce gain, digne d'envie, donne de l'émulation aux officiers, de l'espoir aux harponneurs,

du désir aux matelots, de la persévérance aux novices, car, pour tous, les moyens sont les mêmes.

Si les novices, les matelots, les harponneurs, les officiers et le capitaine ont à terre des idées toutes différentes, tous, sur le navire, ont une pensée commune. A peine embarqués ou du moins après le temps nécessaire à l'évaporation de leur gaieté vineuse, la préoccupation du métier s'empare de leur esprit. Le nombre des baleines qu'on chassera, la quantité d'huile qui en résultera, mettent en jeu leur imagination. Ce qu'ils négligent d'envisager par avance, c'est la fatigue et le danger.

Dans leurs prévisions, la réputation d'adresse des officiers, l'expérience du capitaine, sont sans doute des garanties de succès; mais le jour et la date de l'appareillage, les circonstances et l'aspect sous lequel le vent et la mer se sont montrés au départ, confirment ou détruisent les espérances, inquiètent ou réjouissent les matelots. Dans l'état-major même, on accepte comme incontestable l'influence des nombres impairs et du vendredi ; le sifflet innocent d'un mousse présage infailliblement des tempêtes. Les événements du voyage donnent toujours de la valeur aux pronostics ; car les oracles, par une sage précaution, ne déterminent ni les lieux, ni les temps, ni les suites des difficultés qu'ils prévoient.

Les premiers jours de mer sont généralement assez tristes ; cependant on s'examine, on se juge : les sympathies et les haines se déclarent.

Le capitaine connaît assez bien son équipage avant l'embarquement ; à leur tour, les matelots passent en revue les antécédents du capitaine : les poltrons le trouvent imprudent, les braves l'estiment. Aussi, le jour où chacun des officiers choisit les hommes qui nageront dans sa pirogue et le harponneur qui doit en occuper l'avant, tous ne sont pas également satisfaits. Si quelque novice imprudent témoigne sa crainte dans cette occasion, on lui peint sous des traits effrayants les dangers qu'il doit rencontrer : la baleine l'écrasera de sa queue, les cachalots le déchireront de leurs dents. Le pauvre garçon dès lors ne dort plus sans rêver ; il se réveille le plus souvent dans les tortures de l'agonie.

Dans la chambre commune de l'arrière, au repas du premier jour, l'état-major se place, suivant les grades, autour d'une table dont le capitaine occupe le centre. Chacun a recueilli dès longtemps des renseignements sur tous les convives. L'un est menteur et maladroit ; avec un autre, il faut parler respectueusement des prêtres et des Bourbons légitimes ; le capitaine aime avec passion les trois couleurs, parce que l'ancien pavillon ressemblait trop à une serviette ; le respect qu'il professe pour l'arc-en-ciel de la liberté de juillet rejaillit sur la charte, sa tendresse pour la constitution rebondit sur la personne du roi, ainsi de suite. Quant au lieutenant, il aime le vin, l'amour et le tabac ; la bouteille qui circule est l'objet d'une attention toute particulière de la part de ceux qui la doivent tenir en dernier lieu, et, de droite à gauche, elle arrive au chirurgien, qui verse, mécontent, quelques doigts d'un vin épais et rare dans un cristal de cabaret.

Pour ce qui concerne la cuisine, les ressources sont très-bornées. Quelquefois le capitaine, initié au détail des tables d'hôte de Paris, engage un maître d'hôtel habile à mettre en œuvre les vulgaires provisions de l'office. Aux grands jours, cepen-

dant, un mets à belle apparence doit remplacer le bœuf salé. Le chirurgien, dont la chambre est contiguë à l'office, a reconnu à l'odeur, au bruit du hachoir, aux exclamations du mousse, qu'il s'agit d'un pâté de volaille. Aussi se présente-t-il en bonne tenue, le visage et les mains lavés ; tout le monde remarque cette toilette exceptionnelle en faveur d'un jour de fête, et s'étonne de n'avoir pas eu la même idée.

Au pied du grand mât se trouve la cuisine commune du gouvernement et du peuple. Dans les temps froids, et le plus souvent la nuit, elle devient le lieu de réunion des matelots; on y développe, dans l'obscurité, des conversations animées ou calmes, selon que l'opinion émise est l'objet de contradictions ou partagée par le plus grand nombre. Si une baleine a été poursuivie sans succès dans la journée, c'est par la faute de tel officier ; si la baleine, au contraire, est amarrée le long du bord, pour être *virée* au lever du soleil, on discute le mérite de l'officier qui l'a tuée, du harponneur qui l'a piquée, suivant les préventions de chacun en sa faveur ou contre lui.

Le même sujet occupait hier tous les esprits ; demain, la baleine encore obtiendra les honneurs exclusifs de la conversation. C'est de cette application constante à une seule pensée, disait Newton, que naissent toutes les merveilles de la science et de l'industrie.

Celui auquel appartient sans partage l'honneur d'avoir tué la baleine n'en jouit donc réellement qu'autant que personne ne le lui conteste, et, dans ce cas, il l'a certainement bien mérité. Il y a quelque... gloire, c'est le mot, à s'emparer du cétacé, n'eût-on égard qu'à la somme qu'il représente. Mais en outre, courir au-devant des dangers qu'on prévoit, résister au souvenir des malheurs qu'on a eus sous les yeux, de ceux auxquels on n'échappa que par miracle, n'est-ce pas la véritable bravoure ? Telle profession des gens de terre qui donne à celui qui l'embrasse une réputation de courage et de dévouement dont les salons, les journaux et les estaminets retentissent, compte-t-elle un sur dix qui ne préfère l'orchestre Valentino à l'harmonie des fanfares ?

Les matelots sont joyeux à l'aspect d'une baleine, comme un soldat français doit l'être à la face de l'ennemi. Les vigies se disputent l'avantage d'annoncer le souffle par la phrase convenue : — *Right whale, she blows. Baleine franche, elle souffle.* — Tous alors se précipitent, et, au commandement — amène les pirogues, — chaque homme gagne son poste avec une ardeur, une agilité comparables seulement à l'empressement des députés à se réunir en séance, quand ils espèrent du scandale.

Lorsqu'un long commandement, une fortune déjà faite, un mariage consommé ou projeté n'ont pas encore donné au capitaine l'habitude du repos et la crainte du danger, il s'élance lui-même par-dessus tous ses canotiers, descend dans sa pirogue le premier, excite le zèle des Bretons, gourmande la lenteur des Normands par des gestes de colère, des supplications, des menaces, et s'efforce, s'il est brave, d'atteindre le premier le point de l'horizon où souffle la baleine. D'une main, il fait mouvoir le long *aviron de queue* qui sert de gouvernail ; de l'autre, il aide le nageur le plus voisin. Oh ! quand la baleine est là, tranquille, à quelques

brasses de la pirogue, quel silence! quel enthousiasme! L'officier pleure, le harponneur tremble d'impatience et d'incertitude, le matelot haletant n'ose respirer. Quand le harpon fend l'air au commandement de *give to,* toutes les bouches sont ouvertes. Le harponneur, qui voit d'un seul coup d'œil si la chance est favorable, atteint le plus souvent et blesse la baleine ; il se procure (en fixant sur elle la proue de sa pirogue à l'aide d'un harpon retenu par la ligne) un point d'appui qui lui révèle toutes les évolutions de l'ennemi qu'il poursuit. La pirogue alors, entraînée dans la même direction avec une vitesse incroyable, fend la houle, s'élève sur les crêtes de la lame, et la traverse en s'y frayant une voûte, jusqu'à ce que la baleine enfin s'arrête. L'officier pousse alors la poupe de son canot vers la poitrine du monstre et sonde avec sa lance la partie extérieure qui correspond à ses poumons. Le coup habilement porté cause une douleur aiguë à la baleine, qui bat les eaux, souffle avec fureur des jets de sang par ses naseaux, roule en tous sens sa masse frémissante, et donne ainsi, aux hommes qui la poursuivent, de nouveaux moyens d'attaque.

La baleine quelquefois meurt difficilement ; elle fait attendre trois heures, plus encore, le dénoûment de cette guerre, et prolonge ainsi l'anxiété des pêcheurs qui craignent de voir la proie leur échapper, plus encore qu'ils ne songent aux terribles coups qu'ils en peuvent recevoir. Il est inconcevable que, dans cette situation complexe, où la vie est en danger par tant de causes, ceux qui dirigent, aussi bien que ceux qui assistent à l'action et la complètent, conservent un sang-froid, une attention que l'enthousiasme, la crainte et les émotions diverses qui se succèdent si vivement devraient, ce semble, compromettre. La mer est teinte de sang dans une étendue immense ; les pirogues qu'on distingue du bord paraissent seules tranquilles au milieu des flots qui bouillonnent ; bientôt les hurlements de la baleine plus fréquents et plus brefs annoncent qu'elle va succomber, et les pêcheurs accueillent enfin son dernier souffle par des hourra prolongés.

Mais ces combats ne sont pas toujours aussi heureusement terminés. Dans une évolution subite et qu'on ne pouvait prévoir, la baleine a porté sa queue sur le canot ; tous les hommes ont courbé le corps, afin d'en éviter le choc ; cependant, malgré la lenteur avec laquelle la queue s'est abaissée, le canot est brisé ; le harponneur, un des matelots sont grièvement blessés, un mousse a la tête écrasée sous le poids, et tous sont à l'eau, se sauvant l'un l'autre, attendant le secours de l'une des pirogues voisines, qui, privées de participer au combat, parce qu'elles n'avaient pas, en premier lieu, accosté et piqué l'ennemi, s'approchent avec ardeur pour recueillir ceux qui survivent à la catastrophe.

On est bientôt de retour à bord, on hisse les pirogues, et les victimes encore vivantes sont remises aux soins du chirurgien, qui n'est pas toujours en état, malgré sa bonne volonté, de calmer les souffrances ou de guérir les plaies de ces malheureux ; car, en embarquant un chirurgien, les armateurs se contentent d'obéir aux règlements qui l'exigent ; ils s'en rapportent du reste, pour la santé de leurs hommes, à la garde de Dieu... si toutefois ils croient en Dieu ! Les réparations d'une machine qui se brise leur causeraient quelque souci ; la mort d'un homme qui meurt

à leur service et peut se remplacer sans frais, est un inconvénient du métier.

On pourrait croire, et ce serait une erreur pour le plus grand nombre des cas, que le baleinier marche au combat après un repas qui lui a donné la vigueur nécessaire pour nager en tous sens par une mer houleuse, depuis le lever du soleil jusqu'au retour de la nuit. Eh bien, le plus souvent, il part à jeun, à moitié vêtu, suivant qu'on a crié — *she blows* — avant qu'il le fût tout à fait. Pour récompense de tant de zèle et de fatigue, la justice du capitaine, proportionnée à la générosité de l'armateur, décerne la goutte à l'équipage : le lendemain, même travail, mauvaise nourriture, sommeil court, même résignation que la veille ; leur vertu dégénère en habitude.

A force de bras et d'avirons, ils ont conduit la baleine près du navire. Ils ont à peine reposé pendant quatre heures de la nuit, et, dès le point du jour, un nouveau travail commence.

L'opération du dépècement de la baleine occupe tout le monde à bord, pendant la plus grande partie du jour suivant. Les officiers découpent en spirale les larges bandes de lard que les palans, mis en mouvement par le guindeau, attirent successivement à bord ; le roulis du navire cause souvent de graves malheurs ; ces énormes planches de graisse compacte en reçoivent en effet un balancement qui les pousse avec violence contre le grand mât ou la partie des lisses qui n'a pas été enlevée ; il arrive alors que les hommes qui passent près de l'un de ces deux points, au moment où la masse mobile s'en approche, se trouvent saisis et écrasés, sans qu'il soit possible de les rappeler à la vie. Mais il faut dire que, dans ces circonstances, leur mort doit être attribuée à leur témérité ou à leur trop grand empressement. Le pont d'ailleurs est devenu glissant par suite des flots d'huile qui découlent du lard, et l'on n'y peut marcher à l'aise. Avec plus de précautions, cependant, on éviterait sans doute ces accidents terribles qui se renouvellent chaque voyage, à bord d'un grand nombre de bâtiments.

Pendant le *virement* de la baleine, le mousse privilégié pêche, à l'aide d'une ligne à hameçon, les mouettes et les albatros qui viennent en grand nombre recueillir autour du navire les fragments de lard qui surnagent. Ces énormes oiseaux de mer, dont la chair rouge et nerveuse conserve une forte odeur de poisson, fournissent un supplément recherché aux repas ordinaires des matelots ; les pattes palmées leur procurent en outre des blagues à tabac fort estimées ; les os des cuisses, de longs et beaux tuyaux de pipes ; et leur duvet chaud, abondant et soyeux, leur compose de bienfaisants édredons.

En ces jours-là, les vivres abondent ; les filets de baleine coupés avec soin dans les parties le moins pénétrées de graisse, paraissent sur la table des officiers, sous la forme de hachis, de beefsteaks savoureux, et rappellent, par la couleur et la direction des fibres, les plus beaux morceaux de nos viandes de boucherie ; ces chairs, qui ne sont ni malsaines, ni difficiles à recueillir, se conservent d'ailleurs longtemps ; mais la consommation en est si considérable en quelques jours, que tout le monde en est bientôt dégoûté.

Les requins encore, dans ces occasions, viennent se disputer les morceaux de ba-

leine et prélèvent sur le cadavre même des fragments énormes que leur triple rang de dents disposées en scie déchire avec plus d'aisance que ne le peuvent faire nos instruments le mieux aiguisés; dans leur empressement vorace, ils oublient sans doute que les hommes, les baleiniers du moins, sont à la fois gourmands de leur chair et ennemis de leur race, et se placent avec confiance sous le coup des pelles tranchantes qui les hachent sans les tuer complétement; car la vie de ces poissons est tellement tenace, que la tête séparée du tronc depuis deux heures ouvre encore la mâchoire et mord ce qu'on y introduit, comme par un instinct persistant de voracité. Les matelots, qui le préparent selon leurs ressources, en comparent le goût à celui de la raie. Quelques-uns ne veulent pas, par suite d'un préjugé, goûter les parties délicates du requin, non plus que les volailles de mer, à cause du dégoût que leur inspire l'animal, pris de vomissements à son arrivée à bord; mais tous connaissent, parmi ces mets extraordinaires, les ragoûts de baleines qui ne seraient certainement pas dédaignés par les parasites ministériels les plus exigeants...

Enfin, le lait des baleines fournirait encore aux pêcheurs un rafraîchissement précieux, s'il était d'une saveur moins âcre et d'une odeur moins pénétrante. Mais quelque soin qu'on prenne de se le procurer pur et immédiatement après la mort de la baleine, et malgré tous les efforts qu'on ait tentés pour en dissimuler les mauvaises qualités, on n'en peut tirer qu'un puissant émétique. Il faut donc regarder comme un conte qui ne sous-entend rien de vraisemblable ce qu'on a prétendu d'un capitaine baleinier qui, chaque matin, mêlait à son café de la crème de baleine, et se procurait ainsi des jouissances gastronomiques inconnues aux législateurs de la table.

L'aspect de la pêche ne procure que peu d'émotions à ceux mêmes qui y assistent pour la première fois, soit qu'ils y aient été trop préparés, soit que le tableau qu'on leur en a tracé ait été exagéré à quelques égards. Le souvenir des premières impressions s'efface d'ailleurs bientôt, et d'autant plus facilement que, pendant un espace de deux ans que dure généralement une expédition de pêche, elles devraient se renouveler trente ou quarante fois, s'il était possible que l'esprit conservât toujours les mêmes dispositions devant une scène aussi uniforme. Mais un autre spectacle se présente à celui qui monte sur le pont pendant les nuits que l'on emploie à la fonte du lard.

La cabousse, grand fourneau carré, chauffé à l'aide des *scraps*, ou cretons encore imprégnés d'huile, laisse sortir, par ses ouvertures supérieures, d'immenses flammes colorées de diverses teintes qui se reflètent en longues ondulations sur la misaine, orientée pour maintenir le navire à la cape. Les visages joyeux des hommes occupés à entretenir le feu, noircis par l'épaisse fumée qui tourbillonne sous l'influence du vent, éclairés par intervalles des éclats d'une lumière tremblante, semblent ceux de démons se préparant à quelque fête d'enfer; et l'illusion de cette fantasmagorie s'accroît encore du silence absolu qui règne autour du navire et de l'obscurité complète au milieu de laquelle a lieu cette scène vraiment remarquable. L'émotion est plus vive encore, quand on n'assiste à ce spectacle que de loin, pendant quelques secondes seulement et dans les moments où le sommeil vient d'être brusquement interrompu par le son de la cloche qui appelle au *quart*. Au jour,

la flamme pâlit et les diables de la nuit redeviennent des matelots sales et huileux.

Après l'opération de la fonte, on arrime dans la cale les barils d'huile qu'elle a produits; puis la pêche recommence avec une nouvelle ardeur.

A la troisième baleine, on commence à supputer le nombre des barils; on calcule le gain, on prévoit les chances de chargement, la durée de la pêche. L'intérêt croît à mesure que les espérances se réalisent. La prise d'une baleine devient une époque historique. — Nous avons essuyé un coup de vent entre la troisième et la quatrième. — Antoine fut tué par la nageoire de la treizième; — nombre fatal en effet, dont il faut cependant, chaque voyage, subir les redoutables influences.

Tous ces événements se trouvent consignés dans la mémoire de l'un d'eux; du tonnelier, par exemple, que l'on consulte dans le doute et qui juge en dernier ressort, quand il s'agit de chronologie. C'est le répertoire de toutes les traditions, c'est le Pentateuque des baleiniers. Il est complaisant, du reste; il se laisse feuilleter, compulser, interroger, comme une bibliothèque non-Royale, non-Mazarine. Il doit en outre à son esprit exact et méthodique de dire toujours la vérité, que le baleinier a trop souvent le soin d'habiller.

En ce qui concerne ses exploits, le baleinier, en effet, n'est pas toujours exempt de mensonge, d'exagération. Il aime la vérité, à cet égard, comme on aime à Paris les piments qui réjouissent la vue : on les vante, on s'en abstient; comme les gens du monde aiment encore la Bible; ils en possèdent trois, quatre exemplaires, illustrés, reliés, traduits, grecs, hébreux, samaritains, cophtes; on les conserve intacts pour ses descendants; on cite la Genèse, comme on parle de la Chine.

Eh bien! le baleinier a-t-il tué cinq baleines; s'il rencontre en relâche un compatriote, il dit en avoir piqué vingt; dix d'entre elles sont chargées à bord; dix-neuf ont soufflé le sang. Ses cinq captures ont produit quatre cents barils, il en compte huit cents.

Il est permis aux poëtes d'exagérer leurs images! pourquoi s'étonnerait-on qu'un baleinier fît de même à l'égard de ses baleines? Vous direz peut-être : « On ne croit pas tout ce que dit un poëte; — les baleiniers savent également réduire de moitié le nombre des baleines qu'on leur énonce. » Ce trait caractérise également les officiers et les matelots, mais plus spécialement encore les capitaines; et ce qu'il y a de plus remarquable dans ce cas, c'est qu'ils citent leur franchise en première ligne au nombre de leurs qualités.

Ceux-ci, cependant, tiennent registre; aussi ne se fatiguent-ils pas à retenir les dates, à se classer des baleines dans l'esprit. Mais il ne faut pas croire que ce qui est inscrit sur le journal reste inédit pour cela. Quand la conversation littéraire languit, crac! une baleine, et l'orateur est régénéré.

La littérature chez les baleiniers est généralement accaparée par le chirurgien. Si celui-ci a bien dormi, si la bouteille de vin s'est présentée à lui honorablement, si le roulis n'est pas assez violent pour lui causer mal, s'il ne trouve pas sur la table un plat de morue à la maître d'hôtel, car c'est plus spécialement à table que se manifestent ses susceptibilités, on peut espérer de spirituelles dissertations sur Voltaire, Parny, la Nouvelle Héloïse, Diderot, le Curé Meslier, le Compère Matthieu, etc. Il ne

résulte pas toutefois de ce que le docteur a parlé, que tout le monde a compris. Il professe d'ailleurs des opinions avancées ; il parle progrès, palingénésie, vitalisme, harmoniétisme, et de plus, originaire du midi de la France, il gesticule activement. Ses gestes donnent lieu quelquefois à de gracieuses méprises ; palingénésie s'interprète culbute ; progrès paraît exprimer comète. Comme le bel esprit est contagieux, il envahit bientôt l'office, et, jusqu'à l'avant, les Muses couchent avec les matelots.

On trouve dans la bibliothèque de ceux-ci : le Magasin pittoresque, un volume dépareillé de Tristram Shandy, les Nuits infiniment obscures d'Young, les Fables de La Fontaine, quelques livraisons du Magasin théâtral, tous ouvrages innocents, auxquels on peut ajouter le livre de messe qui servit à prononcer les dernières prières sur quelques-uns d'entre eux, et la Grammaire française de Lhomond, à la portée de ceux qui ne savent pas lire.

Les esprits forts de l'arrière ne négligent pas cependant les romans de Walter-Scott et de madame Cottin, les comédies d'Andrieux et de Molière, les tragédies de Corneille, et les Voyages du capitaine Cook. Mais on n'en parle pas : pour se délasser des travaux de pêche, on préfère la métaphysique, la critique religieuse, l'économie politique et la pharmacie. On n'en dort que plus pesamment.

La chanson occupe une place également importante parmi les distractions du bord. Sans compter les refrains qui aident au travail de halage, on peut citer les bienfaisants effets de nombreuses rondes qui indiquent à la fois et font naître la joie dans l'équipage. Ce sont, le plus souvent, des gaudrioles accommodées à des airs de cantiques et de complaintes. On trouvera peu de poésie, c'est vrai, mais quelque logique dans ces deux vers qui commencent l'une de leurs chansons les plus répandues :

Quand la boiteuse s'en va-t-au marché,
Elle n'y va jamais sans son panier.

Ils la chantent gaiement en chœur et la terminent par ce refrain bizarre :

Elle n'y va jamais sans son panier,
Hioup, ioup-é-nip, é-nip, é-nip, é-nap,
Elle n'y va jamais sans son panier.
Lir lou fa, malura dondé.

Ce qui est dénommé chanson du grand mât au beaupré devient romance sur l'artimon : le poëme en est moins trivial, et la contenance de celui qui récite inspire un sang-froid très-voisin du sommeil :

Petit ruisseau, coule plus doucement, etc.
Lise s'endort.... .... etc.

Le dimanche, on instrumente : un orgue allemand répète durant deux années les mêmes valses, les mêmes contredanses, qui se gravent tellement dans le souvenir, que les motifs vous poursuivent dans le sommeil, qu'on les murmure éveillé, qu'on croit les entendre encore dans les sifflements de l'ouragan.

On ne peut nier toutefois la valeur hygiénique de l'orgue. Dans les temps calmes, hors des parages de pêche, on le monte sur le pont; les matelots, jeunes ou vieux, dansent pendant quelques heures, reçoivent avec reconnaissance deux doigts d'eau-de-vie mêlée d'eau, qu'on leur distribue dans les intervalles de repos, et se séparent ensuite, suivant qu'ils sont libres ou *de quart*, non sans s'être querellés, quelquefois même battus.

Sur un grand nombre de bâtiments de guerre et de commerce on cherche, par ce même moyen, à distraire les matelots des ennuis de la navigation souvent inactive entre les tropiques. A bord des navires baleiniers, dans les mêmes circonstances, ces réjouissances ont lieu avec moins de solennité, mais se renouvellent plus souvent.

Dans les temps de pêche, si un coup de vent pousse le navire hors des parages fréquentés par les baleines, la brise ne revient pas toujours favorable; le calme l'arrête quelquefois assez longtemps, et les matelots impatients trouvent le temps trop long et l'inaction les décourage. Il importe alors de leur procurer quelque amusement calme; car la santé et le contentement du matelot, qui dépendent en grande partie de son activité morale, sont à la fois un motif de sécurité pour les officiers, un témoignage de la bonne administration de ceux-ci, et une puissante garantie de succès pour l'opération.

C'est souvent à la suite de ces mauvais temps que les navires en croisière se rencontrent et se réunissent. On s'accoste, quand on n'a rien de mieux à faire. Les capitaines s'invitent à dîner par des signaux appropriés à ce langage; on hisse à la corne de brigantine un jambon, une dame-jeanne, ce qui veut dire : — Je puis vous recevoir; — sinon, le pavillon en berne signifie : — J'ai du biscuit et de la viande salée à votre service; invitez-moi, j'absorberais volontiers quelque repas meilleur. — On masque donc le grand hunier; puis *on gamme*, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire que les uns vont visiter les autres.

Le capitaine Butor va trouver le capitaine Bonhomme; vous voyez alors se retirer dans leurs chambres tous les officiers qui ne sont pas de service sur le pont. La société de l'étranger serait peut-être agréable en tout autre lieu; mais, à bord, il parle trop haut pour qu'on l'écoute; il disserte impertinemment sur tout ce qu'il ignore; vous le confondriez avec l'ânesse de Balaam.

« Captain! vient dire le mousse, y a un navire par la hanche de tribord.

— Va dire au second de masquer. »

Après un quart d'heure, on hèle d'un joli bâtiment dont le capitaine paraît tout jeune; il promet de venir, il vient. Les officiers vont à sa rencontre, on paraît l'aimer; M. Butor seul n'est pas enchanté de l'entrevue : on accueille le nouveau venu comme il n'était pas venu à l'esprit de recevoir M. Butor. En quoi diffèrent-ils donc? Ils sont également baleiniers, aussi habiles, aussi braves; leur vie est la même: ils ont réussi tous deux dans leur expédition. M. Butor attribue ses succès à la dureté de son caractère qu'il a soin de proclamer énergique; il aime qu'on dise de lui. — C'est un dur à cuire, un loup de mer; — ce sont les flatteries qu'il accueille le plus volontiers. L'autre parle à tout le monde avec douceur et bienveillance : Grin-

galet a le scorbut, il le soigne lui-même ; Roquelaure est blessé dans un combat contre des cachalots, le capitaine lui donne son lit. En relâche, il excite les matelots à la joie ; il les tire de prison quand, dans l'ivresse, ils ont frappé des Anglais. Il a toutes les qualités d'un bon marin, d'un bon pêcheur, mais il a de plus les mœurs d'un habitant des villes. Butor sait pêcher, celui-ci sait vivre. Dans les ports on les distingue encore, non-seulement par l'accueil différent qu'ils reçoivent, par les lieux qu'ils fréquentent plus volontiers, non pas même à cause de leur costume, de leur conversation ; mais l'un, plein de confiance dans tous les avantages dont il se suppose doué, se montre partout ; on le voit rarement, très-rarement de sang-froid, et, s'il chante avec ses équivalents dans les rues, c'est à faire trembler les femmes et les vieillards, autant à cause de la signification du poëme que par l'étendue de sa voix. L'autre a bien quelque intrigue dans tous les pays qu'il parcourt, mais il le laisse ignorer à tout le monde ; à le voir dans les rues d'Hobart-Town, on le croirait chez lui ; on le salue comme un voisin, tant on le connaît et l'aime déjà ; en invitant ses convives, l'amphitryon promet le capitaine un tel, comme à Paris on annonce un improvisateur polyglotte. A la Nouvelle-Zélande même, les sauvages aimaient plus particulièrement le navire de ce même capitaine : ils y passaient toutes leurs journées, tout s'y faisait avec ordre ; on ne les en repoussait jamais durement, mais on ne leur souffrait pas une trop grande liberté.

Dans ces lieux de relâche, on ne trouve ni société, ni théâtre, ni taverne, rien enfin de ce qui offre aux voyageurs un asile contre l'ennui. Les baleiniers se visitent donc entre eux ; les baies offrent alors le spectacle d'une petite ville ; on sait ce qui s'est passé la veille à bord du voisin, ce qu'on y a projeté pour le lendemain. S'il a une baleine, avant que les canotiers l'aient remorquée, avant que le capitaine lui-même le sache, on va le féliciter et juger d'un coup d'œil si la récolte d'huile sera considérable. En exceptant quelques jalousies de la part des capitaines moins heureux, tout est fort bien entre les différents équipages. Les matelots même, sous ce rapport, sont meilleurs que les capitaines, car ils ne médisent pas les uns des autres, moins civilisés en cela que les états-majors respectifs de chaque bâtiment.

Le matelot baleinier n'est certainement pas habitué à fréquenter les puissants de la terre, il se trouve rarement en contact avec des princes ; eh bien ! vous ne le verriez pas timide avec les rois qu'il rencontre à la Nouvelle-Zélande ! il ne se précipite pas au-devant des poignées de main, il les reçoit avec dignité. Il est à la fois bienveillant et fier ; il sourit gracieusement aux princesses qui se montrent à lui. On se figurerait difficilement, en effet, combien, à la Nouvelle-Zélande, les baleiniers se sont concilié l'amitié des naturels. Le caractère sauvage des Indiens ne se soumet qu'extérieurement d'ordinaire à la supériorité industrielle que les Européens déploient devant eux ; en admirant nos richesses, sans les envier, ils n'en redoutent pas moins notre ambition, et suspectent d'autant plus nos intentions, que le but de nos visites leur apparaît moins évident. Mais ils ont égard à la confiance avec laquelle les baleiniers fréquentent leurs ports et s'y présentent sans armes. Les Mahoüis, en effet, montent librement à bord, partagent le plus souvent les repas de l'équipage, l'aident dans les manœuvres du cabestan, dans les travaux de pêche hors des baies,

et prélèvent librement leur nourriture sur les cadavres des baleines. Cette réciprocité de services est une garantie de bons rapports entre les indigènes et les baleiniers, et les mariages momentanés que les femmes et les filles des Néo-Zélandais contractent, au gré de leurs maris ou pères, avec les baleiniers, contribuent encore à les rapprocher familièrement.

Les baleiniers se réunissent en grand nombre dans les baies de la Nouvelle-Zélande, et y séjournent pendant les six mauvais mois de l'année. Ils pêchent alors les baleines qui viennent déposer sur les fonds de sable les baleineaux qu'elles mettent bas à cette époque.

Durant ce long séjour, les baleiniers paraissent heureux et satisfaits ; ce qui semble le plus leur manquer, c'est un cabaret ; car, pour les plaisirs de l'amour, loin d'essuyer de cruels refus, ils fuient, au contraire, les sollicitations désintéressées des femmes ; et souvent, au milieu des attaques multipliées qu'ils veulent repousser, ils invoquent les tendres souvenirs de leurs amies de France.

Si quelque navire parti plus récemment du Havre les joint au même mouillage, les lettres qu'il leur apporte raffermissent leur cœur, désormais imprenable. Julie est restée fidèle à Mathurin ; Madeleine attend le retour de Joseph, qu'elle épousera volontiers.

David, le vieux maître coq de l'équipage, vertueux dans les relâches en vue de sa Marguerite, en reçut un jour une lettre ; mais il ne savait pas lire. Il reconnut à la façon générale de l'adresse que c'était sa fiancée Marguerite la fruitière qui lui écrivait. Qui pouvait lui lire cette lettre sans le tromper ? Non-seulement il n'avait pas d'amis, mais tous le persécutaient ; et, s'il était possible qu'on lui eût lu exactement ce qu'il brûlait d'entendre, peut-être eût-il appris quelque nouvelle funeste à son amour. Il s'adressa au chirurgien :

« Major !... pardon, escuse, major ! Voyez-vous, major, j'dois m'marier en r'venant... j'aiz'une lett' d'ma future et j'sais pas lire ; vous qu'êtes savant, voulez-vous, sous vot' respect, m'dire ce qu'a dit. »

Le chirurgien daigna être complaisant, et lut :

« Mon bichon,

Ce mot le fit sourire ; ce mot attendrit et fit pleurer David.

« Je t'envoie la présente par le fils à Madeleine Tirou, qui est novice à bord de « *l'Anténor*. Charles, ton garçon, est toujours à l'hôpital, qu'on l'emploie à la basse-« cour ; il n'a pas grandi. Étienne et Batisse est sur la vapeur de Rouen, pour la « cuisine. J'ai vendu ta lévite, et je t'aime toujours bien en attendant que tu viennes « me prendre pour épouse, que je suis sûre que je ferai ton bonheur et moi aussi.

« Adieu, mon chérubin, sois-moi fidèle.

« Ta sincère MARGUERITE POUCHAT. »

Depuis ce jour jusqu'au départ définitif, David fut rêveur et impatient. Bientôt on fit route pour France; sa peau livide devint plus claire et rosée; il faisait sa barbe chaque semaine; il usait à se débarbouiller sa ration d'eau de chaque matin; il laissait brûler ses fayauts (haricots blancs); il avait cessé de fumer, de chiquer. Ses yeux verts et cachés sous des sourcils épais jetaient des étincelles qu'on n'avait jamais remarquées dans son regard.

On doubla le cap Horn; il redoutait le vent et les lames, il craignait les glaces et s'informait près du chirurgien des distances qui le séparaient du Havre, autant de fois qu'il le rencontrait au foyer de la cuisine, allumant son cigare ou sa pipe.

Arrivé sous la ligne, il se penchait sur les lisses, pour mesurer de l'œil la vitesse du navire; un jour de calme plat le rendait triste, malheureux, malade même, car il ne dormait plus ni ne mangeait.

A la hauteur des Açores, il était devenu joyeux comme si, malgré son ignorance absolue des distances qui lui restaient à franchir encore, il eût deviné les approches de l'Europe. Autrefois courbé, maigre et pâle, on le voyait alors droit, fort, gras et de bonne mine.

Mais on était alors au mois de mars. Le vent d'ouest vint à souffler; puis des rafales affreuses de nord-ouest annoncèrent un ouragan terrible. Huit jours se passèrent sans avarie; David tremblait de froid et de frayeur. On le réveillait brusquement au milieu de ses rêves d'amour et d'espoir, pour lui recommander la soupe ou les lentilles. Il ne parlait plus: dans ces huit jours il avait perdu tout l'embonpoint acquis dans les mois précédents.

On annonce un navire en vue, courant à contre-bord du nôtre. Il passe à notre proue, sous pavillon hollandais. Sa grande vergue est cassée. « Pauvre navire!... » s'écrie-t-on. Le capitaine fait tracer sur un panneau le méridien qu'il croit avoir atteint, pour indiquer la route aux malheureux; deux hommes montent les enfléchures de misaine. Au ressac, le navire reçoit une affreuse secousse; les hommes descendent sur le pont. La mâture était brisée: le beaupré, dans sa chute, avait entraîné le mât de misaine, celui-ci rompit le grand mât; l'artimon lui-même était tombé.

La lame envahissait le pont; la mâture couchée l'inclinait à tribord, et, poussée par la lame furieuse, elle frappait à grands coups, comme un bélier de guerre, la coque du beau navire.

Les baleiniers, toujours braves, couraient aux haches, coupaient les étais, les manœuvres, et pleuraient tout à la fois d'horreur, de fatigue, d'impuissance et de désespoir.

Mais le temps redevint serein; le vent s'apaisa comme au sauvetage de Noé. Après deux jours, le capitaine, alors architecte, avait reconstruit de pièces brisées une mâture suffisante, et *l'Eurotas emmanchait* après dix jours de sinistre souvenir.

David adorait dès lors le capitaine; il partageait entre sa fruitière et son sauveur ses bénédictions et ses vœux.

Mais que de malédictions inutiles, de désirs vains, d'espérances trompées! tous les nuages de l'horizon lui semblaient être terre; il aurait renoncé facilement à dix de ses années à venir, pour trouver, dans ces cas de profonde tristesse, une heure

de consolation ; il interrogeait les regards de tous ceux auxquels, dans sa misère, il croyait connaître un cœur compatissant.

« Il fait froid aujourd'hui, m'sieu !

— Mais, oui, père David.

— Y a bon feu au fourneau, si vous voulez chauffer vos pieds. » Le ton qu'il prenait alors promettait une confidence et paraissait demander un soulagement. On voyait toujours, après ces élans de confiance, couler quelques larmes sur ses joues ridées. Pauvre homme ! c'était une jouissance pour lui de raconter ses peines : l'écouter, c'était à ses yeux un acte de dévouement.

Il récapitula ses projets. Il maudissait en somme les tourments de la campagne ; mais ils étaient passés, et les détails de ses douleurs, il les avait oubliés. Il se voyait déjà dans le Havre ; il choisissait un habit de noce, il invitait son monde, et, dans ses illusions, le novice trop ingrat auquel il s'était attaché durant le voyage devait donner le bras à sa fille.

Après de dures et longues épreuves, ce novice s'était procuré quelques amis par des services ; il avait acquis, plus tard, la réputation de conteur, et les histoires à l'aide desquelles il amusait les matelots dans la traversée lui avaient concilié leurs bonnes grâces d'une manière presque exclusive. Le novice donc, cet ange consolateur, qui venait autrefois fumer sa pipe dans la cuisine, aux dépens, bien entendu, de la blague du vieux David, négligeait absolument son ancien camarade.

C'eût été, pensait-il, appeler de nouveau sur lui les persécutions auxquelles il s'était si difficilement soustrait. Après avoir réfléchi : — Que peut d'ailleurs avoir d'aimable pour moi, se disait-il encore, la société d'un être abruti par le désespoir, qui n'a jamais à réciter que des lamentations, et ne rêve qu'à la vieille femme qu'il veut épouser au retour ?

David passait quelquefois sur l'avant, et s'approchait alors le plus possible du novice. Il l'aimait autrefois, il le respectait maintenant.

Cependant il osa lui dire :

« Tu ne fumes donc plus, Remi ?... As-tu du tabac ? Je ne te vois plus. »

Mais un des matelots entendait.

Remi fut dur et moqueur ; puis il rougit.

. . . . . .

A quelque temps de là, le bâtiment rentrait au Havre. Le pauvre David allait revoir sa fiancée : mais elle était mariée ; il allait aussi retrouver sa fille : elle payait patente.

Toutes deux devaient l'attendre au quai ; lui-même était monté sur la grand'vergue, suivant leurs signaux convenus dès deux ans. Quelques femmes levèrent les yeux : il crut les reconnaître...

Il appelait encore Marguerite, lorsque, tombé de la hune, son crâne se brisa sur les lisses.

« C'est le vieux ! » dit quelqu'un sur le quai.

Les femmes ne crièrent pas ; les baleiniers furent émus. Le novice pleura, dit-on. C'était un Parisien.

TE GOUMI NIHO-TOUKA.

LA BORDELAISE.

Lorsque le maréchal de Richelieu, revenant de son gouvernement de Guienne, *inventa* le vin de Bordeaux, et en fit goûter pour la première fois à Louis XV, on s'étonna beaucoup, à la cour et à la ville, que cette liqueur charmante fût restée si longtemps dans les ténèbres de la province et sur la table du paysan. Mais le maréchal de Richelieu se garda bien de dire qu'il avait découvert la Bordelaise, autre cru peu goûté de son siècle, que Garat mit à la mode sous le directoire, et qui est aujourd'hui classée dans la mémoire des touristes avec autant de distinction que le saint-julien dans la cave des gourmets. Les femmes de qualité n'auraient point pardonné au maréchal de faire une réputation à la province, quand on était en droit de croire que Paris devait suffire à la sienne. Comme nous n'avons pas les mêmes raisons de nous taire, nous serons heureux de parler.

Il y a des femmes partout ; il n'y a la femme qu'à Bordeaux. La Bordelaise est le type de son sexe ; jamais on ne réunira dans le même individu, sous une rubrique aussi puissante et avec un échantillon aussi précis, les séductions et les défauts qui constituent l'essence de la plus belle moitié du genre humain. En veut-on la preuve déjà dans un fait historique? Silva, médecin célèbre du dix-huitième siècle, fut mandé à Bordeaux pour une maladie nerveuse épidémique dont la contagion n'épargnait aucune femme. Le médecin prit un air grave, ne prescrivit pas de traitement, et demeura plusieurs jours inaccessible, comme plongé dans les méditations

Enfin, au moment de retourner à Paris, il laissa tomber dans l'oreille d'un indiscret ces épouvantables paroles :

« Cette maladie n'est pas une affection nerveuse, c'est le mal caduc. »

Silva jette le mot terrible et fuit comme le vent. Il n'y avait pas plus de mal caduc, aurait dit Figaro, que sur ma main. Le docteur, disciple de Tronchin, avait étudié le caractère de la Bordelaise, et sa cure guérissait le corps au moyen de l'âme. Dès qu'il fut parti, le confident révéla son aveu. Ce fut un coup de foudre ; à l'instant toutes les maladies nerveuses disparurent. « On voulait bien intéresser, ajoute Grimm au récit de Diderot ; mais on ne voulait pas faire peur. »

Rien ne dénonce plus clairement l'esprit de la femme de Bordeaux. L'exagération ne lui déplaît pas. Quand on vit arriver devant les quais de la Bastide, en 1814, les bateaux de blessés anglais qui s'en venaient par la Garonne du champ de bataille de Toulouse, les Bordelaises se précipitèrent au débarquement avec des torrents de larmes, des masses de charpie, et, ce qui valait mieux, de ces méridionaux accents dont le charme dut endormir bien des douleurs au lit de l'hôpital ; d'autres, plus fanatiques, remontèrent la Garonne dans ces mêmes bateaux, et s'en furent aider les sœurs de charité des infirmeries de Toulouse. C'est une Bordelaise, madame Tallien, qui inaugura le pardon et la clémence dans les mœurs de la révolution de 93 ; ce sont des Bordelaises qui ont donné l'élan royaliste à la chute de Napoléon, et vu d'un œil sec fusiller les malheureux Faucher. La femme de Bordeaux ne sera jamais fille ou mère de la liberté ; son esprit est trop vain, son intelligence trop sensuelle, son cœur trop généreux pour un rôle simple, juste ou impitoyable. Elle ne vit dans les Bourbons que des proscrits, dans Napoléon que le mangeur de réfractaires, dans la restauration qu'un moyen de se venger de la république, du directoire et de l'empire qui ont tué le commerce de Bordeaux en laissant mourir nos colonies. Ce qu'elle veut, c'est le triomphe du beau et du bon sur le juste et le vrai, de l'art sur l'utile, du fait sur le droit. Une salle d'asile, une école primaire, un chauffoir public, ne parleront que fort peu à son imagination ; le chemin de fer la séduira peut-être parce qu'on y va vite ; mais un opéra nouveau, une question de vanité, une occasion de coquetterie, tout ce qui éblouit, émeut ou flatte les hommes, relativement aux femmes, entraînera son jugement par ses sens et son cœur par sa tête. C'est de la Bordelaise que Diderot aurait eu mille fois raison de dire : « O femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires ! »

Les Bordelaises peuvent se diviser pittoresquement en trois types bien distincts : la dame du haut commerce, la dame étrangère et la grisette. La première habite à peu près exclusivement les fossés du Chapeau-Rouge, cette longue rue qui s'étend des Allées de Tourny au bord de la rivière ; la seconde règne aux Chartrons, où elle parle indifféremment anglais, espagnol, allemand et même nègre. En opposition directe avec ces deux charmants modèles, la grisette flâne et circule aux environs de Saint-André, dans la rue Maucoudinat, et, le dimanche, à Caudéran et à Vincennes. De toutes les femmes déraisonnables de ce monde, la Bordelaise du haut commerce est incontestablement celle qui a le moins de bon sens. On n'en verra jamais tarlupiner le jugement avec plus de grâce, s'emparer d'un ridicule avec plus de franchise, et soutenir

avec plus de bonne foi l'erreur qui leur plaît aussi longtemps qu'elle leur plaît. Elles ont tant d'esprit naturel, qu'on leur passe volontiers de n'avoir pas d'instruction ; portées par inclination à la raillerie, elles distribuent l'épigramme avec une singulière facilité, mais sans trouver mauvais qu'on le leur rende. C'est à ce penchant moqueur qu'il faut attribuer l'usage des sobriquets qu'elles s'appliquent réciproquement avec autant de gaieté que d'à-propos, et qu'elles finissent par adopter d'une manière sérieuse. L'une sera nommée *Patate,* par allusion à son teint couleur de pomme de terre; l'autre, *Fronfron*, à cause de son goût malheureux pour la guitare; celle-ci *Furet*, parce qu'elle se glisse partout, se mêle de tout, s'enquiert de tout, se fait tout dire et trop souvent n'oublie rien. Autant pour la facilité des communications que pour la finesse des entretiens, ces dames raffolent du patois gascon qu'elles parlent avec un agrément infini, dans la voix, dans le jeu de la physionomie et jusque dans l'expression des regards. Parmi mes billets d'amour (qui n'a pas les siens !) je retrouve le poulet suivant que m'écrivait en 1832 la première femme aimée. Je le gardais comme un monument du cœur ; qu'il devienne une *preuve à l'appui* dans la galerie des originaux *français!* Ne sont-ce pas les passions qui font les mœurs?

« Blanquefort, six heures du soir.

« Il est impossible que vous veniez cette semaine à la maison. Je me *remue* depuis hier; j'ai toute la journée mon *fripon* sur moi, et ce n'est pas avec une pareille *devantade* que la plus aimable femme de Bordeaux, comme vous avez l'indulgence de me nommer, voudrait vous recevoir dans sa *bastide*. Plus tard, quand mon *drôle* sera parti, quand je ne perdrai plus mon temps à traîner mes *groules* ou à *clocher* mes servantes, surtout quand mon linge du mois sera *lissé*, je vous ferai dire par une *portanière* à quelles heures on peut me voir. Ah ! cher ! croyez bien que j'attends ce moment avec impatience ! On m'a dit que vous vous *câliniez* et que vous deveniez *balochan*. Serait-ce possible, mon Dieu? Avez-vous donc oublié nos charmantes promenades en *couralin*, vous, plongé dans votre *rouppe*, et moi un simple *drapean* sur la tête? Quand *je me change* pour descendre au *fouraillis,* ce souvenir me revient toujours. Je vous envoie avec ce billet du *choine* pétri par mes mains, et des *royants* très-frais, ainsi que mille baisers, etc. »

Comme cette lettre est inintelligible pour vingt-cinq millions de Français, bien que l'auteur eût la prétention d'écrire fort gentiment dans notre langue, je me risque à donner la traduction qui compromet définitivement les secrets de ma jeunesse :

« Il est impossible que vous veniez cette semaine à la maison. Je déménage depuis hier; j'ai toute la journée mon tablier sur moi, et ce n'est pas avec une telle parure de devant que la plus aimable femme de Bordeaux, comme vous avez l'indulgence de me nommer, voudrait vous recevoir dans sa villa. Plus tard, quand mon fils sera

parti, quand je ne perdrai plus mon temps à traîner mes pantoufles et à sonner mes servantes, surtout quand mon linge du mois sera repassé, je vous ferai dire par une paysanne à quelles heures on peut me voir. Ah! cher, croyez bien que j'attends ce moment avec impatience. On m'a dit que vous jouissiez de la vie et que vous deveniez coureur. Serait-ce possible, mon Dieu? Avez-vous donc oublié nos charmantes promenades en bateau, vous, plongé dans votre grosse redingote, moi, un simple mouchoir sur la tête? Quand je fais ma toilette pour descendre à la vigne, ce souvenir me revient toujours. Je vous envoie avec ce billet du pain pétri par mes mains, et des sardines très-fraîches, ainsi que mille baisers, etc. »

Ce langage singulier, formant milieu entre le français et le patois, serait excellent comme moyen de galanterie, dans le cas où les époux gascons pourraient l'ignorer. Mais, hâtons-nous de le dire, la précaution est inutile, ou, si vous aimez mieux, la garantie est superflue. Les maris de Bordeaux passent avec raison pour assez débonnaires, et, malgré la chronique, il est certain que, si leurs femmes usent de la liberté, elles n'en abusent pas. D'ailleurs, la faute en serait un peu aux chefs de famille. Les pères et les maris ont la folie des cercles, folie qui dans aucune ville de France n'est portée si loin qu'à Bordeaux. Il n'est pas si petit marchand juif de la rue Bouhaut, ou si mince courtier en arrivages qui ne soit d'un cercle dont les charmes le séduisent bien plus que les appas de sa femme. Il en sait par cœur le billard, les chaises, la bibliothèque, les journaux, et surtout le rhum; il en surveille les garçons, en épure les principes, et même en frotte le parquet. Il y va le matin lire les gazettes et parler des marchandises en rivière; il y va dans l'après-midi relire les mêmes gazettes qu'il a déjà lues le matin, et y parler des variations du baromètre et du ministère; il y va le soir lire une troisième fois les mêmes gazettes, et y parler des dernières nouvelles de Paris ou du département; mais à toute heure il y joue en faisant le reste, et il y mange sans quitter le jeu. Ces réunions d'hommes isolent nécessairement les femmes, mais la galanterie souffre d'autant moins de ce divorce momentané qu'il n'éloigne de la société du beau sexe que les pères et les maris, dont on peut se passer à la rigueur, et qu'il ne faut pas toujours chercher le soir au cercle quand on ne les trouve pas chez eux.

Il y a toutefois un monde bordelais qui se fait gloire de trancher sur ces mœurs faciles, et où l'on rencontre, avec un esprit plus élevé peut-être que le ton parisien, la meilleure compagnie formée des plus charmantes femmes. Là, aucune excentricité de toilette, aucune inconséquence de province, aucune folle prétention à localiser la grâce en la dénaturant. Les articles de Paris, écrirait un commis voyageur, y sont généralement demandés. Entrez-vous dans les salons de cette crème du département de la Gironde, dans celui de la vicomtesse de Boresdon, de madame de Venancour ou de madame Foussat, par exemple, vous vous croyez au premier coup d'œil dans une réunion du faubourg Saint-Honoré ou chez un banquier de la Chaussée-d'Antin. Il y a même dans ce monde choisi des chapeaux de Paris qui sont déjà portés à Bordeaux vingt-quatre heures avant que la capitale en ait goûté les prémices. C'est

là qu'on entend le piano de madame Emérigon, la conversation étincelante de madame Letellier, ou les historiettes que madame Ynigo raconte avec plus de charme que madame Ancelot. C'est là que M. Kalkbrenner obtint des triomphes aussi doux pour un grand artiste que flatteurs pour celles qui ont eu la reconnaissance de les lui offrir. Ce monde vit du nôtre ; il en a les passions musicales, les fantaisies littéraires, les engouements et les défiances. On y a sifflé mademoiselle Mars, accueilli froidement madame Damoreau ; et il n'est pas certain que mademoiselle Rachel y cueille des fleurs sans épines : tant il est vrai que les manières de sentir peuvent, comme les climats, varier sans être absurdes, ou se contrarier sans être désagréables.

Passons de la rose du Japon à la violette de Parme. A cette métaphore, on devine que je parle de la grisette, dont la célébrité est européenne, et qui la mérite. Cependant toute sa séduction repose dans son costume. La robe courte, ordinairement de soie, froncée sur les hanches, et dégageant le plus joli pied du monde ; le tablier à deux poches, très-petit, en foulard, nommé *fripon ;* pour coiffure, un madras laissant voir les deux bandeaux de cheveux noirs et lisses qui se partagent sur le front, noué de façon à ce qu'une barbe assez longue descende à droite sur le cou, et guide volontiers l'œil vers la peau brune et mate des épaules : d'ailleurs tellement posé en arrière, qu'il semble envelopper plutôt le haut peigne du chignon que la tête elle-même; sur les épaules et autour du corsage un simple fichu, et pour ce corsage une brassière quelquefois d'une couleur en guerre ouverte avec les nuances de la robe ou du jupon : tel est l'ensemble général, la toilette à vue de pays. Les grisettes cossues suivent exactement, quant aux robes, la mode des femmes du haut commerce, fût-elle de Paris; le brodequin même les a gagnées. Il n'y a que le madras et leur nature qui ne changent pas. Mais comment vous décrire la volupté des détails, l'entrain de la coupe, la désinvolture de l'agencement, la *morbidezza* surtout de cette chair créole dont le nu, comme une plastique attrayante, perce en méplats arrondis aux bras, à la hanche, aux attaches du cou, au relief de la ceinture, avec le modelé de la statuaire et la coquetterie de Vénus, à travers l'étoffe collante qui n'est plus, pour la grisette, comme l'habit des divinités païennes, qu'un réseau tissu d'air! Comment vous raconter, et cet œil noir toujours en coulisse, et ce nez retroussé, et ce teint citron, pêche ou pistache, et ces grandes boucles sensuelles, et ces dents d'ivoire, et ces grands sourcils qui ont tant de passion sans avoir mauvaise grâce, tant de fierté sans avoir trop bonne tenue! La grisette de Bordeaux marche la tête haute, le nez au vent, la taille cambrée, les mains dans son fripon, regardant les hommes avec moquerie et les femmes avec impertinence ; mais rien de libre ou d'inconvenant ne ressort de ces habitudes, qui sont des usages et ne constituent pas les mœurs. Cette spécialité de la population féminine a tellement la conscience de son mérite et de sa valeur, qu'on lui pardonne beaucoup. Où serait le chic des transtévérins de Rome, s'ils ne poignardaient pas les Anglais même qui les admirent, et les Français qui les croquent? Otez les bandits de l'Italie, vous voyagerez tranquillement; mais adieu la couleur locale!

La grisette a pourtant un rivale dangereuse, qui même un jour lui ravira peut-

être et le trône et l'empire. Il s'agit de la *portanière*, ou femme du peuple, dont les mœurs ne sont pas les mêmes, dont la beauté est plus rustique, mais dont le costume est bien plus pittoresque : le jupon de la *portanière* est plus court, plus froncé, plus helvétique ; elle a des poches extérieures, ballant à la ceinture, et remplaçant les paniers de droite et de gauche ; elle a également la brassière, les manches collantes, et, en outre, des sabots. Un fichu, entr'ouvert gracieusement de ci et de là sur ses épaules, découvre par devant le haut de la poitrine, où il se croise des deux bouts en révélant l'existence d'une chemise de la batiste la plus raisonnable, tandis que par derrière, à la nuque, il se creuse en cornet pour qu'on juge de la finesse comme de la propreté de la même chemise. D'ailleurs, les lignes du cou sont interrompues à l'avenant par une ganse de soie noire qui retient une croix d'or suspendue sous le menton. Enfin, comme les femmes des Marais Pontins, elle ajuste à plat sur sa tête un mouchoir bleu, carrément plié, qui surmonte un bonnet à barbes longues, de la forme la plus singulière, et que l'on nomme *coiffe*. La *portanière*, ainsi vêtue, est le seul type d'une originalité réelle qui se rencontre à Bordeaux, et dans cette galerie, où toutes les classes de la société provinciale ont leur place, c'eût été une lacune considérable que d'oublier l'unique femme de la Gironde qui fasse honneur aux traditions du département. Lorsqu'une jeune fille glisse dans le sentier de la vertu, elle passe sur-le-champ de *portanière* à *grisette*. Il n'y avait pas à Rome de distinction plus sévère entre la matrone et la courtisane. Quand la *portanière* aura lu Paul de Kock, elle sera à la hauteur de la grisette, et voudra s'*habiller*. Alors le caractère sera détruit.

Mais n'imitons pas ces concierges allemands qui, chargés de faire voir aux touristes les appartements curieux d'un château gothique, oublient toujours de montrer la salle des tortures, la chambre du tribunal secret, les *vade in pacem* et les puits sans fond, pour s'en tenir exclusivement à la salle des ménestrels, au parloir de la châtelaine, à la galerie des tombeaux et à la mémoire des cours d'amour. Entre mille attraits et mille qualités, la femme de Bordeaux présente de légers inconvénients, de fort petits défauts ; des caprices, si l'on veut, qui sont autant de notes douteuses dans le clavier de son organisation méridionale. Par exemple, cette fière Gasconne, à la peau d'orange et à l'œil de gazelle, est joueuse passionnée. L'or, miroir aux lumières terribles, envoie dans l'ébène de ses yeux de fauves et brûlants reflets. Tout lui est bon : piastres, napoléons, ducats, sequins même ; on a vu des femmes du Chapeau-Rouge poser des lingots bruts sur une carte, et jouer un diamant de leur *rivière* au premier roi. C'est l'influence du négoce qui passe du comptoir dans le boudoir, du mari à la femme, du crédit au débit. Ne pouvant trafiquer du coton, fréter des navires ou faire l'escompte, les Bordelaises s'en vengent à l'écarté ; il faut que le sexe prenne quelque part sa revanche. A Paris, une femme passionnée compose un roman, élève des poneys et renverse un ministère : la voilà *femme*. A Bordeaux, elle joue sa fortune, sa parure, l'*alliance* de son mariage, l'honneur de l'époux. En 1815, madame de T... joua son amant et le perdit.

Soyons justes : ces mœurs ne sont pas bordelaises, elles sont plutôt espagnoles, juives, péruviennes ; ici anglomanes ; plus loin créoles, tantôt sauvages, tantôt

corrompues. Les origines hétérogènes de la population se reproduisent dans son moral comme dans son physique, dans les actions comme dans les traits du visage, et dans les idiotismes de la langue. Le défaut d'éducation, qui résulte de ce mélange de natures et de races, ne sert qu'à l'augmenter encore. Issues de familles juives, américaines et françaises héréditairement croisées, les femmes de Bordeaux, après quelques générations et quelques révolutions, en viennent à ne plus savoir la religion de leurs ancêtres, et même comment elles devraient adorer Dieu. Le père est du consistoire, la mère catholique, la fille protestante, et souvent on a oublié de faire baptiser son frère. Telle est la préoccupation dans les cultes, la suite des idées pieuses. C'est au point que des parents, fort unis, mais à convictions fanatiques, préfèrent de ne point donner de religion à leur enfant, quand ils diffèrent d'avis sur le dogme, plutôt que de renoncer à leurs traditions ou de céder aux préjugés. Le tempérament irritable et voltairien du Gascon n'adoucit pas ces étranges débats de la vie intérieure. On comprend alors combien l'esprit des femmes doit souffrir dans la partie la plus délicate de sa culture, dans l'usage des pensées douces et sereines qui découlent du ciel.

Aussi, la Bordelaise n'a pas la grâce intime, ce je ne sais quoi de rêveur et de mélancolique, de chaste et de voilé que les Anglaises rencontrent avec tant de bonheur, dont les Allemandes du nord ont fréquemment le secret, et qui se trouve même à faible dose dans les Flamandes de la vieille roche, dans les types de Van Dyck. La *Marguerite* de Goethe reste un problème incompréhensible pour la femme brillante d'un armateur des Chartrons ; mais rien ne lui plaît tant qu'*Indiana*, si ce n'est Balzac et peut-être Paul de Kock. Plus attrayante que jolie, plus spirituelle que romanesque, plus vive que sensible, elle veut l'éclat : le rouge dans les couleurs, la fanfare dans la musique, le piment dans les sauces, la flamme dans l'amour. La toilette d'une femme de Bordeaux a trop souvent du mauvais goût, jamais de banalité. L'indépendance d'une robe ou d'un fichu, la nationalité d'un chapeau, le patriotisme d'une chaussure sont tellement des affaires politiques dans sa vie, que la vogue d'une mode à Paris est quelquefois précisément la raison de sa chute à Bordeaux. J'avoue humblement que la réciproque n'a pas lieu. Les Parisiennes, bonnes et faciles, savent qu'elles sont au monde pour tout donner, voire le ton ; les Bordelaises, altières et coquettes, voudraient tout prendre, le ridicule aussi.

S'il était permis, à propos de jolie femme, de chercher le secret des caractères dans la physiologie du goût, on trouverait une explication du présent mythe à la halle de Bordeaux. C'est là qu'il faut voir la Bordelaise trahissant une nature de feu par l'originalité piquante de ses appétits. L'abricot et le raisin sont des fruits qu'elle préfère ; le pourpre et le velours de la pêche, les traditions échevelées du pampre s'accordent avec cette préférence qui flatte ses regards et ses penchants. Dans les plus fortes chaleurs de l'été, dans le plus vif entraînement du bal, c'est tout au plus si la Parisienne élégante et pâle se risquerait à porter à ses lèvres un verre d'eau limpide, cristal moins pur encore que la transparence de ses mains et que la sérénité de son âme. La Bordelaise avalera, sans hésiter, une coupe embaumée, où le médoc rit dans la fougère, et ses yeux pétillants se rempliront aussitôt de tout l'esprit

qu'elle aura puisé dans le flacon. Il y en a même qui boiront avec beaucoup de grâce, pour peu que vous y teniez, au goulot de la bouteille.

> Surrentina bibis ; nec murrhina picta, nec aurum
> Sume : dabunt calices hæc tibi vina suos. MARTIAL.

> Pour boire le Sorrente il n'est besoin, ma chère
> De porcelaine ou d'or : l'amphore, c'est ton verre.

J'avoue que le goulot fin, transparent, allongé des bouteilles de Bordeaux prête singulièrement d'élégance à ce geste vif, mais commun. Les Bordelaises d'ailleurs ne sablent pas ainsi tous les crus indifféremment : la noblesse ou l'antiquité du jus seule provoque ce mépris pour la coupe. Lorsqu'une femme des Chartrons met de l'eau dans son vin, ou le boit à petites gorgées dans un gobelet, c'est mauvais signe. Aussi ces dames s'excusent-elles de l'abus du goulot à la façon de madame Pasta.

Cette charmante cantatrice, dans son voyage d'Angleterre, voulut essayer de toutes les mœurs britanniques : conséquemment elle buvait bien. Admise avec cérémonie dans un cercle de *bas bleus* qui ne boivent que de l'eau, une femme auteur, frêle et mélancolique, lui demanda si par hasard elle prenait toujours de cet horrible *porter*. « Fi donc! s'écria madame Pasta ; je ne prends plus maintenant que *half and half*. » Le *half and half* est une boisson d'été, qui se compose moitié de porter et moitié d'ale! C'est absolument l'histoire d'Ibrahim-Pacha, qui, pour se rafraîchir, boit de l'eau de riz coupée avec du vin de Champagne.

Mais, à l'instant de finir ma tâche, je m'aperçois d'un oubli singulier. La Bordelaise est-elle jolie? Question difficile. J'ai envie de répondre comme Sganarelle : Hippocrate dit *oui*, mais Galien dit *non*.

Wilkes disait à lord Townshend : « Vous êtes aussi beau que je suis laid. Donnez-moi une demi-heure d'avance ; nommez la femme qui sera l'objet de nos attentions communes : je parie vous battre. Et savez-vous pourquoi? Vous êtes beau ; vous croirez que vos avantages vous dispensent de bien des égards, tandis que moi, j'en doublerai la dose en raison de ma laideur. »

Au lieu de Wilkes, supposez la Bordelaise (mille pardons!); à la place de lord Townshend, figurez-vous une femme quelconque de tout autre lieu du monde où elles ne sont que belles, et d'ailleurs, maintenez les termes de la proposition, en lui mettant pour but un homme : ce sera la réponse demandée, ou je meurs. Non, la Bordelaise n'est pas jolie! non, ses regards, sa chevelure de jais, son pied mignon, sa taille fine, ses dents de perle ne suffisent pas à sa beauté matérielle! Mais, en revanche, elle a tant d'esprit et tant de grâce toujours, souvent même tant de cœur, que si le jugement de Pâris était à refaire, en admettant que le berger de la Troade fût un connaisseur, les plus belles femmes de l'Europe seraient vaincues, dans leur éclat *physique*, par la Vénus tout *intellectuelle* de Bordeaux.

ANDRÉ DELRIEU.

L'ENFANT DE FABRIQUE

L'ENFANT DE FABRIQUE.

Il est un édifice humble, honorable, qui se construit sous nos yeux, et dont nous ne nous glorifions pas assez, peut-être parce qu'il ne s'adresse qu'à notre reconnaissance, et non à notre orgueil. Cet édifice n'est autre que la collection des établissements de bienfaisance et de charité, les salles d'asile, les caisses d'épargne, les conservatoires d'industrie, les sociétés de prévoyance, de patronage et de secours mutuels, les écoles primaires, les écoles normales primaires, et tant d'autres fondations toutes consacrées à l'amélioration et au soulagement des classes pauvres. Il est un genre d'écrits qui rallient, suivant nous, un nombre trop restreint d'intelligences : ce sont ces ouvrages spéciaux, ces livres de pur désintéressement, qui viennent de temps à autre, à l'aide de recherches inspirées par la religion du bien, jeter un jour inattendu sur certaines misères ignorées. Que de gens à idées ou à utopies sociales souriraient de pitié s'ils entendaient dire que la philanthropie sera peut-être dans l'avenir un des meilleurs titres de notre époque! Par ce mot, nous entendons la philanthropie éclairée, pratique, dégagée de tout sentimentalisme, et de toute exaltation individuelle qui tendrait à fausser son but. Ce seront de beaux noms à citer un jour, que ceux d'Howard, d'Owen, de madame Fry, de Montyon, et de tous ceux qui auront contribué par leur zèle à guérir quelques-unes des grandes plaies de l'humanité.

Le portrait que nous allons retracer fera naître sans doute de tristes réflexions sur les mœurs et la destinée d'une certaine partie de la jeune population qu'on emploie, ou, pour mieux dire, qu'on exploite dans les usines ou manufactures. Nous allons essayer de reproduire tout un côté de l'enfance du peuple, de raconter ses premières misères, ses luttes prématurées, les influences funestes qu'un travail abusif et souvent corrupteur exerce sur son existence et sur sa moralité. Il est des infortunes qu'il est bon de reproduire, fût-ce même sous la forme de simple esquisse; car, s'il est vrai qu'il y ait dans notre caractère national beaucoup de frivolité, il n'en est pas, en revanche, de plus sensible au bien, ni de plus prompt à courir au-devant des infortunes une fois signalées. Puissions-nous donc exciter de nouveau la sympathie publique, déjà provoquée en faveur d'une classe jeune et intéressante!

On sait qu'une loi tendant à abolir l'odieuse traite des enfants dans les manufactures à été présentée aux Chambres dans cette session dernière. Nous souhaitons bien vivement qu'elle produise tous les bienfaits qu'on en attend, car elle peut être considérée comme une loi d'urgence. Vouloir améliorer ou moraliser les ouvriers sans remonter aux sources primitives de leur démoralisation, c'est-à-dire à l'étrange éducation qu'ils reçoivent en si grand nombre dans les fabriques, c'est vouloir atteindre le mal sans aller jusqu'à la racine. On prétend que l'ouvrier se perd et se corrompt; il serait plus juste de dire que le plus souvent il naît corrompu et vicié.

Cela dit, transportons-nous sans transition dans la région même des existences que nous allons étudier, c'est-à-dire à la fabrique, dans un de ces vastes établissements qui représentent pour tant de jeunes ouvriers à la fois le berceau, le logis, l'école, et, faut-il le dire aussi? la tombe.

C'est à trois ou quatre heures du matin que commence ordinairement la journée de l'enfant de fabrique. Plaçons-nous sur la route de Mulhouse ou de Sainte-Marie-aux-Mines, avant le lever du jour, par une neige de décembre, et assistons à l'arrivée de ces familles d'ouvriers qui sont contraintes de faire quelquefois deux ou trois lieues à pied pour se rendre à la filature, et, le soir, de refaire le même trajet pour regagner leur logis. Dans les pays manufacturiers, les ouvriers trouvent rarement à se loger dans l'intérieur des villes; l'encombrement et la cherté des loyers les obligent à aller chercher une habitation souvent fort éloignée de la manufacture.

Le départ et le retour de ces caravanes offrent un spectacle vraiment affligeant. Des femmes au teint hâve, au corps voûté, marchent pieds nus au milieu de la boue, leur robe renversée sur la tête. Il faut savoir que le parapluie est un meuble inconnu dans la plupart des filatures de l'Alsace. On cite à Vesserling la manufacture de M. Nicolas Schlumberger comme une de celles où les ouvriers mènent la vie la plus heureuse; on évalue leur prospérité d'après le nombre de parapluies que l'on remarque dans les ateliers.

Mais, dans ces départs et ces retours d'ouvriers, rien n'est plus triste que de voir ces milliers d'enfants à peine vêtus, marchant derrière leur mère en grelottant, portant sous leur bras le morceau de pain qui doit composer leur pitance de toute la journée. Ce sont les jeunes ouvriers de la fabrique, qui vont faire un rude apprentis-

sage de l'existence en travaillant quatorze ou quinze heures par jour, c'est à-dire trois ou quatre heures de plus que les forçats, et cela dans une atmosphère d'étuve. Il en est qui n'ont guère plus de cinq ou six ans. A la fabrique de Sainte-Marie-aux-Mines, certains enfants sont même employés dès l'âge de quatre ans et demi à dévider les trames. On remarque parmi eux un grand nombre de scrofuleux. Les vallons qui environnent Sainte-Marie, et qu'habitent les ouvriers, sont humides, malsains, ce qui rend les goîtres très-communs. Les enfants de fabrique gagnent, terme moyen, de six à sept sous par jour; c'est à peine leur nourriture, d'autant qu'à Sainte-Marie les denrées sont à un prix fort élevé, attendu qu'une grande partie des légumes et des grains qu'on y consomme est tirée de la plaine de l'Alsace. On compte parmi les enfants qui naissent dans ce malheureux pays un grand nombre de sourds-muets et d'idiots, ce qui n'empêche sans doute pas les fabriques du pays de recevoir leur contingent habituel d'enfants, par suite d'une convention analogue à celle que M. Charles Dupin signale dans son rapport fait à la Chambre des pairs en février dernier. L'honorable pair affirme qu'en Angleterre, pendant la dernière partie du siècle dernier, par un contrat passé entre un manufacturier de Lancastre et les administrateurs d'une paroisse de Londres, le fabricant s'engageait à accepter un idiot sur vingt enfants bien portants et pourvus d'intelligence.

Parmi les économistes et les moralistes qui se sont occupés de la question du travail des enfants dans les manufactures, nous citerons, en Angleterre, MM. Horner, Labouchère, et, en France, MM. de Gerando, Gillet, et surtout le docteur Villermé, qui nous a été d'un si grand secours dans nos recherches. En suivant l'ordre établi par ce dernier dans son excellent ouvrage sur les classes ouvrières, nous diviserons les enfants de fabrique en deux grandes catégories, qui embrasseront à peu près la totalité de l'industrie française. Nous placerons dans la première les ouvriers employés dans les manufactures de laine, de coton et de soie, et dans la seconde, ceux qu'emploie l'industrie dite *métallurgique*, et qui comprend les forges, les hauts fourneaux, les fonderies, les constructions de machines à vapeur, etc... Quand nous aurons parcouru ces deux classifications principales, nous aurons une idée, sinon complète, du moins assez exacte, des mœurs et de l'existence des enfants de fabrique. Le lecteur pourra décider lui-même si la loi que la Chambre vient de porter en leur faveur pouvait comporter l'ajournement.

Pour étudier et connaître à fond la véritable destinée de ces jeunes ouvriers, c'est principalement sur la filature qu'il faut porter son attention; car c'est là qu'on rencontre les plus graves abus, et les effets les plus tristes des calamités qui pèsent sur ces existences.

Dans l'industrie cotonnière, les enfants sont principalement occupés à l'épluchage du coton, au cardage, et surtout au dévidage du fil. Chaque métier à filer en occupe deux ou trois, qui sont ordinairement dirigés par un adulte. Plusieurs détails de la fabrication présentent des dangers réels : ainsi le battage du coton produit presque toujours la suffocation; certaines machines employées à Amiens, qui minaient les forces des enfants qui les dirigeaient, ont même occasionné une plainte du conseil des prud'hommes, et par suite un arrêté de la mairie qui ordonnait la suppression de

ces machines. Pour les ateliers de tissage qui sont encore soumis au vieux régime des métiers à bras, on choisit ordinairement des pièces situées au-dessous du sol, sans soleil, presque sans lumière. L'air qu'on y respire est épais, insalubre, et depuis longtemps on a reconnu qu'il exerçait une influence funeste sur la santé des travailleurs, et surtout sur les poumons délicats des enfants. Mais on a reconnu aussi que l'atmosphère de ces locaux souterrains pouvait seule rendre les fils des chaînes souples, ténus, ductiles, propres à l'opération de l'*encollage* : la santé de l'ouvrier a été subordonnée à la réussite de la main-d'œuvre.

Les enfants employés dans les filatures de laine ou de coton prennent diverses appellations, suivant les fonctions qu'ils remplissent. Il y a le *tireur*, le *laveur*, le *bobineur*, le *balayeur*, le *rattacheur* surtout, variété particulière de l'enfant de fabrique, qui se multiplie à l'infini dans les filatures, et qui mériterait d'être décrite spécialement, si le plan que nous nous sommes tracé ne nous obligeait à embrasser seulement les généralités, sans entrer dans les détails. Les fonctions du rattacheur consistent à surveiller les fils, à rattacher ceux qui se brisent, à nettoyer les bobines, et à ramener le coton qui s'échappe du ventilateur. Il est, à proprement parler, l'aide, l'élève, et presque toujours le souffre-douleur du fileur. Ses fonctions, quant aux mauvais traitements qu'il lui faut subir, ont une certaine analogie avec celles du mousse de bâtiment. A Reims, et dans d'autres villes de fabrique, il est établi en principe que les fileurs peuvent impunément rouer de coups les rattacheurs qui leur sont confiés. Ce fait est attesté par un passage d'un journal qui s'occupe spécialement des intérêts des manufactures, et dont on ne saurait suspecter le témoignage. On lit dans *l'Industriel de la Champagne*, du 23 septembre 1835 : « Dans quelques établissements de Normandie, le nerf de bœuf figure sur le métier au nombre des instruments de travail. Dans les moments de presse, quand les ouvriers passent la nuit à travailler, les enfants doivent également veiller et travailler, et quand ces pauvres créatures, succombant au sommeil, cessent d'agir, on les éveille par tous les moyens possibles, le nerf de bœuf compris. »

Dans les manufactures de laine ou de coton, les enfants, même quand ils ne remplissent que des fonctions de simple surveillance, sont presque toujours condamnés à rester debout seize ou dix-sept heures par jour, à peu près dans la même attitude, enfermés dans une pièce sans air, remplie d'une chaleur suffocante. J'ai entendu certaines mères de famille se plaindre de la longueur des classes et des études, qui ne s'étendent pas, disaient-elles, dans les colléges, à moins de deux heures consécutives. Elles craignaient qu'une application aussi prolongée ne compromît à la longue la santé de leurs fils. Probablement ces mères-là n'avaient pas visité les filatures de Thann et de Mulhouse, ni vécu dans les quarante degrés de chaleur que nécessite l'apprêt des toiles dit *écossais*. Une pareille visite eût aguerri leur sollicitude maternelle.

Les filles sont employées dans l'industrie cotonnière et lainière en aussi grand nombre, et à peu près aux mêmes âges que les garçons. Les noms qu'elles portent dans les diverses fabriques, où elles entrent généralement de cinq à huit ans, servent à désigner leurs fonctions : les catégories les plus nombreuses sont celles des *épluchcuses*, des *picoteuses*, des *napeuses*. Leur condition n'est guère meilleure que

celle des jeunes ouvriers mâles : si ce n'est qu'elles n'ont pas à subir les mauvais traitements qui sont infligés aux rattacheurs, elles vivent non moins misérablement que ces derniers. Elles sont, de plus, en butte, pour la plupart, à des dangers moraux qui sont la conséquence forcée de leur sexe et de leur condition, et que nous aurons à signaler plus loin. La position où elles se trouvent, les piéges qui les entourent, et qui ne laissent pas même la première innocence à leurs plus jeunes années, la honte qui pèse sur elles presque toujours avant l'âge ordinaire de la dépravation, ces détails ne seront pas le trait le moins frappant du tableau que nous avons entrepris de retracer.

Nous avons déjà dit quelques mots de la condition misérable des ouvriers du département du Bas-Rhin ; nous avons signalé à l'avance une partie des calamités qui atteignent les mœurs et l'existence des enfants employés dans ces fabriques, race chétive, abandonnée, et vraiment orpheline. Parmi nos districts manufacturiers, il en est un qui mérite surtout d'être signalé comme surpassant tous les autres en fait de misère et de dénûment : nous voulons parler du département du Nord, et particulièrement de la ville de Lille, où le nombre des pauvres inscrits sur les registres des bureaux de bienfaisance est évalué à près de 30,000. Ce chiffre seul indique la situation de la classe ouvrière. Il faut, du reste, consulter à ce sujet M. de Villeneuve-Bargemont dans son *Économie chrétienne*, qui décrit ainsi ces misères : « Sans instruction, sans prévoyance, abrutis par la débauche, énervés par les travaux des manufactures, entassés dans des caves obscures, humides, ou dans des greniers où ils sont exposés à toutes les rigueurs des saisons, les ouvriers parviennent à l'âge mûr sans avoir fait aucune épargne, et hors d'état de suffire à l'existence de leur famille. Ils sont tellement ivrognes, que, pour satisfaire leur goût des boissons fortes, les pères et souvent les mères de famille mettent en gage leurs effets, et vendent les vêtements dont la charité publique ou la bienfaisance particulière a couvert leur nudité. Beaucoup sont en proie à des infirmités héréditaires. Il s'en trouvait, en 1828, jusqu'à 3,687 logés dans des caves où règne la malpropreté la plus dégoûtante, et où reposent sur le même grabat les parents, les enfants, et quelquefois des frères et sœurs adultes. »

Pour observer l'enfant de fabrique, et connaître le dernier degré d'abrutissement et d'indigence où peut tomber la race humaine, c'est donc à Lille qu'il faut se transporter, dans la rue des Étaques surtout, qui est le centre et le réceptacle des plus misérables existences. Il faut avoir le courage de descendre dans ces caves, dont aucune habitation de Paris ne saurait offrir même l'image ; il faut avoir vu reposer dans un même lit une famille entière, depuis l'aïeul jusqu'aux petits-enfants, sans distinction de sexe ni d'âge. Les greniers, qui servent aussi de logement aux classes ouvrières, sont encore plus insalubres que les caves. Mais, pour donner une idée complète de ces habitations, et bien pénétrer nos lecteurs de l'authenticité des faits que nous transcrivons, nous ne saurions mieux faire que de joindre à nos citations précédentes un extrait du rapport fait à la municipalité, à l'époque du choléra, par la commission du conseil de salubrité du département du Nord.

« Il est impossible, dit ce rapport, de se figurer l'aspect des habitations de nos pau-

vres, si on ne les a visitées. L'incurie dans laquelle ils vivent attire sur eux des maux qui rendent leur misère affreuse, intolérable, meurtrière. Dans leurs caves obscures, dans leurs chambres, qu'on prendrait pour des caves, l'air n'est jamais renouvelé : il est infect ; les murs sont plaqués de mille ordures. S'il existe un lit, ce sont quelques planches sales, grasses ; c'est de la paille humide et putrescente ; c'est un drap grossier, dont la couleur et le tissu ne sauraient se reconnaître ; c'est une couverture semblable à un tamis. Les fenêtres, toujours closes, sont garnies de papier et de verres, mais si noirs, si enfumés, que la lumière n'y peut pénétrer ; et, le dirons-nous ? il est certains propriétaires (ceux des maisons de la rue du Guet, par exemple) qui font clouer les croisées, pour qu'on ne casse pas les vitres en les fermant et en les ouvrant. Le sol de l'habitation est encore plus sale que tout le reste : partout sont des tas d'ordures, de cendres, de débris de légumes ramassés dans les rues, de paille pourrie ; aussi l'air n'est-il plus respirable. Et le pauvre lui-même, comment vit-il au milieu d'un pareil taudis ? Ses vêtements sont en lambeaux, recouverts, aussi bien que ses cheveux, qui ne connaissent pas le peigne, des matières de l'atelier. Rien n'est plus horriblement sale que ces pauvres démoralisés. Quant à leurs enfants, ils sont décolorés, ils sont maigres, chétifs, vieux et ridés ; leur ventre est gros, et leurs membres sont émaciés, leur colonne vertébrale a gauchi, leur cou est contusé ou garni de glandes, leurs doigts sont ulcérés, et leurs os gonflés et ramollis ; enfin ces petits malheureux sont tourmentés, dévorés par les insectes. »

Si nous passons du département du Nord dans celui de la Seine-Inférieure, l'un des plus populeux et des plus industriels de France, nous voyons les mêmes abus, les mêmes misères se reproduire : excès de travail pour les jeunes enfants, mélange des sexes dans les ateliers, initiation précoce aux habitudes vicieuses des adultes, enfin entassements dans des taudis infects. A Rouen, les ouvriers occupent, ainsi qu'à Lille, un quartier spécial. Il existe des maisons qui sont entièrement consacrées à loger les ouvriers. Ceux qui n'ont pas de famille ont recours à un logeur, qui se charge, pour quatre francs par mois, de leur tremper la soupe chaque jour, et de leur fournir une moitié de lit. Les ouvriers rouennais couchent généralement deux, quelquefois trois dans un même lit. Les serruriers, tourneurs, menuisiers, mécaniciens, ciseleurs sur métaux, obtiennent les salaires les plus élevés, et se font remarquer, comme nous le verrons plus loin, par leur inconduite. La plus grande partie de leur gain est employée au cabaret. On les regarde comme les plus fidèles habitués des guinguettes des faubourgs ; souvent même il arrive qu'ils s'y installent avec leurs enfants, qu'ils rendent, dès leurs premières années, témoins et complices de leurs excès. Est-il besoin d'ajouter qu'ils sont, pour la plupart, incapables de faire la moindre économie, et que quelques jours de chômage suffisent pour les réduire à la plus affreuse misère ?

Dans les environs de Rouen, à Bolbec, à Darnetal, il existe un grand nombre de filatures ; mais les ouvriers n'y sont guère plus heureux que ceux qui sont employés dans l'intérieur de la ville. Dans plusieurs de ces filatures, le travail n'est pas interrompu un seul instant pendant vingt-quatre heures consécutives. Il y a le service de jour et celui de nuit : le service de jour est de quatorze heures, et celui de nuit, de dix.

La classe la plus malheureuse des ouvriers de la campagne est, sans contredit, celle des tisserands en coton, qui reçoivent des salaires qui ne sauraient suffire à leurs plus strictes besoins. M. Alexandre Lesguillier, auteur d'une notice historique et statistique sur la ville de Darnetal, fait remarquer qu'outre leurs dépenses indispensables, ils sont, de plus, obligés de se fournir de colle, et cet achat doit être prélevé sur les dix-huit sous par jour qui peuvent être considérés comme le taux moyen de leur salaire.

Cependant, pour ne pas être taxé d'exagération dans aucun des détails que nous rapportons, nous devons dire que la condition des ouvriers de Rouen est généralement plus tolérable que celle de ouvriers de Lille, si l'on excepte toutefois les tisserands en calicots et en rouennerie. Encore ces derniers ont-ils le bon esprit de laisser le tissage pendant quatre ou cinq mois de l'année, pour se consacrer aux travaux de la campagne, qui leur offrent des bénéfices plus sûrs.

La ville de Reims peut être considérée comme un des principaux centres de l'industrie lainière. L'enquête commerciale de l'une des dernières années attestait qu'elle occupait environ cinquante mille ouvriers, tant dans l'intérieur de la ville que dans les campagnes environnantes. Autrefois les ouvriers trouvaient chez les entrepreneurs les objets de fabrication première, qu'ils emportaient chez eux, ce qui leur permettait de travailler en famille. Mais depuis quelques années, ce mode de travail a été presque entièrement supprimé par suite du nombre considérable d'usines et d'ateliers qu'a fait naître le besoin d'une production plus active. L'industrie a gagné peut-être à ces changements, mais les mœurs, et particulièrement celles des enfants, ont dû se ressentir des funestes effets que produisent infailliblement la confusion des sexes et le travail en commun. Il ne paraît même pas que la condition matérielle de la classe manufacturière se soit beaucoup améliorée sous ce nouveau régime. M. Villermé déclare que rien n'est plus triste ni plus misérable que l'intérieur des pauvres ouvriers rémois domiciliés loin du centre de la ville, et donne sur leurs mœurs et leurs habitations les détails suivants :

«Qu'on se figure des maisons basses, d'un aspect misérable, des chambres fréquemment sales et humides, quoique presque toujours bien éclairées ; et la pièce à feu, la seule habitable (je ne dis pas la seule habitée, car souvent le grenier est sous-loué par les malheureux du rez-de-chaussée à de plus malheureux qu'eux encore), est communément si petite, qu'un métier à tisser ne peut pas y tenir avec un lit. Les misérables réduits, que précèdent des cours mal pavées, couvertes d'ordures, se louent depuis cinquante-cinq ou soixante francs jusqu'à quatre-vingt-dix. En outre, le loyer s'en paye chaque mois, et même chaque semaine. On ne voit au lit des malheureux qui les habitent qu'un mauvais matelas avec des draps sales et usés. Ces draps sont souvent les seuls que possède la famille : alors, quand on les blanchit, elle couche nécessairement à nu sur le matelas. Un petit lit de paille, destiné aux enfants, se trouve quelquefois à côté du premier. Enfin, il y a rarement, dans ces logements, des métiers à tisser, et même des poêles ou fourneaux à chauffer : les locataires sont trop pauvres pour en posséder; quand il y en a, c'est qu'ils les tiennent à loyer. On conçoit le mélange, le pêle-mêle des sexes qui existe dans ces masures si pauvres. Il suffit de voir leur mobilier pour se faire une idée de leur profonde misère : aussi presque

tous les ouvriers sont-ils inscrits au bureau de bienfaisance ; du moins les enfants et les vieillards. »

Le même auteur remarque qu'une grande partie de la population ouvrière à Reims est adonnée à l'ivrognerie. Il faut toutefois tenir compte des ouvriers étrangers, qui se trouvent en grand nombre dans cette ville. Les désordres qui s'y commettent doivent surtout être attribués aux Belges qui y affluent, puis à un certain nombre de forçats libérés qui achèvent de jeter le trouble et la démoralisation dans la population des fabriques et des ateliers.

Pour compléter ce qui concerne les habitudes et les mœurs des ouvriers de Reims, nous rapporterons ici ce qu'un habitant de cette ville écrivait, en 1836, sur les classes employées dans les manufactures. Les détails suivants, dont on peut garantir l'authenticité, seront le plus complet témoignage des principes et du genre d'éducation que reçoivent les jeunes enfants qui se trouvent, dès leurs plus jeunes années, initiés et mêlés à de pareilles mœurs.

«Depuis 1834, les ouvriers de Reims qui ont de la conduite pourraient presque tous être heureux ; mais ceux des quartiers Saint-Remy et Saint-Nicaise (qui sont principalement habités par les plus mauvais sujets des fabriques) se livrent d'autant plus aux débauches, surtout à l'ivrognerie, que leurs salaires sont plus forts. La plupart des mieux rétribués ne travaillent que pendant la dernière moitié de la semaine, et passent la première dans les orgies. Les deux tiers des hommes et le quart des femmes qui habitent les rues de Versailles, Tourne-Bonne-Eau, s'enivrent fréquemment ; un très-grand nombre y vivent en concubinage ; beaucoup se prennent, se quittent et se reprennent ; plusieurs cependant restent toute leur vie attachés l'un à l'autre. Quant aux enfants, ils meurent très-jeunes, ou bien ils contractent tous les vices des pères et mères. Ils sont tellement adonnés aux boissons spiritueuses, que communément ils nous apportent à nous, cabaretiers, leur meilleur habit ou quelque meuble sur lequel on leur avance du vin ou de l'eau-de-vie ; si, au bout d'un temps donné, ils ne nous ont pas payé, ces objets nous appartiennent. Lorsqu'on leur parle d'ordre et d'économie, ils répondent que le commerce seul les fait travailler et vivre, que pour le faire aller il faut dépenser de l'argent, que l'hôpital n'a pas été fondé pour rien, et que s'ils voulaient tous faire des épargnes, être bien logés, bien vêtus, le maître diminuerait leur salaire, et qu'ils seraient également misérables.»

Que peut-on ajouter à un pareil récit qui peigne mieux la misère, et surtout la profonde ignorance d'une certaine partie de la classe ouvrière ? Ne voit-on pas là toutes les preuves irrécusables du vice inhérent plutôt à l'espèce qu'à l'individu ? Il existait il y a quelques années, à Reims, une association d'un genre singulier, qui avait pour nom la *Société des déchets*. Cette société était instituée pour prévenir les soustractions de laine ou de coton qui pouvaient être faites dans les filatures. Ce fait est attesté par M. Michel Chevalier, dans son ouvrage sur l'Amérique du Nord, où il est dit que les ouvriers de Reims donnent la laine soustraite par eux pour le quart de ce qu'elle vaut, et l'échangent au cabaret à raison d'un demi-litre de vin pour un *écheé* de fil. Nous le demandons, comment de pareilles habitudes ont-elles pu s'enraciner dans une population ? comment des établissements fréquentés par des ou-

ENFANT DE FABRIQUE

vriers, et qui, par cela même, exigeaient une surveillance spéciale, ont-ils pu se prêter à de semblables échanges?

En Alsace, et principalement à Mulhouse, on remarque dans les fabriques un grand nombre de jeunes enfants qui appartiennent à des familles suisses ou allemandes que l'espoir d'obtenir en France un salaire plus élevé que celui qu'elles reçoivent dans leur pays conduit à s'expatrier. Ces familles, qui tombent ainsi par nuées sur certains cantons manufacturiers, ne peuvent trouver à se loger dans les villes où sont situées les fabriques, ni même dans les villages voisins : elles se logent quelquefois à une distance de deux ou trois lieues; les enfants sont donc obligés de prendre sur leur sommeil le temps que nécessitent les allées et retours du logis à la fabrique. Les journées étant communément de seize à dix-sept heures, le départ et l'arrivée emploient quelquefois trois, et même quatre heures : on voit le temps qui leur reste pour le sommeil.

Lorsqu'on passe, en visitant le département du Haut-Rhin, d'un canton manufacturier à un canton agricole, on est frappé de la différence qui existe entre l'attitude, la physionomie, la santé des enfants des deux cantons. Ceux du district agricole sont frais, épanouis, robustes, tout en eux annonce la force et la vigueur; tandis que, chez ceux du district manufacturier, on remarque tous les signes d'un abattement précoce, la pâleur, des membres grêles, un corps affaissé. «Cette différence, dit M. Villermé, se remarque surtout lorsque, en allant de la ville de Thann à celle de Remiremont, on passe du dernier village du département du Haut-Rhin, Orbay, à celui de Bussang, qui est le premier du département des Vosges; et pourtant les enfants d'Orbay ne sont pas les plus malheureux ni les plus mal portants du Haut-Rhin.»

Les machines, qui sont venues substituer dans plusieurs fabrications les forces matérielles aux forces de l'homme, n'ont fait qu'augmenter le nombre des enfants qu'on emploie dans les manufactures. Les travaux que les machines n'exécutent pas, n'exigeant pas l'emploi des forces des adultes, ont pu être confiés en grande partie à de jeunes bras, et ont en même temps rendu la tâche des enfants plus lourde et plus grave qu'autrefois. Il est prouvé, d'après les *Notices statistiques sur les colonies françaises* aux Antilles, qu'on impose aux nègres des fatigues moindres qu'aux jeunes ouvriers. Cette exploitation inique et cruelle a plus d'une fois provoqué les plaintes d'hommes éclairés et généreux : ainsi le docteur Jean Gerspach, de Thann, a publié d'intéressantes considérations sur l'influence exercée par les filatures et les tissages sur la santé des ouvriers; mais ces réclamations sont jusqu'à présent restées sans effet. D'ailleurs, dans la discussion qui fut ouverte dans le sein de la Société industrielle de Mulhouse, sur les causes qui produisaient l'altération de la santé des jeunes travailleurs, les opinions furent partagées. Les uns attribuaient ces funestes effets à l'insalubrité des ateliers; les autres, au défaut de nourriture et de soins; le plus grand nombre, aux vapeurs et émanations que produit la fabrication, et qui ne permettent aux jeunes enfants que de respirer un air vicié; les excès prématurés de boisson et de débauche furent aussi allégués. Cette diversité d'opinions servit du moins à faire connaître l'étendue des maux qui pesaient sur l'enfance manufacturière, et l'urgence des remèdes qu'il convenait d'y apporter.

A Elbeuf, à Louviers, les ouvriers se trouvent dans une position généralement meilleure; enfin, à Sedan, et même à Lyon, quoi qu'on puisse inférer des émeutes de 1834, une certaine portion de la classe ouvrière vit dans une situation que l'on peut appeler voisine de l'aisance, si on la compare à celle des ouvriers de l'Alsace et du Nord; le dimanche, les ouvriers de Sedan ont même dans leur mise quelque chose de recherché qui annonce chez eux des habitudes d'ordre et d'économie qu'on ne rencontre dans les autres pays que parmi la classe bourgeoise : il faut dire aussi qu'à Sedan il existe des caisses de secours pour les ouvriers, et des écoles primaires pour leurs enfants.

Déclarons toutefois, et ce point nous semble essentiel à remarquer dans l'existence des enfants de fabrique, que le taux des salaires des parents, les bénéfices qu'ils peuvent réaliser, n'offrent guère de garanties d'amélioration physique, ni surtout morale, à l'existence des jeunes ouvriers. En effet, telles sont les mœurs de nos artisans, qu'une augmentation de salaire ne fait souvent qu'exercer sur leur existence, et, par conséquent, sur celle de leurs enfants, une influence pernicieuse. Il n'est pas rare de voir un salaire plus élevé augmenter chez l'ouvrier l'incurie, le désordre, la fréquentation du cabaret. A la honte, je ne dirai pas de la classe pauvre, mais de la classe riche, qui s'acquitte si mal des devoirs de tutelle et de patronage qu'elle devrait s'imposer à l'égard de la classe pauvre, l'ouvrier le mieux payé, c'est-à-dire presque toujours le plus intelligent ou le plus habile, est aussi le plus dérangé, le plus vicieux : ainsi, le serrurier mécanicien, que nous avons déjà cité, et qui gagne jusqu'à six francs par jour, compte généralement dans la semaine trois jours de chômage volontaire. Que doit-on conclure de là? Que pour que l'ouvrier soit sobre, exact, laborieux, il faut qu'il soit aux prises avec le besoin? Non, sans doute : une conclusion pareille répugnerait à la fois aux lois de l'humanité et de la raison; car l'ouvrier se dérange, non parce qu'il gagne trop, mais parce qu'il ignore ou méconnaît l'emploi qu'il convient de faire de ce qu'il gagne, parce qu'il n'a pu éprouver les effets de l'économie et du calcul, qui n'existent ni dans son éducation ni dans ses habitudes. Ce qui lui manque avant tout, et en toutes choses, c'est l'éducation, le discernement; mais cette éducation, où peut-il l'avoir puisée, s'il est vrai qu'avant l'âge de raison tel que la loi l'institue, il ait déjà été réduit à l'état de simple moteur, d'instrument aveugle et passif de l'une des grandes forces industrielles?

Cessons donc d'interroger les statistiques, pour rechercher si, dans tel département, le sort des jeunes ouvriers est meilleur ou pire que dans tel autre, et disons, en thèse générale, que leur sort est à peu près le même dans tous les pays où les parents, tuteurs ou fabricants, les considèrent comme un objet de légitime exploitation.

Nous avons déjà donné une idée des ateliers où la plupart des jeunes ouvriers sont entassés; nous avons parlé du double danger auquel est exposée leur santé, soit qu'ils vivent dans l'insalubre atmosphère des caves pour le tissage, soit qu'ils vivent dans les étuves de l'apprêt écossais. On comprend quelles doivent être les conséquences d'un travail égal à celui des hommes imposé à de pauvres êtres chétifs, à peine formés, qui n'échappent à une mort prématurée que pour entrer dans l'âge de la virilité avec un corps débile et un tempérament délabré. C'est ainsi que plusieurs races d'hommes en

France dégénèrent ou se perdent de jour en jour. En voyant les ouvriers des environs de Thann et de Mulhouse, corps affaissés et rabougris pour la plupart, croirait-on que c'est là cette race alsacienne que Louis XIV nous avait léguée si forte et si robuste? Il est prouvé, d'après les relevés statistiques, que sur 10,000 jeunes gens capables de supporter les fatigues du service militaire, les dix départements les plus agricoles de France ne présentent que 4,029 infirmes ou difformes, et réformés comme tels, tandis que les départements les plus manufacturiers présentent 9,930 infirmes ou difformes, et réformés comme tels.

Du reste, ce n'est pas en France seulement que l'on signale l'influence exercée sur la mortalité ou le dépérissement des races par le travail des manufactures et le séjour des fabriques, que l'Anglais Süsmilek appelle les catacombes de la population. « Lorsque le gouvernement britannique, dit M. Charles Dupin, voulut tarir dans leur source les maux produits par le travail des fabriques, il fit examiner par un comité médical l'état sanitaire des districts manufacturiers de l'Angleterre. Le comité constata cinquante affections morbides propres aux diverses espèces d'industries, et qu'on ne trouve pas chez la population qui ne pratique pas ces industries. »

Si nous avons dévoilé les misères qui peuplent les greniers et les caves de Lille, de Mulhouse et de Rouen, nous devons avouer aussi que les habitations destinées aux classes ouvrières à Liverpool, à Bristol ou à Manchester, ne sont guère plus salubres. Les artisans y sont entassés dans des taudis où les maladies épidémiques se multiplient d'une façon désespérante. Dans la partie ouest de l'Yorkshire, où la population est employée en grande partie dans les manufactures, la moitié des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans. Il faut dire cependant, pour expliquer cette effrayante mortalité, que l'Angleterre est le seul pays de l'Europe qui n'a pas de police médicale, et où la santé publique est entièrement abandonnée à elle-même.

Ainsi, en France, en Angleterre, et généralement dans tous les districts et cantons où l'industrie manufacturière forme la loi principale du pays, l'enfant de fabrique a une chance sur deux pour ne pas succomber aux infirmités ou aux maladies qui résultent du métier auquel sa prédestination l'enchaîne. Il a moins de liberté matérielle que le prisonnier, qui, du moins, ne respire pas un air infect ou vicié, ne travaille que lorsqu'il lui plaît, et a toujours sa pitance assurée. L'enfant de fabrique, lui, ne connaît aucune des impressions de joie et de bien-être que le travail bien organisé doit procurer, et sans lesquelles il n'est même qu'une sorte d'exaction. Il n'a jamais eu la jouissance d'un habit neuf, d'un bon repas, d'une caresse tendre ou d'une parole bienveillante; il ne connaît pas ces bonnes journées de dimanche ou de fête passées entièrement à respirer et à se divertir, si nécessaires au cœur et à la santé des enfants. Pour lui, toutes les journées se ressemblent et lui ramènent les mêmes haillons, les mêmes tâches ingrates, les mêmes exhalaisons morbides. Quels hommes peut-on attendre d'enfants élevés de la sorte, éclos sans air, sans soleil, sans instruction surtout? Nous nous plaignons de la classe ouvrière, nous la trouvons ignorante, abrutie, émeutière: mais, de grâce, examinons donc le terrain où elle s'ensemence, et les rejetons par lesquels elle se reproduit; rendons-nous compte de ses débuts dans l'existence; examinons la part de priviléges et d'encouragements

que nous lui faisons dans le domaine commun de la propriété et des lumières.

Mais n'anticipons pas, car jusqu'ici nous n'avons encore examiné la condition de l'enfant de fabrique qu'au point de vue des misères physiques et de l'oppression matérielle. Mais que sera-ce donc, si nous entrons dans le cœur même des choses, et si nous examinons une pareille existence au point de vue des croyances, des principes, des notions du juste et du bien, enfin de tout ce qui fixe les instincts, détermine la condition et la ligne de conduite de l'homme social?

Les enfants destinés au travail des manufactures ne reçoivent, à proprement parler, non plus de culture que le cheval destiné à faire manœuvrer la roue d'une machine ou à promener la charrue dans le sillon. Personne ne s'est donné la peine de les éclairer ni de les instruire, de former leur cœur ni de cultiver leur raison. D'ailleurs, qui donc pourrait se charger de ce soin? Leurs parents, dira-t-on. Mais qu'est-ce que leurs pères et mères, si ce n'est des enfants de fabrique comme eux, devenus adultes, entretenus, par leur genre d'existence, dans l'ignorance ou même la dépravation primitive, vivant le plus souvent en concubinage, investis du titre de la paternité, sans en connaître même les plus simples devoirs! D'ailleurs, quand deux êtres ont leur journée prise par un travail abrutissant de seize ou dix-sept heures, quel temps leur reste-t-il pour les soins de l'affection et les impressions morales? Nous avons dit ce qu'étaient les ouvriers à Lille, dans la rue des Étaques; nous les avons montrés couchant pêle-mêle, sans honte ni retenue, sur un même grabat, hommes, femmes, époux, vieillards. Au milieu de pareilles mœurs, que deviennent les instincts, les principes des enfants de fabrique? Qu'espérer pour l'avenir de ces jeunes innocences flétries ou plutôt déflorées avant l'âge par le vice sans discernement, le vice que l'on ne peut, hélas! anathématiser qu'à demi, et qui compose l'unique patrimoine de certains êtres en entrant dans la vie?

Cependant, remarquez que jusqu'ici l'enfant de fabrique, déjà perdu par les exemples de l'intérieur et de la famille, n'est pas encore entré à la fabrique où se rencontrent pour lui tant de nouvelles causes d'avilissement moral. Il n'a pas dépassé les limites de ce qu'on est bien forcé d'appeler le foyer paternel: heureux encore lorsque ce foyer est pour lui remplacé par la salle d'asile! A Lille, il existe une coutume caractéristique, et qui peint bien le degré d'intérêt que les parents portent à leurs enfants. Les femmes d'ouvriers achètent chez les pharmaciens une certaine dose de thériaque qu'elles appellent *dormant :* comme elles sont pour la plupart fort adonnées à l'ivrognerie, elles font prendre ce narcotique à leurs enfants les dimanches, les lundis, et les jours de fêtes, ce qui les dispense de les garder, et leur permet de rester au cabaret aussi longtemps qu'elles veulent. On voit, d'après ce seul fait, comment ces femmes doivent s'acquitter de leurs autres devoirs de mère.

De la salle d'asile, l'enfant de fabrique passe directement à la filature, où commence pour lui cette grande éducation du vice, qui ne le quittera plus jusqu'à sa puberté, et qu'il transmettra fidèlement à sa progéniture avec les mêmes chances de dégradation et de misère. On sait que les mauvais penchants n'ont pas de peine à se glisser dans toute réunion d'hommes ou même d'enfants : or, s'il est vrai que, malgré toutes les garanties de l'éducation et de la surveillance, la vie de collége ne soit pas toujours

exemple d'immoralité, que sera-ce donc d'une agglomération d'enfants sans principes, sans guides, réunis, filles et garçons, dans les mêmes ateliers, travaillant ensemble une partie des nuits sous les yeux d'adultes qui deviennent presque toujours pour eux des instituteurs de vice? Ces diverses circonstances, résultant du travail de nuit, de la réunion des deux sexes, et du contact perpétuel avec des êtres dégradés et corrompus, expliquent les anomalies étranges que présentent l'âge et les mœurs des enfants de fabrique.

La Société industrielle de Mulhouse atteste, dans ses bulletins, que rien n'est plus commun que d'entendre des propos obscènes s'échapper de la bouche des plus jeunes ouvriers. Ils ont toutes les habitudes des adultes, le cabaret, l'ivrognerie, le chômage du dimanche et du lundi. Un industriel des Vosges, qui a publié d'utiles réflexions sur notre régime manufacturier, déclare qu'il faut vivre comme lui au milieu de cette race déplorable, et l'observer de près, pour se faire une idée de sa dégradation précoce et des vices qui la dévorent. Il raconte qu'à l'âge où les ouvriers devraient encore être écoliers, on les voit devenir pères de famille, et que souvent, tandis que de faibles enfants travaillent dans les manufactures, les parents fument et s'enivrent au cabaret. Ce fait des unions précoces est également attesté par les rapports des sociétés industrielles du Haut-Rhin, qui prouvent que l'on compte dans cette ville une naissance illégitime sur cinq naissances totales. Il y a même dans l'Alsace, pour les unions illicites entre jeunes ouvriers, un terme particulier : on les appelle des *mariages à la parisienne,* d'où l'on a fait le verbe allemand *paristeren, pariser,* suivre la mode de Paris. Ainsi, Paris est partout considéré comme le modèle et le taux de toutes les corruptions.

Disons-le pourtant, ces unions, que réprouvent à la fois les lois de la nature et de la morale, sont loin de représenter le dernier degré du vice et de la dépravation que l'on remarque dans les mœurs de l'enfance ou de l'adolescence manufacturière. Il faut même dire que, dans certains districts manufacturiers, on est forcé d'invoquer le concubinage presque comme un bienfait, si l'on remarque la pente funeste que suivent les mœurs des jeunes ouvrières. A Reims, on voit de très-jeunes filles employées dans les manufactures, et qui n'ont guère plus de douze à treize ans, s'adonner le soir à la prostitution. Il y a même dans les ateliers une expression particulière qui désigne cette action : lorsqu'une jeune fille quitte son travail avant l'heure ordinaire, on dit *qu'elle va faire son cinquième quart de journée.* Le terme est consacré, et devient le sujet des plaisanteries de l'atelier. Parent-Duchâtelet déclare, dans son livre, que la ville de Reims envoie à Paris un nombre de prostituées qui l'emporte de beaucoup sur celui des autres villes. Enfin, on lit dans un journal du pays, que nous avons déjà cité (*l'Industriel de la Champagne,* du 14 août 1836), que cette ville est infectée de prostitution, et qu'il s'y trouve peut-être cent enfants au-dessous de quinze ans qui n'ont, pour ainsi dire, d'autre moyen d'existence ; sur ce nombre, il en est dix ou douze qui n'ont pas atteint la douzième année. L'auteur de l'article ajoute : «Je raconte des faits, *et je ne dis pas tout.*»

A Sedan, où les ouvriers sont cependant plus heureux et plus éclairés que partout ailleurs, on remarque également parmi les jeunes ouvrières un certain nombre de prostituées qui font aussi le soir *leur cinquième quart de journée.* Il est prouvé que plu-

sieurs lieux de débauche de Paris se recrutent en partie dans les localités manufacturières. En Angleterre, les mœurs des jeunes filles employées dans les fabriques ne sont guère plus régulières. Les caves de Glascow ont été souvent décrites comme les derniers cloaques du vice et de la misère. Ces caves, où l'on débite de la bière et des liqueurs fortes, servent aussi d'asile aux jeunes ouvrières sans emploi qui viennent là s'associer aux plus honteuses orgies. Le docteur Cowan, qui a fait un rapport complet et détaillé sur les misères de Glascow, déclare qu'un grand nombre de jeunes filles se sont adressées au capitaine Millar, le chef de la police de Glascow, pour être retirées de ces lieux infâmes, où le besoin seul les avait entraînées. Un an ou deux passés au milieu de cette population souffrante suffisent pour les perdre complétement et les précipiter de l'ivresse au vice, et de la maladie à une mort prématurée.

On voit, d'après ces divers témoignages, que le sort des jeunes filles employées dans les fabriques n'est guère moins misérable que celui des jeunes garçons. S'il est vrai qu'elles aient moins à souffrir que ceux-ci des mauvais traitements physiques, en revanche, la moralité, la pudeur, ne sont chez elles que plus gravement et plus prématurément compromises, ce qui suffit pour rétablir la balance du mal. Ces jeunes filles, livrées au désordre dès l'age de douze à treize ans, deviennent les mères des enfants de fabrique, qui sont ainsi, pour la plupart, les fils du concubinage ou de la prostitution, ou de mariages qui n'influent guère d'une façon moins déplorable sur leur destinée par suite des abus que nous avons signalés, la communauté de lit, ou tout au moins de chambre, entre les membres d'une même famille, et, par suite, le manque de retenue, qui est chez tant d'ouvriers la conséquence de l'incurie et de l'extrême dénûment.

Il semblerait que Paris, où se concentrent tant de ressources de civilisation et de lumières, dût être exempt de l'exploitation industrielle des jeunes enfants. N'est-ce pas là, en effet, que naissent et se développent toutes les idées de philanthropie et de régénération sociale? N'est-ce pas là qu'à côté des plus généreuses recherches et des applications les plus éclairées, on trouve aussi les tableaux les plus frappants de dépravation et d'indigence? Aussi n'est-ce pas sans une certaine tristesse mêlée de surprise, que nous avons retrouvé parmi la jeune population parisienne les mêmes abus du travail manufacturier que nous avons eus à signaler dans les provinces? S'il est vrai que l'enfant employé dans les fabriques de Paris ou de la banlieue ne vive pas aussi misérablement que celui du Nord ou de l'Alsace, il n'est que plus prématurément en proie à l'épidémie vicieuse des mœurs manufacturières. La corruption parisienne prend une expression d'autant plus hideuse, qu'elle se trouve personnifiée dans de jeunes existences. Elle emprunte alors un cachet particulier de cynisme et d'effronterie qui fait mieux ressortir encore tout ce qu'elle a d'affligeant dans ses résultats, et d'incurable dans son origine. L'enfant de Paris est un produit à part dans la vaste réunion des vices et des contrastes qui remplissent certains quartiers de la capitale : ses allures, ses habitudes, son langage, ont été popularisés par le crayon et le théâtre; on a souri plus d'une fois devant cette page curieuse de l'existence parisienne, dont on n'a vu que la gaieté, l'intelligente précocité, sans considérer l'abandon et les vices, qui forment presque toujours le revers du tableau.

Cet enfant de Paris, chez qui la dépravation a devancé les années, et que l'adolescence transmet si souvent à la police correctionnelle, a presque toujours eu pour école, et pour ainsi dire pour berceau, un de ces petits ateliers qui pullulent dans les rues sombres et populeuses des sixième et septième arrondissements. C'est là qu'il s'est imbu, dès ses premières années, de ces principes de démoralisation devenus comme traditionnels dans certaines corporations ouvrières. Le jeune ouvrier de Paris, dont l'esprit est généralement plus subtil et plus avancé que celui de l'ouvrier de la province, imite naturellement ce qu'il voit et ce qu'il entend quotidiennement. Il vit dans une réunion d'adultes qui ne sauraient tenir son innocence en garde contre la licence de leur propre langage. Il a de plus, pour perfectionner son jugement et sa raison, les dernières places des petits théâtres des boulevards, dont il est, comme on sait, un des plus assidus habitués; enfin, comme dernier moyen de moralisation et de culture, la barrière Saint-Jacques, les jours d'exécution.

Mais si l'existence d'une grande ville offre, indépendamment des vices de la fabrique, des chances de dépravation qui n'existent pas dans les départements, on aurait tort de penser qu'il y a du moins une compensation dans la durée et les résultats du travail matériel. Le régime est le même, pour l'enfant, dans la manufacture parisienne, que dans la manufacture alsacienne ou rémoise. Il suffit, du reste, de traverser la plupart des rues de communication situées entre celles Saint-Martin et Saint-Denis, celles des quartiers Maubert ou Saint-Marcel, pour comprendre que l'existence de ces enfants ne peut guère se trouver dans des circonstances hygiéniques plus défavorables. L'insalubrité de l'atmosphère se combine presque toujours avec la précocité du travail et les abus des tâches illimitées, qui altèrent la santé et empêchent la croissance de tant de jeunes ouvriers parisiens.

M. Gillet, qui a pris l'initiative dans la question du travail des enfants dans les manufactures avec tant de zèle et de généreuse sollicitude, annonce, dans un rapport transmis par lui au préfet de la Seine, que, dans une fabrique de coton du onzième arrondissement, les enfants sont admis dès l'âge le plus tendre, et gagnent par jour de 40 à 50 centimes. Ils ne sont pas employés directement par les fabricants, mais par des ouvriers à leurs pièces, qui traitent de leur exploitation avec les pères et mères. Certaines femmes sont même uniquement occupées à racoler de jeunes ouvriers, qui deviennent pour elles l'objet d'une traite particulière : elles leur donnent ordinairement pour nourriture un seul morceau de pain, qui doit leur suffire jusqu'au souper, qu'ils ne prennent qu'à la sortie de l'atelier. Le mélange des sexes a lieu dans la plupart des fabriques, et produit des unions précoces qui se contractent, dans certains arrondissements de Paris, ainsi que dans les Vosges, dès l'âge de douze ou treize ans.

M. Gillet ajoute, dans son rapport, que presque aucun des enfants employés dans les fabriques n'a reçu la plus légère teinte d'instruction; ils ne savent ni lire ni écrire, et n'ont même reçu aucun principe de morale. Un jeune ouvrier de quinze ou seize ans, pris dans le douzième arrondissement, paraît souvent moins robuste et moins développé qu'un enfant de dix ou douze ans pris dans un autre quartier de Paris. Ce n'est pas sans une impression de tristesse profonde que l'on remarque dans tant de rues fabricantes des jeunes corps voûtés avant la croissance, des visages

étiolés, flétris, qui n'ont jamais connu la fraîcheur de la santé, un rachitisme complet, résultant d'un travail excessif.

Mais ce serait en vain que, pour éluder la répression de pareils abus, on invoquerait la volonté ou l'intérêt des manufacturiers, qui pourraient, par des considérations matérielles, perpétuer l'exploitation des jeunes ouvriers. Disons, à la louange des industriels français, que, pour la plupart, ils s'accordent à reconnaître les funestes effets de l'application indiscrète et prématurée des forces de l'enfance aux travaux manufacturiers; plusieurs d'entre eux réclament vivement la loi qui doit mettre un terme à l'oppression d'une classe sans défense. Ils ont senti qu'une juste répartition de la quantité et des heures de travail offrira même à leur industrie des garanties pour l'avenir. Ils pourraient désormais choisir les agents de leur fabrication non plus parmi des êtres affaiblis et démoralisés avant l'âge, mais bien dans une population non moins robuste, non moins énergique, que celle de nos districts agricoles.

Quant à la question fiscale, et à l'avantage direct que les fabricants pourraient retirer de la substitution des enfants aux ouvriers adultes, l'expérience des faits semble concourir avec la moralité du principe en faveur de l'émancipation des ouvriers mineurs. Ainsi, pour choisir nos exemples dans Paris même, nous dirons que deux fabriques situées rue de Vaugirard emploient, l'une, des enfants mêlés à des adultes, et l'autre, des adultes seuls. Le directeur de celle où les enfants sont employés déclare que ses bénéfices ne sont ni plus ni moins élevés que s'il n'admettait que des adultes. Le rapport entre les salaires et le produit de la fabrication est le même entre les deux manufactures, ce qui prouve qu'on se fait souvent illusion sur les avantages que présente l'emploi de l'enfance dans les fabriques. Les femmes, qui ne reçoivent un salaire guère plus élevé que les enfants, travaillent avec beaucoup plus de célérité et d'attention : aussi sont-elles admises de préférence par tous les manufacturiers qui ont observé à fond les mœurs de leurs ouvriers. On est donc forcé de reconnaître que cette exploitation des enfants, qui produit de si tristes résultats, n'est, dans beaucoup de pays, ni une exaction volontaire, ni l'effet du calcul : c'est simplement affaire de tradition et de routine.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur le jeune ouvrier de Paris en rappelant qu'il résulte, de renseignements recueillis dans les bureaux de la préfecture de la Seine, que, pour les cas de réforme, les arrondissements manufacturiers l'emportent de près du double sur les autres. Il faut citer surtout le douzième arrondissement, où l'on trouve tant de causes de démoralisation et de mortalité; puis les sixième et septième, où l'entassement de la population dans des ateliers étroits et souvent infects offre tant de prise aux épidémies. Le dixième arrondissement, qui est, comme on sait, celui où la santé publique est incomparablement la meilleure, ne contient que fort peu d'ouvriers, et est, en général, le centre des existences retirées, soumises aux lois d'un bien-être modeste qui se trouve à la fois à l'abri des exigences du besoin et des dissipations du monde. Il n'est malheureusement que trop vrai que, dans plus d'un quartier des capitales, la conservation des individus est en raison inverse de l'activité et des fatigues matérielles.

Il nous reste maintenant à parler des enfants employés dans l'industrie dite *métal-*

lurgique, et que nous avons indiquée en commençant comme formant une des catégories dans les classifications que nous avons établies. Nous n'aurions ici qu'à exprimer les mêmes plaintes relativement au défaut d'instruction des enfants, aux fatigues prématurées auxquelles les condamnent des parents imprévoyants et intéressés. Nous devons avouer, cependant, qu'à part les influences délétères que peut exercer l'atmosphère de certaines fabrications, la condition des enfants nous a paru généralement moins triste, moins dure dans les usines métallurgiques que dans les ateliers de soie, de laine ou de coton.

Il est à remarquer, d'abord, que l'ouvrier employé à la fabrication de l'acier, du fer, de la fonte, ces grands ressorts de l'industrie, est supérieur, tant sous le rapport du taux des salaires que pour l'activité intellectuelle et morale, à l'ouvrier courbé sous le joug triste et uniforme de l'industrie cotonnière. Cette différence entre la condition des deux classifications d'industrie s'étend également à celle des enfants. Le mélange des sexes, cette grande cause de démoralisation dans les filatures, n'existe pas dans les usines à charbon. Ensuite, on peut dire que l'industrie fait en grande partie l'ouvrier. Or, ce qui perd l'enfant employé dans les filatures, l'abat, le démoralise non moins autant, peut-être, que le contact du vice ou l'air vicié qu'il respire, c'est l'ennui, sorte de nostalgie indéfinissable, qui exerce dans les filatures de si grands ravages, qui condamne une organisation, souvent active et pleine d'effervescence, à bobiner toute une année, et du matin au soir, un même fil, ou à ramasser les mêmes mèches de coton qui s'échappent d'un même ventilateur. L'ennui doit aussi compter en première ligne comme une des grandes causes de corruption qui existent dans les filatures : c'est lui qui, en occupant les doigts seulement, livre l'esprit à tous les piéges de l'oisiveté; c'est lui qui contribue pour une forte part à faire pénétrer dans le cœur des jeunes ouvriers le vice et la corruption résultant de ce genre d'occupations si nombreuses dans les filatures, que j'appellerais volontiers des *tâches oisives*.

Il suffit d'entrer dans une usine métallurgique, d'observer le mouvement continu qui règne autour des fours, des établis, des enclumes, d'écouter la respiration énergique des fourneaux, le vacarme actif et régulier des pistons mus par la vapeur, des balanciers, des roues et des martinets, ces mille bruits prestigieux auxquels John Cockerill aimait tant à s'endormir, pour comprendre que les mœurs des ouvriers, et, par conséquent, des enfants, doivent être tout autres dans de pareils ateliers que dans les filatures. Une grande partie de l'industrie cotonnière, industrie passive et moutonnière s'il en fut, est encore maintenant mue et régie par la force matérielle de l'homme. L'usine tend, au contraire, à choisir pour moteur une force mécanique, la vapeur ou une chute d'eau. Elle prétend ne laisser autant que possible, à la main de l'homme, que la partie en quelque sorte *intellectuelle* de la fabrication. On voit que ces deux principes suffisent pour établir une ligne de démarcation profonde entre le caractère et la condition des agents; non pas, du reste, qu'il n'y ait quelques abus à reprendre dans l'application des forces de l'enfance à certains détails des travaux métallurgiques : dans les forges, par exemple, c'est à regret que nous avons vu confier à des enfants l'opération dite *du crochet*. Quand le fer, déjà affiné par l'opéra-

tion du four et du martinet, est soumis à l'action du laminoir sous la forme de lingots incandescents qui doivent recevoir une dernière façon, il est nécessaire de soutenir à l'aide d'un crochet le morceau de fer rouge destiné à parcourir les diverses rainures du laminoir. Le maniement de ce crochet est ordinairement remis aux mains d'un enfant, et il est aisé d'en prévoir les dangers par suite des éclats enflammés qui peuvent jaillir, ou de l'entraînement auquel le mouvement de la roue peut donner lieu. Mais ce ne sont là que des cas exceptionnels, qui doivent, du reste, tôt ou tard être prévenus par une nouvelle distribution partielle de la grande force motrice dont James Watt a doté le monde. Telle est, d'ailleurs, la condition des enfants employés dans les manufactures, que les influences physiques, même celles qui mettent leurs jours en danger, finissent par ne plus être considérées comme les plus funestes, si on les compare aux dangers moraux qui les menacent constamment.

Il est un rapprochement auquel le genre de vie que les fabriques créent aux enfants qu'elles emploient a plus d'une fois donné lieu, et que nous ne saurions éviter pour notre part, car il revient directement à notre sujet, et servira à mieux démontrer encore la nécessité des mesures à prendre à l'égard des enfants employés dans les manufactures.

On a souvent comparé la position des jeunes ouvriers libres, honnêtes du moins aux yeux de la loi, et celle des enfants ou des adolescents détenus pour vol ou vagabondage dans les maisons pénitentiaires, et l'on a découvert que, sous le rapport des soins matériels, des commodités de la vie, de l'instruction même, l'avantage restait de beaucoup à ces derniers, c'est-à-dire aux jeunes détenus. Rien n'est plus vrai; et pour constater un pareil fait, il ne faut que visiter la maison de la rue de la Roquette, mise maintenant, comme on sait, sous le régime cellulaire, et où l'on enferme les détenus au-dessous de seize ans. Un simple parallèle, établi entre l'existence de l'enfant travaillant dans une filature, ou enfermé à la Roquette, donnera les résultats suivants :

L'enfant de fabrique n'a le plus souvent, comme nous l'avons vu, qu'un pain grossier et quelques débris de légumes pour toute nourriture; le détenu de la Roquette est, au contraire, nourri avec une sorte de délicatesse, si on compare son régime à celui de l'enfant de fabrique : non-seulement sa nourriture est assurée, mais il mange de la viande quatre fois par semaine. Quand la maison était soumise au régime commun, on avait même institué dans l'intérieur de la maison *une table d'honneur*, où l'on admettait tous les dimanches ceux des jeunes détenus qui pouvaient produire les meilleurs certificats de soumission et de bonne conduite.

L'enfant de fabrique est, on peut le dire, à peine logé, vêtu ou couché; le détenu de la Roquette a, au contraire, son lit dressé dans une cellule bien claire, bien aérée, rafraîchie en été par un vasistas, et chauffée en hiver par un calorifère du meilleur modèle. Il a l'uniforme de la prison, qui varie suivant l'ordre des saisons; il a son linge exactement renouvelé; tous les détails de son existence sont surveillés et régis par une administration toute paternelle, qui descend pour lui à des soins presque minutieux de propreté et d'hygiène.

L'enfant de fabrique ne sait ni lire ni écrire, ni même souvent raisonner ou prier;

ENFANT DE FABRIQUE

il est incapable de remplir aucune des fonctions de l'homme intellectuel et social; tandis que le détenu de la Roquette a son aumônier spécial, qui se charge de le moraliser et de l'instruire, son instituteur spécial, qui se charge de lui enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, un contre-maître qui le dirige gratuitement dans l'apprentissage d'un métier qu'il est libre de choisir parmi les plus relevés ou les plus lucratifs; enfin, un directeur qui le visite à toute heure de la journée, l'encourage lorsqu'il fait bien, le réprimande lorsqu'il fait mal, complète les bienfaits du véritable patronage providentiel qui s'étend sur lui à dater du jour de son incarcération.

Nous pourrions encore prolonger ce parallèle entre ces deux classes d'enfants; mais les faits que nous ajouterions ne feraient toujours que nous conduire à cette conséquence, que le sort des uns est incomparablement plus heureux que celui des autres; et qu'enfin, pour la majorité des enfants pauvres, tout considéré et tout balancé, il vaut mieux, sous le rapport physique et moral, avoir pour condition celle de détenu d'une maison pénitentiaire, que celle d'employé dans une filature.

On ne peut nier qu'il ne soit immoral, et même dangereux pour la société, que, dans la réalité des choses, l'existence d'une prison soit, sous plus d'un point, plus heureuse et plus douce que celle qui peut être acquise par le pauvre au prix de ses sueurs. Aussi voyons-nous, dans le fait de cette disproportion, un motif de plus pour s'occuper sans retard des mesures relatives aux jeunes ouvriers, tendant à constituer leur existence et leur travail sur une base équitable. Les faits révélés par l'application du système cellulaire à la prison de la Roquette offrent à la fois un motif d'encouragement et une garantie de réussite, quant aux améliorations que l'on voudra introduire dans une classe libre et vierge de correction.

Il est constant que depuis que les jeunes détenus de la Roquette ne sont plus sous le régime commun, on obtient d'eux des résultats vraiment surprenants. L'état sanitaire, depuis l'introduction du régime cellulaire, s'est amélioré au point de nécessiter la suppression de plus de la moitié des lits de l'infirmerie. La plupart des cachots de punition sont également devenus inutiles. Tel métier qui exigeait autrefois six ou huit années d'apprentissage est à présent enseigné en un an ou deux; au bout de quelques mois, les jeunes prisonniers savent lire, écrire, calculer. Toutes les personnes qui se trouvent en contact avec eux, depuis l'aumônier qui les instruit, jusqu'au simple gardien qui les surveille, s'accordent à reconnaître les heureux effets du nouveau régime sous lequel ils sont placés maintenant.

Assurément, voilà de précieux résultats, mais qui ne sauraient être appréciés, ou même admis, qu'autant qu'on fera marcher de concert les améliorations impérieuses que réclame l'existence des fabriques, qui forment malheureusement le plus fort contingent des prisons de jeunes détenus. La société se doit à elle-même, à son équité, à son salut, de ne pas octroyer la plus forte part de ses faveurs, de ses titres, à ceux de ses enfants qu'elle considère, sinon comme déshérités, du moins comme temporairement détachés de son sein. Ne souffrons pas que, dans l'application, la philanthropie atteigne un but que la raison sociale se verrait forcée de désavouer. Oui, disons-le, protection, appui, amélioration au prisonnier, surtout à celui que la loi

atteint dans sa minorité, souvent aussi dans la fatalité de sa naissance et de son éducation; mais, avant tout et surtout, protection, appui, amélioration au travailleur innocent, à l'enfant libre.

Il est une modification utile et salutaire à introduire dans la condition de la classe ouvrière, que nous ne saurions nous dispenser de signaler ici, car elle a déjà subi l'épreuve de la pratique, et porté ses fruits dans un pays voisin du nôtre. Nous avons déjà signalé la différence qui existe entre les cantons agricoles et les cantons manufacturiers : autant, avons-nous dit, les travaux des fabriques contribuent à énerver et corrompre prématurément les enfants qu'ell s emploient, autant, au contraire, les travaux des campagnes fortifient le corps et la santé des jeunes agriculteurs. Le canton de Zurich, en Suisse, a su combiner les deux systèmes de manière à compenser les inconvénients de l'un par les avantages de l'autre : la classe ouvrière y est à la fois sous le régime agricole et manufacturier. Il nous semble qu'il y aurait un profit matériel et moral à appliquer ce système à quelques-unes de nos provinces françaises, où tant de terres restent en friche, tandis que les paysans s'obstinent à s'entasser dans les fabriques, où souvent ils ne trouvent qu'un salaire insuffisant, parfois même une suspension absolue de salaire.

C'est une visite douce et consolante à faire que celle du canton de Zurich, après celle de nos principales villes manufacturières. On sait que ce canton est regardé comme un des plus industrieux de l'Europe, et cependant les ouvriers y travaillent presque tous dans leurs habitations; la vie de ménage s'y combine avec la vie industrielle, sans que l'une porte préjudice à l'autre. Dans les intervalles des soirées domestiques, les femmes et filles d'agriculteurs dévident les fils ou tissent les étoffes. Quant aux enfants, qui, du reste, suivent les écoles avec assiduité, ils consacrent le temps que l'instruction n'emploie pas à fabriquer des bobines et des cannettes. Ainsi, quand les commandes industrielles viennent à manquer, la famille se rejette sur les soins agricoles : ce n'est pour elle qu'un déplacement d'industrie.

Zurich est, après Lyon, la localité la plus importante pour les étoffes de soie; cette fabrication a pris un nouveau développement à la suite des émeutes de 1834, qui ont contraint un certain nombre d'ouvriers français à venir chercher un refuge en Suisse. L'industrie cotonnière emploie aussi à Zurich un grand nombre d'ouvriers qui se divisent en deux classes, comme dans les autres pays de fabrique : les uns travaillent en famille dans leurs habitations, et les autres en commun dans les manufactures. Bien que le mélange des deux sexes existe dans les fabriques, on ne s'aperçoit pas qu'il ait influé sur les mœurs d'une façon dangereuse. Il est d'usage, dans les filatures de coton, que les enfants travaillent deux heures de moins que les adultes; on a le soin de ne pas leur imposer de tâches fatigantes qui puissent compromettre leur santé. Dans le canton d'Argovie, les jeunes enfants sont admis gratuitement dans une école qui a été fondée par un des principaux fabricants, et dont il s'est engagé à faire les frais.

Il faut comparer les maisons des ouvriers de Zurich avec celles de la plupart de nos ouvriers français, pour apprécier les avantages de l'aisance, de l'économie, de l'instruction, de tout ce qui manque à nos provinces manufacturières. Les maisons sont presque toujours accompagnées de jardins, meublées avec cette simplicité, cette ex-

quise propreté qui annonce l'ordre et les bonnes mœurs. Il est d'usage, en hiver, que plusieurs familles se réunissent autour d'un même poêle et d'une même lampe; les enfants surtout participent aux bienfaits d'une pareille existence. Que l'on compare leur destinée à celle des jeunes ouvriers français, qui n'ont souvent jamais connu d'autres réunions de famille que celles du cabaret, qui n'ont entendu, en fait d'instruction morale, que les propos grossiers ou les jurements des fileurs, et qu'on dise s'il est permis de laisser subsister plus longtemps les abus de la vie de fabrique chez un peuple qui se pique à bon droit d'être, sur tant de points, essentiellement civilisateur.

Ajoutons, enfin, que les ouvriers de Zurich sont presque tous propriétaires de la maison qu'ils habitent, et du petit champ qui en dépend. Il en est fort peu qui ne sachent lire, écrire, et cela dès leurs plus jeunes années. — Mais, dira-t-on, ces ouvriers sont sans doute beaucoup mieux payés que les ouvriers français : la différence des salaires produit la différence des mœurs et du genre d'existence. Hâtons-nous de répondre que l'industrie française, au contraire, offre à ses ouvriers des salaires beaucoup plus élevés que l'industrie suisse, ce qui confirme l'opinion que nous avons précédemment émise sur le rapport des gains avec la moralité des ouvriers. Les artisans suisses ont le bon esprit de ne pas adopter la filature ou le tissage exclusivement, et de se réserver les ressources de l'agriculture. Cette intelligente combinaison les met en garde contre les pertes que pourrait leur occasionner la suspension des travaux. Ils sont en cela plus prévoyants que nos ouvriers français, qui ne considèrent guère que le chiffre présent du salaire qui leur est offert, sans s'inquiéter des époques de chômage. Ce mélange de travaux agricoles et manufacturiers a de plus l'avantage d'inspirer aux ouvriers zurichois l'amour de la propriété : ce champ, qu'ils arrivent tôt ou tard à posséder, devient l'unique objet de leurs efforts et de leurs vœux. L'institution des caisses d'épargne est depuis longtemps mise en vigueur dans ce canton; elle n'a pas rencontré les mêmes résistances qu'en France, où la plus grande partie de nos ouvriers ont craint et craignent encore maintenant de recourir à ce mode de placement, de peur de révéler à leurs maîtres les bénéfices qu'ils ont pu réaliser et les économies qu'ils ont faites; ce qui, suivant eux, ne peut manquer de faire tôt ou tard baisser le tarif des salaires.

Quant aux jeunes travailleurs, et aux précautions qu'il convient de prendre pour les protéger contre l'oppression des fabriques, il en est une qui a déjà été mise à exécution en Angleterre, en Prusse et aux États-Unis, et dont nous ne saurions réclamer trop vivement l'application à la France : nous voulons parler de la création d'inspecteurs spéciaux des fabriques, qui deviendraient une garantie de protection pour l'enfance pauvre et exploitée. Nous ne ferons, du reste, ici que nous associer aux vœux des hommes honorables et zélés qui ont déjà réclamé une semblable institution. Ces inspecteurs seraient chargés non-seulement de protéger les jeunes ouvriers contre les mauvais traitements, l'excès de travail, mais aussi de surveiller leur perfectionnement moral et la culture de leur intelligence. La classe riche et éclairée serait ainsi représentée près des classes pauvres et souffrantes, et ne serait plus du moins solidairement responsable de leurs vices et de leurs désordres. « La société, dit

M. Gillet, dans sa brochure *sur l'emploi des enfants dans les fabriques*, peut et doit pourvoir à ce que des races vicieuses et abruties ne s'élèvent pas dans son sein pour être un jour l'objet de son dégoût et de son effroi. Qu'on jette les yeux sur l'état de l'instruction populaire dans les différents pays du monde: en Prusse, en Danemark, la loi exige que chaque habitant sache lire; dans son bill sur le régime des fabriques, le parlement anglais ne s'est pas montré moins exigeant à cet égard. Aux États-Unis, enfin, lorsqu'une bourgade va s'élever, il y a une maison dont la loi pose, en quelque sorte, la première pierre, une maison qui doit se construire avant toutes les autres, et cette maison, c'est une école. »

De pareils exemples doivent être pour nous à la fois un sujet de méditation et d'encouragement. Quant aux objections puisées dans la paternité et les droits des parents qui pourraient encore s'élever contre la fixation légale de l'existence des enfants de fabrique, nous nous bornerons à rappeler le passage du rapport fait à la Chambre des députés par M. Renouard, qui prouve que l'incurie des ouvriers, quant à l'instruction des enfants, ne saurait être trop énergiquement combattue dans l'intérêt même de parents: «Aujourd'hui, dit l'honorable député, c'est par cupidité que des pères refusent l'instruction à leur enfant, et qu'ils l'épuisent par des travaux au-dessus de son âge, enfin d'accroître le chétif salaire qu'il gagne et qu'eux ils dépensent. Désormais la cupidité du père ne pourra atteindre le salaire des enfants qu'à la faveur de la bienfaisante compensation d'un enseignement qui améliorera leur avenir.»

Nous avons déjà parlé en commençant de la loi qui a été présentée à la Chambre, cette année, sur le travail des enfants dans les manufactures. L'esprit dans lequel cette loi est conçue ne peut manquer d'apporter un prompt remède aux souffrances des jeunes ouvriers. Elle défend l'admission des enfants dans les fabriques avant l'âge de huit ans, et limite le temps du travail à huit heures par jour, séparées par un relai; elle interdit tout travail de nuit pour les jeunes ouvriers au-dessous de treize ans, ainsi que le travail des dimanches et fêtes; elle arrête qu'aucun enfant ne pourra être admis dans les manufactures à moins d'un certificat attestant qu'il a reçu l'instruction primaire élémentaire; enfin, elle protége les mœurs des jeunes ouvriers contre les dangers qu'ils pourraient courir dans les ateliers, usines et fabriques, et empêche qu'ils ne soient en butte à de mauvais traitements ou à des châtiments abusifs.

On voit, d'après ces dispositions, qu'une pareille loi, si elle est rigoureusement appliquée, doit mettre un terme aux abus qui atteignent cette classe opprimée. On comprendra pourtant que son efficacité ne peut se faire sentir qu'autant que les chefs de fabriques et les parents des jeunes ouvriers voudront venir en aide à son exécution. Nous avons dit que déjà certains fabricants ont pris les devants, et n'ont pas attendu d'être contraints par ordonnance pour introduire l'aisance et l'instruction parmi leurs ouvriers. Ainsi on ne saurait trop faire l'éloge du propriétaire d'une grande manufacture située dans les environs de Lyon, et nommée *la Sauvagère*. Cet honorable industriel est vraiment le père de ses ouvriers; il veille sur leurs mœurs, leurs relations et les moindres détails de leur existence. Plusieurs fabricants de Sedan sont parvenus à détruire l'ivrognerie parmi leurs ouvriers, en défendant

l'entrée de leurs ateliers à tous ceux qui seraient adonnés à ce vice. Nous pourrions ajouter à ces faits beaucoup d'autres exemples qui prouveraient que la nécessité d'améliorer la condition des ouvriers est sentie même des manufacturiers. C'est ainsi que la Société industrielle de Mulhouse, par un zèle désintéressé qu'on ne saurait trop louer, a présenté la première aux Chambres une pétition en faveur des jeunes ouvriers, et attiré l'attention publique sur des misères dont elle eût pu tolérer impunément l'exploitation.

Espérons donc que de si nobles efforts porteront bientôt leurs fruits. Le conseil d'agriculture a proposé d'accorder des récompenses honorifiques aux fabricants qui favorisent la moralité et l'instruction dans leurs ateliers; il nous semble qu'une pareille mesure s'accorderait bien avec l'esprit de la loi. En effet, personne n'est plus capable que le manufacturier lui-même de contribuer à l'amélioration des jeunes enfants dont il est le maître. On décore l'homme qui a mis en circulation une machine nouvelle, un procédé nouveau, une substance inconnue : pourquoi ne décorerait-on pas aussi celui qui prélèverait tous les ans une certaine somme sur les produits de son industrie pour fonder une école primaire en faveur des enfants de sa fabrique? Quoi de plus digne et de plus utile que de rendre à l'humanité et à la morale un contingent annuel de cœurs et d'intelligences! Quel rôle l'industrie n'est-elle pas appelée à jouer, s'il faut que, outre son action matérielle, elle exerce de plus une influence de moralisation sur les masses, qui lui devront ainsi les bienfaits d'une double émancipation !

Il est enfin un homme qu'il nous reste à invoquer en faveur des populations manufacturières, et surtout des jeunes enfants; celui qui peut si puissamment contribuer à l'exécution de la loi humaine, en en faisant une des bases, un des dogmes de la loi de Dieu : on devine que nous voulons parler du prêtre. Oui, le prêtre est ici nécessaire, indispensable, et lui seul peut éclairer ces classes malheureuses. C'est à lui qu'il faut remettre ces pauvres enfants abandonnés, abandonnés à la fois du monde et de la religion.

La traite de l'enfance dans les pays manufacturiers est aujourd'hui trop enracinée dans les mœurs et les usages pour espérer qu'une loi puisse aussitôt en comprimer les abus. Pour qu'une loi de ce genre reçoive son application efficace et réelle, il faut surtout qu'elle soit imprimée dans le cœur de tous. C'est donc au prêtre qu'il appartient de s'en faire l'interprète, en rappelant, s'il se peut, dans ses prônes, ou des conférences religieuses analogues à celles qui existent à Notre-Dame, les ouvriers à leurs devoirs de pères et de mères; lui seul peut les initier par degrés aux principes d'une réforme salutaire, à l'aide de ces applications de l'Évangile toujours si sensibles et si touchantes, faites au nom du Dieu de paix qui semble avoir condamné d'avance les effets d'un travail oppressif pour les jeunes corps et les jeunes âmes, en disant : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Toutes les prisons, toutes les classes de détenus ont leur prêtre, leur aumônier, c'est-à-dire leur confident, leur consolateur spécial, qui leur parle le langage de leurs infortunes, ramène à Dieu par degrés certains cœurs en se plaçant au centre de leurs erreurs et de leurs peines. C'est un prêtre de ce genre que nous réclamons en

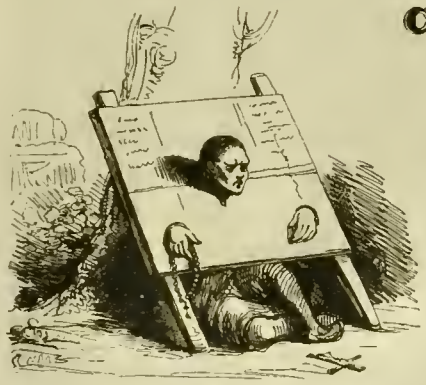
faveur des provinces manufacturières, un de ces apôtres de la vie pratique qui marchent dans les campagnes et les ateliers, précédés du pardon et de la tolérance, qui sache proportionner ses instructions et ses conseils aux humbles âmes qui lui seraient remises. Il y a dans les pays de fabriques de grands bienfaits à semer au nom de la religion, toute une population à régénérer, à faire revivre aux sources de la charité, une mission digne de saint Vincent de Paul, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit acceptée et remplie par les membres de notre jeune clergé.

Nous terminerons ici cette esquisse, qu'une obligation triste, mais sacrée, nous ordonnait d'introduire dans cette galerie de mœurs et de physionomies actuelles. Ajoutons pourtant un dernier fait qui hâtera peut-être le soulagement des misères que nous avons essayé de décrire; rappelons qu'une nation, qui a reconnu aussi les abus du travail des enfants dans les manufactures, s'est depuis longtemps occupée de les prévenir par des ordonnances et des règlements particuliers. Le premier bill qui règle en Angleterre la durée du travail des jeunes ouvriers dans les usines et les filatures est daté de 1802, et nous n'en sommes encore en France qu'à prendre des mesures, et nous venons à peine de porter une loi. Un pareil fait doit suffire pour mettre un terme aux délais et aux ajournements : souffrirons-nous que l'Angleterre conserve plus longtemps sur nous, dans une question d'un si pressant intérêt, une initiative de trente-neuf ans de civilisation et de philanthropie?

Arnould Fremy.

MISSIONNAIRE EN CHINE

LE MISSIONNAIRE.



Ce personnage appartient principalement à la France, et c'est pour elle un véritable titre de gloire. Les autres nations sans doute se montrent encore jalouses d'étendre au loin l'influence du christianisme, mais nulle part les efforts tentés dans ce noble but ne sont plus continus, plus généraux, plus persévérants que dans le royaume de Clovis. C'est l'honneur de notre patrie d'avoir toujours été le centre universel, le pivot du catholicisme. Malgré nos révolutions, l'esprit catholique s'est toujours maintenu en France. Ce que la royauté faisait pour les missionnaires au temps des splendeurs monarchiques, ce sont les individus qui le font aujourd'hui. La religion du Christ n'a jamais manqué d'appui parmi nous : du nord au midi, du couchant à l'aurore, de pieux travailleurs sèment leur moisson. L'instinct des navigateurs a beau les pousser vers des régions inconnues, vers des mers inexplorées, vers des terres sauvages, d'autres navigateurs découvriront ces régions, parcourront ces mers, habiteront ces terres en même temps qu'eux : ces navigateurs guidés par le ciel sont les missionnaires. Grâce à eux, les plus obscurs rochers des archipels les plus lointains ont vu, à côté des pavillons nationaux, s'élever la croix, le drapeau universel. Ajoutez un nom nouveau à la carte du globe, et aussitôt, sans s'informer si l'air qu'on respire sur cette terre est pur ou empoisonné, sans chercher à connaître le nom des écueils et

le nombre des tempêtes à affronter, vous verrez, du fond de quelque humble village, un prêtre obscur, l'Évangile à la main, s'élancer vers cette contrée où il peut gagner des âmes au Seigneur. Ces dévouements se voient tous les jours en France; si la croix est fermement attachée à sa base, c'est qu'elle la retient de ses fortes mains; si le sang des martyrs coule encore, elle peut en être fière; car ce sang, c'est le sien.

Le missionnaire français n'a point, à vrai dire, de demeure fixe; il est partout, en Asie, en Perse, en Afrique, en Amérique, dans l'Inde, à la Chine, au milieu des peuplades de l'Océanie. Quel que soit le dévouement des prêtres, les frais du culte et du personnel ainsi disséminés doivent être fort considérables. Le gouvernement ne peut plus venir comme autrefois au secours des missions, il les tolère ou plutôt il les protége moralement; les ressources des congrégations particulières sont à peine suffisantes pour leurs propres besoins. Il a fallu alors faire un appel à cette sainte, toujours inépuisable, toujours présente, toujours ingénieuse dans ses bontés, qu'on appelle la charité chrétienne. En 1822 fut fondée à Lyon une association, dite *œuvre de la propagation de la foi*, dans le but de faire parvenir aux missions étrangères des deux mondes, sans exception et sans autre distinction que leurs besoins respectifs, les secours qui leur seraient nécessaires. Des sommes immenses s'absorbent dans les interminables voyages que les missionnaires sont obligés d'entreprendre; et, sans parler de leurs besoins personnels, combien de fois ne faut-il pas qu'ils prodiguent aux pauvres dont ils sont environnés d'abondants secours pécuniaires pour préparer ainsi la voie aux secours spirituels, et par là même aux progrès de la foi! L'œuvre dont nous parlons a réalisé un des résultats les plus importants de l'association moderne. Dans l'année 1839, les dons recueillis se sont élevés à la somme de 2 millions; les recettes de la première année s'élevèrent à 22,000 francs. Quel accroissement en dix-huit ans! La quotité payée par tous les associés est d'un sou par semaine. L'association prélève les frais nécessaires à la publication d'un recueil bi-mensuel intitulé : *Annales de la propagation de la foi*, ce sont les vrais fastes de la religion militante, le livre d'or des martyrs; le reste est consacré à l'agrandissement des missions. L'œuvre a maintenant des centres dans presque toutes les contrées de la terre. A côté de la Belgique et de la Suisse, l'Allemagne et l'Italie ont pris rang parmi les plus généreux auxiliaires; les îles Britanniques ont noblement répondu au premier appel; déjà l'Irlande avait donné l'exemple; les fidèles du Portugal montrent qu'ils n'ont point oublié ces missions qui furent jadis la meilleure part de leur gloire; les vieilles églises du Levant s'émeuvent, et le patriarche d'Antioche recueille sous la tente le denier hebdomadaire. A mesure que s'élève ainsi le nombre des associés, se multiplie la puissance de leurs prières réunies. Chaque soleil qui se lève trouve un plus grand nombre de chrétiens agenouillés pour louer ensemble l'Éternel. C'est là un résultat qu'il nous importe de constater en tête de cet article; car c'est un grand éloge du type que nous avons à retracer, et un aperçu de la grandeur de sa mission. On dirait, du reste, que le ciel s'incline à ce merveilleux concert, et que ses bénédictions descendent plus abondantes et plus fécondes sur les terres de l'infidélité. Depuis les rivages sacrés de la Palestine jusqu'aux plus impénétrables forêts de l'Amérique, dans les catacombes de la Corée ou de la Cochinchine, et sur les verdoyants autels

des îles Gambier, partout s'offre le sacrifice expiatoire. Cependant le nombre de ceux que l'Église compte parmi ses enfants atteint à peine le chiffre de cent soixante millions, tandis que les calculs les plus modérés portent à huit cents millions la population totale du globe terrestre. N'est-ce pas un grand spectacle de voir les efforts de quelques hommes isolés pour faire régner partout la lumière et la vie? Les profondeurs immenses de l'Asie et de l'Afrique, jusqu'ici inaccessibles à l'esprit de vérité, commencent à voir paraître les nouveaux apôtres. Les religieux fugitifs des bords de l'Èbre et du Tage sont allés porter à l'Amérique méridionale les bienfaits de la parole divine. Le siége de saint Augustin se relève sur la côte de Barbarie. L'Abyssinie semble tourner ses regards vers le pontife suprême. Les Druses commencent à déserter les coupables mystères qu'ils célébraient à l'ombre des cèdres du Liban. La croix qui s'élève des montagnes Coréennes s'apercevra bientôt des plages voisines du Japon. Elle y sera saluée par les fils des martyrs ; les navires chargés de missionnaires ont touché aux archipels de la mer du Sud. C'est à nous à suivre maintenant ces héros chrétiens au milieu de cette immense variété de travaux et de dangers. « Donnez-moi un point d'appui, et je soulève le monde, » disait un mathématicien célèbre ; proposition chimérique, condition impossible. Pour remuer le monde moral, les missionnaires n'ont besoin que de deux choses plus faciles à trouver, l'aumône et la prière !

Mais avant d'exposer la situation actuelle des missions, disons en quelques mots ce qu'elles étaient autrefois. Il y a là tout un passé d'abnégation, d'héroïsme, de science, qu'il importe de faire connaître. Lorsque le christianisme triomphant eut fait de l'Europe une famille de frères, une convoitise sainte dut s'emparer d'une foule d'âmes ardentes. Nouveaux apôtres, plusieurs personnes animées du souffle divin se sentirent prises du désir de sauver ceux qui languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie : c'est là l'origine des missions. Diverses congrégations religieuses se consacraient à ces périlleux devoirs : les dominicains, l'ordre de Saint-François, les jésuites, et les prêtres des Missions Étrangères. Il y avait quatre sortes de missions : celles du Levant, qui comprenaient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Éthiopie, l'Égypte et la Perse ; celles de l'Amérique, commençant à la baie d'Hudson et remontant par le Canada, la Louisiane, la Californie, les Antilles et la Guyane, jusqu'aux *Réductions,* ou peuplades du Paraguay, gouvernées par les jésuites; celles de l'Inde, qui renfermaient l'Indostan, la presqu'île en deçà et au delà du Gange, et qui s'étendaient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines ; enfin, les missions de la Chine, auxquelles se joignaient celles de Tong-King, de la Cochinchine et du Japon. L'Islande et les côtes d'Afrique comptaient aussi quelques églises ; mais elles n'étaient pas régulièrement suivies. On peut se faire une idée, par cet aperçu statistique, du rôle universel du missionnaire ; rien ne manque à son action pour en faire un résumé de toutes les difficultés humaines : il lui faut franchir des marais impraticables, percer des forêts profondes, traverser des fleuves dangereux, gravir des rocs inaccessibles ; bien plus encore, il doit affronter des peuples barbares, cruels, superstitieux, jaloux ; vaincre chez les uns l'ignorance aveugle de la barbarie, chez les autres les préjugés non moins terribles de

la civilisation. De quelque côté donc qu'il se tournât avant de commencer son œuvre, le missionnaire était sûr de rencontrer la mort sous toutes ses faces, et cependant rien ne l'arrêtait dans sa course. Les solitudes de l'Arabie, les déserts des Cafres, les glaces du pôle ont vu tour à tour passer l'homme de Dieu. Ce noble enthousiasme vit encore aujourd'hui, et l'on trouve des hommes prêts à affronter, dans l'intérêt de la vérité, une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, pour donner le bonheur éternel à un sauvage inconnu. Comment faut-il appeler ce sacrifice !

La plupart des missions françaises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quel intérêt elles pouvaient être pour les arts, les sciences et le commerce. Un missionnaire, en effet, doit être un homme instruit, un voyageur au-dessus du vulgaire. Obligé de parler la langue des gens auxquels il prêche l'Évangile, de se conformer à leurs usages, de vivre, pour ainsi dire, de leur propre vie, le missionnaire, n'eût-il reçu de la nature qu'une vocation ordinaire, parviendrait encore à recueillir une multitude de faits précieux, de documents importants, de données originales ; tandis que le voyageur mondain passe rapidement au milieu des peuples qu'il visite, évite le danger, parce qu'il n'a pas la foi qui pousse au milieu des périls, est obligé de recourir à un interprète, et par conséquent ne peut acquérir que des notions très-vagues sur des objets qui ne font que surgir un moment devant ses yeux pour disparaître ensuite. Les plus illustres parmi les missionnaires, ces jésuites, auxquels il est permis de rendre justice aujourd'hui, exigeaient plusieurs qualités des élèves qui se destinaient aux missions. Le grec, le cophte, l'arabe, le turc, et quelques connaissances en médecine, étaient nécessaires pour le Levant ; pour l'Inde et la Chine, il fallait être mathématicien, astronome, géographe, mécanicien ; les naturalistes étaient dirigés vers l'Amérique. Grâce à cette méthode et à cette excellente distribution du travail, les sciences faisaient tous les jours des progrès nouveaux. Les *Lettres édifiantes*, après avoir été attaquées sans mesure, restent comme des abrégés complets de l'état de l'Egypte, de la Syrie, de la Chine, du Japon, d'une partie de l'Inde, à l'époque des jésuites ; plusieurs de ces pères étaient membres de l'Académie des sciences, et ce n'est pas un mince sujet d'orgueil pour la France, de songer que c'est par leur entremise qu'elle a enseigné les premiers éléments des sciences exactes aux plus vieux astronomes du globe, les mandarins chinois. Quelqu'un au monde a-t-il jamais été mieux placé pour nous faire connaître la Perse et le fameux Tamas-Koulikan, que le moine Bazin, qui suivit ce conquérant dans toutes ses expéditions ? Les procédés indiens pour la confection et la teinture des toiles nous ont été apportés par le père Cœur-Doux ; si la Chine nous est connue presque comme la France, c'est aux jésuites que nous le devons ; ses manuscrits, son histoire, ses herbiers, sa géographie, ses mathématiques, ses moyens de fabrication enrichirent nos bibliothèques, nos musées, les collections de nos corps savants, et augmentèrent les produits de nos manufactures. Pour donner une idée de la prodigieuse aptitude des jésuites à s'assimiler les littératures étrangères, il nous suffira de dire que le père Ricci écrivit des lettres de morale dans la langue de Confucius, et qu'il passe encore pour un auteur élégant dans le collége des mandarins.

Chacune des missions dont nous venons de parler avait un caractère particulier,

et, pour ainsi dire, des souffrances qui lui étaient propres. Dans le Levant il fallait combattre les hérésies, consoler les prisonniers, porter le viatique aux pestiférés entassés dans les bagnes, lutter contre le farouche fanatisme des musulmans. Les îles de l'archipel, encore pleines des traces riantes de la mythologie, voyaient passer le Dieu des chrétiens dans tout l'appareil de sa miséricorde divine; la voix des missionnaires se faisait entendre sur les ruines de Tyr et de Babylone, comme pour continuer dans le présent la vérité des oracles anciens; les forêts du Liban, les grottes de la Thébaïde étaient témoins du dévouement des nouveaux pères. Rien n'égale la simplicité de leurs sacrifices, si ce n'est la manière dont ils en parlent. Lisons plutôt ce passage d'une lettre du père Tarillon, adressée à M. de Pontchartrain : . . . . . .

. . . . . .

« Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y reste tant que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur s'y prépare pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois aussi il échappe au danger. »

Peut-on exprimer avec plus de modestie et d'abnégation le *Morituri te salutant* des chrétiens? D'autres fois, le missionnaire était obligé de s'introduire, à prix d'argent, dans les galères pestiférées. Les infidèles trouvaient encore dans la mort matière à exactions. Là, vivant à fond de cale, courbé sans cesse sur le chevet des malades, le missionnaire recevait les aveux de la pénitence en même temps que le souffle pestilentiel. Le père Cachot décrit en ces termes cette position à son collègue, le père Tarillon : . . . . . .

. . . . . .

« . . . Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses; et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne où j'ai donné les sacrements à quatre-vingt-six personnes. Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien; il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru, et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer pour les confesser pendant la nuit, et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai, douze étaient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti; jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans la moindre ouverture! Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas, me sauvera de bien d'autres. »

Ces hommes poussaient si loin l'héroïsme, qu'ils étaient quelquefois humiliés d'avoir échappé au danger, et les *Lettres édifiantes*, auxquelles nous empruntons nos citations, nous ont transmis l'histoire de ce jeune missionnaire qui, après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste à laquelle il a assisté, est étonné d'avoir survécu à ce premier péril, et s'en accuse presque comme d'une faute. « Je n'ai pas mérité,

mon révérend père, ajoute-t-il à la fin de sa lettre, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie que je lui avais offert. Je vous demande donc vos prières pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et me fasse la grâce de mourir pour lui. »

A la même époque, le père Bouchet écrivait des Indes : « Notre mission est plus florissante que jamais, nous avons eu quatre grandes persécutions cette année ! »

Pendant que le christianisme se manifestait ainsi en Orient, il pénétrait dans le wigham des sauvages, et fondait un empire dont les rois étaient de simples prêtres. Du côté de l'Atlantique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, existait un pays que les conquérants espagnols avaient oublié de dévaster comme par mégarde. C'est dans ce pays que les jésuites fondèrent ces républiques chrétiennes qui devinrent plus tard fameuses sous le nom de *Réductions*. Les habitants de ces contrées accueillirent fort mal les missionnaires. La beauté de la nature au milieu de laquelle ils vivaient n'avait point adouci les mœurs de ces sauvages. Les premiers jésuites qui s'offrirent à eux furent massacrés. Les anciennes relations nous les dépeignent un bréviaire sous le bras gauche, une croix à la main, armés de leur seule confiance en Dieu ; elles nous les montrent traversant les forêts, s'enfonçant jusqu'à la ceinture dans les terres marécageuses, et pénétrant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Quelquefois des tribus errantes s'arrêtaient autour de l'homme qui leur parlait d'un manitou inconnu, ou bien elles le fuyaient comme un jeteur de maléfices. Souvent le missionnaire, comme un chasseur habile, plantait sa croix sur un lieu découvert et se cachait derrière les arbres ; les sauvages s'approchaient timidement pour regarder le bois mystérieux qui agitait déjà leur solitude ; une voix secrète semblait leur dire d'avancer ; alors l'oiseleur céleste sortait de sa retraite, et prêchait aux barbares surpris les douceurs de la religion et de la société. Esprit de feu qui descendîtes sur la tête des apôtres, c'est vous qui appreniez aux missionnaires les secrets de ces langues inconnues, et qui leur inspiriez l'éloquence qui fit dire au disciple bien-aimé, après la Pentecôte : « Maintenant allons convertir les gentils : *Nunc vertamur ad gentes !* »

Pour s'attacher définitivement les sauvages, les missionnaires eurent recours à un moyen qui dénote leur patience et leur profonde sagacité. On dit que les eaux du Paraguay rendent la voix humaine plus brillante : c'est là peut-être un préjugé ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que les habitants de ses bords aimaient beaucoup la musique. Les missionnaires parcouraient donc le fleuve dans des barques chargées de catéchumènes qui chantaient des cantiques. Les oiseaux des solitudes américaines se taisaient pour entendre ce concert inattendu. Le sauvage prêtait l'oreille à ces lointaines mélopées ; il quittait la lisière des forêts, regardait passer le concert flottant, puis, comme ces alouettes qui, en entendant chanter leurs compagnes captives, hésitent longtemps au milieu des airs et finissent par tomber dans le piége, les Indiens se jetaient à la nage et venaient se joindre à la nacelle mélodieuse. L'idée confuse des jouissances sociales leur arrivait sur les ailes de l'harmonie, et bientôt, dominés par l'instinct des sentiments nouveaux, ils naissaient à l'amour, à la charité, à la bienveillance, au christianisme, en un mot.

La première de ces cités bâties au son de la lyre, comme les villes fabuleuses de l'antiquité, s'appela *Lorette*. Au bout d'une année, elle vit trente sœurs réunies autour d'elle. Elles étaient soumises à un règlement général qu'on appliquait ensuite à chacune de ces bourgades évangéliques, d'où leur vint le nom de *Réductions*. Deux missionnaires gouvernaient les affaires spirituelles et temporelles de la petite république ; aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours ; pour éviter toute tentative de corruption, il était défendu de parler la langue espagnole.

Une école pour les premiers éléments des lettres, une autre pour la musique et la danse formaient les bases du système d'instruction. Les arts faisaient donc partie de l'éducation nationale comme dans les républiques antiques. Du reste, l'instruction était répartie selon les aptitudes. Ceux qui manifestaient des dispositions pour les arts mécaniques étaient placés dans les ateliers ; ceux qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et on laissait errer avec les troupeaux les Indiens chez lesquels la civilisation n'avait point étouffé tous les instincts de leur ancienne vie nomade.

A certains jours, on livrait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un missionnaire veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre des individus ; la terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille en cultivait un pour ses besoins. Pour suppléer aux mauvaises récoltes et pour nourrir les veuves, les vieillards et les orphelins, il y avait en outre un champ commun appelé la *Possession de Dieu*, dont les revenus étaient spécialement affectés à ces destinations pieuses. En fait de pénalité, le code admettait trois châtiments : la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires ; la seconde, par une amende honorable à la porte de l'église ; la troisième, par le fouet. Les paresseux étaient condamnés à cultiver une plus grande partie du champ commun. Pour éviter le libertinage, on mariait les jeunes gens de bonne heure. La séparation entre les deux sexes était rigoureusement maintenue ; l'habillement lui-même était réglé : une tunique blanche rattachée par une ceinture, les bras et les jambes nues, la chevelure longue et flottante formaient le costume des femmes ; celui des hommes était une reproduction exacte de l'ancien costume castillan. On mettait à part les jeunes gens qui annonçaient du génie, afin de les initier aux connaissances les plus élevées. Ces enfants d'élite s'appelaient *la congrégation*. Voilà, sauf quelques détails insignifiants, quelles étaient ces *Réductions* sur le compte desquelles la philosophie du siècle dernier a fait courir tant de fables et fait peser tant d'accusations. Ne dirait-on pas, en lisant ces lignes, un chapitre emprunté à Fourier ou à tout autre philosophe en vogue ? Plusieurs des principes du socialisme moderne ont été mis en action par les jésuites, témoignage évident de la faculté que possède encore le christianisme de se plier à toutes les exigences du progrès !

Aux Antilles à la Guyane, les missionnaires amélioraient le sort des nègres, en prêchant aux maîtres la douceur, aux esclaves la résignation. L'histoire de la fondation de la première église à Cayenne est un drame des plus touchants. Les catéchumènes se réunissaient dans un lieu appelé *Kouron*, où le père Lombard avait établi sa case ; la bourgade s'accroissant tous les jours, on songea à élever une église.

L'entrepreneur demandait 1,500 francs pour élever la cathédrale du désert. Pour payer cette somme exorbitante, les Indiens s'engagèrent à creuser sept pirogues que l'architecte accepta sur le pied de 200 francs chacune; pour compléter le reste, les femmes filèrent, vingt sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon, et un siècle plus tard, ceux qui avaient détruit les églises en France, victimes à leur tour des réactions politiques, durent se trouver heureux, en débarquant à Cayenne, d'apercevoir un temple où il leur fût permis de pleurer et de se repentir.

Au Canada, les missionnaires allaient chercher des alliés à la France contre l'Angleterre, au fond de toutes les solitudes. Les gouverneurs anglais dépeignent les missionnaires comme leurs plus dangereux ennemis ; en Chine, ils allaient porter à la cour céleste étonnée les merveilles scientifiques du grand siècle; la plupart des jésuites qui furent en Chine, sous Louis XIV, étaient membres de l'Académie des sciences ; ils traduisaient et vulgarisaient les beaux livres, les grandes découvertes de cette époque, dans toutes les langues de l'Asie. Le christianisme avait été porté en Chine, vers le milieu du douzième siècle, par deux religieux de l'ordre de Saint-François, l'un Polonais, et l'autre Français. Marco Pole ne vint qu'après les deux moines. En 1682, le père Ricci obtint des magistrats la permission de s'établir en Chine. Très-habile mathématicien, Ricci, grâce à cette science, trouva des protecteurs puissants ; le père Adam Schall fut nommé ensuite président du tribunal des mathématiques. Le père Verbiert refit le calendrier. Les échanges entre Paris et Pékin étaient devenus très-fréquents on se proposait des questions de l'Académie des sciences au collége des mandarins lettrés, et l'empereur de la Chine faisait graver l'inscription suivante sur le fronton d'un monument de sa capitale : « Il n'a point eu de commencement, et il n'aura pas de fin ; il a produit toutes choses dès le commencement ; c'est lui qui les gouverne, et qui en est le véritable Seigneur ; c'est lui qui est le seul Dieu. »

En même temps qu'ils s'occupaient de ces grands travaux, les missionnaires ne perdaient pas de vue les intérêts de la religion. La persécution, toujours prête à se glisser dans l'intervalle de deux règnes, les trouvait pleins de courage et de foi. Avec une rapidité merveilleuse, le savant se métamorphosait en martyr. Si maintenant la Chine nous est fermée, si le Canada a cessé d'être Français, si nous ne disputons plus à l'Angleterre l'empire des Indes, si notre influence n'est plus aussi grande qu'autrefois en Orient, faut-il attribuer toutes ces déchéances successives à la dispersion des jésuites? Non, sans doute ; car une institution, quelle que soit d'ailleurs sa force, ne lutte pas toujours contre les événements, et si nous venons d'énumérer avec une sorte de complaisance les efforts des missionnaires et l'influence que leur action a pu exercer sur l'Europe en général, et sur notre patrie en particulier, nous avons agi dans le but de rendre justice à des hommes dont les vertus se sont exercées dans l'ombre, et qui ont laissé encore un assez grand nombre d'imitateurs parmi nous. Nous l'avons dit en commençant cet article, c'est un juste sujet d'orgueil pour la France d'avoir fourni le plus grand nombre de missionnaires, et de voir encore tous les ans sortir de son sein les hommes qui font éclater aux quatre points cardinaux les miracles des arts, de l'humanité et du courage ; car, il ne faut point s'y tromper, le rôle du missionnaire est tout aussi difficile, tout aussi important, tout

Les Missions Étrangères, fondées en 1665, comptent maintenant dans leur sein cinquante-quatre missionnaires, huit évêques, trois vicaires apostoliques, trois coadjuteurs, cent cinquante prêtres indigènes. Chaque missionnaire, depuis son entrée dans la maison jusqu'à son arrivée dans la mission qui lui est assignée, coûte au moins 5,000 francs. Depuis 1830 les Missions Étrangères ont fait partir plus de trente prêtres, et elles comptent en ce moment quatorze élèves dans leur séminaire. Chaque missionnaire reçoit environ un viatique annuel de 100 piastres, et les évêques 200, et c'est là en général leur unique ressource. Le peu de casuel que produisent les chrétientés est laissé aux prêtres indigènes qui ne reçoivent point de viatique, et une partie sert aussi à l'entretien des colléges et des catéchistes, et autres personnes attachées au culte. Chaque année on envoie aux différentes missions pour 3 ou 4,000 francs de livres d'église, de religion, de piété, et beaucoup de livres classiques. Les Missions Étrangères entretiennent un séminaire d'indigènes à Pulo-Pinang, et une maison de procure à Macao. Les Lazaristes ont également une maison de procure, et de plus un séminaire pour les indigènes dans cette dernière ville.

L'éducation du missionnaire se divise en deux parties bien distinctes : celle qui a rapport aux devoirs généraux de la prêtrise, et celle qui concerne les fonctions spéciales auxquelles il est destiné : c'est de celle-ci seulement que nous avons à nous occuper. Ce qu'on réclame avant tout chez le missionnaire, c'est la vocation : on conçoit, en effet, que le raisonnement, l'habitude, l'influence d'une règle commune, soient insuffisants pour retenir un homme dans la voie qu'il a choisie, lorsque cette voie peut aboutir à chaque instant au martyre. On ne raisonne pas contre la crainte de la mort, on ne s'habitue pas aux souffrances, à la faim, au froid, à la chaleur, à la soif, en un mot, à toutes les tortures; une grande partie de l'existence du missionnaire s'écoule loin de ses confrères, rarement il a autour de lui leurs exemples pour le fortifier, il meurt loin de tout regard ami au milieu des bois, dans les embûches des sauvages, au fond des fleuves inconnus. Le trépas au milieu d'une place publique ne le sauve pas toujours de l'oubli ; plusieurs missionnaires ont été successivement décapités dans les villes importantes de la Chine, et l'on n'a appris leur mort que bien des années après leur supplice. Le missionnaire renonce au monde bien plus complétement que les moines des ordres les plus sévères ; c'est une espèce de trappiste errant, obligé de se dire sans cesse à lui-même : « Il faut mourir ! » Ceux qui ne se sentent pas irrésistiblement entraînés vers ce terrible sacerdoce, ceux qui dès leur jeunesse n'ont pas senti ce désir immense de vérité qui fait les martyrs, ceux qui n'ont pas poursuivi dans leurs rêves les splendeurs de la cité céleste comme d'autres poursuivent l'ambition, la gloire, ou l'amour, ceux-là feront sagement de ne point se jeter plus tard dans les labeurs des missions. On naît missionnaire, comme on naît conquérant; entre les deux, la vocation est la même, le but seul est différent; les uns veulent régner, les autres cherchent à bien mourir ; ceux-là poursuivent la renommée passagère, ceux-ci s'enquièrent de la gloire qui ne passe pas. Aussi les sages instituteurs des jeunes missionnaires doivent-ils répugner à admettre dans leurs rangs ceux que les chagrins de famille, les désillusions de l'âge, les fautes et les remords secrets jettent dans la vie religieuse, afin de s'y reposer ou de

se repentir. Le silence du cloître est fait pour ces âmes blessées, l'activité de la vie des missionnaires réclame des cœurs jeunes, des imaginations vierges, des intelligences pures, de ces organisations enfin qui condamnent le monde sans l'avoir vu, et qui ne veulent pas le voir parce que leurs yeux sont à tout jamais éblouis par des clartés supérieures. Ce que nous disons ici souffre nécessairement des exceptions, et l'on pourrait en citer peut-être d'éclatantes, mais qui auraient le sort de toutes les exceptions et ne feraient que confirmer la règle. La majorité des missionnaires se compose de jeunes gens qui arrivent de leurs villages, avec l'idée exclusive de sanctifier leur vie en la consacrant à la propagation de la foi. On en voit quelques-uns qui, sortis d'une famille riche, ou instruits dans une profession libérale, s'arrêtent, pour ainsi dire, sur le seuil de la fortune ou de la renommée pour entrer dans les rangs obscurs de la milice catholique, apportant ainsi à leurs supérieurs un certificat plus authentique et même irréfragable de leur vocation. Chez les Lazaristes, comme chez les religieux de Picpus, comme aux Missions Étrangères, la division générale des études doit être à peu près la même, sauf les conditions de pays. Une grande science et de grands talents sont très-utiles sans doute à un missionnaire, mais ces deux choses ne sont pas absolument nécessaires. Le degré de science indispensable à un bon prêtre doit suffire à tout missionnaire pourvu qu'il y joigne un esprit docile, une piété fondée sur l'humilité, l'amour de la prière, un zèle actif et prudent, un caractère constant, sociable, ferme sans entêtement. Un homme attaché à ses idées, et qui les préférerait aux avis de ses supérieurs, qui, poussé par une individualité trop prononcée, refuserait de se conformer aux règlements et aux usages d'une mission, y serait très-dangereux, quelque talent et quelque science qu'il pût avoir. Ce sont ces considérations générales qui président à l'éducation et au choix des missionnaires : le caractère d'abord, puis l'intelligence.

Le moment est arrivé où le jeune néophyte est ordonné prêtre; souvent il se fait que cette cérémonie n'a pu avoir lieu en France; alors l'ordination a lieu dans la mission à laquelle il est destiné : c'est comme si on l'envoyait conquérir la prêtrise au milieu des infidèles. Cette fois, le sujet a reçu en France l'onction sainte; ses supérieurs lui ont donné pour destination les missions du Levant. Il s'embarque à Marseille; quelquefois l'État lui offre un passage gratuit sur ses navires, sinon il faut qu'il compte sur ses seules ressources. Il dit un adieu mental à sa famille, à ses amis, à sa patrie, que l'on aime encore même lorsque le cœur est plein de Dieu. S'il veut, il ne tient qu'à lui de commencer sa mission sur le bâtiment même qui le porte. Les matelots, malgré leur réputation de dévotion, sont rarement en règle avec l'Église. Les uns ont des enfants qu'ils oublient régulièrement de faire baptiser à chaque traversée, les autres vivent en concubinage; les parents du mousse ont négligé de lui faire faire sa première communion, sous prétexte qu'il était aux Antilles lorsque l'âge de remplir cette sainte formalité est arrivé; voici bientôt deux ans que le capitaine ne s'est point approché de la sainte table, quoiqu'à chaque voyage il ne manque pas de suspendre un riche *ex-voto* à l'autel de la madone de son pays. Le missionnaire, moitié par la persuasion, moitié par le bavardage des matelots, parvient à se rendre maître de tous ces petits secrets; la confession lui en livre aussi une par-

tie : alors il prêche, il encourage, il menace même quelquefois, et lorsqu'il débarque, il est rare que les enfants ne soient pas baptisés, que le mariage clandestin ne soit pas consacré, et que le mousse ne fasse pas sa première communion. Quand il met le pied dans le collége de sa maison, le jeune prêtre a déjà rempli les fonctions de son ministère. C'est un apprentissage qu'il a fait et qu'il va compléter chez les infidèles. Maintenant, dans quelle partie de l'Orient sera-t-il envoyé? Ira-t-il lutter contre les hérésies de la Perse, rattacher à l'unité catholique les Grecs égarés, ou ramener les chrétiens dégénérés de l'Arabie à la connaissance des vérités de la religion? Quel que soit le choix du supérieur, les dangers seront toujours les mêmes pour lui; du reste, tôt ou tard, il est certain d'être appelé à remplir successivement toutes ces missions importantes; aujourd'hui dans les ruines des couvents de l'Arménie, demain dans les chapelles des Grecs schismatiques, sous la tente des Druses ou des Métualis, la vie du missionnaire est un voyage qui n'a d'autre relais que la mort.

Pour avoir une idée exacte de la condition d'un missionnaire dans le Levant, il faut le suivre dans ses courses lointaines. La Syrie est le pays où les missions sont les plus dangereuses, parce qu'au milieu de toutes les religions qui fourmillent sur ce sol antique, la plus répandue de toutes est le vol. Traverser le désert n'a jamais été chose facile pour un Européen, même avec le costume et en connaissant la langue du pays. Le seul moyen d'atténuer le danger est d'éviter tout contact avec les indigènes. Mais les missionnaires n'ont pas cette ressource. S'ils trouvent un malade sur leur chemin, il faut qu'ils le guérissent; s'ils rencontrent un affligé, il faut qu'ils le consolent. Tous les malheureux sont leurs frères, tous les idolâtres leurs enfants. Dans certains districts de la Syrie, les musulmans vivent confondus avec les chrétiens. La misère de ces derniers est immense : mal vêtus, couchant en plein air, à peine nourris, ils sont la proie d'épidémies éternelles. Si les bagnes pestiférés des chrétiens n'existent plus à Constantinople, le missionnaire est sûr de les retrouver dans une foule de bourgades de l'Orient. La plupart de ces bourgades sont cependant des évêchés. La cathédrale est une chambre de quelques pieds carrés, dont le toit est toujours à demi défoncé; les murs sont dégradés et entièrement nus; une niche pratiquée dans la muraille sert d'autel, un chandelier et une image de bois en font tout l'ornement. Souvent il arrive que le vin nécessaire à la célébration de la sainte messe vient à manquer, alors le culte est interrompu jusqu'à ce que, sur la répartition des fonds de l'œuvre de la propagation, on puisse prélever, sur la somme qui revient à la petite église, l'argent nécessaire à l'achat du précieux liquide. Le palais de l'évêque est une masure en ruines, quelquefois une tente en poil de chameau; son troupeau, trois ou quatre cents individus, spectres de la misère et de la famine. Ce sont pourtant là les dignités qui attendent les missionnaires, et les plus hautes récompenses réservées à leurs travaux!

Soit qu'ils prêchent la foi aux Metchites, c'est-à-dire aux catholiques ignorants, soit qu'ils cherchent à faire luire la vérité aux yeux des Druses systématiques, les missionnaires actuels ne perdent jamais de vue les choses de la science. De ce côté, comme de tous les autres, il n'y a pas décadence. La lecture des *Annales de la Propagation de la foi* est indispensable après celle des *Lettres édifiantes*. C'est la même

profondeur unie à la même simplicité. Ce recueil mérite de figurer dans toutes les bibliothèques, et si nous n'étions renfermés dans des bornes trop étroites, nous citerions quelques fragments des missionnaires modernes, qui sont des modèles de style, d'éloquence et de clarté.

Les ennemis les plus redoutables des missionnaires en Orient sont les Ansariens, qui ne reconnaissent point de Dieu dans le ciel, et qui adorent ce qu'il y a de plus honteux sur la terre. Ils semblent descendus de ce Vieux de la Montagne, dont la mystérieuse histoire s'est perpétuée jusqu'à nous. Viennent ensuite les Druses, qui n'osent avouer leur religion, et qui en font un secret impénétrable. Ils ont un mot d'ordre, et celui qui le trahirait échapperait difficilement au sabre de ses frères. On croit savoir, néanmoins, qu'ils adorent le veau comme symbole de leur obscène divinité; qu'ils nient l'existence d'un Dieu spirituel, bon et pur; qu'ils regardent comme permis tout ce qu'ils peuvent cacher, et qu'ils admettent la métempsycose. Cependant ils croient à un esprit supérieur qu'ils nomment de divers noms, et qui est censé avoir vivifié successivement plusieurs personnages. Au reste, les Druses nient extérieurement toutes ces choses, ils se disent Turcs de la secte d'Ali. On dit que les chefs druses (ceux qu'on appelle sages pour les distinguer des autres qu'on nomme ignorants), voyant que leur secret commence à se trahir, ont tenu, il n'y a pas longtemps, une assemblée, et ont pris de nouvelles et plus terribles dispositions pour empêcher la publication de leurs mystères.

Cette publication, elle aura lieu tôt ou tard, et c'est aux missionnaires qu'on le devra, car rien ne leur coûte pour arriver à ce résultat. Les erreurs ne sont dangereuses que lorsqu'elles sont secrètes. Les Druses une fois dévoilés, le catholicisme en Orient perdra un de ses adversaires les plus tenaces, car ce sont surtout les sectes qui s'opposent avec le plus de violence à l'établissement de la vérité. Tous les moyens leur semblent bons pour maintenir leur influence, même l'assassinat. Les missionnaires en savent quelque chose. Dieu, du reste, semble bénir les travaux de ces hommes dévoués, dans cette contrée qui fut autrefois témoin de sa puissance. En 1836, seize familles turques ont reçu le baptême dans le Mont-Liban, et depuis, le nombre des néophytes n'a fait que s'accroître. A Damas, on ne pouvait pas trouver, il y a quelques années, un seul ouvrier qui voulût mettre la main aux travaux de réparation de l'église chrétienne; ceux qu'on avait envoyé chercher ailleurs à prix d'argent avaient soin de frapper les pierres plutôt avec le manche qu'avec le marteau, de peur d'éveiller les voisins. Dernièrement on a pu travailler au même objet sans prendre la moindre précaution. Les missionnaires ont à Damas une école de filles, mais il faudra longtemps encore avant que l'église soit nombreuse : l'opprobre que le paganisme et l'islamisme font peser sur le sexe le plus faible subsiste encore aujourd'hui parmi les chrétiens ignorants de ce pays; ils ne peuvent croire leurs filles dignes des honneurs, et surtout des dépenses d'une bonne éducation. Les missionnaires luttent de toutes leurs forces contre ce préjugé, car ils savent que l'émancipation de la femme est une des plus belles conquêtes du christianisme et un des moyens les plus sûrs et les plus moraux de battre en brèche les erreurs des croyances rivales.

L'école des garçons de Damas dépasse cent élèves. Les Turcs commencent non-seulement à se refroidir dans leur fanatisme, mais encore à philosopher : bon nombre parlent aujourd'hui de Mahomet comme on en parlerait en Europe. Un de ces nouveaux sages a envoyé son fils à l'école des missionnaires, pour qu'ils le fissent entrer plus tard dans les ordres sacrés. Les chrétiens hérétiques mettent aussi leurs enfants à ces écoles, et c'est là un grand sujet de joie et d'espérance pour la religion. Les hérésiarques ne se tiennent pas cependant pour battus, et le patriarche des schismatiques a prononcé l'excommunication contre ceux qui viendraient s'asseoir sur les bancs des missionnaires. C'est ainsi qu'agissent encore ces Grecs disputeurs qui si longtemps lassèrent l'Église par leurs vaines prétentions et les sophismes de leur fausse théologie, et qui semblent vouloir la désespérer aujourd'hui par leur orgueilleuse obstination.

C'est surtout en Perse que cette triste vérité est flagrante, et qu'elle appelle l'attention des missionnaires qui ont dévoué leur vie à la combattre. Nestorius et Eutichès, condamnés par l'Église et par l'État, se réfugièrent en Perse avec leurs sectaires. Les rois de ces pays les accueillirent favorablement, persuadés qu'ils auraient dans ces exilés des ennemis irréconciliables des empereurs grecs, auxquels ils avaient juré une guerre éternelle. Au sixième siècle, l'erreur dominait dans toute la Perse. Elle y fleurit jusqu'au jour où les conquérants musulmans firent main basse sur tout ce qui portait l'empreinte de la religion chrétienne. A la suite de plusieurs révolutions qui sortent de notre sujet, vers le milieu du seizième siècle, un roi nommé Schah-Abbas transplanta à Iulfa, un des faubourgs d'Ispahan, un nombre considérable d'Arméniens dont la plus grande partie était hérétique ; le reste se composait de catholiques dont les églises étaient desservies par des missionnaires jésuites et dominicains envoyés par le saint-siége. De nouvelles perturbations amenèrent la ruine de Iulfa, les Arméniens se dispersèrent dans toute l'étendue de l'Empire ; à peine quelques maisons de catholiques restèrent debout, et la mission fut abandonnée.

En 1824, la mission fut reprise par un religieux du Mont-Liban. Il s'établit à Théran, où le commerce appelle dans le courant de l'année un assez grand nombre de négociants catholiques. Mais de là il lui était impossible de rayonner sur les autres catholiques, et principalement sur les Chaldéens, les plus malheureux chrétiens du globe, à cause de leur pauvreté et des avanies dont les accablent les musulmans. A défaut d'argent qu'il est impossible de leur extorquer, on les accable de coups, on leur enlève leurs femmes, leurs enfants, et on les réduit au plus honteux esclavage. Jamais moisson plus belle, on le voit, ne s'offrit aux missionnaires : d'une part des schismatiques à vaincre, de l'autre des opprimés à secourir ; tout se trouvait réuni pour enflammer le courage des prêtres. Aussi bientôt les catholiques virent-ils l'ange de la consolation et de la prière s'asseoir de nouveau à leur chevet abandonné. Pendant que la religion essayait de se relever triomphante, le schisme cherchait à l'abattre de nouveau, et le schisme est puissant en Perse. Les schismatiques riches occupant des fonctions publiques ont la lâcheté de persécuter leurs frères malheureux. Les missionnaires pénétrèrent de nouveau en Perse en 1857, au milieu

des dangers d'une guerre entre les Russes et les Persans; les Arméniens les dénoncèrent. Jetés en prison, traités comme espions, puis exilés, ils errèrent pendant plusieurs mois dans les montagnes, sans autre nourriture que l'herbe sauvage. Enfin ils parvinrent à Ispahan, où l'autorité persane les mit en possession des anciennes églises. Alors il fallut expliquer la religion catholique à peu près oubliée par les chrétiens orthodoxes. Dévoués à cette tâche, les missionnaires l'accomplirent heureusement : l'autorité de l'Église romaine était bénie et aimée, lorsque les Arméniens essayèrent encore de s'opposer à ses progrès ; mais leurs efforts restèrent sans résultat, le gouvernement refusa non-seulement d'écouter les délateurs, mais encore il les punit. Depuis cette époque, les prêtres schismatiques et leurs *vertabeds* (docteurs suppléants) ont pris une autre voie, ils ameutent le peuple contre les catholiques. Si un homme convaincu de la vraie foi a envie de se convertir, aussitôt il est circonvenu par les prêtres, qui mettent tout en œuvre pour le détourner de son projet. Ils éloignent la foule des catéchumènes catholiques, et savent arrêter l'heureux entraînement des bons exemples. D'ailleurs, au milieu de cette population désolée par la guerre, par le choléra, par ses despotes, les esprits sont bien plus occupés du soin de se procurer le pain du jour que de celui d'écouter la parole sainte. C'est donc là vraiment une terre d'affliction : toutefois les missionnaires qui l'habitent sont heureux, disent-ils, d'y être venus. La conquête de quelques âmes les console, quelques réformes dans les désordres inouïs qui régnaient parmi les Arméniens les encouragent; la propagation du nom catholique les réjouit. Outre les secours spirituels, cette mission a répandu encore une foule de bienfaits matériels. Beaucoup de marchands étrangers, même des Turcs, ont trouvé asile et sûreté auprès des missionnaires, tant pour leurs personnes que pour leurs biens. Or, dans un pays où le prix des choses nécessaires est plus élevé qu'à Paris, où il faut faire venir d'Ispahan des soldats de police, soit pour se défendre contre les agressions des schismatiques, soit pour la réparation des bâtiments et des églises en ruines, où il faut encore soutenir par des aumônes fréquentes une population réduite à la plus affreuse misère, savez-vous ce que dépensent les deux missionnaires? 5,000 piastres par an. Il est vrai qu'ils se nourrissent comme les plus pauvres des pauvres confiés à leurs soins. Malgré un si grand dévouement, il est à craindre cependant que les missionnaires n'arrivent jamais au but principal qu'ils se proposent, la rentrée du schisme arménien dans le giron de l'Église. Un intérêt politique s'y oppose, celui de la Russie. Elle cherche à établir son influence politique dans ces contrées au moyen de la religion. La conformité des croyances est un lien puissant entre les Russes et les Arméniens, et c'est sur eux que compte le czar pour asseoir sa domination sur toute la Perse. Ce ne seront pas deux pauvres missionnaires livrés à leurs propres ressources qui empêcheront ce résultat.

Nous n'avons fait qu'entrevoir un des côtés du caractère du missionnaire, et déjà son importance nous effraye. Cet homme que nous venons de rencontrer sous la tente de l'Arabe, dans les églises abandonnées d'Ispahan, guérissant les malades, fortifiant les faibles, dissipant l'ignorance, combattant l'hérésie, il faut maintenant l'accompagner au pays de Brahma, au cœur même de l'Inde; il vient de quitter la

robe noire pour revêtir l'habit du pénitent indien ; il s'assujettit à ses usages, se soumet à toutes ses austérités. Ce n'est plus un prêtre chrétien, c'est le plus rigide des bonzes.

C'est grâce aussi à une fraude pieuse qu'après saint François Xavier d'autres missionnaires purent s'introduire dans l'intérieur du pays et continuer l'œuvre de leur illustre maître. Ces missionnaires s'annoncèrent comme des brahmes européens, venus d'un pays éloigné de cinq mille lieues, pour profiter des connaissances des brahmes de l'Inde et leur communiquer les leurs. L'instruction astronomique et les notions en médecine que possédaient presque tous ces premiers missionnaires contribuèrent à leur attirer la confiance et le respect des naturels de toutes les castes. Les talents, les vertus et le parfait désintéressement de ces ouvriers apostoliques les rendirent agréables aux princes du pays, qui leur donnèrent pleine liberté de prêcher leur religion et de faire des prosélytes. Le christianisme pouvait donc compter sur une récolte abondante, lorsque des vicissitudes historiques, la suppression des jésuites, la mauvaise direction prise par les chrétiens, qui, privés pendant longtemps de guides spirituels, donnèrent toutes sortes de mauvais exemples ; les guerres, la haine de la conquête, ont fait décroître successivement le nombre des catholiques au tiers de ce qu'il était il y a quatre-vingts ans. Aujourd'hui, un homme qui embrasse le christianisme rentre dans une condition pire que celle du paria : le mari abandonne sa femme, la mère son enfant, le frère sa sœur. Cependant ce mépris n'est point le résultat d'une haine contre le christianisme considéré en lui-même, mais seulement le produit des causes accidentelles que nous venons d'énumérer. Quoique les Indiens aient en horreur tout ce qui n'est pas dans leurs usages, l'habitude et de constantes vertus auraient pu les rendre à la longue accessibles à la vérité. Ainsi quand un missionnaire passe aujourd'hui dans un village et que les habitants chrétiens viennent le prier de bénir leur maison, il n'est pas rare de voir un indigène lui demander la même faveur.

Il y a des missions françaises à Pondichéri, à Karikal, dans les royaumes de Pégu et d'Ava, dans l'île de Ceylan, et dans une foule de petites localités de l'Inde. Là, comme presque partout, les missionnaires ont beaucoup à souffrir des persécutions musulmanes ; les Maures sont surtout des ennemis très-dangereux, le moindre prétexte suffit à ces gens grossiers pour se porter aux plus grands excès à l'égard des chrétiens. Il y a quelque temps, des hommes payés attachèrent un petit cochon suspendu à une croix devant la mosquée des Maures ; le lendemain, les musulmans n'eurent rien de plus pressé que d'accuser les chrétiens de cet outrage, ils fondirent sur leur église, envahirent l'humble demeure du missionnaire, dont ils avaient juré de couper la tête ou de manger du cochon, animal dont ils ont une horreur inexprimable. Le prêtre échappa comme par miracle à la fureur de ces forcenés : pendant trois mois il fut obligé de se cacher ; mais un jour, ayant voulu accompagner le corps d'un Européen au cimetière, il mourut d'un coup de bâton à la tempe, de la main d'un Maure. Les deux funérailles se firent à la fois.

Les brahmes se montrent plus tolérants ; ils discutent même quelquefois avec les prêtres chrétiens. Cela serait d'un augure favorable s'il suffisait de convaincre l'esprit

MISSIONNAIRE AUX ILES SANDWICH

seulement ; mais dans des questions de ce genre, il faut, pour obtenir un résultat favorable, changer et toucher le cœur ; or, c'est la grâce seule qui peut le faire. Les missionnaires protestants, qui sont fort nombreux dans l'Inde, paraissent fort peu pénétrés de cette vérité. C'est là, sans doute, la cause principale de l'inutilité de leurs efforts, comme nous aurons l'occasion de le démontrer plus tard. L'espèce d'anathème qui frappe à tout jamais le chrétien converti est un grand obstacle à la propagation de la foi dans l'Inde. Expulsé de toutes les castes, sans famille, sans fortune, sans asile même, le néophyte tombe nécessairement à la charge des missionnaires qui ont à peine les choses les plus nécessaires à la vie ; les Indous, qui ont généralement une assez forte dose de bon sens, se rendent parfaitement compte de cette triste alternative. On rencontre des gentils qui, par leurs relations avec les chrétiens, connaissent leur religion et l'aiment ; mais lorsque le missionnaire les engage à faire le premier pas et à recevoir le baptême, ils répondent : « Quand nous serons chassés de notre caste, qui nous donnera du riz ? »

Ces difficultés, d'une si grande importance, ne découragent pas cependant les missionnaires. Dans ce pays, où la piété religieuse consiste à se faire écraser sous les roues d'un char, où l'amour se prouve en montant sur un bûcher allumé, où toutes les superstitions sont autorisées par la théologie, où les esprits sont corrompus par les fictions de la plus compliquée de toutes les mythologies, jugez de quelle constance, de quelle finesse, de quelle fermeté doit être doué le missionnaire. Aujourd'hui, il s'introduit dans une cabane de laboureurs et se fait passer pour un individu de leur caste ; demain, il pénètre dans un couvent de brahmes, et leur parle de Wishnou comme le plus savant des prêtres des pagodes les plus renommées ; il faut qu'il connaisse non-seulement le nombre et la qualité des aliments défendus, l'heure à laquelle on doit faire ses ablutions, en un mot, les cent mille pratiques du rituel indou, mais encore les difficultés et les détours de la langue littéraire. Il y a beaucoup de savants, richement pensionnés, qui ne possèdent pas le tiers des connaissances d'un obscur missionnaire, qui marche à travers les forêts de l'Inde, son bambou à la main. Voyez-le s'avancer à travers les rizières monotones, les pieds nus, le front en nage, cet homme qui pourrait être tranquillement assis dans un fauteuil de l'Académie des sciences ; les caïmans sifflent dans les roseaux de cette rivière qu'il va être obligé de traverser à la nage ; les tigres l'attendent au milieu de ces jungles qui lui barrent le passage ; il n'a qu'une poignée de riz renfermée dans un sac de toile, et s'il rencontre quelque derviche, il la partagera avec lui. Est-ce la soif du gain qui lui fait affronter tous ces dangers, va-t-il chercher la poudre d'or, les dents d'éléphants ou les tissus du Thibet ? Hélas ! cet humble missionnaire a entrepris un voyage de trois cents lieues pour baptiser quelques adultes sur sa route, et porter les secours de sa religion à une vingtaine de chrétiens perdus dans l'intérieur des terres.

Arrêtons ici nos éloges, car nous touchons au moment où nous en aurons le plus besoin. Nous voici sur les confins de la persécution. Jusqu'à présent, les souffrances endurées par le missionnaire ne sont rien en comparaison de celles qui l'attendent. Qu'il prenne à la main son bâton le plus noueux, qu'il ceigne ses reins de sa ceinture

la plus forte, qu'il prépare son plus beau cantique d'actions de grâces. Hosannah! voici le martyre!

Le royaume de Siam, si voisin de l'Inde, renferme plusieurs missions, dont la principale est établie à Bang-Kok, capitale du pays. Bang-Kok est un évêché. Le palais épiscopal est le repaire des rats, des lézards, des fourmis, des scorpions, des mille-pieds. Une petite baraque en bambous, deux planches et une natte par-dessus pour se coucher, voilà la demeure d'un missionnaire. A peine arrivé, le jeune prêtre s'enferme dans le quartier des chrétiens siamois, et là il travaille nuit et jour à étudier la langue. Quand il peut s'arracher pendant quelques instants à cette étude, et quand il est assez fort pour les entendre, il faut qu'il juge les différends entre les chrétiens, qu'il console l'un, réprimande l'autre, rétablisse la paix partout. Puis de continuelles visites ; si un chrétien n'a rien à faire, ce qui arrive souvent, il vient voir le père : il faut causer avec lui. Dit-on qu'on est occupé, il s'en retourne mécontent. Combien de fois le missionnaire n'est-il pas obligé de fermer sa porte, aimant mieux étouffer de chaleur que de perdre son temps en causeries inutiles!

La capitale de Siam est une Babel pour les langues, une Babylone pour les mœurs. Le peuple qui l'habite est peut-être le peuple le plus fainéant, le plus apathique de tous les peuples ; si la paresse est la mère de tous les vices, combien doit-il être difficile de lui faire embrasser une religion d'ordre et de sacrifices! l'usure ruine le pays, ceux qui sont obligés de recourir à des emprunts sont bientôt réduits à la dernière des misères. Quand le débiteur ne peut payer, il devient esclave. Plus de cent fidèles de la chrétienté de Siam sont tombés de cette manière entre les mains des païens, un assez grand nombre sont toujours menacés de subir le même sort, et il est impossible aux missionnaires de les secourir. Ce doit être sans contredit une des plus grandes douleurs de l'apostolat siamois, que de voir autour de lui des esclaves, et des esclaves chrétiens, sans pouvoir les racheter. C'est un supplice de tous les instants, dont la pensée même est des plus pénibles.

Les missions de Siam se divisent en plusieurs stations : la première est *Chantabun,* où l'on compte environ sept cent soixante chrétiens, plus un couvent de dix-huit femmes, qui ont prononcé leurs vœux sous le nom d'amantes de la *Croix*. Pour pourvoir à leur subsistance, elles confectionnent des nattes de *koi,* et des filets pour la pêche.

La seconde station est celle de *Syncapour,* qui renferme quatre cent cinquante chrétiens; la troisième, *Pulo-Pynang,* qui en contient plus de deux mille; la quatrième, *Tanjou*, où il y a un hospice pour les orphelines.

La capitale de Siam, Bang-Kok compte en outre cinq stations : Sainte-Croix, Camboge, Saint-François-Xavier, le Calvaire et l'Assomption. Les missionnaires, avec les faibles ressources qui leur sont allouées, administrent toutes ces stations, entretiennent un séminaire pour les prêtres indigènes, des écoles des deux sexes, des couvents, et même des hôpitaux, où l'on reçoit les plus malheureux d'entre les idolâtres. Les chrétiens ne portent jamais devant les juges païens les différends qu'ils peuvent avoir entre eux : un petit conseil des anciens, dans lequel entrent quelques catéchistes, prend connaissance des causes, et les juge. Le missionnaire intervient

comme cour de cassation. Ainsi donc, étudiant, linguiste, pédagogue, infirmier, législateur, le missionnaire doit être tout cela à la fois, et sans nuire cependant aux devoirs habituels de son ministère. Quelle activité peut être comparée à celle-là!

Pour se faire une idée du clergé contre lequel les missionnaires sont appelés à lutter, il suffira de dire que les talapoins, ou prêtres siamois, enseignent que leur mérite, et celui de ceux qui font l'aumône, augmente en proportion de la quantité d'aliments que prend le talapoin; aussi se gorgent-ils de viande pour acquérir ce prétendu mérite : on voit les chefs des pagodes, après avoir dévoré un boisseau de riz, des fruits, du porc, toutes sortes de denrées, se faire comprimer le ventre par leurs disciples afin de pouvoir manger davantage. Un homme raisonnable ne pourrait jamais croire qu'une si brutale gloutonnerie pût être mise au rang des premières vertus, s'il ne le voyait de ses propres yeux: ce qu'il y a de plus inconcevable encore, c'est l'aveuglement des infidèles, qui ne donnent d'autre preuve de la divinité de leurs talapoins que leur insatiable voracité. « Comment, répondait un Siamois à un missionnaire, nos talapoins ne seraient-ils pas dieux, puisqu'ils mangent tant? » Cette réponse peut jeter de vives lumières sur l'état de la civilisation dans cette partie de l'Asie.

Depuis longtemps les chrétiens de Siam n'ont pas été persécutés; il n'en est pas de même en Cochinchine, dans le Tong-King et en Corée; la persécution est là plus terrible, plus ardente, plus implacable que jamais. Par l'ordre des mandarins la croix a été placée aux portes de chaque ville, afin que les entrants et les sortants la foulent aux pieds. Le roi qui gouverne ces contrées est le digne continuateur de ces empereurs romains qui nourrissaient des tigres avec le sang des chrétiens. A la prise d'une ville, dans laquelle il restait environ deux mille âmes, il fit fendre le corps en quatre à tous les prisonniers; dernièrement il a massacré sa femme de sa propre main, et fait mettre à mort son propre fils, parce qu'il était inconsolable de la perte de sa mère. Les chrétiens anamites ont aussi leur Néron.

De même que la lecture de la Vie des Saints et du Martyrologe est le meilleur moyen de prendre une idée exacte de l'état des mœurs et du caractère des prêtres pendant les premiers siècles de l'Église, il nous a semblé que, pour donner des notions aussi complètes que possible sur les fonctions du missionnaire en Asie, et sur la position des fidèles dans ces régions éloignées, il suffirait de mettre sous les yeux du lecteur le récit complet du martyre du père Cornay, missionnaire apostolique, qui sera pour nous comme le résumé général des souffrances, des vertus, des malheurs et de l'héroïsme de ses frères.

Le 20 juin, à la pointe du jour, un laboureur, plus matinal que les autres, vit le bourg de Ban-No (c'est le nom du lieu où le père Cornay s'était réfugié pendant la persécution) envahi par des soldats; aussitôt il vient annoncer cette triste nouvelle, et deux morceaux d'un bambou, entr'ouvert à son extrémité, font entendre leur bruit sinistre en frappant l'un contre l'autre; cette espèce de crecelle, qui sert de cloche aux chrétiens cochinchinois, jette partout l'alarme; mais il n'était plus temps. le mandarin militaire avait fait cerner le village. A l'instant où on vint l'avertir, le missionnaire partait pour célébrer la messe; mais comme il n'y avait pas une mi-

nute à perdre, un chrétien le conduisit sous un épais buisson. Il fut obligé de rester là au milieu du quartier général des soldats, dont il entendait les moindres paroles; toutefois, entouré de haies comme il était, on ne pouvait ni l'apercevoir ni l'atteindre.

Le chef de l'expédition voulait à toute force faire une riche capture, ou extorquer de l'argent aux habitants. Il fit saisir le principal habitant qui était chrétien, et le fit cruellement battre de verges. Vaincu par la douleur, celui-ci finit par découvrir l'asile du père. Il fut donc pris et conduit devant le mandarin, garrotté avec des lianes; pour lui enlever la possibilité de s'évader, on le mit à la cangue; cet instrument n'est point au Tong-King semblable à celui de la Chine : la cangue tong-kinquoise n'est point une large table carrée qui ôte toute communication des bras à la tête, ce sont simplement deux longs morceaux de bois liés par quatre tringles, dont deux resserrent le cou, et deux unissent les extrémités.

Le père Cornay, quoique captif, avait le visage riant; il se mit à chanter dans un livre de plain-chant, ce qui divertit fort les soldats, peu accoutumés à ces airs si différents des leurs. Pendant ce temps le village était mis au pillage. La nuit vint, pour prendre un peu de repos, il appuya sa cangue à terre, un bout relevé sur un tertre, afin de rejeter son bras par-dessus, mais il ne put dormir, et au lieu de se livrer aux réflexions que devait lui suggérer son sort, nous lisons dans ses lettres des réflexions fort touchantes sur la rigueur de la discipline militaire. « Au plus petit signe du commandant on les jette à terre, dit-il, en parlant des soldats, et là on les frappe jusqu'à ce qu'il dise : Assez ! » Celui qui va subir les tortures s'apitoie sur un soldat qui reçoit quelques coups de fouet ! Plus loin il ajoute : « Ici les factionnaires ne changent pas d'heure en heure comme en France; les sentinelles veillent toute la nuit sans être relevées. Un gros tambour est suspendu sur un piquet, on en frappe de temps en temps un coup, et tous les postes répondent en frappant aussi en cadence deux petits bâtons sonores, et en tirant quelques sons d'un instrument à cordes. » Ne dirait-on pas un voyageur qui écrit ses mémoires tranquillement assis au coin de son feu?

Le lendemain le missionnaire fut délivré de la cangue et enfermé dans une cage, dans laquelle il pouvait s'étendre, et se mettre à l'abri des coups qu'on distribuait à tout venant. Dans cet intervalle les officiers examinèrent les effets saisis, ils accordèrent aux instances du prêtre six volumes qui se trouvaient devant lui. Interrogé sur leur usage, il répondit que c'étaient des livres de prière, et qu'il s'en servirait pour prier pour eux. Là-dessus, prenant les Évangiles, il se mit à expliquer ce trait de la Passion où il est dit que Jésus fut conduit devant Pilate; puis ouvrant l'Imitation, il leur expliqua ce passage qui s'offrit à lui par hasard : « Si vous vous réfugiez dans les blessures de Jésus-Christ, vous en ressentirez une très-grande force dans la tribulation, vous ferez peu de cas du mépris des hommes, et vous supporterez facilement leurs médisances. »

Voici comment M. Cornay raconte son trajet jusqu'à la capitale :

« On se remit en marche au point du jour. A tout instant mes porteurs étaient obligés de courir pour se mettre au train des soldats, sans pouvoir s'arrêter à boire un peu d'eau pour se rafraîchir. Quoi qu'il en soit, ma marche était en un sens très-

pompeuse : environ cent cinquante soldats me précédaient, et autant me suivaient avec des mandarins, en filets surmontés de dais. Ma cage, portée par huit hommes, occupait le milieu ; j'étais suivi par dix chrétiens arrêtés en même temps que moi, qui marchaient tristement attachés ensemble par l'extrémité de leurs cangues. Sur la route quantité de peuple accourait à la nouveauté du spectacle. Ce fut ainsi qu'on arriva au relais d'une préfecture : je fus déposé devant un mandarin qui, s'étant enquis des officiers, commença avant tout par me dire de chanter. Je déroulai donc toute l'étendue de ma voix desséchée par le jeûne, et leur chantai ce que je pus me rappeler des vieux cantiques de Montmorillon Tous les soldats étaient à l'entour, et un peuple nombreux se fût précipité vers la cage, sans la verge toujours en activité de service. Dès ce moment mon rôle changea : je devins un oiseau précieux par mon beau ramage. Après cela on me donna à manger. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Quant à mes autres occupations, continue-t-il dans d'autres fragments, je dis mon office, je médite et m'abandonne à la volonté de Dieu ; je le prie de me pardonner mes péchés, de souffrir patiemment ; je lui demande surtout de confesser son saint nom devant les infidèles. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Dans toutes les visites que je reçois, une des questions ordinaires que me font les curieux, est de me demander si j'ai une femme et des enfants, je leur réponds bien vite que non, et je leur explique la cause et l'utilité de cette privation, ce qui ne laisse pas que d'être bien compris par mes auditeurs. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Le père Cornay termine ainsi cette relation : Lorsque vous recevrez cette lettre, mon cher père et ma chère mère, ne vous affligez pas de ma mort ; en consentant à mon départ, vous avez déjà fait la plus grande partie du sacrifice. Lorsque vous avez lu la relation des maux qui désolent ce malheureux pays, inquiets sur mon sort, ne vous a-t-il pas fallu le renouveler ? Bientôt, en recevant les derniers adieux de votre fils, vous aurez à l'achever ; mais déjà, j'en ai la confiance, je serai délivré des misères de cette vie, et admis dans la gloire céleste. Oh ! comme je penserai à vous ! comme je supplierai le Seigneur de vous donner part à la récompense, puisque vous en avez une si grande au sacrifice ! Vous êtes trop chrétiens pour ne pas comprendre ce langage ; je m'abstiens donc de toute réflexion. Adieu, mon très-cher père et ma très-chère mère, adieu ; déjà dans les fers, j'offre mes souffrances pour vous. Je ne vous oublie pas non plus, ô mes sœurs ! et vous tous qui prenez tant d'intérêt à moi, si sur la terre, chaque jour je vous ai recommandés à Marie, que ne pourrai-je point auprès d'elle, si j'obtiens la palme du martyre ! »

A notre tour, nous aussi, nous nous abstiendrons de toute réflexion. Le missionnaire se retrouve tout entier dans ce que nous venons de transcrire. La fermeté, l'enjouement, la tendresse de cœur, la confiance en Dieu, se lisent à chaque page, et,

pour ainsi dire, à chaque mot. Cependant cet homme, qui se livrait naguère à d'innocentes plaisanteries sur la beauté de sa voix, a été condamné à mort quelques jours après. Le voici qui s'avance, toujours dans sa cage, vers le lieu du supplice; des soldats nombreux le précèdent, les bourreaux sont autour de lui avec le sabre nu, ou la hache en main. En avant on porte la planche où est écrite sa sentence; derrière, un tam-tam rend de temps en temps quelques sons lugubres. Pendant le trajet, le martyr chante et lit ses prières alternativement; chacun admire sa tranquillité, et les idolâtres admirent sa grandeur d'âme sans en comprendre les motifs. Arrivé sur le lieu du supplice, un officier lit à haute voix la sentence suivante :

« Le nommé Tan, dont le vrai nom est Cao-Lang-Ne (Cornay), du royaume de Phu-Lans-Sa (France) et de la ville de Loudun, est coupable comme chef de fausse secte, déguisé, dans ce royaume, et comme chef de rébellion. L'édit souverain ordonne qu'il soit haché en morceaux, et que sa tête, après avoir été exposée durant trois jours, soit jetée dans le fleuve. Que cette sentence exemplaire fasse impression partout. »

Cette peine est le dernier des supplices : elle consiste à avoir d'abord les bras et les jambes coupés, puis la tête, et enfin le reste du corps fendu en quatre. A un signal donné, la cage est ouverte avec un sabre par le haut, pour laisser passage au prisonnier. Le martyr s'assied à terre pour qu'on lui ôte ses fers; les bourreaux lui attachent les pieds et les mains à quatre piquets, un cinquième consolide la tête à l'aide de deux autres piquets fixés à côté des tempes. Ces préparatifs terminés, le tam-tam retentit, et le martyr, torturé même pendant la mort, s'envole vers le ciel. Tandis que son sang coule sans pouvoir être recueilli, le bourreau prend la tête par une oreille, et la jette à quelques pas, puis il lèche comme une bête féroce son sabre encore tout fumant. Le dirons-nous, suivant la coutume de ce peuple barbare, l'exécuteur arrache le foie de la victime, et en coupe un morceau pour s'en régaler. Ce lambeau tout sanglant a été vu étalé devant sa maison, avant de devenir pour lui la matière d'un horrible festin.

Le soir, quand il n'y eut plus que les oiseaux de nuit auprès des débris du cadavre, une vierge chrétienne et une vieille servante, cachées dans la ville, vinrent pleurer au pied de ce calvaire. Les habits du martyr, teints de son sang précieux, furent emportés par les deux femmes. Aujourd'hui, ces hardes sanctifiées sont en France, dans peu de temps elles deviendront des reliques.

Une chose extraordinaire, c'est que plus tard les païens exhumèrent les chairs du martyr et les pressèrent pour en exprimer le sang; on creusa même les endroits de la terre où il s'était écoulé en abondance. Cet acte de la part des idolâtres est d'autant plus étonnant, qu'ils ont une horreur profonde pour les cadavres des suppliciés, et qu'il est inouï qu'on ait jamais recueilli le sang d'un homme mort dans les tourments. Le père Cornay était âgé de vingt-huit ans; c'est le premier missionnaire français martyrisé au Tong-King; puisse par son intercession l'église anamite, dont il fut membre, voir bientôt arriver la fin des maux sans nombre qui la désolent!

Au moment où nous écrivons, plusieurs prêtres, nos compatriotes, sont renfermés dans la terrible cage, exposés à la mort, ou cachés dans ces forêts où l'existence n'est

qu'un trépas de tous les jours : c'est là seulement que les missionnaires peuvent trouver un abri pendant la persécution. Ces forêts sont profondes ; lorsque la persécution éclate, les chrétiens du pays y conduisent le prêtre, un homme veille à sa garde, tandis qu'un autre lui apporte une fois par jour ses aliments. L'air est si épais dans ces forêts, qu'on y respire à peine, et les végétaux en putréfaction donnent des vertiges. Les eaux, coulant depuis leur source sur un lit de feuilles et de bois corrompus, sont un véritable poison ; on n'en boit jamais impunément. La maladie qu'elles occasionnent est une espèce d'hydropisie qui se change souvent en squirre, quand le malade n'en meurt pas au bout de quelques jours. Ainsi ces pauvres missionnaires rencontrent la mort dans les endroits même où ils sont le plus assurés contre elle !

Nous touchons maintenant au pays où le dévouement du missionnaire peut être apprécié dans toute son étendue. Formez un faisceau de tous les héroïsmes que l'esprit peut se représenter, et vous aurez le missionnaire chinois Le tableau de sa vie sera plus éloquent que toutes les phrases du monde. Les Lazaristes et les Missions Étrangères représentent l'apostolat français en Chine. Le noviciat lazariste à Macao coûte 15,000 francs d'entretien ; quatre missionnaires français en Chine dépensent 20,000 francs, et vingt lazaristes chinois en absorbent 20,000.

Les missions lazaristes en Chine sont au nombre de six : elles sont situées dans les provinces de Pékin, du Hou-Quang, du Honam, du Kiang-Si, du Tché-Kiang et du Kiang-Nam ; six missionnaires européens les dirigent aujourd'hui avec l'aide de dix-sept lazaristes indigènes, et de dix-huit catéchistes. Le nombre des chrétiens qu'elles renferment est d'environ quarante mille, dispersés sur toute cette immense étendue de pays qui renferme presque la moitié de la Chine, depuis Pékin jusqu'à Macao. La peste, la famine, les tremblements de terre, tous les fléaux auxquels viennent se joindre les excès du despotisme, effrayent ces populations et les déciment tour à tour. Soit par l'effet des persécutions, soit par les difficultés de s'introduire en Chine, les chrétiens de ces localités restent quelquefois plusieurs années sans voir un missionnaire. Alors leur zèle diminue, leur ferveur décroît, leur piété se dissipe, ils en viennent même quelquefois jusqu'à oublier leur nom de baptême, et quand le prêtre reparaît, c'est pour lui un travail tout entier à refaire, et des miracles de conversion à opérer. Avant de pénétrer dans le pays, il faut que le missionnaire étudie, non-seulement la langue, mais encore la manière de marcher, de saluer, de se coucher, de manger, de se moucher des Chinois : c'est là une science difficile et importante ; car la moindre inadvertance, le plus léger accroc fait à l'étiquette, suffiraient pour trahir l'étranger, et le dévouer pour jamais à la cangue, sinon à la mort. Or, jugez combien cet apprentissage doit être difficile chez un peuple qui ne fait rien de même que les autres, et qui attache de l'importance à tout.

Enfin le jour du départ est arrivé, tous les préparatifs sont faits, le missionnaire va quitter Macao. Il faut qu'il dise adieu à des supérieurs qu'il respecte, à des amis qu'il aime, et qu'il ne reverra peut-être jamais : c'est pour lui comme s'il abandonnait une seconde fois sa famille et sa patrie. Le guide qui doit l'introduire dans ce mystérieux empire, dont on raconte des choses merveilleuses et terribles n'attend

plus que lui. Ce guide est ordinairement un chrétien qui a exposé vingt fois sa vie dans ces périlleuses entreprises. La contrebande des missionnaires est punie de mort. N'importe, le guide est courageux, et il veillera sur sa précieuse denrée jusqu'au moment où il pourra la déposer au sein de l'empire au milieu de quelque chrétienté bien obscure, bien éloignée ; le reste ne le regarde plus. Pour bien apprécier les obstacles à vaincre, nous allons nous introduire en Chine avec le père Rameaux et son guide Paul. Nous sommes en palanquin en plein Hou-Quang ; un de nos porteurs nous a reconnus pour Européens : et nous sommes forcés de continuer notre route dans une barque entre deux mandarins, heureusement porteurs d'une figure fort douce.

En passant devant une douane, la barque fut si sévèrement visitée et examinée, que le père Rameaux se crut perdu. « Quel homme as-tu là ? dit-on à Paul ; quelle singulière figure ! sans doute il fume de l'opium ? — Je vous assure que non, répond Paul, et vous pouvez vous en convaincre par la visite de nos effets ; ce que vous croyez remarquer d'extraordinaire en lui, il faut l'attribuer à sa surdité absolue. » Les douaniers s'avancent pour lui parler, ils crient de toutes leurs forces sans obtenir aucune réponse. « Tu es donc bien sourd? lui disent-ils. — Je vous ai déjà dit qu'il n'entend rien, à quoi bon vous épuiser inutilement ? » Alors on commence la visite, et ne trouvant rien qui puisse compromettre les voyageurs, on les laisse passer. Ne dirait-on pas une scène de comédie ? Lazarille n'aurait pas mieux fait.

Voici maintenant le missionnaire et Paul dans la compagnie des deux mandarins. Nouveaux dangers pour le prêtre, nouvelles ruses de Paul. Au moment de lever l'ancre, arrive un malade qui demande en grâce une place dans la barque. Le malade est admis et il meurt. La barque est obligée de s'arrêter pendant huit jours, suivant l'usage adopté en pareille circonstance ; pendant tout ce temps elle ne désemplit pas d'allants et de venants. Pour comble de malheur, le domestique du défunt reconnaît le missionnaire, et la nouvelle en vient aux oreilles des deux mandarins. Le plus jeune s'approche de Paul et lui dit en lui touchant le bout du nez : « Hé ! dis-moi, ton maître !... qu'est-ce que ce maître ? » Heureusement le mandarin, bon homme au fond, ne pousse pas plus loin ses questions. Paul cependant commence à réfléchir sérieusement, son sac à ruses est épuisé, le Cantonais excite les matelots à se saisir du missionnaire, tout est perdu, lorsque les deux mandarins, par une disposition visible de la Providence, prennent l'étranger sous leur protection. Voilà une péripétie inattendue, et qui figurerait très-bien dans un roman. Cependant tous ces détails sont vrais, et l'on peut se convaincre, par cet épisode, que, sans l'intervention du ciel, il doit être bien difficile, sinon impossible, à un missionnaire de pénétrer en Chine.

Une fois introduit dans le céleste empire, la position du missionnaire dépend de la chrétienté dans laquelle il se trouve. Quelques-unes de ces agrégations de fidèles jouissent d'une assez grande tranquillité, d'autres sont sans cesse exposées à des troubles, selon que le mandarin du lieu est plus ou moins tolérant. Dans les paroisses les plus favorisées, voici comment les choses se passent. Le missionnaire loge dans une cabane, l'église est aussi une cabane ; on célèbre l'office divin avec le moins d'appareil possible. Deux heures avant le jour, on donne le signal du réveil, les

MISSIONNAIRE DE PICPUS

fidèles viennent réciter les prières et le chapelet dans la cabane désignée, après quoi le prêtre s'habille. Avant de commencer la messe, il fait aux fidèles une courte instruction ; pendant la messe, le catéchiste récite à haute voix les actes avant la communion, pour ceux qui s'y préparent ; ensuite chacun s'en retourne à son ouvrage. Le catéchiste va chercher et exhorter dans leur maison les tièdes et les paresseux. Le missionnaire catéchise les enfants, confesse, reçoit les visites des chrétiens, juge leurs différends, empêche les procès, éteint les haines. Ainsi se passe le jour. Sur le soir, les fidèles viennent à confesse en plus grand nombre, et le prêtre est souvent obligé de rester une partie de la nuit au tribunal de la pénitence. Ce confessionnal n'est autre chose que la fenêtre de sa cabane, à laquelle on adapte un treillis de bambous. A la nuit, les fidèles se rassemblent de nouveau, mais en trois lieux différents, savoir : les grandes personnes dans la cabane où le prêtre dit la messe ; les jeunes gens dans la demeure du second catéchiste ; et les enfants chez le troisième disciple du missionnaire. Le dimanche, ce sont encore les mêmes exercices, seulement les chrétiens sont plus nombreux. Quand il a ainsi passé quelque temps au milieu de son troupeau, qu'il commence à remplacer par de nouvelles affections les affections perdues, il faut que le missionnaire parte : d'autres chrétiens attendent ses soins. Quelquefois leur village est à plus de cent lieues de distance ; alors ce sont les mêmes dangers que lorsqu'il a fallu se rendre en Chine pour la première fois ; il faut recourir aux mêmes ruses. Tantôt déguisé en mandarin, le missionnaire voyage couché dans un filet recouvert d'une natte ; tantôt, héritier de la barque de saint Pierre, il vogue, habillé en pêcheur, sur les eaux des fleuves ; le plus souvent, faute d'argent, c'est à pied qu'il fait ses courses. Alors une longue barbe cache son visage, un large turban enveloppe sa tête, et un chapeau de paille d'environ neuf pieds de circonférence le couvre en entier ; ses larges pantalons sont relevés jusqu'au genou, ses pieds sont nus, et sa main est ornée d'un bâton gros et noueux. Il chemine ainsi pendant plusieurs semaines, au sein du plus vaste empire de la terre, seul, sans soutien, sans personne pour l'encourager, personne, si ce n'est cette voix d'en haut qui lui dit que la vie n'est qu'un pèlerinage, et le monde entier un lieu d'exil. N'allez pas croire cependant qu'arrivé à sa destination le missionnaire ait terminé ses épreuves. A peine met-il le pied sur le seuil d'une cabane hospitalière, que la crécelle retentit dans le village ; le mandarin a reçu l'éveil, il faut que le prêtre reprenne sa course et qu'il aille traîner son existence sur le sommet des montagnes, dans la profondeur des vallées, dans l'obscurité des souterrains. C'est ainsi qu'il forme un nouvel anneau de cette chaîne de prophètes, d'apôtres et de missionnaires, qui embrasse tous les lieux et s'allonge à travers tous les siècles. Quand il revient au bercail, les brebis ont été dispersées, les ornements de l'humble chapelle détruits, les vases sacrés emportés ; et lorsqu'il veut offrir le sacrifice divin pour les chrétiens qui ont survécu, pour consacrer l'hostie sainte, il ne lui reste pour tout offertoire que son cœur.

Les catéchistes dont nous venons de parler, et qui sont d'un si grand secours aux missionnaires, se divisent en deux classes, *sédentaires* et *ambulants*. Les premiers sont presque tous des hommes mariés ou veufs, les plus instruits de toute la chré-

tienté. Ils président aux assemblées des fidèles lorsqu'ils se réunissent pour prier en commun ; ils font des lectures pieuses, des exhortations familières, et annoncent les fêtes, les jeûnes, les abstinences ordonnés par l'Église. Ils doivent baptiser les nouveau-nés païens ou non, et même les adultes qui sont en danger de mort. Ils visitent les malades, veillent à ce que les enterrements aient lieu avec décence et dans les formes prescrites, sans aucun mélange de superstitions païennes. Il entre aussi dans leur mission d'instruire les ignorants, de soutenir les faibles, d'exhorter les pécheurs endurcis, de s'opposer autant qu'il est en eux aux scandales des mauvais chrétiens, de concilier les différends, de faire régner partout la concorde et l'union fraternelle, enfin de rendre compte au missionnaire, lorsqu'il revient après une tournée évangélique, de l'état de la chrétienté et des abus qui ont pu avoir lieu pendant son absence.

Les catéchistes ambulants doivent garder le célibat tant qu'ils exercent ces fonctions. Ils accompagnent et aident le missionnaire dans le cours de ses visites, ou même vont partout où ceux-ci les envoient inspecter les diverses chrétientés, catéchiser, instruire, exhorter et suppléer en quelque sorte le prêtre absent.

Dans plusieurs missions, pour s'assurer de la capacité des catéchistes, on leur fait réciter tout entier par cœur un ouvrage en deux volumes, contenant la manière de réfuter les superstitions des idolâtres, de leur annoncer la foi chrétienne, d'enseigner aux catéchumènes et aux néophytes toutes les vérités du salut, et de disposer les fidèles à recevoir dignement les sacrements de l'Église.

Quelques missions de la Chine, de la Cochinchine et du Tong-King renferment des couvents de religieuses qui, sans être cloîtrées, mènent la vie commune et observent une règle austère. Quand la persécution ne permet pas d'établir des couvents, ces vierges chrétiennes, comme dans les premiers temps de l'Église, font vœu de chasteté au sein de leur famille, et y vivent dans la retraite. Quelques-unes de ces religieuses tiennent des écoles pour enseigner aux personnes de leur sexe les premières vérités de la religion. Objet d'étonnement et d'admiration pour les païens, ils les voient circuler au milieu d'eux avec leurs vêtements blancs, comme ces jeunes chrétiennes de l'ancienne Rome que le peuple de la ville éternelle appelait les vestales des Catacombes.

Quelques chrétientés sont assez riches pour offrir des présents au missionnaire : les hommes lui apporteront une tête de cochon ou de buffle, du bétel, des poissons ; les femmes et filles, différentes espèces de pains de riz, des œufs, des fruits. Les enfants aussi se cotisent, et viennent par bandes présenter quelque chose au Père. Ceci est le beau côté du tableau ; mais il y a des chrétientés si pauvres, qu'on est obligé d'interrompre le culte, faute de pouvoir se procurer le vin nécessaire à la célébration de l'office. Arrivés devant le missionnaire, qui est assis à la manière des tailleurs sur une estrade un peu élevée, les hommes le saluent en s'agenouillant le front incliné jusqu'à terre ; les femmes s'asseoient sur une natte, joignent les mains, et se baissent aussi profondément. Le salut fait, on cause un instant : le père raconte des histoires sur la France. Un chrétien veille toujours à l'entrée de cette réunion improvisée ; au moindre bruit, il donne le signal d'alarme, et le

missionnaire disparaît comme par enchantement. A moins d'une trahison, il est rare qu'on le surprenne; malheureusement c'est là un crime assez fréquent parmi les chrétiens, et qu'il faut attribuer surtout à l'extrême misère de la plupart d'entre eux. Les missionnaires peuvent rarement se rencontrer, mais il leur est possible de s'écrire; ils se racontent mutuellement leurs misères comme leurs plaisirs, leurs revers comme leurs succès. Souvent deux missionnaires sont à peine éloignés d'une journée l'un de l'autre, et ils restent quelquefois des années sans se voir, tant la surveillance des mandarins est impitoyable. Ce doit être le plus affreux de tous les supplices.

Le Tong-King, la Cochinchine, la Chine, la Corée sont des contrées où le missionnaire a les mêmes devoirs à remplir, les mêmes difficultés à surmonter, soit pour s'y introduire, soit pour prêcher l'Évangile. On poursuit en eux autant le prêtre que l'Européen : la persécution est aussi politique que religieuse. C'est cependant au sein de ces lointains royaumes que le christianisme pourrait produire les plus grands bienfaits. En Chine, il se trouve encore à face du polythéisme, il a à lutter contre l'esclavage, l'infanticide, la prostitution légale, l'asservissement de la femme, tous les excès de la civilisation romaine. Que l'ange des premiers temps de l'Église protége les missionnaires chinois, et les couvre de son bouclier comme les anciens confesseurs !

Dans la province du Su-Tschuen on a baptisé, depuis trente ans, plus de vingt-deux mille adultes, et deux cent mille enfants de païens en danger de mort. Un des principaux obstacles que rencontre le christianisme en Chine, vient de l'extrême orgueil littéraire des Chinois, qui ne peuvent se faire à l'idée de voir un Européen s'aviser de vouloir instruire un disciple de Confucius; d'un autre côté, l'humilité est une vertu qu'ils ne peuvent comprendre. Malgré cela, les missionnaires augmentent en nombre, et multiplient leurs efforts. Cependant, en embrassant cette profession, ils font les plus pénibles sacrifices : quelques indigènes consentent à les partager ; des femmes ne reculent pas devant ces formidables travaux : ce sont elles qui s'introduisent dans les appartements intérieurs où l'on enferme les enfants malades; elles s'annoncent comme sages-femmes, se munissent de remèdes, et trouvent ainsi le moyen de baptiser les enfants moribonds. Elles sont exposées aux mêmes dangers que les missionnaires, et les supportent avec le même courage : ce sont les saintes du martyrologe moderne.

Retournons maintenant aux autres missions ; quittons le polythéisme chinois moins brillant, mais aussi abject que celui des Grecs et des Romains ; laissons là les temples d'idoles, les prétoires où des juges iniques envoient à la mort les adorateurs du vrai Dieu, et jetons un coup d'œil sur l'Amérique. Le gouvernement ne proscrit point le christianisme, les missionnaires n'ont ni persécutions à craindre, ni protection à espérer; leur ministère n'en est pas moins pénible. Il est facile de concevoir les fatigues et les périls auxquels sont exposés les hommes apostoliques qui parcourent sans cesse les montagnes du Kentucky et du Tennessée, ou les forêts de l'Ohio, du Missouri, de l'Indiana et de l'Illinois. La charité et le zèle évangélique peuvent seuls engager les missionnaires à s'exiler dans ces pays lointains. Chacun

d'eux est chargé d'une paroisse de soixante, quatre-vingts ou cent lieues d'étendue. Si le travail est rude, la moisson est abondante. Les sauvages témoignent encore aujourd'hui la même inclination pour les missionnaires. On pourra s'en convaincre par la requête suivante :

« Nous soussignés, capitaines, chefs de famille, et autres de la tribu des Ottawas, demeurant à l'*Arbre-Courbé*, sur la rive orientale du lac Michigan, prenons cette voie pour communiquer à notre père, le président des États-Unis, nos demandes et nos besoins. Nous remercions notre père, et le congrès, de tous les efforts qu'il a faits pour nous amener à la civilisation et à la connaissance de Jésus, rédempteur des hommes rouges et blancs. Nous confiant dans votre bonté paternelle, nous réclamons la liberté de conscience, et nous vous prions de nous accorder un maître ou ministre de l'Évangile, qui appartiennent à la même société dont étaient les membres de la compagnie catholique de Saint-Ignace. Si vous accueillez cette humble demande de vos enfants fidèles, ils en seront éternellement reconnaissants et prieront le grand Esprit pour les blancs.

« En foi de quoi nous avons apposé nos signatures.

« Épervier, Poisson, Chenille, Grue, Aigle,
Poisson-Volant, Ours, Cerf. »

Cette demande est caractéristique ; malheureusement pour les sauvages, la politique des États-Unis n'est point de les civiliser, mais bien de les absorber entièrement. Chaque jour on recule la limite de leur frontière, et on les transplante plus loin. C'est là une des grandes douleurs du missionnaire de ces contrées ; souvent un pasteur habitué depuis plusieurs années à diriger le même troupeau se le voit brusquement enlever par un ordre du congrès ; la tribu est exilée, et on défend à son père spirituel de la suivre. Les sauvages obéissent avec douleur, ils murmurent, et on profite de la moindre occasion pour les traiter en prisonniers de guerre. C'est une manière détournée de se procurer des esclaves. On a vu des missionnaires mourir de chagrin après une séparation de ce genre. Le bien que le christianisme a opéré parmi les sauvages est immense : c'est à lui qu'ils doivent d'entrer en communication avec les nations civilisées dont la domination s'étend tous les jours sur leurs terres. La religion seule pourra établir la paix avec le sauvage et l'Européen, car jusqu'ici la politique n'a pu trouver d'autre moyen que l'extermination.

Rien n'est touchant comme la manière dont s'opèrent les conversions des Indiens ; un motif poétique les détermine toujours, c'est ce qui fait la force du christianisme chez ces populations à l'imagination vive. Chez les Pottowatomies, un enfant venait de mourir. Les parents avaient pratiqué une petite ouverture à sa fosse pour donner passage à l'âme ; la mère désolée garda la tombe pendant deux jours, pour découvrir si l'objet de sa tendresse avait rencontré quelque âme généreuse dans l'autre monde, ou bien s'il y était malheureux : voici à quels signes elle prétendait le reconnaître. Si elle voyait un joli oiseau, ou quelque bel insecte, l'augure était favorable ;

si, au contraire, elle rencontrait un reptile dégoûtant, ou un oiseau de proie, alors tout était perdu pour son enfant. Heureusement les jours étaient sereins, le printemps semait dans l'air ses papillons, comme autant de fleurs ailées, la mère était contente, lorsque tout à coup le missionnaire vint à passer, portant entre ses mains un bouquet de quamoclits, qui sont réputés fleurs heureuses. Aussitôt la jeune femme se jeta à ses pieds et demanda le baptême. Elle est morte religieuse à Vincennes (États-Unis). Ne dirait-on pas un épisode oublié par l'auteur d'*Atala* ou du *Génie du christianisme?*

Nous voudrions terminer ici notre course et nous arrêter sur les confins d'un monde, mais le missionnaire nous appelle à l'extrémité d'un monde nouveau. Aux îles Sandwich, dans la Nouvelle-Zélande, au sein des archipels de l'Océanie, nous retrouvons encore notre héros. Une vive opposition a accueilli l'arrivée des missionnaires dans cette partie du globe, tant de la part des missionnaires protestants que de celle des gouverneurs, qui voyaient en eux des agents politiques envoyés par la France. Les religieux de Picpus avaient été chassés de plusieurs localités : grâce à l'intervention du gouvernement, qui, cette fois a été énergique, les missionnaires catholiques ont été réintégrés dans leurs missions, et il ne leur reste plus maintenant qu'à lutter contre l'insuffisance de leurs moyens de propagation et contre l'hérésie. Celle-ci du moins ne recule devant aucun moyen. A Kokianga, les naturels, excités par les prêtres protestants, ont essayé de brûler tous les objets du culte catholique et de massacrer l'évêque. Les missionnaires étaient arrivés depuis dix jours seulement, ils savaient à peine quelques mots de la langue du pays. Heureusement Dieu permit que deux ou trois catholiques se trouvassent sur le lieu de l'émeute, pour détourner les naturels de leur projet. Après une discussion d'environ deux heures et demie, qui eut lieu au moyen d'interprètes entre les missionnaires et les chefs sauvages, ceux-ci reconnurent l'injustice de leur tentative, et vinrent toucher la main de l'évêque en signe d'amitié. Maintenant tout s'accorde à démontrer que le saint ministère s'exercera librement dans la Nouvelle-Zélande, et qu'il n'y aura d'autres combats que ceux de la parole.

Aux îles Sandwich, les difficultés pour pénétrer dans le pays ont été énormes. Pendant plusieurs années, les missionnaires catholiques, d'après les instigations des ministres protestants, ont été constamment chassés du territoire. Une persécution même a été organisée contre les fidèles des îles Sandwich ; plusieurs catholiques sont morts dans les prisons, ou par suite des travaux rigoureux auxquels on les avait condamnés. Les missionnaires, expulsés violemment, ne se sont point découragés. Après des efforts inimaginables, ils ont été admis aux îles Sandwich, grâce à la protection que leur ont accordée plusieurs officiers supérieurs de la marine française en mission dans ces parages. Cette protection est non-seulement une bonne action, mais encore un acte d'excellente politique. Notre commerce peut être appelé d'un jour à l'autre à jouer un rôle important dans ces contrées. Or, qui pourrait mieux que les missionnaires lui aplanir les voies? Sans cesse en communication avec le peuple, connaissant ses besoins, ses sympathies, ses penchants, ils peuvent employer en faveur de leurs compatriotes cette influence qui leur vient de

la religion, et leur épargner un apprentissage toujours dangereux dans des relations avec des nations encore à demi barbares. Les Anglais, qui savent ce qu'ils font, favorisent par tous les moyens leurs missionnaires. C'est ici le cas de dire quelques mots de cette propagande protestante que nos apôtres rencontrent partout sur leur chemin, et qui se montre aussi ardente à les persécuter que l'idolâtrie. Les associations bibliques et les missions protestantes ont commencé leurs travaux depuis plus de trente ans ; elles disposent de revenus princiers, elles ont des agents partout, et cependant la faiblesse des résultats obtenus est toujours la même. La société biblique de Londres reçoit annuellement 2,000,000 de francs de souscriptions. Elle a fait imprimer douze millions de Bibles en cent quarante-trois langues ; mais la publication de ce livre sacré, si elle n'est accompagnée d'instructions convenables, doit produire plus de mal que de bien. Outre le protestantisme orthodoxe, il y a une foule de sectes qui répandent la Bible. L'Angleterre en compte dix, les États-Unis cinq ; il y en a en France, en Suisse, en Allemagne ; le nombre des missionnaires entretenus par ces sociétés sur toute la surface du globe est de deux mille huit cents ; ils reçoivent des appointements de 2 à 300 livres sterling par an, ils sont mariés, la plus grande partie est d'une intelligence très-étroite. Où est donc leur sacrifice? Ils sont mariés : la famille n'est-elle pas une seconde patrie? où sont leurs souffrances? Ils se contentent de faire circuler des Bibles sous la protection du canon britannique.

Les sociétés bibliques se trompent : en croyant faire de l'apostolat, elles ne font que du journalisme. Elles font tirer la Bible et la répandent comme elles répandraient un pamphlet électoral ; mais ce moyen, qui pourrait être bon dans un pays comme l'Angleterre ou la France, est nul quand il s'agit de peuples barbares. Il faut d'abord leur apprendre à lire, puis à penser, puis à discuter. Or cette éducation ne s'improvise pas. D'ailleurs on n'agit sur les peuples qu'au moyen d'une idée de renoncement : l'histoire de toutes les religions nous le démontre à chaque page. Le néophyte aime que l'on se donne à lui tout entier ; il veut que l'on souffre de ses souffrances, qu'on subisse ses privations, qu'on vive de sa vie, et qu'on ajoute même si c'est possible quelque chose de plus terrible à sa propre existence, afin d'avoir l'air de faire un sacrifice même pour avoir le droit de prêcher la vérité. Il faut que le prêtre se distingue du fidèle. Le célibat des missionnaires répond à cette nécessité. C'est la preuve évidente qu'ils ont renoncé à tout pour être complétement à ce Dieu qu'ils annoncent. C'est par ce côté surtout que l'apostolat catholique est puissant, parce qu'en effet le célibat est le plus grand sacrifice qu'un homme puisse s'imposer. Il est impossible de méconnaître le prêtre dans le missionnaire catholique, tandis qu'il est impossible de le rencontrer sous le frac noir du ministre protestant. L'idéal de l'évangéliseur hérétique est ce Pritchard, missionnaire d'Otahiti, auquel *l'Artémise* vient de faire réparer les torts qu'il avait eus à l'égard de nos prêtres, et qui est à la fois consul anglais, capitaine d'artillerie de la reine d'Otahiti, missionnaire, et qui, dans une occasion récente, vient de pendre un homme de sa propre main, l'île manquant d'exécuteur. C'est la première fois qu'on a vu un prêtre se faire bourreau.

Quelle différence entre cette existence toute politique et celle de nos pauvres missionnaires, obligés de souffrir toutes les privations pour économiser de quoi bâtir une église, qui sont heureux lorsqu'ils peuvent acheter un modeste tableau pour l'orner, qui reçoivent 500 francs par an pour être à la fois maîtres d'école, ingénieurs, prêtres, médecins ! Relégués à l'extrémité du monde, leur seule consolation est dans leur ministère, leur seul bonheur est de saluer de temps en temps un vaisseau qui vient de France. Les marins retrouvent leur Dieu, les missionnaires leur patrie ; on construit un autel sur la frégate, le prêtre prie pour son pays. On déploie le pavillon national, qui est celui du catholicisme, au sommet de l'église, si elle est achevée ; on fait flotter des banderoles autour de l'enclos des missionnaires, l'équipage descend à terre, on se réunit dans un banquet. C'est la France sur des bords étrangers :

. . . . Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

Le lendemain le vaisseau remet à la voile, et le missionnaire perd de vue la patrie qui s'efface à l'horizon.

Les maristes et les frères de Picpus évangélisent l'Australie et l'Océanie. Cette contrée, divisée en trois parties, comprend tout cet assemblage de terres, d'îles et d'archipels qui s'étendent entre le quatre-vingt-onzième degré de longitude orientale et le cent cinquième de longitude occidentale. Au nord l'océan Indien, le détroit de Malacca, l'île Formose et la mer de Chine ; à l'est l'Océan, qui va baigner les côtes de l'Amérique méridionale ; au nord et au sud l'Océan encore, voilà les limites qu'on assigne à l'Océanie. Bornéo, la Nouvelle-Guinée, Sumatra, Java, Luçon, Mindanao, Célèbes, le groupe de la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Hollande, l'archipel de Manille, des Carolines, des Mariannes, de Sandwich, de Haïti, composent l'Océanie. Voilà la part des Picpusiens ; les maristes ont l'Australie, c'est-à-dire la partie centrale. Les efforts des Picpusiens ont été couronnés de succès ; les îles Gambiers sont entièrement catholiques : ils ont trois missions florissantes aux Marquises, et partout le nom du catholicisme est connu. Mais par combien de travaux, de fatigues, de souffrances, ces résultats ont-ils été obtenus ! Figurez-vous d'abord quelles difficultés doit rencontrer un homme qui veut étudier la langue d'un pays, sans grammaire, sans dictionnaire, sans aucune connaissance même des signes extérieurs. Voici par quel effort surnaturel de patience les missionnaires se sont tirés d'embarras. Accompagnés d'un enfant, ils lui montraient tous les objets qu'ils rencontraient, en lui en demandant par gestes le nom. L'enfant désignait l'objet dans sa langue naturelle, et le missionnaire notait le mot sur un calepin. On conçoit combien devaient être vicieuses les indications ainsi obtenues. Chaque nom devait amener des rectifications sans nombre. A force de patience, d'observation, de recherches minutieuses, les missionnaires sont non-seulement parvenus à connaître tous les idiomes de ce pays, mais encore à en faire la syntaxe. Aujourd'hui, il n'est pas de petit royaume océanien qui ne possède les livres sacrés traduits dans sa langue,

et même des livres originaux sur des sujets de piété ou de prière. Le christianisme a doté ces peuples d'une littérature. Mais ce n'est pas tout encore : il fallait s'établir dans le pays, bâtir des églises, des écoles, des maisons pour les missionnaires. Comme dans les premiers temps du catholicisme, le prêtre devint architecte : aidés de quelques-uns de ces ouvriers pieux que les Picpusiens ont la louable coutume d'adjoindre à leurs missions, les apôtres de l'Océanie élevèrent peu à peu toutes les constructions qui leur étaient nécessaires. L'usage des arts de l'Europe pénétrait en même temps parmi les sauvages, ils se convertissaient et se civilisaient à la fois. En ce moment le voyageur étonné qui débarque dans ces îles lointaines voit partout des ateliers, des églises, des maisons, comme dans les villes de sa patrie ; il entend chanter les prières qu'il chantait dans son enfance, il voit partout s'élever la croix qui doit s'incliner sur sa tombe. C'est aux missionnaires catholiques qu'il doit ces émotions douces et imprévues ; eux seuls peuvent mettre en pratique ces paroles du Christ : *Sinite parvulos venire ad me.* Aussi les enfants les entourent, les hommes les saluent, les mères leur sourient, et tous les aiment, parce que tous leur doivent quelque chose, et parce qu'ils se sentent aimés. Pendant que les prêtres catholiques se consacrent ainsi corps et âme à leur troupeau, que font les ministres protestants? ils distribuent des Bibles. Il est vrai que les indigènes en tapissent les murs de leurs cabanes ou en font des semelles de souliers.

Le costume des Picpusiens est blanc, le noir, parmi ces peuples, étant considéré comme une couleur funeste. Sur cette soutane blanche flotte une pèlerine. Deux cœurs rouges sont tracés sur la poitrine, où se balance un scapulaire. Un cordon blanc à trois glands qui pendent leur sert de ceinture. Bien des fois le cœur de nos marins s'est ouvert en voyant ce costume, qui représente la France, briller tout à coup sur une plage éloignée.

Le missionnaire de l'Australie a, lui aussi, une rude tâche à remplir. Dans la Nouvelle-Galles du sud, dans l'île de Norfolk, sur la terre de Van-Diemen, son ministère doit s'exercer vis-à-vis des barbares, et vis-à-vis du déporté, quelquefois pire que le barbare. Il faut qu'il aille le chercher dans sa caserne, qu'il l'accompagne dans l'intérieur du pays jusqu'au lieu de sa destination, qu'il le suive dans le champ qu'il arrose de ses sueurs inféconds, dans les vastes forêts où il guide ses troupeaux. Il célèbre les saints mystères dans la cabane d'écorce, sous l'arbre à gomme de la vallée, sur les hauts sommets couverts de neige. Le criminel vient décharger le poids de sa conscience, en confiant à l'oreille du prêtre le récit de ses folies et de ses malheurs. Il voit venir dans son accoutrement honteux, et chargé de ses chaînes bruyantes, le prisonnier au visage sombre, sorti du fond des bois ; heureux encore lorsque son cœur ne se déchire pas en consolant les dernières heures du condamné qui attend la mort dans un fétide cabanon !

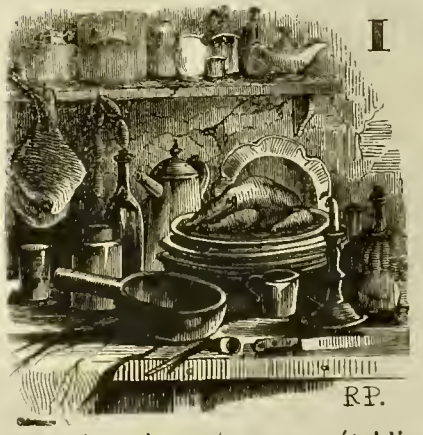
Insisterons-nous maintenant sur l'importance politique, morale, et même littéraire du missionnaire ? Un pareil travail serait superflu. Tout le monde comprend combien le séjour des prêtres dans des pays lointains peut devenir profitable aux intérêts de la France. Louis XIV avait compris cette vérité, lui qui avait revêtu plusieurs missionnaires du titre de consuls. La restauration a suivi cet exemple, dont

les bons résultats sont frappants. Si notre influence dans le Levant a été si longtemps toute-puissante, c'est en grande partie aux missionnaires qu'on le doit. Cela est si vrai, que la chambre de commerce de Marseille, qui a eu le monopole du commerce avec la Turquie, l'Égypte et la Syrie, votait annuellement une somme considérable pour venir au secours des missions. Ce que ces établissements avaient fait dans le Levant, ils pourraient aujourd'hui l'accomplir partout où ils se trouvent, si le pouvoir s'associait à leurs efforts. Il serait digne de la France de mettre le commerce et la civilisation sous la protection d'une religion qui doit être le signal de l'affranchissement pour tous les peuples. Les services que les missionnaires pourraient rendre à la politique ne sont pas moins grands que ceux dont les lettres leur seraient redevables. Les missionnaires font connaître à l'Europe des langues nouvelles, ils nous donnent des notions exactes sur tous les pays qu'ils parcourent ou qu'ils habitent. Malheureusement ces travaux restent enfouis dans les archives des séminaires de leur congrégation, ou reçoivent dans les *Annales de la propagation de la foi* une publicité que les savants et les gens du monde ignorent complétement. Le gouvernement devrait se mettre en rapport direct avec les missionnaires ; il pourrait recevoir et mettre en lumière une foule de documents dont manque la science moderne. La plupart des notions que nous avons sur l'état des contrées récemment découvertes nous viennent de l'étranger. Nous semblons prendre à tâche d'oublier que nous avons là des compatriotes qui savent que Dieu commande d'aimer la patrie, et qui sont prêts à lui être utiles dans la mesure de leurs forces et de leur position. Vivrions-nous encore à cette époque de préjugé inique où l'habit de prêtre semblait ôter la qualité de Français?

En finissant, nous nous demandons quel sera celui qui pourra lire sans être ému le récit de ce merveilleux héroïsme du missionnaire. Dans les sables de l'Arabie, dans les villes saccagées de la Perse, sous les nopals de l'Inde, dans les jonques chinoises, partout enfin, dans la solitude comme au milieu des cités, devant le bourreau comme au chevet des malades, son amour de la vérité ne se dément pas un seul instant. Quand le fer de l'exécuteur ne tranche pas sa vie, il meurt de maladies contractées à la suite de son existence nomade. Pour le missionnaire, il n'y a pas de vieillesse, heureux quand il succombe en pays chrétien, et qu'à défaut de l'absolution du prêtre il peut recevoir celle de la charité. Le catholicisme, que l'on dit mort, donne cependant encore, de ce côté-là du moins, de véritables signes de vie. Il ne faut pas désespérer d'une religion qui fait encore des martyrs. Le catholicisme vient de s'ouvrir un monde nouveau, et partout la barbarie s'évanouit et disparaît devant lui. Félicitons-nous de voir notre pays jouer un si beau rôle dans le mouvement civilisateur que l'Évangile imprime à toutes les parties du globe. Que chacun apporte son denier à l'œuvre des missions, qui est celle de la liberté humaine. A côté de notre renommée militaire, nous sommes fiers de pouvoir placer notre illustration religieuse. La France mérite qu'on lui pardonne un peu de gloire en faveur de tant de charité !

Taxile DELORD.

L'AUBERGISTE.



Il n'y a pas d'aubergistes à Paris, il n'y a que des maîtres d'hôtel, qui sont des produits de la civilisation mûris dans les serres chaudes des grandes villes. Le maître d'hôtel parisien se tiendrait pour gravement insulté si quelque provincial malavisé s'oubliait jusqu'au point de l'appeler aubergiste ; nous ne savons même pas si, n'était la législation adoptée par les cours royales, il ne traînerait pas l'impertinent sur le terrain belliqueux du bois de Boulogne, ce classique parc des duels innocents. Le maître d'hôtel est un grand seigneur qui ne connaît guère mieux son établissement que les marquis de la régence ne connaissaient leurs terres. Il se montre partout, excepté chez lui, joue à la Bourse, hante les Bouffes et l'Opéra, monte à cheval, et donne à sa fille cent mille écus de dot prélevés sur les bénéfices légitimes d'une splendide hospitalité.

Pour rencontrer l'aubergiste, il faut donc, s'il vous plaît, grimper en diligence et sortir des barrières de Paris : c'est à peine si dans les faubourgs il en existe quelques-uns, tout au fond des quartiers industriels et populeux ; mais ceux-là encore n'ont point de physionomies franches et décidées ; ils sont abâtardis par l'atmosphère parisienne, ils ont perdu leur allure originale, leur caractère primitif, leurs bonnes et vieilles habitudes, au contact des mœurs citadines. Les uns aspirent au rang de maîtres d'hôtel, les autres descendent au niveau des marchands de vin ;

L'AUBERGISTE

beaucoup de ces aubergistes faubouriens sont des logeurs, aucun n'est vraiment ce qu'il devrait être.

Laissez-vous emporter au petit trot par les lourdes gondoles des messageries ; allez toujours de relais en relais ; ne craignez pas de pousser trop loin : il faut que le grand bruit de Paris meure à l'horizon, il faut que rien ne rappelle la capitale aux voyageurs ; quand vous serez là-bas dans quelque province lointaine, sur les frontières d'un département perdu dans les montagnes, alors seulement vous trouverez l'aubergiste tel que le passé nous l'a légué, l'aubergiste du *Roman comique* de ce pauvre infirme de tant d'esprit qu'on appelait Scarron. Ne vous arrêtez même pas sur le boulevard de la modeste sous-préfecture ; cette auberge qui étale, toute grande ouverte, sa large porte, est la sœur puînée d'un hôtel ; avant qu'il soit une semaine, un coup de pinceau aura balayé l'humble substantif sur l'écriteau élargi et mis à neuf.

C'est dans une petite ville qu'il faut s'arrêter, une toute petite ville du Languedoc ou de la Normandie, sans prétention aucune, et qui aspire tout au plus aux honneurs administratifs de la justice de paix et du chef-lieu de canton. Là, vous ne chercherez pas longtemps sans découvrir l'auberge, et si vous avez trouvé l'auberge, vous avez du même coup mis la main sur l'aubergiste, tant le maître quitte peu sa maison, pas plus que l'huître son écaille ; il vit dans elle et pour elle, si bien que la physionomie du bâtiment et la physionomie de l'homme ont quelque chose de sympathique, et qu'il serait impossible de trouver un autre logis pour ce maître et un autre maître pour ce logis.

Tantôt l'auberge hospitalière se tient aux limites extrêmes du bourg, afin d'accueillir plus tôt le voyageur fatigué, le roulier poudreux et son attelage, le colporteur et sa valise, le commis voyageur qui trotte sur son bidet en fredonnant une ariette d'opéra-comique, le pâtre qui gagne la montagne avec son troupeau bêlant. C'est la vieille auberge qui a de vastes hangars, de profondes écuries, une cour ample et remplie de poules qui caquettent et de canards qui barbotent, de larges et chaudes étables, une immense cuisine pour salon, et de grandes chambres avec de grands lits. Parfois, aussi, l'auberge est assise sur la grand'place, tout à côté de la mairie, en face de l'église paroissiale ; le vieil ormeau qui a vu danser quatre générations sous ses vigoureuses branches ombrage sa large porte cochère ; mais cette auberge-ci est quelque parvenue qui vient insolemment étaler son luxe de fraîche date tout au milieu de la ville. Son propriétaire est un homme cossu qui a puisé quelques idées tronquées d'amélioration et de confortable dans ses fréquents voyages à la sous-préfecture ; il a, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, restauré un antique couvent que les hasards des révolutions ont fait passer dans les mains de sa famille ; avec deux ou trois cellules, il fait d'assez mauvaises chambres ; le réfectoire conserve sa destination et prend le nom constitutionnel de salle à manger ; les corridors restent ce qu'ils sont ; avec la chapelle il crée une remise, et le chapitre peut fort bien se transformer en salle de billard ; le reste va à l'avenant, et l'auberge se trouve installée. Cette auberge ne va pas au-devant des voyageurs : elle est bien trop grande dame pour cela ; elle attend, et on vient la chercher. Le préfet en tournée départementale et le conseil de révision la visitent ; les gros marchands qui

battent le pays pour faire provision de foin, de blé, de bestiaux, de vin, de cidre, de cocons, la fréquentent volontiers. On y voit arriver aussi les Anglais dont la berline se brise sur la route comme au troisième acte d'une foule de mélodrames. Pour s'y trouver à l'aise, il suffit de se contenter de peu, et de payer ce peu assez cher.

Sitôt que les deux auberges existent simultanément dans un bourg, la concurrence s'établit, et la rivalité, d'abord, et la haine, ensuite, ne tardent pas à venir. On a dit quelquefois que ce qu'il y avait de plus terrible et de plus tenace au monde, c'était une rancune de moine et une haine de femme ; on s'est trompé : c'est une rancune et une haine d'aubergiste qu'il aurait fallu dire. Les deux auberges se dressent et vivent comme deux ennemies irréconciliables. C'est Rome *Croix de Malte* et Carthage *Lion d'or*, l'Athènes et la Sparte des cuisines, Achille et Hector en bonnets de coton, le tablier blanc à la ceinture. Les calomnies et les médisances volent de l'une à l'autre, l'insulte et l'injure ne chôment pas. Heureux quand les coups de poing ne succèdent pas aux coups de langue !

Quant à nous, toutes nos sympathies sont acquises à l'auberge du petit peuple, à l'auberge démocratique des faubourgs. C'est là seulement qu'on retrouve la profonde et haute cheminée où brûle un chêne, où toute la population du logis, pêle-mêle, bêtes et gens, se chauffe de compagnie. Le roulier avance ses larges mains à l'encontre du feu ; le chasseur laisse fumer ses guêtres humides sur les chenets de fer; le colporteur raconte quelque plaisante histoire d'amourette, et le petit commis voyageur en mercerie, rétribué à raison de 5 francs par jour, ne dédaigne pas de se livrer à quelque réjouissante charge empruntée au répertoire d'un de ses illustres confrères de Paris. Un tournebroche gigantesque, tout chargé de volailles et de pièces de viande, fonctionne devant le feu ; les chiens clignent les yeux et dressent leurs pattes à côté de gros chats qui se pelotonnent et ronflent aux angles du foyer. Tout ce monde qui se rencontre là par hasard, et qui se séparera le lendemain, cause, rit, fume dans la bonne camaraderie du coin du feu. De gros jambons, d'épaisses tranches de lard pendent au plafond, jalonné de touffes de bruyère ; les murs, simplement recrépis à la chaux, sont ornés çà et là de gravures coloriées : Napoléon sur son cheval blanc avec Roustan le mameluck, la cavalerie d'Abd-el-Kader, et le dernier crime célèbre de la contrée. Au chambranle de la cheminée est attachée, dans le Midi, une image de la bonne Vierge ; un portrait équestre de l'empereur la remplace au Nord. Le fusil de l'aubergiste, accroché au râtelier voisin, brille entre des carnassières, des fouets et des casseroles. La servante d'auberge, grande et forte fille aux bras rouges, aux joues rebondies, va et vient par la maison, agaçant celui-ci, souriant à celui-là, bondant cet autre, et pourchassée par le conducteur des messageries locales, lequel, en sa qualité d'habitué, jouit de toutes sortes de priviléges. Les palefreniers chantent dans l'écurie, les garçons courent et ravaudent, et dérangent tout sous prétexte de mettre le logis en ordre. Le dîner, les chambres, le service, se font au hasard ; personne ne s'en occupe et tout le monde s'en mêle ; cependant, quand vient la nuit, il se trouve que tout est fait sans que le garçon ait perdu un pourboire et la servante un baiser. Au milieu de tout ce bruit, l'aubergiste se multiplie ; il touche dans la main du voisin qui passe, apporte la provende au cheval du postillon, allume sa pipe au cigare

du commis voyageur, verse un petit verre au garde-chasse, salue le gendarme qui entre, stimule sa femme qui gouverne la cuisine, gourmande la fille qui batifole dans la cour, jette une bûche au feu, découpe un jambon, monte de la cave au grenier, crie, appelle, répond, gronde, et se trouve encore le premier à la porte de l'auberge lorsque le bruit du fouet retentit sur la route.

On ne saurait s'imaginer, à moins de l'avoir vu, quel homme c'est qu'un aubergiste dans les bourgs, les villages, les hameaux : c'est le premier de l'endroit, la tête, le chef de la localité, la clef de voûte du pays ; s'il n'est pas maire, il passe avant le maire ; il éclipse l'adjoint, marche de pair avec le brigadier de la gendarmerie et rivalise d'importance avec le juge de paix du canton. Les petits enfants le connaissent, les jeunes filles le considèrent, voire même le courtisent s'il est encore célibataire ; il est l'ami de tous les hommes, le camarade de tous les passants, la providence de tous les voyageurs. Il donne à dîner à tout le pays, et il arrive souvent que tout le pays lui doit les dîners qu'il donne. Il a affaire à tout le monde : c'est le pivot autour duquel tourne tout le canton ; c'est bien plus à l'auberge qu'à l'hôtel de ville que se traitent les affaires de la commune ; le greffier de la mairie enregistre les décisions prises par le conseil municipal, réuni en séance autour de quelques pots de vin, chez l'aubergiste. L'aubergiste n'est rien, mais il délibère et vote ; mieux que personne, il sait ce qui se passe au chef-lieu : monsieur le préfet a mangé de sa cuisine ; les conducteurs de diligences, les gendarmes en mission, les rouliers de passage lui racontent ce qui se fait hors des frontières du village. On le consulte comme un oracle sibyllin ; ce qu'il ne sait pas, il l'invente ; ce qu'il dit, on le croit ; ce qu'il propose, on l'exécute. L'aubergiste a salué les grands personnages et vu les princes qui voyagent incognito ; il n'est pas impossible même qu'il n'ait parlé à leur valet de chambre à propos de quelque fourniture. Le soir, il conte leur dialogue au village assemblé dans l'auberge, et le lendemain, il se trouve que l'aubergiste est devenu un personnage politique, grâce aux révélations que lui a faites le valet de chambre, transformé, pour le moins, en secrétaire intime. S'il se rencontre une fête à célébrer, voilà l'aubergiste qui dispose son logis et plante un mai devant sa porte. Quelqu'un se marie-t-il ? on dînera certainement dans le jardin de l'auberge, on dansera sous la tonnelle de l'auberge, on se grisera avec le vin de l'auberge. L'aubergiste est le parrain-né des enfants du pays, le témoin de tous les époux, comme il a été le prétendant de toutes les filles. Demandez plutôt à la mariée qui rougit sous son voile blanc ? Si les corporations veulent s'égayer et prendre du bon temps, la grande salle de l'auberge apprête ses chaises et ses bancs, et la basse-cour se dépeuple en même temps que la cave se vide. Quand vient le dimanche, les ménétriers avec leurs violons, leurs hautbois, leurs tambourins, grimpent sur l'échafaudage de planches et de tonneaux qui leur sert d'orchestre, et appellent à grand bruit la population villageoise au bal champêtre de l'auberge. L'aubergiste a revêtu son plus bel habit, rasé sa barbe et débouché ses meilleures bouteilles d'abord, et ses plus mauvaises après. Il sait que la danse donnera du relief à la piquette la plus frelatée. On ne saurait rien faire sans avoir recours à lui, et le plaisir fuirait la commune s'il n'existait pas.

Il arrive souvent que l'aubergiste est ou maire ou commandant de la garde nationale, l'un ou l'autre, à son choix, peut-être tous les deux à la fois, s'il le veut. Le sous-préfet ferme assez volontiers les yeux sur ces menues illégalités qui le débarrassent du soin de chercher un second fonctionnaire. Les aubergistes qui ne sont rien sont des Cincinnatus. Ils savent le prix des grandeurs et n'en veulent pas. L'écharpe municipale et l'épaulette de capitaine ne tentent pas leur indépendance, et aux gloires du forum ils préfèrent la fumée de leur pipe.

Mais les vertus civiques ne sont point usuelles en France, et personne n'y affiche très-haut le mépris du pouvoir. Aussi devons-nous dire que, le plus souvent, les aubergistes briguent les éminentes fonctions qui doivent ajouter à leur influence et donner à leur personne un caractère officiel.

Alors, quand leurs concitoyens leur ont offert l'écharpe qu'ils souhaitaient, rien n'échappe à leur domination : la puissance municipale achève soudain ce qu'avait si bien commencé l'influence culinaire. L'aubergiste passe roi de la commune; il enlève les délibérations à la pointe de la fourchette, discute les affaires à table, et, quand une partie du conseil municipal, émoustillée par les sarcasmes subversifs d'une minorité jalouse, s'avise de se révolter, le maire-aubergiste ne s'épuise pas en vains discours ; il met la broche au feu, perce la plus vénérable futaille, invite le conseil à souper, et grise l'opposition. Tout est voté entre la poire et le fromage, et le conseil rentre chez lui comme il peut. Parfois même il couche à l'auberge, afin de signer, au petit jour, en se frottant les yeux, le registre des délibérations, égaré sur le comptoir, entre le livre des dépenses et le journal des fournitures.

Comment se pourrait-il faire que l'aubergiste ne devînt pas ce qu'il veut être ? Tout le village passe devant sa porte le matin ; le berger qui vend le lait de son troupeau, la fermière qui accourt comme Perrette avec son panier d'œufs frais sous le bras, le braconnier qui, pendant la nuit, a maraudé le gibier du parc voisin, le jardinier qui cueille tout exprès ses plus beaux fruits pour lui, le maraîcher avec son âne chargé de légumes verts. Et puis, que deviendrait la population ouvrière des charrons, des taillandiers, des forgerons, s'il ne lui donnait la pratique des rouliers et des voituriers qui fréquentent le pays? N'est-ce pas chez lui qu'arrive le seul journal qu'on lise dans l'endroit?

Mais qu'il monte au rang des autorités constituées ou qu'il préfère rester dans la foule des administrés, l'aubergiste garde le plus souvent une parfaite neutralité entre les opinions belligérantes. Son état lui commande l'éclectisme en tout et pour tout ; on peut discourir impunément chez lui ; carlistes et républicains sont également les bienvenus, mais jamais il ne se mêlera à la discussion aussi chaude qu'elle puisse être. Il a horreur des professions de foi presque autant que de l'eau, ce fade élément dont il daigne à peine se laver les mains. La politique est, pour lui, une affaire de clientèle : il se rattache le plus qu'il peut à celle qui a la majorité, lorsque, par hasard, les circonstances l'obligent d'adopter une opinion. C'est, malheureusement pour lui, ce qui arrive bientôt lorsqu'une auberge rivale s'établit au même lieu. Quoi qu'il advienne, il faut prendre un parti, mais un parti violent : l'aubergiste sera rouge ou blanc, mais jamais bleu, c'est le hasard qui décide de la couleur.

Selon qu'un jour les amis du gouvernement auront festoyé chez son concurrent maudit, il fulminera le soir une philippique ardente contre l'autorité, et, le lendemain, l'opposition campera fièrement dans son logis. L'auberge devient un drapeau. Mais c'est là une extrémité terrible à laquelle l'aubergiste ne se résout qu'à son corps défendant. Achille du tournebroche, il voudrait toujours demeurer sans sa tente.

L'auberge est, avec l'église, le seul bâtiment qui donne de la physionomie au village. Que serait le bourg sans elle ? Un corps sans âme et voilà tout. Enlevez l'*Écu de France* ou les *Trois mages* qui embellissent sa grande rue, sa seule rue quelquefois même, et le bourg sera comme un visage sans yeux. L'auberge est le lien gastronomique qui le relie au pays d'alentour et le fait participer à l'existence générale du département, de la province, de la France entière. Sous ce point de vue encore, l'auberge est une école mutuelle où l'enseignement se fait par l'action. Le peuple français, qui est certainement le plus bavard de tous les peuples, aime à se réunir pour parler ; il a horreur des impressions solitaires. On se cherche, on se rencontre, on cause, et, sans le savoir, les opinions se fondent, les mœurs se modifient et, souvent, les événements du lendemain sont le résultat des conversations de la veille. L'auberge est le club du village ; c'est là que le vieux soldat conte aux enfants émerveillés les batailles épiques de l'empire, auxquelles se mêlent aujourd'hui les récits du zouave ou du zéphir revenu d'Afrique ; le gendarme, les mains croisées sur son sabre, rappelle le dernier crime qui épouvanta la contrée, et comment il arrêta le malfaiteur dans le bois voisin, un soir que le vent sifflait dans les arbres et que la pluie détrempait le chemin. On questionne le voyageur qui s'arrête pour dîner, et il dit volontiers où il va et d'où il vient. On est indiscret comme on est confiant. Tandis qu'on parle, on fume et on boit, en attendant l'heure du dîner ; à mesure que les voyageurs arrivent, on ajoute quelques couverts à la table, un gigot à la broche, on élargit le cercle qui s'arrondit autour de l'âtre lumineux, et il se forme là d'étranges relations entre les gens qui passent et les gens qui restent.

Ainsi que son auberge, la main de l'aubergiste est ouverte à tout le monde. C'est le plus bavard de tous ses commensaux bavards ; le plus remuant, le plus indiscret, le plus hâbleur : chacun obtient quelque chose, un sourire, un salut, un regard bienveillant, une tape sur l'épaule, une inclinaison de tête, un serrement de main, franc-maçonnerie du geste graduée selon la condition du nouveau venu. Si, tout à coup, on vient lui dire que l'auberge est pleine, qu'une voiture est là, à la porte, qui attend, et qu'il n'y a plus de place au logis, l'aubergiste ne s'étonne pas, il a des ressources pour toutes les circonstances ; en un tour de main, il dresse un lit dans la grange, ce sera le sien ; quelques bottes de paille au grenier, voilà pour ses enfants ; et, radieux, triomphant, le sourire aux lèvres et le bonnet à la main, il conduit les *Anglais* dans sa chambre abandonnée. Tous les voyageurs qui passent en calèche sont des Anglais pour l'aubergiste ; c'est une règle générale, une croyance préexistante Mais à ce titre-là il leur fait payer étrangement tout ce qu'il leur sert et ce qu'il ne leur sert pas. C'est une affaire de patriotisme. L'aubergiste aime à fonder sa fortune avec les dépouilles de la *perfide Albion*, ainsi que les chan-

sons où gloire rime avec victoire lui ont appris à appeler l'Angleterre. Il arrive souvent, le plus souvent même, que ces Anglais sont de bons propriétaires de la Beauce ou de gros filateurs de l'Alsace ; mais qu'importe ? on prend leurs louis pour des guinées, et la conscience est en repos, l'intention étant réputée pour le fait.

Le temps de l'aubergiste ne lui appartient pas, il est au public ; son sommeil même n'est pas à lui : il dépend du premier maraud aviné de le réveiller au plus sombre de la nuit, sous prétexte de lui demander un gîte. Aussi faut-il lui pardonner un peu si son vin n'est pas des bons crus, et si ses mémoires vont hardiment sur les brisées des comptes d'apothicaires. Il faut bien payer le dérangement, la fatigue et l'insomnie.

Il est vrai que, nonobstant cette insomnie, cette fatigue et ce dérangement, l'aubergiste se porte le mieux du monde. Les névralgies, les migraines, les fluxions n'entrent jamais en son logis ; le matin il chante, il chante encore le soir de façon à faire vibrer les carreaux de son auberge ; le rhume n'a pas de prise sur cette large poitrine qu'il expose sans crainte aux froides brises du matin. Leste, fringant, nerveux, l'aubergiste, n'atteint presque jamais l'obésité si fréquente dans le corps des rôtisseurs. Une cause physiologique explique cette différence : le rôtisseur se repose dans son travail, et l'aubergiste agit. C'est lui qui le premier se lève avant l'alouette, avant ses garçons surtout ; c'est lui qui le dernier se couche quand tout dort dans la maison. Mais il est aussi de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, de toutes les joies ; c'est le chansonnier vivant de la commune : tous les voyageurs, qu'ils viennent de l'Est ou de l'Ouest, lui ont appris les couplets les plus en vogue du Caveau ancien et moderne, et les lambeaux de ce qu'il a retenu lui font un répertoire immense et varié. Au dessert, quand sa mémoire s'embrouille, il met au hasard des airs sur des paroles qui n'ont jamais marché de compagnie, chante bravement à pleine voix, fait rimer le *tra la la* d'une barcarolle avec les *zon zon zon* d'un chœur bachique, et le dilettantisme villageois applaudit avec frénésie. Comment voudrait-on que l'aubergiste ne se portât pas bien ? Aimé, choyé, recherché, il embrasse toutes les filles, et gagne sur tous les passants. Il exerce sans trop de peine et assez volontiers une hospitalité peu coûteuse ; il y a toujours dans la grange un petit coin avec de la paille fraîche pour le mendiant, et dans la huche un morceau de pain bis. S'il tond sans vergogne la bourse des riches voyageurs, il donne sans regret aux pauvres diables ; il prend beaucoup d'un côté, il rend un peu de l'autre, et la bonne volonté rétablissant l'équilibre, l'aubergiste s'endort gaiement du sommeil du juste.

Au milieu de toutes les choses qui passent ou se modifient, l'auberge reste seule immuable. Dans le Maine, au fond du Périgord, dans les vallées du Dauphiné, elle est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, au temps où Philippe d'Anjou, allant prendre possession du trône d'Espagne sous le nom de Philippe V, mettait quinze jours pour se rendre de Paris à Bordeaux en voyageant grand train. Le progrès n'a pas de prise sur ses vieilles murailles rugueuses, sur ses toits brunis par la pluie, où les hirondelles voyageuses suspendent leurs nids ; la porte demeure fermée aux innovations, l'ébéniste ne touche pas aux meubles, et si par aventure le maçon ou

le menuisier passe par là, il répare ce que le temps a ruiné, mais il ne le change pas. La tradition règne en souveraine, et l'aubergiste, en fumant sa pipe, ne voit pas pourquoi ce qui était bon pour nos pères ne serait pas convenable pour nous.

L'aubergiste est presque toujours marié : le célibat et l'auberge feraient mauvais ménage ; quelquefois il est veuf, mais le veuvage est un état mixte où l'aubergiste ne fait que passer pour rentrer promptement sous les fourches caudines de l'hymen. A peine a-t-il quelques brins de barbe au menton qu'il sent lui-même que dans sa condition le célibat est impossible ; entouré qu'il est de filles et de garçons âpres à la curée, il verrait bientôt les provisions de la cave et de l'office disparaître avec une effrayante rapidité, s'il n'avait là, près de lui, une ménagère alerte pour surveiller la tribu dévorante des valets et tenir la clef sur toutes choses. Cette ménagère intéressée à maintenir le bon ordre dans le logis, c'est une femme, une femme jeune, active, au pied leste, à l'œil vif, au nez retroussé, une femme prompte à la réplique, gaillarde de corps et d'esprit, de joyeuse humeur, et dont la main va aussi vite que la langue. Grâce au ciel, il ne manque pas de ces femmes-là en France, et l'aubergiste a bien vite choisi ce qu'il lui faut parmi les plus jolies filles du village. Et puis, faut-il le dire? les voyageurs, ceux qui ne courent pas la poste en berline, et c'est le grand nombre, aiment volontiers à être accueillis par le souriant visage d'une femme, la cornette en l'air et le poing sur la hanche, non pas de ces maîtresses d'auberges comme il s'en montre dans les vaudevilles de M. Scribe, avec des bas de soie et des jupes de taffetas, mais de ces bonnes petites mères au minois réjoui, dont le fichu mal noué laisse voir une épaule ronde et potelée ; voilà ce qu'ils cherchent, voilà ce qu'ils désirent. Ils savent que la femme de l'aubergiste n'est point trop farouche ; elle ne s'épouvante pas d'un propos leste ou de quelque plaisanterie ; tout en appliquant une vigoureuse tape sur les mains impertinentes qui lui prennent la taille, elle sourit de façon à laisser voir des dents blanches entre ses lèvres rouges. Les déclarations ne lui font point peur : elle les écoute et puis s'enfuit en chantant. Quand vient le quart d'heure de Rabelais, et qu'il s'agit de régler le compte, elle n'ignore pas qu'en se laissant voler un baiser sur le col, le voyageur ne verra pas les colonnes enflées et le chiffre imposant de l'addition. Si l'aubergiste entr'ouvre la porte par hasard, il s'éloigne en sifflant et n'a rien vu. C'est elle qui verse le coup de l'étrier et dit au cavalier *au revoir,* ce joli mot qui est à la fois un souvenir et une espérance, cet adieu qui fait pressentir le retour.

On conçoit qu'à ce métier-là l'aubergiste mène bonne et joyeuse vie, et amasse une fortune assez ronde. Fortune, dans ce cas, ne veut pas dire million, elle n'est pas dans les campagnes ce qu'elle est à Paris. Mais, petit à petit, il arrondit le champ paternel ; il achète un troupeau dans la montagne, une métairie dans la plaine, il établit ses garçons, dote ses filles et prend du bon temps sur ses vieux jours. En outre des bénéfices patriotiques qu'il fait sur les *Anglais* de passage, il se permet encore de rançonner les voyageurs qui, sur la foi des règlements, osent se mettre à table quand la diligence s'arrête. Il n'est personne qui ne connaisse ces repas étranges où le touriste, surexcité par l'appétit le plus vorace, a tout au plus le temps d'avaler un maigre potage ; au moment où, d'une main impatiente, il saisit le vieux

coq qui fait office de chapon sur la table, on entend la voix du conducteur qui crie : « En voiture! en voiture ! » et la volaille tombe des mains, à cette voix terrible, comme les portes de Jéricho aux sons de la trompette des Hébreux. Le fouet claque, les chevaux hennissent, les voyageurs se lèvent et la voiture part. On n'a rien mangé, mais on a tout payé. Le dîner sept fois réchauffé est resservi sept fois; sept fois entamé, il meurt enfin, mais il meurt de vieillesse, et l'aubergiste achète un bœuf avec le prix du coq. Tout cela est le résultat d'une association monstrueuse entre le conducteur et l'aubergiste; l'un fournit le poisson, l'autre fournit l'appât, et quand la farce est jouée, ils se partagent les bénéfices. Que si vous nous objectez que c'est immoral, nous vous demanderons si la chose est plus coupable que les jeux de Bourse auxquels se livrent tant de gens réputés honorables?

L'aubergiste est un personnage historique dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Remontez aussi haut que vous le voudrez dans les annales du monde, et vous trouverez des aubergistes. Lorsque Esaü vendait à son frère Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, Jacob faisait le métier d'aubergiste ; il donnait à manger à celui qui avait faim et en exigeait un salaire. Cependant, voici que l'industrie vient de déclarer la guerre aux aubergistes : les chemins de fer sont les ennemis-nés des auberges, et, partant, des aubergistes; avec les chemins de fer, ainsi que l'a dit un spirituel écrivain, on ne voyage plus, on marche, et les aubergistes ne vivent pas de ceux qui marchent, mais bien de ceux qui s'arrêtent. Il y aura toujours des hôtels, mais des auberges? C'est là la question, comme dirait Hamlet.

Mais, en attendant que les montagnes soient rasées au niveau du sol et les vallons comblés pour la plus grande gloire du rail-way, les auberges et les aubergistes se portent merveilleusement bien. Où n'y en a-t-il pas? Partout où il passe, l'homme laisse une auberge après lui. Ce misérable hangar dont le toit crevassé et les planches mal jointes laissent pénétrer le vent et la pluie, c'est une pèsada, une auberge où le contrebandier des Pyrénées avale lestement son morceau de pain et sa gousse d'ail. Ce couvent si haut bâti dans les Alpes, que les neiges éternelles l'entourent, c'est une auberge chrétienne où de pauvres religieux donnent à tous une sainte hospitalité au nom de l'Évangile. Sur la montagne encore, mais plus bas, ce chalet coquettement assis sur de la mousse verte, près d'une murmurante fontaine, vous croyez que c'est une ferme? point, c'est une auberge où les montagnards suisses font payer aux touristes 20 francs une tasse de lait. Lorsqu'il ne restera plus rien de l'Orient de Mahomet, ni harem, ni mosquée, soyez certain qu'au milieu des débris du vieil empire turc, vous trouverez debout encore un caravansérail, l'antique auberge de l'Arabe. Le wigwam du Mohican, la hutte du Lapon, la tente du Bédouin, le carbet du nègre, auberge que tout cela quand le voyageur égaré vient frapper à la porte! Et la terre elle-même qu'est-elle, sinon une grande auberge où l'humanité tout entière campe en attendant un autre asile, que personne ne connaît et que tout le monde espère; asile éternel où tous, pauvres voyageurs que nous sommes, les plus humbles et les plus forts, reposerons ensemble sous la main puissante de ce grand hôtelier qu'on appelle Dieu.

Amédée ACHARD.

LE COMÉDIEN DE PROVINCE.

LE COMÉDIEN DE PROVINCE.

Je veux peindre le comédien pur sang, celui qui descend en droite ligne du *La Rancune* de Scarron, celui qui est né, dans les coulisses, d'un premier rôle et d'une soubrette; celui qui peut se dire avec orgueil *enfant de la balle,* et qui a passé ses premières années à parcourir la France entière à la suite des auteurs de ses jours, gaminant sur les places publiques avec les gamins de toutes nos sous-préfectures, et jouant les anges, les amours et les petits démons, à la satisfaction du public de province.

Longtemps notre Roscius en herbe n'est connu, de Dunkerque à Bayonne, que sous le nom de Fanfan; il n'en demande pas d'autre, et ne se soucie pas plus de son nom de famille que son père ne s'en est soucié pour lui. Mais il a ses dix-huit ans : c'est l'âge où dans la vie ordinaire on s'arrête au choix d'un état. L'état de Fanfan est tout trouvé : il sera ce qu'a été son père, ce qu'a été son grand-père, ce qu'a été l'immortel La Rancune. Il sera comédien! Proposez-lui donc de renoncer à cette existence nomade, accidentée, imprévoyante, à laquelle il est habitué depuis son enfance : il vous rira au nez. Il lui faut l'air des grandes routes, l'impériale des diligences, les stations dans les grasses auberges, l'arrivée bruyante dans les chefs-lieux d'arrondissement; il a besoin des émotions de la scène et des méchantes causeries du foyer; il a besoin des ténèbres du matin et de la lumière du soir; il a besoin

de l'odeur des quinquets et des haillons du magasin de costumes : il doit être comédien !

Fanfan n'est plus un nom d'affiche assez sérieux, assez respectable ; il s'agit d'en choisir un autre. Le jeune homme va fouiller dans le coffre de bois qui contient toute la bibliothèque de l'administration ; il consulte la liste des personnages de l'ancien répertoire. Enfin il trouve, dans je ne sais quel vieil opéra-comique, un nom qui lui plaît : Fanfan s'appellera Alcindor.

Alcindor joue les comiques ; il a de l'aisance, de l'aplomb, l'habitude des planches, un peu d'intelligence, assez peu d'instruction : c'est ce qu'on appelle un acteur intrépidement médiocre. Un petit parterre de province n'en exige pas davantage, surtout dans un comique. La charge fait toujours rire, et le manteau de Scapin est un excellent bouclier contre les exigences du bon goût. — Aussi les débuts d'Alcindor sont-ils fort heureux : tant qu'il reste dans les parages où ses respectables parents ont, pendant vingt ans, promené leur profession de bourgade en bourgade, il est le plus heureux et le plus couronné des comédiens ! Mais il se fatigue bientôt de ces ovations de village et des douceurs de la vie de famille ; il a senti pousser ses ailes, il veut les essayer. Un beau matin, à la fin de l'année dramatique, après avoir touché son mois plus ou moins complet à la caisse directoriale, il prend son vol et s'élance vers Paris !

Arrivé à Paris, il s'empresse d'aller faire visite à tous les correspondants dramatiques, ces entreposeurs de talents, ces marchands de voix et d'organes, qui, moyennant une remise de tant pour cent sur le total des appointements de l'année, s'engagent à fournir la France entière, du nord au midi et de l'est à l'ouest, de ténors, de pères nobles, de prime-donne, de héros de tragédie et de grandes coquettes. Alcindor est introduit. On lui demande quel emploi il joue, de quelle ville il vient, quelles sont ses prétentions ; on prend son adresse, et on le renvoie chargé d'espérances et de paroles dorées.

Alcindor va passer la plus grande partie de sa journée au Palais-Royal ou au café des Comédiens, quartier général des artistes en disponibilité. C'est là où les Antony prennent de la limonade, les Agnès du punch, et les Marguerite de Bourgogne du petit-lait. Alcindor, dont les finances sont en très-mauvais état, joue avec un baryton de quinzième ordre une bouteille de bière en plusieurs cents de dominos. Sur les quatre heures il dîne rue de l'Arbre-Sec, dans quelque restaurant à 22 sous par tête, et le soir il entre à l'Opéra-Comique ou à la Porte-Saint-Martin, avec un billet de faveur que lui a donné un ex-cabotin de province, jeté par sa bonne fortune sur les planches d'un théâtre de Paris.

Malgré la modestie de ses dépenses quotidiennes, Alcindor voit bientôt la fin de son argent, — et on ne lui a pas encore proposé d'engagement ! Cependant il aurait grand besoin de ses avances, car toute sa garde-robe tient dans un mouchoir, et il lui est par conséquent impossible d'avoir recours à la philanthropique charité du mont-de-piété.

Enfin le correspondant lui offre d'aller, moyennant 150 francs par mois, tenir les premiers comiques de comédie et de vaudeville dans la troupe ambulante qui

dessert exclusivement pendant l'hiver la ville de Châlons-sur-Marne. Alcindor accepte. Comment ferait-il pour ne pas accepter?

Il touche, comme avances, son premier mois, dont le correspondant lui retient au moins la moitié pour ses honoraires, et il s'embarque dans la rotonde à destination de Châlons-sur-Marne.

A Châlons, la vie du pauvre artiste n'est pas aussi agréable que veulent bien se l'imaginer les cinquièmes clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les apprentis bijoutiers du quartier Saint-Martin. On ne donne spectacle que quatre fois par semaine ; mais les journées se passent en répétitions. Les tirades de mélodrame et les couplets de vaudeville laissent à peine à Alcindor le temps d'aller prendre le frugal repas, que, moyennant la rétribution de 1 fr. 50 c. par tête, la femme du souffleur de la troupe prépare pour tous les camarades. N'est-ce pas là un triste métier?

« Mais, me diront les clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les bijoutiers de la rue Saint-Martin, Alcindor est bien dédommagé des heures du jour par celles de la nuit ; les plaisirs de l'amour lui font oublier les fatigues de la scène : ne reçoit-il pas tous les matins mille billets parfumés, et chaque soir une main discrète ne lui ouvre-t-elle pas la porte d'un boudoir de satin et de velours? »

Ah çà! mes chers amis, d'où venez-vous donc pour faire ainsi du roman et de la poésie? Vous croyez-vous encore au temps où un comédien était quelque chose d'extraordinaire, d'excommunié, de diabolique? quelque chose qui était et se tenait en dehors de la société, qui avait l'orgueil de sa situation et de sa personne? quelque chose qui avait la main blanche, la jambe galante et la chevelure bien peignée? quelque chose enfin dont raffolaient les femmes de condition? Vous croyez-vous au temps où l'arrivée d'une troupe de comédiens mettait en émoi madame l'intendante, madame la trésorière, madame la présidente, madame la lieutenante de roi et toutes les hobereelles des environs?

Ce temps est bien passé !

Le comédien est le seul qui n'ait rien gagné au jeu de nos révolutions ; bien loin de là, il a perdu à devenir l'égal de tout le monde et à être vu de près. Ce n'est plus un être exceptionnel, et entouré de je ne sais quels mystérieux nuages du milieu desquels on aimait à le faire sortir ; avec lui, l'amour n'était plus seulement de l'amour, tant cet amour semblait coupable! et la grandeur du crime lui prêtait aux yeux des femmes des attraits cent fois plus grands! Aujourd'hui le comédien n'est plus qu'un citoyen comme les autres, quelquefois plus mal tourné que les autres. Pourquoi voulez-vous qu'une femme aille chercher bien loin, et avec beaucoup de danger, ce qu'elle rencontre si facilement à ses côtés? Et quel charme surnaturel trouver dans une intrigue qui est soumise aux mêmes chances que toutes les autres, et qui, au pis, se dénoncra, comme toutes les autres, par un coup de pistolet du mari, ou par un procès en police correctionnelle?

Alcindor, je vous le jure, se tient pour bien heureux quand l'amour des jeunes comédiennes, ses compagnes, ne lui est pas enlevé par les beaux fils et les dissipateurs de la ville.

Alcindor passe sa jeunesse dans cette triste condition de comédien des petites villes. Que de désagréments et de déboires !

En premier lieu Alcindor est en jouissance d'une pauvreté constante et soutenue ; ses appointements sont d'une effrayante maigreur, et ses voyages périodiques à Paris, à la recherche d'un autre engagement, ont bientôt dévoré les économies que, par prudence, il s'est efforcé de faire.

Il est juste de compter parmi les misères de son état les débuts qui, à chaque renouvellement de l'année théâtrale, le forcent à subir l'examen d'un parterre inconnu, et à voir son pain de douze mois dépendre de la digestion plus ou moins bonne, du goût plus ou moins pur de trois ou quatre jugeurs brevetés de sous-préfecture.

Faut-il parler des mépris, des haines qui le poursuivent dans certaines localités ! En France, les lumières n'ont point encore pénétré partout ; on trouverait, en cherchant bien, plus d'une terre écartée où les préjugés sont dans toute leur force et dans toute leur fleur. Quoique nous soyons en l'an de grâce 1841, la carte de M. le baron Dupin, sur laquelle quelques-uns de nos départements étaient marqués à l'encre noire, n'a pas cessé d'être une vérité.

Rien de plus curieux que l'arrivée d'une troupe dramatique dans une petite ville de basse Bretagne, par exemple : les fonctionnaires publics, les officiers de la garnison, quelques habitants de la classe aisée, peuvent se réjouir de ce que l'on apporte une diversion à la monotonie habituelle de leur existence ; mais la masse de la population, comment reçoit-elle les comédiens ? Elle les regarde comme des parias, comme des maudits ; ce n'est que sur les réquisitions formelles de l'autorité qu'elle consent à leur fournir, contre de beaux écus sonnants, le logement et la nourriture. On dirait que *la comédie* est une peste qui a tout à coup étendu sa maligne influence sur le pays, et des atteintes de laquelle on ne saurait trop soigneusement se préserver.

Dans d'autres localités où le sentiment religieux a perdu de sa force, les comédiens trouvent un autre ennemi. Comme leur existence est vagabonde et incertaine, les bourgeois paisibles et sédentaires ne font nulle difficulté d'assimiler leur moralité à celle des Bohémiens et autres mauvais garnements qui infestent nos campagnes Il n'y a pas longtemps encore, que, dans une mince ville du centre de la France, j'entendais une maîtresse d'auberge crier à ses servantes : « Serrez l'argenterie... voilà les comédiens ! »

Alcindor a un grand fonds de gaieté, d'insouciance et de malice qui l'aide à supporter toutes ces contrariétés, tous ces *dragons*, comme disait madame de Sévigné, il rit toujours, chante toujours, même en retournant ses poches vides ; c'est le philosophe pratique. Sa pauvreté lui plaît, et il plaît à sa pauvreté, car elle ne le quitte pas. Ne craignez pas de le trouver un seul jour dans l'abattement ; il défie le malheur, et trouve dans son bissac des ressources contre tous les mauvais tours de la fortune.

Combien de fois, une heure avant d'entrer en scène, ne lui est-il pas arrivé de fouiller vainement dans sa triste garde-robe pour trouver le costume de son rôle ?

Combien de fois, en cherchant l'habit brodé du marquis de Mascarille, n'a-t-il trouvé que les haillons de Robert Macaire ! Combien de fois, pour représenter un brillant chevalier français, ne lui a-t-il manqué que la cuirasse, le casque, le tricot, l'écharpe, les gants, l'épée et les bottes jaunes ! Un autre aurait été découragé ; mais l'esprit inventif d'Alcindor était au-dessus de pareilles difficultés.

C'est lui qui joua un confident de tragédie en se drapant dans les rideaux de son lit d'auberge.

C'est lui qui, n'ayant point de bottes à l'écuyère, imagina de se badigeonner la jambe jusqu'au genou avec du cirage.

C'est lui enfin qui, devant représenter un soldat dans une pièce militaire, alla payer à boire au sergent du poste voisin, lui emprunta son uniforme, le laissa en chemise, l'enferma dans sa loge, puis l'oublia après le spectacle, et lui fit passer toute la nuit dans la plus triste des situations.

Du reste, Alcindor n'est point égoïste ; son génie est au service de ses camarades. Que de fois ne leur est-il pas venu en aide !

Une troupe dont il faisait partie se trouvait, au beau milieu du plus rude des hivers, dans une ville où elle ne gagnait pas un sou. La bourse des pauvres comédiens était à sec ; ils ne trouvaient plus de crédit chez les fournisseurs, leurs besoins devenaient pressants ; il leur fallait absolument une recette. On eut recours à Alcindor. Voici ce qu'il inventa pour tirer ses camarades de ce mauvais pas : il rédigea, puis fit placarder dans tous les coins de la ville une affiche qui commençait ainsi :

Première Représentation

DE

M. SAMSON,

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE,

etc., etc., etc., etc.

Le prétendu M. Samson n'était autre qu'un acteur d'une troupe des environs, que l'on avait fait venir pour la circonstance.

Le soir, salle comble et recette magnifique. Le pseudo-Samson obtint assez de succès ; cependant on ne lui trouva pas autant de talent qu'on s'y était attendu. Puis quelques farauds de la ville, qui avaient fait le voyage de Paris et qui avaient visité la salle de la rue Richelieu, prétendirent que M. Samson parlait du nez, tandis que le nouvel acteur avait une voix de tête superbe. Les soupçons se communiquèrent, se propagèrent, la nuit porta conseil, et le lendemain matin on acquit la certitude par le sous-préfet, qui avait eu autrefois une pièce sifflée à

l'Odéon, et qui n'avait pu assister à la représentation de la veille, que le nouvel acteur n'était pas M. Samson.

Oh! alors la rumeur fut grande... Déjà la crainte des conséquences que pouvait avoir cette escapade diminuait, chez les comédiens, la joie d'avoir fait une recette de 1500 francs; Alcindor seul était impassible. N'avait-il pas dès la veille son plan de campagne en tête?

A midi on pouvait lire sur tous les murs de la ville un avis ainsi conçu :

AVIS.

« Le directeur de la troupe dramatique qui a l'honneur de donner des représen-
« tations en cette ville, avec la permission des autorités constituées, s'est vu à re-
« gret soupçonné d'avoir voulu tromper un public qui lui a jusqu'ici prodigué des
« marques de sa bienveillance. Il n'en est rien. Si quelqu'un est coupable, c'est
« l'imprimeur, qui a oublié une ligne tout entière sur l'affiche d'hier. Nous réta-
« blissons le commencement de cette affiche tel qu'il aurait dû être imprimé :

Première Représentation

DE

M. NARCISSE, ÉLÈVE DE (ceci est la ligne oubliée)

M. SAMSON,

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Ce tour a, depuis, été si souvent répété en province, qu'on s'y défie beaucoup des acteurs de Paris en tournée. L'affiche a beau parler, le public ne veut jamais croire de prime abord que l'acteur annoncé soit véritablement lui-même. Aussi sa première représentation est-elle rarement fructueuse ; elle a lieu en présence de quelques curieux émérites, de quelques amis fanatiques de l'art. Ce n'est que lorsque ceux-ci ont affirmé sur l'honneur à leurs voisins et amis que l'acteur annoncé est bien ou M. Ligier, ou M. Bocage, ou M. Monrose, ou M. Bouffé, que la masse du public se décide à apporter son argent au bureau.

A quarante ans, Alcindor commence à se lasser de cette vie de lutte et d'aventure qui ne va bien qu'à la jeunesse; l'ambition lui est venue avec l'âge. Il est comme le vieux capitaine de régiment, qui veut devenir commandant de place;

comme le courrier de cabinet, qui aspire à une sinécure dans les bureaux du ministère des affaires étrangères; il sollicite un engagement de grande ville, afin de ne plus être sans cesse par voies et par chemins.

On l'envoie d'abord à Rouen. — A Rouen, deux commis de banque, maîtres cabaleurs du parterre, trouvent plaisant de jouer entre eux sa réussite ou sa chute en une partie de dominos. Alcindor a si souvent le double-six contre lui, qu'il est sifflé à outrance, et obligé de quitter la ville.

A Marseille, il éprouve le même sort, parce qu'il a plu à une danseuse du corps de ballet, et que les matadors de l'orchestre prétendent au monopole des faveurs de ces dames.

Il tombe encore à Nantes, parce que la loge infernale lui trouve le nez trop court; à Lille, parce que les habitués lui trouvent le nez trop long.

A Bordeaux, on le repousse, parce qu'il n'a pas été bien accueilli par Rouen, et que la cité gasconne ne peut pas faire fête des restes de la cité normande. Au Havre, on le siffle, parce qu'il n'est pas resté à Bordeaux.

Enfin il a le bonheur de réussir à Lyon, et là il vit quelques années d'une vie assez calme et assez monotone, travaillant peu, gagnant facilement son argent, le dépensant de même, jouissant du présent, comptant sur l'avenir, et n'ayant d'autre souci que celui de se maintenir en bonne humeur et en belle santé.

Mais tout comédien de province éprouve au moins une fois en sa vie le désir de débuter sur un théâtre de la capitale. Alcindor subit la loi commune. Grâce à la protection d'un acteur de Paris, qu'il a secondé avec zèle dans l'une de ses tournées départementales, il obtient la faveur de paraître devant un parterre de la capitale. — Hélas! nous ne le savons que trop! nous n'en avons eu que trop de preuves! les expériences de ce genre sont rarement heureuses! L'acteur de province et le public de Paris sont mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre; leurs humeurs ne s'accordent pas. L'un se plaît aux grands gestes, aux éclats de voix et à toutes les exagérations qui visent à l'effet; l'autre aime un jeu discret et contenu. L'un est toujours sur des échasses; l'autre veut du naturel et du terre à terre. L'un n'a pas l'habitude d'étudier ses personnages, tant son parterre de Nantes ou de Bordeaux lui demande souvent du nouveau, et lui tient ferme l'épée dans les reins; l'autre n'applaudit que les créations bien méditées, bien posées, bien consciencieuses. Le public de Paris aime à former ses acteurs lui-même; ceux qu'il a le plus choyés, ceux qui ont brillé du talent le plus vif, sont ceux dont il avait pris soin dès leur entrée au théâtre, qui étaient sortis de ses mains, et qu'il avait façonnés à ses habitudes et à ses goûts.

Alcindor est obligé de retourner à Lyon; mais Lyon ne lui pardonne pas de l'avoir quitté pour Paris, et cette retraite lui est fermée. Alors il faut qu'il descende d'un degré, qu'il s'engage de nouveau dans les troupes ambulantes, et qu'il reprenne sa vie errante d'autrefois. Mais pour supporter la misère, il n'a plus la gaiété, l'entrain, les forces de ses vingt ans; sa main tremble et son dos est voûté; l'âge a amené les réflexions tristes et l'humeur quinteuse; son amour-propre est plus facile à blesser que jamais, et cependant son amour-propre n'a plus où s'appuyer. Il vit

mal avec ses directeurs, et ses directeurs ne se soucient plus de lui, parce qu'il n'a plus son talent, qui, après tout, n'était que de la verve de jeunesse.

Enfin, un beau jour, il rompt avec tous, et se met seul à courir le monde.

Si, dans votre prochaine excursion d'été, vous rencontrez sur la grande route un pauvre vieillard aux longs cheveux gris battant sur les tempes, à l'habit noir râpé, aux souliers poudreux, à la figure pâle et amaigrie, un vieillard portant son modeste bagage suspendu au bout d'un bâton, et tenant à la main un volume des œuvres de Racine ou de Molière, arrêtez-vous un instant... car ce vieillard, c'est Alcindor.

Alcindor erre ainsi par la France, s'arrêtant de préférence dans les bourgades écartées, où la comédie, même la moins béguenle et la moins grande dame, même la plus dégueuillée et la plus besogneuse, ne daigne pas pénétrer ; là, comme les anciens rapsodes, il réunit autour de lui quelques amis de la poésie, et leur lit le récit de Théramène ou un acte du *Misanthrope* ; puis après s'être reposé quelque temps sous un toit hospitalier, après avoir recueilli l'obole du riche et du pauvre, il reprend le bâton de voyage et gagne à faibles voiles un autre port.

Oui.... arrêtez-vous un instant devant ce vieillard, et admirez-le ; car c'est là un type qui se perd, une figure qui s'efface. Si Alcindor n'est déjà plus tout à fait le comédien qu'ont vu nos pères, ce n'est pas, hélas ! le comédien que verront nos enfants. Il y avait encore en lui quelque chose d'imprévu, de débraillé, de heurté, de cynique, qui va bien à l'artiste, cette figure forcément jetée hors du grand tableau de famille où toutes les professions régulières se donnent la main...

Mais il se forme aujourd'hui sous nos yeux une génération de comédiens qui mettent à la caisse d'épargne, soignent leur pot au feu, donnent la bûche au portier, lisent les premiers Paris et méritent le prix Monthyon tous les jours. Je crains bien que, dans trente ans d'ici, la morale n'ait tué le théâtre.

L. COUAILHAC.

LE MINEUR

LE MINEUR.

Intus ... .

Il est certaines existences que d'immenses travaux, de vastes exploitations accaparent, absorbent tout entières; qui semblent pour ainsi dire les victimes résignées et sans réplique de quelques impé-

rieux besoins. Toutes sont exposées, à différents degrés, à des dangers plus ou moins grands, plus ou moins continuels : ainsi le soldat a le canon, le marin les tempêtes, dangers, certes! dont on peut difficilement nier l'imminence et la gravité; mais dangers intermittents, dangers semés à intervalles de vives jouissances ou de gais repos ; tandis que l'existence que je veux vous faire connaître, et qui réunit à elle seule les périls de toutes les autres, a, de plus que ces autres, que ses périls sont incessants, et qu'il n'y a pas de minute où la crainte, si l'habitude ne diminuait la crainte, ne lui fasse voir, près de crouler sur elle et de l'envelopper, les accidents et les catastrophes de tous les genres... Cette existence est celle du mineur.

Quelque partie de la France que vous vouliez explorer, quelque département que vous ayez à parcourir, il sera bien rare que le sol que vous foulerez ne serve de voûte, en quelques-uns de ses coins, à un ou plusieurs de ces labyrinthes intérieurs connus sous le nom de *mines*. Vous en trouverez un plus grand nombre si vous visitez principalement la Loire, cette portion de la France la plus riche de toutes en minéraux combustibles, ce département qui fournit seul plus du tiers du produit total des houillères du royaume. Le Nord se trouvera en seconde ligne, sa part de houille fournie dépassant le cinquième du même produit total dont on vient de parler. Ensuite viendront, et toujours dans des proportions graduées, Saône-et-Loire, la Creuse, le Gard, la Vendée, l'Aveyron, le Var, Vaucluse, les Bouches-du-Rhône, etc., etc. Plusieurs de ces départements en sont lacérés ; leur partie souterraine ressemblerait volontiers à ces fruits qu'un ver, tout en respectant la peau, a dans tous les sens parcourus, sillonnés, rongés, minés. Vous vous ferez facilement une idée de l'importance de ces travaux, si vous songez qu'il y a aujourd'hui en France, employant une étendue de quatre cent mille hectares, plus de deux cent trente mines (de houille seulement) en activité d'exploitation ; que vingt mille ouvriers et plus y travaillent, en même temps qu'y fonctionnent deux cent soixante-quinze machines à vapeur de la force de six mille et quelques chevaux ; et que de cette étonnante activité il résulte annuellement une extraction de deux millions cinq cent mille tonnes de charbon. Si vous vouliez y ajouter les mines de lignite, d'anthracite et de tourbe, vous atteindriez le chiffre de deux mille quatre-vingt-dix mines exploitées, et produisant, au moyen de vingt-neuf millions neuf cent soixante-dix mille huit cent cinquante et un quintaux métriques de matière extraite, une somme de 29,153,257 francs. C'est un assez beau chiffre!

Transportez-vous sur un terrain montagneux de ces contrées, terrain à la croûte pelée et sans végétation ; suivez à travers un village bâti de briques rouges, aux maisons distantes les unes des autres, aux murs crevassés, à l'aspect misérable, aux rues boueuses et noires ; suivez les traces charbonneuses que la houille y a déposées en larges taches, vous arriverez auprès de machines à vapeur, de treuils à bras, de roues à dents, de volants gigantesques ; vous verrez le mouvement imprimé à tout, les câbles roulant et se croisant sur les poulies, disparaissant dans des ouvertures du terrain et en ressortant peu après, tenant dans des bennes le charbon que des hommes reçoivent, chargent, voiturent, entassent. C'est là l'ensemble exté-

rieur d'une importante exploitation ; il y en a de beaucoup plus modestes, mais qui ne diffèrent de cette première que par le moins grand nombre de moyens et d'ustensiles... Mais, un instant ! il est toujours bon de savoir avant de voir, et, comme une fois embarqués je ne veux plus interrompre le pittoresque de nos observations, asseyez-vous là, où vous voudrez, dans la cabane du machiniste, sur cette brouette cassée, et écoutez. En attendant que la benne soit remontée, vidée et prête à nous prendre, donnez cinq minutes d'attention à quelques détails indispensables, et dont nous n'aurons plus ensuite à nous occuper. Il est naturel qu'on dise un mot sur les mines avant de parler des mineurs.

La présence du charbon dans la terre se reconnaît à des signes plus ou moins certains. Quand on a acquis à peu près la certitude de son existence, la sonde creuse le roc, où plus tard se pratiquent les puits ; et quand les puits ont la profondeur voulue, on avance horizontalement jusqu'à ce qu'on rencontre les filons et les couches de houille. Alors s'ouvrent les galeries, droites, tortueuses, montant, descendant, peu ou plus profondes, et étayées comme vous verrez. Dans les couches de charbon seulement s'ouvrent aussi d'autres puits de quatre pieds carrés environ, garnis d'échelles, et servant aux ouvriers pour monter dans les filons et percer des étages supérieurs de galeries, où se doublent, se multiplient les mêmes travaux d'exploitation. Dans ces galeries profondes, l'air ne circule pas toujours facilement, et sans air on ne peut guère travailler. Il faut donc des moyens de suppléer à ce manque d'alimentation dans les courants vitaux. L'hiver, la température des galeries étant plus chaude que celle du sol extérieur, et l'air chaud s'élevant plus léger que l'air froid, l'équilibre entre les deux températures est facilement rompu, et les courants s'établissent. En été, le contraire ayant lieu, c'est-à-dire l'air chaud et par conséquent léger étant à la surface, il faut avoir recours à un airage artificiel. Il y a plusieurs modes de l'établir. On dispose dans les galeries des portes d'airage, de façon à forcer l'air à passer partout, et, avec les précautions nécessaires, on suspend dans l'un des puits, et à une profondeur calculée, un énorme brasier de houille ; l'air froid s'échauffe, et vous comprenez que l'équilibre des températures est détruit comme dans le premier cas, et qu'il y a courant vital. On se sert aussi parfois de ventilateurs, mais plus rarement et souvent avec moins de succès. C'est pour faciliter l'emploi de tous ces moyens qu'on a pratiqué dans les mines des puits où les ouvriers descendent à l'aide d'échelles ; et aussi parce qu'une benne ne pouvant contenir que trois ou quatre hommes, il y a souvent, surtout quand les puits sont profonds, une trop grande perte de temps. Ces *descendries* sont disposées de cette façon : les échelles sont clouées perpendiculairement à un demi-pied du mur ; à tous les vingt-cinq pieds environ se rencontre un plancher, et à chaque plancher les échelles changent de côté, pour que plusieurs ouvriers puissent monter et descendre en même temps sans se faire obstacle, les planchers leur servant de lieux de repos. Quand ils escaladent ces puits, ils passent leur pic dans le dos de leur veste, leur lampe dans le pouce de la main droite, et ils vont et viennent ainsi, sans autre soin que celui de se tenir solidement à leurs échelons de bois. Ils n'ont presque jamais, pour monter et descendre de la sorte, ni

souliers ferrés, ni sabots, mais de vieilles savates ou chaussures molles; autrement ils ne tiendraient pas sur les échelles. Vous connaissez probablement la lampe de Humphrey Davy? Une toile métallique aux interstices extrêmement ténus recouvre la flamme et interdit la communication entre cette flamme et les gaz. Une vis de bois, fermée par une clef qu'a seul le maître mineur, empêche les ouvriers de rien déranger dans cet appareil, et il n'y a pas longtemps encore, quand la lampe s'éteignait, il fallait que le mineur la portât à son chef pour la rallumer. On a depuis remédié à cet inconvénient par une invention précieuse : un fil de platine double et tordu en spirale est placé dans la lampe au-dessus de la flamme, qui le chauffe jusqu'au blanc. Quand, par une combinaison quelconque des gaz, la flamme meurt, le fil rougi jette assez de lumière pour guider l'ouvrier dans son dédale; et dès que celui-ci arrive dans un endroit où les gaz sont moins rares et combinés d'une façon nouvelle, le platine incandescent rappelle la flamme, et la lampe recommence à éclairer le mineur. On trouve plusieurs mines dépourvues de gaz, où la lampe de Davy est inutile; on se sert alors de la lampe lenticulaire à flamme libre... Ah! voici l'ascension de la benne terminée! Nous avons, *grosso modo,* assez de détails préliminaires; vous pouvez maintenant me suivre sans avoir peur de vous trouver dans un pays trop nouveau pour vous. Approchons.

Voyez-vous de distance en distance ces orifices s'ouvrir de six à sept pieds de diamètre au niveau du sol? C'est par là que la sonde a passé, c'est là qu'elle a flairé ses richesses : ce sont les ouvertures que nous avons entrevues, ce sont les puits. Voyez ces puits, boisés, muraillés, divisés en deux par une cloison de bois qui règne dans toute leur étendue, s'enfoncer de deux cents à deux mille pieds dans les profondeurs de la terre, et, au bout de ces puits, des conduits, des galeries, des rues, des mondes où descendent, séjournent et travaillent des centaines d'individus au milieu de gaz méphitiques qu'ils respirent, trempés souvent par la pluie qui suinte à travers les fissures des voûtes, et entourés d'une meurtrière obscurité que les lampes parviennent à dissiper au plus à quelques pas autour d'eux. Là règne le silence morne et sépulcral; là peu de paroles, pas de chants, le bruit, le bruit seulement du pic, de la poudre et du marteau. A quels travaux ne se soumet pas l'homme avide et audacieux qui rêve et veut des trésors! la terre en a enfoui dans son sein, l'homme déchire le sein de la terre : il en pénètre, il en habite les entrailles! Avec les ouvriers descendent dans ces cryptes les bêtes de somme qui servent au charroi de la houille, chevaux étiques dont le poil s'allonge par un effet bizarre, et qu'on ne sort de la mine que pour les enterrer. Outre ces travailleurs souterrains, je parle des hommes, il y a d'autres individus employés aussi au service de la mine, et qui restent à la surface; mais le nom de mineur s'applique plus particulièrement à ceux qui sont attachés au service intérieur. Ce service de la mine ayant plusieurs branches tout à fait distinctes, la société des mineurs se divise en autant de catégories spéciales : on distingue, entre autres, le *piqueur,* le *rouleur* et le *boiseur*. Le piqueur, dont la tâche exige beaucoup d'adresse et de prudence, est celui qui abat la houille et passe à travers les éboulements sans en provoquer de nouveaux; le rouleur est celui qui pousse la brouette et roule les chariots sur les

chemins de fer; le boiseur est le charpentier de la mine, celui qui étaye les travaux à mesure que le piqueur avance en galerie.

Le mineur est presque toujours d'un pays d'exploitation : c'est une plante indigène qui naît, travaille, s'étiole et meurt dans son terrain noir et humide. Cette condition est héréditaire; le père transmet au fils l'amour du *piquage*, du *roulage* et du *boisage*. Dès l'âge de huit ans on le descend dans les galeries, où, comme gamin, il commence sa carrière par : 1° nettoyer les rigoles qui conduisent les eaux au puisard, réservoir pratiqué sous le puits de la mine; 2° garder les portes d'airage, ouvertures nécessaires à l'alimentation des courants d'air vital; 3° faire des commissions indispensables, et pour lesquelles néanmoins il ne conviendrait pas de déplacer un ouvrier. Là, il s'habitue à l'atmosphère de la mine, au maniement du *pic* et de la *pointrolle;* et à mesure que l'âge et l'expérience lui arrivent, il monte en grade. Le grade envié, convoité, le plus haut parmi ceux qui travaillent, est celui de piqueur Quand le mineur se fait recevoir piqueur, le contentement qu'il éprouve se manifeste par quelques bouteilles de vin dont il régale ses camarades; il appelle cela payer sa bienvenue. Il se marie généralement fort jeune, et, pour ne pas déroger à cette coutume de toutes les classes pauvres, ne tarde pas à voir pulluler autour de lui de nombreux enfants. Ce n'est pas, comme le paysan, qu'il ait besoin de bras pour lui venir en aide, chacun ne gagnant que pour soi; mais c'est que, séquestré comme il l'est du monde, il s'y rattache par le lien le plus naturel : c'est peut-être d'instinct, et sans qu'il s'en rende compte, parce qu'étant sans cesse sous la dent de la mort, ce dédoublement de soi-même, cette propagation de la vie agit sur lui comme un contraste d'un attrait puissant et irrésistible... Toutefois est-il qu'il donne de nombreux petits témoins et participants à sa misère. Malgré son travail de forçat, le mineur gagne généralement peu; le prix de sa journée n'atteint pas souvent et ne dépasse jamais 3 francs. Mais il trouve une compensation à la modicité de ce prix dans le très-grand avantage qu'il a de ne jamais chômer. Quelles que soient les petites révolutions que le temps opère à la surface du globe, et qui viennent en obstacle au travail de la plupart des autres ouvriers, leur travail intérieur ne discontinue pas. Une fois que le pic a mordu la houille, que les coins en ont fait tomber les blocs, que les galeries se sont creusées, prolongées, croisées, qu'elles se communiquent; une fois que les coups se répètent, que la poudre éclate, que les chariots roulent, que les bennes circulent; une fois, en un mot, que la mine s'est animée et vit, il serait impossible de suspendre les travaux, ou la partie administrative de la mine péricliterait, et, par conséquence immédiate, la mine elle-même. D'abord les foyers des forges voisines sont là, demandant, engouffrant toujours; ensuite d'énormes spéculations reposent sur la quantité calculée de charbon qui chaque jour doit dégorger des puits, et les spéculations ne trouveraient pas leur compte à voir les mineurs se croiser les bras. Nuit et jour le dédale souterrain est donc rempli de travailleurs qui, pour faire autant que possible la part du labeur et celle du repos, se relayent par postes de huit heures à peu près, les uns arrivant et descendant dans leurs puits, les autres en sortant et gagnant leurs demeures. Dans la plupart des exploitations houillères, ces

demeures sont de vastes maisons à deux étages dans lesquelles on a, comme dans des casernes, amoncelé les chambres les unes sur les autres, et où le mineur, empilé à peu de frais et grâce à un petit coin de terre qu'on lui donne, trouve assez de charme pour se fixer définitivement; il en fait son endroit d'adoption. (Ces casernes sont toujours à une légère distance du lieu d'exploitation, pour que le mineur qui aurait envie de transporter chez lui quelques blocs de charbon y regarde à deux fois à cause de cette même distance.) Le mineur français est stationnaire; il tient à son trou et voyage peu. Cette passion casanière lui fait perdre de l'avantage sur les mineurs allemands et piémontais : ces derniers voyagent beaucoup, et par là acquièrent une foule de connaissances pratiques qui leur font donner la préférence sur les nôtres. Lorsque le mineur devient vieux, qu'il tremble, s'affaiblit, et que ses mains et ses pieds ne peuvent plus s'assurer aux échelles, on ne fait pas comme dans la plupart de nos ateliers, on ne le renvoie pas; mais on cherche à la surface quelque tâche peu rude, telle que le roulage de la brouette, la garde d'un puits, la surveillance de certains ouvriers, et, à son grand regret, on l'y utilise. Je dis à son grand regret, parce qu'avant tout le mineur a la manie de sa profession : c'est avec religion qu'il l'aime. Vous ne le verrez jamais ni la changer ni la quitter. Quelques traitements qu'on lui fasse supporter, quelques rudes relations qui lui soient imposées, il est fils de la mine, il reste dans la mine. Pour quelques rares et courts travaux, on emploie quelquefois le mineur à la surface, eh bien! il tient tellement à son habitation souterraine, c'est tellement le sortir de ses habitudes que de le faire travailler à la clarté du soleil, qu'il aime mieux 40 sous par jour, gagnés péniblement dans l'intérieur, que 50 qu'il serait astreint à gagner continuellement, et avec moins de peine, au dehors. Il est vrai qu'au dehors il n'a ni explosions, ni éboulements, ni chutes, ni asphyxies à craindre... Que voulez-vous qu'il fasse au dehors?

Quant à l'instruction du mineur, néant; il ne sait généralement ni écrire, ni même lire. Aussi ceux qu'une heureuse exception a gratifiés d'un passable griffonnage, et qui, à leurs hiéroglyphes joignent une conduite régulière et de l'intelligence, sont-ils bientôt préposés à l'inspection, à la surveillance des travaux et à la transmission des ordres. Assez polis pour approcher convenablement du chef, et assez grossiers pour se populariser dans la mine, ils sont les intermédiaires entre l'ingénieur et les ouvriers. Ils prennent alors le titre de *maîtres mineurs*.

Les mineurs, quoique toujours réunis en grand nombre, donnent rarement des exemples d'insubordination générale; l'émeute ne fermente pas bien sous terre. Un chef en viendra toujours facilement à bout, pour peu qu'il soit ferme, qu'il ait le don de s'entourer d'un certain culte, ce qui n'est jamais difficile à la supériorité, et surtout qu'il possède l'art de les relever à leurs propres yeux de l'abjection dans laquelle on prend comme à tâche de les traîner. Une révolte, du reste, amène l'expulsion des révoltés. Pour les désobéissances individuelles, une législation *ad hoc*, qui embrasse depuis les amendes légères jusqu'aux punitions graves, en fait justice. Ils sont, après tout, plus criards que méchants, et se laissent aisément museler par l'influence d'un mutin un peu entreprenant. Quelques exemples cependant ont

LE MINEUR

laissé parmi nous le souvenir d'émeutes assez graves. On n'a pas oublié celle qui eut lieu à Anzin (Nord) en 1855. Pour une cause quelconque, l'administration voulait réduire le prix des ouvriers; on leur fait part de cette intention, ils murmurent. Le jour de la paye arrivé, on veut leur retenir 4 sous sur le prix de chaque journée... ils se révoltent; et cette fois non plus par groupes isolés et d'une manière indécise, mais en masse et avec une énergique opiniâtreté. On fut obligé d'avoir recours à la troupe pour les contenir, et ce n'est qu'après de longs pourparlers et des concessions de la part des chefs, qu'on vit les mécontents se calmer et reprendre leurs travaux. Cette révolte a conservé le nom d'*émeute des quatre sous*.

Si aujourd'hui j'osais encore ressusciter la mythologie, je me hâterais de faire une déesse de l'ivrognerie, tant son culte est en vénération chez le mineur; mais, malgré cette adoration de la bouteille, il se nourrit très-sobrement: dans le midi, où il vit sans nul doute mieux que dans toute autre partie de la France, il fera aisément son déjeuner d'un oignon saupoudré de sel, et d'un morceau de pain blanc. L'ivrognerie a une nuance distincte de la gourmandise.

Un trait caractéristique du mineur, c'est le haut degré de superstition qu'il laisse atteindre à son esprit. On comprend que le manque d'instruction le prépare déjà un peu à cette faiblesse; mais ce qui y contribue beaucoup, c'est, on ne peut guère le nier, l'abîme immense, le monde sous terre dans lequel ses yeux combattent l'obscurité, où des bruits sourds se font continuellement entendre, et surtout où tant d'accidents et de malheurs arrivent. Les anciens ont une foule de traditions qu'ils racontent aux plus jeunes, répertoire mensonger mais pittoresque, à l'aide duquel ils leur font croire à certaines apparitions, celle du *Lapin blanc*, du *Petit Mineur*, par exemple, et au retour sous forme insaisissable de ceux des leurs qui antérieurement ont été enveloppés dans quelque catastrophe.

La légende du *Lapin blanc* est un enfantillage qui mériterait peu d'être rapporté, s'il ne donnait l'idée de la crédulité de ces braves gens. Un jour, un mineur effrayé s'imagine voir un corps blanc courir et se blottir dans un conduit de fonte. « Tiens, un lapin qui vient d'entrer là dedans! » et il court près du tube, en bouche une extrémité, et appelle un de ses camarades pour regarder par l'autre bout. Le camarade se penche immédiatement, approche sa lampe de l'ouverture, et cherche, cherche en vain quelque chose à voir... Les deux amis s'examinent stupéfaits; un lapin blanc entré dans le tube, les deux bouts du tube fermés sur-le-champ, et dans le tube rien! Qu'est-ce que cela veut dire? Il n'y a qu'une croyance pour justifier l'apparition; un éblouissement passager d'un mineur dote la mine d'une tradition de plus : le lapin blanc est un esprit. — Le *Petit Mineur* a une physionomie quelque peu plus piquante; c'est un gnome aux airs lutins, qui fait des niches aux ouvriers, les taquine et les tourmente; c'est le *shellicoat* de la mine. Qu'un outil se casse ou se perde, qu'une lampe s'éteigne, qu'un vêtement se déchire, qu'une pierre se détache et vienne leur prouver combien le chapeau de cuir leur est utile, tout cela sera fait par l'espiègle esprit, tout proviendra de l'influence narquoise du Petit Mineur. S'ils travaillent le dimanche, ils craignent pour la se-

maine l'intervention maligne ; et, écoutez, voici comme elle est à craindre : Un jour de repos, l'ingénieur se trouvait seul dans la mine avec un ouvrier ; leur attention était captivée par des instructions réciproques qu'ils se donnaient. Tout à coup un bruit successif et régulier se fait entendre : Toc, toc, toc ; l'ouvrier s'arrête au milieu de sa phrase et interroge l'ingénieur d'un regard inquiet. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écrie-t-il. Le matin il a travaillé un instant, c'est un dimanche, il va en être puni. Il jette un coup d'œil sur sa lanterne et se dirige du côté du puits. « Allons voir ce que c'est, lui dit le chef. — Non, non, c'est le Petit Mineur. » Et l'ouvrier gagne la benne, tire la cloche d'appel et remonte. Le chef voulut se rendre compte de l'objet de cette frayeur. Il entendait toujours le petit coup mesuré, toc, toc, toc. Il s'oriente un moment, écoute, cherche et arrive au détour d'une galerie : une pelle était plantée horizontalement dans la houille, et recevait d'en haut de l'eau qui filtrait goutte à goutte, et produisait le toc, toc épouvantable que venait de fuir le courageux travailleur. Remontez aux sources, et toutes les paniques du monde se réduiront à l'histoire du Petit Mineur. Eh bien ! cependant de cette histoire il résulte qu'un ouvrier ne se hasardera jamais à ester et à travailler seul dans la mine.

Il est principalement pour les mineurs un jour où, les payât-on trois fois, quatre fois comme les jours ordinaires, ils ne travailleraient pas : c'est le 4 décembre, le jour de la Sainte-Barbe... leur fête. Comprenez-vous ? la fête des mineurs ! de ces gens qui se sèvrent du soleil et du jour, qui n'ont toute l'année que l'alternative du sommeil et du travail, qui jouent leur vie contre le prix d'une journée. Leur fête ! leur fête ! comprenez-vous ? Ils sont là, sur le sol, voyant le ciel, se sentant libres, ayant devant eux un, deux, trois jours, car le jour se prolonge, pendant lesquels ils pourront boire et chanter, sans allumer la lampe, sans lever le marteau, sans rouler le char ; trois jours pendant lesquels ils seront heureux à revendre du bonheur aux plus heureux de la terre ! Non, certes, ils ne travailleraient pas ce jour-là, ils seraient persuadés qu'un malheur prochain va leur arriver. Ils veulent bien tous les jours être exposés à mourir par leur travail dans la mine, mais ils ne veulent pas qu'un léger accident les menace pour une déviation faite dans l'emploi du jour consacré ! Aussi est-ce une réjouissance générale. Il faut voir comme on s'y dispose ! Dès la veille, des salves de coups de mine à forte charge annoncent avec fracas la fête du lendemain. Deux énormes gâteaux ronds et plats, deux véritables gâteaux-*cibles*, sont commandés : l'un pour le curé, qui les bénit à une messe où tous viennent assister avec recueillement ; l'autre pour l'ingénieur, dont le *pourboire* assuré vient les remercier de cette galanterie, et diminuer d'autant la cotisation qu'ils s'imposent pour subvenir aux frais projetés de vin, de mangeaille et de poudre. Si les mineurs ne brûlaient beaucoup de poudre le jour de la Sainte-Barbe, la Sainte-Barbe serait mal fêtée. Les gâteaux s'avancent à l'église après avoir parcouru le village, ingénieur en tête de sa compagnie, et portés sur une espèce de civière en noyer verni, où flottent des nuages de rubans et de fleurs artificielles. L'édifice ambulant est surmonté d'un beau plumet tricolore, et précédé de l'inévitable crin-crin, que dans certains pays accompagne un trio de fifres, rehaussé des marches répu-

blicaines du tambour de l'endroit. Les gâteaux bénits, l'ingénieur est reconduit à grand renfort de musique par ses ouvriers, qui le laissent jusqu'au soir chez lui, où, après avoir bien pataugé dans les boues des environs, bouteille d'une main et pistolet encore fumant de l'autre, ils viennent le reprendre pour lui faire les honneurs d'un modeste dîner à la gargote la plus confortable. Au banquet, le maître-mineur et les surveillants se placent auprès du chef, puis pêle-mêle la foule avinée, qui conserve toutefois assez de bon sens pour se rapprocher, autant que possible, de l'astre autour duquel devront nécessairement graviter les meilleurs morceaux et les vins du meilleur cru. L'ingénieur débute par un toast à la prospérité de la mine, et profite des bonnes dispositions de la masse pour faire une collecte en faveur de quelque mineur malade ou trop chargé de famille. Ils ont assez bon cœur pour répondre toujours à ce généreux appel. Ces collectes, et la masse alimentée par les amendes et les retenues, subviennent aux nécessiteux de l'exploitation. Le chef profite aussi de ce moment pour faire connaître les promotions nouvelles des ouvriers à des grades supérieurs. Au dessert, les malins de la troupe proposent une chanson à boire qui fait les délices des amateurs, et l'on prête complaisamment l'oreille à une cacophonie étourdissante. Enfin le chef se lève et se retire. La société, loin de pouvoir en faire autant, aime mieux discuter, se battre, et en définitive s'effacer sous les tables, où le lendemain on retrouve ces messieurs s'éveillant et prêts à s'écrier : *Cré nom d'un nom, j' nous sommes-t-i amusés !* Quelques-uns cependant ont pu se rendre au bal, qu'ils avaient fait préalablement annoncer. Dans beaucoup d'endroits, le second jour suffit; les mineurs jouissent donc encore du lendemain de la fête, puis les travaux reprennent comme auparavant, et tout rentre dans l'ordre : labeur assidu, obéissance, abnégation, dévouement, tout revient pour une année entière ; l'égalité de la veille est disparue (l'égalité est un rêve qui ne peut guère durer plus longtemps...), et l'ingénieur reprend son attitude sévère, mais paternelle. La Sainte-Barbe étant un jour d'amnistie générale pour les amendes, on n'est pas surpris de voir, dès huit jours auparavant, une foule de mineurs faire des infractions notables à la discipline.

Mais qui ne se sentirait disposé à pardonner quelques escapades à ces hommes, à ces hommes misérables, et que d'un instant à l'autre la mort peut frapper de vingt manières différentes? On se trouve plus indulgent devant des catastrophes aussi nombreuses ; quand on voit la nature si menaçante, on n'a pas le courage d'être inexorable. Passons un peu en revue les chances de mort auxquelles ils sont journellement exposés, et tâchez que la peur ne vous prenne pas. Nous aurons :

1° L'explosion du *grisou* ou gaz hydrogène, dont ne garantit qu'imparfaitement la lampe de Davy, surtout lorsqu'elle se trouve entre les mains d'un ouvrier imprudent et assez fou pour essayer d'y allumer sa pipe, ce qui, d'après la législation spéciale, n'est autre chose qu'un cas de galère (là il y a faute de l'ouvrier, l'indulgence doit nécessairement disparaître) ;

2° L'asphyxie par le gaz acide carbonique ou *asphyxiant*, qu'à raison de sa pesanteur on parvient difficilement à chasser des excavations ; ou encore par la fumée

étouffante que produit l'incendie[1] spontané de la houille, alors que les pyrites se décomposent et l'enflamment ;

3° Les éboulements, qui résultent soit de la vétusté des étais, soit de la friabilité du terrain ;

4° Les inondations, que l'on doit craindre toutes les fois que l'on travaille dans le voisinage des rivières ou d'anciens travaux abandonnés ;

5° La respiration des vapeurs arsenicales ou mercurielles dans les exploitations où se rencontrent le mercure et l'arsenic ;

6° Le saut de la mine, lorsque l'instrument qui sert de bourroir fait jaillir du silex une simple étincelle qui enflamme la poudre avant qu'on ait le temps de fuir ;

7° Les chutes : soit la chute du haut des échelles, assez commune à ceux qui ont une grande confiance dans leur habitude de les escalader ; soit par le déchirement des câbles destinés à la circulation des bennes, lorsqu'ils sont vieux ou gelés sur leurs bobines ; soit encore par l'imprudence du machiniste qui, loin d'arrêter à temps la machine, laisse passer la benne par-dessus la poulie, et précipite dans le puits les malheureux qui viennent d'en remonter ;

8° Enfin les rhumatismes et les tremblements nerveux causés par les eaux ferrugineuses et croupies dans lesquelles ils marchent pieds nus, et souvent même stationnent jusqu'à la ceinture pendant plusieurs heures de suite pour la manœuvre et la réparation des pompes. Dans bien des professions, l'ouvrier a la mort en perspective, mais le mineur, comme vous le voyez, en a à la fois tous les genres et toutes les variantes.

Eh bien ! entouré de ces mille morts dont l'idée seule est capable de faire trembler, le mineur reste impassible et attend insoucieusement son sort, sort qui d'ailleurs ne le surprend jamais. Oui, il est indifférent là où frémirait un vieux grognard, tant il a l'habitude de périls contre lesquels la lutte, heureuse parfois, est néanmoins toujours douteuse. Il faut croire que le courage lui est inoculé par cette habitude, ou plutôt que cette habitude et cette indifférence dans le danger ne sont autre chose chez lui que la continuité du courage. Il fait même mieux que de rester impassible : qu'un camarade reçoive, comme il dit, une anicroche ; s'il fait mine de vouloir renoncer à sa carrière, il va faire pleuvoir sur lui les plaisanteries et les quolibets : « En v'là-t-il un de feignant ! parce qu'i se tue, i ne veut pus travailler ! — Pardi ! on te fera des mines de coton, va ! — Voudrais-tu pas qu'on dise au grisou de se déranger pour toi ! Connaît pas, le grisou ! — Un bêta qui trouve que

[1] Nous avons parcouru une galerie pratiquée entre deux masses de houille en combustion ; c'était, à la lettre, marcher entre deux feux. Les bois qui servaient d'appuis, étaient tellement chauds, qu'on ne pouvait en approcher les mains ; les gerçures des parois nous soufflaient des lames de chaleur asphyxiantes ; la température était à plus de 45 degrés. Comme je me plaignais du peu de fraîcheur de l'air que nous respirions : « Bah ! c'est de l'air très-respirable, répond l'ingénieur qui nous conduisait ; je me trouvais ici un jour que mon thermomètre marquait 70 degrés, et je n'en suis pas mort. » 70 degrés de chaleur, et y casser du charbon toute la journée ! entendez-vous bien cela ? — Il y a des mines qui sont depuis des trentaines d'années dans un pareil état de combustion. L'incendie marche lentement, mais on ne l'éteint qu'en attirant et précipitant sur lui les eaux d'une rivière voisine.

les échelles vont *p'assez* vite, ou qui *s'asseye* à côté de la benne !... Allons, voyons, bois un coup et pique ferme ! » Mais, tout en disant cela, le mineur court en camarade intrépide et généreux, dès qu'il s'agit de porter secours à un des siens en péril ; et si malheureusement l'accident est complet, et que le camarade soit retiré asphyxié ou écrasé de l'eau, des éboulements ou des gaz homicides, le mineur s'attriste, devient pensif, laisse tomber ses bras, jette là ses outils, et sort de la mine pour n'y rentrer que le lendemain, après avoir suivi religieusement le convoi du défunt..... et, disons-le tout bas, s'être légèrement *consolé* au retour du cimetière. Du reste, les cols de bouteille leur servent dans la mine à préserver leurs provisions de la voracité des rats [1]. Un des appareils les plus curieux que l'on puisse voir chez les mineurs est celui dont l'un d'eux se sert quand l'asphyxie d'un camarade vient d'avoir lieu, et qu'on doit aller le retirer des gaz délétères. Il faut qu'un homme pénètre là où un air mortel vient de frapper un homme! Pour cela, l'ouvrier dévoué s'adapte devant la bouche un tube, qui est la réunion de deux autres, et dans lesquels, au moyen de pistons et de soupapes, l'air vital d'un côté, contenu dans un réservoir porté à dos ou sur un petit char, répond et obéit à l'aspiration du mineur ; tandis que, d'un autre côté, l'air vicié par les poumons se rejette, et va trouver la flamme de la lampe, qu'il est encore assez pur pour alimenter. Des courroies assujettissent l'appareil respiratoire tout autour de la tête du mineur, et une petite pince lui prend le nez pour fermer tout passage au gaz meurtrier qui l'environne. Ces réservoirs d'air vital en contiennent pour laisser respirer le mineur ainsi affublé, pendant dix minutes ou un quart d'heure au plus. Malgré cela, la respiration est difficile et pénible, et c'est pourtant le plus parfait de tous ces appareils.

Outre les accidents prévus et ordinaires que nous venons d'énumérer, il y en a d'autres imprévus et étranges qui bien souvent viennent jeter un surcroît de désolation parmi les travailleurs. Pour vous en donner une idée, je vais vous en conter un arrivé au Creusot il y a quelques années. Quand les bennes montent et descendent, le mineur chargé de remplacer la vide par une pleine se tient toujours au bas du puits, attendant que l'ascension de l'une lui ait fait descendre l'autre. Au-dessous de chaque benne, il y a une espèce de poignée, que saisit toujours le mineur dès qu'il est à portée, pour donner à la benne la place qu'il lui convient le mieux qu'elle ait. Un jour cette manœuvre avait lieu ; le mineur du bas attendait. La benne descend, il va bientôt la saisir ; elle hésite un instant, mais une légère secousse

[1] Voici comment. Il n'y a pas dans les galeries le moindre recoin ménagé pour la commodité des mineurs. Les provisions qu'ils descendent avec eux doivent donc être déposées à leurs côtés, à terre, sur le charbon, n'importe où. Comme la plupart des mines sont peuplées de rats, et qu'il y a peu d'endroits que ces *trotte-menus* ne puissent atteindre, les provisions des travailleurs se trouvaient souvent lésées. Ceux-ci, voyant des ravageurs si obstinés, ont imaginé, en lutteurs adroits, de mettre leurs morceaux de pain et de fromage dans une espèce de cabas, qu'ils suspendent avec une ficelle à un bois de la voûte ; puis, prenant le cou d'une bouteille, dans lequel ils ont laissé le bouchon, ils font au bouchon un trou où passe seulement la ficelle. Un nœud retient le verre à distance moyenne de la voûte et du cabas, et quand un rat assez hardi pour se laisser glisser sur la corde arrive au cou de bouteille... bonsoir ! le verre est trop poli, raton glisse à terre, et si le mineur le voit, un coup de pic fait son oraison funèbre.

agite le câble, et la voilà près de la main de l'impatient ouvrier, qui se hausse sur ses pieds et l'atteint. Il s'y cramponne et pèse de tout son poids pour l'attirer à lui ; le câble ne glissait plus, la benne résiste. Étonné, l'ouvrier fait de plus vigoureux efforts ; mais la benne oscille, un mouvement de rotation se fait sentir : elle remonte d'un demi-tour de poulie. Le mineur allonge le bras pour ne pas la lâcher, mais un nouveau demi-tour la remonte encore; les pieds de l'ouvrier ne touchent plus le plancher. Cette longue suspension l'inquiète : il regarde en bas de lui pour quitter la benne et sauter... le malheureux! Le câble, je ne sais pourquoi, retournait et le remontait, et il était déjà trop élevé pour ne pas hésiter avant de sauter. Hésiter, c'était monter encore, et il montait toujours, pendu par un bras à la poignée de la benne. Il commence à crier, mais sa voix est étouffée par l'objet qui l'enlève; on ne l'entend ni ne le voit. Une ascension de ce puits dure à peu près trois ou quatre minutes. L'instinct de la conservation lui donne des forces; il serre frénétiquement la poignée, et frissonne en voyant combien les pierres du mur disparaissent lentement sous lui : le vertige le saisit; ce n'est plus qu'une contraction machinale qui le soutient ; des étincelles passent devant ses yeux... Mais l'obscurité du puits se dissipe ; quelques tours encore, et son courage l'aura sauvé. Le voilà qui touche à l'orifice, ses camarades l'aperçoivent. « Un homme ! un homme ! se mettent-ils à crier ; un homme sous la benne !... — Où donc? reprennent ceux qui sont accourus, qui regardent la benne au-dessus du puits, et qui ne voient pas d'homme: où donc? — Il vient de tomber ! ! ! » s'écrient-ils avec effroi. Le malheureux n'avait pas eu la force d'attendre deux secondes de plus... On le trouva à cheval sur la benne du bas, tué net, le cou, la cuisse et le bras cassés. Le puits a deux cent cinquante pieds. — Pour faire la contre-partie de ces malheurs, il arrivera d'autres fois qu'un mineur tombera presque d'aussi haut sans se faire de mal, ou que la poudre, comme cela est arrivé à Alais, je crois, renversera tout autour de lui et le laissera intact au milieu de l'explosion. Le hasard s'amuse parfois à faire de la clémence.

Un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt, et que peut voir tous les jours celui qui vit dans les exploitations de charbon, est celui d'un groupe de mineurs réunis sur le puits de la mine, autour d'un bon feu de houille : les uns sortant de l'atelier souterrain, et contrastant par la noirceur de leur peau avec le teint blanc de ceux qui se disposent à descendre, et parmi ces derniers les mineurs à poudre, faciles à reconnaître aux points bleus qui tachètent leur visage ; les autres étendus nonchalamment sur une planche où ils ronflent comme à la tâche ; par ici, un ancien, l'oracle de l'endroit, devisant sur les difficultés du travail ; par là, des gamins jouant aux cartes, et tous gais et peu soucieux d'une catastrophe qui, dans une heure peut-être, viendra les supprimer de la liste des travailleurs, et préparer la place à d'autres, qui ne descendront pas moins le lendemain, non sans s'être mis toutefois sous la protection machinale d'un signe de croix, presque partout en usage.

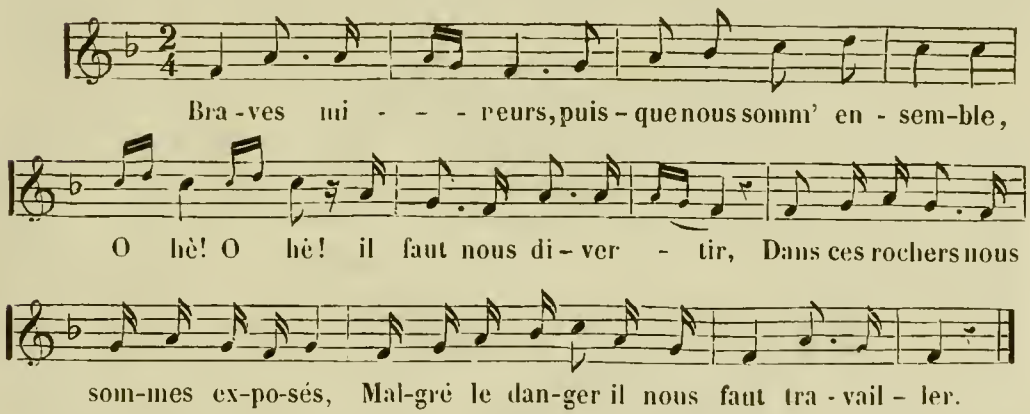
Le soir aussi l'on aime à voir, sur le flanc des montagnes, monter et descendre, aller et venir, se croiser dans tous les sens, comme autant d'étoiles mobiles, les lumières scintillantes des lampes lenticulaires, oscillant aux mains des ouvriers

qui regagnent leurs demeures ou se rendent au travail. Cet aspect, joint aux refrains chevrotants de la *Chanson du Mineur*, que répercutent les échos de ces montagnes, a quelque chose d'un charme indéfinissable.

Cette chanson, composée par les mineurs eux-mêmes, est un curieux monument de littérature souterraine. La mesure, la rime, bien entendu, n'ont pu y trouver place; mais les idées, quand idées il y a, peignent parfaitement l'insouciance de ces braves ouvriers au milieu de leurs périls. Nous la transcrivons ici d'après la copie[1] que nous en a donnée l'un d'eux; nous n'y changeons pas même l'orthographe, la trouvant plus piquante ainsi, et sans doute assez intelligible. La musique en étant faite aussi par eux, il nous eût été difficile de la faire noter. C'est une suite incohérente de sons lents et qui traînent; on peut ranger cet air parmi les airs champêtres qu'on entend quelquefois s'élever dans les montagnes ou dans les basses-cours de nos villages.

CHANSONS NOUVELLE.

Creusot, 8 septembre 1840.



Mais quanle nous somme de sincenpieés en terre,
Mais nous crégnions ni grêle ni tonner;
Mais souvent la pluit
Nous cose de l'ennuie.
Tout-cela ne fait pas peur
A ces bravé mineur.

[1] Dans cette copie, les sept couplets ne formaient qu'un menaçant et lourd alinéa, où ne s'étaient égarés ni le plus petit point, ni la plus légère virgule. Ce n'est qu'après un moment d'attention et de recherches que nous sommes parvenu à découvrir les *prétendus* couplets, et dans ceux-ci l'*intention* de deux vers de dix pieds d'abord, puis de quatre petits vers que l'on voit indifféremment de quatre, cinq et six pieds. L'air des deux premiers vers nous a rappelé vaguement : *T'en souviens-tu ?* etc. L'air (*prétendu* aussi des quatre autres n'a pas de nom. La *gonfle* seule, ou musette, peut criailler avec un pareil clapotement de notes. Les points remplacent des mots que nous n'avons pu lire.

Mais quante je suis dans un ci beaut fonsçage,
A que le temps il me devien charmant !
Auprès d'une métresse
Qu'ellet jolie et belle...
. . . . . .
. . . . . .

Quante j'ai chargér mon charment coup de mine,
Mais que la poudre et prete à éclater ;
Mais par une canette
Qui étonjours préte,
Dans un peut de temps
Il y a du changement.

J'ai parequourûe les puissance étranger,
. . . . Mais s'est la France la plus belle ;
Mineur de ouille,
Mineur de plâtre auçie,
Dans ce département
On le sais bien soizir.

Si vous equonnesçier le dirécteur des mine,
. . . . Oui, sais t'un brave et beaune enfans,
Qu'ante il vois venire
Tous ces mineur charment :
Mais cela lui fait plaizir
De leur contter de largeans.

Quisqu'a conposser cette émable chanssonnette,
Sais trois mineur du renom, et pas bète,
En venant de Blanzie
Pour venir aux Creusot,
Tenant sur ces jenoue
La plus belle de ces amie.

Tous les ans, pour la Sainte-Barbe, l'avant-dernier couplet change, suivant que le directeur s'est montré généreux ou modeste dans son *pourboire* aux ouvriers. Le reste de la pièce subit les modifications inévitables pour toute tradition non écrite, et qui passe de bouche en bouche et de mémoire en mémoire. — On en entend parfois quelques sons décousus s'étouffer sous les galeries, mais rarement; ce n'est qu'à la surface, et dans les instants de repos ou de gaieté qu'on peut en recueillir les couplets entiers et vibrants.

Dans certaines mines les filles descendent et travaillent comme rouleurs, mais

on a soin de les descendre dans un puits séparé des mineurs, et de les flanquer d'un gardien, vieil argus armé d'une lanière de cuir, et prêt à houspiller ceux qui se permettraient de venir cajoler ces négresses d'un jour. Cela n'empêche pas les friands de rôder autour, et de chercher à tromper la surveillance du cerbère... Mais les trois quarts du temps c'est une peine qu'ils se donnent sans résultat. Si une de ces filles faisait un enfant, elle serait huée et n'oserait plus descendre dans la mine. Le juron devient aussi familier à ces ouvriers femelles qu'aux hommes... Je vous laisse à penser de quel gracieux doivent être les propos galants qu'échangent ces couples quand, le dimanche venu, ils réussissent à trouver deux ou trois heures pour aller danser! Mais que voulez-vous de plus? L'esprit est à l'avenant du corps, la galanterie au niveau de la toilette : la crasse charbonneuse, dont les couches successives ont soigneusement enveloppé leur corps pendant les travaux de la semaine, n'est pas tellement disparue qu'une teinte plus ou moins légère ne survive et ne témoigne au besoin que les mineurs sont toujours là. — Néanmoins ces traces du labeur sont peu sensibles, et l'aspect d'un mineur endimanché n'a rien de trop repoussant; mais il y a plus de propreté sur lui que chez lui. La grande habitude qu'il a de se laver souvent, pour n'être pas trop sale, rend l'individu presque présentable; tandis que chez lui, dans sa petite chambre de caserne, vêtements de travail et ustensiles de ménage, lanterne et pot-au-feu, tout est pêle-mêle, tout se frotte et se coudoie. Le désordre va au delà du pittoresque dans le réduit du mineur.

Le mineur n'a pas de costume particulier. Il endosse, pour aller au travail, ce qu'il a de plus mauvais dans ses vêtements, et jusqu'à ce qu'il n'y ait plus deux fils qui tiennent ensemble, il leur fait braver les couches et les taches noires de la houille, parsemées sur le fond jaune sale dont les teignent les eaux ferrugineuses de la mine. Un ingénieur distingué du département du Gard, M. Brard, avait essayé de faire adopter un uniforme à ses ouvriers d'abord, pour plus tard le rendre général; mais sa tentative n'a pas réussi.

Les mineurs étrangers qui voyagent, et qui deviennent pour un certain temps les camarades des nôtres, apportent dans les mines une variété de caractères et de mœurs dont on ne peut, comme observateur, se dispenser de rendre compte. Les principaux de ces voyageurs sont des Saxons, des Tyroliens et des Piémontais. Les premiers sont les plus instruits de ces groupes nomades; ils savent dessiner, ont d'excellentes méthodes et une pratique éclairée. Les seconds ont moins d'instruction; mais, comme ils sont presque tous parents, et qu'ils se montrent les uns aux autres, ils se forment très-promptement dans leur métier. Ce sont d'excellents sujets. Quant aux derniers, quoiqu'ils soient parfois de forts travailleurs, on évite autant que l'on peut de les introduire dans un atelier, qu'ils gâtent par leur moral et leurs mœurs; ils sont turbulents, mauvais sujets, et sympathisent peu avec la probité.

Avant de terminer, il est une chose sur laquelle nous désirerions appeler sérieusement l'attention de quelques ingénieurs: c'est le transport à dos d'homme. Dans la plupart des mines de lignite des Bouches-du-Rhône, de l'Aveyron, de la Loire et de la Provence, la houille ne s'extrait pas autrement, et c'est une chose dégra-

dante et qui fait pitié à voir que des hommes entièrement nus, rampant à quatre pattes sur des escaliers boueux, et pliant l'échine sous d'énormes paniers ou sacs de charbon, comme de vraies bêtes de somme; oui, cela fait pitié, qué de voir de jeunes *mandits*, ou enfants, monter sur leur tête d'énormes *couffes* de ce combustible, et il serait méritoire, il serait humain, il serait moral, d'aviser au moyen, très-possible du reste, d'améliorer le sort de ces malheureux, en substituant quelques machines aux hommes, qui alors cesseraient une tâche de brute, une tâche avilissante pour eux, et peut-être blâmable pour ceux de qui ils dépendent. Il est de nombreuses classes de coupables dont on s'empresse d'adoucir la réclusion; et de pauvres ouvriers auxquels on n'a rien à reprocher, qui n'ont jamais fait que travailler, restent enfouis dans des cloaques souterrains, sans qu'on daigne s'occuper de chercher le moindre allégement à la rude et homicide besogne qu'ils s'imposent!... Puissent quelques esprits graves s'en occuper! Les mineurs valent bien les prisonniers.

Eux, ces prisonniers de la terre, qui, au lieu de murs et de barreaux, ont des huit cents pieds de houille pour les séparer du monde! Abeilles souterraines, peuplant des centaines de ruches immenses et laborieuses, d'où s'échappe la source du bien-être et de la richesse pour une nation tout entière! — Ils plongent volontairement dans leurs abîmes pour aller vous y chercher le noyau de votre opulence... Manufacturiers, spéculateurs, commerçants, propriétaires d'usines, hommes et femmes du monde, rendez grâce au mineur! Vos foyers, vos fourneaux, vos machines à vapeur, vos chemins de fer, tout ne se meut et ne fonctionne que par le travail de cet homme, par le fruit de ses noires et silencieuses journées! Ces châles splendides, ces délicieux rubans, ces étoffes chatoyantes, ces tulles légers, ces gazes éblouissantes de blancheur, toutes ces frivolités superbes qu'on fait exprès pour vous, savez-vous bien, mesdames, à qui vous les devez? aux métiers qu'alimente et fait mouvoir le charbon du mineur. Et, si vous voulez envisager en détail ce que je viens de résumer en quelques mots; si au lieu d'une machine, d'un chemin de fer, d'un fourneau, vous voulez passer en revue tous les fourneaux, tous les chemins de fer, toutes les machines du royaume; si vous voulez énumérer, voir, palper tout ce qu'enfantent journellement ces myriades de fabriques: ce ne sera plus un groupe isolé que vous aurez devant les yeux, ce sera l'industrie, le commerce de toute la France;... et, je vous le demande, de quel titre honorer un métier, qui, pénible par-dessus tous, a pour résultat l'alimentation et la prospérité de notre commerce et de notre industrie? — Notre patrie a certainement des gloires moins méritées que celles-là!

F. FERTIAULT.

LE GARDE-COTE

LE GARDE-CÔTE.

Pour bon nombre de Français, pour quantité de Parisiens, surtout, le type que nous avons choisi est parfaitement inconnu. Ce ne sont plus là de ces physionomies heureuses que chacun reconnaît et salue, devant lesquelles on s'arrête en souriant, qui ont droit de bourgeoisie parmi nous, droit consacré depuis longtemps et que nul ne leur conteste.

L'*Épicier*, l'*Étudiant*, la *Grisette*, trois types s'il en fut, et que nous prendrons pour exemple entre mille, se sont merveilleusement passés du secours de la définition. Ils se sont présentés, et tout d'abord on les a reconnus. Cordialement accueillis, fêtés, choyés de tous, qui donc aurait osé élever le moindre doute sur leur identité?

Quant à nous, moins heureux, nous allons avoir à justifier bientôt de nos prétentions ; déjà le lecteur nous guette, et, placé en vedette sous la forme d'un point d'interrogation, il nous appréhende au passage.

« Qu'est-ce qu'un garde-côte ?

— Deux mots encore, et vous allez le savoir. D'abord le garde-côte n'existe plus. La révolution française qui devait bouleverser tant d'existences, qui avait pour mission de tout détruire et de tout renouveler autour d'elle, licencia, par un décret daté du 4 mars 1791, toutes les milices de nos provinces, et par conséquent les régiments gardes-côtes qui en faisaient partie. Spécialement affectés à la défense

du littoral, chargés de la garde des côtes et du service des batteries de terre, ces régiments, composés d'hommes aguerris, mais sur le patriotisme desquels la république semblait avoir des doutes, furent remplacés par la garde nationale dont le civisme, le zèle et le courage produisirent de merveilleux effets. Quoi qu'il en soit, une loi, du 9 septembre 1799, nous rendit les gardes-côtes, que la restauration licencia en 1814, comme pour les punir d'avoir trop bien défendu notre littoral contre l'invasion étrangère et la contrebande anglaise ; mais tout n'était pas fini entre l'empire et la restauration. La première pensée de l'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, fut de réorganiser ces corps d'élite, frontières vivantes, murailles inébranlables, pétries de sang et de fer, qui rendirent si formidables alors la défense de nos côtes. Le 14 août 1815, une ordonnance royale rapportait le décret impérial du 15 avril précédent.

Si ce qui précède n'était de l'histoire, et de l'histoire contemporaine, qui voudrait y croire? En moins de quatorze mois, supprimés, rétablis, supprimés de nouveau, comment ces vaillants défenseurs de nos frontières maritimes n'auraient-ils pas détesté le pouvoir nouveau qui venait briser leur existence?

Pourtant il fallait vivre ; l'empire ne les avait point enrichis. Mais sous l'empire, le bruit du canon, l'odeur de la poudre, et, par-dessus tout, la haine contre les Anglais, trois choses qui ne leur avaient jamais fait défaut, pouvaient au besoin leur tenir lieu de tout. Maintenant qu'allaient-ils devenir? Libres, indépendants, par caractère et par position, grondeurs parfois, à la façon des vieux grenadiers de la garde, servir sous un drapeau qui n'avait point leurs sympathies, ne pouvait leur convenir. D'ailleurs, à demi marins et presque soldats, il leur fallait à eux qui avaient vieilli sur les dunes, au bord des rochers, au sommet des falaises, il leur fallait la mer et son vaste horizon, le murmure des flots pendant le calme, leurs fougueux emportements pendant la tempête, il leur fallait le cri de la mouette et du goëlan, la fumée du toit paternel, le foyer de la famille, et peut-être aussi cette généreuse odeur de sel marin qui rafraîchit la poitrine, comme si on l'ouvrait à la brise.

Cependant il fallut prendre un parti : peu de carrières étaient ouvertes, le choix ne pouvait être ni long ni difficile. Le service de la douane active se réorganisait de tous côtés ; là il n'y avait aucune chance de déplacement à courir, on restait auprès de sa femme et de ses enfants en bas âge ; on avait le frac vert et le shako fleurdelisé, mais aussi on avait la mer devant soi, et peut-être, qui sait? la guerre avec l'Angleterre en perspective.

Ces raisons, ou d'autres qui les valent, entraînèrent le plus grand nombre. Quelques-uns reprirent du service dans l'armée de terre, d'autres rentrèrent dans la vie civile, et devinrent pêcheurs ou contrebandiers, par amour du sol où ils avaient vécu. Aujourd'hui le souvenir même de ces brillantes compagnies de grenadiers et de canonniers gardes-côtes a complétement disparu.

Chose étrange pourtant, l'institution n'existe plus, et le nom nous est resté. Ni la république ombrageuse, ni la restauration, si facile avec l'étranger, ni les glorieux revers de l'empire, rien n'a pu effacer ce nom de la mémoire du peuple, qui l'accepte sans le comprendre.

Et maintenant que vous connaissez l'origine de cet homme, regardez-le. A son frac vert, à cette large casquette verte aussi, et qui a remplacé pour lui seul le shako traditionnel; à ce sabre inoffensif, inutile ornement, défense insuffisante ; à sa démarche lente et mesurée, à son regard vif et perçant, à je ne sais quel imperceptible mouvement des paupières qui dénote un œil accoutumé aux vastes perspectives, à tout cela vous reconnaîtrez sans peine, lors même que vous ne l'eussiez jamais vu, celui que les matelots de nos ports ont surnommé : *Gabelou, Grippe-Jésus, Qu'as-tu-là ;* celui que toutes nos populations maritimes chargent chaque jour d'anathèmes et de malédictions, le soldat du fisc, sorte de gendarme commercial, que nous eussions nommé tout d'abord de son véritable nom, le douanier, si celui-ci, le garde-côte, ne lui convenait mieux.

Jusqu'au jour où la grande et sainte utopie de l'association des peuples se réalisera complétement et franchement, jusqu'à ce que la liberté du commerce soit proclamée et reconnue dans le monde entier, cet homme obscur, oublié, perdu, isolé sur quelque rocher sauvage, sera pourtant le grand pivot de notre richesse commerciale ; car cet homme, ne l'oubliez pas, représente la loi.

Comme le gendarme, avec lequel il a, du reste, plus d'un point de ressemblance, le garde-côte est, nous l'avons dit, généralement détesté par les populations qui l'environnent; mais ce n'est pas l'homme qu'on déteste en lui, c'est la consigne et l'uniforme, l'uniforme surtout. Cela est si vrai, que, sur certaines parties du littoral breton, nous avons vu retarder de plusieurs jours la célébration d'un mariage préparé de longue main, par cette seule raison que la jeune fiancée n'eût point osé traverser le village et se rendre pompeusement à l'église au bras d'un habit vert. Dans certaines localités, la susceptibilité est poussée plus loin encore : sur les Salins, par exemple, on trouverait difficilement une fille assez hardie, voire même une veuve, assez abandonnée de Dieu et des hommes, pour épouser ce paria, condamné à vivre dans un perpétuel célibat, ou à prendre femme dans quelque bourgade éloignée.

La cause de cette aversion qui se trahit à chaque instant et de toute manière, tantôt en sobriquets jetés au passage, en chansons et en quolibets, tantôt aussi en voies de fait, en guet-apens, en assassinats, gît tout entière dans les fonctions qu'il remplit.

Doux et débonnaire en apparence, le garde-côte, le vrai, le type, celui que nous voyons, en un mot, est d'une rigidité inflexible sur le chapitre de ses devoirs ; il ne connaît que sa consigne, et, disons-le en passant, il n'y a rien d'étonnant à cela ; sa consigne est toujours la même. Elle peut se résumer ainsi : Ne laisser à la contrebande que la mer pour refuge ; s'opposer au débarquement de tout ce qui n'est pas sous la protection de la loi. Garder nos côtes au péril de sa vie, et défendre la patrie contre une invasion d'un nouveau genre, l'invasion des fraudeurs.

Quel rôle vous semble plus beau que celui-là, quelles fonctions exigent plus de délicatesse et d'abnégation ?

Toujours sur pied, prêt à toute heure, ne reculant devant aucun danger, accoutumé à la fatigue, bravant la mort sous quelque forme qu'elle se présente, le garde-

côte trouve dans les difficultés mêmes de sa position je ne sais quel charme mystérieux et connu de lui seul. Soit que nous le prenions sur les plages dorées que baigne la Méditerranée, soit que nous allions l'étudier et le peindre sur les rocs sauvages de la Bretagne, au milieu des fétides émanations des marais, ou perdu dans les sables mouvants, nous le retrouvons toujours le même au fond, quoique différent cependant de forme et de langage. L'habituelle solitude dans laquelle il vit, l'immensité de la mer et du ciel, spectacle imposant qui se déroule incessamment devant ses yeux, développent naturellement en lui le sentiment poétique et donnent à son esprit une tournure grave et mélancolique. A mesure que l'on remonte vers le nord, cette observation devient plus sensible. Il n'est pas rare de rencontrer dans un poste de gardes-côtes bretons, à l'heure où la nuit se fait le plus noire, tandis que le vent, s'engouffrant sous la toiture de chaume qui leur sert d'abri, fait danser autour d'eux des ombres fantastiques ; il n'est pas rare, dis-je, de trouver là, parmi ces hommes circulairement assis autour d'un feu de tourbe ou de goëmon, des conteurs pleins de verve, dont les merveilleuses et poétiques légendes m'ont plus d'une fois rappelé les récits capricieux du fantastique Hoffmann.

Loin de Paris, à mille lieues du passage de l'Opéra et du foyer de l'Académie royale de musique, il existe, au bord de l'Océan, une langue de terre avancée, connue sous le nom de la pointe de Saint-Gildas. C'est là que je veux vous conduire.

Toujours exposé à la tourmente, ce sol aride et nu n'offre à l'œil étonné nul vestige de végétation ; l'herbe même n'y peut attacher ses racines, et la mousse n'y croît pas. Les tourbillons, et les rafales d'un vent impétueux auquel rien ne résiste, ont balayé depuis longtemps l'humble hutte de terre qui servait autrefois de refuge au garde-côte ; le voilà donc, sans abri, seul, ballotté par l'ouragan qui menace à chaque instant de l'emporter et de l'engloutir. Réduit parfois à se jeter à terre, à s'attacher au sol, à ramper sur les genoux et sur les mains pour donner moins de prise à cet ennemi d'un nouveau genre, qui n'est certes pas le moins terrible et le moins redouté, eh bien, malgré tous ces obstacles, malgré ce danger incessant, sentinelle avancée, il restera fidèle à sa consigne. Ne sait-il pas d'ailleurs que les nuits les plus noires et les plus furieuses tempêtes ont de tout temps été propices aux coupables entreprises des contrebandiers ?

Par une brumeuse soirée de novembre, un petit détachement de gardes-côtes qui parcourait le littoral, posant et relevant des hommes de garde, s'en revenait gaiement au poste, lorsqu'à quelques portées de fusil seulement de cette redoutable pointe de Saint-Gildas dont nous venons de parler, le brigadier commandant la joyeuse troupe s'arrêta court au milieu du chemin. Tous s'arrêtèrent spontanément, et chacun prêta attentivement l'oreille :

« N'avez-vous rien entendu ? demanda le brigadier, après quelques instants de silence.

— Si fait, parbleu, dit le loustic de la troupe, j'ai parfaitement entendu le vent de mer, il y a deux heures qu'il me souffle dans les oreilles.

— Chien de temps ! dit un autre, il vente à décorner un bœuf : je plains ceux qui sont de Panthière à l'heure qu'il est.

— C'est singulier, reprit à part lui le brigadier, il m'avait semblé entendre quelque chose comme un coup de feu...

— Pour ça, mon lieutenant, j'en suis ! s'écria l'incorrigible farceur. Nous prendrons un fameux coup de feu en arrivant : il y a encore de la tourbe et du goëmon au poste. »

Et le détachement se remit en marche aux rires bruyants que cette saillie avait provoqués.

Le lendemain matin, le lieutenant d'ordre, en faisant sa ronde, aperçut de loin un homme étendu au bord de la falaise. Il approche : au bruit de ses pas précipités, une voix se fait entendre ; il arrive enfin, et, jugez de sa surprise, deux hommes sont là, étendus à ses pieds, les habits en lambeaux, le visage ensanglanté, les mains déchirées et meurtries par les cailloux, et le corps à demi penché sur un abîme. De ces deux hommes, également épuisés par la fatigue et par la lutte, l'un est un garde-côte, l'autre, vous l'avez deviné déjà, c'est un contrebandier.

Voici ce qui s'était passé : la veille, à la faveur du brouillard et de l'obscurité de la nuit qui commençait à se faire, une barque approcha mystérieusement du rivage ; quatre hommes en descendirent, tous quatre revêtus du costume des marins de nos équipages de ligne, le sac au dos et le rouleau de fer-blanc au côté ; l'uniforme était au complet, rien n'y manquait. Mais l'œil exercé du garde-côte avait découvert dans cette symétrie même, dans cette tenue irréprochable, un indice de fraude. Aussi, posté sur le seul point de la route par lequel il leur fût permis de passer, il les attendit de pied ferme. En l'apercevant, les quatre matelots du roi brandirent leurs gourdins noueux, et tentèrent de se frayer un passage. Seul, contre quatre, le malheureux devait infailliblement succomber dans la lutte, lorsque, saisissant son fusil, il mit ses assaillants en joue et fit feu sans les atteindre. Au bruit de l'explosion, ils s'enfuient précipitamment, le garde-côte s'élance à leur poursuite. Leste, vigoureux, intrépide, il a bientôt rejoint le moins ingambe des quatre fraudeurs ; celui-ci fait un coude au moment où il va être saisi, notre homme en profite pour le forcer à revenir sur ses pas, il le presse, il le tient sous sa main, mais c'est à peine si l'on peut distinguer à quelques pas devant soi, tant la nuit devient obscure. Tout à coup, le contrebandier pousse un cri déchirant ; l'abîme était là, devant lui : un pas encore, il se précipitait du haut de la falaise, il allait se briser sur les rochers. Il s'arrête, se retourne ; au même instant, le garde-côte le saisit dans ses bras, et tous deux roulent sur le sol. Alors commença une de ces luttes que l'on ne peut décrire, un combat corps à corps, un duel de bêtes féroces, à coups de griffes et de dents, duel terrible, qui n'eut pour témoins que le ciel et la mer. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, de force à peu près égale, ces deux hommes se ruèrent ainsi l'un sur l'autre pendant près de douze heures, laissant à tous les angles des rochers des lambeaux de leur chair, se frappant dans l'ombre au bruit lugubre du vent et des flots, à deux pas de l'abîme, à deux doigts de la mort, à deux secondes de l'éternité, dans laquelle chacun de leurs efforts désespérés pouvait les précipiter à la fois.

Enfin, appelant à son aide toutes ses forces, toute son énergie, le garde-côte par-

vint à se rendre maître de son adversaire; les deux genoux sur sa poitrine, les deux mains à sa gorge, il le tint ainsi jusqu'au jour, jusqu'à l'instant où le poste en armes vint les délivrer tous les deux.

L'intrépide garde-côte ne s'était pas trompé. Dans le sac du faux matelot, sur sa poitrine, partout où peut se cacher la contrebande, on trouva pour plus de 20,000 francs de cachemires de l'Inde. Quant au contrebandier, c'était un paysan des environs qui professait sans doute le plus profond mépris pour son vainqueur, et qui partageait certainement l'opinion des filles de Guérande, ces beautés dédaigneuses et fières, à l'endroit des gardes-côtes ; opinion qui, tout erronée qu'elle soit, est cependant devenue proverbiale ; la voici dans toute sa brutalité :

Un gabelou! dix-sept degrés plus bas qu'un chien.

Sur les marais salants, c'est pis encore : là, les gardes-côtes n'ont pas un instant de repos ; ils passent les jours et les nuits à surveiller les marais, afin que le sel n'en soit point enlevé sans avoir préalablement payé les droits énormes dont il est frappé. Les fraudeurs luttent avec eux d'adresse et de vigilance. C'est quand le temps est affreux, l'obscurité la plus complète, qu'il leur faut redoubler de zèle et se multiplier pour déjouer les tentatives hardies des faux-sauniers, et souvent affronter leurs balles meurtrières sous lesquelles tombe sans gloire l'infortuné garde-côte. La pluie, l'orage, le vent, la vase mouvante, où l'on enfonce à mi-jambes, rien ne peut, rien ne doit l'arrêter ; et ce n'est pas tout encore : s'il se perd un navire sur la côte, n'est-il pas là pour porter secours aux naufragés ? n'est-ce pas lui qui doit sauver du pillage et les hommes et les débris du navire, qu'une population haineuse et ardente à la curée tente parfois de lui arracher, les armes à la main ?

Eh bien ! pour tant de périls, de labeurs et de fatigues, pour tant de courage et de dévouement, pour le mépris dont on les accable, pour tout cela, savez-vous combien l'État accorde à ces valeureux gardes-côtes ?

50 francs par mois, moins les retenues ; c'est-à-dire un peu plus de 25 sous par jour; c'est à ne pas y croire.

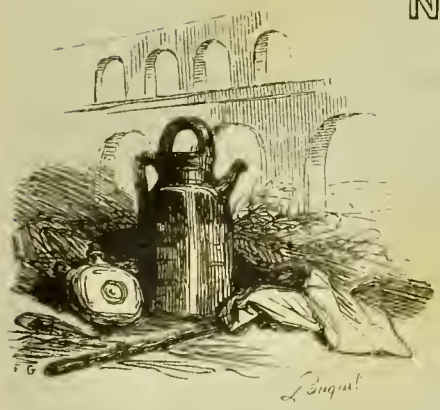
N'admirez-vous pas combien il faut à cet homme de vertus austères et de solides principes pour résister à la séduction qui l'environne, l'enveloppe de toute part, le circonvient de toute manière, et ne peut pourtant parvenir à entamer la rude écorce de sa vigoureuse probité?

S'il voulait, cependant, ce qu'on lui demande est si peu de chose, il n'a qu'à fermer les yeux, il ne court aucun danger, et sa fortune est faite ; mais entre sa fortune et son honneur il n'a jamais balancé. Aussi fidèle à ses devoirs, il meurt pauvre comme il a vécu ; la balle du fraudeur l'a couché dans la tombe. Le pain de chaque jour est mort avec lui ; et s'il laisse une veuve et des enfants en bas âge, l'État, toujours généreux, leur jette un faible secours qui ne sert, le plus souvent, qu'à prolonger leur agonie.

Ch. ROUGET.

LE CARACC

LE BOHÉMIEN.



Ne vous étonnez pas trop de rencontrer l'enfant perdu de la Bohême dans cette grande galerie où les Français seuls ont droit de bourgeoisie. Pour n'être point de la même famille, il a cependant des titres à notre attention. Si le Champenois ou le Normand heurte les Bohémiens dans sa route, c'est que les Bohémiens, comme ces aventureux bâtards qui, n'ayant aucune origine, prenaient hardiment le nom d'une race noble, ont posé le pied sur le sol de la France, et, s'y trouvant bien, y sont restés.

Allez dans le Midi, dans le Languedoc, en Provence, dans le Roussillon, et partout, au fond de la vallée, sur le flanc de la montagne comme dans la plaine, vous trouverez le Bohémien, vagabond qui ne sait d'où il vient, et ne sait pas davantage où il va.

On dirait qu'une antique et foudroyante malédiction a frappé ce peuple, toujours errant comme Ahasvérus; il semble qu'une voix terrible le pousse au travers de l'Europe pour accomplir un éternel pèlerinage en punition de quelque grand crime ignoré. Jamais il ne s'arrête, et voilà cependant quatre siècles qu'il marche. Où qu'il aille, sous quelque ciel qu'il dorme, il recueille partout l'héritage d'opprobre et de misère qui a été, est, et peut-être sera son lot. Il passe au milieu des nations sans

se mêler à elles; il effleure la civilisation et n'en garde rien; il va du nord au midi, change de climats, traverse des races qui obéissent à des lois, à des mœurs, à des langues différentes, se meut au milieu d'hommes qui se prosternent au pied de la croix ou invoquent le nom de Mahomet; et les climats, les lois, les coutumes, les langues, les religions, glissent sur ce peuple sans laisser plus de trace sur lui que la pluie sur une lame d'acier. *Charami* chez les Arabes, *Pharaöhites* chez les Hongrois, chez les Anglais *Gypsis; Gitanos* parmi les Espagnols et les Portugais, *Zingaris* chez les Moldaves, *Zigenners* en Allemagne, *Caracos* dans le Roussillon, quel que soit le nom qu'ils portent, les Bohémiens, partout conspués, méprisés, traqués, honnis, sont comme une bande de parias dans la grande famille humaine. Les rois, les empereurs, les parlements, les états généraux, ne s'en occupent jamais que pour fulminer des arrêts contre eux; on les chasse de terre en terre, les provinces se les renvoient, les royaumes les expulsent ainsi que des lépreux; et dans cette multitude de lois qui les frappent et les condamnent, on ne remarque rien que les règlements promulgués par l'impératrice Marie-Thérèse qui aient eu pour but l'amélioration de leur position en les soumettant à un régime normal et régulier, et encore ces règlements n'ont-ils jamais été mis en vigueur.

Telles étaient la haine et l'horreur que les Bohémiens errants inspiraient aux populations au milieu desquelles ils séjournaient ou passaient, que tous les états ont pris tour à tour des mesures violentes pour les écarter de leurs frontières. Les diètes suédoises décrétèrent à trois reprises différentes, en 1662, en 1725 et en 1727, les ordres les plus sévères pour leur entière expulsion du royaume; en 1578, une loi porta défense aux Polonais d'accorder l'hospitalité aux Bohémiens sous peine de bannissement : la charité évangélique devenait un crime quand on l'exerçait envers eux. Le code des lois du Danemark, plus impitoyable encore, leur refusait un asile. Ils furent chassés des Pays-Bas, d'abord par Charles-Quint, puis par les états des Provinces-Unies, en 1582. Ceux qui tentaient de repasser les frontières étaient punis de mort. L'empereur Maximilien poussa le premier l'Allemagne dans cette voie de sévérité, en appelant contre eux l'attention de la diète d'Augsbourg, en 1500. Le même soin occupa les diètes de 1530, 1544, 1548 et 1551. Tous les princes de l'Empire, la plupart du moins, suivirent un exemple qui partait de si haut. En même temps le roi Henri VIII faisait, en 1531, une loi qui expulsait les Bohémiens d'Angleterre, et cette loi, qui était tombée en désuétude, fut renouvelée sous le règne de la reine Élisabeth. La situation des Bohémiens n'était pas plus heureuse en Italie : en 1572, les gouverneurs les obligèrent de quitter le territoire de Parme et de Milan. Un peu avant déjà, la république de Venise les avait également chassés de ses états; et il y avait une loi générale dans la Péninsule qui ne leur permettait pas de coucher deux nuits de suite sous le même toit. Le roi Ferdinand, qui venait d'expulser les Maures et les Juifs des Espagnes, fit publier, en 1492, un édit qui ordonnait l'extermination des Bohémiens. Mais les Bohémiens s'étant réfugiés dans les provinces écartées, Charles-Quint, et après lui Philippe II, suivirent l'exemple de Ferdinand. En France, le roi François Ier, rendit une ordonnance qui portait leur entier bannissement du royaume, et l'assemblée

des États, en 1561, à Orléans, prescrivit aux gouverneurs des provinces de les exterminer par le fer et le feu ; en 1612 cet édit fut renouvelé.

Traqués partout comme des bêtes fauves, les Bohémiens allaient et venaient en Europe comme des hordes vagabondes, ne sachant où planter leurs tentes ; ils sortaient d'un royaume où l'épée les décimait, pour entrer dans une république où la hart les attendait. Il y eut un moment où le désespoir s'empara de ces tribus à demi sauvages, où ces enfants du hasard, ne sachant comment sauver leur vie, vinrent l'offrir à leurs bourreaux, et demandèrent la mort ainsi qu'une aumône. On les regardait en tous lieux comme des êtres qui n'avaient d'humain que la face, comme des proscrits de Dieu, voués par avance aux misères et aux supplices ; et les grands avaient si peu de pitié pour ces pauvres créatures, qu'un prince d'une petite cour d'Allemagne, étant à la chasse, ne se fit aucun scrupule de tuer une Bohémienne qui allaitait son enfant, comme il l'aurait fait d'une louve et de son louveteau.

Toutes les hontes leur étaient réservées : en Russie, les boyards vendaient les *nids* de Bohémiens pour payer leurs dettes de jeu ; ils faisaient entre eux échange de mâles et de femelles, selon que leurs tribus esclaves avaient besoin des uns ou des autres, afin de multiplier les *produits* dont ils trafiquaient ; le premier Bohémien qu'on rencontrait le long du chemin faisait, en Moldavie, fonction de bourreau ; c'était un Bohémien qui pendait, torturait, fustigeait ses frères ; cette profession, ils l'exerçaient en Hongrie et l'exercent encore en Transylvanie, et, faut-il le dire, ils mettaient tant de constance et d'habileté dans leur infamant métier de tortionnaires, que la nature semblait les avoir créés tout exprès pour manier les tenailles et le couteau. Les musulmans qui s'allient, en Bulgarie, avec des chrétiennes ne consentent jamais à s'unir aux filles des Bohémiens. Partout enfin, rebuts de la race humaine, ils récoltent l'humiliation.

Mais les temps d'épreuves sont à peu près finis pour eux ; une dernière persécution les menaça, en Espagne, il y a une trentaine d'années ; mais, comme une tempête qui passe à l'horizon, elle gronda sans les atteindre. Pauvres, ils ont échappé à la ruine par leur pauvreté même ; expulsés et maudits, ils ont vécu au hasard sur la lisière des forêts, dans les ravins obscurs, au fond des pays montagneux, descendant dans la plaine lorsque la loi venait à s'oublier comme toute chose s'oublie, disparaissant comme les brouillards du matin, quand le parlement ou l'empereur fulminait de nouveaux édits contre leurs tribus, jusqu'à ce qu'enfin le temps et la civilisation aient étendu sur eux ce manteau qui couvre toutes les misères, et qu'on appelle l'indifférence.

On a longtemps discuté sur l'origine des Bohémiens ; beaucoup de livres ont été faits à ce sujet, et il s'en fera probablement beaucoup encore. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le mérite comparatif des différentes théories qui ont été émises par des hommes fort savants, et sans nous arrêter à l'opinion, longtemps admise, qui les fait descendre de la haute Égypte, ou à la croyance plus moderne, et peut-être aussi mieux justifiée, qui leur donne les Indes pour patrie, et la caste des *Sudders*, de la tribu des parias, pour famille, bornons-nous à les prendre pour ce que nous les voyons, et à les étudier selon qu'ils nous apparaissent aujourd'hui. Que nous im-

porte, après tout, que les Bohémiens soient des mameluks, les derniers d'entre ceux qui défendirent l'Égypte contre le sultan Sélim, en 1517, ou, plus probablement, de misérables Indiens de la classe la plus infime du peuple, chassés de l'Indoustan par l'invasion de Timur-Bec, vers 1408 ou 1409 ? Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est qu'ils existent, et qu'ils existeront longtemps encore, sinon toujours. La Bohême est un fait accompli, et l'on sait quelle puissance on attribue, dans le temps où nous sommes, aux faits accomplis. Ce n'est donc plus le cas de discuter. Racontons et examinons.

En 1427, le 17 août, les habitants de la bonne ville de Paris furent fort étonnés de rencontrer à leurs portes douze individus qui parlaient entre eux un langage que nul ne comprenait. Ces douze personnages, parmi lesquels on comptait un duc et un comte, traînaient à leur suite cent vingt misérables, hommes, femmes et enfants, comme il ne s'en était jamais vu dans le pays. Les hommes avaient le teint bronzé, les cheveux crêpés et noirs, les allures sauvages; les femmes portaient aux oreilles des boucles d'argent; les enfants marchaient presque nus. Comme ils avaient en route appris quelque peu du langage français, ils parvinrent à se faire comprendre, et leur duc raconta qu'ils étaient de pauvres *pénanciers* chassés de la basse Égypte par les Sarrasins, et que, s'étant rendus à Rome, le pape leur avait enjoint pour pénitence d'errer pendant sept ans par le monde sans coucher sur aucun lit.

Les chefs et leur suite furent logés à la Chapelle, où une grande foule de peuple vint les visiter. L'étrangeté de leur histoire, de leur langage, de leur figure, de leurs costumes, attirait autour de leur asile un grand concours de gens désœuvrés et curieux. Les femmes, qui étaient laides, disaient la bonne aventure et prédisaient l'avenir en consultant les traits du visage, et surtout les lignes de la main; les hommes mendiaient et volaient. Cependant le clergé de Paris s'émut de la présence de ces étrangers dont l'orthodoxie en matière de religion ne lui était pas démontrée. Bientôt même la rumeur publique les accusa de sortiléges et de maléfices, et l'évêque, voulant enfin délivrer son peuple de vagabonds qui avaient la peau noire et les coutumes barbares des idolâtres, les contraignit de quitter le toit hospitalier de la Chapelle et le territoire de Paris. Pour mieux écarter des Égyptiens celles de ses ouailles que l'attrait de l'inconnu et du merveilleux pouvait conduire sur leurs pas, il excommunia les Parisiens crédules qui les avaient consultés.

Les douze *pénanciers* s'éloignèrent avec leur tribu de mendiants; mais d'autres arrivèrent successivement; leurs bandes errantes se succédèrent bientôt en plus grand nombre, et depuis lors, quelle que fût la rigueur des lois qui les proscrivirent, les Bohémiens ne cessèrent pas un jour de fouler le sol français.

Voilà quatre siècles et plus que les premiers d'entre eux ont passé le Rhin et les Alpes; déjà leurs frères s'étaient montrés en Allemagne, en Italie, en Suisse, depuis plusieurs années. Les persécutions n'ont pu éteindre leur race, et ils se sont multipliés comme ces plantes parasites que la charrue coupe quelquefois, mais qu'elle ne détruit jamais. Maintenant on les rencontre à peu près dans toute l'Europe, et plusieurs milliers se promènent en France, errant à l'aventure, attendant qu'il plaise à Dieu de leur envoyer leur pain quotidien, comme il donne la pâture aux petits des oiseaux.

Laissons-les donc vivre en Russie, attachés en qualité de serfs à la glèbe du seigneur, et dans les provinces qu'arrose le Danube, en Hongrie, en Transylvanie, en Valachie, occupés à laver le sable des rivières pour en tirer des parcelles d'or : misérables orpailleurs qui obéissent à des *waywodes* presque aussi misérables qu'eux ; laissons tous ceux enfin qui, au nombre de plus de sept ou huit cent mille individus, pétrissent l'Europe sous leurs pieds des monts Oural aux colonnes d'Hercule, et ne nous occupons que des Bohémiens qui habitent la France, si l'on peut dire qu'un Bohémien habite quelque part.

C'est particulièrement dans le midi qu'on les rencontre, le long des Pyrénées surtout. Il en existe cependant un petit nombre en Alsace et en Lorraine ; mais, pour étudier leurs mœurs en s'attachant aux troupes nombreuses et non aux individus isolés, c'est dans les plaines verdoyantes du Languedoc, sur les coteaux du Roussillon, qu'il faut aller. C'est là que le Bohémien se présente aux regards de l'observateur dans tout le pittoresque vagabondage de son existence paresseuse, dans toute l'indépendance de son isolement. Suivez donc avec nous les routes poudreuses de ces départements lointains dont la mer baigne le sable argenté, et nous ne marcherons pas longtemps sans rencontrer une halte de Bohémiens.

Il est midi : le soleil flamboie dans le ciel tout rayonnant de lumière ; les insectes bourdonnent sous le feuillage des méliziers, la brise nonchalante arrache à peine un murmure aux branches harmonieuses des pins; le berger dort au pied d'une haie ; la cigale chante sur le buisson ; le troupeau est couché par terre, dans l'herbe ; là-bas, au pied de la colline, un village dresse son clocher blanc entre les peupliers verts ; la route est déserte. Tout à coup voilà un tourbillon de poussière qui s'élève, approche, grandit. Des cris étranges percent le voile blanchâtre qui roule sur le chemin : c'est un bruit discordant où le rire éclate au milieu des chansons, où le beuglement des animaux se mêle aux pleurs des enfants. Certainement c'est une troupe de Bohémiens qui passe. Si un coup de vent se rue de l'horizon, le nuage crève ; si la troupe s'arrête, le nuage s'abat; approchez-vous alors et regardez.

C'est un pêle-mêle étrange, hideux quelquefois, mais pittoresque toujours, d'hommes en guenilles, drapés de manteaux troués, coiffés de longs bonnets rouges, pieds nus la plupart; de femmes couvertes de loques informes où brillent de petits morceaux de verroterie et de métal, clinquant grotesque sur de misérables habits; des enfants à demi nus, entassés sur des ânes ou pendus aux seins de leurs mères ; un troupeau hennissant de chevaux, d'ânes, de mulets; de pauvres bêtes chargées de bagages qui n'ont d'appellations dans aucune langue; d'horribles vieilles qui se traînent en criant comme des bandes d'oies sauvages; des vieillards qui mâchent un morceau de tabac, tandis que leurs yeux étincellent sous des sourcils épais et grisonnants.

Le chef, celui qui paraît en tête, monté sur un cheval harnaché de plumes éclatantes et de brimborions reluisants, s'est arrêté ; il a regardé autour de lui ; un terrain inculte, couvert de genêts et de broussailles, s'étend aux côtés de la route ; il l'a montré du doigt à sa troupe et saute à bas de cheval. Les Bohémiens vont faire halte.

Trop fier pour s'occuper des travaux de campement, le chef se couche sous un arbre, en quelque endroit frais et ombreux. C'est, le plus souvent, un homme grand, leste, vigoureux, jeune encore. Il a fait tout ce qu'il a pu pour rendre son costume splendide ; c'est un bizarre assemblage de haillons de couleurs chatoyantes où le rouge domine ; des boutons de cuivre, d'argent, de filigrane, ont été attachés à son habit écarlate, que rehaussent encore de vieilles broderies d'or, galons volés à quelque mercier du bourg voisin. Le chef a confié son cheval aux mains d'un enfant ; il tire de sa poche une pipe de bois noircie par la fumée, casse un morceau du tuyau imbibé d'un suc âcre et mordicant, le roule entre ses dents, le presse de ses lèvres, et s'endort en mâchant ce bois empesté.

Cependant toute la troupe s'est mise à l'œuvre pour transformer le champ désert en un village, sorte de camp volant qui s'élève en une heure et tombe en cinq minutes, décoration d'opéra qui dure un jour ou six semaines, suivant le caprice des circonstances, et que la plus mince autorité de la hiérarchie constitutionnelle fait disparaître en un instant, comme une feuille morte, sous le souffle de sa colère.

Bientôt le terrain est balayé ; les ronces sont arrachées, les cailloux écartés ; quelques pieux, plantés en terre, supportent une toile crevassée ; de méchants ustensiles, deux ou trois marmites et quelques pots de terre sont étalés à l'entour ; les enfants recueillent des tas de feuilles vertes qu'ils répandent dans l'intérieur de la tente ; on débride et desselle les animaux, qui vont çà et là, cherchant une maigre pâture entre les genêts. Un feu de branches mortes s'allume, et bientôt un morceau de viande embrochè d'un bâton tourne au-dessus du brasier en compagnie d'un chaudron suspendu à deux piquets ; et une heure après qu'ils se sont arrêtés, les Bohémiens ont déjà élevé leurs habitations, préparé les logements et cuit le dîner.

Tant que dure l'été, les Bohémiens errent par les champs et dorment sous leurs tentes, souvent même sans autre abri que le feuillage des arbres, comme ils n'ont pour lit que la mousse ; mais quand vient l'hiver, lorsque les neiges commencent à blanchir les collines, si le pays leur convient, si les gendarmes ne les inquiètent pas, si les habitants, bons et hospitaliers, leur permettent le séjour de la commune, ils préparent enfin des demeures plus solides, et demandent à leur travail un refuge contre les rigueurs de la saison. La hutte remplacera la tente. Le Bohémien choisit ordinairement un monticule au milieu d'une vallée, un tertre dans la plaine. Il creuse d'abord un trou, profond de dix à douze pieds, sur une largeur à peu près égale ; ce trou est ouvert sur la campagne, le tertre coupé sert de muraille aux trois autres côtés ; une perche, enfoncée dans la muraille par un bout, et appuyée sur un pieu à l'autre extrémité, sert d'arête à plusieurs branches transversales qui s'inclinent vers le sol ; c'est la carcasse du toit : le tout est recouvert de chaume et de gazon. Au-devant de cette demeure souterraine s'élève un hangar chétif bâti avec de la boue et du fumier : c'est l'écurie, l'étable, le bûcher, le magasin de la famille. La fumée du feu qui brûle continuellement dans la hutte s'échappe par une ouverture pratiquée dans le toit ; et quand la campagne est chargée de neiges éblouissantes, cette fumée est le seul indice qui révèle au voyageur la demeure du Bohémien.

En été comme en hiver, les Bohémiens choisissent, pour établir leur camp, le voisinage des villes ou des bourgs, qui leur permet d'exercer plus facilement leur industrie.

Que ce mot ne vous surprenne point trop : industrie et Bohémien accouplés semblent jurer de se trouver ensemble ; et néanmoins il faut bien que cela soit, puisque c'est la vérité. Cependant, si nous nous servons du mot *industrie*, c'est que nous n'en trouvons pas d'autre pour désigner les différents métiers qui font vivre la famille du Bohémien.

La plupart des Bohémiens sont forgerons ; ces forgerons-là ne charrient pas après eux un grand attirail d'outils : une minute leur suffit pour installer leur forge en plein vent. Le chef de la famille place sur le dos de son âne tout le matériel : un méchant soufflet, une petite enclume, de pierre le plus souvent, des pincettes, une paire de marteaux et quelques débris de ferraille. Dans cet équipage, il va de ferme en ferme offrir ses services aux campagnards. Si quelque paysan les accepte, il allume un feu de broussailles ; un enfant fait manœuvrer le soufflet, le Bohémien saisit ses outils et se met au travail sans autre préparatif. Lorsqu'il ne trouve aucun ouvrage à faire, il forge pour son compte. D'ouvrier, il devient fabricant. La matière première ne lui a rien coûté, il l'a prise en route. Avec de vieux morceaux de fer, il prépare des bagues, des anneaux, amulettes que sa femme vendra plus tard ; des cachets, des aiguilles, de petits clous, des couteaux, toutes sortes de menus objets qu'il échange contre des comestibles, de l'eau-de-vie, des vêtements. C'est surtout pendant l'hiver que ce travail sédentaire occupe les Bohémiens : si, tandis qu'ils forgent, la pluie vient les surprendre, si un vent trop froid fait tourbillonner les feuilles sèches, ils laissent là leurs outils, rentrent dans leurs huttes, se couchent autour du feu, pêle-mêle, et s'endorment insouciants de la tempête qui gronde autour de leurs toits.

Pourquoi sont-ils forgerons plutôt qu'autre chose? Qui le sait? personne ne leur a appris ce métier, et ils l'exercent de père en fils. Les premiers Bohémiens étaient forgerons, si bien qu'en Hongrie il est un proverbe qui dit : Autant de Bohémiens, autant de forgerons.

Il est encore une autre industrie que les Bohémiens exercent plus volontiers, sans doute parce qu'elle exige moins de travail et qu'elle rapporte de meilleurs profits. A proprement parler, cette industrie est un commerce. Tous les Bohémiens sont plus ou moins maquignons, et maquignons de père en fils, comme ils sont forgerons.

Ce sont les habitués les plus fidèles des foires de villages ; sitôt que le jour du marché est arrivé, on les voit accourir chassant devant eux un troupeau d'ânes effarouchés et de mulets étiques ; ils s'installent sur le champ de foire, et se mettent en quête d'acheteurs avec une activité que ne rebute aucun refus. C'est dans ces occasions que le Bohémien déploie toute l'adresse innée dans l'esprit des races sauvages. Au milieu du bruit et de la cohue il va et vient, parle plus haut que le paysan, gesticule comme un acrobate, pérore ainsi qu'un orateur, use de toutes les ressources de la parole, du geste, de l'accent, fascine la crainte, éblouit le doute, charme

l'incrédulité par la double puissance du poumon et de la pantomime, et se débarrasse, avant la nuit, de sa phalange d'animaux poussifs. Que de verve et de talent gaspillés en plein vent; que de ruse, que d'audace, quelles longues improvisations, et tout cela pour gagner dix écus !

Toutes les roueries du métier, les Bohémiens les connaissent : bien plus même ils en inventent qu'ils se transmettent comme un héritage. Ils ont reculé les limites extrêmes de cet art; le maquignonnage leur doit des progrès. Le Bohémien fait courir le cheval mourant, hennir le cheval asthmatique, caracoler le cheval fourbu; il travaille le corps du pauvre animal comme une matière inerte, le pétrit, l'insuffle, le rafistole : il dresse le cheval sur ses quatre pattes, par un effort de génie le fait marcher, et le vend un quart d'heure avant sa mort.

Un quart d'heure! c'est plus qu'il n'en faut au Bohémien pour s'être éclipsé dans les bois, lui, sa femme et ses enfants.

Sur les extrêmes frontières de la France, le long des Pyrénées, il est des Bohémiens qui sont contrebandiers; mais ce sont les plus hardis d'entre leurs tribus, et leur nombre n'est jamais considérable. C'est là un métier qui demande trop d'audace, trop de courage, et le Bohémien préfère aux chances hasardeuses d'une expédition que les balles des douaniers peuvent interrompre, les bénéfices d'un trafic qui n'exige que de l'astuce et de l'habileté. Quelques-uns encore tiennent maison ouverte sur les premiers versants des montagnes, dans le département des Pyrénées-Orientales; leurs méchantes *posadas* se dressent aux endroits les plus solitaires, dans les plus misérables hameaux; c'est moins une auberge qu'une retraite contre la tempête, un asile temporaire où le voyageur, le marchand forain, le contrebandier, le chasseur, trouvent du pain noir, un feu de mélèze, un lit de fougère, abri impur que la fatigue et l'orage peuvent seuls faire supporter.

Ces pays de frontières, voisins de provinces où la police a trop à faire pour s'occuper de pauvres vagabonds, plaisent singulièrement aux Bohémiens; passant de France en Espagne, et d'Espagne en France, suivant les circonstances, ils mettent lestement la frontière entre eux et leurs ennemis. Chaque *Caraco* pose un pied en Catalogne et l'autre en Roussillon; si les ayutamientos ou les gardes champêtres les inquiètent trop, ils filent vers le nord, ou descendent vers le sud, et les Caracos, à l'abri de toutes poursuites, bravent l'autorité. C'est leur pays de Cocagne, leur Eldorado.

Déjà, nous l'avons fait entendre, les Bohémiens ne possèdent nulle part une fort bonne réputation. Et, en vérité, partout ils méritent la mauvaise renommée qui les entoure : ce sont de francs voleurs, filous par instinct, par habitude, par nature, nous allions presque dire par nécessité. Le vol se transmet de père en fils dans les tribus comme une coutume; c'est une affaire de tradition; les Bohémiens ont par devers eux quatre siècles d'antécédents; ils pèchent parce qu'ils ont vu pécher, et ils apprendront à leurs enfants à voler parce qu'ils ont volé. Le Caraco qui trotte gaiement sur le sentier de la montagne, vend à Perpignan ce qu'il a volé à Roses; mais au retour il se défera à Roses de ce qu'il aura dérobé à Perpignan : les deux pays sont égaux devant leurs doigts. Mais il ne faut pas croire que le Bohémien, à la

FEMME DU CARACO

manière des chefs de bandes castillanes dont il est question dans maints romans, s'embusquent dans les fourrés, dans le creux des vallons, au détour des bois, le poignard à la ceinture, l'escopette à la main, le sombrero rabattu sur les yeux. Point; ce sont là des façons hardies qui leur inspirent une grande répugnance; tout au rebours des brigands de madame Radcliff, ils rôdent autour des fermes, sans manteaux sombres et sans poignards, s'introduisent en tremblant par une brèche du mur, se glissent, l'œil aux aguets, dans le local où dorment poules, dindons et canards, étranglent la volaille et décampent à toutes jambes. Ils ne dédaignent pas non plus les foulards et les bonnets étendus sur l'herbe par les lavandières, la valise du colporteur endormi, tous les menus objets abandonnés, çà et là, dans les cours, aux seuils des maisons, hardes, outils, comestibles, tout ce qui s'emporte sans peine et se vend aisément. . .

Le Bohémien est un escroc, un filou, soit : mais il n'est presque jamais brigand ; distinguons ; il est bien trop timide pour cela; et puis, s'il affronte la prison, il ne brave pas la potence : il sait que les portes de l'une s'ouvrent toujours, mais il n'ignore pas non plus que les cordes de l'autre ne rompent jamais.

Cependant le plus souvent les voleurs sont des voleuses ; les mœurs intimes et conjugales des Bohémiens expliquent la participation active des femmes à ce que les procureurs du roi appellent, en style officiel, la perpétration du crime.

Quand vient le jour, le Bohémien, forgeron ou maquignon, part, son sac sur le dos ou sa bête entre les jambes. Il va chercher fortune au hasard, troquer son âne contre un cheval, ses clous contre un manteau, s'il peut. La femme reste au logis, en admettant que sa hutte soit un logis ; c'est à elle qu'est confié le soin de pourvoir au déjeuner, au dîner, au souper. Le garde-manger et la cuisine rentrent dans ses attributions ; l'éducation de la famille et son entretien étant une œuvre à laquelle les membres du couple collaborent également, le mari fournit le logement, la femme le pot-au-feu ; il se charge des ustensiles, elle répond des comestibles ; le bon Dieu donne le reste ; quand il ne le donne pas, le couple le prend, et les petits Bohémiens trouvent que tout va pour le mieux du monde sous le toit paternel.

Quand donc elle a vu partir son mari, la femme se met en campagne ; la voilà pieds nus, les cheveux roulés et noués sous la résille, les mains impatientes et le nez au vent. Elle passe dans les champs comme un flâneur, voyant tout sans paraître regarder rien ; alors malheur au canard vagabond qui poursuit les sauterelles, au coq qui chante à l'écart, aux dindes étourdies qui errent dans les prés ! Malheur à la fermière qui a laissé la porte de sa maison ouverte ! quelques bipèdes manqueront à l'appel du soir, et il se pourra aussi que les fichus et les tabliers aient déserté le vieux bahut.

Pendant que la mère *exerce* le mieux qu'elle peut, les enfants parcourent les rues des villages et prennent lestement tout ce qui leur tombe sous la main ; si bien que, lorsque le mari rentre sous la hutte, le souper est prêt, et tout le monde mange de bon appétit, comme si chacun avait fait son devoir.

Mais ce n'est pas tout encore ; si les Bohémiennes *jouissent*, comme on dit vulgairement, d'une réputation de voleuses bien acquise, elles passent aussi pour

d'habiles sorcières; les habitants superstitieux du Roussillon et du Languedoc racontent mainte histoire, où leur science en nécromancie est merveilleusement démontrée. Quand un paysan, le soir, rencontre une vieille Bohémienne errant dans la plaine, il se signe et hâte le pas. Les jeunes filles dont les fiancés combattent en Afrique, les femmes dont les maris voguent sur le grand Océan, embarqués à bord d'un léger brick, l'amant qui redoute une trahison, la mère qui attend son fils, tous la consultent secrètement, tous lui tendent leurs mains ouvertes, écoutant avec effroi l'arrêt du destin qu'elle a lu dans les lignes que Dieu lui-même a tracées, et tous se retirent le cœur ivre de joie, ou éperdu de terreur. Les amulettes de la Bohémienne pendent au cou de bien des gens. Comme les sorcières antiques, elle ne hante jamais les villes, se promène dans les champs, cueille, au clair de lune, les herbes magiques dont elle exprime le suc, et passe dans les clairières en chantant les chansons que les lutins comprennent. C'est au pied des haies, assise sur le tronc argenté d'un bouleau, en un lieu solitaire où croît la verveine, près du ruisseau que voile le nénuphar, que la Bohémienne rend ses oracles, ses cheveux gris agités par le vent, et sortant ses bras maigres de dessous le manteau rouge qu'elle roule autour de son corps.

N'est-ce pas déjà une tradition populaire en Corse que la rencontre d'une Bohémienne et de Napoléon? On raconte qu'un soir, à l'heure où l'ombre des sapins s'allonge sur la montagne, l'enfant qui sentait déjà peut-être dans son cœur les flammes de ce génie dont les grandes clartés devaient illuminer le monde, se trouva tout à coup, tandis qu'il rêvait, face à face avec une Bohémienne. L'enfant la regarda avec cet œil limpide et clair où l'intelligence rayonnait, et la Bohémienne lui prit la main. On ne sait pas ce qu'elle lui dit; mais, lorsqu'il revint embrasser sa mère, l'enfant tressaillait comme le cheval qui entend sonner la trompette, son regard était plein d'éclairs, et il semblait qu'une espérance inconnue gonflait sa poitrine d'impatience et d'orgueil.

Ce sont encore les Bohémiennes qui jettent un sort sur les blés verts, sur les prairies en fleurs; elles prononcent des mots qui appellent l'orage sur la moisson, font accourir les chenilles avides sur les bourgeons, et précipitent les nuages flottants de sauterelles sur les vignes. Il y a beaucoup de crainte dans la haine qu'elles inspirent aux gens de la campagne; il n'est pas de sortiléges dont elles ne soient accusées : ce sont elles qui font mourir les veaux, les poulains, les brebis. Que la jeune mère se garde de lever la tête si elle rencontre une Bohémienne assise à l'angle du sentier; la Bohémienne a le mauvais œil.

Rien ne saurait déraciner ce préjugé généralement répandu dans les départements méridionaux. Et cependant, si les fermiers voulaient étudier les habitudes des Bohémiennes, ils sauraient bien vite à quoi se réduisent leurs pratiques magiques!

Le soir, à l'heure où les troupeaux rentrent, en beuglant, des pâturages, voilà qu'un veau s'éloigne brusquement de sa mère, après s'être accroupi avidement; il revient encore, approche ses naseaux et s'écarte sans avoir effleuré les pis gonflés de lait. Le fermier n'hésite plus, car il comprend qu'un sort a été jeté; il fait appeler une Bohémienne et la conduit dans l'étable; la Bohémienne examine gravement la

vache qui se plaint et le veau qui tourne autour d'elle ; bientôt elle fait un signe et le fermier sort avec les bergers : la Bohémienne doit rester seule pour conjurer le sort. Un quart d'heure après, elle ouvre la porte et montre aux paysans étonnés le veau qui tette en frétillant.

Mais les paysans auraient été moins surpris, s'ils avaient vu la Bohémienne enlever avec un linge la liqueur puante dont elle avait enduit les pis de la vache tandis que le pasteur dormait.

Nous donnons cet exemple comme un échantillon suffisant de leur science occulte.

Quand le Bohémien vient au monde, sa mère, étendue sur des haillons, dans sa hutte enfumée, le lave dans un trou rempli d'eau froide, et le couvre de langes immondes qu'elle a recueillis çà et là. Quand la troupe se met en route, l'enfant voyage sur le dos de sa mère, attaché par une sangle. Jusqu'à trois ou quatre ans, il se roule à demi nu dans la poussière avec les enfants de la tribu ; mais alors son éducation commence : sa mère lui apprend à danser, si l'on peut donner le nom de danse à une série de poses étranges, lascives pour la plupart, et de gambades qui s'exécutent sur une seule jambe ; elle lui enseigne en outre à voler, joignant volontiers la pratique à la théorie. Quand il sait voler et danser, il sait tout ce qu'un Bohémien doit savoir; si, par la suite, il devient forgeron, c'est qu'à force d'agiter les soufflets de son père il a grossièrement retenu les rudiments d'un métier que tous pratiquent par tradition. A quinze ou seize ans, le Bohémien, développé par cette existence en plein air qu'aucun labeur ne fatigue, qu'aucune peine ne tourmente, et, peut-être aussi, par la constitution particulière à sa race, sent des désirs nouveaux se réveiller en lui. Il a remarqué une jeune fille de sa tribu qui souriait plus complaisamment en le regardant ; il aime à voir sa taille svelte quand elle danse, ses jambes nues tandis qu'elle court. A peine a-t-il conçu ces désirs, que le Bohémien les déclare à la première occasion ; la fille accueille sa demande sans beaucoup de façon; tous deux sautent lestement par-dessus les préliminaires de l'amour, et courent au dernier chapitre du roman. Le mariage vient ensuite. Le mari a seize ans; la femme, douze ou treize; avant qu'il l'épousât, elle était sa cousine parfois, sa sœur peut-être aussi. Mais le Bohémien n'y regarde pas de si près. Un prêtre de la tribu, qui n'a pas non plus de préjugés, les bénit gaillardement, et la Bohême compte un ménage de plus. En pays musulman, c'est un ulèma qui remplit la formalité ; mais l'ulèma, comme le prêtre, est pris dans la caste, car le Bohémien adopte avec une parfaite insouciance la religion du pays qu'il habite ; turc, idolâtre ou chrétien, peu lui importe ; il est ce qu'on voudra. Quand le couple est marié, les amis apportent des pieux et du chaume, on bâtit la hutte en un tour de main ; les parents donnent la marmite, le plat de bois, l'escabelle, et le soir même les époux se trouvent logés et meublés.

Si la femme déplaît au mari, six mois ou six semaines plus tard, il la répudie sans façon et tous deux convolent à un autre hymen.

Les jours de fête, quand le village voisin dresse le mai joyeux, le forgeron se transforme tout à coup en ménétrier. Le Bohémien joue de la flûte ou racle du violon. Ces jours-là, il gagne quelque pièce blanche avec laquelle il achète une bouteille

d'eau-de-vie et du tabac; le tabac et l'eau-de-vie, ces deux pôles de son cœur! Tandis que le mari, le père, les frères exécutent leur concert, la femme, les filles, les sœurs dansent, et tendent la main après qu'elles ont fini.

Mais, faut-il le dire, ce n'est pas seulement à la danse et au vol qu'elles demandent des ressources pour subsister. La prostitution étend sa lèpre infamante parmi les Bohémiennes; toutes les familles, toutes les femmes presque en sont entachées. Épouses ou filles, elles se prostituent aux passants, aux voyageurs, aux gens de la campagne. Le mari, le père, le frère le savent et le tolèrent, peut-être même l'ordonnent-ils. La même honte se retrouve chez tous les Bohémiens, sous quelques latitudes qu'ils habitent, aussi bien parmi ceux qui sont orpailleurs en Valachie, que parmi ceux qui sont aubergistes en Espagne.

Les Bohémiens sont, en général, lestes, agiles, bien faits; leur taille est peut-être au-dessus de la moyenne; ils ont les yeux noirs et vifs, les mouvements rapides, la peau basanée, plutôt encore à cause de leur dégoûtante malpropreté que par le hâle du grand air et l'influence de leur origine. Ils ont une adresse merveilleuse pour imiter les objets en fer, qu'ils fabriquent avec une perfection rare, si l'on considère le misérable état des instruments dont ils font usage; ils saisissent avec rapidité et intelligence tous les arts manuels, et pour la plupart ils témoignent d'une grande aptitude à la musique; beaucoup d'entre eux sont ménétriers, surtout en Hongrie; grâce à leur mémoire merveilleuse, ils retiennent un grand nombre d'airs de tous les pays, qu'ils exécutent ensuite sur la mandoline, la flûte, la guitare, le violon, avec une remarquable facilité. Plusieurs Bohémiens se sont fait une certaine réputation dans cet art; le plus célèbre d'entre eux fut Barna Mihaly, dans le pays de Zips, qui, vers le milieu du dix-huitième siècle, se distingua dans la chapelle du cardinal comte Emerie de Cschakly. Quelques chanteurs bohémiens ont fait fortune en Espagne.

L'habitude qu'ont les Bohémiens de braver les intempéries des saisons et de vivre en plein air, endurcit leur tempérament; sains de corps et robustes, ils résistent à la chaleur et au froid sans jamais se sentir incommodés; que la neige tombe ou que le soleil brûle, ils voyagent en fumant leur pipe, et les maladies ne les atteignent pas. Paresseux ainsi que des lazzaroni, ils ne travaillent que lorsque le besoin les harcèle; mais si quelque animal tombe en leur possession, ils laissent là enclumes et marteaux, et passent le jour à fumer et la nuit à dormir jusqu'à ce que la chair soit épuisée; peu délicats dans leurs goûts, ils préfèrent un animal mort de maladie aux morceaux les plus friands, prétextant que la chair de l'animal tué par Dieu doit être meilleure que celle de l'animal tué par la main des hommes. Cependant, ils ne dédaignent pas les canards et les poules qu'ils volent aux fermiers; amoureux de liqueurs fortes, ils n'estiment guère le vin, qui n'agit pas assez rapidement sur leur système nerveux; l'eau-de-vie est la compagne fidèle de leurs fêtes et de leurs plaisirs.

Longtemps on a accusé les Bohémiens d'anthropophagie; mais si les fastes judiciaires de la Hongrie semblent peut-être donner quelque poids à cette accusation, il n'en est plus de même aujourd'hui. Ce n'est plus qu'une vague tradition qui a tout

au plus cours encore chez quelques habitants de la campagne dont la crédulité se plaît aux histoires terribles, mais qui va chaque jour s'effaçant. Il n'y a pas de preuves non plus qu'ils enlèvent les petits enfants. Qu'en feraient-ils eux à qui la nature n'en prodigue que trop? Ce sont là de ces crimes imaginaires dont la haine aveugle et ignorante aime à charger les Bohémiens, boucs émissaires qui portent le poids de toutes les malédictions, de toutes les animosités, de toutes les infortunes.

Le Bohémien, toujours libre, insoucieux ainsi que l'oiseau des champs, meurt comme il a vécu. Quand la vieillesse a cassé ses membres et brisé sa robuste constitution, lorsqu'il sent sa dernière heure venue, il se couche. Aucun médecin n'a été appelé ; sa famille est autour de lui qui pleure et se lamente ; lui reste immobile et silencieux ; il attend la mort, ne craignant rien, n'espérant rien ; le prêtre ne prie pas à son chevet. Il meurt enfin, et ses parents le portent dans la fosse ; toute la tribu l'accompagne, et les cris retentissent jusqu'à ce que la terre recouvre son corps. Laissez alors la famille rentrer sous sa hutte, et l'eau-de-vie aura bientôt calmé cette bruyante douleur.

Ici une grave question se présente, elle est assez importante pour occuper les philosophes et les législateurs. La race des Bohémiens pourrait-elle être pliée aux mœurs de la civilisation? Ces hommes vagabonds, pour qui il n'est pas de registre de l'état civil, de passe-ports, de lois de recrutement, pour qui, bien plus, il n'y a ni patrie, ni religion, sauront-ils jamais se soumettre aux conditions des peuples européens, à leur vie normale, sédentaire, laborieuse, aux droits qu'elle donne, aux devoirs qu'elle prescrit? Nous ne le croyons pas.

La civilisation fera sans doute des conquêtes individuelles : elle en a déjà fait ; mais elle n'absorbera jamais la masse des Bohémiens. Leur race s'éteindra peut-être un jour, lentement, comme un fleuve qui se perd goutte à goutte dans un désert; mais le dernier d'entre eux sera ce que ses pères ont été. Si les inductions de la science moderne sont exactes, ils appartiennent à ces races orientales chez lesquelles la tradition du passé se perpétue avec une puissance indestructible. Voyez les Turcs, les Arabes, les Chinois. L'expérience de quatre siècles a prouvé que les lois et les persécutions ne sauraient vaincre leur résistance inerte ; ils fuient ou se laissent décimer. Ils parlent encore la langue qu'ils parlaient au commencement du quinzième siècle, lorsque leurs premières hordes apparurent dans les provinces situées à l'est et au midi de l'Allemagne, sous la conduite de chefs à qui les chroniqueurs et les annales du temps donnent complaisamment les titres de comtes et de ducs. Sans doute elle s'est corrompue par l'adjonction de mots nouveaux et le mélange d'idiomes étrangers ; mais les Bohémiens d'Espagne peuvent causer et s'entendre avec leurs frères de la Hongrie. Là-bas ils vivent comme ils vivent ici ; leurs mœurs, leurs goûts, leurs penchants, leurs vices, sont les mêmes partout.

Dans quelques provinces allemandes, on a tenté, n'en pouvant tirer aucun meilleur parti, de les enrégimenter ; il y avait un corps de Bohémiens dans l'armée des Suédois, pendant la guerre de trente ans ; lors du siége de Hambourg, en 1686, les Danois en comptaient trois compagnies à leur service ; mais on s'aperçut bien vite que jamais ils ne feraient de bons soldats : ils désertaient à la première occasion, au

lâchaient pied devant l'ennemi, autant peut-être par inconstance et légèreté de caractère que par pusillanimité.

Quelques Bohémiens qui s'étaient enrichis dans le maquignonnage ont, en certains lieux, placé leurs fils dans les colléges locaux. Les Bohémiens ont, comme nous l'avons dit, l'intelligence vive et l'esprit subtil; ils comprenaient rapidement et ne tardaient pas à faire de remarquables progrès; mais, lorsqu'ils avaient atteint l'adolescence, le souvenir du passé assaillait leur jeune imagination; ils se rappelaient le temps où, libres et joyeux, ils erraient à travers champs et villes, sans contrainte, sans entraves, allant, venant, dormant à leur gré, et bientôt les jeunes écoliers disparaissaient pour ne plus revenir.

Ce que les lois humaines ne peuvent faire, le temps le fera sans doute; mais que d'années se succéderont encore avant que les derniers Bohémiens soient ce que nous sommes, si jamais ils le sont!

Maintenant sont-ils heureux? nous demandera-t-on peut-être. Et pourquoi ne le seraient-ils pas? S'il est vrai que le sauvage qu'on civilise tourne toujours vers ses lointaines savanes des yeux baignés de larmes, le Bohémien qu'on veut arracher à sa vie errante et pauvre se souvient sans cesse de sa tente et de sa liberté. Enfant, il se roule sur l'herbe sans maillot et sans pédagogue; jeune homme, il aime et il est aimé; homme, il va où il veut et fait ce qu'il désire, comme l'oiseau; vieillard, il meurt sans que la crainte tourmente son agonie; il ne sait rien, mais il n'envie rien; il trouve le bonheur dans une pipe, et puise l'oubli dans un verre d'eau-de-vie; la ruine, l'incendie, la tempête, les révolutions ne peuvent l'atteindre, et la misère passe à côté de celui que la gaieté et l'insouciance accompagnent toujours.

Si, maintenant que notre tâche est finie, vous voulez prendre une idée plus succincte et plus poétique de ces Bohémiens, que nous avons essayé de vous faire comprendre en prose, ouvrez notre poëte Béranger, lisez cette admirable chanson qu'il a faite sur eux, lisez surtout ce couplet si beau, qu'il faudrait l'appeler une strophe :

D'où nous venons? L'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où vous vient-elle?
D'où nous venons? L'on n'en sait rien;
Où nous irons, le sait-on bien?

Et puis cette autre encore :

Voir, c'est avoir; allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir; allons courir!
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Et vous en saurez autant et plus que tous les savants qui ont écrit de gros livres sur le Bohémien.

Amédée ACHARD.

LE REDACTEUR DE JOURNAL EN PROVINCE

LE RÉDACTEUR EN CHEF

D'UN JOURNAL DE PROVINCE.

On s'abuse comme à dessein, de nos jours, sur l'impulsion que l'imprimerie donne à la circulation des *idées*. Il faut que le dix-neuvième siècle ait un intérêt sournois à l'exagération des choses. Les journalistes donnent en aveugles dans cette illusion, sous ce prétexte, si plausible pour eux, que leur mérite en vaut la peine. Hélas! à quoi sert le mérite au milieu de la confusion? Dans le champ de la publicité, tout vient pêle-mêle, les épis et les ronces. Que de roses meurent dans les chardons!... J'avoue l'énorme consommation d'encre, de papier et de caractères; au besoin, si je m'inscrivais en faux, le canon de la statistique vomirait contre moi son éloquente mitraille de chiffres; mais sous le feu de ce canon, je maintiens mon dire. L'*idée* est absolument en dehors de tout ceci : ne confondons pas le moyen avec le but, la presse avec la pensée; ce serait décréter l'égalité de l'esprit et de la matière.

En faisant remarquer que l'historien, le prédicateur, le dramaturge et le romancier se sont, pour le malheur ou le bonheur des temps, concentrés dans le personnage équivoque du journaliste, nous avouons tout de suite, à la décharge de ce

formidable accapareur, qu'il reste profondément libre de passer, des régions mercantiles où son intérêt particulier l'arme contre les gens brouillés avec sa bande, dans la région vaste et sereine de l'intérêt général où les bons vouloirs supplieraient l'ordre de leur distribuer la discipline.

Un journal, même à Paris, ne signifie désormais pas grand'chose. Il occupe, à la vérité, ceux qui le font; mais, encore, au point de vue relatif. Chaque rédacteur ne voit guère au delà de ce qu'il y met lui-même; et, la plupart du temps, en lire un seul, c'est les lire tous. Ils ont une tirelire commune, un fonds universel de remplissage : le lecteur y regarde encore par habitude, et cette habitude ne l'engage à rien. Fort peu d'abonnés, après la lecture, pourraient vous dire ce qu'ils y trouvent : à moins (ne nous embrouillons pas) d'un feuilleton d'Eugène Sue, d'un procès comme celui de madame Lafarge, ou des découvertes accessoires qui viennent coup sur coup perfectionner la trouvaille du daguerréotype. Le journalisme enfin a subi la loi qu'il a fait subir à la politique; l'importance de l'assassin émérite est tombée avec l'importance de sa victime habituelle ; tout est de niveau. Sans les étourderies des procureurs du roi, l'on saurait à peine qu'il s'y commet périodiquement des peccadilles contre le dogme de l'autorité, la moins intéressante des nécessités les plus indispensables. Ainsi que l'astronome Herschel nous a fait assister à l'agonie des astres, le soleil de la presse semble donc se précipiter vers ses phases de déclin; bien des ombres se mêlent insensiblement à son auréole; son obscurité rayonne à la ronde, et, comme chaque satellite resplendit en raison directe des rapports établis par le lieu dont il a fait son domicile avec le centre métropolitain, Paris, qui continue à trôner dans le firmament de ce monde fantastique, reste invariablement le roi des ténèbres et de la lumière.

Aussi, pour l'éclat de son premier coup de feu, la province vient-elle y chercher des rédacteurs en chef.

Mais, d'abord, pourquoi la province fait-elle des journaux?

Pour deux raisons.

J'ai longtemps cherché, je n'en ai pas trouvé trois.

La première, c'est que la province a, tout aussi bien que Paris, du papier, de l'encre et des caractères; — des caractères d'imprimerie.

La seconde raison, c'est que Paris fait des journaux.

En somme, dès que, même avant de plonger dans les flancs d'un journal de province au moyen du microscope, on veut esquisser l'analyse des infirmités matérielles qui forment son apanage inévitable, on est obligé de convenir, en tenant compte (ainsi que de raison) des proportions chétives de son format, de ses éclipses répétées, et du taux de son abonnement, que cette création d'un ordre inférieur coûte, récapitulation faite, trois fois plus cher qu'un journal arrivant en droite ligne de la métropole ; à charge, par surcroît, de ne reproduire, à coups de ciseaux, que la plus modeste partie des nouvelles de quelque intérêt, lorsque ces nouvelles ont déjà préoccupé les oreilles du très-complaisant abonné; l'impossible étant qu'une feuille parisienne n'ait déjà passé comme la foudre à travers les gens de sa connaissance. Ainsi donc on paye trois fois plus cher pour apprendre la moitié de ce que l'on sa-

vait, et l'on est encore périodiquement *désheuré* (charmante expression du cardinal de Retz), parce que les obligations régulières de la vie se croisent avec les inconvénients d'une publicité boiteuse. Les dates se confondent dans la tête ; on finit par songer à toute autre chose, et le journal reste vierge sous la feuille de vigne de son enveloppe.

L'idée première d'un journal de province éclôt d'habitude au milieu des loisirs souffrants de huit à dix personnes désœuvrées et riches, renfermées dans leur morgue, réduites à frayer ensemble, à ne se compromettre avec personne autre, à mettre leurs bâillements en commun, et qui, lorsqu'elles sont excédées de se regarder dans le blanc des yeux, plaisir plus prompt qu'un autre à se métamorphoser en supplice, s'avisent tout à coup de se donner une importance quelconque aux regards impertinents des railleurs, en s'érigeant en défenseurs de leur pays ou de leurs opinions, pourvu que cela ne leur coûte pas un sou. La proposition a quelque chose de fier et qui sourit : du moment que ces messieurs ne se trouvent plus vis-à-vis de leur propre visage, ils se réveillent, et le feu les gagne.

Les poëtes nous disent avec mélancolie où va la feuille de rose et la feuille de laurier ; les esprits positifs n'oublient pas où va la feuille politique. Avec cinq cents abonnés, les frais généraux seront couverts, et l'on aura 4 pour 100 de ses capitaux, sans compter le fin chapitre des annonces, lequel, s'il ne sert de bague au doigt, servira toujours de point d'appui. On rêve à qui mieux mieux les châteaux en Espagne de l'influence locale ; et vite, au moyen de l'almanach du département, à la façon des triumvirs de Rome, chacun se met à la tâche ; on dresse une liste, soit de fonctionnaires publics, soit de légitimistes, soit de patriotes ; voire même une liste des curés de l'arrondissement ! si ce doit être, comme de fins meneurs en font l'exploitation pour le moment, une spéculation hypothéquée sur les revenus chatouilleux de la prébende. Cette liste, ce sera la liste des proscrits. On ne fera pas de miséricorde ! Fermiers et parents, amis et gens de connaissance, la clientèle et les fournisseurs, tout, de bonne grâce ou non, passera sous les Fourches Caudines du programme, tombera dans le trébuchet de la quittance, et, ne fût-ce que par obligation d'urbanité, subira l'avanie de l'abonnement.

Après ce coup d'œil profond jeté sur l'ensemble de la matière corvéable et taillable à merci, il s'agit de s'expliquer d'une manière catégorique et de couler en fonte la matière du programme. Le programme sera le passe-port diplomatique des démarches à risquer de toutes parts, la baïonnette que l'on fera briller devant les regards éperdus de l'abonné, l'explosion fulminante qui doit l'abasourdir. Les Parisiens, esprits légers, s'amuseraient pendant trois jours d'un programme ; on y croit encore en province, où l'on vit plus solidement qu'ailleurs. Mais soyons juste, on n'y tient pas plus qu'à Paris.

Rien d'ébouriffant comme ce programme, œuvre martyrisée des meneurs qui se sont dit que l'on ameute la foule au bruit du tambour, et qu'il faut promettre un nouveau monde si l'on veut faire acheter des boîtes d'onguent à 4 sous. Le fusin du charlatanisme en esquisse l'ensemble, un homme de quelque valeur y jette son coup de crayon à la dérobée ; le boute-en-train de l'affaire donne le coup de fouet du

postillon ; la machine s'ébranle et prend sa volée dans le monde. On remue bientôt les abonnements à la pelle.

Dès lors, et le zèle de l'émulation se développant au sein des conjurés comme un incendie, vous comprenez de quels éléments incompatibles le chiffre total des abonnés va se recruter à la ronde ; — gens entraînés dans la cabale, et qui ne sauraient esquiver de se rassembler en troupe autour du drapeau commun ; — vanités chatouilleuses qui se laisseraient mettre au pillage pour un grain d'encens ; — molles urbanités qui cachent leur déconvenue, mais qui ne se refuseront pas à si peu de chose ; — récalcitrants métamorphosés en bons princes par la considération de quelque plus-value qu'ils se proposent d'obtenir en échange d'un petit sacrifice ; — sots à triple carillon, enchantés de l'heureuse occasion qui s'offre d'avoir à tailler leur plume dont nul journal ne se soucie ; — bonnes gens ensorcelées ; — industriels friands de s'annoncer eux-mêmes ; — trompettes qui sont de toutes les affaires à leur début, pour jouer le rôle de la mouche du coche ; — poltrons bien résolus de ne rompre avec qui que ce soit ; — marchands qui subissent le chagrin de cet impôt pour se conserver dans les bonnes grâces de leurs pratiques ; — pauvres diables de la grande famille d'Argencourt, dont la terreur serait qu'on les taxât d'avarice ; — noms qui se font afficher partout, afin d'être remarqués et cités quelque part ; — un pandémonium de recrues se groupe autour du maigre banquet ; chacun avec l'espoir d'y satisfaire tout d'abord son appétit de rancune ou d'orgueil, et de se saisir pour le moins de la place de Gargantua. Le plus sot milite en faveur de ses fantaisies, dicte sa loi, stipule son objection. On lance un pont d'or devant toutes les difficultés. L'infortuné programme a perdu jusqu'au souffle de sa signification originelle ; il n'en reste pas un seul mot vierge, le squelette de l'idée, l'âme de l'ombre. — A l'œuvre maintenant ! et vienne le maître d'hôtel qui mettra ces affamés à l'unisson devant le même plat.

Je vous donne à le trouver dans un million !

Une affaire ainsi mise au monde porte le venin qui doit la tuer au fond de ses entrailles ; mais le recul est impossible, et, tout considéré, lorsque la machine criera de toutes parts, on aura la ressource de revenir à la charge ; les moyens mis en œuvre pour dresser l'échafaudage seront employés avec une nouvelle énergie pour en étançonner les charpentes. Talent et logique ne sont ici que dans les accessoires. La tête de l'affaire n'est dans l'esprit de personne ; on ne pense qu'à l'asseoir.

Il y a des rubriques pour cela.

Nos ménagères savent par expérience qu'une bougie neuve tient plus volontiers la flamme, quand on l'a d'abord éteinte une première fois en soufflant sur la mèche. Cette analogie vulgaire a mis les spéculateurs sur la trace d'une remarque dont ils n'ont pas manqué de faire leur profit.

Les meneurs de l'affaire, émus d'un juste effroi, décline nt la responsabilité de la mise en train, sauf à reprendre du cœur après une épreuve, en rejetant leurs torts sur un bouc émissaire.

Mais où trouver l'aveugle qui, dans l'inévitable éboulement de ces superpositions contradictoires, prendra sur lui la responsabilité de l'ébranlement ?

Paris (toujours Paris) offre en cela, comme en toute autre chose, ses inépuisables ressources.

Ce vaste bazar, Capharnaüm de blasphémateurs et de croyants, d'utopistes qui n'ont pas plus de crédit chez leur boulanger que de protection pour entrer à l'hôpital, mais qui rêvent des mondes à vous en revendre, possède une vaste collection d'individus prêts à tous les martyres; anciens soldats de l'armée politique, licenciés à la suite des convulsions, disponibles pour des essais de tous genres ; oiseaux que la volière effarouche, et qu'on ne rencontre jamais deux jours de suite perchés sur la même branche, persuadés que Dieu préside aux événements qui les font voyager d'espérance en espérance, et passer de climats en climats au plus léger souffle du vent. Folle ou sublime, leur idée les possède, car ils ont une idée. Cette idée les conduit, et rien ne les en détourne ; on dirait des flèches lancées dans le vent. Si la voie se fait libre devant leur fougue, tant mieux ; et si quelque obstacle la ferme, tant mieux encore. Traitez-les de fanatiques, ils feront à votre injure l'hospitalité d'un bon sourire. Médire du fanatisme, s'il faut les en croire, c'est tout simplement injurier la vie. Ils feraient d'excellents tuteurs, si l'on avait le génie de les mettre en tutelle. Ils passent devant vous avec la lumière, mais ils se cassent presque toujours le cou. Quelques-uns ont eu leur noble jour d'éclat dans le monde ; puis, ils s'y sont volontairement soustraits. Lorsque ces fous incorrigibles ont été bafoués pendant vingt ans, la misère les tue. Peu leur importe de mourir dans un fumier ; c'est le destin obligé de tout ce qui porte un germe.

Dans cette catégorie, on prend au hasard des rédacteurs en chef pour les journaux de province.

On en trouve un; on lui soumet une série de propositions en l'air; on lui demande la charité d'une rédaction à vil prix. L'avenir aura pour lui des roses; elles fleuriront quand le journal sera riche. Il n'y regarde pas de si près, et jette son bonnet par-dessus les moulins. Huit jours après, notre fou quitte son grabat de rêveur, les amis qui communiaient avec lui dans l'eucharistie de la souffrance, sa famille qui spécule sur un horizon de bien-être, et se campe sur l'impériale d'une messagerie, en regrettant de ne pas avoir des ailes pour aller plus vite. Bref, il arrive sur le champ de bataille ; et, dès le lendemain du débarquement, son martyre commence.

Dès qu'il n'a pas son originalité propre, un journal de province n'est qu'un détestable et fatal double emploi.

Voilà, s'il n'est un homme dénué de sens, ce que ne saurait manquer de formuler dès le premier jour un rédacteur en chef qui vient de Paris. Notre Parisien se propose donc, tout naturellement, une spécialité distincte, une manière d'être à part, quelque chose qui rentre par le bon coin dans le sens des prétentions exprimées après 1830, de faire cesser, en matière d'intelligence, le despotisme de la centralisation parisienne.

On lui signifie très-souverainement qu'il est dans l'erreur à cet égard ; on le réduit au vol du chapon.

Qui donc, s'il vous plaît, peut lui jeter ce premier bâton à travers les jambes ?

— Le comité des fondateurs !...

Les fondateurs (*sic*) d'un journal de province consistent dans une dizaine d'individus, lesquels (sauf celui-là d'entre eux chargé de verser le cautionnement à la caisse de l'État, personnage désintéressé de toutes les taquineries par l'intérêt même qu'il porte à la meilleure direction de l'entreprise) s'arrangent toujours de façon à ne rien y mettre, en se réservant de ne parler que de leurs sacrifices. Moins ils en ont fait, plus ils y tiennent. Je vous donne en ceci leur pierre de touche.

Jetons un coup d'œil sur le canevas de cette lanterne magique.

Magistrats en divorce avec la simarre; — avocats qui ne se souviennent plus de leur droit; — gens de lettres futurs dont le portefeuille est gros de projets; — professeurs que l'on n'admettrait pas dans leur collége en septième; — gentilshommes dont la noblesse remonte à l'institution de la caisse d'épargne; — employés qui se disent mystérieusement qu'un journal serait peut-être un moyen désespéré d'obtenir enfin le respect de leurs supérieurs; — voilà, sauf double emploi dans les caractères, le personnel de ces comités.

L'honnête garçon se trouve abasourdi par le premier choc. On avait probablement besoin d'un rédacteur en chef, puisqu'on l'a prié de venir!... Pure illusion de son petit orgueil! Les fondateurs n'ont besoin de personne; ils se chargeront de lui montrer ce qu'il était venu pour leur apprendre. Dans sa candeur, il venait pour être rédacteur en chef; il se trouvera tout à coup rédacteur en queue! Il s'imaginait que les *fondateurs* se tiendraient au poste que leur assigne une étymologie cavalière; on lui grimpe sur le dos de toutes parts!

Mais tout cela, c'est pour son bien, comme vous allez le voir.

D'abord, *il ne connaît pas la province;* par conséquent, il a besoin, pour être mis au fait, de passer sous la toise banale de la localité!...

C'est à se croire dans une horde sauvage, au milieu des forêts du Nouveau-Monde. Un instant, je vous prie! Qui pourrait le mettre au fait des bizarreries du lieu, si ce ne sont les gens du lieu? Cette considération a quelque chose d'étourdissant. On le conjure de ne pas réveiller l'abonné qui dort, de ménager l'idée, de ne la servir qu'à petites doses, d'en garder pour la semaine d'ensuite. On ne sait pas combien les abonnés sont bêtes dans l'estime des fondateurs de journaux de province; le rédacteur en chef ne peut se soustraire à cette conviction en écoutant ces messieurs!...

N'est-il pas clair, en effet (tenez-vous sur vos gardes, parce que je vais me moquer de vous), que les journaux de province ont tous quelque chose de profondément tranché dans leur rédaction, qu'une physionomie vraiment particulière les distingue les uns des autres; qu'ils révèlent chaque jour, au profit de l'édification française, une connaissance très-caractéristique des mœurs dont ils ont le spectacle à leurs points de vue divers?

Ceux qui trouvent les journaux de province plus plagiaires qu'originaux et d'une désespérante uniformité, feront à merveille de s'armer à ce sujet d'une loupe, ou de consulter sur ce chapitre délicat les fondateurs émérites de journaux.

Une réflexion cependant. — Rédaction de province à part, les gens du peuple ont conservé çà et là plusieurs traits originaux de leur caractère primitif. Les fileurs

rouennais, les tisseurs de Saint-Quentin, les carriers de Fontainebleau, les paludiers bretons, les canuts de Lyon, restent des types. Or, les journaux ne pénètrent guère dans ces catégories ! et, franchement, rien ne ressemble au Parisien *pur sang* comme le provincial qui peut débourser vingt francs pour se donner la distraction de lire une feuille publique ! Mais comme nos spéculateurs, la veille encore, étaient dans les rangs de l'abonné, et qu'ils en sortent avec le projet de s'en procurer à leur tour, ils mesurent volontiers la portée d'esprit du commun des martyrs à l'étendue de leur propre génie ; et, n'espérant conserver de clientèle que dans le cercle des martyrs auxquels il leur sera loisible de tenir habituellement le pistolet sur la gorge, à titre de ressource, ils dirigent un regard friand vers les annonces, et méditent le pillage de l'industrie. Voilà le mystère.

Quel rapport, me demanderez-vous, l'annonce a-t-elle avec les opinions et les croyances ?

Pas le moindre.

Mais lorsqu'on ne se sent pas de racines dans l'esprit de la multitude, on jette son ancre où l'on peut. On vous a promis des idées ; on vous envoie des petites affiches.

C'était bien la peine d'aller chercher un rédacteur en chef à Paris !

Tout le profit que notre homme en retire pour son éducation particulière, c'est d'apprendre comment on se laisse choir dans un guet-apens. Heureux qu'il est encore, à travers ses tribulations, en dehors de cette atmosphère oxydée par l'infecte puanteur du cuivre, de rencontrer largement, en grand nombre, des affections sincères parmi les gens de l'église ou du siècle, et de faire palpiter de jeunes âmes avec des idées loyales et généreuses, qui fleuriront et jetteront leurs parfums dans la vie avant que les journaux en aient mis la graine en circulation.

Le rédacteur en chef, on doit le deviner d'avance, n'aura guère le loisir de se déployer dans son journal. Les fondateurs sont là, s'accoudant sur son âme comme des cauchemars, par oisiveté, ne lui laissant pas le loisir de la respiration. Ils révisent tout, jusqu'aux virgules, prêts à mettre les membres de chaque phrase sur le chevalet provincial de leur syntaxe ; ils se relayent pour le relancer. Sur un texte arrêté d'avance , on le presse entre vingt corrections qui se détruisent, toujours au dernier moment. Avec un front mouillé d'orgueil et de joie, ils lui disent ne pas comprendre. L'évidence leur donne des éblouissements ; ils y cherchent des énigmes. A l'occasion de la même chose : « Vous avez trop de concision ! lui dit l'un. — Ne délayez pas tant, » lui dit l'autre ; et chacun de tirer de sa poche la lettre d'un abonné qui se plaint ; le principal, le premier de tous les abonnés ! Tous les abonnés sont le premier et le principal l'un après l'autre. Alors se déroule une comédie que le rédacteur en chef prend d'abord au sérieux. On se rassemble sous prétexte de lui tailler les morceaux, à condition qu'il en fournira la substance réelle, car les membres du comité sont plus habiles à se prononcer sur ce que l'on ne fera pas, qu'à se décider sur ce qu'il faudra faire. On métamorphose le malheureux rédacteur en cheval à huit ou dix brides, en tambour de basque à tout autant de mains. On le charge d'inepties, on le brûle d'impatience à faire éclater un canon. Un de ces messieurs, véritable Candide, par affection pure, lui réglera la charte de son temps, avec les heures du lever,

du coucher et des repas. Qu'il s'en méfie ou non, on lui glissera les domestiques dont il doit se servir. On marque d'une croix les personnes qu'il fera convenablement de ne pas voir; et malheur à quiconque voudra se lier avec lui, malgré cette consigne ! Tout est mis en usage pour l'atrophier dans la plus impure de toutes les prisons, celle dont les imbéciles sont les verrous et les grillages. Pendant le jour, la délibération envahit sa demeure, voulût-il agir, ce qui va droit au fait et ne perd pas de temps. Délibérer, c'est le *nec plus ultra* de l'importance pour des niais, et l'on s'en donne ! On gesticule, on crie, on s'emporte, on vote au scrutin, on singe le gouvernement représentatif. Quand notre homme a trébuché, des milliers de réclamations l'assiégent ; quand il a touché juste, on se retire la tête basse, en étouffant des soupirs. La nuit, seul moment de calme pour notre fanatique, il dévide à tour de bras l'écheveau de la copie ; le typographe attend, et le messager de l'imprimerie semble avoir des ailes, tant il se multiplie. Dieu sait ce que le rédacteur aura de sommeil, et cependant il n'est pas au bout. L'abonné se lève en masse ; l'abonné veut avoir des audiences ; et ces audiences, il ne les demande pas ! il les exige. Le rédacteur en chef doit être visible quand même, subir l'inquisition de tous les curieux, comme le lion du Jardin des Plantes dans sa cage. S'il envoie promener cette cohue (hygiène qu'Hippocrate recommande expressément dans son chapitre *de l'Exercice*) ; s'il objecte qu'il n'est pas de fer, qu'on l'ennuie, qu'il prétend tout aussi bien qu'un fondateur prendre l'air un instant et rafraîchir sa pulpe cérébrale qui s'enflamme, un monsieur, qui n'a que des fonctions de cette espèce, et qui s'en acquitte à propos, lui fera comprendre qu'on le paye. Vous devinez, je le parie, la figure de l'homme qui lâche la détente de cette ignoble sottise : Molière l'a mise au nombre des matassins qui sont chargés de poursuivre Pourceaugnac. Comptez avec cela les lettres anonymes qu'il reçoit en guise de billets doux ; les plates interprétations que l'on fait courir sur ses antécédents, les commentaires des cerveaux fêlés sur ses paroles que l'on travestit. Je ne connais en vérité qu'un roi constitutionnel qui subisse autant d'ignominies et de chagrins !...

Ici cesse le rôle de l'aveugle, et les écailles lui tombent des yeux comme à saint Paul. Le sacrifice est consommé. Il aurait eu vingt amis s'il avait pu consentir à se revêtir d'une âme de laquais. Il vient de reprendre son vol, il est libre.

Mais, comme le sanglier qui s'arrête et fait face à la meute lancée contre lui, s'il paraît calme un instant devant les chiens que son intrépidité déconcerte, croyez qu'avant de périr à son poste il a son but. De ces trois mois passés dans le martyre, n'est-ce pas le moins qu'il résulte une silhouette cabalistique ? — Elle pourra servir à quelqu'un.

Cette amertume exige un correctif. De telles noirceurs prennent le plus souvent leur source dans l'obstination qui pousse les individus à lutter contre une situation fausse ; et, dans une série d'embarras donnés, il est presque impossible de ne pas devenir un méchant, pour peu que l'on ait l'étoffe d'un sot.

Lorsqu'on ne poursuit que le plus chétif résultat, pourquoi donc ne pas aborder honnêtement un tout petit commerce ? Le journalisme insulte aux épiciers !... Cela m'explique dans quel but les femmes aventurées médisent de leurs pareilles.

Si j'arrête le trait de cette esquisse épisodique au récit des malencontres éprouvées par l'homme que sa mauvaise étoile expose à tous les risques du ballon d'essai, la raison en est simple. Sans, pour cela, que le journal en question cesse de paraître, après l'abdication du rédacteur en chef, il n'y a plus de rédacteur en chef! du moins dans le sens grave de ce titre, qui suppose unité de vues, enchaînement logique des matériaux de détail dans une seule inspiration, concordance réciproque des divers éléments d'une pensée dans un même ensemble. Les fondateurs l'ont fondu. L'autorité s'évanouit; vous vous trouvez en présence d'un corps sans tête!... On vous indiquera bien quelque chose qui semble, de prime aspect, en tenir place : un fondateur ou l'équivalent. Gardez de vous y méprendre; l'honnête garçon ne représente pas une idée. Si vous en douticz, il vous le dirait lui-même. Il reçoit les articles qu'on lui donne, et se tire d'embarras les yeux fermés. La routine avec son répertoire fané; la divagation, qui paraît avoir l'instinct sourd d'un but quelconque, et qui promet toujours de l'atteindre en abordant le prochain numéro; la phrase à coquetteries musquées, qui se pavane dans ses atours de belle dame, usurpent tour à tour le terrain. Des exigences de la veille, plus un mot; la paix règne comme dans le néant. La mise en circulation d'un journal n'est plus alors qu'une occasion de vendre du papier au delà de son prix de fabrique, sous le prétexte assez bizarre qu'il a tout à fait perdu sa blancheur. Les abonnés prennent leur abonnement en patience, parce que l'on ne refuse pas une pièce de 5 francs à des millionnaires qui relancent leur monde à l'expiration du trimestre. Quelques-uns, par des ajournements qui donnent la fièvre, et par des oublis systématiques, réussissent à se perdre dans les buissons comme des écoliers; on leur en voudra jusqu'à la mort. Bref, le journal tend de plus en plus à se convertir en petites affiches, — à moins qu'il ne s'élève tout à coup une feuille spéciale d'annonces, enjolivée des agréments nécessaires! ce qui profite considérablement à la bourse des pauvres industriels de l'endroit, jadis contraints de multiplier leurs sacrifices; mais ce qui doit mettre à mort toute la presse locale dans un temps donné, parce que la malheureuse n'a pas de racines ailleurs.

Et toute cette coquetterie de programmes et de croyances se termine, ainsi que la Syrène d'Horace, en queue de poisson.

La feuille de province tombe par une matinée d'automne, comme le lumignon ignoré qu'une servante secoue derrière un paravent.

Il en reste une collection chez le fanatique de l'endroit; il se propose de la montrer à ceux qui voudront la voir. Elle est dans sa bibliothèque!...

On le croit sur parole; ses héritiers en envelopperont leurs confitures.

Raymond BRUÇKER.

LES OUVRIERS DU FER.

Un autre vous a dit quels hommes sillonnaient le sein de la terre pour en extraire les richesses ; étudions maintenant la classe des travailleurs qui, recevant le minerai à l'état brut, le fond, le plie, le façonne en instruments à notre usage : classe de salamandres humaines qui s'agitent au milieu des flammes ; cyclopes des temps modernes, noirs esclaves de l'industrie, ruisselant de sueurs intarissables au service de la communauté sociale.

La France est féconde en mines de fer. On en trouve aux quatre points cardinaux, dans les Ardennes comme en Corse et sur les confins de la Savoie, dans la Charente comme près des côtes de la Manche. Choisissons, s'il vous plaît, nos modèles dans les départements du centre, formés du morcellement du Berri, du Nivernais, du Bourbonnais, de la Bourgogne, du Forez, etc. Le fer y est abondant, d'excellente qualité, presque à fleur de terre, et de nombreux cours d'eau, des forêts étendues en favorisent l'exploitation.

Si l'on suit, entre des collines boisées, un sentier pavé de scories, qui, broyées par de lourdes roues, s'éparpillent en noire poussière pendant l'été, se délayent pendant l'hiver en fange nauséabonde, on aperçoit bientôt des bâtiments d'un aspect sombre et désolé. Au milieu d'eux pointent de hautes cheminées assez semblables à l'obélisque de Louqsor : elles font pleuvoir autour d'elles, avec la force d'impul-

OUVRIER EN FER.

sion d'un volcan, de la fumée, des flammes, des cendres, des pierres incandescentes, et leur cime rougit les ténèbres azurées de la nuit des lueurs sinistres d'un incendie.

Telle est la fonderie, et ces cheminées de briques à quatre faces sont les hauts fourneaux. Derrière, sur un vaste plateau, sont entassés d'énormes amas de minerai, de charbon de bois, de coke, de sable et de castine [1]. Approchons, et voyons nos gens à l'œuvre.

Les *chargeurs* errent çà et là sur le plateau, amoncelant du minerai dans des *bâches* de fer à deux anses, concassant la castine, en emplissant des *resses* [2], entassant le charbon et le coke dans de grands paniers. A l'une des parois du haut fourneau, près de l'orifice supérieur, est une ouverture à laquelle on a donné la qualification bien méritée de *grand guenlard*. Si l'on pouvait se pencher et regarder en bas, on y verrait les matières qu'on y jette par l'insatiable *guenlard*, liquéfiées, tordues, changées en laves brûlantes au fond de cet effroyable cratère.

Un chargeur s'avance sur le bord de l'abîme. Il tient à la main une barre de fer, au bout de laquelle pend une autre barre du même métal ; il sonde la cheminée, et reconnaît qu'il est temps de *porter une nouvelle charge*. Bâches, *resses* et paniers sont placés sur des brouettes, et leur contenu est vidé par le *guenlard* dans l'ordre et les proportions suivantes [3] : castine, 8 kilog.; charbon, 20; coke, 2 kilog. par 5 kilog. de minerai; minerai, 25 kilog.

Une soufflerie à vapeur active la combustion, en vomissant dans le creuset de puissantes bouffées d'air chaud ou froid, suivant que la fonte est destinée au moulage ou à l'affinage. Jour et nuit, les *fondeurs*, autrement dit *gardes-fourneaux*, surveillent la fusion. Ils portent une blouse bleue, un large pantalon bleu, des guêtres de toile bleue ou de peau, un tablier de toile bleue et point de chemise. Tout leur costume est noirci de fumée, de cendre et de poussière. Leur figure mâle, basanée, où flamboient des yeux pétillants, est abritée d'un large chapeau de charbonnier. Armés d'un *ringard* [4], tantôt ils hâtent la fusion, tantôt ils facilitent l'écoulement du *laitier*, mélange liquéfié de la castine, du charbon et de la terre unie au minerai; le laitier sort en ruisseau de feu par la *dame*, trou ménagé tout exprès pour lui livrer passage. Comme la fonte s'échapperait en torrents irréguliers, si elle montait au niveau de la *dame*, le fondeur perce au bas du creuset une plaque d'argile, de sable, de charbon et de scories, et la fonte ardente s'écoule soit dans un sillon de sable pour former une *guense* [5], soit dans des *poches* pour être employée au moulage.

Les *mouleurs* sont tout prêts ; des modèles en bois ont été préparés par le *mo-*

[1] Carbonate de chaux, qu'on met fondre avec le minerai. Il en sépare toutes les matières étrangères, et, par sa pesanteur spécifique, les entraîne à la surface. L'étymologie de ce mot est peut-être l'allemand *kalk stein* (pierre à chaux).

[2] Espèce de vans.

[3] Ces proportions varient suivant les théories des régisseurs et la qualité respective des matières. Nous n'avons pas au reste la prétention de donner un traité *ex professo* sur la fonte; nous voulons seulement indiquer les opérations les plus usuelles.

[4] Long prisme triangulaire de métal. Les barres de fonte de petite dimension se nomment *boustats*.

[5] Vaisseaux de fonte.

deleur; on en a pris l'empreinte sur du sable comprimé entre des châssis de bois. Un *noyau* occupe le milieu du moule, et autour est l'espace où l'on doit verser la fonte. Pendant que les fondeurs nettoient le creuset après la *coulée*, les mouleurs enlèvent les *poches* au moyen de civières ou de barres de fer ; les chaudières trop lourdes sont promenées de grue en grue jusqu'aux moules, et là, le métal se métamorphose en vases, obus, tuyaux, plaques, machines, statues, etc. Quand une pièce est refroidie et tirée du moule, l'*ébarbeur* la dégage du noyau, et rogne les *bavures* produites par la fonte qui a pénétré dans les interstices des châssis.

Les ouvriers fondeurs ont peu d'instants de repos, et sont astreints à une exactitude militaire. La cloche de l'usine les réveille à quatre heures et demie ; elle sonne encore à cinq heures moins dix minutes ; et, un quart d'heure après, les portes sont irrévocablement fermées. Si le fondeur n'est pas à son poste au moment prescrit, un autre le remplace, et, au bout d'une demi-heure, l'absent est déchu de tous droits au travail du jour. Le mouleur qui ne se présente pas dix minutes au plus après le coup de cloche, perd, pour la première fois, un quart de sa journée, auquel on ajoute, la seconde fois, une amende proportionnée au temps perdu. On accorde aux ouvriers depuis huit heures jusqu'à neuf pour le repas du matin, et depuis une heure jusqu'à deux pour le dîner. Ils travaillent souvent le dimanche jusqu'à neuf heures ; mais il faut un cas extraordinaire pour les déterminer à ne pas solenniser le jour du Seigneur.

Par quels bénéfices ces rudes travailleurs sont-ils donc dédommagés de leurs mortelles fatigues? Les manœuvres et chargeurs gagnent de 1 franc 25 cent. à 1 franc 50 cent. par jour ; les fondeurs, de 40 à 45 cent. par mille kilogrammes de fonte ; les maîtres mouleurs, 1,800 francs par an ; les aides mouleurs et les modeleurs, de 3 à 4 francs par jour ; les ébarbeurs, de 1 franc 75 cent. à 2 francs. Ces modiques appointements sont encore rognés par des amendes, et par une retenue de 2 pour 100 destinée à payer le docteur et le pharmacien.

Cependant les ouvriers des fonderies tiennent à leur état, et c'est presque avec regret qu'ils le quittent, vers la soixantaine, pour achever d'user, dans un coin de chaumière, le peu de vie qui leur reste. Ils ont le sentiment de leur importance, et, malgré leur ignorance absolue de tout ce qui est en dehors de leur profession, ils se croient bien supérieurs à la plèbe agricole. Leurs enfants sont élevés pour les remplacer. Sitôt que la progéniture des chargeurs peut se tenir debout, munie de petits sacs de toile, elle va fouiller les laitiers des chemins, pour y trouver des morceaux de fonte, qui se vendent 5 centimes le demi-kilogramme ; mais si elle parvient à s'introduire dans les cours de l'usine, elle s'évite, en rapinant, des recherches pénibles et souvent infructueuses. Les fils de mouleurs deviennent mouleurs, à moins que leur incapacité ne les condamne à déroger. On les confie à un pédagogue communal jusqu'à l'époque de leur première communion ; puis leur apprentissage commence. Ils débutent par fabriquer de petits noyaux, dont ils compriment le sable à l'aide d'une *batte* de fer ou de bois. Ils écument la fonte, donnent de l'air aux moules, préparent le sable, dessablent les objets moulés. On mâte leur turbulence par une surveillance rigoureuse, et gare les amendes de 50 ou même de 75 centimes, s'ils

s'avisent de se jeter du sable à la tête, de casser les vitres ou les côtes de leurs collègues.

Les chargeurs, qui vivent à peu près en plein vent, sont moins noirs, moins ténébreux que les autres ouvriers des fonderies. Leur visage, leurs pantalons de toile, leurs blouses ou vestes, conservent presque entièrement leurs couleurs primitives. Ils n'ont d'autre instruction que des lambeaux de catéchisme, et, malgré la modicité de leurs émoluments, ils parviennent, à force de sobriété, à réaliser des économies.

Les manœuvres aident à porter la fonte, à *terrer* les moules, à les claveter [1], à hisser les chaudières aux grues. Voués à un labeur accablant, ils jugent à propos de se délasser au moins le moral par de fréquents et abominables jurons.

Pendant une semaine, la journée des fondeurs commence à six heures du matin, et finit à six heures du soir ; la semaine suivante c'est l'inverse. Ils aiment à compenser l'effrayante déperdition de leur fluide par des libations multipliées, et si leurs femmes en grondent, des coups de poing sont l'*ultima ratio* de ces époux mal appris. Ils peuvent à la vérité alléguer pour leur justification que, loin de leur ressembler, leurs moitiés sont de parfaits modèles de paresse et d'indolence, bonnes tout au plus à leur apporter des comestibles, pendant que, le ringard à la main, ils sont de garde auprès du fourneau.

Les mouleurs savent lire, écrire, tracer et quelque peu modeler ; aussi prétendent-ils être considérés comme artistes. Ils professent un profond dédain pour leurs collaborateurs, et ne leur épargnent nullement, pendant le travail, les épithètes peu flatteuses de *savetiers, imbéciles,* ou *animaux*. Ils se nourrissent substantiellement, et ignorent à quoi peut servir la caisse d'épargne. Ouvriers nomades, ils changent souvent de fonderie, passent de l'Allier dans la Corrèze, de la Côte-d'Or dans les Hautes-Alpes, de l'Aveyron dans la Meuse.

.... Quiconque a beaucoup vu,
Doit avoir beaucoup retenu.

La physionomie des mouleurs est empreinte, en effet, de cet air dégagé et intelligent qui distingue les ouvriers des grandes villes. Les jours de travail, ils se contentent d'un bonnet de tricot bleu, d'une blouse, d'un large pantalon, et de souliers de cuir massif ; mais, le dimanche, ils s'habillent avec recherche, revêtent un frac élégant, chaussent des escarpins, se superposent des chapeaux de soie.

Il en est jusqu'à trois, que je pourrais citer,

qui se permettent de porter des gants.

Nous venons d'assister à la fabrication de la fonte ; mais si l'on veut l'affiner, la

[1] Attacher avec des chevilles de fer plates.

rendre ductile et tenace, la transformer en fer, on la transporte à la forge. Là, quand le *marteleur* a préparé les feux, les forgerons et leurs *gars*, retroussant les manches de leurs grosses chemises, travaillent le métal sans relâche pendant des heures entières, se relayant les uns les autres quand leurs forces sont près de s'épuiser. Dès que le fer *est pris*, il faut le retirer des flammes avec de longues tenailles, le porter sur l'enclume, l'exposer aux coups d'un pesant marteau qu'une chute d'eau met en mouvement, le *cingler* jusqu'à ce qu'il soit froid, le replacer dans le foyer étincelant. Est-il un supplice plus terrible que ce métier-là?

Tel quel, le forgeron le trouve sublime. Il l'apprend à ses enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de huit ans, et ne saurait souffrir un apprenti qui ne serait pas fils et petit-fils de forgeron. Ainsi que le mouleur, il erre d'usines en usines, tantôt de son propre mouvement, tantôt congédié par le maître de forges, qui doit l'avertir six mois d'avance. Ses bénéfices sont de 36 francs par mois comme marteleur, de 12 francs pour mille kilogrammes comme forgeron, et de 1 franc 25 c. à 1 franc 50 c. quand il remplit les fonctions subalternes de gars. Il jouit en outre d'un logement gratuit, à proximité de la forge, où, les soirs d'hiver, dans les établissements de second ordre, les femmes des ouvriers viennent veiller, et mêler leurs chants, leurs rires, leurs caquetages, au bruit du marteau qui tombe, au murmure de l'eau qui bouillonne, au craquement du brasier qui pétille.

Le forgeron ne place jamais ses économies; mais sur ses vieux jours il achète une maison et un terrain. Plus religieux que l'ouvrier des fonderies, il ne manque point la messe du dimanche. Ce jour-là, il se rase, se débarbouille, endosse une veste de drap, substitue des bas et des souliers à ses guêtres de toile blanche et à ses sabots, et se chamarre de bijoux, genre de parure que sa femme et lui affectionnent singulièrement. Il croit aux revenants, à la magie, aux remèdes miraculeux; il est convaincu que la plupart des marteleurs, si on osait les renvoyer de la forge, la pourraient bouleverser par leurs sortiléges. Il évite de se marier pendant le mois de mai, il appréhende les joueurs de vielle et de musette, qui, dit-il, jettent des sorts et *nouent l'aiguillette*. On peut révoquer en doute leur pouvoir en voyant l'accroissement indéfini de sa postérité.

Saint Éloi, l'orfèvre évêque, est le patron des fondeurs et des forgerons. Le 1er décembre, la noire population porte cérémonieusement un bouquet au propriétaire, ou au régisseur qui le représente, et le *pour boire* reçu fait en partie les frais d'un banquet de *Grands-gousiers*, consommé à la suite d'une messe solennelle, où chacun, à son tour annuel, offre le pain bénit.

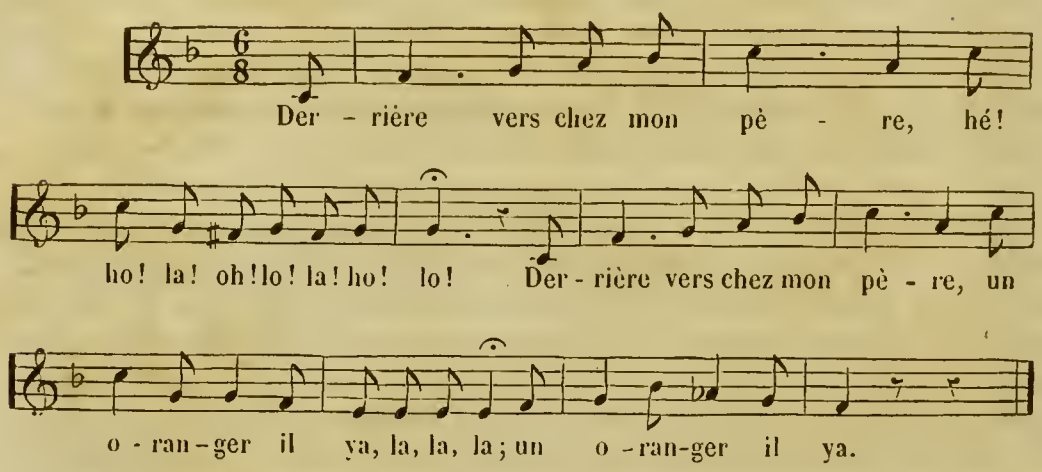
A côté des ouvriers des fonderies et des forges se montre naturellement celui qui transporte le minerai et le charbon, le *charretier de bâts;* physionomie des plus extraordinaires, que fait peu à peu disparaître la multiplication des voies de transport. Croirait-on qu'en 1841, dans un pays où chacun adhère à sa fonction comme l'huître au rocher, où les tribus bohémiennes sont pourchassées par la gendarmerie, il existe des mortels qui, pareils au vieux Trappeur, reculant devant la civilisation, hantent la solitude des grands bois, dorment à l'abri des haies, avec les oiseaux du ciel, et vivent presque exclusivement de maraude?

Tels sont cependant les charretiers de bâts, ainsi appelés parce que leurs chevaux ont, au lieu de selle, un bât en bois, doublé de coussinets qui sont grossièrement rembourrés de paille ou de foin. Le harnachement de ces bêtes de somme est complété par une muselière en ficelle, que leur maître confectionne lui-même. D'avril en novembre, nos industriels vagabonds parcourent les campagnes, vont offrir leurs services aux maîtres de forges, et entreprennent la conduite du charbon de bois, du minerai, du sable et du charnier. Ils reçoivent 1 fr. 20 c. à 1 fr. 50 c. par *banne* de six sacs de charbon, formant cent quatre-vingt-quatre pieds cubes. Ils s'engagent à transporter le *tonneau* de minerai de quatorze pieds cubes, moyennant un salaire de 1 fr. 50 c. pour chaque lieue et demie. Ils colportent aussi du vin dans de grandes outres de forme ovoïde. Ils ont d'ordinaire un adjudant, un serviteur misérable comme eux, qu'ils traitent fraternellement, et auquel ils abandonnent, outre une douzaine de francs par mois, le produit du travail d'un cheval. Intrépides, sauvages, ne doutant de rien, ne croyant qu'aux *meneurs de loups* et à de miraculeuses recettes contre la fièvre, les charretiers de bâts sont redoutés des propriétaires, dans les prairies desquels ils fourragent audacieusement, et regardés comme sorciers par la population des cantons ruraux. Si vous les rencontrez dans la campagne, vous les reconnaîtrez facilement. Leur front est abrité d'un immense chapeau orné de rubans noirs; une blouse de toile qui leur descend jusqu'aux genoux cache la noirceur d'une chemise endossée cinq semaines auparavant. Les bas leur sont inconnus; les semelles de leurs souliers, épaisses de plusieurs millimètres, sont hérissées de clous monstrueux. Un long fouet en cuir natté, à manche court, est roulé en bandoulière autour de leur corps, et par intervalles, quand les *Hu, Dia!* et les *Trom dé dion!* sont insuffisants, ce redoutable instrument de supplice s'allonge comme un serpent, s'élance, frappe, et revient à sa place.

Les rosses étiques, impassibles compagnes du charretier de bâts, ne sont pas moins curieuses que lui-même. Il emprunte à un maître de forge généreux la somme nécessaire à l'achat de ses chevaux, au nombre de douze à vingt-quatre. Ces maigres et chétifs animaux sont dressés à coups redoublés de fouet, de pierres, et de *tortillon,* morceau de bois dur et pointu qui n'est pas moins efficace qu'un éperon d'acier. Celui qui a l'honneur de porter le maître est ordinairement blanc, et se distingue par la sonnette, ou *clairon,* suspendu à son cou. L'éducation de cette troupe ferait honneur à Franconi; elle porte sans broncher de lourdes *pochettes*[1]; elle suit d'un pas sûr les sentiers les plus escarpés; elle obéit au signal du charretier avec la docilité d'un chien. Chaque cheval sait le nom qu'il a reçu, *Trompalou, Cascari, Brisquet,* la *Moisie, Cabari,* et ne prend jamais pour lui l'apostrophe qui ne lui est pas adressée. S'il fléchit, s'il est sourd aux remontrances, s'il fait mine de renoncer à sa charge, le maître approche, le châtie en homme qui l'aime tendrement, et monte dessus pour compléter la correction. Après avoir déposé son chargement sur la plate-forme du haut fourneau, le charretier de bâts s'en retourne,

[1] Sacs de toile d'un pied cube trois quarts, contenant le minerai.

assis, les jambes pendantes, sur son coursier favori, et mariant ses chants au bruit cadencé des pas de la caravane.



Il avait tant d'oranges,
Hu! oh! la! oh! lo! la! oh! lo!
Il avait tant d'oranges,
Que les branches en tourta, la, la, la,
Qiie les branches en tourta [1].

Nous les porterons vendre,
Hu! oh la! oh! lo! la! oh! lo!
Nous les porterons vendre
Au marché qui tiendra, la, la, la,
Au marché qui tiendra.

Sur son chemin rencontre,
Hu! oh! la! oh! lo! la! oh! lo!
Le fils d'un avocat, la, la, la,
Le fils d'un avocat.

— Ah! qu'avez-vous, la belle,
Hu! oh! la! oh! lo! la! oh! lo!
Ah! qu'avez-vous, la belle,
Qu'avez-vous dans vout' bras? la, la, la,
Qu'avez-vous dans vout' bras?

— Monsieur, c'est des oranges,
Hu! oh! la! oh! lo! la! oh! lo!
Monsieur, c'est des oranges
Que je porte à Gana [2], la, la, la,
Que je porte à Gana.

[1] En tordaient.

[2] Ce nom de village, les oranges dont il est question, et quelques terminaisons, attestent l'origine méridionale de cette chanson.

— Portez-les chez mon père,
Hu ! oh ! la ! oh ! lo ! la ! oh ! lo !
Portez-les chez mon père,
Il vous les achètera, la, la, la,
Il vous les achètera.

La belle fut chez le père,
Hu ! oh ! la ! oh ! lo, la ! oh ! lo !
La belle fut chez le père.
— Que m'apportez-vous là ? la, la, la,
Que m'apportez-vous là ?

— Monsieur, c'est des oranges,
Hu ! oh ! la ! oh ! lo ! la ! oh ! lo !
Monsieur, c'est des oranges,
Que je porte à Gana, la, la la,
Que je porte à Gana.

— Remportez vos oranges,
Hu ! oh ! la ! oh ! lo ! la ! oh ! lo !
Remportez vos oranges,
Vout' panier dans vout' bras, la, la, la ;
Pour moi, je n'en veux pas.

L'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* aurait prouvé sans peine que cette chanson égalait les plus beaux poëmes de l'antiquité. Il en eût fait ressortir le sens caché, il eût développé les intentions séductrices du *fils de l'avocat*, sous-entendues par le rimeur populaire ; quant à nous, nous ne chercherons point à pallier le peu de mérite littéraire de ces simples et naïves paroles. Pour en comprendre le charme, il importe de les mettre en scène, de les environner des circonstances locales qui en rehaussent l'effet. L'air en est merveilleusement approprié au piétinement des chevaux : et, vers la tombée du jour, dans un chemin bordé de sablonnières rouges et de chênes verts, cet air, répercuté par les échos, accompagné du tintement du *clairon*, a des accents mélancoliques qui s'harmonisent avec le silence mélodieux du soir.

La nuit descend ; la lune sème ses paillettes sur les feuilles ondoyantes ; où coucheront nos voyageurs? pas une branche de pin ne signale la porte hospitalière d'un cabaret ; pas une cheminée ne fume à l'horizon. Mais le charretier de bâts n'est jamais embarrassé de trouver un gîte. Voici une prairie ; l'herbe y est touffue ; le trèfle et la luzerne y répandent leurs fraîches senteurs. A qui appartient-elle ? peu importe. Si elle dépend du domaine de quelque propriétaire barbare envers les malheureux en général, et les charretiers de bâts en particulier, tant mieux ! l'heure de la vengeance a sonné. Les chevaux démuselés sont lâchés dans le pré. Le charretier de bâts s'adosse à une haie, s'enveloppe de son ample limousine, se coiffe d'un bonnet de laine, prend un sac de charbon pour oreiller, et s'endort. Si des gardes arrivent, il a pour les entendre la finesse d'ouïe d'un sauvage ; il se lève, saute sur sa monture, fait tinter le clairon. Il siffle, il appelle : « Ohé ! *Cascari*, *Brisquet*, *l'En-*

dormi! en route! *trom dé Dion!* » les chevaux accourent des coins les plus reculés de la prairie, escaladent les haies, sautent les fossés, gravissent les côtes, et disparaissent aux yeux des gardes étonnés.

Quand on parvient à s'emparer du maraudeur, on lui fait payer une amende de quatre à cinq francs par cheval, retenue sur ce que lui doivent les maîtres de forges voisins.

Un charretier de bâts, pris en flagrant délit de campement dans une prairie, comparaissait devant un propriétaire élément, qui lui dit :

« Je sais que les gens de ton espèce jurent beaucoup, je te fais grâce si tu m'inventes un nouveau juron.

— Attendez, monsieur, dit le charretier : que le diable vous fricasse les foies! que le diable vous tortille les boyaux autour d'un dévidoir! je vous en trouverai bien un.

— Je me contente de ceux-ci, » reprit le bourgeois.

Malgré l'habitude enracinée d'alimenter leurs bêtes de somme aux dépens d'autrui, les charretiers de bâts ne volent jamais. On n'a point d'exemples d'assassinat commis par eux ; on n'a pas à craindre de les rencontrer dans les bois, et le voyageur égaré trouve en eux des guides fidèles.

Arabes par leurs mœurs, les charretiers de bâts le sont encore par leur sobriété. Du pain noir, enserré dans un sac de toile qu'ils attachent au bât de leur cheval, l'eau claire des ruisseaux ou le liquide vaseux des mares, voilà leurs aliments et leur boisson. Ce n'est que le dimanche et les jours de paye qu'ils se permettent de longues orgies, entremêlées de coups de poing et de coups de bouteille.

Ces hommes ont horreur de coucher dans un lit, et ceux auxquels il prend fantaisie de se faire manœuvres ne tardent pas à retourner à leur vie nomade. Ils ont toutefois, dans un coin du globe, un sale et misérable logis, où ils ne s'arrêtent que pour battre leur femme, et augmenter d'une unité le nombre de leurs rejetons. Ceux-ci, dès l'âge de huit ans, suivent leur père dans ses excursions, et, quand ils sont grands, ils héritent du fonds de commerce, de la sauvagerie, et de la brutalité paternelle.

On évite d'employer le charretier de bâts dans tous les pays où les chemins sont praticables aux voitures. C'est une réforme profitable ; mais une plus urgente peut-être serait l'amélioration du sort des ouvriers du fer. Aucune classe de travailleurs n'est plus essentielle à la prospérité commune ; aucune n'est plus étrangère au bien-être. Quelle existence sombre, monotone, pénible, loin de tous plaisirs, de toutes jouissances, de tout développement intellectuel, au fond des bois, sous des voûtes enfumées, à la lueur des métaux brûlants, dans une atmosphère qui dessèche et qui tue! Quel que soit l'endurcissement produit par l'habitude, la condition des ouvriers des fonderies et des forges n'est-elle pas une damnation anticipée? N'est-on pas tenté de plaindre dans leur misère, d'admirer dans leur résignation, ces parias industriels, dont les travaux, plus que jamais indispensables à l'état de notre société, sont une des principales sources de la richesse nationale?

Émile DE LA BÉDOLLIERRE.

	Dessinateurs. MM.	Graveurs. MM.	Pag.
FRONTISPICE.	PAUQUET.	GUILLAUMOT.	1
LA FEMME DE PROVINCE, par M. DE BALZAC.			1
Type.	GAVARNI.	LAVIEILLE.	ib.
Tête de page.	id.	id.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
LE MÉDECIN DE VILLAGE, par M. ECARNOT.			9
Type.	T. JOHANNOT.	LAVIEILLE.	ib.
Tête de page.	id.	ODIARDI.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	MONTIGNEUL.	ib.
L'ÉLU DU CLOCHER, par M. J. MARTIN (des Basses-Alpes).			17
Type.	GAVARNI.	STYPULKOWSKI.	ib.
Tête de page.	PAUQUET.	GÉRARD.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.

	Dessinateurs.	Graveurs.	Pag.
	MM.	MM.	
LE DIRECTEUR D'UN THÉATRE DE PROVINCE, par M. PERLET.			25
Type.	H. Monnier.	Gerard.	ib.
Tête de page.	id.	id.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib
LA FILLE D'AUBERGE, par M. F. COQUILLE.			35
Type.	Gavarni	Louis.	ib.
Tête de page	Pauquet.	Adolphe Best.	ib
Lettre.	id	id	ib
LE GRISET DU MIDI, par M. E. DAURIAC.			41
Type	Férogio.	Birouste.	ib.
Tête de page. Danse des treilles.	Férogio	Stypulkowski.	ib.
Lettre.	id	id.	ib.
LE CONTREBANDIER, par M. Victor GAILLARD.			49
Type. Le Contrebandier de montagne.	Gavarni.	Gilbaut.	ib.
Tête de page.	Émy.	Orrin Smith	ib.
Lettre.	id.	id.	ib
Le Maire contrebandier.	H. Monnier.	Birouste.	50
Le Smogleur.	id	Perville	53
Bateau pêcheur.	id	Odiardi.	54
Contrebandier des côtes.	id	Pervillé.	55
Contrebandier picard.	id.	Montigneul.	56
Type. Contrebandier des Pyrénées.	id.	Orrin Smith.	57
Contrebandière.	id.	Odiardi.	58
Contrebandier franc-comtois.	id.	Pervillé.	60
LES FORÇATS, par M. A. DAUVIN.			65
Type. Forçats a la chaîne.	H. Monnier.	Birouste.	ib
Tête de page. Escouade en marche.	id.	Gérard	ib
Lettre. La Fatigue.	id.	id.	ib.
Le Ferrement.	id	id.	70
Escouade allant à la fatigue	id.	Leclerc.	72
Aspect d'une salle.	id.	Lavieille	75
Type. La Messe.	id.	Deghouy.	77
L'Infirmerie.	id.	Gérard	79

	Dessinateurs	Graveurs	Pag.
	MM.	MM.	
Le Malade.	H. Monnier	Gérard.	80
Les Invalides	id.	id.	81
Type. Le Garde-chiourme.	id.	Bara.	83
La Double chaîne.	id.	Verdeil.	84
La Correction.	id.	Bréval.	85
Le Forçat évadé.	id.	Stypulkowski	87
Type. Le Cachot.	id.	Gerard.	89
LE VICAIRE DE PROVINCE, par M. Augustin CHEVALIER.			97
Type.	Pauquet.	Guilbaut.	ib.
Tête de page.	id.	Leclerc.	ib.
Lettre.	id.	Grenan.	ib.
LE BRACONNIER, par M. Joseph LAVALLÉE.			106
Type.	Grenier.	Montigneul.	ib.
Tête de page.	id.	ib.	ib
Lettre.	Pauquet.	Deghouy.	ib.
Le Braconnier.	Gavarni.	Plon.	113
LE LUTTEUR, par M. Henri ROLLAND.			116
Type.	Gavarni	Lavieille.	ib.
Tête de page. Vue des Arènes de Nîmes.	Meissonier.	Laisné.	ib.
Lettre.	Pauquet.	Guillaumot.	ib.
Lutteur breton.	id.	Deghouy.	119
Type.	Charlet.	Verdeil.	121
Exercices des lutteurs.	Raym. Pelez.	Deghouy.	124,125
Lutteurs bretons.	Pauquet.	Montigneul.	129
LES BANQUISTES, par M. Émile de la BÉDOLLIERRE.			150
Type.	Gavarni.	Guillaumot.	ib.
Tête de page. La Fête de Montmartre.	id.	Orrin Smith.	ib.
Lettre. Le Dynamomètre.	id.	Porret.	ib.
Dix-neuf petits dessins dans le texte.	Raym. Pelez.	Deghouy, Montigneul, Delduc.	ib.
Type. Le Physicien	Gavarni.	Stypulkowski.	155

	Dessinateurs. MM.	Graveurs. MM.	Pag.
LE PENSIONNAT DE FILLES EN PROVINCE, par M. ÉCARNOT.			145
Type.	GAVARNI.	LAVIEILLE.	ib.
Tête de page.	GAGNIET.	id.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
Le Maître de piano.	id.	GUILBAUT.	148
Le Maître de danse.	id.	BELHATE.	149
LE RELIGIEUX, par M. GEORGES D'ALCY.			155
Type. LE CHARTREUX.	MEISSONIER.	LAVIEILLE.	ib.
Tête de page. Vue de la Chartreuse.	DAUBIGNY.	ADOLP. BEST.	ib.
Lettre. Cellule de chartreux.	id.	id.	ib.
La Porte de l'OEillette.	id.	STYPULKOWSKI.	157
Portrait de don François.	MEISSONIER.	FAUQUINON.	159
La Source de saint Bruno.	DAUBIGNY.	LOISEAU j.	161
Type. LE TRAPPISTE.	PAUQUET.	GÉRARD.	165
Vue de Meilleray, couvent des trappistes.	ROUSSEAU DE LAGRAVE.	ADOLP. BEST.	165
Trappiste au travail.	MEISSONIER.	FAUQUINON.	165
Rocher de la Trappe.	ROUSSEAU DE LAGRAVE.	LAVIEILLE.	168
LES GENS DE MER, par M. G. DE LA LANDELLE.			169
Tête de page.	PAUQUET.	GRENAN.	ib.
Lettre.	id.	PLON.	ib.
Cul-de-lampe.	id.	MONTIGNEUL.	172
Type. L'ÉLÈVE DE MARINE.	GAVARNI.	LAVIEILLE.	175
Tête de page. L'Élève dans son canot.	EUG. ISABEY.	HARRISON.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	PLON.	ib.
Intérieur d'un poste d'élèves.	id.	ADOLP. BEST.	175
Type. OFFICIER DE MARINE.	id.	BARA.	185
Intérieur de batterie.	id.	MONTIGNEUL.	ib.
Lettre. Ancre.	id.	DEGHOUY.	ib.
Type. OFFICIER SUR SON BANC DE QUART.	H. MONNIER.	LAVIEILLE.	185
Vaisseaux de la marine française.	EUG. ISABEY.	HARRISON.	195

	Dessinateurs. MM	Graveurs MM.	Pag.
Type. CAPITAINE DE COMMERCE.	GAVARNI.	LAVIEILLE.	196
Tête de page. Entrée du port du Havre.	MEISSONIER.	LAINÉ, A. BEST.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	DEGHOUY.	ib.
Bateau corsaire.	EUG. ISABEY.	HARRISON.	204
Bateau pilote.	id.	GUILBAUT.	208
Type. MATELOT.	H. MONNIER.	LAVIEILLE.	209
Tête de page. Intérieur de pont.	MOREL FATIO.	PIAUD.	ib.
Lettre. Voiles en ciseaux.	PAUQUET.	MONTIGNEUL.	ib.
Ronde de la ligne.	id.	STYPULKOWSKI.	218
Type. CALFAT.	id.	LOUIS.	219
Tête de page. Arrivée de navire.	MOREL FATIO.	LAINÉ.	ib.
Lettre. Ouvrier de port.	PAUQUET.	PLON.	ib.
Femme de Dunkerque.	MOREL FATIO.	GRENAN.	220
Type. FEMME DE NORMANDIE (littoral).	LOUBON.	LAVIEILLE.	221
Type. FILLE DE PICARDIE (littoral).	GAVARNI.	BARA.	225
Femme de Granville.	MOREL FATIO.	GRENAN.	ib.
Type. MOUSSE.	PAUQUET.	MONTIGNEUL.	250
Combat naval.	MOREL FATIO.	HARRISON.	252
LES BALEINIERS, par M. TEGOUMI NIHO-TOUKA.			253
Type.	PAUQUET.	STYPULKOWSKI.	ib.
Tête de page. Scène de harponnage.	MOREL FATIO.	HARRISON.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	MONTIGNEUL.	ib.
LA BORDELAISE, par M. ANDRÉ DELRIEU.			249
Type.	FÉROGIO.	GÉRARD.	ib.
Tête de page.	id.	id.	ib.
Lettre.	id.	MONTIGNEUL.	ib.

	Dessinateurs.	Graveurs	Pag.
	MM.	MM.	
L'ENFANT DE FABRIQUE, par M. ARNOULD FRÉMY.			257
Type.	PAUQUET.	VERDEIL.	ib.
Tête de page.	id.	LAVIEILLE.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
Type. LA PETITE FILLE.	id.	HÉBERT.	265
Type.	id.	id.	275
Cul-de-lampe.	id.	GUILLAUMOT.	280
LE CANUT, par M. JOANNY AUGIER.			284
Type.	GAVARNI.	FAURE.	ib.
Tête de page. Canut jouant à la boule.	TRIMOLET.	LAVIEILLE.	ib.
Lettre. Canut travaillant.	PAUQUET.	id.	ib.
Le Canut.	TRIMOLET.	id.	285 ou 288
LE MISSIONNAIRE, par M. TAXILE DELORD.			289
Type. LE MISSIONNAIRE EN CHINE.	PAUQUET.	VERDEIL.	ib.
Tête de page. Réception de La Pérouse par les missionnaires de Californie.	id.	TAMISIER.	ib.
Lettre. Supplice de la cangue.	id.	PORRET.	ib
Type. MISSIONNAIRE DANS L'INDE.	id.	id.	297
Type. MISSIONNAIRE AUX ÎLES SANDWICH.	id	PIAUD.	305

	Dessinateurs. MM.	Graveurs. MM.	Pag.
Type. Missionnaire de Picpus.	Pauquet.	Stypulkowski	515

L'AUBERGISTE, par M. Amédée ACHARD. 522

Type.	Raym. Pelez.	Plaud.	ib.
Tête de page.	id.	Gérard	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.

LE COMÉDIEN DE PROVINCE, par M. L. COUAILHAC. 551

Type.	Raym. Pelez.	Lavieille.	ib.
Tête de page.	id.	Gérard.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
Cul-de-lampe.	Pauquet.	Tamisier.	558

LE MINEUR, par M. F. FERTIAULT. 559

Type.	Pauquet.	Porret.	ib.
Tête de page.	id.	Stypulkowski.	ib.
Type.	id.	Tamisier.	545

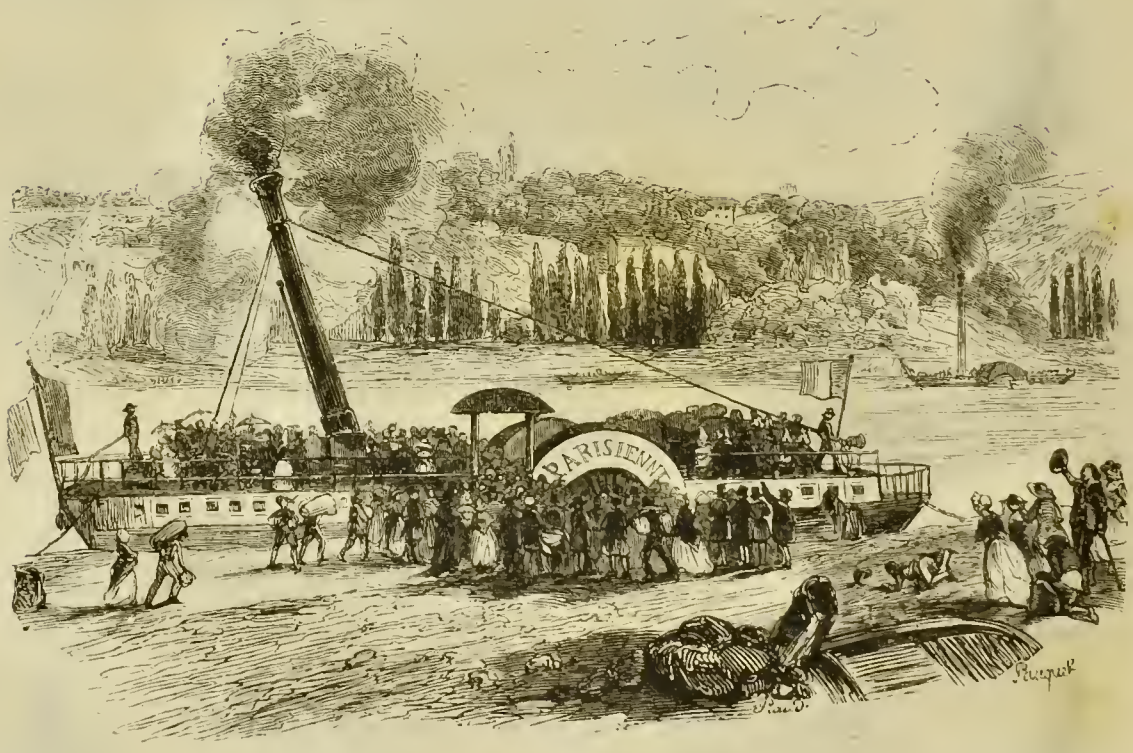
LE GARDE-COTE, par M. Charles ROUGET. 555

Type.	Loubon.	Guilbaut.	ib.
Tête de page.	Pauquet.	Montigneul	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.

LE BOHÉMIEN, par M. Amedée ACHARD. 561

Type. Le Caraco.	Loubon.	Porret.	ib.
Tête de page.	Pauquet.	Lavieille.	ib.
Lettre.	id.	Grenan.	ib.
Type. La Femme du Caraco.	Loubon.	Porret	569

	Dessinateurs.	Graveurs.	Pag.
	MM.	MM.	
LE RÉDACTEUR DE JOURNAL EN PROVINCE, par M. RAYMOND BRUCKER.			375
Type.	PAUQUET.	TAMISIER.	ib.
Tête de page.	id.	HANS.	ib.
Lettre.	id.	GRENAN.	ib.
LES OUVRIERS DU FER, par M. ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.			384
Type.	PAUQUET.	BIROUSTE.	ib.
Tête de page.	id.	VERDEIL.	ib.
Lettre.	id.	GUSMAND.	ib.
TABLE DES MATIÈRES.			
Tête de page. Arrivée des types.	id.	PIAUD.	
Cul-de-lampe. Départ en bateau à vapeur	id.	id.	



FRANCE
LES
FRANÇAIS
Provinces
Bourgogne
Normandie
Berry
Auvergne
Bresse
Picardie
Languedoc
Provence
Flandre
Lorraine (Pays-Bas)
Champagne
Chartres (Beauce)
Gascogne
Thouars (Vendée)
Limousin
Béarn
Forez
Armagnac
Poitou
Franche-Comté

LES

FRANÇAIS.

PROVINCE.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE
Schneider et Langrand,
rue d'Erfurth, 1.

A

MESSIEURS

E. DE LA BÉDOLLIERRE,
P. BERNARD, L. COUAILHAC, T. DELORD,
FERTIAULT, A. FRÉMY, V. GAILLARD, A. LEGOYT,
É. OURLIAC, NOEL PARFAIT,
F. PYAT, A. RICARD, L. ROUX, F. WEY;

L'ÉDITEUR RECONNAISSANT.

LES

FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES,

ENCYCLOPÉDIE MORALE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PROVINCE.

TOME SECOND.

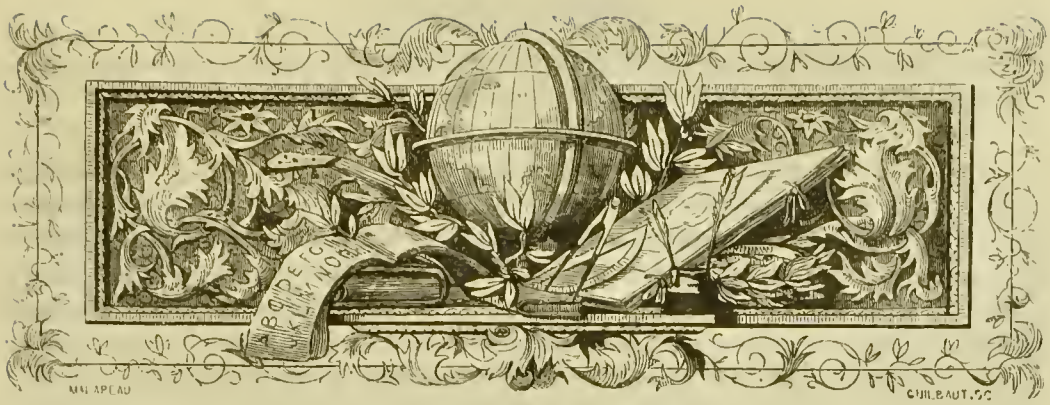
PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

M DCCC XLI.



INTRODUCTION.

Un ouvrage où l'on se proposait de peindre les mœurs des Français au dix-neuvième siècle ne devait point se borner à les considérer dans leurs divers états. Les modèles, toujours pris à Paris, n'auraient représenté que Paris au lieu de la France, et auraient achevé d'accorder à la capitale une prépondérance qui, Dieu merci, n'a rien encore de si bien établi. D'autre part, la première classification une fois adoptée, il se présentait quelque difficulté. Les plus nombreuses professions sont les mêmes en province qu'à Paris, il eût fallu en répéter à peu près les traits principaux. On a pensé qu'il suffirait, pour compléter le tableau, d'ajouter la description des mœurs, coutumes et caractères particuliers des diverses parties de la France, laissant ainsi à juger au lecteur lui-même l'influence que ces caractères pouvaient exercer sur les professions dans chaque localité, et les modifications qu'ils devaient leur faire subir.

On a, pour cet objet, naturellement adopté l'ancienne division par provinces, la seule que la nature, le temps, la langue, aient consacrée, et qui pût fournir assez de traits distinctifs. On sent que les départements n'auraient pu servir : le Breton n'est pas le Normand, mais le Finistère et le Morbihan sont bretons.

Il est peut-être un peu tard déjà pour saisir cette physionomie des provinces qui, cédant à des efforts de tout genre, s'efface de jour en jour, et va peut-être disparaître pour jamais. Dans vingt ans peut-être, si les choses durent, ce travail serait inutile : les barrières de Paris seront aux frontières : le pâtre des Pyrénées et le contrebandier de Calais s'effaceront sous le même uniforme. Nous surprenons la France dans un moment de transition, et nous aurons à constater des changements qui tiennent à cette nouvelle division du territoire, à propos de laquelle le représentant le plus éclairé du libéralisme

moderne nous fournira, avec l'autorité de son nom et de son talent, quelques réflexions que nous aurions pu faire.

« Il est assez remarquable, dit cet auteur, que l'uniformité n'ait jamais rencontré plus de faveur que dans une révolution faite au nom des droits et de la liberté des hommes. L'esprit systématique s'est d'abord extasié sur la symétrie. L'amour du pouvoir a bientôt découvert quel avantage immense cette symétrie lui procurait. Tandis que le patriotisme n'existe que par un vif attachement aux intérêts, aux mœurs, aux coutumes de la localité, nos soi-disant patriotes ont déclaré la guerre à toutes ces choses; ils ont tari cette source naturelle du patriotisme, et l'ont voulu remplacer par une passion factice envers un être abstrait, une idée générale, dépouillée de tout ce qui frappe l'imagination et de tout ce qui parle à la mémoire. »

En effet, ces hommes, feignant d'ignorer que la constitution de l'état s'était enracinée dans le territoire par des causes supérieures, par des dispositions invincibles de la nature; qu'elle avait été consacrée par quatorze cents ans de durée, et que non-seulement elle avait préservé le royaume durant un si long temps, mais encore qu'elle l'avait élevé au plus haut degré de splendeur; ces hommes, dis-je, détruisirent, bouleversèrent et promenèrent la charrue en tous sens sur le sol français, non comme sur un champ qu'on veut féconder, mais comme les derniers fondements d'une ville coupable et punie. C'est bien d'eux qu'on peut dire : « Ils divisèrent pour régner. » Ce beau royaume de France fut déchiré et tiré au sort comme le manteau du juste. Les provinces furent déchiquetées et livrées par lambeaux à des proconsuls : elles ne furent plus que des *départements*. « Peu s'en fallut qu'ils ne désignassent par des chiffres les cités et les provinces, comme ils désignaient par des chiffres les légions et les corps d'armée. »

« Le despotisme militaire qui remplaçait la démagogie, et qui se constituait le guide du fruit de ses travaux, persista très-habilement dans la route tracée. » Il trouva commode un système qui mettait dans sa main les rênes de l'état comme tous les fils d'une mécanique. « Les deux extrêmes se trouvèrent d'accord sur ce point, parce qu'au fond, dans les deux extrêmes, il y avait volonté de tyrannie; » et nous ne savons pas pourquoi l'auteur distingue ces deux extrêmes, car le despotisme populaire ou le despotisme militaire, c'est toujours le despotisme. « Les intérêts, ajoute-t-il, et les souvenirs qui naissent des habitudes locales, contiennent un germe de résistance que l'autorité ne souffre qu'à regret, et qu'elle s'empresse de déraciner. Elle a meilleur marché des individus, elle roule sur eux son poids énorme comme sur du sable. »

Avec les provinces s'écroulèrent leurs antiques institutions; on vit disparaître les états provinciaux, l'administration nationale, les franchises des villes, les droits et l'indépendance de la bourgeoisie, des corporations, l'esprit de corps et jusqu'à un certain esprit militaire de la force armée qui représentait les provinces dont elle portait les noms. Depuis, par des conséquences de ces évènements, par la promptitude des communications, le mélange des individus, la diffusion des écrits, et vingt ans de guerre qui ont porté nos soldats aux quatre coins du globe, la division par départements a subsisté, et les provinces, après avoir perdu leur caractère politique, tendent de plus en plus à perdre leur caractère moral; le costume lui-même s'est altéré, et les usages, presque tous religieux ou monarchiques, ont changé depuis le renversement du trône et de la religion.

Qu'est-il sorti de là? le pâle fantôme d'uniformité que décrit l'auteur déjà cité dont nous ne pouvons nous refuser à transcrire toute la pensée.

Mais *chaque génération*, dit l'un des étrangers qui a le mieux prévu nos erreurs dès l'origine, *chaque génération hérite de ses aïeux un trésor de richesses morales, trésor invisible et précieux qu'elle lègue à ses descendants*; la perte de ce trésor est pour un peuple un mal incalculable; en l'en dépouillant, vous lui ôtez tout sentiment de sa valeur et de sa dignité propre; lors même que ce que vous y substituez vaudrait mieux, comme ce dont vous le privez lui était respectable, et que vous lui imposez votre amélioration par la force, le résultat de votre opération est simplement de lui faire commettre un acte de lâcheté qui l'avilit et le démoralise.

« La bonté des lois est, osons le dire, une cause beaucoup moins importante que l'esprit avec lequel une nation se soumet à ses lois et leur obéit. Si elle les chérit, si elle les observe parce qu'elles lui paraissent émanées d'une source sainte, le don des générations dont elle révère les mânes, elles se rattachent intimement à sa moralité; elles ennoblissent son caractère, et lors même qu'elles sont fautives, elles produisent plus de vertus, et par là plus de bonheur, que des lois meilleures qui ne seraient appuyées que sur l'ordre de l'autorité.

« J'ai pour le passé, je l'avoue, beaucoup de vénération, et chaque jour, à mesure que l'expérience m'instruit, ou que la réflexion m'éclaire, cette vénération augmente. Je le dirai, au grand scandale de nos modernes réformateurs, qu'ils s'intitulent Lycurgue ou Charlemagne, si je voyais un peuple auquel on aurait offert les institutions les plus parfaites, métaphysiquement parlant, et qui les refuserait pour rester fidèle à celles de ses pères, j'estimerais ce peuple, et je le croirais plus heureux par son sentiment et par son âme, sous ses institutions défectueuses, qu'il ne pourrait l'être par tous les perfectionnements proposés.

« Cette doctrine, je le conçois, n'est pas de nature à prendre faveur; on aime à faire des lois; on les croit excellentes, on s'enorgueillit de leur mérite. Le passé se fait tout seul, personne n'en peut réclamer la gloire.

« Indépendamment de ces considérations, et en séparant le bonheur d'avec la morale, remarquez que l'homme se plie aux institutions qu'il trouve établies comme à des règles de la nature physique. Il arrange, d'après les défauts mêmes de ces institutions, ses intérêts, ses spéculations, tout son plan de vie; ces défauts s'adoucissent, parce que, toutes les fois qu'une institution dure longtemps, il y a transaction entre elle et les intérêts de l'homme; ses relations, ses espérances se groupent autour de ce qui existe. Changer tout cela, même pour le mieux, c'est lui faire mal.

« Rien de plus absurde que de violenter les habitudes sous prétexte de servir les intérêts. Le premier des intérêts, c'est d'être heureux, et les habitudes forment une partie essentielle du bonheur.

« Il est évident que des peuples placés dans des situations, élevés dans des coutumes, habitant des lieux dissemblables, ne peuvent être ramenés à des formes, à des usages, à des pratiques, à des lois absolument pareilles, sans une contrainte qui leur coûte beaucoup plus qu'elle ne leur vaut. La série d'idées dont leur être moral s'est formé graduellement, et dès leur naissance, ne peut être modifiée par un arrangement purement nominal, purement extérieur, indépendant de leur volonté.

« Même dans les états constitués depuis longtemps, et dont l'amalgame a perdu l'odieux de la violence et de la conquête, on voit le patriotisme qui naît des variétés locales, seul genre de patriotisme véritable, renaître comme de ses cendres, dès que la main du pouvoir allège un instant son action. Les magistrats des plus petites communes se plaisent à les embellir ; ils en entretiennent avec soin les monuments antiques. Il y a presque dans chaque village un érudit qui aime à raconter ses rustiques annales, et qu'on écoute avec respect. Les habitants trouvent du plaisir à tout ce qui leur donne l'apparence, même trompeuse, d'être constitués en corps de nation et réunis par des liens particuliers. On sent que s'ils n'étaient arrêtés dans le développement de cette inclination innocente et bienfaisante, il se formerait bientôt en eux une sorte d'honneur communal, pour ainsi dire, d'honneur de ville, d'honneur de province, qui serait à la fois une jouissance et une vertu; mais la jalousie de l'autorité les surveille, s'alarme, et brise le germe prêt à éclore.

« L'attachement aux coutumes locales tient à tous les sentiments désintéressés, nobles et pieux. Quelle politique déplorable que celle qui en fait de la rébellion? Qu'arrive-t-il? Que dans tous les états où l'on détruit ainsi toute vie partielle, un petit état se forme au centre : dans la capitale s'agglomèrent tous les intérêts ; là vont s'agiter toutes les ambitions ; le reste est immobile. Les individus, perdus dans un isolement contre nature, étrangers au lieu de leur naissance, sans contact avec le passé, ne vivant que dans un présent rapide, et jetés comme des atômes sur une plaine immense et nivelée, se détachent d'une patrie qu'ils n'aperçoivent plus nulle part, et dont l'ensemble leur devient indifférent, parce que leur affection ne peut se reposer sur aucune de ses parties.

« La variété, c'est de l'organisation ; l'uniformité, c'est du mécanisme. La variété, c'est la vie ; l'uniformité, c'est la mort. »

Qui a écrit cela? Ce n'est point un fauteur du despotisme, on a pu s'en apercevoir ; c'est le patriarche du parti libéral, M. Benjamin Constant ; et l'on peut remarquer à ce propos que les hommes de talent, quelque égarés qu'ils soient, ne nuisent pas tant par leurs écrits que par le détournement et l'abus qu'en font après eux les médiocrités ignorantes. On a vu quelle république sortit en 93 du *Contrat social*, et certes il y a loin du libéralisme de M. Benjamin Constant à ce libéralisme nouveau, qui confond dans un même engouement je ne sais quelles réminiscences confuses de la république et de la tyrannie impériale.

Voilà donc où nous en sommes ; voilà dans quelle situation l'observateur va trouver la nation française ; et M. Benjamin Constant en a lui-même esquissé le tableau dans ces pages, puisque les lois ont de si intimes rapports avec les mœurs, qui sont spécialement le sujet de ce livre.

Il semble que ce serait un moyen vulgaire d'avant-propos, pour un ouvrage sur les provinces, d'en vanter les mœurs, les lois, l'administration, au détriment des institutions modernes ; mais il serait possible que cette opinion n'eût rien que d'exact et de scrupuleusement vrai, si l'on faisait justice de ces excuses banales de progrès que des intéressés ou des dupes font trop valoir, et dont enfin on pourrait douter.

Nous avons gagné en *civilisation*, disent les gens plus sensibles à l'invention d'une machine qu'à la destruction d'un pays. Mais il faudrait qu'on s'entendît sur le mot, car on lui donne depuis quelque temps des acceptions singulières. Il signifie communément je ne sais quelle espèce de corruption industrielle qui fait marcher de pair les progrès des arts mécaniques et la perversité de l'esprit, on le prend volontiers pour le mouve-

ment des modes, du commerce, des théâtres, des plaisirs publics et de toutes les frivolités. Les navigateurs modernes civilisent les sauvages de l'Océanie à l'aide du canon et de la fraude. L'Arabe d'Alger se civilise quand il jure et s'enivre à la façon de nos soldats. La civilisation, pour la marchande de modes, c'est l'envoi d'une caisse de chiffons dans les colonies; pour les industriels, c'est l'établissement d'un chemin de fer; pour un bourg écarté, c'est un théâtre et un café, les vices et les jouissances des grandes villes; pour le petit marchand, c'est l'attirail ruineux d'une condition plus élevée; pour la cabane du pâtre, c'est la chanson obscène ou séditieuse qui court les villes; pour le simple maître d'école, c'est un roman, un pamphlet déjà décrié; pour les enfants, c'est la corruption d'un âge plus avancé; pour les grandes villes, c'est tout ce qui sert aux plaisirs et aux commodités matérielles : ce sont de nouveaux théâtres, de nouvelles machines, de nouvelles voitures; c'est la profusion des bals et des divertissements; pour tous, et partout, c'est la prééminence des intérêts physiques sur les intérêts moraux; et il n'est pas enfin jusqu'à je ne sais quelle danse infâme, renouvelée des peuples sauvages, où l'on n'ait vu rabaissé et déshonoré ce mot de civilisation. Cherchez dans les livres, dans les journaux, à la tribune et dans le monde, vous l'entendrez partout pris dans l'une de ces acceptions; et voilà, on ne le peut nier, les idées les plus nettes que s'en puisse former la foule.

Il faut en convenir, nous sommes plus commodément voiturés, éclairés, divertis, le commerce est plus étendu, nos lois se sont humanisées, nos théâtres sont plus brillants, nos prisons sont plus saines, nos magistrats sont moins respectés, nos criminels sont plus à leur aise, les gouvernements sont moins forts, les échafauds moins nombreux, les crimes moins punis, les livres plus vite faits; en ce sens nous sommes assurément plus *civilisés*. Mais on cherche dans les philosophes, les historiens, les publicistes, et l'on trouve qu'on entend par le vrai sens du mot *civilisation*, la perfection des lois et des mœurs, et que la perfection des beaux-arts et des arts mécaniques constitue tout au plus des nations polies. Ne semblerait-il pas alors que nous sommes aussi loin de la perfection que de la civilisation véritable? On cherche encore un moyen infaillible de reconnaître les progrès ou l'excellence de la civilisation, et l'on trouve que les véritables marques en sont : quand les prisons sont moins peuplées, quand il y a moins de crimes, moins de procès, moins d'enfants abandonnés; quand il y a plus de respect pour la religion, plus de fidélité au gouvernement, plus de déférence dans la famille pour ses chefs, plus de bonne foi dans le commerce, plus d'indépendance et d'intégrité dans la magistrature, etc., etc.

Or, il résulte d'un calcul effrayant que l'on trouvera quelque part dans ce livre, et que nous devons à M. Moreau Christophe, inspecteur des prisons, que le nombre des vols s'est récemment accru dans une proportion annuelle de *vingt-huit mille*, que les *vingt-cinq mille* plaintes adressées annuellement au parquet ne sont pas le quart de celles dont la justice n'est pas saisie, et que les trois cent cinquante-six mille infractions aux lois de toute espèce représentent à peine le cinquième de celles qui ne sont point constatées; que les prisons dont le sol est couvert, et qui nous coûtent douze millions par an, ne peuvent suffire, et qu'il n'y a pas moins de cent mille scélérats avérés en France, conspirant en permanence contre la fortune et la sûreté publiques. On y verra que les départements où il se commet le plus de crimes contre les propriétés sont les plus riches et les *plus instruits*, c'est-à-dire les plus commerçants, les plus éclairés des lumières modernes, les plus peuplés par l'industrie et les grandes villes, les plus *civilisés*. Le parquet publie tous les ans le long inventaire de ses travaux; les tribunaux

ne respirent plus. Les enfants trouvés depuis 89 ont suivi, d'année en année, une progression effrayante : les préfets se récrient de toutes parts sur l'impossibilité d'y suffire et de s'opposer au fléau. Il n'y a plus assez d'hôpitaux comme il n'y a plus assez de prisons. La religion n'est que tolérée et laisse les gouvernants dans l'alternative coupable de ne point assez l'honorer si elle est vraie, ou de la souffrir si elle n'est qu'une monstrueuse imposture. Le peuple n'a plus véritablement d'autre Dieu que le commissaire de police. Le pouvoir voit se lever tous les ans contre lui le couteau d'un assassin et les baïonnettes de la sédition, et tous les jours les haines les plus furieuses, les calomnies les plus perfides, les injures les plus atroces vomies par les mille plumes de la presse. La famille est livrée au même désordre que l'état, et l'insurrection est la même contre les chefs. Les plus doux sentiments de la nature s'effacent parmi le peuple; la population des grandes villes ne vit plus qu'en concubinage. Des théories de libertinage et leurs résultats se produisent publiquement; la prostitution s'étend comme une lèpre; les journaux nous épouvantent tous les matins de plus de forfaits, d'événements étranges et inouïs qu'on n'en voyait autrefois dans un siècle; la profonde immoralité des premières classes de la société éclate devant les tribunaux. Les derniers scélérats trouvent des apologistes. Les professions les plus frivoles ou les plus basses de la société en ont usurpé les premiers rangs; des marchands sont appelés à gouverner l'état, et des histrions jouissent d'une telle faveur, qu'il s'en faut peu qu'ils ne règnent aussi, comme dans la honteuse décadence du Bas-Empire. On a parlé de liberté pour l'intelligence, et jamais l'intelligence ne fut plus opprimée, puisqu'au lieu d'avoir à supporter les hauteurs des premières classes de la société, recommandables du moins par leur éducation et leurs lumières, elle souffre aujourd'hui les mépris du plus sot boutiquier enrichi. On a parlé de liberté pour les femmes, et jamais les femmes ne furent plus opprimées, à cause de la ruine du mariage, leur appui naturel, qui les livre à la faiblesse de leurs ressources, à l'extrême modicité des salaires, à la prostitution. On a parlé de liberté pour les citoyens, et jamais les citoyens ne furent plus opprimés, à cause de la faiblesse des lois, de l'insuffisance de la vindicte publique qui les livre sans armes à des scélérats; ce qui est la plus effroyable oppression qui puisse peser sur un peuple, puisqu'elle attaque chacun dans sa fortune et sa sûreté personnelle. Les magistrats sollicitent des places et des décorations : le commerce n'est plus guère qu'un vol permis. Il est né des générations ignorantes, oisives et turbulentes, qui ne sont plus qu'un fardeau menaçant pour l'état; le hideux suicide a été poussé jusqu'au ridicule. La peine de mort, cette dernière sauvegarde des sociétés, dit un écrivain, est chaque jour combattue, et l'on dirait, à voir la sollicitude qu'on porte à l'adoucissement des lois et des châtiments, que tous les citoyens se proposent de devenir des assassins. Il y a plus de fous en politique et en religion qu'on n'en vit aux plus tristes époques. Il n'est pas une sottise, un blasphème, une extravagance monstrueuse qui n'ait trouvé une tête pour y penser, une main pour l'écrire, et des sots pour y croire; enfin on voit partout répandue la première de ces erreurs, qui est de prendre pour de la civilisation cette espèce de fièvre industrielle qui n'est au fond que la guerre sauvage de toutes les passions et de tous les intérêts; si bien qu'à considérer ce vaste mouvement, cette agitation extérieure et ces cœurs glacés, ce mépris de tout frein et de toute loi, cette foule uniquement guidée et retenue dans ses travaux par l'amour de soi et l'avidité farouche du bien des autres, on ne sait plus sur quel axe tourne la machine politique.

Mais si nous ne sommes pas tout à fait aussi avancés en civilisation que nous pourrions croire, il nous resterait au moins d'être une nation polie, c'est-à-dire florissante

par le progrès des arts. Mais tout se tient dans l'ordre moral, et ces choses ont d'intimes rapports; la ruine de la vraie civilisation entraîne la ruine des arts, et les arts suivent depuis longtemps les penchants corrompus et matérialistes du siècle. Au théâtre, la beauté des vers et des œuvres littéraires a cédé le pas à la pompe des décorations et du spectacle; en peinture, la prétendue couleur historique, le soin puéril de l'ajustement, la basse vérité, ont détourné l'attention des beautés morales : les études classiques s'affaiblissent de jour en jour, et l'agitation des esprits, la soif de l'argent et d'une gloire prématurée, privent d'instruction les professions qui s'en peuvent le moins dispenser. Les sciences physiques ont pris la place élevée des sciences morales. La littérature n'est qu'un courant de nouveautés qui changent avec la mode, et qui durent aussi peu de temps qu'on en met à les composer. Nous négligeons, nous avons même essayé de renverser les modèles qui font la gloire de la nation; nous sommes là-dessus comme ces prodigues dont les pères, à force de soins, ont amassé d'immenses propriétés, et qui, loin de s'en occuper et de les agrandir, ne font plus que les dissiper dans la débauche et l'oisiveté. On lit beaucoup, mais des gazettes qui gâtent l'esprit, et point de livres qui le forment. « Il y a deux sortes de barbarie, dit Condillac, l'une qui précède les siècles éclairés, l'autre qui les suit. » Et l'on retrouverait dans les dernières habitudes du peuple des traits renouvelés des peuples les plus barbares.

Et quant à ces prétendues améliorations matérielles, sont-elles toujours elles-mêmes un bienfait? Qui ne remarque dans l'industrie un penchant funeste à falsifier les matières premières, à suppléer à la solidité par l'éclat, à la réalité par l'apparence, à la patience du génie par la promptitude du travail, aux nécessités par le luxe? Les détails nous sont interdits; mais en combien d'occasions les mille tentatives modernes n'ont pas égalé les anciens usages! que d'inventions ineptes, inutiles ou dangereuses! Qui nous dit qu'un jour on ne se repentira point de ces travaux entrepris à grands frais; que ces inventions nouvelles n'auront pas causé plus de graves accidents que d'avantages légers? Qui nous dit qu'en saine politique il n'y a pas de bornes à cette manie de remplacer des hommes par des machines, d'enlever le travail au peuple et de laisser tant de bras inoccupés? qui nous dira enfin pourquoi, du milieu de cette fétide industrie de houille, de tuyaux, de moellons, de fumée, et parmi ce mouvement de tous les arts, il ne s'élève pas un édifice durable, un grand et bel ouvrage, un seul monument?

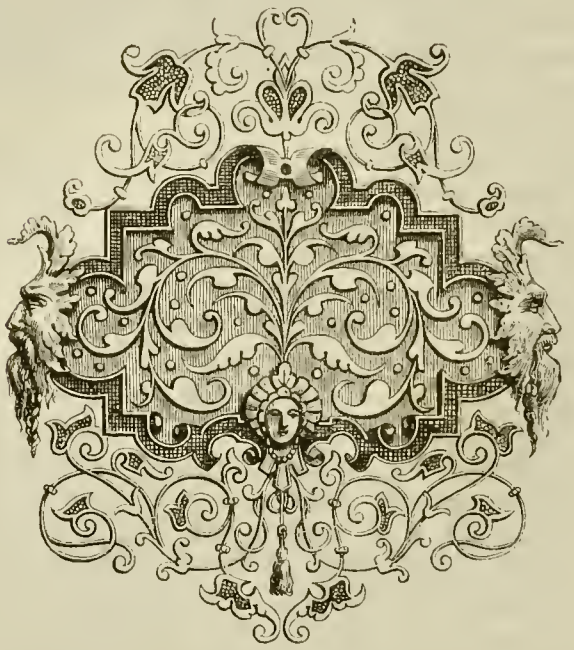
Et cependant, le négociant sur ses coffres, l'écrivain en vogue, l'ambitieux en place, se rassurent et disent que tout va bien; mais ce n'est que le reste d'un mouvement déjà donné, un moment d'équilibre entre les intérêts; que l'équilibre cesse, et tout est perdu.

Nous ne déciderons pas si tout allait mieux il y a cinquante ans. Pour bien des gens, nos progrès prétendus datent précisément de cette époque. Qu'ils renient donc leur pays, qu'ils s'efforcent d'oublier quatorze siècles de durée et de gloire, qu'ils effacent nos annales, qu'ils fouillent dans les caveaux de leurs ancêtres, de leurs grands hommes, et qu'ils jettent leurs cendres au vent! Quant à nous, avant de finir, nous oserons remarquer, à la gloire de l'ancienne constitution de la France, que certains de nos vieux provinciaux qui ont religieusement conservé leurs usages et leurs traditions, sont peut-être encore les citoyens les plus sensés du royaume, et que tel berger du Jura, dans ses simples et anciens principes, nous semble plus avancé en morale et en toutes choses, que tel savant ou tel politique en réputation.

A Dieu ne plaise, au reste, qu'on veuille s'ériger en publiciste à l'ouverture d'un ouvrage purement littéraire; nous laissons toute chose à juger et à dire aux auteurs

du recueil. Quoiqu'il soit un peu tard, nous le répétons, pour saisir l'entière physionomie des provinces, il en reste assez de traits pour le but qu'on se propose. Ce n'est qu'un point à saisir; le modèle dépérit et s'efface : Dieu veuille que le tableau ne soit pas déjà trop affligeant !

E. OURLIAC.



LE PAYSAN DES ENVIRONS DE PARIS.

Voyez cet homme qui porte sur un panier des légumes ou des fruits dans leur primeur, et qui erre par nos rues en poussant un cri plaintif pour appeler les chalands. Son costume est plus que simple... De gros souliers, des bas de laine, un pantalon de coutil bleu serré au corps par une boucle, une petite veste de drap brun à poches sur le côté, un mouchoir de Rouen pour cravate, un chapeau gras et usé sur les bords... voilà son costume. Le dandy qui doit encore à son tailleur l'élégante toilette qu'il a sur le dos, la femme à la mode qui vient de chercher au Mont-de-Piété le cachemire aux palmes capricieuses sous lequel elle se pavane, jettent sur lui des regards de dédain. — Cet homme est Jean Flottard, paysan des environs de Paris, gros propriétaire à Fontenay-sur-Bois, et adjoint au maire de sa commune.

Son aisance à lui n'est pas factice; elle ne s'affiche pas au dehors par un pantalon bien fait, par un habit admirablement coupé. Elle est dans de bonnes terres qui, grâce à leur proximité de Paris et à une culture active et intelligente, rapportent 10 et 15 pour 100, et enrichissent petit à petit leur heureux et économe possesseur. Mais c'est en vain que le bien de Jean Flottard s'arrondit chaque jour : son avidité marche à plus grands pas que sa fortune. Il remarque tous les matins quelque nouveau petit coin de champ dont il a besoin et qu'il achètera l'année prochaine. Le paysan ne manque jamais d'enfants, et il faut bien les pourvoir. Du reste, Jean Flottard est habitué au travail; il aime à aller, aux premiers rayons du soleil, travailler la vigne sur le coteau ou manier la bêche dans l'enclos aux Pruniers ; il aime à faire de temps en temps son petit voyage à Paris pour voir si le bourgeois est

toujours facile à tromper. Il ne renoncera à ces amours-là que lorsque la vieillesse lui fera trembler les mains et lui alourdira les jambes.

La culture aux environs de Paris n'est point ce qu'elle est à vingt et même à dix lieues de la capitale ; elle laisse aux terroirs éloignés la fourniture des blés, des foins, des légumes abondants, enfin de toutes les grosses provisions : elle ne s'occupe qu'à satisfaire les besoins gourmands de la grande ville ; et ces besoins, en raison de la force de la population et des exigences de beaucoup d'estomacs blasés et difficiles, ne laissent pas que d'avoir leur importance. La pêche, la fraise, l'abricot, l'asperge, le petit pois, le melon, tels sont les principaux objets de la sollicitude du paysan de la banlieue. Sous sa main active, la terre ne se repose jamais. Sans cesse réchauffée par des fumiers choisis, elle est toujours jeune et prête pour la fécondation. Chaque saison a sa récolte. C'est une culture de serre-chaude. Et que de soins, que d'intelligence n'exige-t-elle pas ! Ce n'est pas tout que de planter un pêcher, par exemple : il faut savoir faire circuler ses branches le long du mur, de façon à ce qu'elles ne se gênent point entre elles ; il faut diriger leur marche, il faut surveiller leur croissance ; et à l'époque où les fruits commencent à se montrer, n'est-il pas nécessaire de les espacer lorsqu'ils sont trop serrés et que leur force mutuelle peut leur nuire, — de les réunir, lorsqu'ils sont faibles et qu'ils ont besoin d'appui ? ne faut-il pas ménager à celui-ci la protection du soleil et rejeter celui-là à l'ombre, position qui conviendra mieux à son tempérament ? Le paysan de la banlieue a presque autant besoin de son imagination que de ses bras : c'est l'artiste-cultivateur.

On comprend qu'un pareil travail ne puisse s'opérer sur une grande échelle ; le système de la ferme ne lui convient pas : il lui faut l'œil et la main du maître. Aussi n'y a-t-il point aux environs de Paris de fermiers, mais des petits propriétaires : chacun cultive son clos ; puis, quand l'aîné de la famille commence à grandir et à pouvoir faire par lui-même œuvre de ses dix doigts, le père lui achète quelque petit lopin de terrain. Le gars, bien imbu des leçons domestiques, travaille quelque temps son propre bien de manière à prouver qu'il saura, lui aussi, trouver un trésor dans le sein de la terre. Il tire à la conscription ; s'il a un mauvais numéro, on le remplace, et on lui cherche aussitôt une femme dans le pays ou dans un rayon de deux ou trois lieues. C'est ainsi que se recrute incessamment cette population des environs de Paris, population laborieuse, intelligente, maîtresse du sol, mais qui, si elle a toutes les qualités de celui qui possède, en a aussi les défauts ordinaires, c'est-à-dire l'avarice, l'égoïsme, l'amour extrême du gain.

Il est deux heures du matin ; nous sommes au temps des prunes, la récolte a été abondante cette année, et tous les véhicules de la banlieue ont été mis à contribution pour transporter le fruit précieux sur le marché de Paris. Aux premières lueurs du jour, vous pouvez distinguer une longue file de voitures de toutes formes qui se dirigent sur la capitale par la belle avenue de Vincennes. Vous voyez aussi des ânes chargés de leurs deux paniers, et des chevaux qui connaissent si bien leur route, que leur conductrice dort tranquillement sur la selle et leur laisse le soin de la conduire au marché des Prouvaires. Remarquez ce char à bancs passablement neuf encore, et qui a tout à fait l'apparence d'une voiture bourgeoise de campagne ; il est

plein de grands paniers ronds soigneusement recouverts d'un morceau de toile ; derrière lui roule une charrette qui appartient au même maître. Ce maître, c'est Jean Flottard. Comme la vente doit être forte, il a voulu aller donner un coup de main à sa femme. Enveloppé d'un large manteau de laine rayée, le bonnet de coton blanc sur les yeux, il dort dans sa charrette. On arrive à la barrière. Malgré son respect pour l'autorité, malgré son attachement bien connu pour le gouvernement établi, Jean Flottard ne peut s'empêcher de laisser échapper un juron énergique lorsque l'employé de l'octroi transperce de part en part ses paniers avec sa longue baguette de fer. En 1830, Jean Flottard fut l'un de ceux qui prirent part à la destruction des bureaux de l'octroi, et le lendemain il s'armait de son fusil pour descendre dans Paris et aller renverser les barricades républicaines. Amoureux de la liberté extrême quand elle favorise directement ses intérêts matériels, mais son ennemi acharné quand elle se produit sous la forme d'idée, et que par conséquent il ne la comprend plus : tel est Jean Flottard étudié au point de vue politique.

Nous voilà à la Halle. Le jour n'a point encore paru. Jean Flottard s'occupe pendant une heure à parer sa marchandise. Il visite ses paniers et met la bonne prune sur la mauvaise ; il arrange ses fraises de façon à ce que les plus grosses frappent d'abord les regards de l'acheteur ; il trousse ses pieds de romaine et leur donne une physionomie pimpante.

Le moment de la vente arrive. Jean Flottard livre d'abord le plus beau de sa cargaison aux gros marchands de la Halle, ses pratiques ; puis il a affaire aux regrattiers, revendeurs, fruitiers, enfin à tous les bohémiens et cosaques du marché. Entre eux et lui s'engage alors une lutte de finesse et de ruse, et il est rare qu'il n'en sorte pas vainqueur : car si ses adversaires ont autant d'habileté, il a de plus qu'eux un faux air de bonhomie qui les déroute et les met souvent en défaut. A Paris, les maquignons en marchandises ont grande confiance dans le verre de vin sur le comptoir ; ils espèrent ainsi étourdir leur antagoniste et avoir meilleur marché de lui. Mais c'est là un mauvais piége et dans lequel on se prend souvent soi-même. Entre loyaux combattants, il est honteux d'avoir recours à de pareils moyens qui sont en dehors de toute condition de force et d'adresse. Ce n'est pas là combattre à armes courtoises. D'ailleurs, Jean Flottard n'accepte jamais les propositions de ce genre ; il connaît sa tête et il est trop adroit pour boire quand il est en affaires. Il a toujours à sa disposition un mal de gorge ou une fluxion de poitrine qui lui servent de prétexte pour refuser. Ce n'est pas que Jean Flottard déteste les régalades. Sa femme pourrait vous dire combien de fois, en sortant du bouchon du village, il a eu besoin du secours d'une main amie pour retrouver et la porte de sa maison et le lit conjugal. Mais il sait choisir ses moments.

Quand, après cette double vente, Jean Flottard a encore de la marchandise dans sa voiture, il n'hésite pas, il prend un panier et une hotte, les charge de fruits, et se met à parcourir les rues de la grande ville, appelant les petites bourgeoises et les cuisinières. Ici sa tâche est plus facile. Les petites bourgeoises et les cuisinières, même du cordon bleu, sont trop inexpérimentées pour venir à bout d'un maître renard tel que lui. Il leur surfait toujours du double, et en ne baissant le prix

que d'un quart, il flatte encore leur amour-propre et leur persuade qu'elles savent très-bien acheter. Quand elles marchandent beaucoup, il leur dit qu'elles sont des méchantes et qu'il faut avoir pitié d'un malheureux tel que lui. Son ton est si dolent que souvent il les attendrit. Enfin il s'en tire toujours à son honneur.

Les deux voitures sont vides, mais le grand sac de Jean Flottard ne l'est pas ; il fait avec sa femme un frugal déjeuner chez le marchand de vin du coin, chicane sur le paiement, crie bien haut que c'est une horreur d'écorcher de pauvres paysans qui travaillent toute la journée pour gagner leur vie, menace d'aller se plaindre au commissaire de police, fait rabattre 6 sous sur 20, puis regagne Fontenay-sur-Bois, tout en comptant ses écus.

Jean Flottard n'est pas dévot. Il regarde le curé de son village comme un fonctionnaire public et le respecte à l'égal du garde champêtre. S'il s'est marié à l'église, s'il y fait baptiser ses enfants, c'est que la coutume le veut. Je ne prétends pas dire que Jean Flottard soit irréligieux : non... mais, suivant son expression, *il n'a pas le temps de s'occuper de ça*. Quand vous le poussez bien pour savoir quels sont au fond ses sentiments à cet égard, il vous répond qu'il croit en Dieu, et qu'à son avis, Dieu, c'est le soleil, qui fait pousser les arbres et mûrir les moissons. Ce mot est pour moi historique, car je l'ai recueilli de la bouche même de Jean Flottard, et il m'a frappé. Jean Flottard n'a pas, comme certains esprits des classes ouvrière et bourgeoise de nos grandes cités, de haine aveugle pour le catholicisme ; il n'a jamais lu Voltaire, ni l'Encyclopédie ; mais aussi, il n'a jamais compris son catéchisme, et n'a jamais été au sermon. Il est indifférent en matière de religion, non par passion, mais par habitude. Nous apprenons tous les matins par les journaux que des missionnaires vont dans de lointaines contrées conquérir des âmes à l'Église, et travailler la vigne du Seigneur. Pourquoi aller si loin ? Ne serait-ce pas bonne œuvre aussi que de répandre la semence religieuse dans cette bonne banlieue de Paris où, depuis longtemps, elle n'est pas tombée ? La moisson serait belle, car le terrain est fertile, tout préparé ; s'il ne produit rien aujourd'hui, c'est qu'il n'est pas cultivé ; — de plus, on aurait l'agrément de ne pas courir le risque d'être étranglé par l'ordre de l'empereur Chiang-Sié, ou d'être mangé tout cru par des sauvages peu sensibles aux bienfaits de l'orthodoxie. Je sais qu'il est beau d'aller chercher le martyre en Asie ou en Amérique, et de ramener au collége de la propagande de Rome des Chinois, des Japonais, des naturels de la Terre de Feu tatoués de la tête aux pieds, et ornés d'une ceinture de plumes d'autruche. Mais parce que des âmes sont prochaines, il n'est pas moins beau de les sauver, et une bonne œuvre, bien que modeste, est méritoire aux yeux de Dieu. A mon avis, pour le plus ardent des missionnaires, la cure de Nogent-sur-Marne vaut celle de Pékin.

Jean Flottard, qui, soit de gré, soit de force, a plus ou moins servi sous l'empire, porte le grand homme dans son cœur. Avant 1815, il n'avait pas plus d'admiration qu'un autre pour la conscription, les gros impôts et les garnisaires. Mais la restauration lui donna le goût de l'empire ; il ne connaissait ni les Bourbons, ni le drapeau blanc, il ne vit que des étrangers, Russes, Anglais, Hanovriens, qui lui ramenaient un roi étranger. Il faut rendre cette justice à Jean Flottard qu'il a tou-

jours eu en horreur les étrangers et tout ce qui venait d'eux. L'empereur grandit tout à coup à ses yeux, parce que lui, au moins, avait brossé les Prussiens et n'avait jamais voulu revenir en France en croupe d'un Cosaque. Les chansons de Béranger et les tracasseries du curé de son village achevèrent tout à fait la conversion de Jean Flottard. Pendant quinze ans il a fredonné à mi-voix au coin de son feu : *Hommes noirs, d'où sortez-vous?* et : *Oui, je secoûrai la poussière.* Napoléon est aujourd'hui pour lui la gloire, la liberté, un dieu ! Je ne sais pas trop s'il ne lui adresse pas des prières soir et matin, et s'il n'associe pas son culte à celui du soleil.

Sur la haute cheminée de sa cuisine, il a un Napoléon en plâtre ; les murs de sa salle à manger sont ornés de plusieurs mauvaises lithographies qui représentent : la Veille d'Austerlitz, la Reddition d'Ulm, la Mort de Poniatowski, le Martyre de Sainte-Hélène, l'Apothéose des vieux braves, etc. Du reste, Jean Flottard fait très-bien marcher de front ce fanatisme napoléonien avec son amour pour le gouvernement actuel. Il consent à admirer l'empire, mais à condition que l'empire ne reviendra pas. L'échauffourée de Strasbourg n'a eu aucun retentissement dans son cœur. Le napoléonisme n'est chez lui qu'à l'état de souvenir. Que Louis Bonaparte se montre demain sur la place Vendôme à la tête de ses partisans, et Jean Flottard, sans rien perdre de son admiration pour l'oncle, ira tirer des coups de fusil au neveu ; et en rentrant chez lui, il ne songera nullement à mettre au grenier son buste en plâtre et ses mauvaises lithographies. Jean Flottard est par intérêt ce que nous devrions être tous par patriotisme, Français d'abord. Pourquoi voulez-vous qu'il désire encore des révolutions? N'a-t-il pas son drapeau tricolore qu'on lui a chanté pendant si longtemps? N'est-il pas délivré des calotins? Ne vend-il pas au poids de l'or, à ces bons bourgeois de Paris, ses légumes et ses fruits? N'est-il pas à son tour adjoint de sa commune, et n'a-t-il pas pour maire son boulanger? Ne lui parlez donc pas de retour vers le passé, et laissez-le dormir sur ses deux oreilles.

Ce n'est point dans la banlieue qu'il faut aller chercher des maîtresses-femmes. Là, pour ce qui concerne le pouvoir du mari dans la communauté, les anciennes mœurs ont gardé tout leur prestige. Madame Flottard est humble et soumise. Jamais elle n'élève la voix devant son mari ; elle ne lui parle qu'avec crainte et respect, et il faut qu'elle soit dans le moment fort avant dans ses bonnes grâces, pour qu'elle ose l'appeler *notre homme*. Jamais elle n'intervient dans les affaires ; on ne la consulte ni pour la vente, ni pour l'achat des biens ; elle ne place même que bien timidement son mot lorsqu'il s'agit de l'avenir de ses enfants. Et cependant quelle femme plus que Marie Gaillon, femme Flottard, aurait le droit d'avoir le verbe haut et de prétendre à une part d'autorité dans la maison? A-t-on jamais pu faire naître le moindre soupçon sur sa fidélité conjugale? N'a-t-elle pas donné à son mari six beaux et robustes garçons qui sont sa joie et son orgueil? N'a-t-elle pas toujours entretenu dans son ménage l'ordre, la propreté, l'économie? Enfin, n'a-t-elle pas aussi contribué pour sa part à la prospérité de la maison? N'est-ce pas elle qui depuis vingt ans se lève tous les jours à une heure du matin, sans réveiller son mari, charge le cheval ou la charrette, puis va vendre au marché de Paris le lait de ses vaches, ou les fruits qu'elle a cueillis dans le clos avant le soleil couché? Hélas ! tous ces services

rendus à la communauté n'empêchent pas madame Flottard de trembler toujours devant l'œil fauve de son mari. Hâtons-nous de dire qu'il a des égards pour elle; le dimanche il lui permet d'aller à la messe, et il lui accorde deux ou trois heures de visite chez ses amies, les bonnes commères du voisinage. Et puis le soir, vers minuit, lorsqu'il rentre chez lui, la tête un peu montée, plus gaillard qu'à l'ordinaire, et qu'il la trouve faisant déjà ses préparatifs pour aller à Paris, il daigne parfois batifoler avec elle et l'embrasser en lui souhaitant bonne chance, ce qui la comble de joie, la pauvre femme!

Pauvre, mais admirable femme! Oui, ce dévouement de tous les jours, dévouement sans compensation et sans récompense ici-bas, aux devoirs et aux obligations de la famille, a quelque chose qui provoque le respect. Et ce sentiment sera plus vif encore chez celui qui sait combien on brusque pour les paysannes des environs de Paris la transition de la vie de jeune fille à la vie du mariage. Jeunes filles, elles jouissent d'une effrayante liberté : abandonnées à elles-mêmes, sans contrôle, sans surveillance, elles s'en vont par troupes à travers les grands bois et les petits sentiers fleuris des coteaux. Elles ne manquent aucune fête de village; elles dansent avec le premier venu, tant qu'elles veulent, sans que personne les gêne, sans que personne leur dise de rentrer. Et puis, quand elles sont bien fatiguées, quand elles ont bien sauté, bien ri, quand elles ont mangé des échaudés et des macarons aux dépens des jeunes gens de l'endroit, elles s'en retournent en chantant à travers les grands bois. Parfois elles se choisissent un amoureux qui les fera danser et leur ira cueillir la rose dont elles ornent leur ceinture, puis, quelques semaines après, elles s'en choisissent un autre. Et cependant, malgré toutes ces franchises dont elles jouissent, ce n'est point parmi elles que le libertinage de la cité fait ses recrues. Rarement nous retrouvons l'une de ces jeunes filles sous le petit bonnet de la grisette du quartier Saint-Jacques, ou sous le chapeau à plumes de la femme de loisir du quartier d'Antin. Le vice, ce grand pourvoyeur de la mansarde de l'étudiant et de l'entre-sol de la rue Notre-Dame-de-Lorette, rencontre plus facilement sa proie au sein de la corruption des villes.

Jean Flottard n'aime pas le bourgeois. Je ne vous dirai pas au juste à quoi tient cette antipathie, car enfin le bourgeois le fait vivre; mais il ne l'aime pas. Ce n'est qu'avec une sorte de jalousie qu'il voit le rentier du Marais ou le négociant de la rue Saint-Denis se bâtir une jolie maison de campagne sur le terrain qu'il lui a vendu lui-même à un prix exorbitant, et venir passer la belle saison à ses côtés. Dès que le bourgeois a paru dans le pays avec sa famille, une conspiration locale s'organise contre sa bourse; le boulanger, l'aubergiste, le paysan, s'entendent comme larrons en foire, pour faire renchérir les objets de première nécessité. Hier tous ces gens-là se déchiraient à belles dents, aujourd'hui ils sont réunis afin de combattre l'ennemi commun. Si vous vous plaignez du prix du vin, le boulanger vous dira que la vendange a été bien triste l'année dernière; si la farine vous paraît plus chère qu'au marché, l'aubergiste s'écriera : « Ah! la récolte a été si mauvaise! » On a compté faire des économies à la campagne : on y dépense deux fois plus qu'à Paris. Les additions que l'on est obligé de faire tous les jours sur son livre de comptes effraient

par leur total autant que celles des restaurateurs de Versailles. Et la personne même du bourgeois ne serait pas en sûreté, si l'on ne savait pas qu'il est riche, qu'il a toujours l'argent à la main, si l'on ne craignait pas de le perdre, car à tout prendre, si on le déteste, on aime son argent. On lui fait donc bonne mine, mais c'est pour mieux le dépouiller ; à peu près comme ce voleur qui saluait humblement les passants, et leur présentait en même temps le bout de son escopette pour les engager à mettre quelque chose dans son chapeau.

Si le paysan de la banlieue respecte la personne du Parisien opulent, il s'en dédommage bien sur celle du Parisien prolétaire, du Parisien qui travaille toute la semaine et ne se promène que le dimanche. Ce jour-là, s'il fait beau, le paysan ne se contente pas de la surveillance du garde champêtre ; il se met à l'affût dès le matin dans son champ, il se cache derrière un buisson, ou derrière le tronc d'un gros arbre. Voilà un brave ouvrier de la rue Jean-Robert qui s'avance, escorté de sa femme et de ses trois enfants. Il vit plus à l'aise, il est heureux, il aspire l'air par tous les pores ; il jette un regard de curiosité et de convoitise sur tous ces fruits de la terre qui se montrent frais et brillants à la surface, et qui semblent appeler la main du moissonneur ! Le paysan le guette comme le chat guette la souris : déjà plusieurs fois les enfants ont voulu cueillir des framboises, arracher des betteraves, abattre des pommes ; le père a retenu leurs bras. Mais le fruit défendu a tant de charmes ! Mais le Parisien, qui passe sa vie entre quatre murailles, aime tant à savoir comment mûrissent les carottes, comment poussent les haricots ! Enfin, le père, qui a résisté quelque temps de mauvaise grâce, lâche la bride aux enfants... A peine se sont-ils baissés pour faire leur petite récolte, que le paysan, armé d'un gros gourdin, s'élance à l'improviste de sa cachette... Il crie, il jure, il tempête, il frappe... Il appelle ses voisins, qui abandonnent leurs champs et accourent à sa voix... On se saisit brutalement de l'ouvrier, malgré les pleurs de sa femme et de ses enfants... on le traîne jusqu'au village, on le mène devant le maire ou devant l'un de ses adjoints, Jean Flottard, par exemple.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?... dit Jean Flottard.

— Eh ! pardine !... un bédouin, un voleur, un Parisien.

— Bon !... il a grappillé...

— Eh ! pardine !... à plusieurs mains. Y n'en font jamais d'autres... des feignants... des propres à rien...

— Mais, monsieur le maire... dit l'ouvrier.

— Eh ! pardine !... s'écrie le paysan... des phrases... des phrases et des discours... il en chantera tant que vous voudrais, père Flottard... mais c'est pas des mots... c'est la justice qu'il nous faut.

— Bon !... t'as raison, Jacques Pilout... tu l'auras, ta justice...

— Mais, monsieur le maire...

— Oh ! oh ! oh ! le pillard ! » font en chœur tous les paysans.

L'ouvrier, effrayé de ce concert d'injures, et ne pouvant d'ailleurs placer un seul mot, prend le parti de se taire.

« Bon !... reprend Jean Flottard, Parisien, ton affaire est mauvaise... Si tu ne

veux pas la faire plus mauvaise encore et t'en aller là-bas, devant les robes noires, tu vas donner 25 francs d'indemnité à Jacques Pilout, et 5 francs pour boire au garde champêtre de la commune... Voilà.

— Mais, monsieur le maire...

— Oh! oh! oh! le voleur... »

Jean Flottard a prononcé... il n'y a pas d'appel : c'est une justice à la turque.

L'ouvrier n'a pas 50 francs sur lui; quelquefois même le total de ses économies ne va pas jusque-là. Il l'avoue franchement, et offre le peu d'argent qu'il a dans sa bourse et qui devait suffire aux besoins et aux plaisirs de sa famille pendant toute la journée. Dès qu'on sait qu'il est pauvre, les clameurs redoublent.

« Il faut le conduire chez le commissaire de police! il faut le conduire chez le commissaire de police! »

Tel est le cri qui domine tous les autres.

Une escorte s'organise. On pousse toute la petite famille du côté du chef-lieu de canton. Pendant la route on ne lui épargne pas les mauvais traitements. Enfin la bande arrive chez le commissaire de police. La plupart du temps ce magistrat réduit l'affaire à sa juste valeur, et met l'ouvrier en liberté, en lui conseillant toutefois de regagner la barrière au plus vite. Les paysans s'en vont un peu désappointés, mais ils n'en sont pas moins contents de leur journée, car ils ont vexé un Parisien.

Jean Flottard est beau le jour de la fête de son village. Dès l'aurore il endosse le bel habit bleu à queue de morue, et se coiffe de son chapeau de soie. Il se rend vers le rond-point du bois pour donner un coup d'œil aux apprêts solennels; c'est lui qui indique aux marchands forains et aux saltimbanques la place qu'ils doivent occuper. Il hâte la construction du feu d'artifice, et fait dresser la tente pour la danse. Il veut que les étrangers qui viendront à la fête prennent, au premier coup d'œil, une haute idée du village et de son administration municipale. — Les joutes commencent. — Les garçons font une demi-lieue les yeux bandés et les pieds enfermés dans un sac, pour gagner une épingle de trois livres dix sous. — Les jeunes filles, placées sur une charrette qui tourne dans un espace donné, à l'imitation des chars des jeux olympiques, cherchent avec une petite canne à enfiler une bague de cuivre qui est suspendue à un poteau, et à gagner ainsi une croix d'or, contrôlée et vérifiée à la Monnaie. — Assis à côté du maire, Jean Flottard est juge des coups; il distribue les prix aux plus adroits et leur donne l'accolade de l'autorité. Puis il assiste au tir au fusil et au tir à l'arc, toujours revêtu de sa ceinture tricolore. Les gendarmes et les gardes champêtres le saluent, et les gamins de la commune le suivent en criant : « Ohé! est-il beau, le père Flottard! » — A deux heures la nappe est mise. En qualité de chef de famille, Jean Flottard a, pour la première et pour la dernière fois de l'année, invité tous ses parents à dîner. C'est le jour des gros morceaux et des grands coups. La table est chargée de volailles, de pâtés, d'énormes quartiers de viande, et le vin du cru fermente dans les brocs. — On prend place pêle-mêle, en riant, en se poussant. Les plats disparaissent, les brocs se vident; en un clin d'œil les convives ont fait table rase, comme nos cuirassiers à la redoute de la Moskowa. Il ne reste plus que les verres; l'aîné des jeunes Flottard recommence

vingt fois le voyage de la table à la cave. Les visages prennent de la couleur. Ici, un Orphée de campagne chante à tue-tête le *postillon de Longjumeau* pour ses voisins; là, un garçon fait l'amour à sa cousine, en lui donnant de grandes tapes sur les épaules et en l'appelant bête et imbécile, parce qu'elle ne répond pas assez vite à sa déclaration; là, deux vieilles têtes blanches, après avoir commencé à parler des espérances de la moisson prochaine sur le ton le plus ordinaire du monde, terminent leur conversation à la manière des paysans, c'est-à-dire en criant à qui mieux mieux : c'est un tapage infernal. Le prudent Flottard donne le signal de la retraite : on court à la danse. Jean Flottard ouvre le bal champêtre avec sa femme, qui aujourd'hui n'est pas indigne de figurer à côté de lui, car elle a son beau bonnet de dentelle, sa robe de mousseline blanche et tous ses bijoux, montre, collier, bague et boucles d'oreilles. Puis, après avoir donné le signal du feu d'artifice, il met son écharpe dans sa poche, et va passer le reste de la soirée, ou plutôt de la nuit, au cabaret.

Jean Flottard se fait vieux; sa main tremble et ses jambes deviennent lourdes; sa femme commence aussi à sentir la fatigue. Jean va consulter le notaire du pays : puis, moyennant une forte redevance annuelle, il partage tout son avoir entre ses enfants. Ce sont, pour ainsi dire, des fermiers qu'il choisit dans sa propre famille. Mais il se réserve toujours, pour sa jouissance personnelle, un petit clos dans lequel il verra pousser les arbres et mûrir les fruits. C'est là que sa vieille expérience fait des essais et cherche à perfectionner les méthodes. Lorsqu'il a mis la main sur quelque nouveau procédé d'embranchage, lorsqu'il a trouvé le moyen de donner aux pêches une teinte plus rosée et aux abricots un goût plus suave, vite il communique son invention à tout le village. On se réunit autour du Nestor de la petite culture, et l'on célèbre, le verre en main, la découverte qui doit assurer aux produits de Fontenay-sur-Bois une supériorité marquée sur ceux de Montreuil et de Triel.

Jean Flottard aime à parcourir les champs, les vergers, et à donner des conseils aux jeunes travailleurs. Puis, une fois par an et par partie de plaisir, il accompagne ses enfants au marché de la ville.

Jean Flottard est doyen du conseil municipal de la commune; il a dans ses attributions la surveillance de l'école primaire : jamais il n'a su lire. Lors de la distribution des prix, il fait un discours de circonstance qui est à peu près conçu en ces termes :

« Voyez-vous... mes enfants... l'éducation, c'est une bien belle chose... Quand on sait lire et compter, on est plus retors, plus rusé, et l'on vend sa marchandise plus cher sur le pavé de Paris... Si j'avais su mes lettres, moi que je vous parle, j'aurais bien des écus de plus dans mon coffre... Étudiez donc bien votre catéchisme pour devenir des richards. »

Jean Flottard meurt de vieillesse, et sa femme le suit dans les trois jours.

L. COUAILHAC.

LE CHAMPENOIS.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF moutons et un Champenois font cent bêtes !

Ainsi parlait un jour dans le Champ-de-Mars un jeune sous-lieutenant de voltigeurs, en jouant d'un air fat avec les minces fils d'argent de son épaulette, et en suivant d'un regard distrait l'escorte dorée de M. le duc d'Angoulême, qui ce jour-là faisait manœuvrer la garnison de Paris assez convenablement pour un prince.

La restauration avait alors trois ans d'existence. Elle possédait une infanterie de ligne dont les soldats étaient vêtus d'uniformes blancs, comme les enfants voués à la sainte Vierge. Elle avait en outre un commencement de marine, des poëtes à gages, des grands prévôts pour juger les bonapartistes, des nouvelles fréquentes de Napoléon malade et désarmé, et parmi ses serviteurs le jeune sous-lieutenant que nous avons vu plus haut lancer à la Champagne un proverbe trop connu.

Or, ce sous-lieutenant, c'était moi, aujourd'hui garde national peu zélé et auteur de ces lignes, que j'écris à l'ombre d'une superbe futaie (essence de chêne et d'orme), propriété du pâtissier-traiteur dont je suis le locataire.

Malgré son anglomanie bien connue, le duc d'Angoulême montait pendant cette petite guerre du Champ-de-Mars un cheval arabe à la taille courte, à la robe isabelle, et qui, en passant près de moi au moment où j'insultais la Champagne, poussa un hennissement qui couvrit ma voix, un peu fatiguée d'ailleurs par les commandements que j'avais faits à ma section en l'absence du lieutenant de la compagnie.

LE CHAMPENOIS

« Pardon, soupira doucement à mon oreille un de mes camarades ; qu'avez-vous dit ? — J'ai dit que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes. — Eh bien ! vous êtes un sot et un faquin. — Après les manœuvres, répondis-je, je vous ferai voir comment un faquin de mon espèce tient une épée. »

Les tambours exécutèrent sur toute la ligne un roulement dont le bruit, égal à celui du tonnerre, m'empêcha d'entendre la réplique du défenseur de la Champagne. Je repris ma place de serre-file derrière la deuxième section des voltigeurs, et les manœuvres recommencèrent. M. le duc d'Angoulême fit des prodiges de stratégie ; nos soldats brûlèrent un nombre énorme de cartouches, et l'heure du dîner des Tuileries put seule mettre fin à l'acharnement du prince et de ses généraux. Du reste, il n'y eut ce jour-là qu'un seul homme blessé dans la garnison de Paris.

Cet homme, ou plutôt cet enfant, ce fut moi. Au moment où les troupes sortaient du Champ-de-Mars, le jeune officier qui m'avait traité de faquin et de sot me fit un signe que je compris parfaitement, et nous nous éloignâmes dans les terrains qui s'étendent derrière l'École militaire. Nous mîmes l'épée à la main dans une de ces fondrières où les ivrognes des boulevards extérieurs sont dans l'habitude de faire la sieste, et tout d'abord je sentis que la lame de mon adversaire me perçait le bras droit. Je fis un bond comme une gazelle qu'une flèche a frappée, et mon adversaire, après m'avoir prodigué les soins les plus tendres, me dit froidement :

« Je suis né à Troyes, en Champagne.

— Ah ! diable, » répondis-je.

Un fiacre rôdeur que nous rencontrâmes non loin de là m'emporta vers le petit hôtel garni de la rue de l'Oursine dans lequel je logeais avec beaucoup d'autres lieutenants et sous-lieutenants, parce que l'on entendait de ses chambres noires et étroites le tambour de la caserne. Je me mis au lit ; l'aide-major arriva, il trouva mon coup d'épée superbe, et quand il eut fait son métier il se retira.

Dans la soirée, je reçus la visite du lieutenant Tabellion, mon voisin. C'était un soldat de fortune qui, dans ses loisirs de garnison, s'était fait une éducation à sa manière. Il aimait beaucoup à pérorer, et il s'en acquittait assez bien quand il ne cherchait pas à être éloquent. Du reste, Tabellion était un de ces lieutenants modèles qui brossent eux-mêmes leurs habits, qui savent au besoin raccommoder un shako fatigué, qui ne prennent du café que le dimanche, et trouvent le moyen de faire des économies sur leur pauvre paye. Il avait reçu au corps le nom imposant de Tabellion le Sage.

« Eh bien ! me dit-il, fumant avec un soin d'avare le culot de sa pipe, — elle datait de 1811 la pipe de Tabellion le Sage, — eh bien ! nous avons donc mis flamberge au vent, mon nouveau et très-jeune camarade ?

— Hélas ! oui ; et avec bien peu de bonheur encore.

— Du bonheur ? vous en avez eu un inouï, stupéfiant ! J'ai ouï parler tout à l'heure, pendant le dîner, du sujet de cette querelle : admettons maintenant qu'au Champ-de-Mars j'eusse entendu votre apostrophe contre la Champagne, eh bien, l'affaire changeait de face : c'était avec moi que vous vous battiez... et rien ne résiste à ma botte secrète.

— Me battre avec vous ! pourquoi?

— Parce que je suis né à Bar-sur-Aube.

— Ah çà, tout le monde est donc Champenois dans cet horrible régiment?

— Vous l'avez dit. Du reste, le corps est loin d'être horrible, et je crois que vous serez content du choix des hommes et de leur instruction.

Or, écoutez-moi, reprit Tabellion le Sage, serrant sa pipe dans un vieil étui de bois. Si vos parents, au lieu de vous lancer dans l'armée avec une épaulette, vous avaient laissé deux ans encore au collége, tout cela ne serait pas arrivé... Que diable! J'ai vu *vos états de service* chez le quartier-maître ; vous n'avez pas dix-sept ans...

— Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes...

— Faites-moi la grâce, mon cher enfant, de ne pas vous comparer au Cid ; la chose ne serait pas exactement de bon goût. Si donc vous aviez fait votre entrée dans un corps d'infanterie à dix-huit ans, par exemple, votre raison, plus mûre, vous eût décidé à quelques réflexions, à quelques études préparatoires ; vous sauriez à l'heure qu'il est que, par une décision des nouveaux venus sur le trône, les régiments français sont devenus des légions portant le nom d'un département dans lequel les soldats et une grande partie des officiers de chacun de ces corps sont puisés. Bien plus, ô mon jeune ami, vous auriez su hier soir, quand vous vous êtes présenté au colonel avec votre brevet, que la légion de l'Aube obéissait à cet officier supérieur, que le département de l'Aube formait une partie de l'ancien territoire de la Champagne, et que bien décidément ces Champenois que vous ne pouviez souffrir allaient former autour de vous comme un mur d'hommes, dont chaque pierre — veuillez permettre cette métaphore — porte une épée et sait s'en servir.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, lieutenant Tabellion, j'ai fait là une grande gaucherie!

— Résultat naturel d'une éducation faite... je voulais dire ébauchée sous les yeux de parents anciens aristocrates, militaires de l'empire, et de la déplorable facilité avec laquelle on jette aujourd'hui des épaulettes à des enfants. Sous de pareilles influences, un jeune homme apprend à ne douter de rien.

— Je vais demander une mutation pour un autre corps.

— Autant vaut rester dans celui-ci. D'abord, vous vous êtes battu, et on vous laissera désormais tranquille ; ensuite, la plupart des officiers ont servi sous Napoléon; ils ont vu sur les champs de bataille de ce temps-là les grosses épaulettes de votre père, et ils vous aimeront comme un enfant de la balle... Mais il ne faut plus dire du mal des Champenois. »

Cette première leçon de savoir-vivre, un peu rougie de mon sang, m'était donnée au mois de juin. Neuf heures du soir avaient retenti dans les clochers des églises voisines, en même temps que la voix de Tabellion le Sage. Depuis longtemps le roulement pour l'extinction des lumières s'était fait entendre à la caserne, et ma chandelle, comme si elle eût reçu quelque choc magique de ce bruit impérieux du

tambour, ne jetait plus dans ma petite chambre qu'une clarté douteuse et craintive ; les ouvriers de la rue de l'Oursine dormaient paisiblement, et les chiffonniers, ces grandes figures de l'arrondissement, n'avaient pas fait encore irruption sur le pavé du roi. Une tranquillité complète régnait autour de moi ; l'ardente chaleur du jour était remplacée par une brise du sud-ouest, qui dans son chemin avait ramassé sur les arbres et les fleurs du Luxembourg des parfums inconnus dans mon quartier ; on ne sentait plus le faubourg Saint-Marceau. La demi-obscurité qui m'enveloppait, l'atmosphère tout à fait exotique qui baignait ma modeste cellule, la leçon que j'avais reçue le matin, la voix grave, la figure sévère et basanée du lieutenant Tabellion, tout me disposait au recueillement, à la réflexion ; j'étais dans cet état, malheureusement trop rare chez les jeunes gens, où l'âme se regarde pour ainsi dire, apprend à se connaître, et, effrayée du peu qu'elle vaut, court au-devant de la censure. Dans ce moment-là j'aurais reçu avec une docilité d'ange des leçons de théologie, de mathématiques transcendantes, de morale ou de bilboquet.

Tabellion, vieux renard de la grande armée, devina cette situation morale, et il voulut en profiter. Il comprit que je pouvais être un auditeur attentif, et il se dépêcha de monter en chaire. Sa ferveur, sa pieuse envie de ramener une brebis égarée était telle qu'il mit du tabac frais dans sa pipe.

« Je viole, dit-il, la règle que je me suis imposée de ne fumer que six pipes par jour ; c'est un extra, c'est une orgie ! Mais j'aime à fumer quand je cause pour l'instruction du prochain.

— Monsieur Tabellion, répondis-je, je possède cent cigares de la Havane ; permettez-moi de vous en offrir la moitié.

— Je vous le permets... c'est-à-dire je vous le permettrai quand vous vous serez fait une nouvelle opinion sur la bonne vieille Champagne, ma patrie... la patrie du régiment.

— Monsieur Tabellion, il me semble que le pays dont vous êtes l'enfant doit être une contrée forte, noble ..

— Nous sommes d'assez bonnes gens là-bas, dit flegmatiquement le vieux militaire en allumant sa pipe... Du reste, vous allez vivre avec douze cents échantillons du pays : c'est plus qu'il n'en faut pour le juger. *Ergo*, monsieur et cher camarade, les on dit, proverbes, sentences et axiomes inventés, publiés sur le caractère des habitants de chaque province de notre pays, ne sont que de vaines boutades, que d'insignifiantes et mauvaises plaisanteries. Je consens à dépenser toute ma solde d'un mois en un jour, s'il est possible de trouver, en observant bien le pays, une application juste de ces oracles qui ont obtenu force de loi, grâce à la routine. Les Normands passent pour des voleurs : Cartouche est né à Paris, Mandrin était un enfant du Dauphiné. Le midi, celui surtout qui se rapproche de l'Italie, produit, dit-on, de détestables soldats : Masséna naquit dans le comté de Nice. On dit : Franc et fidèle comme un Breton : Fouché est de Nantes. Toutes les histoires rapportent, et il faut bien les croire, que Henri IV fut le plus loyal, le plus franc de tous les rois... et Henri IV était Gascon. On dit, et vous dites aussi : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes ;* ces mots, passés en proverbe, impliquent pour

nous, gens de la Champagne, non-seulement une bêtise, un idiotisme déplorables, mais encore un je ne sais quoi de mou, de lâche... car, remarquez-le bien, on ne dit pas : *Quatre-vingt-dix-neuf loups et un Champenois,* mais bien *Quatre-vingt-dix-neuf moutons.* Dès lors nous sommes une nation de peureux, de femmelettes. Deux mille soldats napolitains — laissez-moi vous apprendre en passant que les Napolitains sont les plus mauvais soldats de l'Europe — mettraient en poudre la Champagne. Il n'y a dans notre sang aucun de ces principes bitumineux, sulfureux, diaboliques, qui font les héros ou les grands criminels. La seule chose qui pétille, fermente, éclate chez nous, c'est notre vin blanc. Nous sommes flasques et bêtes. Eh bien, Danton, mon jeune camarade, était Champenois ! La Champagne ! Vive Dieu ! la Champagne ! belle, forte, patriotique province ! celle de France sur laquelle les grands événements de la république et de l'empire ont laissé les plus vigoureuses traces ! La Champagne qui bouillonne, palpite encore des choses inouïes qu'elle a vues, supportées ; choses qui ne sont pour les trois quarts de la France que des tableaux saisis à la lorgnette et de bien loin, que des récits intéressants, que de l'histoire ! »

Tabellion le Sage s'interrompit pendant quelques minutes. La pipe rivée aux dents, les yeux levés au ciel, il pensait à son pays, et sa rude physionomie de vieux soldat était toute illuminée de bonheur et d'orgueil.

« Mon enfant, reprit-il, vous apprendrez bientôt à connaître le Champenois par notre régiment, qui est une petite Champagne. Mais il y a plus : votre instruction touchant nos mœurs, nos habitudes, nos passions, notre physionomie de peuple enfin, va trouver un moyen infaillible de se perfectionner. En vertu des traités passés avec les armées étrangères, la légion de l'Aube va relever les Prussiens qui occupent la ville de Mézières, Mézières, mon cher ami, chef-lieu d'un département dont le territoire était jadis la haute Champagne ; car les Ardennais ont beau dire, ils sont Champenois. Pour vous rendre à cette destination, vous traverserez les anciens bailliages de Meaux, de Château-Thierry et de Reims, qui sont encore de vieux Champenois. Là, vous pourrez voir quel espoir anime le peuple, et, enfin, dans la ville forte de Mézières, dans cette fière et rude citadelle que des canonniers bourgeois défendirent, en 1815, contre une armée de Prussiens, de Hessois et de Wurtembergeois, en leur tuant cinq mille hommes, et en n'ouvrant leurs portes qu'aux plus honorables conditions, vous finirez par savoir ce que c'est qu'un Champenois. Vos courses à Troyes, où nous avons le dépôt du corps, et dans les autres villes de l'ancienne province de Champagne, où vous irez à votre tour chercher des détachements de recrues, feront le reste.

— Oui, monsieur Tabellion, répondis-je respectueusement.

— Tout a changé de face en France, mon cher camarade. Le Champenois d'autrefois était, comme le reste des habitants du royaume, le vassal d'une foule de grands seigneurs en habits brodés, avec le thorax orné du fameux ruban bleu. Oh ! il fut un temps où l'on pouvait dire, en tronquant le proverbe qui vous a valu un coup d'épée : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Français font cent bêtes. » Alors, mon jeune ami, le Champenois avait pour gouverneur suprême monsieur le duc de Bourbon :

il saluait MM. d'Argenteuil, d'Ecquevilly, de Choiseul-Labaume et de Ségur comme lieutenants généraux des bailliages de Langres, Troyes, Vitry, Chaumont, etc., etc. Les gens chargés de prier pour lui et de lui faire son salut ne manquaient pas ; ils étaient assez bien payés pour cela, et je veux croire qu'ils gagnaient leur argent. A leur tête venait monseigneur angélique de Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, dont la position ecclésiastique, taxée en cour de Rome à 4,750 florins, rapportait 50,000 livres ; César de la Luzerne, archevêque de Langres, taxé en cour de Rome à 9,000 florins, se faisait 52,000 livres de rente en bénissant le Champenois. Troyes, la ville champenoise par excellence, avait moins de piété ou moins de biens consacrés aux princes de l'église. Joseph de Barras, archevêque de cette ville, taxé en cour de Rome à 2,500 florins, n'encaissait dans sa sainte escarcelle que 14,000 livres par an. Aujourd'hui le Champenois est libéral, passablement voltairien : il se contente de rendre le pain bénit quand son tour est venu. Mais, je vous le répète, vous apprendrez à le connaître au régiment, et, ensuite, dans le voyage tout à fait champenois que vous allez faire aux frais du gouvernement et à pied. A propos, je vous engage à quitter vos jolies bottes de Sakoski pour faire route. Procurez-vous une paire de souliers forts et larges et des guêtres de toile : l'étape de Reims à Réthel a près de onze lieues, et vous savez que les bottiers de Paris ne travaillent pas pour les gens qui marchent. »

Après avoir ainsi parlé, Tabellion me serra la main, releva mon oreiller, renoua autour de ma tête le foulard, plus ou moins indien, qui me servait de bonnet de nuit ; ensuite, il me fit boire quelques gouttes de la potion ordonnée par le docteur, et, selon son habitude économique, il alla se coucher sans chandelle.

Ma blessure ne me retint au lit que huit jours, et, un beau matin, je fis ma première apparition dans la chambrée de ma compagnie en qualité d'officier de semaine. Les soldats ne me connaissaient pas : ils n'avaient été en contact avec moi qu'à la fameuse petite guerre du Champ-de-Mars, journée mémorable à la veille de laquelle je m'étais présenté chez le colonel. Celui-ci m'avait fait reconnaître le lendemain devant mon bataillon avant le départ pour le champ de manœuvres. J'étais, je vous le répète, officier de semaine ; or, pendant huit jours, j'allais inspecter, observer, punir, encourager quatre-vingt-dix Champenois pur sang ; de plus, rendu aux habitudes assez vastes de mon appétit et de ma soif, j'allais prendre mes repas avec une trentaine d'officiers presque tous enfants de la Champagne. Cette double impatronisation chez des soldats et des officiers me mettait tout de suite en rapport avec la classe populaire et bourgeoise du peuple dont aujourd'hui je vous entretiens, lecteurs innombrables des FRANÇAIS.

En ma qualité de prolétaire et de démocrate, je commencerai par vous parler de la classe populaire, c'est-à-dire des soldats, vulgairement appelés officiers de guérite. A mon entrée dans le vaste dortoir de mes subordonnés, le premier d'entre eux qui m'aperçut donna aux autres l'avertissement d'usage. A ce signal, tous les habitants de la chambrée allèrent se placer au pied de leur lit ; puis, droits, immobiles, silencieux, le bonnet de police sous le bras, ils attendirent mes ordres souverains. Cette manière de recevoir un bambin de dix-sept ans, porteur d'une épaulette, ne vous

semble-t-elle pas quelque peu russe? pour mon compte, j'aime à croire qu'elle a été supprimée dans les armées du roi des Français. Je ne vois pas trop pourquoi le soldat ne serait pas maître chez lui comme le charbonnier.

J'avais déjà fait quelques observations à la légère sur le personnel de la légion de l'Aube dans l'enceinte du Champ-de-Mars, elles furent corroborées par celles que je fis dans le sein de ma compagnie. Il est bien entendu qu'il ne s'agit que d'observations sur des choses physiques; à cette époque je n'en pouvais pas faire d'autres. Je remarquai donc que le Champenois de l'Aube est en général un homme de taille moyenne, quelquefois même au-dessous de cette taille. Si vous faites votre examen avec un soin de rechercheur, vous trouvez que le Champenois de l'Aube, né dans la partie nord et nord-ouest de ce département, dite *la Champagne Pouilleuse*, porte en lui quelques signes caractéristiques, reflets de la pauvreté de cet ingrat coin de la France, tandis que le Champenois de Troyes et de tout le territoire au sud et au sud-est de cette ville semble, au contraire, vous donner une idée des richesses de sa terre natale par sa démarche assurée, sa bonne mine et ce je ne sais quoi de réjoui, de vivace, de pétillant qui annonce l'heureuse habitude de boire du bon vin. La même différence se fait remarquer dans les habitants du département de la Marne, autre partie de l'ancienne province de Champagne. Mais dans la Haute-Marne, dont quelques parties frontières se confondent avec les Vosges et la Franche-Comté (la Comté, comme on dit dans le pays), vous voyez dans le Champenois cette vigueur, ce développement hardi de la taille qui révèle une mère-patrie aux montagnes escarpées, à l'air vif et salubre.

C'est surtout chez l'habitant de l'Ardenne, autrefois la haute Champagne, que l'homme vous apparaît fort, agile, avec une physionomie sévère et martiale. Vous reconnaissez tout de suite en lui les traces d'une jeunesse passée à courir sur le flanc des montagnes, à grimper aux vieux et nobles arbres des forêts qui couronnent les hauteurs du pays. Parle-t-il, vous comprenez que ce Champenois-là a grandi à l'ombre des vieux bastions de Sédan, de Mézières, de Rocroy, de Charlemont; qu'il a joué aux boules dans les arsenaux avec des bombes, des obus au rebut : qu'il a été élevé dans des traditions de siéges, de batailles; qu'il a appris le maniement du fusil et la manœuvre du canon de lui-même et sans efforts; tandis qu'il lui a fallu un curé et un maître d'école pour apprendre le catéchisme et l'art de parler et d'écrire correctement. L'Ardennais est marcheur opiniâtre, et Dieu sait, et moi aussi, sur quels chemins rocailleux, inégaux, il se forme à l'exercice du piéton. Dans la plus grande partie du département, le jeune paysan ne peut grimper sur un arbre pour dénicher des œufs de merle, ou pour voler des pommes à son prochain, sans voir au loin les remparts, les bastions des villes de guerre que nous avons nommées plus haut. Souvent, pendant qu'il apprend, sous son père, à semer le grain, ou à faucher le foin des prés, il entend au loin ces vieilles forteresses qui font gronder leur grosse artillerie, ou bien les régiments qui les gardent faire l'exercice à feu au pied des remparts. Alors Lucas ou Guillot prête l'oreille, s'appuie sur le manche de sa faucille, et le voilà qui rêve à Napoléon et à ces Prussiens auxquels l'habitant des pays frontières a voué une haine si profonde. Il y a plus : si, d'aventure, Lucas ou

LA CHAMPENOISE.

Guillot est né sans l'instinct de la guerre, chose rare dans la haute Champagne, son père ne manquera pas de lui monter la tête en lui racontant le siége de Mézières, défendu par des bourgeois, auxquels femmes, filles et sœurs venaient courageusement apporter la soupe sur les remparts où pleuvaient les boulets de la Sainte-Alliance. Admettons encore que le père du paysan s'abstienne de ces récits, il arrivera un aïeul, ou un grand-oncle, qui dira à l'enfant les merveilleuses histoires du camp de la Lune et les hauts faits des volontaires des Ardennes lors des premières campagnes de la révolution. L'Ardennais, ou, pour mieux dire, le haut Champenois, est élevé au milieu des images et des traditions de la guerre. On fabrique des armes dans son pays, on y élève des chevaux pour la cavalerie légère; le service de la garde nationale y est pris au sérieux, et on n'y fait pas de plaisanterie sur tel guerrier citoyen dont l'abdomen tourne au baril, parce qu'en supputant l'âge de ce soldat ridicule, on peut sûrement penser qu'il a défendu, en 1815, Sédan, Rocroy, Mézières ou Charlemont. Dans l'Ardenne, on exècre les Belges, qui ont dansé des farandoles sur les fosses où dorment nos soldats de Waterloo; les Belges, qui ne vivent que par nous et qui nous haïssent; les Belges, qui n'ont pas su même se faire une littérature, et qui volent la nôtre avec une si étonnante impunité. Le Champenois, dans l'Ardenne, est un homme rude, froid, honnête, patriote. Le jour où vous ne verrez plus son fusil suspendu au-dessus de la cheminée de sa chaumière, c'est que la guerre aura commencé, et que les commandants des villes fortes auront fait demander de bons tireurs dans le pays. L'Ardenne, lecteurs, c'est cette contrée un peu sauvage, à la physionomie écossaise où, un jour de l'an 1815, un corps de Wurtembergeois, ayant repoussé la garnison de Mézières qui avait fait une sortie, trouva un tirailleur français qui, adossé contre un arbre, tirait obstinément, chargeant et déchargeant son fusil avec la tranquillité d'un soldat à la manœuvre.

« Pourquoi n'as-tu pas cédé au nombre comme tes camarades? » dit un officier ennemi à l'opiniâtre tirailleur.

L'Ardennais rit au nez du militaire wurtembergeois, et, avec le bout fumant de son arme, il lui montra ses jambes.

C'étaient deux jambes de bois.

« Comment te nommes-tu? Qui es-tu?

— Je suis le capitaine Gauthier. J'avais six pieds autrefois, mais les Autrichiens m'ont diminué à Essling.

— Tu manques de pain sans doute, puisque tu fais l'état de soldat, mutilé comme tu l'es?

— Moi? outre ma pension et ma croix, j'ai 6,000 francs de rentes. Si vous parvenez à prendre Mézières, ce dont je doute, vous verrez ma maison rue du Pont-de-Pierre. C'est la plus belle. »

M. Gauthier fut reconduit jusqu'au pont levis de Mézières, par ordre de l'officier wurtembergeois. Un Belge l'eût tué.

Or le capitaine Gauthier, tout Paris l'a connu. C'était le superbe homme, à la figure ouverte, qui se promenait tous les jours sur les boulevards et au Palais-Royal, appuyé sur sa canne et sur deux jambes de bois, et qui fonda, au bout de la galerie

du café de Foy, le cabinet de lecture connu sous le nom de *la Tente*. Les journaux ont annoncé, il y a quelques mois, la mort du capitaine Gauthier.

Ainsi ne vous méprenez pas sur le haut Champenois de la ville et de la campagne. Il s'occupe de la fabrication de draps fins et de casimirs à Sédan ; il fait des castorines, des châles de laine façon cachemire, il brasse de la bière, il forge du fer dans ses hauts fourneaux ; il sème des céréales, il récolte des pommes de terre et des pommes à cidre ; mais, derrière toutes ces occupations paisibles, il y a un soldat. Je me rappelle encore les regards jaloux que les officiers de l'Aube jetaient sur les compagnies de grenadiers de la légion des Ardennes, lorsque ce beau corps traversa Mézières où nous tenions garnison.

Mais n'allez pas croire non plus que toutes les vertus militaires et patriotiques du Champenois soient retirées chez les seuls Ardennais. La Marne, la Haute-Marne et l'Aube ont aussi leur élan. Là, le Champenois a aussi fait ses preuves, et il les ferait encore ; mais, plus éloigné de la frontière, moins accoutumé au cliquetis des armes, il ne sera soldat que lorsque la nécessité lui aura dit : Marche ! Alors vous verrez arriver dans les chefs-lieux les gros joufflus de l'Aube et de la Marne, et ces grands gaillards des confins de la Haute-Marne, qui touchent à la Franche-Comté, ces belles pousses humaines que Napoléon enrégimentait toujours dans ses grenadiers à cheval.

Mais nous n'avons nullement le projet de vous esquisser une Champagne militaire : je poursuis le récit de mes observations sur la Champagne prise en général.

Le corps d'officiers de la légion de l'Aube, à l'exception de quelques jeunes élèves des écoles militaires et de deux ou trois gardes du corps qui avaient voulu faire leur chemin dans l'armée, était composé de Champenois. Il y en avait de l'Aube, de la Marne, de la Haute-Marne et même de l'Ardenne ; n'ayant pu entrer dans les légions de leur département, ils s'étaient glissés dans celle de l'Aube, qui est toujours la Champagne. Figurez-vous une pépinière d'hommes vigoureux, noirs, bronzés, de trente-cinq à cinquante ans, ayant tous été simples soldats, ayant tous une histoire à vous raconter sur les guerres de l'empire. Moi qui, malgré mon très-jeune âge, avais déjà fait le métier de sous-lieutenant dans le Midi, pêle-mêle avec des Provençaux, des Languedociens et des Ariégeois, je fis tout de suite une différence entre ces méridionaux et les Champenois. Je remarquai que ces derniers racontaient sans métaphore, sans embellissement, sans la moindre mise en scène, les accidents de leur vie militaire ; qu'ils ne poussaient pas d'éclats de voix à réveiller les morts, qu'ils ne roulaient pas les yeux comme les chats quand ils ont la colique. Je trouvai dans ces hommes cette retenue, cette dignité, ce soin à ne pas se compromettre qui distinguent l'homme du Nord. Dans ce personnel intéressant, on voyait les deux frères Dusnay, tous deux partis simples soldats sous la république, et revenus capitaines à la paix, avancement modeste qui avait coûté plus de sang, de coups de fusil et d'épée, plus d'héroïque résignation, que celui de tel général de division. Dans cette phalange champenoise vous ne manquiez pas de remarquer notre intrépide porte-drapeau, le sous-lieutenant Gérard. Gérard, officier tout juste, comme on dit dans l'armée, avait pourtant commencé sa carrière de soldat en 1792. Il savait un peu lire, écrire compter, et, malgré cette haute science, il était resté enfoui dans la classe des sous-

officiers pendant la plus grande partie des guerres. Il avait fallu, pour qu'il parvînt à l'épaulette, que le maréchal Soult, en 1815, fatigué d'entendre citer Gérard par toutes les bouches de son corps d'armée, se fît présenter le sergent porteur de ce nom devenu populaire. Noir, ridé, plus droit qu'un mât de cocagne, Gérard, porteur d'une blessure récente, qui se divisait en cinq branches bien marquées sur sa joue droite, salua le duc de Dalmatie.

« Qu'est-ce à dire! cria le maréchal après avoir dévisagé le sergent ; c'est une main ou une patte qui t'a blessé à la joue. T'es-tu battu avec un loup, ou bien, toi qui portes un sabre, as-tu eu un duel à coups d'ongles comme une femme?

— Mon maréchal, ceci vous représente, comme vous le dites, cinq coups d'ongles ; mais ce n'est pas en duel que j'ai gagné ça. D'abord, je ne me bats plus en duel : j'ai la main malheureuse, et je garde ça pour l'ennemi.

— Mais, enfin, cette horrible égratignure?

— Voilà la chose. L'aut' jour j'ai débusqué un tirailleur espagnol qui s'était blotti derrière un taillis et qui tuait des Français à son aise. L'ayant pris par derrière, le descendre n'eût pas été loyal, et je me contentai de l'étourdir au moyen d'un coup de crosse sur le caisson, et je pris ses armes. L'Espagnol est dur, c'est connu. Quand le mien eut rouvert l'œil, je me baissai vers lui, en disant :

« Estimable *carajo,* rends-toi. Il ne te sera fait aucun mal.

« Mais pas du tout : le mangeur de pois chiches me prend le toupet d'une main, et de l'autre il me fait cinq gravures sur la physionomie. Il vous le dirait lui-même, l'effronté, si je ne l'avais pas tué dans un moment de dépit. »

Gérard fut nommé officier en 1815. Il avait tant fait de campagnes, qu'il lui était impossible de les mentionner dans un ordre chronologique. D'une force extraordinaire à l'épée et au sabre, il supportait avec une patience de saint les impertinences de ses frères en Jésus-Christ, et son mot favori, quand nous nous querellions entre nous à la table des officiers, était : « La paix ! la paix, mes enfants ! » Quelques jours avant notre départ, il fut question du remplacement de Gérard, sa sous-lieutenance ayant été donnée dans les bureaux à un fils de famille. Gérard, apprenant cela, dit tranquillement au colonel : « J'avais une chaumière à deux lieues de Troyes, les Cosaques l'ont brûlée. Ils ont tué mon père ; quant à ma mère, je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait, mais elle est morte aussi. Je n'ai donc plus d'autre maison que le régiment, et j'y reste. » Grâce aux sollicitations de notre inspecteur général (M. le comte Claparède), Gérard ne quitta pas sa maison.

Hélas ! où sont-ils tous ces bons vieux Champenois, ces braves gens qui avaient deux fois mon âge, dont les titres militaires étaient si beaux, et qui traitaient avec moi d'égal à égal? Où est mon vieux capitaine, le flegmatique, le vénérable Michaux, qui avait quitté Nogent-sur-Seine alors que la vieille monarchie existait encore, électrisé par les récits tout à fait mythologiques d'un racoleur? Le capitaine Michaux était déjà sous-officier quand l'Europe déclara la guerre à la république française. Sa bravoure, ses longs et brillants services ne lui valurent que l'épaulette de capitaine, mais il disait toujours qu'il était assez récompensé. Cherchez parmi les sages de la Grèce, parmi tous les saints du calendrier : jamais vous ne trouverez une pa-

tience, une douceur, une bonté à poste fixe comme chez le capitaine Michaux. Avais-je, en qualité d'officier de semaine, à faire l'inspection de la compagnie, le dimanche? eh bien, je ne la faisais pas. Le capitaine, avec l'exactitude du chronomètre, arrivait à dix heures pour passer la sienne, et, quand il avait fini, je lui disais effrontément :

« Eh bien, capitaine, l'équipement et l'armement sont-ils en état? »

Et le brave homme, au lieu de m'envoyer aux arrêts, me répondait poliment :

« Oui, mon cher monsieur, oui. Rien ne manque.

— A la bonne heure, » disais-je d'un ton fat.

Oh! comme un capitaine provençal ou gascon eût dénoncé mon impertinence au colonel!

C'était encore le capitaine Michaux qui, lorsque nous lui demandions comment, en Égypte, lui et ses camarades avaient pu s'échapper des mains des Mamelucks qui les avaient surpris un jour et faits prisonniers, nous répondait avec un accent doux et humble :

« Dame! il fallait bien en finir! Nous allions tous avoir la tête coupée! On préparait une grande fête pour cela. Nous nous dîmes : Aux grands maux les grands remèdes. On nous avait parqués dans une espèce de village. Une belle nuit nous quittâmes sans bruit nos grabats, et, armés de nos seules mains, nous tombâmes sur les guerriers qui nous gardaient. J'en étranglai un et je pris son sabre. Ainsi firent mes camarades... un tas de Champenois dont notre demi-brigade était formée... puis en route!

— Mais on pouvait vous poursuivre!

— Ah! non, répliqua le capitaine Michaux tranquillement, nous avions mis le feu au village... et puis nous avions égorgé tous les habitants. Nous avons eu bien de la besogne ce jour-là. »

La légion de l'Aube, comme me l'avait annoncé Tabellion le Sage, quitta Paris pour aller à Mézières relever les Prussiens. Les dames de Toulouse embrassaient les Anglais de Wellington, leurs maris dénonçaient aux cours prévôtales les brigands de la Loire; les Provençaux assassinaient les soldats français; les Champenois exécraient les Prussiens et nous firent une réception fraternelle. Les vieux impériaux retraités oubliaient même, en nous voyant traverser les villes et villages où ils se reposaient par décision royale, la couleur blême de nos cocardes et de nos habits. « Blancs ou tricolores, disaient-ils, ce sont des frères! » Et ils apportaient du vin à nos soldats, et ils écoutaient en pleurant les batteries nationales de nos tambours. Depuis mon entrée en Champagne, j'ai cessé de dire : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.

Le Champenois de 1840, sans avoir oublié ces traditions de patriotisme, a dû suivre la marche des événements. L'influence de cette longue paix qui fait le bonheur ou le malheur — *ad libitum* — de la France, a eu son action sur lui. Il s'est fait industriel, fabricant, et il ne le cède en rien aux industriels et aux fabricants du reste du pays. Et bien plus qu'eux il a eu de la peine à créer, à fonder; car rappelez-vous dans quel état de misère et de dévastation la Champagne est sortie des

épreuves de 1814 et de 1815! Tout le poids de la guerre a été pour elle. Le Champenois a été pillé, brûlé. Conduit à grands coups de bois de lance, il a servi de guide, de cuisinier, de domestique aux Cosaques. Ses villes manufacturières et commerciales, changées en arsenaux, en hôpitaux militaires, ont perdu l'habitude et les notions de l'industrie. Le Champenois a vu ses métiers, ses fonderies brisés, détruits. La guerre, et quelle guerre, mon Dieu! a détourné les intelligences du travail, et, par suite, de ces inventions, de ces découvertes qui sont pour une province une source de richesse et d'illustration. A la place des mécaniques pour tisser la laine, des canons; aux lieux où les hauts fourneaux, les forges de la Haute-Marne fabriquaient le fer, des ambulances, des dépôts de prisonniers; dans le département de la Marne, dont par parenthèse le chef-lieu devrait être Aï, les bras ont manqué pour la culture de ce raisin illustre, historique, glorieux, qui produit le vin mousseux; dans l'Aube, où chaque paysan a dans sa cabane un métier à faire des bas, cette industrie a dû mourir, car les bonnetiers en coton étaient devenus soldats, et puis d'ailleurs les Cosaques aimaient beaucoup à casser les métiers.

Eh bien! le Champenois ne s'est-il pas relevé noblement? Sédan, messieurs de la médecine et de la judiciaire, ne vous tisse-t-il pas de magnifiques draps noirs? Le bonnetier parisien a rivalisé avec le bonnetier de l'Aube, mais nous ne pensons pas qu'il l'ait surpassé. Le vin de Champagne a-t-il perdu de sa qualité? Le Champenois a-t-il lâchement laissé en friche les vignobles qui produisent la noble liqueur des Riceys, d'Aï, d'Épernay, de Bousy, et de tant d'autres crus distingués? Le Champenois de Reims, ô jeunes lions de la métropole, ne vous fabrique-t-il pas de ravissantes étoffes pour gilets!... Mais nous dépasserions les bornes de notre travail, si nous voulions mettre en relief le Champenois industriel. Disons seulement qu'il marche l'égal des autres grandes familles françaises, et qu'il a eu plus de mal qu'elles à atteindre ce but.

Le type de l'ancien Champenois n'a pas conservé sa pureté originelle — accent, patois, mœurs, habitudes locales —, comme, par exemple, celui du vieux Normand. Ceci s'explique par la position géographique de ces deux races : le Normand, avec son parler traînard, sa dévotion de matelot à telle ou telle vierge, avec ses beaux gars à la niaiserie un peu jésuitique, le Normand enfin tel que va vous le dépeindre notre spirituel collaborateur Émile de la Bédollière, a derrière lui un rempart formidable, immense, qui l'isole des autres populations : ce rempart, c'est la mer. La mer, certes, n'arrête les navires d'aucun pays, et dans toute sa longueur sur la côte de Normandie elle amène à cette province de France des familles de tous les pays, qui pourraient, en s'établissant sur ces rivages, modifier à la longue la physionomie typique du Normand. Ces familles se composent de matelots, race qui aime à courir le monde, mais qui ne veut se fixer, prendre ses invalides, que dans son pays. On débarque la cargaison et on s'en va. Il est donc juste de dire que la mer, pour le Normand comme pour toutes nos populations maritimes des côtes, est à la fois une cause de relations avec d'autres peuples, et en même temps d'isolement complet. Du côté de la Picardie, le Normand est un peu Picard; du côté de la Bretagne, il est un peu Breton; du côté du Vexin, un peu paysan de l'Ile-de-France; mais le cœur du pays est normand, pur normand. Il en est de même pour le Breton.

Mais le Champenois vit dans un territoire ouvert de tous les côtés, sillonné par mille routes qui amènent dans le pays le Franc-Comtois qui cherche des fardeaux à porter, l'Alsacien et ses innombrables enfants; au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, la Champagne voit s'infiltrer chez elle une foule d'hommes, de dialectes, d'habitudes, qui modifient, altèrent son type primitif. Je ne dis pas qu'il n'y ait plus de Champenois sous le soleil : celui que je vous ai montré conserve encore une assez belle physionomie. Mais enfin, dans cette Normandie dont je vous parlais tout à l'heure, vous retrouverez encore le vassal de Guillaume le Conquérant ou de Jean-sans-Terre ; vous aurez de la peine à trouver en Champagne celui des Thibault.

Du reste, ce qui, bien certainement, aux yeux de l'observateur, conservera au Champenois son caractère d'indélébilité, c'est cette humeur martiale, cette haine de l'étranger dont nous avons parlé tout à l'heure, et le vin blanc mousseux d'Aï. Ne riez pas de ce que je vous dis là. D'abord, je vais vous donner les pièces à l'appui. Ensuite, ne supposez pas que je parle ainsi par amour pour le vin de Champagne, car vous tomberiez dans une grave erreur ; je déteste ce breuvage bruyant, bavard, qui tord le système nerveux, ne produit que des calembours et une gaieté épileptique, sans répandre dans l'estomac cette chaleur vivifiante, ou bien cette délicieuse quiétude que vous donnent le vin de Beaune et celui de Bordeaux. Mais je ne peux avoir raison contre tout le monde; or, tout le monde aime le vin de Champagne : *ergo,* vive le vin de Champagne!

Mais à propos de cette liqueur tant vantée, parlons encore du propriétaire qui le récolte, et du courtier ou du commis voyageur qui le débite dans les quatre ou cinq parties du monde.

Le Champenois vigneron, si vous allez lui rendre visite dans ses propriétés d'Épernay, vous fera une réception, établira tout de suite avec vous des rapports qui ne seront plus du tout ceux du propriétaire de la haute et basse Bourgogne et de la Côte-Rôtie. Dieu garde que je dise jamais de mal du Bourguignon, dont j'adore le vin, et de la Côte-Rôtie à quelques pas de laquelle je suis né ! mais, dans ces localités, le vin est fort, brutal, un peu épais, et le vigneron est comme son vin. Le Champenois, au contraire, semble jouir d'une nature qui participe de celle de son vin coquet et distingué. L'accueil que vous recevrez de lui sera confortable dans toute l'étendue de cette expression, désormais française. Il ne vous fera manger que de petits pieds, il vous prêtera son fusil pour aller à la chasse, et il vous parlera de Rubini ; vos observations critiques sur le vin mousseux seront reçues sans le moindre fiel, et, pour seule vengeance, le vigneron champenois en fera apporter une autre bouteille. Au sud-est de la France nous sommes plus rudes que cela.

Maintenant descendez un échelon, et allez-vous-en à Bercy, à l'entrepôt; examinez messieurs les commis voyageurs, courtiers, arrivés là de Bourgogne pour alimenter la grande soif de Paris. Si vous tenez absolument à un langage relevé, à des manières gracieuses, vous ferez tout aussi bien de rester chez vous ; mais si vous ne craignez pas, pour déguster l'auxerrois ou le mâconnais, de boire dans la tasse d'argent après un grand gaillard haut en couleur, et qui a ôté de sa bouche une pipe noire et enfumée, pour déguster avant vous, alors faites la course vers les immenses halles

au vin. Vous trouverez une pépinière de gros garçons, rassemblés en groupes sur le long quai de Bercy, comme les ogres de la Bourse devant le café Tortoni. La plupart portent les favoris en collier, une redingote brune, des pantalons sans sous-pieds. Ils fument et boivent comme des Allemands, et ils ont fait une réputation universelle aux tristes matelotes du lieu. Si vous hasardez dans ces régions un mot équivoque sur le vin d'Auxerre — et en conscience vous en auriez bien le droit — vous courez le risque de prendre un bain dans la Seine, ou de rentrer dans Paris avec une hypertrophie du nez ou de l'œil. Si, au contraire, vous vous faites des relations amicales, il vous faudra absolument faire un déjeuner monstre dans l'un des cabarets du bord de l'eau, manger six côtelettes, une sole en matelote normande et de la salade à l'ail ; il vous faudra entendre le récit des bamboches d'un voyageur pour les vins, Alcibiade de Joigny, et la terreur de toutes les servantes d'auberge de la haute et basse Bourgogne. Il vous faudra en entendre un autre raconter comme quoi il leve cent cinquante kilos à bras tendus ; comme quoi, encore, il a défié les alcides, qui n'ont pas accepté le cartel ; ensuite, vous serez forcé de jouer le café aux dominos ou bien à l'impériale.

Le Champenois commis voyageur pour les vins du cru n'a rien de commun avec les mœurs à la houzarde. Il loge dans un hôtel garni de la Chaussée-d'Antin ou du quartier de la Bourse ; il déjeune au café Cardinal ou chez Douix, et il dîne chez Véfour. Il a horreur de l'intempérance : c'est un convive au goût fin que les gras morceaux et les libations immenses révoltent. Sa conversation n'a rien de croustillant : il méprise beaucoup les anecdotes de diligence et d'auberge, et il ne porte pas envie à la force musculaire des alcides. Il ne parle de *son article* que modérément, et il le débite pour l'ordinaire dans les salons, dans les promenades, au foyer de l'Opéra, après une conversation dans laquelle il a mis finement sur le tapis les vertus du vin de Champagne mousseux ; il termine toujours l'entretien en disant d'un air insouciant : *Je vous en adresserai une caisse ; mais, de grâce, ne vous croyez engagé à rien quand vous l'aurez reçue.* En parlant ainsi, il boutonne ses gants blancs, ou il joue avec son lorgnon ; puis, laissant là le vin d'Aï, il vous parle des chevaux de lord Seymour, ou des eaux minérales de Bagnères.

Maintenant faisons ensemble un château en Espagne, lecteurs des FRANÇAIS.

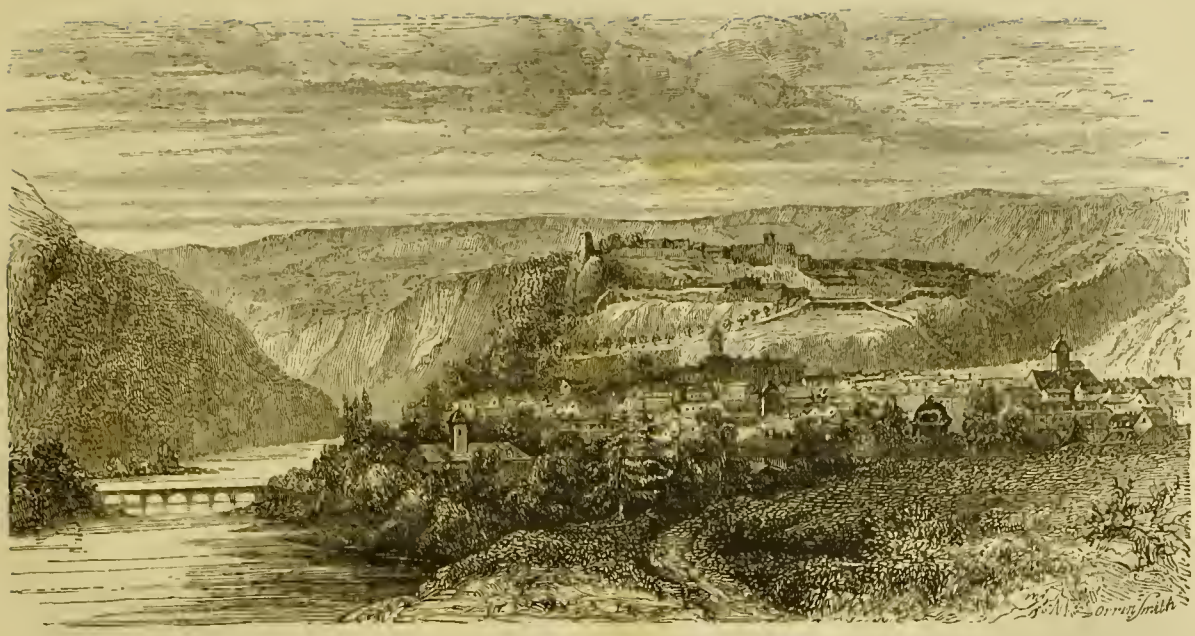
Imaginons un pays dont le souverain, comme THIBAULT IV, serait l'un des meilleurs poëtes de la contrée, et s'appliquerait à répandre sur son peuple les bienfaits des arts et de la liberté. A la tête des conseils de ce prince modèle, placez COLBERT ; ensuite, parmi les seigneurs suivant la cour et destinés à faire école d'esprit et de courtisanerie maligne, admettez le cardinal de RETZ. Les puissances voisines, jalouses de votre prospérité, vous menacent-elles de la guerre, je vais vous donner un généralissime dont le nom vous rendra confiants et fiers : TURENNE ! Mais les hostilités sont finies ; songeons, après la gloire, à la richesse industrielle de l'état. Bien. Alors je vous donnerai TERNAUX pour ministre du commerce, et puis nous jetterons dans la contrée ces monuments qui donnent de l'orgueil au citoyen, ces statues qui transmettent d'âge en âge les traits des grands hommes : alors GIRARDON et BOUCHARDON se feront apporter du marbre dont ils feront sortir les images de vos

généraux, de vos poëtes, de vos personnages illustres. MIGNARD, armé de sa palette, fixera sur la toile les traits de vos jolies femmes, et il peuplera le Palais-Royal d'une foule de figures historiques. Gloire des champs de bataille, du commerce, de la sculpture, de la peinture, c'est beaucoup sans doute. Que de populations qui n'en ont qu'une de celles-là à leur service! Mais ce n'est pas assez pour nous, non vraiment! il nous faut un peu de musique ; une nation n'est pas complète si elle n'a pas un Opéra. A la tête du nôtre, je placerai MÉHUL, et vous pourrez dire que vous avez une belle et noble école d'harmonie. Dans une ville qui ne fait pas positivement partie de votre territoire, mais qui jadis y fut enclavée au temps des généralités et des bailliages, j'irai chercher le bonhomme LA FONTAINE qui fera des fables pour vos petits enfants. Enfin, si cet état de choses, si ce roi, ce ministre, cet industriel, ce généralissime, ces sculpteurs, ce peintre, ce musicien, ce poëte fabuliste, vous paraissent suffire à la célébrité d'une nation, nous prendrons pour historien de ce peuple fortuné, de cette terre promise, un homme dont le nom va vous plaire tout de suite, j'en suis sûr : DIDEROT.

Amis lecteurs, tous les hommes qui viennent de peupler ce beau rêve que nous avons fait ensemble sont nés en Champagne.

Que pensez-vous maintenant de ceux qui disent : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes?

A. RICARD.



LE FRANC-COMTOIS.

Avant la révolution française, rien n'était plus aisé que de mettre en relief les traits spéciaux de chacune des provinces dont la réunion constituait le royaume. Elles avaient, pour la plupart, conservé, avec les anciennes limites, des coutumes particulières, des usages, des mœurs, des idiomes, que l'organisation politique actuelle et la facilité des communications n'avaient point effacés. Le patriotisme même était restreint à la terre où l'on était né, les rivalités s'exerçaient de proche en proche; l'ennemi du Bourguignon était le Lorrain, le Gascon escarmouchait le Provençal, et l'on se jalousait de ville à ville, comme cela se pratique encore entre Bruges et Anvers, entre Bruxelles et Gand.

Depuis la classification départementale et les guerres de l'Empire, les signes distinctifs des divers pays ne sauraient plus être exposés comme des faits simples dont on aperçoit les raisons tout d'abord, car les gens sérieux, cherchant en vain les causes trop éloignées de ces effets, demanderaient que l'esprit illuminât les ténèbres de la lettre.

Or, dans cette circonstance, l'esprit, c'est l'histoire, sans laquelle l'étude du caractère d'un peuple, dénuée de liens, de déduction logique, et présentée comme une série d'accidents fortuits, n'aurait point d'attrait. Le Franc-Comtois réunit tant de traits opposés, ce type est tellement hybride, que si, avant que de l'esquisser, on oubliait de jeter un coup d'œil sur les événements dont il est le produit, on risquerait d'égarer le lecteur sans l'intéresser.

L'ancien comté de Bourgogne, définitivement réuni à la France en 1674, fit jadis

partie du second royaume de Bourgogne, qui resta dans la mouvance française jusqu'en 879, où les seigneurs bourguignons l'arrachèrent à l'empire des Carlovingiens en proclamant leur duc Boson roi d'Arles et de Provence. Au siècle suivant, on forma un quatrième royaume de Bourgogne, et Raoul Ier, de la maison de Strattingen, fut sacré à Saint-Maurice en Valais. Cette État finit en la personne de Raoul III, qui mourut sans hoirs en 1039, laissant son héritage à Henri II, empereur d'Allemagne, époux de sa sœur. Voilà comme la Franche-Comté devint fief impérial, et fut soustraite à la loi salique. La haute Bourgogne était, depuis l'an 1000, ou environ, régie par des comtes de la maison de Vienne, qui tendaient à secouer la suzeraineté germanique. Après un siècle d'efforts, ils y réussirent, et Rainauld III, dernier prince de cette race, affranchit de toute vassalité son pays, qui prit alors, dit-on (1121), le nom de Franche-Comté.

Puis il trépassa, léguant sa fille avec ses domaines à Frédéric de Souabe, qui, par son élection à l'empire, replaça sous la protection allemande cette province, qu'il abandonna à son fils Othon. La fille de ce dernier apporta ce pays à la maison de Méranie, d'où il passa successivement à celle de Savoie, à celle de Vienne, aux comtes d'Artois, à Philippe le Long, roi de France, aux premiers ducs capétiens de Bourgogne, à Marguerite d'Artois, à Louis Malain, comte de Flandre, et enfin à sa fille Marguerite, qui l'apporta en dot, avec la Flandre et l'Artois, à Philippe le Hardi, fils du roi Jean, et tige de la dernière et illustre maison de Bourgogne.

Par cette union, le duché et le comté furent réunis jusqu'en 1477. Après la mort du dernier prince (Charles le Téméraire), le fief français retourna à la couronne, suivant la loi salique, et la Franche-Comté, qui tombait en quenouille, resta, malgré les efforts de Louis XI, en la possession de Marie, fille du dernier duc, mariée à Maximilien d'Autriche, aïeul de Charles-Quint.

C'est ainsi que, jusqu'en 1674, cette province est devenue, comme les Pays-Bas, un fief espagnol gouverné par les archiducs du Brabant.

A travers ces bouleversements politiques, d'autant plus sanglants que chaque succession amenait une guerre, le caractère du Franc-Comtois a subi des modifications fréquentes. Deux fois dépeuplé, sous Louis XI et sous Louis XIII, où trois armées le rongeaient jusqu'aux racines, le comté de Bourgogne reçut des colonies d'Allemands, d'Italiens et d'Espagnols. Comme ce pays était protégé par des franchises, les juifs y abondèrent, et une ville entière, Salins, leur fut presque abandonnée jusqu'au temps de la domination des rois catholiques. La cauteleuse tolérance de Charles-Quint y fit affluer les réformés. La noblesse la plus guerrière, la plus féodale du royaume, demeura cantonnée dans les châteaux forts, dont les vestiges se hérissent encore sur la cime des montagnes, jusqu'au règne de Louis XIV, qui les renversa tous. Fière, intraitable, elle soutint des guerres de partisans dans le Jura durant plusieurs siècles, et lors de la conquête, elle était absolument ruinée.

Telles sont les influences politiques sous lesquelles nous verrons se former le naturel des Comtois. Si nous ajoutons à ces causes accidentelles l'influence permanente de la nature du sol, de la structure générale de la province, nous arriverons, en esquissant la physionomie générale du Franc-Comtois, à mettre le lecteur à même

de déduire ce que nous n'aurons pas assez d'espace pour développer, de ce que nous aurons dépeint.

L'ancien comté de Bourgogne, dont la capitale était Dole, est séparé du duché par un cordon de collines assez hautes, au delà desquelles s'étendent de grandes plaines accidentées, fertiles, et coupées de mamelons que surmontent des castels au pied desquels sont accroupis presque tous les villages. Ces plats pays se terminent brusquement contre les chaînes du Jura, et c'est là que sont situées, à la file l'une de l'autre, la plupart des villes de la province, Montbéliard, Baume, Besançon, Ornans, Salins, Arbois, Poligny et Lons-le-Saulnier. A deux lieues, et quelquefois moins, de ces villes abritées par des roches énormes, on se trouve en montagne. Ici, tout change d'aspect : climat, productions, mœurs, caractères, physionomies. Les vignobles qui tapissent les coteaux de la basse Franche-Comté cessent tout à coup, la plupart des arbres des forêts se rabougrissent, et sont remplacés par d'énormes sapins noirs, à travers lesquels se traînent des brouillards continuels. Les hameaux, pauvres d'aspects, et marquetés de toitures basses, se dessinent tristement au milieu de prairies magnifiques, qui fournissent au plus beau bétail du royaume de succulents pâturages. Si l'on s'élève jusqu'au troisième plateau du Jura, on ne voit plus que des buis serpentant sur la croupe pelée des montagnes, et des torrents qui creusent des précipices, comme dans le Grand-Vaux et dans le pays de Saint-Claude. Cette partie de la province ressemble à l'Écosse, et les habitants ont beaucoup d'analogie avec ceux du nord de la Clyde.

Cependant, les montagnes du Doubs, plus majestueuses que celles dont Walter Scott a bien agrandi les proportions, sont en outre plus arcadiennes; les plans en sont moins cassés, la ligne y est plus noble, et la végétation splendide, plantureuse, y rappelle souvent à la pensée les paysages bibliques du Poussin ou du Guaspre. Rien n'égale la richesse de couleur des prés et des bois qui tapissent les coteaux du Jura, enluminés et vernis, pour ainsi dire, par des rosées généreuses.

Ces richesses de la nature sont prodiguées dans le pays qui sépare Pontarlier du canton de Neuchâtel. Nulle part la magie des contrastes n'est plus frappante; depuis la *fontaine-ronde*, dont le cristal grésille sur des cailloux d'ivoire, depuis le lac de Saint-Poinct, dont les eaux sont endormies sur un lit de velours vert, jusqu'aux rochers de Mijoux, qui couvrent leur front blanc d'une sombre chevelure de mélèzes.

A l'issue du lac, les monts s'entr'ouvrent en cercle autour d'une vallée dont le creux, plus fertile, plus émaillé que le fond d'une corbeille de fleurs, est peuplé de grands troupeaux dont la tête et la croupe surgissent seuls sur ce bain d'herbes frais et profond. Entre des bouquets de joncs et de saules, le Doubs serpente sous des pierres difformes, toutes noires de mousse; enfin, au-dessus de ces prairies, se dressent, entassés les uns sur les autres, les rochers inaccessibles que surmontent les créneaux du fort de Joux.

Depuis bien des siècles, ce castel montre ses dents de pierre, du haut de sa couche de brouillards, aux campagnes d'alentour; car il a été bâti en 1100 par Landri de Joux. Trois siècles après, Nicolas de Joux le vendit à Philippe le Bon, duc

de Bourgogne, et dès lors ce triste séjour a servi souvent de citadelle et de prison d'État.

Au temps de Louis XIV et de la conquête de la Franche-Comté, le gouverneur de la province s'était enfermé dans le château de Joux comme dans une place imprenable. Cette lugubre forteresse est aujourd'hui célèbre par la détention qu'y a subie Toussaint-Louverture, et par la dure captivité que Mirabeau y a endurée pendant trois hivers.

Les montagnards du Jura sont en général d'une taille très-élevée; ils ont les épaules carrées, et presque toujours l'une d'elles est plus haute que l'autre, trait que M. de Chateaubriand attribue, je ne sais trop pourquoi, aux races guerrières. Sous des mœurs faciles, sous une simplicité apparente, le montagnard cache une ruse profonde, et sa lenteur de bête de somme dissimule une ardeur de sang presque indomptable.

Semblable en ce point au Comtois de la plaine, le montagnard a les passions impétueuses, son naturel n'admet pas de modération, et ses opinions, ses instincts, sont toujours excessifs.

En général, l'habitant de l'antique Séquanie réunit au flegme allemand le bon sens espagnol et la dissimulation italienne. Son imagination, à la fois rêveuse et caus-

tique, le pousse aux superstitions par l'attrait du merveilleux, et la sérénité de son jugement le conduit à l'étude des sciences exactes. Ce pays est la terre classique des géomètres, des mathématiciens, des artilleurs et des ingénieurs.

Ces traits s'expliquent par les origines diverses des Comtois. Ils ont la pensée rapide et l'expression très-lente; leur accent se traîne lourdement, et contraste avec le mordant de leurs phrases débitées avec une bonhomie apparente. Ils ont emprunté de leurs aïeux du Nord et de leurs voisins les Suisses un goût décidé pour faire des contes, et dans leur bouche tout prend la forme narrative. Endurants, calmes comme des Germains, ils sont vindicatifs comme des Espagnols, et comme rien n'est plus dissimulé qu'un Franc-Comtois, ils savent attendre, sans vous donner l'éveil, l'heure des représailles. Bien qu'ils aient la vanité outrecuidante des Castillans, il possèdent la plus grande simplicité extérieure, et cette bonne opinion qu'ils ont d'eux, enracinée au fond du cœur, se trahit par sa naïveté même. Je ne crois pas que nulle part on soit plus goguenard, plus *emporte-pièce*. On trouve là, jusque dans le menu peuple, des gens qui, sous une forme humble et douce, vous livrent en spectacle durant une heure sans que vous puissiez le soupçonner, tant leur malice est emmiellée; pendant ce temps, ils savourent avec un sérieux imperturbable le divertissement qu'ils se donnent. Les Comtois ne s'entr'aiment guère, et, avouons-le à regret, le trait dominant de leur naturel est l'envie. Ceci n'est point nouveau chez eux, et le cardinal de Granvelle raconte que, quand plusieurs de ses compatriotes réunis dans son antichambre entraient successivement dans son cabinet, chacun d'eux préférait, sacrifiant ses propres affaires, user le temps de son audience à dénigrer celui qui venait de céder la place, plutôt que de soigner ses propres intérêts.

Leur imagination vive et disposée à l'exaltation est en lutte perpétuelle avec leur jugement droit et inflexible. S'ils se plaisent à la fantaisie, en revanche ils n'estiment que les réalités, et leurs inclinations sont moins dirigées vers les arts que vers les récifs de la science. Sans être parcimonieux, ils sont économes, et leur persévérance mériterait de passer en proverbe.

S'ils se dépravent par hasard, ils vont sur la mauvaise route plus vite et plus loin que d'autres; leur adresse prodigieuse ne se fait point soupçonner, et l'on pourrait raconter, à l'appui de cette assertion, des histoires d'intrigants et de bandits, dignes d'étonner les plus habiles galériens. En somme, et malgré ces exceptions, on trouve là plus de probité et des principes de morale mieux affermis qu'ailleurs. La plaine, qui est peu religieuse, a des opinions modérées en politique, et la montagne, sauf au-dessus de Lons-le-Saulnier, est d'une piété solide, en même temps que ses opinions sont libérales jusqu'au radicalisme.

Il faut dire aussi que le servage, les corvées et la mainmorte ont duré dans le Jura jusqu'en 89, sur les immenses domaines de l'abbaye de Saint-Ouïan de Saint-Claude. Dès le milieu du dix-huitième siècle, un mémoire de Christin, attribué à Voltaire, avait paru en faveur de ces opprimés, dont Louis XVI adoucit le sort.

Les Comtois n'ont pas le sentiment artiste fort développé, et les jeunes gens que leur vocation appelle aux carrières d'intelligence, dénués d'encouragement dans

leur pays natal, s'envolent vers Paris dès qu'ils sentent leur force. Une autre cause développe en eux ce goût d'émigration. Les liens de la famille (ceci est un reste des mœurs des temps anciens) sont étroitement serrés dans cette province, et l'autorité conjugale ainsi que la puissance paternelle se ressentent encore aujourd'hui du despotisme des lois romaines. Or, comme de telles habitudes sont en contraste avec les idées d'indépendance de notre époque, la jeunesse supporte impatiemment un joug salutaire peut-être, et qui la préservait de bien des maux.

Le Comtois arrive à Paris plein d'une curiosité que son amour-propre le conduit à déguiser. Prompt à s'acclimater, il n'en conserve pas moins avec ferveur ses traits d'origine, et rien n'égale le dédain profond qu'il affecte à l'égard du Parisien. Loin de s'empresser de se mettre en quête de ses compatriotes, persuadé qu'on n'est jamais prophète en son pays, le Comtois qui est venu tenter la fortune s'isole et disparaît tout à coup. Il travaille dans son coin, cachant sa misère et ses déboires, confiant dans sa force, dans sa volonté, et il ne se manifeste à ses anciens compagnons qu'après la succès, investi du droit d'étaler un orgueil victorieux. Quelle que soit sa fortune, il garde les allures les plus simples, le costume le moins outrecuidant, et il est rare que la Franche-Comté gratifie la capitale de cette sotte décoration que l'on nomme un dandy. L'espèce en est méprisée, comme le mot qui la désigne (le Jurassien exècre les Anglais), et tout fashionable qui vient dans cette province exercer un emploi, ou chercher un mariage, avec l'intention d'éblouir par sa belle mine, turlupiné soudain d'une façon terrible, est voué à des ridicules mortels.

Le défaut capital du Comtois fraîchement débarqué est une susceptibilité pointilleuse; mais il est d'autres signes auxquels on le reconnaît toujours, quelque dépaysé qu'il puisse être : son accent d'abord, qui, loin de s'effacer, se caractérise de plus en plus avec l'âge; puis le tour particulier de sa phrase, et la facilité avec laquelle il se familiarise avec chacun. Au bout de deux ans de séjour à Paris, il y connaît tout le monde. De plus, un observateur rencontre en lui des traits presque imperceptibles, à l'aide desquels il le distingue partout. Il est sans exemple qu'un Comtois allant faire une visite ait négligé de se moucher en montant l'escalier; sa politesse à l'égard des domestiques est remarquable; et la solennité un peu roide avec laquelle il se présente ne l'abandonne guère. En quelque lieu qu'il se trouve, si on lui fait admirer un objet quelconque, il ne le verra point sans le toucher, et l'on a prétendu, avec justesse, qu'il avait les yeux au bout des doigts. Il se plaît à parler de lui, et trouve promptement l'occasion d'amener une conversation à des matières individuelles. Il est des vocables que le Comtois le mieux élevé abdique avec peine; ces termes étranges lui sont spéciaux. S'il lui tombe un grain de poussière entre les cils, il vous dit qu'il a *un cheuil dans l'œil*, et chacun de s'étonner, hors lui, que rien ne trouble. Une baignoire est pour lui *une balonge;* la gouttière, *une chaînette;* le ruisseau, un *gouillat;* les passages, *des trages;* un banneton, *une cancoine;* un seau, *une seille;* une personne extravagante, une *briole;* une toiture, un *couvert;* une petite fiole, une *topette;* une servante commère, *une cautaine.* Un four banal se nomme *four à cuire les seusses;* et, pour expliquer qu'il a fait cuire du pain tel ou tel jour, le boulanger vous dit fort improprement *qu'il a fait au four.* Cette locution ne paraît point risible

à Besançon, où l'on nomme les laitières des *femmes de crème*. Quelqu'un qui va çà et là, furetant, est un homme qui *queuille*, et, dans la bouche du Bisontin, le mot débraillé devient *dépennaillé*, ce qui, à proprement parler, signifie dépluné. Un Comtois a toujours la pincette à la main, il tisonne incessamment, et à chaque visite qui survient il demande une *bûche de bois* : ces deux mots ne vont pas l'un sans l'autre. Malgré ces vices de locutions, le bourgeois de la Franche-Comté n'a point la trivialité de ceux de Paris, et on ne l'entendra guère, à moins qu'il n'ait *épuré* son goût par les voyages, désigner sa femme sous le titre de *mon épouse*. De toutes les locutions qui lui sont propres, la plus remarquable, sans contredit, car elle résume un trait saillant de son caractère tenace, volontaire et dominant, est celle qui le conduit à user sans cesse du verbe vouloir dans les occurrences où ce mot autocratique est hors d'usage. Un Comtois hésitant entre deux démarches les plus sérieuses du monde ne dira point : Ferai-je ceci, ferai-je cela? faut-il agir de cette manière, ou de cette autre? Non, quels que soient l'influence qui le domine ou les avis qu'il a reçus, il demandera : « *Veux-je* aller ici ou là? *veux-je* m'opposer ou me soumettre à telle nécessité? » Il semble affirmer ainsi qu'il ne relève que de Dieu et de sa propre volonté. Le verbe vouloir s'ajuste à toutes ses idées, et remplace même le verbe aller dans certaines acceptions métaphoriques. Ainsi, dans une partie de cartes, si le jeu se présente bien, il s'écrie : « Je *veux* gagner cette fois. » Sur son lit de mort, dévoré par un mal incurable, il murmurera triste et la voix éteinte : « Las-moi, je sens bien que *je veux* mourir! »

Néanmoins, ces homme de fer sont accortes, sensibles et très-serviables, surtout pour les étrangers, qu'ils recherchent à Paris, et qu'ils évitent dans leur terre natale. Les Comtoises sont reconnaissables à leurs pieds assez forts, à la façon lourde dont ils sont attachés, et à la grosseur de la malléole interne. Elles ne peuvent traverser la rue sans se crotter, leur chale est toujours de travers, elles ont la taille courte. Elles portent volontiers un petit nez pointu, leur mâchoire inférieure est très-développée, leur tenue grave, et leur esprit moins acéré que celui des hommes.

Ces détails sont minimes, ces nuances peu accusées, mais on ne pourrait rendre les couleurs plus vives sans cesser d'être vrai. Les types provinciaux s'effacent de jour en jour, et l'habitant des départements, observé sur son propre sol, ne peut guère donner lieu qu'à une étude plus ou moins fine, fondée sur des minuties. Ce qui frappe le plus les commis voyageurs et les sous-préfets qui séjournent en Comté, c'est qu'on y mange des gaudes, sorte de bouillie de farine de maïs, assez déplorable au goût, comme tous les aliments très-sains. Cette substance est si inséparable du nom Comtois, qu'on ne saurait oublier d'en faire mention, bien qu'elle n'appartienne pas exclusivement à ce pays, et que les gaudes soient un peu germaines de la polenta des Piémontais. Les véritables signes distinctifs du Comtois se sont réfugiés dans le patois, disons mieux, dans les patois, car il y en a plusieurs : ces idiomes ont leurs poëtes et leurs légendes féeriques. La Wouivre, les gnomes, les fées, les dames vertes, blanches ou bleues, les follets, la femme sans tête, et le chasseur noir, jouent un grand rôle dans la mythologie comtoise.

Les esprits de la contrée tiennent encore leur sabbat à la *côte aux Fées*, dans

une grotte élevée de cinq ou six cent toises au-dessus du Val-de-Travers. C'est de là que s'élancent les déesses-maires, les trilbys, et la *tante Arie*, qui empêche les quenouilles et la vertu des filles de s'embrouiller ; c'est de là que part, la nuit de Noël, le chasseur de Scey-en-Warais, pour chevaucher parmi les nuages du ciel, escorté de ses chiens, de ses barons et de ses piqueurs, menant tous un bruit diabolique. C'est sans doute à la côte aux Fées que fut mis en cause et jugé le seigneur dont nous allons raconter l'histoire.

A quelques pas de Maiche, on découvre sous d'épais taillis de hêtres et de chênes, surmontés d'un sapin funèbre comme l'if d'un tombeau, quelques débris de murailles, quelques voûtes effondrées dont la gueule ouverte est remplie de terre et de ronces. Là s'élevait, au temps jadis, un superbe castel. Dans les souterrains de ce manoir enfoui, souterrains dont nul n'osa chercher l'entrée, un trésor enfermé dans un coffre de fer est placé, depuis dix siècles, sous la garde d'un cochon noir. Si l'on en croit le légendaire, ce fut jadis un brave et puissant seigneur que ce cochon-là ; mais il était si avide des biens de ce monde, qu'il rançonnait les abbayes et dépouillait les églises. Les fées daignèrent venger les saints. L'âme du sire de Maiche fut donc condamnée à revenir une fois par siècle dans son terrestre exil, enveloppée d'un cochon noir. Ainsi, tous les cent ans, l'esprit, accoutré de la sorte, sort des bois de Hâges et vient rôder aux environs des hameaux, une clef toute rouge à la gueule (la clef du trésor), dans l'espoir qu'un mortel osera la lui arracher d'entre les dents.

Il va sans le dire que le courage du vainqueur serait recompensé par les richesses du vieux baron, qui trouverait à son tour, après tant d'années, la délivrance de ses peines.

On comprend l'origine de cette fable, quand on se souvient que le porc et la truie, consacrés jadis à Cybèle, sont encore dans l'Inde l'emblème de la terre. Il s'agit toujours de la terre, quand Wishnou prend la figure d'un cochon. Ces superstitions nous ont été transmises apparemment par les Celtes, qui représentaient la Terre, divinisée chez eux, par l'animal qu'on lui sacrifiait. Ainsi les truies-filenses ne sont point des êtres dont on doive rire; ces divinités ont joui d'une grande considération parmi le peuple, ce qui explique ce dicton commun à la Suisse et aux montagnes du Jura :

En Dieu je mets tout mon espoir,
Et je demeure au cochon noir.

Les patois de la montagne sont inintelligibles pour le plat pays, et, dans la plaine même, un de ces idiomes n'étend pas son empire sur un territoire de plus de huit lieues. Il n'existe plus de costumes nationaux chez les Comtois, hormis dans l'ancien comté de Montbéliard et dans les *bresses* du Jura, où les femmes seules ont gardé les habits de leurs grand'mères.

Si le pays a conservé quelques restes de ses anciennes mœurs, c'est dans la haute montagne, où la féerie règne encore, où le souvenir des guerres de partisans du

dix-septième siècle se conserve et se transmet aux veillées d'hiver, à la clarté des feux de tourbes et de pives de sapin. Dans la montagne on trouve encore des familles qui, depuis plusieurs siècles, portent les mêmes prénoms, se marient entre elles, font de leur second fils un prêtre, ou de leur aîné un magistrat, tandis que les autres enfants, demeurés au logis paternel, le rebâtissent à mesure qu'il s'écroule, sont servis par leurs mères ou par leurs sœurs, et continuent, après leurs aïeux, le trafic des buis ou des fromages. Ces familles sont patriarcales, monastiques, et la longévité y est surprenante. On conserve souvent dans les archives de ces chalets des lettres de noblesse des archiducs Albert et Isabelle, ou l'anneau pastoral d'un ancêtre qui fut évêque, ou les œuvres de quelque ancien docteur né dans la chaumière.

Le Comtois est aujourd'hui parfaitement soudé au reste du royaume, mais les points de suture sont encore perceptibles. L'âpre rivalité de Dijon et de Besançon remonte aux temps des guerres françaises, et dans les villages limitrophes du duché de Bourgogne, un paysan partant pour le département de la Côte-d'Or dit encore : « Je vais en France. »

Dole n'a jamais pardonné à Besançon, qui lui a arraché en 1674 son parlement, ses écoles et son titre de capitale. Ces deux cités se haïssent mortellement.

Le Comtois serait dépeint d'une manière incomplète, si l'on ne consacrait quelques lignes au Bisontin, tant il diffère du reste de ses compatriotes. Sa ville autrefois ne faisait point partie de la Franche-Comté. Besançon, dont le gouvernement tenait à la fois de celui des villes anséatiques et de celui des anciennes cités grecques, était dans la province ce que sont, dans un royaume, les reines mères, qui n'ont ni maîtres, ni sujets, ni pouvoir, et que l'on courtise pour leur fortune. Noire comme un deuil éternel, elle se tenait lugubre sous ses créneaux, et sa physionomie était à la fois militaire et religieuse, comme elle l'est aujourd'hui.

Les gens de Besançon sont fiers et rogues. Ils avouent encore d'un air romanesque et dédaigneux que jadis ils furent Espagnols. Cependant ils ne l'ont été que pendant vingt ans, et leur ville, à laquelle l'ignorance donne sans cesse du Castillan, est la seule cité de la province que l'Espagne n'ait occupée que de 1654 à 1674. S'il est, dans ces contrées, un endroit réellement espagnol par la physionomie et par les mœurs, c'est, à coup sûr, Poligny. Le roi catholique avait établi l'inquisition dans la ville impériale; on y brûla des sorciers jusqu'en 1690.

Le Bisontin sort peu ; ses rues, toutes bâties en pierres de taille, sont noires, solitaires ; on n'y fait pas dix pas sans rencontrer un ancien couvent. La noblesse et la bourgeoisie ne se mêlent qu'à contre-cœur dans ces murs où l'on entend sans cesse le bruit des tambours et celui des cloches, où les églises se dessinent austères sur des rochers couverts de machicoulis et de bastions. Les Bisontins sont concentrés, vindicatifs, et l'on pourrait citer entre eux des haines héréditaires comme celles des Capulets et des Montaigus. Leurs femmes sont très-réservées, et la jalousie conjugale les tient parfois en chartre privée.

Besançon et ses habitants ont gardé leur physionomie germanique, et leur ancienne nationalité était profondément enracinée dans leurs cœurs; aucun trait ne

fera mieux comprendre la nature du Bisontin d'autrefois que l'anecdote suivante :

Le prince de Condé, étant venu à Besançon au commencement du règne de Louis XVI, fut harangué à la porte d'Arènes par le maître de la corporation des vignerons, nommé Ragot. C'était un petit homme audacieux et guilleret, mort il y a vingt ans presque centenaire. Nos cultivateurs furent réunis dans un banquet à l'hôtel de ville, par ordre du prince, qui s'avisa de demander au gouverneur si le roi était aimé dans la province. Le gouverneur (c'était Emmanuel de Durfort) fut forcé de confesser qu'il existait une race d'hommes attachée à l'Espagne, et d'ajouter que les vignerons étaient les plus enracinés dans cette vieille sympathie.

M. le prince eut l'imprudente et maladroite curiosité d'éprouver la vérité de l'assertion de Durfort. S'approchant donc de la table des viticoles échauffés par le vin, il leur adressa quelques mots gracieux, bien reçus par des cervelles animées; puis, saisissant un verre, il porta un toast à Charles-Quint.

Les vignerons pleurèrent d'attendrissement au souvenir du bienfaiteur de leur patrie. Ce grand nom fut proclamé avec enthousiasme, et la démarche du prince le popularisa tout à coup. On but ensuite à Philippe II, au duc de Lorraine, à l'empereur Joseph, au roi d'Angleterre, au pape; aucun prince régnant ne fut oublié. Voyant les convives bien disposés, M. de Condé proposa la santé de la reine, et on lui fit raison de bonne grâce (Marie-Antoinette était de la maison d'Autriche). Mais, dès que le prince eut prononcé le nom du roi de France, les verres demeurèrent cloués sur la nappe, et la joie disparut. Il était dur de reculer après avoir été aussi loin, et le prince, faisant un appel direct à la corporation en la personne de son chef, se tourna du côté de Ragot, et présentant son verre : « Mon brave, trinquons ensemble à notre cher souverain Louis le Bien-Aimé !

— *Ai!* répliqua Ragot d'un air patelin, dans son patois bousbot, *ai monseigneu, no ne saurins ; s'y beuva enco in co, las-moi, reneiderou!* »

Les guerres de la République et de l'Empire ont éteint cet ancien esprit de rébellion ; et depuis l'invasion de 1814, les Bisontins, dont l'étranger n'a pu prendre la ville, font profession, comme leurs compatriotes, d'une grande haine pour les Autrichiens. Toutefois, et ceci tient sans doute au vieux sentiment de leur nationalité, ils s'obstinent, en général, à froncer le sourcil à la vue de la porte Saint-Martin, offusqués, non sans raison, des mots *Sequanisque bis captis*, qui racontent la double défaite de leur pays.

Les Francs-Comtois ont pour leur patrie un amour qui ne s'éteint pas. Comme leurs goûts aventureux les éparpillent volontiers, durant la jeunesse, à travers le monde, ils vivent parfois jusqu'au soir en des contrées lointaines ; mais, d'ordinaire, ils reviennent mourir à côté de leur berceau, et on les entend s'écrier, avec orgueil, que nulle terre n'est plus splendide, plus riante et plus belle.

En effet, elle réunit toutes les productions des diverses contrées du royaume, et c'est avec justesse que Pélisson l'a surnommée un abrégé de la France, et la seule de ses provinces qui se puisse passer des autres.

FRANCIS WEY.

GRISETTE DE MONTPELLIER.

BERGER DES GARRIGUES.

LE CARACO

LE BASQUE

LE BASQUE.

Aux écrivains comme aux touristes en quête d'impressions exceptionnelles, aux artistes altérés de pittoresque, j'ai mission de signaler un peuple fort singulier, qui, faisant partie de la France, semble pourtant en être séparé par ses habitudes et son idiome. Placé dans une encoignure du royaume et au pied des Pyrénées occidentales, il a conservé en grande partie les mœurs qui lui étaient propres et la langue qu'il parlait dans des temps dont la date remonte à la plus haute antiquité. Ce peuple, vous le savez déjà, est le peuple basque, race particulière aux caractères fortement accentués, ainsi qu'aux allures les plus originales. Environ cent mille âmes forment le chiffre de cette belle et magnifique population, agglomérée plutôt que répandue dans trois petites contrées appelées le Labourd, la Soule et la Basse-Navarre, qui dépendent des arrondissements de Bayonne et de Mauléon.

En tête des caractères les plus saillants des Basques, jugés comme nation et comme individus, il faut placer leur idiome dit *eskuara*. C'est d'ailleurs, assurent-ils, l'indice manifeste de leur vieille origine dont ils se montrent extrêmement fiers. Il nous est inutile de rapporter à ce propos les graves discussions que la langue basque a enfantées ; ce sont contestations tuées, Dieu merci, et aujourd'hui il paraît prouvé qu'elle dérive de la même origine que le sanscrit liturgique et le tchuktschi, autre langue asiatique. Comme l'hébreu, l'eskuara réunit tous les caractères d'une langue-

mère dont les affinités sont aussi inexplicables que bizarres. On n'en saurait trouver de témoignage plus extraordinaire que celui-ci :

Prenez un Basque quelconque qui n'ait point voyagé, embarquez-vous avec lui et cinglez vers l'Afrique méridionale. Parvenu à la hauteur du Congo, terre classique de la traite et des dents d'éléphants, débarquez ensemble. Les nègres, selon leur usage, viendront à vous en poussant de grands cris. Lorsqu'ils approcheront, examinez votre Basque et le jeu de sa physionomie; la surprise et la joie s'y peignent et l'animent tour à tour. Il a reconnu et entendu le cri national basque, le *kikissai*, hennissement sauvage dont pas un cri un peu humain ne saurait approcher. Il y répond avec énergie et se précipite au-devant des nègres. Suivez-le de près, et vous le verrez bientôt au centre d'un groupe de nègres, interroger et répondre en eskuara. La conversation n'est pas tout à fait aussi réglée qu'entre compatriotes, on ânonne quelque peu ; mais enfin Basque comme nègres se comprennent à leur mutuelle satisfaction, et si ce n'étaient la couleur et l'horrible malpropreté de ceux-ci, le premier ne les quitterait pas sans efforts. Pour vous, spectateur muet de cette étrange scène, il est dès lors acquis que la langue du Congo a de grandes analogies avec celle du Labourd ou de la Basse-Navarre [1].

Qu'on veuille ensuite que le peuple basque ne se vante pas avec raison d'un idiome contemporain des langues que parlaient les Grecs et les Romains, et même probablement d'une origine plus ancienne encore, d'un idiome qui, s'il n'a pas toutes les richesses de ces langues, en a tous les grands caractères et toutes les grandes beautés. Un écrivain de ce pays a même prétendu, il y a quelques années, que l'idiome basque approche le plus de la langue que le Père éternel a inspirée à Adam. Mais les Basques ont ri les premiers de cette singulière assertion.

Fier et réservé, tout Basque veut être noble et traité comme tel avec déférence. Il y a dans son âme une impression naturelle, un sentiment profond de son illustre origine et de sa suprématie comme peuple. Si vous le rencontrez, n'attendez point de lui le premier salut, n'attendez pas que pour vous faire place, même au milieu du grand chemin, il s'efface de quelques pouces. Il refuse d'admettre pour égal tout homme qui n'est pas basque ; le préjugé de sa noblesse collective et traditionnelle ne le permet pas. Un prince de Tingri, ayant dit un jour à un Basque, qui lui parlait avec un ton de fierté, de se rappeler qu'il parlait à un Montmorency, dont la race datait de plusieurs siècles : « Nous autres, lui répondit le Basque sans s'émouvoir, nous ne datons plus. » Ainsi donc, en l'abordant dans sa maison, son *échaltea*, ne manquez pas de le qualifier de *Joan*, seigneur, car c'est le titre qu'il veut recevoir : l'oublier, serait blesser sa dignité d'homme libre et les convenances locales. Par cette politesse, vous gagnerez sa confiance et vous provoquerez sa franchise.

Jamais Basque de la campagne, des bourgs c'est différent, n'a refusé sa porte au voyageur demandant l'hospitalité. Dès que celui-ci est assis au foyer de la famille, sa personne devient sacrée, et, s'il le fallait, le Basque la défendrait au péril de ses

[1] Cette particularité, déjà signalée vers la fin du siècle dernier, a été constatée en 1822 par le capitaine d'un bâtiment négrier.

jours. Point de conversation importune, de questions indiscrètes venant mettre une sorte de prix à l'hospitalité accordée. L'étranger prend place à la table du maître de la maison, et un lit d'une invariable propreté lui est préparé. Le lendemain, à son lever, un hôte attentif l'attend pour lui servir de guide. Mais que le touriste trop sensible à des yeux féminins fort causeurs sache résister à leurs fascinantes promesses! que ses galanteries empressées, rarement dédaignées des Basquaises, n'éveillent point les soupçons d'amants mystérieux, jaloux et emportés, la vengeance des Basques ne se fait pas attendre, et plus d'un imprudent a payé de sa vie une hospitalité trop heureuse reçue dans la Soule, ce pays où l'amour et le ressentiment ont résisté même à l'empire du prêtre. Cependant, qu'il advienne bien ou mal de l'humeur enjouée et facile des jeunes Basquaises, elles ont en perspective un mariage à peu près certain. Les Basques, épouseurs quand même, en viennent d'ordinaire à ce dénoûment avec leurs bien-aimées, leurs *maithagorria*. Esclaves de leur parole et dédaigneux d'alliances étrangères, on les voit, au terme fixé, revenir des pays les plus lointains pour accomplir une promesse de mariage.

Joyeux vivants, et non moins grands festineurs qu'épouseurs, les Basques apportent une prodigalité folle dans leurs noces : noces de Gamache s'il en fut. Ce sont des repas indéfinis, des danses pareilles, des couplets improvisés, et puis encore des repas qui s'entremêlent et se succèdent sans aucune interruption pendant une semaine. Avant ces fêtes, s'accomplit un service solennel à la mémoire des ancêtres, devoir impérieux et prologue indispensable de la joie la plus désordonnée, auquel sont invités tous les voisins, parents et amis des deux familles. Après les noces et lorsque les époux, livrés définitivement à eux-mêmes, établissent leur budget, tout l'argent est quelquefois dépensé, et pour alimenter le ménage dans le courant de l'année, que reste-t-il?... Amour et travail, capitaux productifs, il est vrai, mais en raison fort inverse l'un de l'autre. N'importe! les époux lutteront joyeusement contre cet embarras, le surmonteront, et, parvenus au bout de leur carrière conjugale, ils passeront du même lit dans le même cercueil.

Une chose qui étonne tout d'abord, ce sont les rapports de deux époux basques et l'extrême réserve qui les caractérise. Un Basque tutoiera son ami, ses enfants ; sa femme, jamais, hormis les jours de fête. Bien plus, celle-ci reste debout pendant le repas du mari, le sert avec dignité et complaisance. Au dessert, elle s'assied près de lui, et cause en tirant dextrement de sa quenouille chargée de lin un fil magnifique, destiné à accroître encore la grande quantité de linge dont chaque ménage basque est pourvu. Plus loin, ses filles, filant la toile de leur trousseau futur, attendent pour rompre un silence respectueux, ou qu'elles soient interpellées par leurs prénoms ordinaires de *Maria, Gracieusa, Dominika,* ou que leur père ait quitté la table. Quant aux garçons, occupés au dehors à des travaux ou des jeux en rapport avec leur âge, il faut des occasions particulières pour qu'ils assistent au repas du chef de la famille. De cette exclusion traditionnelle est cependant excepté l'aîné des enfants, fille ou garçon, dont les droits sont toujours en vigueur dans le pays basque. Comme tel, il succède au père et à la mère dans leurs biens et prend d'avance le titre d'héritier. Son mariage se trouve ainsi subordonné à des arrangements de famille, et s'il contracte une alliance

d'inclination, son frère ou sa sœur puînée sont appelés à jouir de tous ses droits.

Cette antique coutume, que l'empire du Code civil n'a pu déraciner, ne contribue pas peu à entretenir la monomanie émigrante qui décime la population basquaise, et la pousse au delà des mers. Chaque année, plusieurs centaines de cadets basques se dirigent vers l'Amérique méridionale. Tous y vont chercher fortune, mais la plupart ne trouvent que privation ou affreuse misère. Au surplus, le Basque qui, par aventure, a réussi dans son émigration transatlantique, revient constamment au pays natal, où il reçoit le nom d'*Indien,* synonyme de riche. Il fait alors bâtir la plus belle maison du village, n'affiche aucune prétention aristocratique ; ses manières sont simples, ses goûts faciles, et il ne rougit pas de sa famille pauvre qu'il aime, accueille, aide sans ostentation. Indépendamment d'un bon nombre de piastres fortes, il a rapporté de ses longues pérégrinations sous la zone torride un teint d'acajou, un corps sec, une canne à pomme d'or, et l'habitude démesurée de la promenade, des cigares, des liqueurs et du café. C'est un homme qui a vu, disent ses compatriotes, et ils se pressent autour de lui, sollicitent ses conseils et l'écoutent disserter sur la traite des nègres, la culture du tabac, parler de Bolivar, du docteur Francia et du farouche Rosas. On comprend maintenant comment a été rendu irréprimable une récente émigration pour Montevidéo, dans laquelle des entrepreneurs recevaient du gouvernement de l'Uruguay une prime de 10 francs par Basquaise, et de 15 francs par Basque exportés.

Il faut, pour comprendre les actions du Basque, placer en première ligne et comme éléments enracinés chez lui, un amour du merveilleux porté à l'extrême, un désir de gain non moins exalté, et l'esprit le plus aventureux. De là résulte le penchant irrésistible à la contrebande signalé chez les Souletins grands ou petits; de même s'expliquent l'ancienne et redoutable piraterie des Labourdins, leurs expéditions maritimes jusqu'au détroit de Dawis, la guerre acharnée que les premiers de tous les navigateurs ils ont faite aux baleines, d'abord dans le golfe de Gascogne et plus tard dans les mers éloignées, enfin la découverte de Terre-Neuve, source de commerce si productive. Fataliste et dévot, frivole et grave, téméraire et superstitieux, le Basque se caractérise encore par une grande finesse, qu'il emprunte, dit-on, au Béarnais son voisin, avec lequel il est d'ailleurs en fréquente délicatesse. Je ne crois pas cependant qu'il emprunte à son voisin sa franchise devenue proverbiale. Chez lui s'établissent aisément ces haines de famille à famille, de village à village, inimitiés vivaces, héréditaires, éclatant comme une *vendetta* corse par des duels ou des guet-apens. Dans ces luttes souvent meurtrières, sont employés un couteau effilé, le *ganibet,* et un long bâton ferré, en néflier rouge, armes dangereuses et terribles entre les mains du Basque et sans lesquelles il ne marche jamais.

Mais veut-on pénétrer plus profondément dans l'intimité des sentiments du montagnard basque? Qu'on lui parle du *Bassa-Joan !* on le verra frémir et s'arrêter brusquement au milieu d'un couplet; il interrompra la danse, deviendra sérieux et rêveur[1]. A ce nom prestigieux, hommes et femmes, vieux et jeunes, sont

[1] Un Basque à qui nous avons soumis cet article juge que ce paragraphe sur le Bassa-Joan généralise trop

LA BASQUAISE.

saisis d'une terreur superstitieuse, que des souvenirs évoqués ou des récits de fraîche date ne peuvent qu'accroître. Le Bassa-Joan, c'est le seigneur sauvage, monstre à figure humaine, d'une taille colossale et d'une force surnaturelle; tout son corps est couvert d'un long poil lisse; il marche un bâton à la main et surpasse les daims à la course. Le berger qui ramène son troupeau à l'approche de l'orage entend-il répéter son nom de colline en colline, c'est Bassa-Joan! La marche cadencée d'un être invisible qui suit vos pas se fait-elle ouïr derrière vous, c'est encore Bassa-Joan!!! Qu'un noir fantôme aux yeux étincelants apparaisse soudain à l'entrée d'une caverne, ou qu'il se dresse menaçant et terrible dans les profondeurs d'une forêt, c'est toujours Bassa-Joan, que chaque Basque a rencontré au moins une fois, et dont il décrit le soir, devant le foyer, les traits hideux et les hurlements sauvages? Être fantastique, fruit de l'imagination ardente d'un peuple peu éclairé, le Bassa-Joan est le plus ancien comme le plus populaire des mythes pyrénéens. Les Basques y ont une foi des plus robustes, ainsi qu'aux sorciers, et principalement aux sorcières. Toute vieille femme, ou plutôt vieille fille, dont les yeux sont rouges, les dents couleur de pain d'épice et les oreilles sales, est réputée sorcière. Elle devient aussitôt l'objet d'une frayeur générale. Les jeunes filles prononcent des prières mystérieuses en passant à ses côtés, les enfants la fuient, les femmes la saluent avec un respect empressé, et les hommes lui deman-

une superstition locale. J'ai parcouru, nous écrit-il, une bonne partie de la France, et je ne crains pas de l'affirmer, le paysan le moins superstitieux est le paysan basque. Il arrose moins souvent son bétail avec l'eau lustrale fournie par le sorcier du voisinage, que le Parisien ne consulte la sibylle de la rue de Tournon. Les journées néfastes, les salières renversées, le nombre treize, et mille autres infirmités de nos hommes civilisés lui sont inconnues. Il croit en Dieu un peu plus que les hommes du Nord, par conséquent il craint moins le diable.

(*Note de l'Éditeur.*)

dent des exorcismes pour les bestiaux frappés de maladie. Enfin, les Basques admettent la possibilité d'ombres qui poursuivent la réparation d'un crime et demandent vengeance en unissant leurs imprécations aux mugissements de l'aquilon.

Voltaire, en voulant peindre les Basques d'un seul trait, n'a pas eu tort de dire : « C'est un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées. » Rien assurément n'approche de la passion que cette population manifeste pour la danse, et sa merveilleuse agilité est une qualité de nation devenue proverbiale. Pelouses ou plates-formes de rochers, chemins vicinaux ou grandes routes, tout lui convient pour improviser des rondes, des pas et des sauts cadencés par un fifre aigu et un instrument grossier ayant la forme de la lyre ancienne, garni d'un chevalet et de trois cordes sur lesquelles frappe l'exécutant; c'est là le véritable tambour de basque. Chaque jour, durant la belle saison et après le coucher du soleil, vous rencontrez dans la campagne des milliers de groupes infatigables qui battent le sol jusqu'à plus de minuit. Là, point d'instant d'arrêt, point de halte, des pas toujours uniformes et seulement variés par des sauts inouïs que les hommes exécutent avec des cris étourdissants, tandis que les femmes chantent en tourbillonnant sur leurs talons. La plus célèbre de ces danses est le *Saut basque*, ou le *Mouchico*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Pamperruque*, danse particulière à la ville de Bayonne. Toujours exécutée par des sujets d'élite, cette danse exige des costumes particuliers. On voit alors les Basques, vêtus d'habits élégants, ornés de festons, de rubans, de fleurs, déployer toute leur légèreté et la souplesse de leurs formes parfaites. Pour comprendre, toutefois, l'immense ardeur de ce peuple pour la danse et ses talents chorégraphiques, il faut avoir vu une fête patronale à laquelle ses gestes, ses éclats de voix, son costume donnent une couleur si originale. Cette foule, costumée d'une manière si pittoresque, ce bruit, ce mouvement, ces groupes entrelacés, cette surabondance de force, d'activité qui s'exhale en cris et bien souvent en rixes sanglantes, donnent à ces fêtes une physionomie qu'il est impossible de décrire.

Si quelque chose pourtant a le pouvoir de faire oublier au Basque la danse et le son de son tambourin, c'est le jeu de paume auquel il s'adonne de très-bonne heure avec une véritable frénésie. Cet exercice double ses forces, son adresse, et fait ressortir des avantages physiques dont il est avec raison très-fier. Les fêtes de village sont choisies habituellement pour le spectacle de la paume. Là se rendent, de plus de vingt lieues à la ronde, les célébrités de ce jeu, escortées par les populations de leurs communes respectives, et arrivant précédées de la musique nationale et de bardes improvisateurs, gagés pour chanter leurs exploits. Les individus qui excellent dans la paume jouissent d'une grande illustration, et le Labourd se souvient encore du fameux Perkain qui, réfugié en Espagne pendant la première révolution, apprend tout à coup que Curutchet, un de ses rivaux, annonce une partie de paume aux Aldudes. Perkain accourt, combat, triomphe, et franchit de nouveau la frontière, applaudi et protégé par sept mille spectateurs. Chacun sait aussi, dans la Basse-Navarre, l'épisode de quinze soldats basques, qui, partant des bords du Rhin sans permission, viennent jouer à la paume à la fête de leur commune, y remportent la victoire, rejoignent ensuite leur régiment à Austerlitz, et se compor-

tent de telle sorte à cette mémorable bataille des trois empereurs, qu'amnistie leur fut accordée du crime de désertion. Dans les joutes de la paume, provoquées souvent par des espèces de cartels et accompagnées de paris considérables, des témoins ou juges du camp veillent à ce que les règles du jeu soient observées, et prononcent sur les coups douteux. Habillés à la légère, chaussés de sandales ou d'*espartilles*, un gantelet de cuir à la main, les joueurs prennent champ dans un vaste cirque, se défient, courent, bondissent en se renvoyant une balle dure, élastique et pesant jusqu'à seize onzes. Quand les jeux sont terminés, les paris s'acquittent, et le vin tiré se consomme. C'est alors que les bardes entrent en exercice et entonnent leurs couplets triomphateurs ; mais si l'un d'eux, trop caustique, offense les vaincus, ses chants deviennent le signal d'une rixe très-grave : les *ganibets* sont tirés, les bâtons ferrés saisis, et le sang ne tarde pas à couler... ! Quand la colère est assouvie et la mêlée dispersée, les battus vont se faire panser avec l'espoir d'une revanche prochaine... Ainsi s'engendrent et se nourrissent la plupart des rivalités qui divisent profondément les habitants du pays basque.

Quoique vif, spirituel, orgueilleux de sa nationalité et pourvu d'une langue restée la même depuis deux mille ans, le peuple basque n'a point de littérature nationale à présenter. Pour en trouver quelques rares et informes monuments, il faut en appeler à des mémoires d'élite ou s'adresser à certaines familles qui les conservent presque toujours en manuscrits comme un patrimoine spécial transmis d'âge en âge. Les moins difficiles à se procurer sont des pièces dramatiques, appelées *Pastorales*, assez semblables à nos anciens mystères. A part quelques épisodes empruntés à la Bible et à la mythologie, les souvenirs de Roland, ceux des chevaliers de la Table-Ronde, de Clovis, d'Alaric, de la guerre des Maures, de Napoléon, fournissent matière à ces productions théâtrales qui ont leur règle poétique aussi inflexible que celle des trois unités l'était autrefois pour nous. Aujourd'hui encore, tout sujet doit être taillé sur le même patron et d'après les lois imprescriptibles de la pastorale, dont les modernes interprètes passent huit mois de l'année à tricoter des bas de laine auprès de leurs vaches, et les quatre autres à chasser l'isard et la palombe. C'est pendant les huit mois de garde près de leurs troupeaux que ces pâtres, imbus des traditions du moyen âge, dont leur imagination s'enflamme dans la solitude, élaborent des drames héroïques où l'esprit martial du Basque prend un essor incroyable. Deux ans souvent avant la représentation d'une pastorale, on en jase dans le pays, et quand arrive le grand jour scénique, des milliers de spectateurs sont rendus de bonne heure devant un théâtre dressé en plein vent dans la vaste clairière d'une forêt pyrénéenne. La flûte, le fifre, le tambourin, instruments de prédilection, composent l'orchestre. Pour partie accessoire et obligée, sont des cavalcades d'empereurs et de Sarrasins évolutionnant d'abord sur une pelouse, puis s'élançant d'un seul bond et en mesure sur le théâtre, après avoir successivement mis pied à terre. La pièce commence invariablement par un long prologue ou récitatif dont la prosodie rappelle la mélopée grecque. L'auteur ou l'un des acteurs y donne l'esquisse du tableau qui va être déroulé sous les yeux des spectateurs, et termine en invoquant leurs sentiments religieux. Tous les colliers de perles, les pana-

ches, les chaînes d'or, les costumes du pays sont mis à contribution pour donner du luxe et de la pompe à ce spectacle d'un autre siècle. On a vu naguère, dans l'une de ces pièces, Alaric, l'indomptable chef des Goths, habillé en capitaine de la garde nationale, le chapeau surchargé d'un obélisque de fleurs ; trois martyrs du roi Hérode, portant un habit noir à la française, avec jabot, manchettes, boucles et crêpe noir au bras ; enfin le bourreau qui devait les occire, affectant toute la gravité d'un bourgmestre hollandais, et affublé d'une robe à manches rouges et à fond mi-parti de violet et de rouge. A la mise en scène et aux représentations de ces mystères préside une manière de régisseur nommé le *régent*. Le plus illustre, en ce moment, est un savetier de Tardets, appelé Saffores. Sans lui, aucune pastorale ne saurait être honorablement rendue dans le pays basque. Comme régent, il communique les traditions dramatiques dont il est dépositaire, enseigne la déclamation convenue, copie les rôles qu'il arrange, et crée au besoin ; puis, lorsque l'instant de la représentation est arrivé, vous le voyez s'effacer pour aller occuper le modeste et pénible office de souffleur. Mais, chose plus extraordinaire, c'est que des jeunes filles se travestissent en hommes pour jouer les mêmes pastorales ; elles dépouillent résolûment la timidité de leur sexe, et singent d'un sérieux fort comique les airs terribles et démesurément vainqueurs dont les sous-officiers des garnisons voisines leur ont donné les premières leçons.

Les savants du pays basque sont presque tous ecclésiastiques et curés de leurs villages. La plupart ont composé des dissertations sur l'histoire des Ibères et des Cantabres, dont les Basques actuels paraissent issus en ligne fort directe. L'un d'eux professe actuellement un cours sur les mystères de l'alphabet, dont les principes sont fort originaux. Qu'on me permette d'y initier le lecteur. « Lorsque Adam, me disait « ce curé, contempla pour la première fois sa compagne chérie, à peine sortie des « mains de son créateur ; à la vue d'un si brillant chef-d'œuvre, quelle dut être sa « première expression ? — Il s'écria sans doute, lui répondis-je : Que tu es belle ! — « Pas du tout, reprit le digne pasteur ; il éleva ses mains vers le ciel et s'écria : A ! « Ce fut la première lettre prononcée. Pour ne pas en perdre le souvenir, il traça « sur le sable deux lignes obliques dont la conjonction vers le haut formait un angle « aigu ; et, afin de compléter l'emblème d'une indissoluble union, il fortifia le point « central de ces deux lignes par une petite barre horizontale ; et ce fut aussi la pre- « mière lettre écrite.

« Voyons la seconde. Lorsque Adam eut perdu par sa désobéissance le glorieux « privilége dont il avait été doué lors de la création, il était inconsolable ; mais « Dieu, voulant ranimer son espoir, lui fit connaître, à l'aide d'une ligne perpendi- « culaire, accompagnée de deux demi-cercles, que son créateur s'abaisserait du haut « des cieux, et viendrait s'enfermer dans le sein d'une créature issue de sa propre « race. Pour perpétuer ce gage précieux de bienveillance, Adam traça sur le sable « la lettre B. »

Je ne pousserai pas plus loin la théorie descriptive du bon curé basque, chaque lettre vaut un chapitre de l'Ancien Testament, et je laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter ce curieux recueil.

En mettant le pied dans le pays basque, l'observateur remarque d'abord la fierté des indigènes : elle apparaît dans leurs regards, perce dans leurs traits, et se manifeste dans toute leur attitude. Bien différents des paysans des autres contrées, les Basques marchent toujours la tête haute, les épaules effacées et d'une manière on ne peut plus résolue. L'énergie du front, la noirceur des sourcils et le reflet de sang qui colore l'œil du Basque donneraient un aspect assez farouche à sa physionomie, si elle ne respirait un certain air de franchise mêlée de gaieté. Au reste, la tête de ce montagnard offre dans ses parties supérieures une coïncidence frappante avec celle des oiseaux de proie. On ajoute même que certains disciples de Gall se permettent de croire que le crâne du Basque présente des proéminences ayant pour siéges quelques instincts destructeurs. Comptons bien vite cette assertion au nombre des erreurs phrénologiques, car rien ne la justifie.

Grand, élancé, agile, nerveux, le Basque est plein d'animation ; il porte les cheveux longs, comme attribut de noblesse et de liberté séculaires. Son teint brun, ses yeux noirs, que la colère ou la joie font étinceler, impriment à son *facies* une grande mobilité d'expression. Qu'il parle, c'est à grand renfort de gestes et de brusques intonations ! Fanatique de ses antiques usages, il aime peu l'agriculture, en dédaigne surtout les nouveaux instruments, et, comme un véritable enfant d'Abraham, il se livre de préférence aux soins des troupeaux. Quoique essentiellement courageux, c'est avec regret qu'il se soumet à la discipline militaire : il lui faut d'ailleurs des chefs de son choix, des Harispe, qui le comprennent et sachent guider sa fougue impétueuse. Assez querelleur dans l'état normal, le Basque n'est plus du tout maniable s'il a trop souvent en recours au vin de Peralta, qu'il apporte d'Espagne par contrebande. Sa fureur est alors sans bornes ; il frappe du bâton à tort et à travers, et joue du couteau en aveugle.

Une veste bleue en drap ou en velours, des pantalons de la même étoffe, une chemise toujours très-blanche, voilà le fond du costume du Basque. Comme agrément indispensable, il se pare d'une ceinture en soie rouge tournée sept à huit fois autour du corps, et dans les plis de laquelle il glisse sa pipe en terre, sa bourse, et quelquefois son couteau, instrument docile de ses emportements furieux. Des sandales garnies de grelots lui servent de chaussure, quand il doit exécuter quelque danse nationale ; à son col est une cravate à la batelière, et sur l'oreille un béret bleu. C'est dans cet équipage leste, coquet et fort bien porté par les jeunes gens, que les Basques se rendent, par groupes de dix à douze, aux foires et marchés de Saint-Jean-Pied-de-Port, de Mauléon, de Hasparren et de Bayonne. Ainsi, du 15 au 20 août, ils descendent du Labourd, de la Soule et même de la Basse-Navarre, aux bains de mer de Biarritz. Chaque année, cette époque est pour eux un temps de loisir et de bonne chère, pendant lequel ils prennent deux, trois, et jusqu'à quatre bains par jour. Il faut surtout voir, à cette côte dangereuse qui a reçu leur nom, Basques et Basquaises demi-nus, se tenant par la main sur une seule ligne pour résister aux lames, chantant de lentes complaintes et lançant de temps à autre au milieu des rochers leurs cris sauvages et étourdissants. Le mouvement est alors perpétuel de la plage à la côte, et de la côte au village ; c'est un

pêle-mêle de sons insolites et véritablement étranges pour des oreilles françaises.

Le noir, couleur nationale des Cantabres, dominait jadis presque exclusivement dans la toilette des Basquaises; mais aujourd'hui que la contagion des innovations en a perverti l'usage, jupe, corsage et fichu ont des couleurs très-variées. Le tablier cependant, et le mantelet, spécialement réservé pour se rendre à l'église, doivent encore rester noirs. Pour coiffure, les jeunes filles portent un mouchoir de couleurs éclatantes et flottant par derrière; les jours de fête, il est remplacé par du linon artistement noué sur le front, que couvre encore un chapeau de paille enrubané. Plus sévèrement ajustées, les femmes mariées portent dans quelques cantons la *sabanilla*, espèce de carré blanc assez disgracieux.

De tout ce qui précède, ne concluez pas néanmoins que la race basque soit incapable de prendre un rang fort distingué dans la littérature et les sciences. A cet égard, preuves sont faites du contraire, car le sang basque a produit un contingent très-respectable de philosophes, d'historiens, de poëtes, de publicistes et de jurisconsultes. Tous, élevés loin de leur pays natal, se sont servis des langues française, espagnole ou latine, mais en imprimant à leurs œuvres le cachet incisif qui distingue l'esprit national. En ce moment, MM. d'Abbadie frères, deux savants et intrépides voyageurs, jettent, par leurs explorations en Abyssinie, le plus vif éclat sur le nom basque. Animés d'un zèle ardent pour les progrès de la cosmographie et de l'histoire, ils y consacrent leur fortune et leur existence. Comme hommes politiques, il faut citer le ministre Garat, qui était d'Ustaritz ; M. Chegaray, d'origine basque, et aujourd'hui député de l'arrondissement de Bayonne ; comme gloire militaire, le lieutenant général Harispe, compté par la Basse-Navarre au rang de ses plus belles illustrations, d'abord commandant d'un bataillon de chasseurs basques dont la bravoure ne sera guère oubliée sur la frontière, et ensuite l'une des braves épées de la république et de l'empire. Les Basques regretteront longtemps un savant modeste, l'abbé Darrigole, mort à la fleur de son âge, supérieur du séminaire de Bayonne, et auteur d'une excellente *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*. Et dans la marine donc, quel peuple peut se vanter d'avoir produit des hommes plus intrépides que Renaud d'Elizagaray, l'inventeur des galiotes à bombes pour le bombardement d'Alger sous Louis XIV ; que Cépé, ce hardi corsaire de Saint-Jean de Luz; que les Labourdins, jadis surnommés *loups de mer?* Aujourd'hui, les Basques n'ont plus de marine; mais ils sont rois encore à Terre-Neuve, et les navires les plus heureux à la grande pêche sont ceux qui comptent les enfants du Labourd pour équipage. Pourquoi donc aujourd'hui, dans cette contrée si originale et si belle, le voyageur rencontre-t-il à chaque pas des villages entiers abandonnés et tombant en ruines? C'est qu'un fléau, que ne connaissait pas le siècle passé, vient chaque année lui enlever des familles nombreuses, et le dépeuplera en entier si on n'y prend garde. Ce fléau, c'est l'émigration et la traite pour les colonies d'Amérique!

Victor GAILLARD.

BEAUCERON.

LE BEAUCERON.

Le voyageur qui part de Chartres et se dirige vers Orléans, après avoir un instant côtoyé les bords de l'Eure, voit tout à coup se dérouler devant lui d'immenses plaines, entièrement dégarnies et plates, où n'apparaissent que de loin en loin quelques chétives bourgades, et qui, pendant l'hiver, offrent, au dire de Chateaubriand, une image assez exacte des déserts de la Judée. Ce pays, dont l'aspect est si monotone et qui paraît si pauvre, a mérité pourtant, par la richesse et la quantité des céréales qu'il produit, d'être surnommé *le grenier de la France.*

Le joyeux auteur de *Gargantua* raconte que son héros, traversant un jour ces vastes campagnes, alors couvertes d'antiques forêts druidiques, eut la fantaisie d'y faire une halte et s'étendit sur la cime des arbres comme sur un lit de gazon. Mais, pendant la nuit, sa jument, qu'il avait laissée paître en liberté, pour se débarrasser des mouches bovines et des frelons, «desguaîna sa queue, et si bien, s'escarmouchant, «les esmoucha, qu'elle en abbatit toute la forest, comme un fauscheur faict d'herbes.» En sorte que cette campagne, si richement boisée la veille, se trouva le matin com

plétement défrichée : ce que voyant, maître Gargantua «y print plaisir extrême et «dist à ses gens : *Je trouve beau ce,* dont feut depuis appelé ce pays *la Beauce.*»

Quoi qu'il en soit de cette étymologie toute rabelaisienne, c'est, en effet, une belle contrée que la Beauce. Lorsque, au printemps, ses champs fertiles se couvrent de verdure et ne présentent partout aux yeux qu'une mer ondoyante de blés en herbe, où se montre parfois seulement quelque croix solitaire ou la svelte tourelle d'un moulin à vent, on se recueille malgré soi dans une sainte et douce admiration, on comprend et partage au fond de l'âme toutes les espérances du laboureur ; et quand les chaleurs de l'été sont venues jaunir les épis, quand ces moissons, qui doivent nourrir tant de milliers d'hommes, déploient majestueusement leur tapis d'or autour d'un horizon d'azur, c'est un spectacle imposant, magnifique, et devant lequel on demeure en extase, comme à la vue de l'immensité !

Un poëte qui ne trouvait rien à chanter dans cette grandiose nature, et que Virgile, son maître, eût renié hautement, a décoché ce trait brutal contre la Beauce :

Belsia, triste solum, cui desunt bis tria tantum :
Colles, prata, nemus, fontes, arbusta, racemus !

boutade que le bon Andrieux a traduite en ces vers :

Le triste pays que la Beauce !
Car il ne baisse ni ne hausse ;
Et de six choses d'un grand prix :
Collines, fontaines, ombrages,
Vendanges, bois et pâturages,
En Beauce il n'en manque que six !

Soyons plus juste et reconnaissons que l'utile y vient compenser l'agréable. Sans doute la Beauce n'a rien de pittoresque, rien qui soit fait pour charmer le touriste ; mais elle donne à Paris, nous dirons presque son pain quotidien ; tous les jours elle verse sur lui les trésors de la vie, amassés dans son sein ; et cette terre productive, nourricière, bienfaisante, nous semble belle de la beauté d'une mère. — S'il nous fallait d'ailleurs, sous un autre rapport, en faire apprécier le mérite, nous pourrions invoquer le témoignage si véridique, comme on sait, des chasseurs parisiens, qui chaque année font irruption dans ces plaines où s'engraissent pour leurs plaisirs tant de perdreaux et de lièvres. Mais nous craindrions que le récit des prouesses de ces messieurs ne dépassât de beaucoup les bornes qui nous sont imposées par notre éditeur. Honni soit qui mal y pense !

Le paysan beauceron, dont nous nous proposons d'esquisser la physionomie, possède les qualités plus précieuses que brillantes du sol fécond qu'il habite. C'est un homme simple, ignorant tout à fait de ce qu'on appelle les belles manières, grossier même, si l'on veut, mais actif et laborieux comme l'abeille, économe et prévoyant comme la fourmi, un homme utile, en un mot, et ce titre en vaut bien d'autres. Il

nait laboureur : c'est son instinct, sa vocation, et, robuste enfant de quelque ferme, il essaye ses premiers pas dans le dur chemin de la vie, en courant, pieds nus, à travers les guérets ou par les rues caillouteuses de son village. De bonne heure il apprend à guider la charrue, à tracer un sillon, car chaque métairie est comme une ruche, d'où les oisifs sont exclus. Il acquiert ainsi dans les rudes travaux des champs une vigueur peu commune, et ses traits, brunis par les rayons du soleil, ont quelque chose de sévère et d'accentué qui respire la plus mâle énergie.

Les habitudes réglées des campagnards de la Beauce contribuent surtout à entretenir cette fleur de santé qui les distingue du citadin.—Levés avec le jour, ils se couchent avec lui, comme l'oiseau du bon Dieu, qui fait son nid sous leur chaume; et n'étaient les longues veillées d'hiver, où les femmes se rassemblent et vont filer dans les étables, ils n'auraient jamais recours à d'autre lumière que celle du soleil; car, après la grêle, qui détruit sur pied leurs récoltes, ce qu'ils craignent le plus, c'est le feu, qui consume le blé dans leurs granges. Chez eux, toute heure a son emploi, toute chose revient à son temps; chaque saison les retrouve préoccupés des mêmes

soins, courbés sur l'aire ou penchés sur la glèbe; et ce labeur méthodique et continuel rend leur existence uniforme comme la nature dont ils sont entourés.

Leur nourriture, plus que frugale, se compose invariablement de pain bis, — du pain bis, eux qui nous en donnent de si blanc! — de légumes et de fromage avec de l'eau à discrétion, pas toujours cependant, attendu qu'en été les mares se dessèchent vite et que les puits se tarissent quelquefois. La viande n'entre dans leurs repas qu'aux fêtes carillonnées ou pendant la moisson; et c'est ordinairement du lard aux choux, pour ne pas dire des choux au lard : mais, qu'importe, leur sobriété s'en contente; le fermier lui-même, quelle que soit sa fortune, ne fait pas meilleure chère; point d'exception pour lui. Cette frugalité, devenue proverbiale, fait dire encore au caustique curé de Meudon que les gens de la Beauce «desjeunent de baisler, et s'en «trouvent fort bien, et n'en crachent que mieulx.» — Maîtres et domestiques s'asseyent patriarcalement à la même table et vivent entre eux sur le pied d'une égalité parfaite. Aussi dans presque toutes les fermes, les principaux serviteurs vieillissent sous le harnais et se transmettent de père en fils comme de véritables immeubles. Il n'est pas rare de voir des garçons de labour attachés depuis cinquante ou soixante ans à la même exploitation. Combien de fois, dans un pareil nombre d'années, le char de l'État change-t-il de conducteurs ?

Les Beaucerons n'ont point, à proprement dire, de patois; mais ils parlent un langage corrompu, semé parfois de traits assez bizarres et tout plein de vieilles locutions qui s'accordent bien avec leurs vieilles habitudes. Ils ont la voix haute et chantante, l'accent traînard, presque autant que celui des Normands, et donnent aux syllabes finales des sons particuliers, qui ôtent à leur prononciation toute élégance et toute noblesse. — La proximité de la capitale et les fréquents rapports du cultivateur avec les villes voisines, où il opère la vente de ses grains, tendent à faire disparaître chaque jour l'originalité de son costume. Toutefois sa tournure est encore assez caractéristique pour qu'on n'ait pas à s'y méprendre. — Voyez cet homme au teint hâlé, coiffé d'un feutre à larges bords, dont le reflet rougeâtre atteste les services, couvert d'une blouse grossièrement brodée autour du col et trop courte pour cacher les vastes pans d'un habit de gros drap, qui tombe jusque sur les guêtres de toile blanche où ses jambes sont emprisonnées; il tient un bâton noueux suspendu à son bras par un cordon de cuir, et le talon de ses souliers ferrés presse le flanc de sa monture normande, qui porte en croupe le picotin d'avoine obligé. Chacun des piétons qu'il rencontre le salue, en l'appelant par son nom, comme une vieille connaissance, et, tout en marchant, échange avec lui quelques mots sur le prix des céréales ou sur les résultats que promet la récolte, le tout dûment assaisonné de proverbes, d'axiomes et de dictons sentencieux à la Mathieu Laensberg... — c'est un fermier beauceron qui se rend à la halle de Chartres, dont les clochers se dessinent au loin dans la brume, pareils à deux éteignoirs gigantesques.

Grâce à la civilisation, qui a porté le goût du comfortable jusque dans les chaumières, les gros métayers ont adopté déjà pour la plupart une manière de voyager plus commode, et ne craignent pas de s'aventurer en cabriolet dans les ornières éternelles de leurs routes vicinales. Que sera-ce lorsque le chemin de fer projeté de

Paris à Tours vivifiera ces déserts de la Beauce, lorsque la vapeur en aura fait, pour ainsi dire, un des faubourgs de la capitale ?... Certes, on peut espérer qu'alors ces bons paysans, régénérés dans leurs mœurs et dans leur caractère, n'offriront plus rien d'excentrique à l'œil de l'observateur. Hâtons-nous donc de les dépeindre tels qu'ils sont aujourd'hui, et Dieu veuille que demain ce soit de l'histoire ancienne !

En arrivant à la ville, le laboureur, que ses voitures ont précédé, suivant l'usage établi depuis un temps immémorial, confie la vente de son blé à des femmes organisées en corporation et qu'on nomme assez lestement *leveuses de culs de pouche*, parce qu'elles sont chargées de lever le sac lors du mesurage; puis il s'en va tranquillement faire ses emplettes, renouveler ses baux ou payer ses fermages. Les leveuses, moyennant une faible rétribution, procèdent, en son absence, à la livraison du grain, dont l'acheteur remet immédiatement le prix entre leurs mains. Le soir, après l'heure du marché, le cultivateur vient recevoir des leveuses l'argent qu'elles ont touché pour lui, et, bien que fréquemment il se vende en un seul jour sur la halle plus de dix mille quintaux de blé, la probité de ces femmes est si grande et l'ordre qui préside à leurs opérations si admirable, que presque jamais, dans leurs comptes, on ne voit de confusion ni d'erreurs; et lorsque par hasard il s'en trouve, la corporation entière couvre le déficit. Ce mode de vente tout particulier, en facilitant les transactions commerciales, épargne des moments précieux au laboureur, toujours fort avare de son temps, et qui, dans sa bonhomie, considère comme perdu celui qu'il passe loin de sa campagne. La vente du grain est la seule, du reste, qui se

fasse par intermédiaire. Les marchands de volaille, variété importante de l'espèce beauceronne, attendent la pratique, tranquillement assis sur leurs grandes cages d'osier, où gloussent pêle-mêle les poules et les dindons. Sur ce trône fragile, et qui a son duvet comme les autres, ces rois de la basse-cour montrent une figure débonnaire, qui prévient tout à fait en leur faveur. Néanmoins, il ne faut pas trop se fier à leur simplicité apparente : ce sont de fins matois, ayant bec et ongles, et qui savent très-bien plumer le chaland.

Le marché au beurre et aux œufs offre dans son genre un coup d'œil assez pittoresque. De chaque côté de la rue où il se tient, les paysannes, uniformément revêtues d'une grosse couverture de laine bleue, se rangent debout et côte à côte, tenant leurs paniers suspendus en guise d'éventaires, tandis que les chefs de cuisine et autres officiers de bouche circulent au milieu, vont de l'une à l'autre, et semblent passer en revue ce bataillon féminin. Mais, au bout de quelques heures, quand l'inspection des paniers est faite, c'est-à-dire quand le beurre et les œufs sont vendus, la retraite sonne, et chaque paysanne se hâte de retourner au village, qui sur son âne et qui sur sa charrette.

La ville est un séjour qui déplaît souverainement à ces gens rustiques : ils s'y trouvent mal à l'aise; habitués aux travaux manuels et pénibles, ils ne voient, pour la plupart, dans les citadins, que des désœuvrés et des paresseux, la pire chose du monde à leur gré. Aussi ne viennent-ils au chef-lieu que lorsqu'ils y sont expressément appelés par leurs affaires, c'est-à-dire les jours de marché, à l'époque des échéances de leurs fermages et des landits, qu'on nomme en dialecte beauceron les *loues*.

Ces espèces de foires ont lieu, à Chartres, le lendemain de la Saint-Jean et de la Toussaint. Il ne s'y vend ni blé, ni laines, ni denrées d'aucune nature, ni chevaux, ni moutons, ni quadrupèdes quelconques; mais, en revanche, il s'y fait un immense trafic de chair humaine, et sous les portiques mêmes du vieux temple chrétien que montre avec orgueil la capitale de la Beauce! La loue est un marché où l'on n'expose que des bipèdes, un bazar d'hommes et de femmes, dont l'aspect n'a d'ailleurs rien d'oriental. Le fermier qui, pour le service de son exploitation, a besoin d'un certain nombre de domestiques ou de journaliers, se rend à l'heure dite sur la place où cette sorte de marchandise est étalée, tourne autour des groupes, estime des yeux et fait son choix, après avoir, bien entendu, débattu le prix du *louage*, qui, pour un homme, est d'environ cent cinquante francs par an, et pour une femme, de soixante-dix à quatre-vingts, suivant la qualité. Or, il ne faut point là de Géorgiennes à la peau blanche et satinée, aux cheveux noirs, aux yeux humides : il ne s'agit nullement de pourvoir des harems. Au contraire, les femmes qui se rapprochent le plus du genre masculin, à la figure basanée, aux membres trapus, sont les meilleures et les plus appréciées; de même que les hommes solidement construits, musculeux, robustes, se débitent beaucoup plus vite et avec de notables avantages.

L'embauchage des moissonneurs, qu'on désigne dans le pays sous le nom peu euphonique d'*oûtrons*, a lieu également, chaque année, aux approches de la récolte, et cela se maquignonne de la même manière que nous avons dite, laquelle n'est, à coup sûr, rien moins que poétique. Nous ignorons si les moissonneurs des marais

LAITIÈRE BEAUCERONNE.

Pontins, dont Léopold Robert nous a fait un si charmant tableau, et qui inspirèrent autrefois Virgile, ont en réalité les mœurs séduisantes et les formes gracieuses qu'on leur attribue; nous ne savons s'ils prennent des poses académiques comme on veut bien leur en donner : mais quand on voit, aux portes de la Rome moderne, les oûtrons de la Beauce, avec leurs grands chapeaux de paille brute, leurs sabots rouges garnis de foin, et leurs vêtements aussi grossiers, aussi lourds qu'eux, quand on les voit surtout à l'œuvre, ces hommes qui, pour si peu de lucre, vont arroser la terre de tant de sueurs, sans doute on ne peut trop les estimer et les plaindre; mais on se demande si les moissonneurs pimpants qu'on nous montre ne sont pas de pures fantaisies d'artiste, des créations imaginaires, comme les bergers de ce bon M. de Florian.

Les fermiers, en qui pour nous le type beaucéron se résume — bien que les meuniers soient aussi très-nombreux dans la Beauce, — ont, il est vrai, des façons moins abruptes et des manières plus rondes que les travailleurs qu'ils emploient; mais ce sont, après tout, des gens fort positifs, et qui, franchement, ne prêtent guère aux pastorales.

Leur esprit dominant est l'esprit de routine : ils préfèrent la pratique à la théorie, et se roidissent contre toute espèce d'innovations. Aussi les comices agricoles ont-ils grand'peine à se naturaliser chez eux, ce qui n'empêche pas cependant que la Beauce ne soit un des pays les mieux cultivés de la France.

Comme citoyen, le fermier remplit ses devoirs en tant qu'ils ne gênent pas la marche de ses travaux, car il subordonne tout à cet intérêt majeur, moins dans une pensée d'égoïsme que pour l'acquit de sa conscience. Par exemple, durant la moisson et jusqu'à la rentrée totale des grains, on l'appellerait vainement à siéger sur les bancs du jury : en dépit de l'amende, il n'y paraîtrait pas. Aussi les assises du département font-elles officieusement vacances tant que dure la récolte des blés.

Un jury composé de paysans beaucerons use toujours largement des *circonstances atténuantes;* il n'est qu'un crime pour lequel jamais on ne le voit en admettre : malheur aux incendiaires! ils trouvent dans le cultivateur un juge impitoyable, et qui se hâte de les punir aujourd'hui, pour ne pas être leur victime demain. Les incendies ne sont, en effet, que trop fréquents dans la Beauce : c'est la vengeance du pays. Au lieu de s'attaquer à la vie de son ennemi, on s'en prend à ses granges; on ne le tue pas, on le ruine.

Un riche laboureur est nécessairement le maire de son endroit et le chef d'une compagnie de garde nationale qu'il n'a pas souvent l'occasion de commander. A défaut de dignité, il montre au moins dans ses fonctions municipales du bon sens et de la bonne volonté. Nous nous souvenons d'avoir assisté à un conseil de discipline, où l'un de ces fermiers remplissait les fonctions de capitaine-rapporteur. A coup sûr, l'éloquence du brave homme aurait bien pu désopiler la rate d'un auditeur lettré; mais toutes ses observations étaient pleines d'à-propos, tous ses arguments sans réplique, et nous ne sachons pas qu'on parle avec plus de justesse à la tribune du Palais-Bourbon. — Le greffier de la mairie est presque toujours le maître d'école du village, espèce de factotum ou de Michel Morin qu'il n'est pas rare de voir en même

temps épicier, perruquier, chantre, et marchand de vin, ce qu'indique aux amateurs le bouchon de bruyères garni de pommes et de foin qui pend glorieusement au-dessus de sa porte : de manière que la plupart du temps une simple cloison sépare la classe du cabaret ; méthode renouvelée des Spartiates, qui exposaient des hommes ivres à la vue de leurs enfants, pour leur enseigner la tempérance. Mais s'ils ne cumulaient ainsi plusieurs professions, ces pauvres précepteurs villageois ne verraient pas souvent le vœu de Henri IV se réaliser pour eux. On n'envoie guère les jeunes garçons à l'école que pendant trois mois de l'année, quand l'hiver interrompt les travaux de l'agriculture ; encore ces singuliers élèves payent-ils ordinairement le prix de leur pension en pommes de terre, haricots, lentilles, et autres légumes, ce qui fait un pot-au-feu dans lequel, comme l'a dit un poëte du pays,

Il n'est Nostradamus
Qui, l'astrolabe en main, ne demeurast camus,
Si, par galanterie ou par sottise expresse,
Il y pensoit trouver une estoile de gresse...

Les opinions politiques du Beauceron sont éminemment voltairiennes. Il les retrempe dans *le Glaneur* (prononcez *Glanue*), journal de la localité, qu'il reçoit de seconde ou de troisième main, par économie, et qui lui parvient tous les mois en paquet, de sorte que, à vingt ou trente lieues de Paris, il apprend ce qui s'y passe quand toute l'Europe le sait déjà depuis longtemps. Mais cela ne l'empêche pas de répéter, dans son jargon, à l'arrivée de la feuille départementale : *Oyons ein brin quai qu'y a d'neu ani* (Voyons un peu ce qu'il y a de nouveau à nuit)[1].

Lors des élections, le Beauceron ne se prononce ouvertement ni pour ni contre tel ou tel candidat : il nage toujours entre deux eaux, tâchant de ménager la chèvre et le chou, à l'instar de son digne voisin le Normand. De cette façon, le rusé compère se trouve choyé par les uns et les autres. Il se laisse faire très-volontiers, et boit avec tous les partis, dont il se rit dans son for intérieur. Après avoir passé par toutes les nuances du prisme politique, comme le caméléon, qui reflète les couleurs sans en garder l'empreinte, il redevient lui-même, et vote selon sa guise, à la satisfaction universelle, double avantage du bulletin secret!

Après l'idée qu'on a pu se faire déjà des métayers beaucerons, on aura peine à se figurer sans doute que leurs femmes sont des plus coquettes, ou, pour nous servir de l'expression du pays, des plus *piaffeuses*. Cela est exact, pourtant. Les fermières, grâce à l'aisance et à l'économie de leurs maris laborieux, étalent, dans les jours de

[1] *A nuit*, pour aujourd'hui, est une expression qui remonte à la plus haute antiquité. Les Gaulois la tenaient des druides, qui comptaient par nuits et non par jours, disant que les ténèbres avaient précédé la lumière, et qu'ils étaient fils de Pluton, dieu de la nuit.

fête, ou lorsqu'elles viennent à la ville, un luxe prodigieux de dentelles et de bijoux d'or et d'argent. Leur costume, qui se distingue par des couleurs éclatantes et variées, est assez semblable à celui des paysannes de la banlieue de Paris; il n'en diffère que par la coiffure. Mais cette disparité, si légère en apparence, suffit pour donner à l'ensemble un caractère spécial et tout à fait distinct. En effet, le bonnet beauceron constitue, à lui seul, une originalité; c'est une personnification, c'est un type, c'est tout. Plus simple et plus gracieux que celui des Normandes, plus modeste surtout dans ses proportions, il laisse le front libre et découvert, tombe coquettement sur les tempes, où le brun des cheveux fait ressortir sa blancheur, et va se nouer derrière la tête, en arrondissant autour du cou ses barbes tuyautées et transparentes. Il est armé parfois d'un large ruban de satin, fixé sur le devant par une épingle d'or ou tout uniment bouclé sous le chignon. Cette coiffure avenante sied fort bien au teint vermeil des Beauceronnes, qui savent toutes l'ajuster avec un goût parfait. C'est dans cette partie capitale de leur toilette qu'elles déploient le plus d'élégance et de richesse, et leur petit bonnet, avec ses dentelles, ses broderies, coûte souvent plus cher que les orgueilleux chapeaux de nos grandes dames.

La coquetterie que montrent les grosses fermières de la Beauce, et qui partout, comme on voit, est l'apanage de leur sexe, n'ôte rien d'ailleurs à leurs excellentes qualités : ce sont de braves et dignes femmes, de vigilantes ménagères, ayant les yeux à tout, donnant elles-mêmes l'exemple du travail, et toujours les premières debout comme les dernières endormies.

Que, dans le village, un pauvre journalier tombe malade, ait besoin de secours, c'est à la ferme qu'il s'adresse, c'est la fermière qui lui donne ou des couvertures ou du bois. Qu'un mendiant passe, cherchant un gîte et du pain, c'est encore à la ferme qu'il se présente, c'est encore la fermière qui apaise sa faim et lui montre la grange ou l'étable, refuges toujours ouverts par l'hospitalité beauceronne. Enfin *la maîtresse*, ainsi qu'on l'appelle, est la cheville ouvrière et la providence de la maison. Aussi voit-on souvent une femme veuve continuer à diriger les travaux de sa métairie, tandis qu'un homme seul y peut raccment suffire.

Les filles de laboureurs ne reçoivent pas une éducation très-brillante; mais, sous la tutelle de leurs mères, elles apprennent à chérir le travail, à pratiquer la vertu, et bien des citadins musqués ne dédaignent pas d'aller offrir leur cœur à ces beautés champêtres, en échange de leurs bons écus sonnants. Celui qui arrive dans un village peut faire en quelques minutes le dénombrement de la population féminine et mariable : la chose est des plus simples. Au-dessus de la porte ou sur le faîte de chaque habitation, les jeunes gens du pays ont coutume de planter, le 1er mai, autant de branches de feuillage qu'il se trouve dans la maison de filles à marier, et la hauteur de ces branches, qui se mesure à la richesse, fournit aux épouseurs de dot un moyen commode et sûr de fixer convenablement leur choix. — Toutefois, gare à ceux qui se marient au village! Là, ce qu'on appelle *le plus beau jour de la vie* en est souvent le plus néfaste. Il n'est sorte de plaisanteries incongrues que ne se permettent les garçons de l'endroit à l'encontre des nouveaux époux. Non contents de lever sur eux des contributions de vin et d'argent, de les assourdir à coups de fusil, depuis le seuil de l'église jusqu'à la salle du festin, s'ils parviennent à s'introduire un instant dans la chambre nuptiale, ces lousties villageois scieront à moitié les barres du lit, hacheront un bonnet à poil dans les draps, ou feront aux mariés quelque autre aimable niche dont tout le pays rira pendant huit jours. O mœurs des champs! Monsieur Delille, où êtes-vous?

Les plaisirs qui viennent distraire les jeunes paysannes de leurs occupations domestiques sont rares et peu variés. Ce sont les voyages à la ville, de temps en temps quelque solennité particulière, et la fête annuelle du village, où elles dansent, quand les garçons veulent bien le permettre, car, ce jour-là, les joyeux drilles, plus jaloux de célébrer Bacchus que les Grâces, s'attardent presque toujours au cabaret, et ne souffrent pas néanmoins que les *gars* des autres hameaux qui se présentent à la fête ouvrent le bal, avant qu'ils aient eux-mêmes *levé le branle*. Jusque-là, le ménétrier doit se croiser les bras, et chaque danseur, les jambes; l'allégresse ne peut se traduire par des gestes : Terpsychore est mise en interdit. Cet usage, passablement arbitraire, et qui tend à monopoliser le plaisir, comme on le pense bien, amène quelquefois des collisions où les jeunes gens du cru reçoivent force coups de poings, qu'ils ne manquent jamais d'aller rendre, à la première occasion, attendu les égards réciproques qu'on se doit entre voisins. Ces batailles, hâtons-nous de le dire, sont ordinairement beaucoup plus risibles que sanglantes, et jamais on ne voit d'autres querelles troubler l'harmonie des Beaucerons, qui, par goût, sont des mortels extrêmement pacifiques.

Quand les circonstances le commandent pourtant, l'ardeur martiale dont ils se montrent animés prouve qu'ils ont encore quelque chose de ces anciens Gaulois qui résistèrent les derniers à l'envahissement des Romains; de même que leur esprit inculte, lorsqu'il a reçu les germes de l'éducation, peut se livrer aux plus nobles penchants, et dévoiler des richesses inconnues. Le nombre considérable d'hommes distingués qu'a produits la Beauce proprement dite confirme cette observation. Il nous suffira de citer, parmi les gens de guerre, l'héroïque Marceau, l'une de nos plus pures illustrations révolutionnaires, parti simple soldat à seize ans, élu général

à vingt-trois, mort à vingt-sept! Marceau, qui mérita, comme Bayart, d'être pleuré par ses compagnons d'armes et par ses ennemis, et dont Chartres, sa ville natale, a honoré la mémoire en lui élevant une pyramide sur la place du marché qui porte son nom.

Entre autres personnages politiques, la Beauce a vu naître le maire de Paris Pétion, et le fameux conventionnel Brissot de Ouarville, qui, dans sa fureur d'anglomanie, écrivait par un aristocratique W le nom de son modeste village. Nous indiquerons en outre, au milieu d'une foule d'écrivains, l'abbé Philippe Desportes, qui le premier tenta de faire sortir la littérature du chaos où Ronsard et ses imitateurs l'avaient plongée; après lui, le satirique Regnier, le poëte Colardeau, et le bon, le spirituel Collin d'Harleville; enfin, comme artistes, le célèbre comédien Fleury, et l'habile architecte Jehan de Beauce, auquel on doit un des admirables clochers de la cathédrale de Chartres, et qui, par une modestie bien rare, hélas! de nos jours, se qualifiait tout simplement de *maître maçon!* Nous ne voudrions pas faire de cet article une notice biographique; cependant, au nombre des gloires de la Beauce, nous devons placer encore le savant jurisconsulte Chauveau-Lagarde, et l'abbé Jumentier, moderne Vincent de Paul, dont la vie presque séculaire n'a été qu'un acte immense de charité, un de ces hommes que Dieu envoie aux époques de dissolution et d'incrédulité, comme pour conserver en eux les germes de la morale et de la religion! Le Beauceron ne possède donc pas seulement les qualités du travailleur : s'il contribue par son activité au bien-être de la patrie, il sait encore, à l'occasion, l'illustrer ou la défendre.

L'habitant des villes n'offre pas un caractère bien tranché. Trop près du centre pour être tout à fait provincial, et trop enfoncé dans les plaines pour ne pas être déjà fort excentrique, il participe à la fois du Parisien et du campagnard, sans avoir ni l'élégance et la gaieté de l'un, ni la franchise et la rondeur de l'autre. C'est une espèce d'être métis, moitié paysan, moitié bourgeois, une physionomie neutre, incolore, ressemblant à tout et n'exprimant rien. Ah! si, pardon, il est un trait saillant dans cette figure, une particularité locale que nous allions oublier. Il s'agit d'une chose commune à toute la province, il est vrai, mais qui florit sur le terroir beauceron plus que partout ailleurs : la médisance, ou, pour nous servir du mot technique, *le cancan*. C'est là qu'il est vraiment naturalisé, qu'il s'épanouit, qu'il s'étale! Écoutez.—Depuis quand madame X... porte-t-elle chapeau? — Depuis quand M.*** met-il des lunettes? — Que dit-on de la première? — Quel bruit court sur le second? — Où va celui-ci? — D'où vient celle-là? — Pourquoi telle chose? — Pourquoi telle autre?—Voilà comme, du matin au soir, et sous toutes les formes, se traduit le cancan, tour à tour naïf, indiscret, impitoyable, et qui n'est pas, quoi qu'on en dise, une mitigation, mais bien un raffinement de la calomnie, parce que, au lieu de vous frapper, comme elle, tout droit au cœur et d'un seul trait, il vous tue à coups d'épingles, en affectant des airs de bonhomie.

L'habitant du chef-lieu s'endort à l'ombre de sa cathédrale, excellent morceau d'architecture gothique, et vit sur ses pâtés, autre morceau du meilleur goût, et qui fera passer à la postérité le nom des frères Lemoine, ces Vatels de la pâtisserie! Le

Chartrain, comme nous l'avons dit, quoique assez rapproché du foyer des lumières, est un corps opaque qui n'en réfléchit pas les rayons; les beaux-arts n'ont aucun attrait pour lui : il a déjà tué sous son indifférence nombre d'institutions tendant à le faire progresser de ce côté, entre autres, une ou deux sociétés philharmoniques. Enfin croirait-on que, dans Chartres et ses faubourgs, il n'existe pas une seule guinguette? que pas un bal public n'a pu s'y établir? On nous répondra que cela prouve la moralité des jeunes gens du pays : soit. Ils semblent repousser jusqu'à l'idée même du plaisir, et nomment, par exemple, les fêtes de village des *assemblées*, mot caractéristique qui veut bien dire qu'on se réunit, mais non pas qu'on s'amuse. Quelquefois, dans ces assemblées, deux ou trois quadrilles s'organisent, mais le soir, — étrange décence! — quand la brune est venue; les grisettes indigènes sont des belles de nuit qui ne s'épanouissent qu'après le coucher du soleil. Hors ces rares occasions, le Chartrain ne danse pas. Cependant, suivant toute apparence, il doit être de première force sur la corde roide, non pas, comme on pourrait le croire avec Odry-*Marécot*, parce qu'il est insipide dans la conversation, mais attendu qu'il possède en réalité tous les talents d'un équilibriste. Vous le reconnaissez à l'imperturbable aplomb qu'il conserve en marchant sur son pavé pointu, où tout étranger trébuche et ne saurait se tenir debout sans balancier. Les habitudes du Chartrain sont infiniment casanières; il aime le coin du feu par-dessus tout, et ses plus longues promenades consistent, par exemple, à faire deux ou trois fois le tour de sa petite ville, qui pleure, comme une autre Sion, sur ses remparts détruits; mais il ne sort pas de là, il se plaît à tourner constamment dans le même cercle : *circulus æterni motus*.

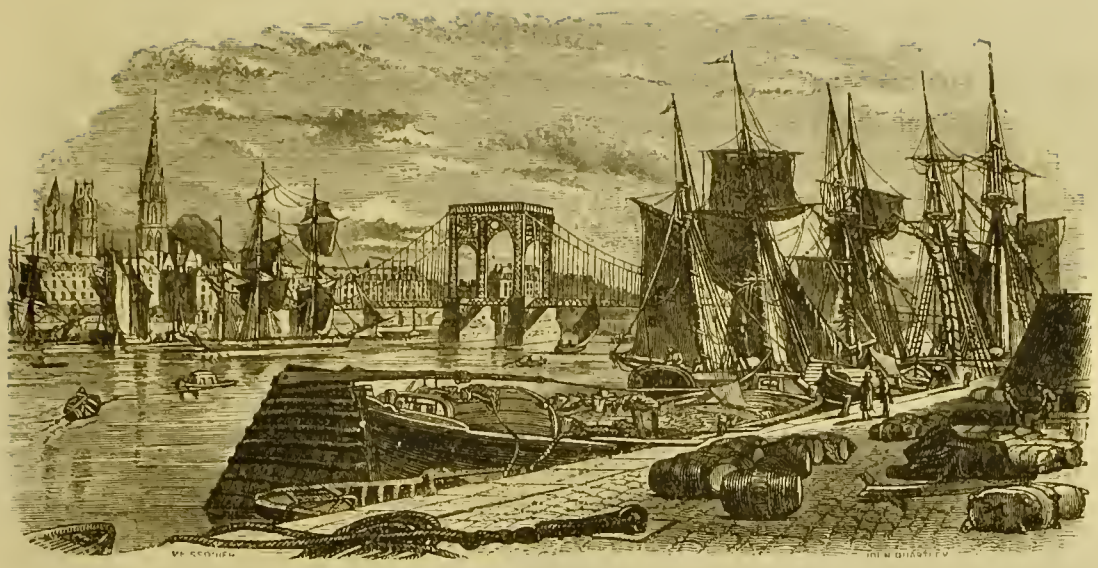
Les villes sont, comme les habitants eux-mêmes, sans originalité marquée, empreintes d'une civilisation bâtarde. On y voit de beaux monuments cachés par des bicoques, de jolies places au milieu de rues tortueuses, des maisons décrépites avec de brillantes devantures, des salles de spectacle et pas d'acteurs, ou plutôt pas de spectateurs, toujours une chose annihilant, détruisant l'autre.—Chartres, pourtant, l'antique cité des Carnutes, avec ses restes de fortifications, sa haute et basse ville, ses rues étroites et serpentantes, ses maisons de bois coiffées de pignons, et dont les étages avancent les uns sur les autres, quand, surtout vers le soir, on y voit circuler les chaises à porteurs, ces véhicules féodaux qui font faire à l'homme un métier de cheval, présente un aspect tout à fait moyen âge.

C'est là qu'après avoir pendant trente ans conduit la charrue, après avoir marié son fils ou sa fille, le laboureur vient jouir en paix de la fortune qu'il a si péniblement amassée. Il achète dans un des faubourgs quelque petite maison, comme celle que rêvait Jean-Jacques, — blanche, avec des contrevents verts. Toujours fidèle à sa devise hospitalière, il a soin d'y réserver une chambre d'ami, priant Dieu qu'elle soit souvent occupée. A la suite de la cour, où deux ou trois poules rappellent le souvenir de la ferme, s'étend un modeste jardin d'un arpent tout au plus, et beaucoup moins garni de fleurs que de légumes : ce coin de terre doit désormais remplacer pour l'homme des champs les vastes plaines qu'il a quittées. Aussi que de fois il le retourne en tous sens! que de transformations il lui fait subir pour se créer du travail! Il sem-

ble que l'idée seule du loisir l'épouvante, tant il s'ingénie à trouver des occupations nouvelles. Les jours de marché, vous le retrouvez encore sur la halle, courant des acheteurs aux vendeurs, et s'enquérant avec un air affairé du cours des céréales. Mais le mouvement qu'il se donne est factice; il cherche en vain à combattre l'ennui: c'est une maladie qui le gagne, qui le ronge, et finit bientôt par avoir raison de sa vie.

Noel Parfait.

Vue de la ville de Chartres.

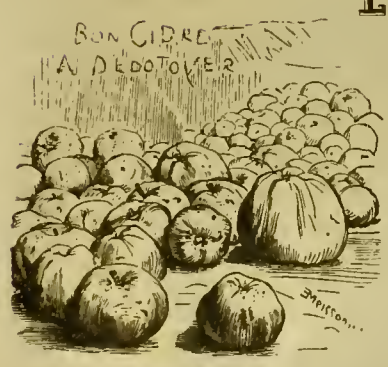


LE NORMAND.

Cette province est une des plus riches, des plus fertiles et des plus commerçantes du royaume; elle est aussi celle qui donne le plus de revenu au roi. C'est la province du royaume qui a produit le plus de gens d'esprit et de goût pour les sciences.

(ENCYCLOPÉDIE, article *Normandie.*)

INTRODUCTION.



La Normandie n'est ni une province ni un assemblage de départements, c'est une nation. Le peuple qui s'y établit au IXe siècle, après avoir ébranlé l'Europe, et troublé les derniers moments de Charlemagne [1], eût conquis la France, si la France d'alors lui eût semblé valoir la peine d'être conquise. Il eut un jour envie de l'Angleterre, et l'Angleterre fut à lui. Plus tard, faisant cause commune avec sa patrie d'adoption, il refoula au delà de l'Océan les successeurs de Guillaume le Conquérant; et maintenant que le terrain de la guerre est déplacé, que la question militaire se débat sur les bords du Rhin, et non plus à l'embouchure de la Seine, le Normand, devenu producteur actif et intelligent, emploie à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, l'activité énergique qui l'animait dans les combats.

Quelle partie de la France peut citer autant de villes antiques et florissantes?

[1] *Vie de Charlemagne*, par Eginard.

Rouen, avec ses annexes, Déville, Darnetal, Bapaume et Maromme; Rouen, qui a donné son nom à des étoffes d'un usage universel; Louviers, et surtout Elbeuf, cette ville féconde par le germe industriel que lui avait confié le grand Colbert, et qui, depuis trente ans, a su devenir une des gloires manufacturières de la patrie; Bolbec, Yvetot, Alençon, Évreux, Caudebec, Vire, Lisieux, Pont-l'Évêque, Mortain, Valognes, l'Aigle, Pont-Audemer, dont les manufactures fument sans cesse, dont les campagnes nourricières ne s'épuisent jamais; puis une zone de ports sûrs et commodes; Cherbourg, le Toulon de la Manche; Granville, Caen, le Havre, Honfleur, Dieppe, entrepôts des denrées de l'univers entier.

Le principal département de l'ancienne Normandie, celui de la Seine-Inférieure, est noté par les statisticiens comme ayant un revenu territorial de 44,529,000 francs: c'est le plus riche de France, sans même en excepter le département du Nord. Hommes, terrains, cours d'eau, animaux, le Normand utilise tout, et l'épithète de *faignant* est la plus injurieuse qu'il connaisse [1]. Herbager, il engraisse des bestiaux géants dans les plus riches pâturages du monde; maquignon, il fournit aux roulages, aux voitures publiques, aux camions, des chevaux robustes et infatigables; pêcheur, il alimente la halle au poisson de Paris; caboteur, il apporte à la capitale des marchandises de toute espèce; fabricant, il organise et entretient des filatures, des draperies, des chapelleries, des rubanneries, des bonneteries, des mégisseries, des tanneries, des teintureries, des verreries, des clouteries, des quincailleries, des aciéries, des lamineries, des faïenceries, des papeteries, des blanchisseries, des huileries, des parchemineries, des taillanderies, des coutelleries, des fonderies, des poêleries, des horlogeries, des poteries, des moulins à papier, à fouler le drap, à carder la laine, des moulins anglais, ainsi nommés parce qu'ils ont été inventés par l'Américain Oliver Ewans. On comptait, en 1827, sur les seuls cours d'eau de la Seine-Inférieure, deux mille neuf cent cinquante-quatre établissements industriels, dont près de trois cents sur la Robec, l'Aubette et la Renelle, petites rivières à peine visibles, qui serpentent clandestinement dans un faubourg de Rouen. Aucune province ne prend plus de brevets d'invention et de perfectionnement, n'accapare plus de médailles, n'envoie à l'exposition des produits de l'industrie plus de machines ingénieuses : instruments d'horlogerie, greniers mobiles, pompes à incendie, batteurs-étaleurs, machines à carder, à coudre les cuirasses, compteurs à gaz, niveaux d'eau à piston, produits chimiques, pendules-veilleuses, billards en ardoise, fourneaux économiques, et cent autres combinaisons, utiles souvent, ingénieuses toujours. Qu'est-ce que votre esprit commercial, ô fiers habitants de la Grande-Bretagne? C'est l'esprit normand sur une plus vaste échelle, stimulé par des circonstances qui faisaient du commerce votre unique moyen de conservation. On voit, au développement de votre industrie, que vous avez du sang normand dans les veines. Les Normands sont les Anglais de la France, mais sous le rapport industriel seulement, grâce à Dieu!

[1] Presque tous les Normands sont laborieux, diligents et capables de s'adonner à tout faire et imiter assez promptement ce qu'ils voyent. (Dumoulin, *Histoire générale de la Normandie.*)

Mais le commerce n'est qu'un rayon de l'auréole dont resplendit la Normandie; aucun genre d'illustration ne lui a manqué. Ses poëtes sont: Marie de France, Jean Marot, Malherbe, Bois-Robert, Ségrais, Pierre et Thomas Corneille, Richer, Sarrazin, Catherine Bernard, madame Dubocage, Malfilâtre, Casimir Delavigne, Ancelot: ses prosateurs: Hamilton, Duhamel, Saint-Evremond, l'abbé Castel de Saint-Pierre, Samuel Bochard, Sanadon, Fontenelle, Bernardin de Saint-Pierre, Vicq-d'Azyr, le duc de Plaisance. Elle s'enorgueillit d'avoir donné aux beaux-arts Nicolas Poussin, Jouvenet, Restout, Boïeldieu; aux sciences historiques et géographiques, Dudon de Saint-Quentin, Orderic Vital, Robert Wace, Geoffroy de Gaimar, Guillaume de Jumiéges, Mézerai, le père Daniel, Bruzen de la Martinière, Huet, évêque d'Avranches, Feudrix de Bréquigny. Les navigateurs normands tiennent un rang honorable dans les annales maritimes. Dès 1364, ils avaient fondé *Petit-Dieppe* sur la côte de Guinée. Un Normand, Jean de Béthancourt, seigneur de Grainville la Teinturière, fut *roi* des Canaries en 1401; un capitaine de Dieppe, Jean Cousin, parcourant l'océan Atlantique en 1488, aperçut une terre inconnue qu'on croit avoir été l'Amérique. En 1502 et 1504, Jean Denis, de Honfleur, reconnut l'île de Terre-Neuve et une partie du Brésil; la découverte des terres Australes fut l'œuvre d'un Harfleurtois, Binot Paulmier de Gonneville, parti de Harfleur au commencement de juin 1503. Vers le même temps, Jean Ango, marchand de Dieppe, bloqua Lisbonne avec des vaisseaux qu'il avait frétés. Si nous possédons les Antilles, nous le devons à des Normands, Du Plessis et Solive, qui occupèrent la Guadelope en 1612, Diel d'Énambuc, gentilhomme cauchois, qui éleva le fort Saint-Pierre à la Martinique, en 1635; si nous tirons du café des colonies, nous le devons à Déclieux, Dieppois, qui y transporta le caféier.

C'est un Normand, le capitaine Lasale, qui explora le premier le Mississipi ; c'est en Normandie que naquirent Tourville, Du Quesne, et notre contemporain Dumont d'Urville [1].

Comme contrée pittoresque, la Normandie a des falaises aussi escarpées et aussi grandioses que celles d'Écosse, des prairies aussi vertes que celles des bords de la Tamise et du Severn, d'épaisses et majestueuses forêts, des collines et des vallées qui rappellent celles de la Suisse, moins l'agrément des glaciers et des avalanches. Elle réunit à elle seule plus de cathédrales, d'abbayes, de vieux manoirs, de monuments du moyen âge, que toutes les autres provinces ensemble. Aussi, le moindre *rapin*, après avoir essayé ses forces devant une carrière de Montmartre ou un chêne de Fontainebleau, prend son essor vers la Normandie, et le Musée est encombré de *Vues de Normandie, Village normand, Cimetière normand, Intérieur normand, Souvenirs de Normandie, Chevet de Saint-Pierre de Caen, Abbaye de Jumiéges, Pêcheurs d'Étretat, Ruines du château d'Arques*, etc. etc. Il n'est pas de pays dont aient plus abusé les peintres, les romanciers, et les faiseurs de romances.

Cet exposé doit justifier la longueur de l'article que nous consacrons au Normand. Quel type mérite autant que celui-ci d'être étudié sérieusement, approfondi, médité, suivi dans ses périodes de croissance et de décadence, comparé avec lui-même dans le présent et dans le passé?

En examinant la loi de formation des types provinciaux, il est aisé de se rendre compte de leur existence actuelle. Primitivement peuplée par des colonies d'origine diverse, la France n'a que très-lentement marché vers l'homogénéité. Les habitants de chaque province, parqués sur leur territoire, isolés les uns des autres, ont pu conserver leurs vieux usages, et en adopter de nouveaux. Le climat, la résidence, le genre de vie, les occupations, les guerres, les événements politiques, ont exercé une influence que le temps a consolidée, et que ne sont point venus contrarier

[1] Voir les *Chroniques neustriennes*, par Marie du Mesnil, in-8°, 1823, et *Recherches sur les voyages des navigateurs normands*, par L. Estancelin, député de la Somme, in-8°, 1832.

de trop fréquents rapports avec les peuplades voisines. Les idées communes du bien et du mal se sont modifiées suivant les localités. Des moules se sont formés, où les générations successives sont entrées en naissant. Les fils ont suivi l'exemple des parents; l'esprit d'imitation a perpétué les préjugés; la liberté humaine s'est trouvée enchaînée, maîtrisée, annihilée par des opinions toutes faites, par des règles de conduite héréditaires. Des différences de conformation physique et morale se sont établies entre les enfants d'une même patrie, et il s'est créé des genres dans l'espèce et des variétés dans les genres.

Appliquons cette théorie au type normand, traçons-en l'histoire, cherchons les causes qui l'ont fait naître, les événements qui l'ont modifié; voyons ce qu'il a été et ce qu'il est, prenons-le à son point de départ, et tâchons de le conduire de siècle en siècle jusqu'à celui où nous avons le bonheur de monter la garde, de payer nos contributions, et d'écrire des monographies pour *les Français peints par eux-mêmes*.

ORIGINE DES NORMANDS.

Au neuvième siècle, des pirates sortent de Danemark : nombreux et dévastateurs comme des sauterelles, sectateurs d'un dieu sanguinaire, ennemis implacables du christianisme, ils débarquent sur nos côtes, déploient leurs drapeaux rouges dans nos campagnes, brûlent les églises, massacrent les hommes, *porgiesent li dames joste lor mariz*, pillent les cités, s'environnent de ruines et de carnage. Devant eux le courage et la crainte étaient également inutiles [1]. Pour mettre fin à leurs dévastations, le roi *Challon li Simple* conclut, en 912, à Saint-Cler-sor-Ete, un traité avec Rou (*Rollo*), fils de Ragnvald et chef des Northmans. Rou est baptisé par Frankes, archevêque de Rouen, épouse Gille ou Gisèle, fille du roi, et reçoit le duché de Neustrie sous réserve d'hommage. Rou engage ses compagnons à se convertir, leur distribue des villages, des châteaux, des champs, des rentes, des moulins, des prés, des *broiles* (bois taillis), des terres, de *grans éritez*, enfin, ce qu'on nomma, en style féodal, des *francs aleux d'origine*. Cependant il garantit aux Neustriens la propriété de la partie de leurs biens qu'il ne leur enlève pas, appelle à ses conseils les prélats et les barons indigènes, et établit, avec leur concours, des comtes pour juger les nobles, des vicomtes pour juger les roturiers, des centeniers et des dizainiers pour examiner les causes en première instance [2]. « L'on tient même que Rou institua la justice de l'échiquier en Normandie, ainsi dénommé pour ce que les causes y étaient bien débattues et disputées, ainsi qu'il se fait entre ceux qui se jouent sur une table au jeu d'échecs, lesquels se donnent de garde de tout ce que fait leur partie adverse, pour n'être surpris et rendus mats [3]. »

[1] Sidonius Apollinaris. — [2] Voir les Chroniques de Frodoard, Orderic Vital, Guillaume de Jumiéges, Robert Wace, Dudon de Saint-Quentin, Benoît de Sainte-More, etc. — [3] *Recherches sur le duché de Normandie*, par Braz, seigneur de Bourqueville (1588).

Le caractère du Normand actuel ressort en entier de ces faits historiques. La fausse simplicité, l'amour de la chicane, l'âpreté au gain, les défauts dont on l'accuse, ont résulté logiquement de ce que nous venons d'exposer. En essayant de le démontrer, prévenons nos lecteurs que nos observations portent sur la masse du peuple plutôt que sur la bourgeoisie. Les individus qui ont eu l'avantage de s'ennuyer ensemble sur les bancs de l'Université, qui voyagent ensuite pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires, ne tardent pas à devenir frustes et sans couleur originale. Les prendre pour représentants d'un type national est une erreur que beaucoup de peintres de mœurs n'ont pas su éviter. N'avez-vous pas lu souvent : « Le Français est léger, galant, libertin ; il porte avec grâce l'habit brodé, et ne se mêle d'affaires d'État que pour chansonner les ministres, etc. » Les écrivains qui ont dit cela n'avaient vu les Français qu'à la cour, n'avaient jamais regardé ni dans les ateliers ni dans les fermes. Un naturaliste qui se proposerait de décrire les mœurs des singes prendrait-il donc pour objet d'études un jocko dressé à mettre un chapeau à trois cornes et à faire la voltige dans un cerceau ?

DIVISIONS TERRITORIALES DE LA NORMANDIE.

Le nom de Normand est encore, en dépit de la Révolution, commun aux habitants de la Seine-Inférieure, du Calvados, de la Manche, de l'Eure et de l'Orne. Ce territoire a été successivement possédé par les Gaulois, les Romains, les ducs de Normandie, les Anglais, et ce n'est qu'après la prise de Cherbourg, le 12 août 1440, qu'il a été définitivement incorporé au royaume de France. Il était, lors de la conquête de César, habité par neuf peuplades, les Véliocasses, les Calètes, les Aulercos Eburovices, les Viducasses, les Loxoviens, les Baïocasses, les Abricantes, les Sésuviens et les Unelles. Les neuf *civitates* avaient pour chefs-lieux *Rhotomagus* (Rouen), *Caletum*, depuis *Julia bona* (Lillebonne), *Mediolanum Aulercorum* (Évreux), *Aragenus* (Vieux-lès-Caen), *Noviomagus Lexoviorum* (Lisieux), *Augustodurum* (Bayeux), *Ingena* (Avranches), *Civitas Sesuviorum* (Séez), et *Cosedia*, depuis *Constantia* (Coutances).

Les cités des Véliocasses et des Calètes dépendaient de la Belgique, et les autres de la Celtique. Les Romains en formèrent la *seconde Lyonnaise*, qui fut, sous le règne de Clovis, enclavée dans le royaume de Neustrie. Quand les Northmans s'y établirent, la dénomination de Neustrie était restreinte, et s'appliquait à la réunion du Roumois (*pagus Rodomensis*), du pays de Talou, du pays de Caux, du Veulquessin, de l'Évrecin, du pays de Madrie, du Lesvin, du Bessin, du Cotentin, de l'Avrencin, de l'Hiémois et du Corbonnais. La province cédée à Rollo avait soixante lieues de longueur, de l'est à l'ouest, depuis Aumale jusqu'à Valognes, et vingt-cinq lieues de largeur, du nord au sud, depuis Verneuil-sur-l'Aure jusqu'à Tréport. Devenue le duché de Normandie, elle se divisa en haute Normandie, à l'est de la rivière de Dives ; et en basse Normandie, à l'ouest. La haute Normandie, dont Rouen était la métropole, comprit le pays de Caux, le pays de Bray, le Vexin normand, le Roumois, la cam-

Henry Monier

pagne de Saint-André, le pays d'Ouche, la campagne de Neubourg, le Lieuvin, et le pays d'Auge. La basse Normandie se composa de la campagne de Caen (ville capitale), de la campagne d'Alençon, du Bessin, du pays de Houlme, du Virois ou Bocage, du Cotentin et de l'Avranchin. Le duché était borné à l'est par l'Ile-de-France et la Picardie; au sud, par le Maine, le Perche et la Beauce; au sud-ouest, par la Bretagne; à l'ouest et au nord, par la Manche.

CAUSES DÉTERMINANTES DU CARACTÈRE NORMAND.

Les rapports des Neustriens avec les Northmans envahisseurs n'eurent rien de semblable à ceux des Gaulois avec les Romains et les Francs. Les Romains s'installèrent dans les Gaules en dominateurs suprêmes et inflexibles, et les *Bagaudes* ou *Armoriques* reconnurent volontairement Clovis converti en qualité d'*administrator rei militaris*. Quant aux Northmans, ils ne furent ni des vainqueurs tyranniques, ni des auxiliaires acceptés contre un empire expirant. Ils opprimèrent pacifiquement, en vertu d'une concession royale; et malgré le peu de sympathie qu'ils inspiraient, il fallut les subir sans murmurer. On les détestait d'autant plus qu'on était obligé de les tolérer; mais c'était une haine concentrée, qui se décelait moins par la violence que par d'artificieuses embûches, comme l'atteste Robert Wace, qui écrivait son roman de *Rou* en 1160.

Les boisdies de France ne sont mie à celer.
Toz tems voudrent Francheiz Normanz déshériter,
Et toz tems se pénèrent d'els veincre à d'els grever;
Et quant Francheiz nes poient par force sormonter,
Par plusor tricerics les solent agraver.
Forligniez sont, dont l'en souloit chanter.
Faus sont è sonduianz, ne nus ne s'i deit fier.
D'avoir sont convoitous, n'en nes peust avonder;
De doner sont escars è demandent aver.
Es estoires peut l'en et ès livres trouver,
Qu'oncques Francheiz ne voudront as Normanz fei porter,
Ne por fiance fere, ne por sur sainz jurer.

« Les fourberies de France ne sont pas à cacher. Les Français cherchèrent toujours à déshériter les Normands, et toujours ils s'efforcèrent de les vaincre et de les tourmenter; quand ils n'y peuvent parvenir par force, ils ont coutume d'employer la tricherie. Les Français qu'on vantait tant sont dégénérés; ils sont faux et perfides, et nul ne doit s'y fier. Ils sont pleins de convoitise, et l'on ne peut les rassasier. Ils sont avares de présents et altérés de biens. On peut voir par les histoires et par les livres que jamais les Français ne se fieront aux Normands, quand même ceux-ci prêteraient serment sur les saints. »

Robert Wace n'entend point par Français, comme on le pourrait penser, les habitants de l'Ile-de-France, car, dans plusieurs passages de son poëme, il donne la même qualification aux sujets des ducs de Normandie.

E li Normanz e li Franceiz
Tote la nuit firent oraisons.

A la bataille d'Hastings, Rogier de Montgommeri, chef normand, crie à ses hommes d'armes :

. . . . . Férez, Franceiz;
Nostre est li champs sur les Angleiz.

Dans la célèbre tapisserie de Bayeux, présumée l'œuvre de la reine Mathilde, le nom de *Franci* est donné aux soldats de Guillaume le Conquérant. C'étaient donc bien les Français de Neustrie qui résistaient par de sourdes manœuvres aux empiétements des hommes du Nord. Non contents de calomnier ceux-ci, de leur faire mille reproches, de les flétrir des sobriquets de *bigots*, de *mangeurs de drèche*, de *gent de North mendie*, les seigneurs évincés qui se trouvaient à la cour de France ne cessaient d'exciter le roi à les combattre ouvertement.

«Sire, disaient-ils, en 1054, à Henri Ier, pourquoi n'enlevez-vous pas aux bigots leur terre? Leurs ancêtres, qui traversèrent la mer pour piller, l'enlevèrent à vos ancêtres et aux nôtres.»

Par la discorde e grant envie
Que Franceiz ont vers Normandie,
Mult ont Franceiz Normanz laidiz
Et de méfaiz et de médiz :
Souvent lor dient reproviers,
Et claiment bigoz e draschiers.

Souvent les unt medlé al rei,
Souvent dient : Sire, por kei
Ne tollez la terre as bigoz?
A vos ancessors et as nos
La tolérent lor ancestor,
Ki par mer vindrent robéor.

Les vilains, se gardant bien de conseiller une guerre dont ils auraient payé les frais, étaient toujours sur le qui-vive, cherchaient toujours les moyens de nuire à leurs antagonistes sans se compromettre eux-mêmes, les observaient pour les prendre en défaut, et s'accoutumaient à la finesse et à la dissimulation. C'est, en effet, le trait le plus saillant d'un portrait des Normands tracé au douzième siècle par Geoffroi Malaterra, moine sicilien[1].

«Il est une nation *très-rusée*[2], vindicative, qui méprisa le champ paternel, dans l'espoir de trouver ailleurs plus de profit; avide de richesses et de puissance, *dissimulant toujours;* tenant un certain milieu entre la profession et l'avarice, quoique ses princes recherchent la renommée que donnent de grandes largesses. Ce peuple con-

[1] *Rerum italicarum scriptores*, par l'abbé Muratori, in-folio. — [2] *Gens astutissima.*

nait l'art de flatter, il s'applique avec tant de soin à l'éloquence, que les enfants du pays pourraient passer eux-mêmes pour des rhéteurs. Cette nation est des plus effrénées, si on ne la contient sous le joug de la justice. Elle souffre, au besoin, sans se plaindre, la fatigue, la faim et le froid. Elle aime l'exercice du cheval, l'attirail militaire, et le luxe dans les habits, etc.»

La dissimulation et la méfiance normandes augmentèrent nécessairement à l'époque de l'occupation anglaise, qui dura trente années, et il n'est pas étonnant qu'elles se soient maintenues jusqu'à nos jours.

MÉFIANCE DU PAYSAN NORMAND.

Le paysan normand est questionneur. *Li plus enquérrant en Normandie : Où aliax? que quériax? d'ont veniax?* Mais il ne répond point à la confiance qu'il semble désirer, et en vous méfiant de lui vous ne faites que lui rendre la pareille. Cachant la finesse du renard sous l'air de bonhomie du mouton, retors sous le masque de la simplicité, réservé et sur la défensive avec les étrangers, il semble leur supposer ou avoir lui-même une arrière-pensée. Il louvoie, ne dit *ni vere ni nenni*, et répond rarement avec une franchise catégorique à la question même la moins insidieuse. C'est pour lui que le conditionnel semble inventé.

«*Eh! père Tourly, vous pâchez ben fiar à ch'te remontée!*

— *J'chommes pressais.*

— *Méfiez-vous; vot' queval va s'accagnardir*[1]. *Où qu' vous jallais? au marchais?*

— *J'en chavons rién.*

— *Ch'équiont t'y pour vos viâs?*

— *J'te l'dirons tantôt, où iou qu'tu cheras. Tu m'harlandes*[2].

— *Vous plaisantais.*»

Si l'interrogateur du père Tourly le questionne sur les affaires, il obtiendra des réponses encore plus incertaines. Le père Tourly est un riche fermier cauchois, dont le fils aîné étudie le droit à Caen, et qui pourtant déplore toujours sa misère.

«*Et comment qu'i va vot coumerce?*

— *J'allions tout dret à l'iau, si l' temps qu' j'avons ilà y duriont cor cin brin. On s' cabasse*[3] *tout plein pour rién gagnai.*

— *Ch' équiont portant point core à vous d' vous plaindre, quan'y en a d' pus malluréux qu'vous.*

— *Où qu'y sont? Queu chance que j'ons? Qu'en chavez-vous si j' sommes point mathureux? J'ons t'y comptai asambe?*

— *D'où vient, pisqu' vous êtes si pauve, qu' vous avez cor ach'tai, à la Saint-Martin, la pièce à Jean Thomas, qu'est au bout d' vot' clos?*

[1] S'abattre, mot de patois cauchois. — [2] Tu me tracasses; mot cauchois. — [3] On se donne beaucoup de peine; mot cauchois.

— Ch'a veut'y dire que j' chommes hureux, cha?

— Dam! les pas hureux y-z-achetiont rien.

— J'ons t'y point neune tiaulée d'afants qu'y leux z'y faut d' quoi leux z'y donnai. D' pis quand ch' équiont t'y eune richesse, chinq afants tous grouillands?

— Quoiqu' ch'est qu' chà, quand on a d' quouai?

— Et quand on n' l'a point? que vlà le mognier qui l'ont laiché leux moulin, qu'il aviont filé aveu leux mobiyer sans pâyer... Et me v'là, may! y a point n'a dire, jamais j' n'ons vu un temps pus dur!... la fin du monde, quoai!...»

Si vous êtes son débiteur, le paysan normand se défie de votre argent comme de vous-même. On vient d'apporter au père Tourly le loyer d'une maison: il examine les pièces qu'on lui compte, y aperçoit des rognures imperceptibles, analyse avec la justesse d'Archimède le tintement d'une monnaie équivoque, se *calme*[1], et s'écrie brusquement : «*Quoiqu' ch'est que c't argent ilà?*

— Ch' équiont l'argent qu' nout' tante y vous envoyont d' chon du.

— Qu'est qu' ch'étiont qu' chà? J'y ont pas loué pour de la monnaie pareille à ta tante; qu'est qu' ch'est qu' chà pour eune pièche?

— Ch' équiont une belle pièce ed' trente sous.

— J'en voulons point ed' sa belle pièche; elle équiont point marquee: j' voulons d's écus d' chent sous.

— J' n'en ons point.

— Va z'en qu'ri; j' t'espérons[2].

— Pisqu' j' vous dis que j'en avons point.

— J' m'en fiche pas mal, j'en voulons.

— Pisqu'on vous dit...

— J' la citerons jeudi cheux le juge ed paix, ta tante; tu voiras.

— Vous n'oserais point.

— Allais, marchais, j'y enverrons le huissier[3].»

Ne reconnait-on point dans cette méfiance perpétuelle le descendant de gens qui, comme Northmans, ont eu à se garantir d'une sourde hostilité, ou, comme Neustriens, ont longtemps employé l'astuce à défaut de force ouverte; qui, confondus ensemble plus tard, ont été assaillis par les Anglais, et en contact forcé avec d'avides étrangers?

CAUSES DE L'ESPRIT PROCESSIF REPROCHÉ AUX NORMANDS.

Si, malgré toutes leurs précautions, les premiers possesseurs du sol étaient lésés par la race danoise, la sage prévoyance de Rou ne les avait pas laissés sans défense. Ils pouvaient traduire un Normand en justice, l'accuser d'*attagavie* (pillage), demander le combat, et, en cas de refus de leur adversaire, se purger par serment ou en produisant des témoins. Le partage des terres aux nouveaux venus, le défaut de

[1] Expression normande : baisse la tête en fronçant le sourcil. — [2] Je t'attends. — [3] En Normandie l'*h* d'huissier est aspiré.

limites précises entre les propriétés, occasionnèrent infailliblement de nombreuses discussions d'intérêt entre les soldats transformés en agriculteurs et les manants de la Neustrie. Les premiers, naguère pirates, s'étaient sans doute plus d'une fois façonnés à la chicane quand, après leurs expéditions, il s'était agi de la répartition du butin; les seconds avaient la conviction de leurs droits, et l'énergie de la faiblesse réduite au désespoir. Ils se cramponnaient aux procès comme à une branche de salut; et leur génie avocassier était stimulé par les obstacles. D'un autre côté, les seigneurs féodaux, profitant de l'absence des ducs, occupés en Angleterre, en Palestine, en Sicile, dans le royaume de Naples, se rendaient indépendants, multipliaient les bailliages, inventaient chaque jour de nouvelles corvées, de nouveaux impôts, et ne manquaient jamais de prétextes pour lancer contre leurs vassaux des prévôts et des *bedels*. Les paysans qui se soulevèrent en 996, sous le règne de Richard II, mettaient au premier rang de leurs griefs la multitude d'assignations dont ils étaient accablés. On leur intentait des procès au sujet des forêts, des monnaies, des chemins, de la réparation des biez, des moutures, des droits féodaux, des redevances, des corvées, du service militaire dû au seigneur.

Plaiz de forez, plaiz de moneies,
Plaiz de porprises, plaiz de veies,
Plaiz de biez, plaiz de moutes,
Plaiz de fautez, plaiz de teutes,
Plaiz d'aguaiz, plaiz de graveries,
Plaiz de medlées, plaiz de aïes.

Voilà certes assez de *plaiz* pour rendre un peuple plaideur jusqu'à la consommation des siècles. Aussi, quand Guillaume le Conquérant à l'agonie donnait à ses fils des renseignements sur le caractère de ses vassaux, il les représentait comme ardents à la chicane, tout en rendant justice à leurs qualités. « En Normandie, disait-il, il y a un peuple très-fier; je n'en connais point de semblable. Les chevaliers y sont preux et vaillants, et victorieux partout. Leurs expéditions sont à craindre s'ils ont un bon capitaine; mais, s'ils n'ont pas un seigneur qu'ils redoutent et qui sache les maintenir, on en est bientôt mal servi. Les Normands ne valent quelque chose que sous une administration sévère et équitable; *ils aiment à se divertir et à plaider,* si on ne les tient en respect; mais celui qui leur fait sentir le joug en peut tirer parti. Les Normands sont fiers, orgueilleux, vantards, fanfarons; il faudrait avec eux être toujours occupé à tenir des plaids, car ils sont forts pour comparaître en justice. Robert, qui doit gouverner de pareils hommes, a beaucoup à faire et à penser. »

En Normandie a gent mult fière,
Je ne sai gent de tel manière.
Chevaliers sunt proz et vaillonz,
Par totes terres conquéranz.
Se Normanz unt bon cheuetaigne,
Mult fait à criendre lor campaigne.
Se il n'en ont de seignor crieme,
Ki les destreigne et aprieme,
Tost en ara malveiz service.
Normanz ne sunt proz sainz justice;
Foler et plaisier lor convient[1],
Se en toz temps soz piez nes tient,

[1] M. F. Pluquet, éditeur de Robert Wace, avec cet orgueil national si familier aux écrivains normands, *vantéors et bonbanciers*, a traduit ce vers :

Foler et plaisier lor convient,

E ki bien les defolt è poigne,
D'els porra fere sa besogne.
Orgueillos sunt Normant è fier,
E vantéor è boubancier,
Toz temps les devrait l'en plaisier,
Kar mult sunt fort à justisier :
Mult a à fere et à penser
Robert ki deit tel gent garder.

Il est donc bien constaté, par le témoignage de *mestre Robert Wace, escholier de Caen,* que les Normands étaient déjà processifs au temps de Guillaume le Conquérant. Voyez plutôt ce qui advint à la dépouille mortelle de ce prince. Les prélats et les barons s'étaient rassemblés pour l'enterrer pompeusement dans l'église de Saint-Étienne de Caen, qu'il avait fondée. Il y avait là Guillaume, archevêque de Rouen, Odon, évêque de Bayeux, Gislebert, évêque d'Évreux, Gislebert Meminot, évêque de Lisieux, Michel, évêque d'Avranches, Geoffroi, évêque de Coutances, Girard, évêque de Séez, et une multitude d'abbés et de hauts dignitaires. La messe des morts était achevée, le cercueil de pierre descendu dans la fosse, le cadavre au bord, sur un brancard, et Gislebert d'Évreux arrachait des pleurs à tous les assistants, en prononçant les dernières paroles de l'oraison funèbre : « Puisque ici-bas nul mortel ne peut vivre sans péché, prions tous, dans la charité de Dieu, pour le prince défunt. Appliquez-vous à intercéder pour lui auprès du Seigneur tout-puissant, et pardonnez-lui de bon cœur s'il vous a manqué en quelque chose. »

Tout à coup un *vassal,* Asselin, fils d'Artur, monte sur une pierre et s'écrie : « *Haro,* mes seigneurs ! de par Jésus et le saint-père, je vous défends d'enterrer ici l'homme pour lequel vous priez, car la plus grande partie de cette église est de mon droit et de mon fief. Cette terre où vous vous trouvez fut l'emplacement de la maison de mon père ; je ne l'ai ni engagée, ni aliénée, ni donnée ; mais n'étant encore que due de Normandie, Guillaume me l'a ravie par force, et y a fondé cette église, dans l'abus de sa puissance. Je le prends à témoin devant l'ennemi de tout mensonge, je réclame et revendique ouvertement ce terrain, et m'oppose, de la part de Dieu, à ce que le corps du ravisseur soit couvert de ma terre et enseveli dans mon héritage[1]. »

Les évêques et les grands interrogèrent les voisins d'Asselin, reconnurent la vérité de sa déclaration, l'appelèrent, lui comptèrent soixante sous pour prix de la place occupée par le cercueil, s'engagèrent à lui payer la valeur totale du sol, et le vassal consentit à laisser une tombe à son suzerain.

Cette interruption des funérailles d'un grand monarque par une réclamation personnelle est unique dans les fastes du monde : un Normand seul en était capable. Elle a quelque chose de grand et de mesquin, de vil et d'honorable, de noble et de trivial à la fois. Elle annonce que dès lors le sentiment du droit était enraciné chez les Normands : ils n'ont pas dégénéré, Dieu merci !

par *il faut les fouler et les plier. Foler* ou *folier* signifie, selon Roquefort (Glossaire de la langue romane), *faire des folies, mener une vie débauchée. Plaisier* vient de *plaiz,* qui veut dire *procès,* ou *séance de tribunal. Justisier,* auquel M. Pluquet attribue le sens de *gouverner,* a également celui de *comparaître en justice.* Pour que l'interprétation du commentateur fût exacte, il faudrait qu'il y eût, au lieu de la ligne accusatrice :

Li convient foler et plaissier,

ce que ne porte aucun manuscrit.

[1] Textuel. Voyez Orderic Vital, liv. 7, et Robert Wace, vers quinze-millième et suivants.

ANTIQUITÉ DE LA MANIE DES PROCÈS EN NORMANDIE. — ÉTAT MORAL ACTUEL.

Il paraît que la monomanie de la chicane avait gagné jusqu'aux femmes ; car, dans la charte de Rouen, Falaise et Pont-Audemer, donnée par Philippe-Auguste, on trouve cette singulière disposition pénale : « Lorsqu'une femme sera convaincue d'être processive et médisante, on l'attachera sous les aisselles avec une corde, on la plongera trois fois dans l'eau. »

Le grand coutumier de Normandie, le plus litigieux de France, fut promulgué en 1229, et, en 1280, un certain Richard Dourbault imagina de le mettre en vers.

Mist Richard Dourbault cest livre
En rimes, au mieux qu'il put,
Pour commun et propre salut.

L'originalité de cette idée, qui ne pouvait éclore qu'en un cerveau normand, semblait impossible à surpasser ; mais en 1599, Jacques de Campron, curé d'une paroisse d'Avranches, dédia au parlement de Rouen *le Psautier du juste plaideur*, contenant, pour chaque jour de l'année, un cantique et quatre psaumes qu'il suffisait de réciter avec ferveur pour gagner les causes les plus aléatoires : touchant accord de la loi religieuse et de la loi civile, de celle qui prescrit le pardon des injures, et de celle qui les résout en dommages et intérêts.

Papirius Masso, écrivain du seizième siècle, accuse les Normands, en termes énergiques : *Callidos cantosque esse natura cognitum est, et morum suorum observantissimos custodes esse... Litigare scienter, et nodum in scirpo quærere solent, ut non sine causa Placentinus Normanos esse doli capaces ante pubertatem olim dixerit.* Il ajoute comme correctif : *Eosdem ego ingeniosos ad percipiendas bonas artes et scientias prædico.* (*Descriptio Galliæ per flumina.*)

Au dix-septième siècle, la réputation des Normands était parfaitement établie. « On appelle à Paris la Normandie le *pays de sapience*, et non le pays de la sagesse, à cause que les habitants y sont *fins et rusés, et surtout à plaider et à ménager leurs intérêts* [1] : d'où vient que la coutume y établit la majorité à vingt ans.

Un cosmographe de la même époque, Châteaunières de Grenaille, auteur du *Théâtre de l'univers* [2], confirme ce que nous savons sur l'esprit processif des Normands.

« Les Normands sont *fins et rusez*, ne sont subjets aux loix ny aux coustumes d'aucuns estrangers, et vivent selon leur ancienne police, qu'ils défendent opiniastrement. *Ils sont sçavants au possible en matière de procez, et sçavent tous les dé-*

[1] *Dictionnaire de Trévoux.* — [2] Paris, 1643, in-8°.

tours, et toutes les ruses et surprises que la chicane peut inventer, tellement que les estrangers ne s'osent associer avec ce peuple [1].»

Tout prenait en Normandie une tournure litigieuse, même les discussions théologiques. Un janséniste de Bayeux, abandonné à ses derniers moments par le clergé orthodoxe, allait périr sans viatique: il employa le ministère d'un huissier, qui somma le curé de la paroisse d'avoir à administrer le moribond!

Le nombre des procès a diminué sous l'empire du Code civil, mais les lois nouvelles n'ont pas assez d'inflexibilité pour ne point fournir d'arguments à deux faces, l'une qui affirme, l'autre qui dément; et beaucoup de Normands sont encore disposés à profiter de cette élasticité d'interprétation pour éterniser les discussions d'intérêt. Un habitant de Bayeux ou de Falaise se croit-il victime de quelque injustice, lésé dans ses intérêts; lui conteste-t-on un droit quelconque, lui cause-t-on le moindre dommage, vite un commissaire, un juge de paix, un *homme de loi: «Oh! oh! nous allons voêr! Cha n' se passera point comme cha... Faut que la gueule du juge en pette! j'en aurai raison, quand même je devrais manger ma dernière chemise!»* Et la querelle s'engage, haineuse comme une guerre féodale. Bientôt, au milieu des débats judiciaires, les parties adverses perdent de vue l'objet de leurs réclamations, pour ne songer qu'à se ruiner mutuellement: le désir de la vengeance fait taire l'intérêt personnel. Dans certains pays on s'égorge: en Normandie on plaide; on y combat à coups d'assignations, comme en Italie à coups de stylet; le mot *vendetta* s'y traduit par procès.

Il serait injuste toutefois de répéter aveuglément de vieilles calomnies. Non, le Normand ne jure point des deux mains; non, il ne trafique point effrontément de son témoignage: mais il est vétilleux, et trouverait moyen d'embrouiller un axiome géométrique. Si, en contractant avec lui, on n'a pas observé strictement toutes les formalités légales, si toutes les quittances ne sont pas en règle, si les noms d'hommes et de lieux ne sont pas convenablement orthographiés dans les actes, la tentation de chicaner et de plaider pourra s'emparer de lui, et aura-t-il le courage d'y résister!

Durant l'année judiciaire de 1830-31, les tribunaux du ressort de la cour de Rouen ont jugé sept mille quatre-vingt-dix-huit procès, et ceux qui dépendent de la cour de Caen, dix mille trois cent trente-deux. Dans ce nombre ne sont pas comprises les causes appelées aux tribunaux de commerce, qui montent, dans le ressort de la cour de Rouen seulement, à douze mille trois cent quatre-vingt-trois [2]. Ces chiffres ne sont dépassés que par ceux que donne la statistique du département de la Seine, placé dans une position exceptionnelle.

L'immense mouvement de l'industrie normande contribue à ce résultat. La concurrence des activités qui se heurtent à Rouen, au Havre, à Elbeuf, à Louviers, etc., enfante inévitablement des procès; cependant c'est en basse Normandie qu'on trouve le plus d'ardeur chicanière. C'est là que certains cultivateurs possèdent, aussi bien qu'un premier clerc d'avoué, et beaucoup mieux qu'un avocat, le vocabulaire baroque de la procédure. Ils rédigeraient au besoin une assignation *à comparaître*

[1] *Description de la France*, page 307. — [2] *Annuaire de Normandie.*

d'hui à huitaine franche, une sommation à produire des défenses, des conclusions motivées, une réquisition d'audience, des qualités de jugement, ou la copie de la *grosse dûment exécutoire, signée, scellée et collationnée, d'un jugement enregistré rendu contradictoirement entre les parties.*

La basse Normandie est plus agricole que manufacturière. Elle s'occupe de défrichements, d'assolements, de cultures, de pépinières, de turneps, de rutabagas, de topinambours, de vaches laitières, de moutons, de chevaux, d'engrais, d'instruments aratoires, de pétitions contre l'introduction des blés étrangers, et surtout de pommes et de cidre. L'année sera-t-elle *pommeuse?* les fleurs du pommier sont-elles nouées? les *surets* [1] sont-ils bons à greffer? y a-t-il beaucoup de *quêtines* [2]? est-il temps de *raîcher* [3]? Voilà des problèmes importants pour une grande partie de la population. Le bas Normand est encore attaché à la glèbe: son plus vif désir, le rêve de sa vie, sa passion, est d'avoir de *la terre;* il vendrait ses chemises pour acheter *du bien,* et se passerait de pain pour acquérir la possibilité de semer du blé.

Chaque année partent du Bocage des moissonneurs qui vont servir d'auxiliaires à ceux de Brie et de Picardie, des brocanteurs, des fondeurs, des chaudronniers, des paveurs, des peigneurs de filasse, des sassiers, des marchands de vans et de cribles, des colporteurs d'images et de livres à l'usage des campagnes, tels que *le Parfait bouvier, le Parfait maréchal, le Petit paroissien,* et *les Quatre fils d'Aymon.* A l'époque où la végétation est suspendue, environ douze cents taupiers quittent leur quartier général, les cantons de Trun et de Balibœuf (Orne), et, avec l'aide d'apprentis qu'ils ont engagés pour trois ans, ils opèrent de terribles ravages dans la race des plantigrades.

Tous ces émigrants, à la fin de la campagne, s'empressent de rentrer dans leurs foyers, écornent à peine, pour leur subsistance journalière, ce qu'ils ont gagné dans leur tournée, et achètent un verger, un *dellage,* une *masure* [4]. Quand leurs ressources sont insuffisantes, ils *fieffent* un fonds de terre, c'est-à-dire qu'ils s'engagent à en payer le prix par portions annuelles, avec les intérêts. Après une existence de privations et de misère, ils arrivent à posséder douze cents livres de revenu immobilier. Ils n'ont point connu le luxe, ils n'ont point joui des avantages attachés à la propriété, mais ils sont propriétaires: c'était tout ce qu'ils ambitionnaient. Ils logent dans une maison *à eux,* ils cultivent un terrain *à eux,* ils boivent le cidre qu'ils ont récolté, ils s'asseyent à l'ombre de leurs pommiers, et se condamnent avec joie à manger toute leur vie du pain noir.

L'extrême divisision de la propriété communique aux villages normands une apparence de gaieté et d'aisance. Chaque maison est isolée, entourée de son jardin, abritée par les cimes rondes et tortueuses de l'oranger de Normandie. Les habitants

[1] Pommier non greffé. — [2] Pommes tombées avant leur maturité. *Couées*, en haute Normandie. — [3] Abattre les pommes. — [4] Un dellage est un certain nombre de sillons. Ce mot vient de *deal* (quantité), terme northman adopté par les Anglais. Une *masure* ou *cour* est en Normandie un pré enclos, planté de pommiers, au milieu duquel se trouvent une maison d'habitation, des greniers, une étable, un toit à porcs, et autres constructions, ordinairement en charpente et en terrage. On voit souvent dans les journaux du pays l'annonce de l'adjudication définitive d'une *masure édifiée de plusieurs bâtiments.*

ont toutes les qualités et tous les vices qui caractérisent le propriétaire foncier. Ce sont de rudes travailleurs, mais des hommes intimement convaincus que *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Ils profitent de ce que les terrains sont mal bornés pour s'agrandir aux dépens de leurs voisins; ils empiètent chaque jour sur le sol étranger, dont ils entament un coin avec la bêche et la charrue. Sont-ils établis sur le bord d'une route, ils la rognent et la rétrécissent peu à peu, et l'ensemenceraient volontiers tout entière, sans égard pour la nécessité des communications.

Aussi voit-on s'élever en abondance toutes les questions qui naissent de la propriété territoriale : questions de bornage, questions de clôture, questions de servitude, questions de partage, questions d'hypothèque, et il faut de longues et coûteuses expertises pour établir la validité respective des prétentions opposées. Les causes sont traînées de première instance en appel, d'appel en cassation, envenimées par la cupidité, embrouillées par la mauvaise foi, éternisées par l'entêtement.

N'essayons point de le dissimuler, le Normand montre quelquefois une avidité répréhensible, une âpreté au gain qui ne l'emporte pas au delà des bornes prescrites par la loi, mais qui lèse le prochain, et répugne aux esprits délicats. Consultez les ouvriers des fabriques de Normandie, ils vous diront qu'ils sont accablés de *retenues* continuelles pour absence, pour infractions légères à des règlements tyranniques. Interrogez les commis de nouveautés, ils vous donneront sur leur régime alimentaire des détails peu favorables à leurs patrons. Regardez à l'œuvre les fermiers, les négociants, les industriels; les verrez-vous préoccupés de l'intérêt public? En aucune façon. Leur but est la fortune ; ils y marchent avec lenteur et prudence, en *haricotant* [1], en rognant les salaires, en donnant peu du leur, en tirant des autres le plus possible. Ne vous en défendez pas, descendants des hommes du Nord : ils vous ont transmis quelque peu de leurs inclinations, et en revêtant des formes légales, en entrant dans le lit que lui creusaient la morale et les lois, leur goût pour la piraterie s'est transformé en génie commercial!

GOUT POUR LES LIQUEURS FORTES.

« La gent du Danemark, selon Robert Wace, fut de tout temps convoiteuse, très-avide, fière, présomptueuse, luxurieuse, et aimant le plaisir. »

> Tos temps fut sorkuidée et mult fu convoitose,
> Fière fut, preïsout, gaie et luxuriose.

« Aux festes de paroisse, au carnaval et autres occasions, dit Dumoulin, comme aux nopces, baptême des enfants, rélevées de couches, et donner du pain bénit, les

[1] *Haricoter,* en patois normand, lésiner, liarder. On dit un *haricotier.*

Normands font ordinairement des festins, et y invitans tous leurs parents et amis, font grande chère. »

Les Normands d'aujourd'hui ne sont pas moins que leurs aïeux portés aux voluptés matérielles, et notamment à la boisson. Il est à remarquer que les ivrognes sont plus nombreux dans les contrées auxquelles la nature a refusé le raisin que dans les pays vignobles. En Normandie, les moindres bourgs comptent plusieurs cafés, et l'on ne fait pas une lieue sur une route quelconque sans apercevoir une maison dont la façade porte en grosses lettres :

DÉPOTEYER DE CIDRE.

CIDRE, BOISSON, POIRAY A DÉPOTEYER[1].

Les paysans normands sont toujours prêts à répéter ce refrain de leur compatriote Olivier Basselin, le *Français né malin*, qui *créa le Vaudeville* :

Ce bon cidre n'épargnons mie ;
Vidons nos tonneaux, je vous prie.

Il s'absorbe dans les marchés une quantité considérable de liquides, et les réminiscences du cabaret occupent une case si importante dans la mémoire des ouvriers et des laboureurs, qu'elles servent comme de fil conducteur pour les aider à retrouver la trace des faits confus et effacés. « *Quement, Mérovée, t'as oublié cha ? Ch'étiont che mautnre*[2] *ed'Philogène, qu'équiont aveuc nous. J'avons pris trois glorias et le pousse café d'fil-en-quatre*[3]. *Louis est venu s'assiètre*[4] *ichitte sur le coup, Louis Frémin, tu sais ben Louis Frémin, chti-là qu'étrivagne*[5] *toujours aux dominos?*

— *C'est-y Frémin l'cherron?*

— *L'cherron tout eout' Darnétal. Il avont payai la consolation, la rinchette et la rinchelette; pis est venu le fils à père Loubry, qu'sa femme alle équiont ma propre sœur, et il a demandai cor une tournée, et finalement qu'ch'est m'ty qu'avons payé le coup d'pied au ...* » Le peuple normand est parfois très-inconvenant dans ses expressions.

C'est au cabaret que les campagnards vident à la fois les affaires et les pots. Ils s'y donnent rendez-vous le dimanche, après la messe, pour causer du prix des denrées. Dans quelques villages du Vexin normand, le pâtissier qui a confectionné le pain bénit met aux enchères, dans le cimetière, à la porte de l'église, une énorme brioche, que les plus offrants et derniers enchérisseurs emportent triomphalement au dépoteyer voisin.

Souvent les cultivateurs normands boivent moins par goût que par spéculation. Ils demeurent patiemment attablés des heures entières, entassant sur la table de

[1] *Dépoteyer*, vendre par pots, au détail. — [2] Mauvais sujet, mot cauchois. — [3] Un *gloria* est le contenu d'une demi-tasse remplie de trois quarts de café et d'un quart d'eau-de-vie. Le fil-en-quatre est l'eau-de-vie de première qualité. — [4] S'asseoir, mot cauchois. — [5] Qui *triche*, mot cauchois.

grandes bouteilles à goulot évasé, jouant de suite vingt parties de dominos normandes, en trois coups avec huit des, le tout sans cesser de débattre les conditions des marchés qu'ils désirent conclure. Pas de contrat qui ne se passe le verre à la main ; pas de vente qui ne soit arrosée en raison de son importance. Pour un sac de blé, on s'égaie ; pour un cheval, on se grise ; pour une *masure*, on reste sous la table. Un maquignon cherche à vendre un cheval de riche encolure et exempt de vices rédhibitoires. « *Coben qu'i veut son qu'val ? — Trente pistoles. — Vous dites vingt-cinq ? — Vous en avez-t-y vu beaucoup comme li pour trente pistoles ? — J'disons vingt-six. — Non. — Vingt-sept.* » A chaque proposition, l'amateur frappe dans la main du maquignon : c'est de rigueur.

S'il modifiait cent fois ses offres, cent fois il lèverait le bras comme pour essayer sa force sur un dynamomètre, et rougirait d'un coup rudement appliqué la paume droite de son interlocuteur. Pour mieux s'entendre, on entre au *dépoteyer*, les tournées de gloria se succèdent. L'amateur propose 295 francs; le maquignon tient bon. Après de longs débats et d'amples libations, le maquignon triomphe, mais il a dépensé pour 6 francs 50 centimes de boissons variées.

Dans les banquets, on boit entre chaque service un verre d'eau-de-vie, qu'on appelle *un trou normand*. Souvent, quand on a découpé le croupion d'une oie, on fait à ce morceau de prédilection trois pattes avec des allumettes, et il passe de ce trépied dans l'assiette du convive qui avale le plus de verres de cidre sans désemparer.

La moisson s'ouvre par une fête, appelée *le pu aisai*, et l'on boit. Quand les blés sont coupés, on en laisse sur pied quelques tiges qu'on entoure de rubans; on les donne à faucher au fils du maître de la maison, et l'on boit. Cette dernière fête est désignée dans le Bessin sous le nom de *parcie*, et dans le pays de Caux sous celui de *replumette*.

Au dessert, on chante des chansons égrillardes, suivant la vieille coutume :

> Usaiges est en Normandie,
> Que qui herbergiez est, qu'il die
> Fable ou chançon lie [1] à l'hoste [2];

et l'on boit.

NOCES NORMANDES.

Les noces sont célébrées par des excès dont un Gargantua serait fier à juste titre, principalement dans la partie située à gauche de la Seine. Là, c'est une vieille et pauvre veuve, nommée, suivant les lieux, *Badochet*, *Diolevert*, *Hardouin* ou *Hardouine*, qui se charge des premières ouvertures. Cet agent matrimonial ménage entre les parents de la jeune fille et ceux de l'aspirant une entrevue à l'auberge où celui-ci obtient, le verre en main, la faveur de *l'entrée de la maison*.

Toutes les filles ne sont pas également sûres d'être demandées en mariage; il est des circonstances indépendantes du mérite individuel, qui sont considérées comme funestes ou favorables à un prochain établissement. La jeune personne qui, dans un repas, se trouvant sous la poutre, boit le premier et le dernier verre d'une bouteille de cidre, est certaine de se marier dans l'année, si, en outre, la nappe est à l'envers et le chat de la maison sous la table. Celle qui reçoit sa part de sept gâteaux de noces doit bientôt célébrer la sienne; mais l'infortunée qui marche par mégarde sur la patte d'un chat, est condamnée à ne pas trouver d'époux avant trois ans, et ce délai est prolongé de quatre ans, si son pied malencontreux a foulé la queue du même animal. Quant à l'imprudente qui laisse bouillir l'eau de vaisselle, et place les tisons debout dans le foyer, elle court risque de vivre et de mourir dans le célibat.

[1] Joyeuse. — Jean le Chapelain, fabliau du Segrétain.

repas est bruyant et prolongé, et le cuisinier qui l'a confectionné est assurément digne du privilége que lui accorde l'usage de mener la mariée chez les voisins, auxquels elle offre des épingles, et dont elle accepte avec reconnaissance des *quenouillées* de chanvre ou de lin. Au retour, les quadrilles s'organisent, les deux époux n'y prennent point part, mais leur occupation n'en est pas moins agréable, car les danseurs tiennent à la main, qui une quenouille, qui une pièce de toile, qui une bouteille de vin, qui de la vaisselle, et ces différents cadeaux de noces pleuvent dans le giron de la future et du *bruman*. Puis la mariée est portée en triomphe, et des *momons* [1], des *follets* [2], des cavaliers montés sur des *bidoches* [3], guident, par leurs gambades, l'assemblée qui chante à tue-tête :

Sur le pont d'Avignon,
J'ai vu danser la plus belle ;
Sur le pont d'Avignon,
On y danse tout en rond.

Le dîner commence, ou plutôt le repas du matin continue à cinq heures du soir. Le cuisinier, véritable héros de la fête, ouvre, avec la mariée, le bal qui succède au dessert : le *bruman* n'a droit qu'à la seconde contredanse. Vers les neuf heures, on entend frapper à la porte, et des voix du dehors répètent en chœur :

Sur le pont d'Avignon, etc.

Ce sont les *réveilleurs*, les jeunes gens du voisinage qui demandent à entrer ; on leur ouvre, après leur avoir riposté par le second couplet de la ronde, et on leur verse du cidre ; mais la coutume leur défend d'accepter des aliments solides, et de s'asseoir au souper qui a lieu à dix heures. On quitte encore la table pour la danse, et après minuit la danse pour une copieuse collation. A neuf heures du matin, un déjeuner, composé de beurre et de fromage, répare les forces des danseurs. Le *bruman* en congédie la plupart, ne garde auprès de lui que ses amis intimes, se divertit ou s'ennuie avec eux jusqu'à minuit, et, pour terminer convenablement quarante heures de séance gastronomique, se soumet de bonne grâce aux plaisanteries de ceux qu'il a traités. On l'oblige à faire sa prière à genoux sur un manche à balai, ou sur une paire de sabots des plus anguleux ; on lui grimpe sur les épaules ; on enseigne à l'épousée une oraison égrillarde qui commence par : « *Benedicite*, je me couche, je ne sais pas ce qui va me venir ; je m'en doute, etc. » On apporte des rôties au vin, et la mariée boit et mange pendant qu'on passe sur la bouche de l'infortuné *bruman* le torchon qui a essuyé la vaisselle. La lassitude générale met fin à ces rudes épreuves, à ces farces grossières inspirées par les fumées du cidre et de l'alcool. Heureux encore le *bruman* s'il n'est pas veuf, si sa femme jouit d'une réputation intacte, car autrement, des *charivariseurs* déguisés en

[1] Personnages masqués. [2] Dandies grotesques. [3] Chevaux de bois dont le corps est couvert d'une longue pièce d'étoffe.

NORMANDE

(Costume de Veuve).

loups, en ours, portant des chemises par-dessus leurs habits, affublés de cornes monstrueuses, feraient bruire à ses oreilles les colliers et les casseroles.

Vous pensez qu'après ces bombances d'ogres, les conviés s'assoupiront comme des boas? point : ils recommencent le dimanche suivant, ce qui s'appelle *fouetter le chat* en haute Normandie, et dans le Bessin, *faire le raccroc*, ou *manger la paille du lit de la bru*.

Comme le cidre n'est pas moins perfide que la liqueur spécialement consacrée à Bacchus, les querelles dont l'ivresse est mère sont d'autant plus funestes en Normandie que la savate y est en honneur, et qu'on y manie avec un talent déplorable la canne, le bâton et le flé [1]. Les professeurs de ces diverses armes n'y manquent pas de clientèle, ni leurs élèves d'occasions d'employer leur formidable savoir. Le Normand, dont tous les historiens s'accordent à célébrer les exploits, est terrible dans une querelle de cabaret comme sur un champ de bataille. Il est habituellement pacifique, il a recours aux messes, aux signes de croix et à l'eau bénite pour avoir bonne chance au tirage, il invente mille ruses pour s'exempter de la conscription; mais que son sang soit fouetté par les vapeurs alcooliques, ou que sa bravoure soit éperonnée par le bruit du canon, dans une lutte corps à corps comme dans une mêlée, pour sa défense personnelle comme pour celle de la patrie, il est d'une intrépidité tenace et ne recule jamais.

USAGES POPULAIRES EN NORMANDIE.

La Normandie ne fut convertie qu'assez tard au christianisme. Rouen avait un évêque dès l'an 260, saint Mellon; mais les efforts de ce pieux personnage furent longtemps infructueux. Sous l'épiscopat de saint Romain, en 626, les Rouennais des campagnes étaient encore pillards, grossiers, barbares [2], superstitieux, adonnés à l'ivrognerie [3]. Saint Evron, qui fonda au huitième siècle un monastère dans la forêt d'Ouche, la trouva entourée de champs incultes et infestée de larrons [4]. Les prédicateurs chrétiens ne pénétrèrent dans le Bessin qu'à la fin du quatrième siècle; à Coutances et à Avranches, au cinquième siècle; et l'existence d'un évêché à Lisieux n'est constatée qu'à partir de 538. Quand les Northmans furent installés dans leur nouvelle patrie, il fallut, pour les dégrossir, les efforts combinés des autorités civile et ecclésiastique. Le plus grand titre de gloire de Rou est d'avoir sévi contre les brigands, et Gislebert, évêque d'Évreux, dans l'éloge funèbre de Guillaume le Conquérant, le loue d'avoir sagement châtié les voleurs de la verge de l'équité [5]. Pendant que les ducs réprimaient les rapines, de nombreuses abbayes s'établissaient dans le double but de moraliser le peuple et de cultiver le sol [6]. Il s'ensuit que des pratiques

[1] Fléau. — [2] Cum brutis vel sævis hominibus habitabat (Vandregisilius). Direptores fuerant, etc. (Vie de saint Vandrille, collection de Ph. Labbe, t. I, p. 729.) — [3] Vie de saint Éloi, par saint Ouen, livre II, chap. XV. — [4] Orderic Vital, livres III, VI et VII. — [5] Orderic Vital, livre VII. — [6] Voir la *Gallia christiana* de Mabillon, et la *Normandie chrétienne*, par Farin.

religieuses, tombées en désuétude dans la plus grande partie de la France, ont encore en Normandie toute la vitalité des jeunes institutions. Le christianisme y est moins antique, et par conséquent plus fervent. Le Normand donne un éclatant démenti aux gens mal informés, qui prétendent que la religion catholique est passée de mode, abandonnée comme le *caput mortuum* d'une opération chimique. Jamais, au retour du marché, il ne passe devant la croix du chemin, sans ôter respectueusement son chapeau.

Non-seulement il est religieux, ce qui est un bien, mais encore il est superstitieux, ce qui est un mal. Il confond le sacré et le profane, et observe encore des rites dont l'origine est manifestement druidique. Ainsi la veille des Rois, les habitants des campagnes du Bessin allument des torches de paille ou de tiges de molène, enduites de goudron, et parcourent les vergers en brûlant la mousse des pommiers et en chantant :

Coulline vaut lolot ;
Pipe au pommier,
Guerbe au boissey [1],
Man père bet bien.
Ma mère oco mieux,
Man père à guichonnée [2],
Ma mère à caudronnée,
Et mei a terrinée.

Adieu Noé [3].
Il est passé.
Coulline vaut lolot ;
Guerbe au boissey.
Pipe au pommier.
Beurre et lait,
Tout à planté [4].

Taupes et mulots,
Sors de men clos.
Ou je te casse les os.
Barbassioné [5],
Si tu viens dans men enclos,
Je te brûle la barbe jusqu'aux os.

Adieu Noé,
Il est passé.
Noé s'en va,
Il reviendra.
Pipe au pommier,
Guerbe au boissey.
Beurre et lait,
Tout à planté.

Quand on a suffisamment couru, chanté, et détruit les fucus parasites, on rassemble les restes des *coulines* pour en former un feu de joie appelé *fouée* ou *bourguelée*, qu'on entoure en marmottant des patenôtres, et en répétant des menaces contre les quadrupèdes dévastateurs, et des appels à l'abondance :

Taupes et mulots
Sors de men clos,
Ou je te brûle la barbe et les os.
Bonjour les rois,
Jusqu'à douze mois.
Douze mois passés,
Rois, revenez !

Charge, pommier,
Charge, poirier,
A chaque petite branchette,
Tout plein ma grande pochette.
Taupes et mulots,
Sors de men clos,
Ou je te brûle la barbe et les os.

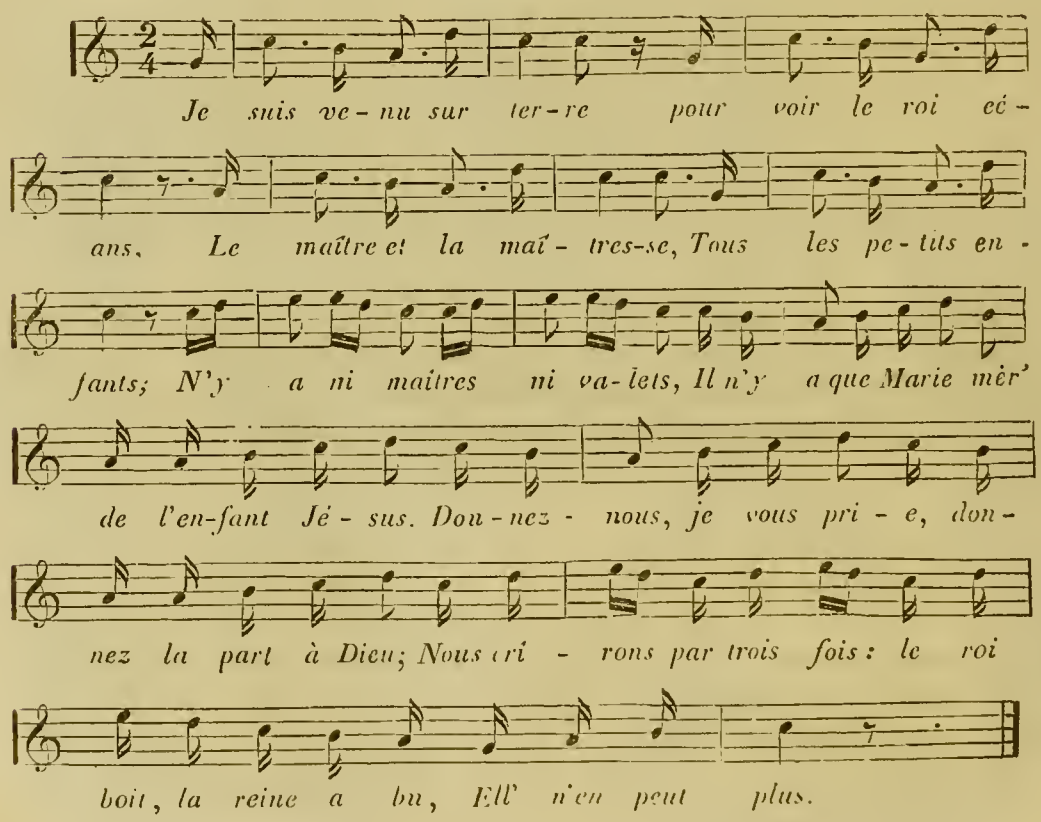
[1] Les torches dites coulines valent du lait ; le pommier produira des pipes de cidre ; les gerbes rempliront le boisseau. — [2] Contenu d'un vase de terre appelé guichon. — [3] Noël. — [4] En abondance. — [5] Mauvais génie.

Ces pratiques semi-gauloises sont particulières à la Normandie. La fête des Rois y donne lieu à des cérémonies qu'on retrouve ailleurs avec quelques variantes, mais qui, nulle part, ne sont observées plus scrupuleusement. Dans chaque maison, le doyen préside au banquet, et coupe le gâteau en autant de parts qu'il y a de membres de la famille présents et absents. Les morceaux destinés aux absents sont soigneusement serrés dans une armoire, et permettent d'avoir de leurs nouvelles sans se ruiner en frais de ports de lettres. La part d'un absent est un indicateur infaillible de la santé de celui auquel elle est réservée : si elle reste intacte, c'est qu'il se porte bien ; si elle moisit, c'est qu'il est malade ; si elle se gâte entièrement, c'est qu'il est mort.

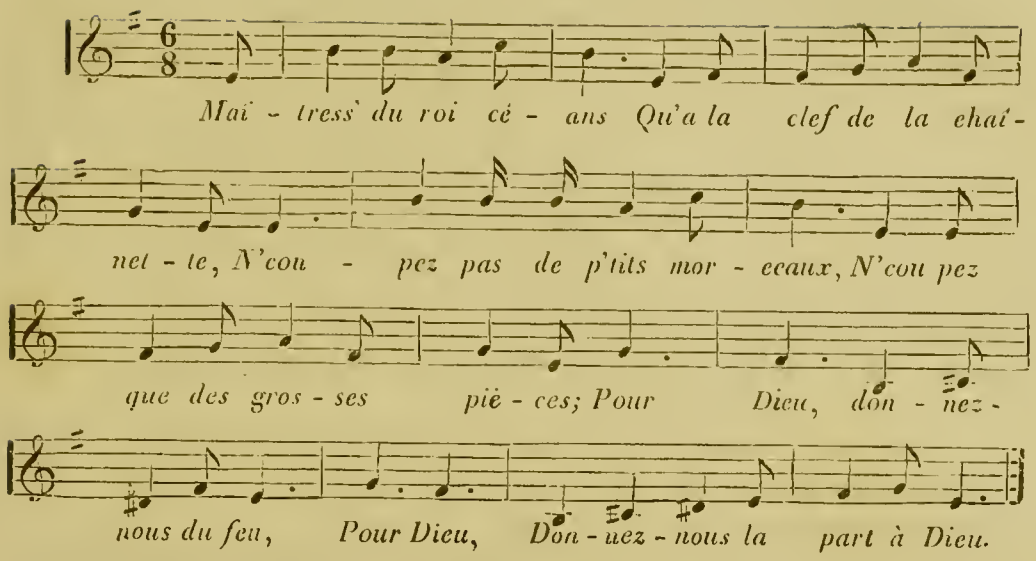
Le plus jeune de la compagnie est caché sous la table, et dirige la main du distributeur en nommant à haute voix et successivement tous les convives. La première part est toujours pour Dieu.

« *Fébé Domine*, pour qui la part ? — Pour le *bon Dieu.* »

Les pauvres, considérés en cette circonstance comme les représentants de Dieu même, attendent à la porte, et réclament en ces termes la redevance d'usage :



La part à Dieu, s'il vous plaît, ma bonne dame !

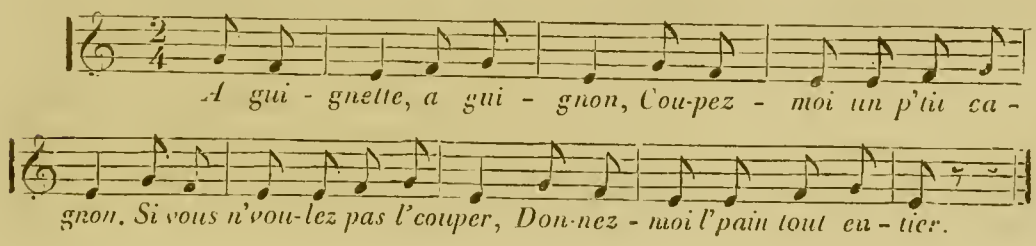


Si vous n'voulez rien donne',
Ne nous faites pas attendre,
Car il fait un si grand froid
Que mon camarade en tremble.
Pour Dieu, donnez-nous du feu,
Pour Dieu, donnez-nous la part à Dieu.

Quand ils ont affaire à des gens inhospitaliers, ce qui est rare, ils font succéder les malédictions aux prières, et se retirent après avoir proféré cette imprécation :

Si vous n'voulez rien donner,
Trois fourchettes, trois fourchettes,
Si vous n'voulez rien donner,
Trois fourchettes dans votre gosier.

Les aumônes des Rois et de Noël reçoivent le nom d'*agnignettes*, qui s'applique, à Rouen, aux sucreries qu'on dépose auprès du lit des enfants la veille du premier jour de l'an. Les mendiants psalmodient :



Le carême est assez rigoureusement observé en Normandie, surtout pendant la

semaine sainte, qu'on appelle dans le Bessin et le Virois *semaine preneuse* ou *cahin*. A Rouen, du mercredi des cendres à Pâques, on boulange beaucoup de petits pains sans levain, dits *cheminaux*, qui ne figurent point sur les tables aux autres époques de l'année. Pendant la *semaine preneuse*, des chanteurs, munis d'aigres violons, vont de maison en maison entonner de pieux cantiques dont la passion de Notre-Seigneur est le sujet, et demander la *paschré*, c'est-à-dire de l'argent et des œufs. Le dimanche des Rameaux, le curé met solennellement le buis bénit à la croix du cimetière, mais comme le possesseur de ce précieux talisman est sûr de pouvoir faire *autant de beurre qu'il voudra*, à peine la procession a-t-elle tourné le dos, que vingt bras s'allongent pour saisir la branche vénérée.

Le vent qui souffle au moment où le buis est attaché à la croix indique la nature des récoltes de l'année. Suivant le côté d'où il vient, on aura des pommes, des fourrages, ou du blé en abondance.

Les vieilles gens assurent que, le vendredi saint, les œufs recèlent des crapauds. Dans quelques paroisses, à ténèbres, les enfants frappent avec des bâtons les parois de l'église pour imiter le bruit du tonnerre.

Les processions, abolies dans les grandes cités, où les cultes se gênent tous, pour que chacun d'eux soit à l'aise, sont encore en vigueur dans les villages normands. Leur blanc cortége parcourt toujours, aux grandes fêtes carillonnées, un chemin bordé de draps blancs et de bouquets, jonché de feuillages et de fidèles agenouillés. Avant 1830, elles présentaient de curieuses singularités. Ainsi, à Elbeuf, le devant d'autel de chaque reposoir était une planche couverte d'une couche d'argile, dans laquelle on avait fiché des fleurs naturelles pour dessiner un Saint-Esprit, la croix, les instruments de la passion, et autres emblèmes. Derrière l'autel montait une estrade à plusieurs assises, où l'on représentait des scènes mimées qui rappelaient les *mystères*. Par exemple, un oranger chargé de fruits s'élevait au sommet de l'estrade, et, au moment de la bénédiction, une séduisante Elbeuvienne, juchée à côté de l'arbre aux pommes d'or, en détachait une qu'elle présentait à un jeune garçon: c'était un emblème du premier péché. Il convient d'ajouter qu'Ève avait une robe blanche, et qu'Adam portait un habit bleu de drap d'Elbeuf, une culotte de casimir café-au-lait et des bas de soie, vu l'impossibilité d'observer la fidélité du costume.

FÊTES DE LA SAINT-JEAN.

Les *caudiots* [1] de la Saint-Jean n'ont pas cessé de s'allumer annuellement, le 24 juin, dans les villages de Normandie; il en est même où le curé met de ses propres mains le feu au bûcher, et de bonnes gens affirment avoir vu distinctement le Saint-Esprit descendre au milieu des flammes sous la symbolique figure d'un ramier. Il y

[1] Feux de joie, du latin *gaudium*.

a toujours des malades groupés autour du *caudiot,* dans l'attente d'un pareil miracle, ou pour recueillir des charbons, qui *portent bonheur.*

Les couronnes d'herbe de la Saint-Jean (armoise) préservent de la foudre et des voleurs. Un galeux qui, le matin de cette fête, se roule dans la rosée ou se baigne dans une fontaine, peut compter sur une prompte guérison. La verveine cueillie ce jour-là est un talisman qui éloigne les voleurs et les sorciers.

Les ouvriers des fabriques ont une façon moins religieuse de solenniser la Saint-Jean. Ils suspendent aux réverbères des couronnes de lierre et d'œufs entrelacés, et, le soir de la fête et des quinze jours précédents, ils dansent des rondes sous ces dômes de coquilles et de verdure. Filles et garçons forment un cercle en se tenant par la main ; un ouvrier entonne une chanson qu'on redit en chœur ; les danseurs font trois pas à droite, s'arrêtent brusquement à la fin du second vers, les jarrets pliés et les jambes écartées, font trois pas à gauche, s'arrêtent encore, et continuent le même exercice jusqu'à la terminaison d'une interminable série de couplets. Si les Hurons dansent, ils ne doivent guère danser autrement.

La plupart des rondes de la Saint-Jean sont d'une obscénité dégoûtante, ce qui n'empêche pas les jeunes filles d'en répéter les paroles. Il en est qui s'offenseraient jusqu'à l'indignation d'un geste équivoque, d'un propos indécent, et qui, enhardies par la circonstance, prononcent sans scrupule et sans honte les mots les plus rabelaisiens. Les chants les moins scandaleux sont d'incompréhensibles amphigouris, dont tous les couplets s'enchevêtrent les uns dans les autres, et dont les refrains incohérents semblent appartenir au vocabulaire d'une langue de sauvages :

Babolo
Gavolo,
Papa volo !
Papa volo !

Sring, la faridondaine,
Sring, la faridondon.

Ah ! l'choléra,
Mon compère,
Ma commère,
Ah ! l'choléra
M'attrapera.

Ce sont les dames de Ronen
Qu'ont fait faire un pâté si grand,
Lantureln,
Lanturelé
Lantureln,
J'allons danser ;
Lanturelé.

Ils ont fait un pâté si grand
Qui n'pouvait pas entrer dans Ronen,
Ni dans Paris qu'est bien plus grand.
Lantureln, etc.

Ni dans Paris qu'est bien plus grand ;
Ell' l'ont coupé par le mitan ;
Ell's ont trouvé un homm' dedans !
Lantureln, etc.

Plusieurs de ces rondes se prolongent indéfiniment au gré du chanteur. Ainsi le premier couplet de l'une d'elles est conçu en ces termes :

J'ai encore dedans mon coffre
Les souliers à papa grand,

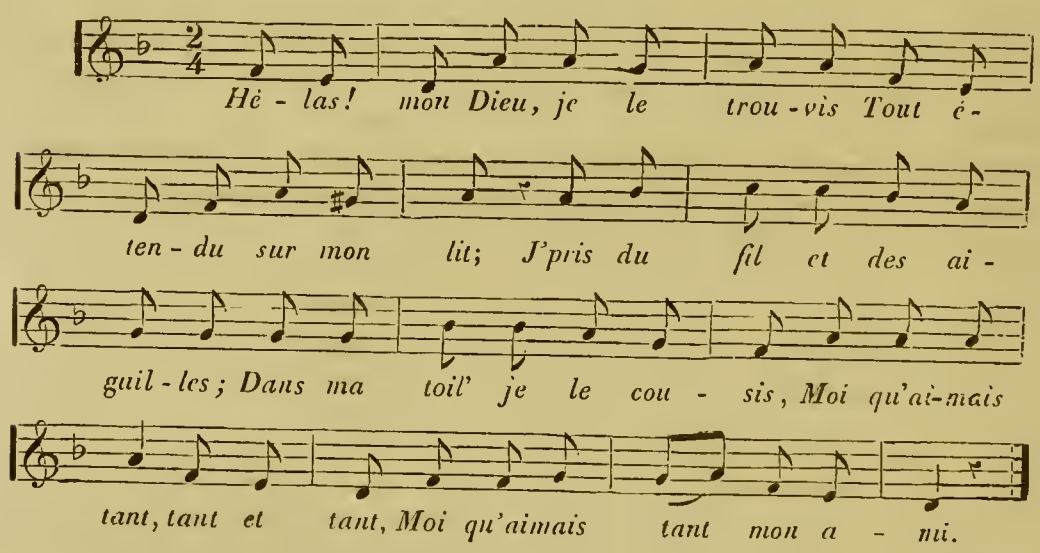
Que je mets fêt' et dimanches,
Le jour du carêm' prenant [1],
Bien enguerminés [2], *mamau,*
Bien enguerminés.

Pour obtenir le second couplet, il suffit de substituer aux souliers une autre partie du vêtement.

J'ai encore dedans mon coffre
Le chapeau à papa grand, etc.

Puis viennent les jarretières, la chemise, la perruque, la culotte, etc., et pour peu que le chanteur ait quelques connaissances en matière de garde-robe, il réalise sans peine l'utopie de la chanson en quatre-vingt-dix-neuf couplets.

Les airs de ces compositions populaires sont aussi barbares que les paroles. Un seul m'a frappé par sa mélancolique mélodie. Le sujet de la ronde est l'aventure d'une femme qui, en rentrant chez elle, trouve son époux mort subitement, et, après s'être désolée, prend philosophiquement le parti de l'ensevelir.



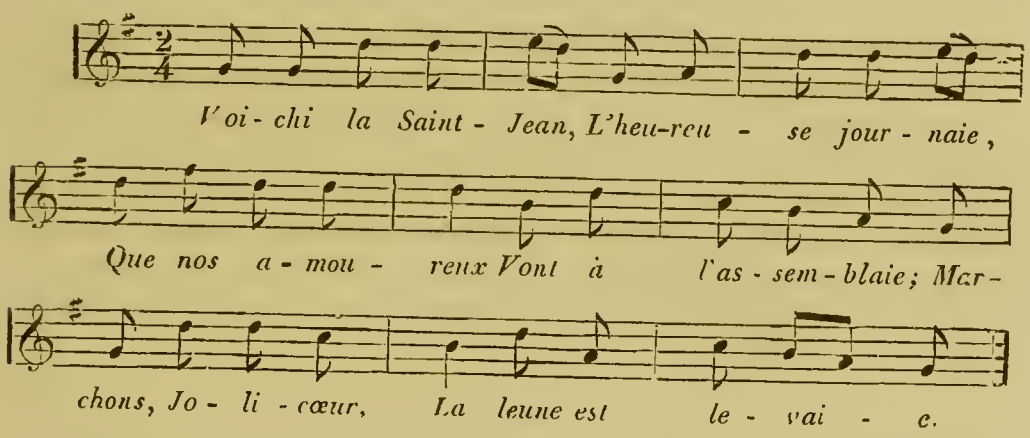
Les rondes de la Saint-Jean commencent vers huit heures du soir, et durent jusqu'à deux heures du matin. Avant de se séparer, chaque groupe de danseurs établit deux *gardes de la couronne*, pour la protéger contre les tentatives des groupes rivaux.

Jumiéges possède depuis le VIIIe siècle une confrérie en l'honneur de saint Jean-Baptiste, présidée par un maître annuel, qui porte le titre de *loup vert*. La veille de la Saint-Jean, il revêt une robe verte, se coiffe d'un bonnet vert, se fait escorter comme par un page par un jeune homme en surplis qui porte deux *tinterelles* [3], et conduit les frères au Chouquet, en face de la vieille abbaye de Jumiéges. Leur

[1] On prononce *carin prenant*. — [2] Bien arrangés. On prononce *enguerminais*. — [3] Clochette.

approche est annoncée par la détonation des pétards et des armes à feu, et le clergé vient à la rencontre de la pieuse association. On se rend à l'église en chantant le psaume *Ut queant laxis*, et, les vêpres entendues, on va chez le *loup vert* faire un dîner exclusivement composé de plats maigres. Les frères seuls ont droit d'y assister, et si le *loup* invite quelques-uns de ses amis, ils sont placés à une table séparée.

Le soir, un jeune garçon et une jeune fille, chamarrés de rubans et de fleurs, allument le bûcher de la Saint-Jean, autour duquel le *loup vert* et les membres de la confrérie forment un cercle. Puis, sans cesser de se donner la main, tous poursuivent celui qui a été nommé *loup* pour l'année suivante. Il fuit, frappe d'une baguette les assaillants, et ne se rend que lorsqu'il a été appréhendé au corps et enveloppé trois fois. Quand il est pris, on feint de le jeter dans les flammes, et rendu à la liberté après cette épreuve, il se joint aux frères qui dansent la ronde suivante :



Que nos amoureux
Vont à l'assemblaie;
Le mien y chera,
J'en suis achuraie:
Marchons, Jolicœur,
La leune est levaie.

Le mien y chera,
J'en suis achuraie;
Il m'a appourtai
Cheinture doraie:
Marchons, Jolicœur,
La leune est levaie.

Il m'a appourtai
Cheinture doraie;
Je voudrais, ma fouai,
Qu'alle fût brûlaie:
Marchons, Jolicœur,
La leune est levaie.

Je voudrais, ma fouai,
Qu'alle fût brûlaie;
Et may dans mon lit
Aveu lui couchaie:
Marchons, Jolicœur,
La leune est levaie.

Et may dans mon lit
Aveu lui couchaie;
De l'attendre ichit,
Je suis ennuyaie:
Marchons, Jolicœur,
La leune est levaie.

A cette ronde en succèdent d'autres non moins analogues à la circonstance, et la confrérie retourne chez l'ancien *loup* pour souper. Le *loup* a une *tinterelle* à ses côtés, et l'agite bruyamment toutes les fois qu'un frère se permet une plaisanterie équivoque ou s'entretient de commerce. La conversation doit être sérieuse jusqu'à minuit; mais, à cette heure, toute l'assemblée se lève, le loup ôte son bonnet, et récite le *Pater;* les convives chantent le psaume *Ut queant laxis,* se dépouillent de leur accoutrement monastique, et usent et abusent de la liberté qu'ils ont recouvrée de causer de tout.

Le lendemain, la confrérie porte processionnellement à l'église un pain bénit colossal, à plusieurs étages, surmonté d'une haute tige d'asperge entourée de rubans. A la messe, le *loup vert* quête, et abdique en déposant ses *tinterelles* sur les marches de l'autel, et le soir, il se fait regretter en traitant splendidement ses honorables collègues.

On suppose que cette fête fut établie en commémoration d'un miracle que les fileuses racontent aux *veilleries* (veillées). Saint Philibert avait fondé à Jumiéges un monastère d'hommes, et à Pavilly un couvent de femmes, dont la première abbesse, sainte Austreberthe, s'était engagée de blanchir le linge de la sacristie de Jumiéges. Un âne chargé d'étoles, d'aubes et de nappes d'autel, suivait paisiblement le chemin de la rivière, quand un loup se jeta sur lui, et l'étrangla. Sainte Austreberthe parut au moment où la victime expirait, et, justement irritée de la barbare conduite du loup, elle le condamna à remplacer l'animal qu'il venait de dévorer. Le loup obéit, se courba sous le poids du paquet, et fut jusqu'à la fin de ses jours un modèle de douceur et de docilité.

LÉGENDES POPULAIRES.

La tradition a perpétué tant de légendes aussi vraisemblables, que le recueil en formerait plusieurs volumes. Celles du *privilége de saint Romain,* de *la côte des Deux Amants,* de *Nina, la folle par amour,* de *Robert le Diable,* ont été vulgarisées par les savants, les poëtes, les dramaturges et les *Guides de Paris à Rouen.* Des traditions, qui se rattachent aux sites les plus pittoresques, ajoutent aux charmes de la nature les charmes de la poésie. Il y a, à Étretat, une falaise terminée par une plate-forme sur laquelle trois aiguilles s'élèvent en forme de colonnes: c'est la *Chambre des demoiselles;* c'est de là que le chevalier de Fréfrosé, sire d'Étretat, fit précipiter dans la mer trois sœurs dont il n'avait pu dompter la vertueuse résistance. Par un raffinement de cruauté, ce farouche châtelain enferma préalablement les trois victimes dans un tonneau garni de clous; mais à peine le martyre fut-il consommé, que les esprits des trois sœurs apparurent au sommet de la falaise, et s'attachèrent à la poursuite de leur bourreau.

Au VIIe siècle, vivait en Angleterre un saint homme nommé Gerbold. Faussement accusé d'adultère, il fut jeté à la mer avec une meule au cou; mais la corde

se détacha, la meule devint légère comme du liége, et, tranquillement assis sur cette embarcation d'un nouveau genre, Gerbold aborda sur la côte du Bessin; quoiqu'on fût en hiver, le lieu où il débarqua se couvrit de fleurs, et a conservé depuis le nom de *ver* (printemps). Gerbold se bâtit un ermitage à Crépon, mais les Bayeusains l'arrachèrent de sa retraite pour le mettre à la tête de leur diocèse. Chassé bientôt par une cabale, il s'exila, jeta à la mer son anneau pastoral, en déclarant qu'il ne reviendrait que lorsqu'il aurait retrouvé cet insigne de ses fonctions. Ces adieux équivalurent à une malédiction, et les Bayeusains furent en proie à une maladie qui leur a fait garder longtemps l'épithète mal sonnante de *clichards* ou *foireux*. Enfin l'évêque retrouva son anneau dans les entrailles d'un poisson qu'on lui avait servi, et guérit, par sa présence, ses ouailles punies et repentantes.

Le chapitre de Bayeux était tenu d'envoyer tous les ans à Rome un chanoine chanter l'épître de la messe de minuit. Jean Patye, de la prébende de Cambremer, fut, en l'an 1337, chargé de cette désagréable mission; mais la veille de Noël était arrivée, et il n'avait pas quitté Bayeux. Ses confrères s'abandonnaient au désespoir : «Voyez, disaient-ils, à quoi nous expose votre négligence; on va nous condamner à une amende qui nous ruinera. — Soyez tranquilles, répondait l'impassible chanoine, à minuit précis, je serai à Rome.»

C'est que Jean Patye s'était clandestinement livré à la magie, et s'était soumis les puissances infernales. Il appelle le diable : «Tu vas me porter à Rome aussi vite que la pensée. — D'un homme? — Non, d'une femme. Attends-moi sous les orgues; au premier coup de neuf heures, je m'y trouverai : au revoir.»

Le chanoine assiste aux matines, chante *Domine, labia mea*, arrive au rendez-vous, et part sur les épaules du diable. Pendant qu'ils planent sur l'Océan : «Signe-toi, dit Satan, prêt à laisser tomber son fardeau au premier signe de croix. — Nenni, réplique le méfiant chanoine : ce que le diable porte est bien porté [1].» Voyant sa ruse infructueuse, le démon dépose Jean Patye devant le portail de Saint-Pierre. L'épître chantée, le chanoine entre dans la sacristie, demande à examiner le titre en vertu duquel il est venu, le jette au feu, se dérobe à l'indignation des assistants, rejoint son étrange monture à la porte de la basilique, et arrive à Bayeux comme on disait *Laudes*.

Interrogé sur ses moyens de transport, Jean Patye avoua ses maléfices, et n'obtint l'absolution, à la requête de Trivulce, évêque de Bayeux, qu'après avoir suivi, nu-pieds et la corde au cou, une procession générale du chapitre.

[1] Un vieux poète latin a traduit l'invitation du diable par ce distique, qu'on peut lire indifféremment de droite à gauche et de gauche à droite :

Signa te, signa temere, me tangis et angis,
Roma, tibi subito motibus ibit amor.

SUPERSTITIONS. — CROYANCE AUX FANTOMES.

Un peuple capable d'ajouter foi à de pareils récits doit être sans force contre les visions du monde fantastique, et en effet le villageois normand de la vieille génération est encore assiégé de terreurs superstitieuses. Il appréhende les sorciers qui *jettent des sorts*, envoient des rats dans les maisons, donnent le *lait bleu* aux vaches, et il emploie contre eux l'eau bénite de Pâques ou de la Pentecôte, ou un cierge consacré le jour de la Purification. Rencontre-t-il en sortant de chez lui un chien noir ou une personne en deuil, c'est signe d'accident. Entend-il une poule dont le chant tend à se rapprocher de celui du coq, c'est signe de mort pour elle et pour son maître. Une femme enceinte sert-elle de marraine, elle et le filleul périront dans l'année. Un cultivateur du Bessin croit sa maison mieux garantie de l'orage par une bûche de Noël arrosée d'eau bénite que par un paratonnerre; trace une croix sur le côté plat d'un pain qu'il va couper; ne pose jamais une miche sur le côté convexe, de peur d'attirer la pluie; garde comme un talisman une tête de cerf-volant; couvre ses ruches d'un chiffon noir quand il meurt quelqu'un dans son domicile, pour empêcher les abeilles de périr toutes dans l'année; et lorsque, l'estomac vide et la bourse garnie, il entend le coucou chanter pour la première fois de l'année, il conclut de ces circonstances réunies qu'il aura de l'argent jusqu'au 31 décembre.

«Enfin, maître Rouland, vous homme d'âge et d'expérience, comment avez-vous tant de crédulité?

— *May! m'prenais-vous donc pour eun godaille*[1]? *Ça n'empêche que j'n'irions point core ch'te nuit pour vingt parches ed tarre me promenais dans la cavée qu'est par ichitte*[2], *marchais! tout cont' le vieux chimetière qu'alle est, ch'te cavée.*

— Et pourquoi? est-ce que cet endroit n'est pas sûr? craindriez-vous d'y rencontrer des voleurs?

— *Dé voleux, ah ben! lé voleux et lé gendarmes, il aviont aussi peur de cha comme tout l'monde; et pis, quoiqu'i z'y feriont lé voleux? y a rien à prendre par ilà, pisqu'on n'y va point; et pisqu'on n'y va point, on n'y prend point.*

— Et qu'est-ce qui empêche d'y aller?

— (D'un ton mystérieux.) *Y a des* hans!

— Comment des hans!

— *Des revenants qui reviennent, et se tiennent nuchés*[3] *dans le jour amont*[4] *les murailles... et des* huards[5], *quoai! des hans et des huards et des fi-follets. T'né, à preuve: quand le père à défunt Prudent Charret, un vieil équené*[6], *il aviont pillai l'église à la première révolution, qu'il aviont cassai la tête aux saints et grimpé aveuc ses souyers sus le maît'-autel, et ben, li et pis ses camarades, i sont morts trétous; i sont tous crevés ed misère sus les grands quemins et partout... Eh ben, i sont tous*

[1] Niais. — [2] Le vallon qui est par ici. — [3] Cachés. — [4] Le long de. — [5] Farfadets. — [6] Intrigant.

revenus; et pis i sont restés avec les crapiauds dans les vieux trous des vieuilles démolitions, et toute la nuit jusqu'à la perce[1], *ces avocés*[2] *commenchent vari-vara*[3] *leux courses, et font des aclabos*[4] *à vous assouir*[5], *et geignent qui-z-ont l'air de hannequiner*[6]; *et c'est autant de raparats*[7] *qui venont demander des prières au monde. J' les ai vus*[8], *may qui vous pale; c'étiont point des meuteries, marchais. Même que la veuille de Nouel, quand j'ons été sercher la matrone pour nout' femme qu'alle alliont accoucher d'Aspasie, j'ons vu passer, mais comme je vous vais, Pinson Bernard qu'il aviont abandonné la fille à la Mesline qu'étiont enceinte ed' li; j'lons reconnu, le malheureux! il était changé en varou*[8] *quoai! méconnaissable, i honinait, i gambèlait*[9], *à faire crétir*[10], *et si j'avions point éu tant de peur, je l'aurions ben délivrai, marchais, j'avions justement eune clef dans ma pouquette.*

— Et qu'auriez-vous fait de cette clef?

— *J' l'aurions herpé*[11], *j'aurions tapé sus lui tant que j' l'aurions saigné, et i seriont redeveenu un chrétien; i ne demandait pas mieux, car c'est pas ein état d'être raparat. Pourquoai qu' vous riaiz?*

— C'est que votre histoire me paraît bizarre.

— *Ch'est mirou*[12], *mais ch'est pas moins vrai; et tenais, cor l'aut' jour, en revenant ed la foire de Gnibray, j'ons rencontré un goublin...* »

Le *goublin* normand est le *trilby* écossais. Il est vif, inquiet, volage, capricieux: tantôt il panse les chevaux avec un soin digne du meilleur palefrenier, et garnit leur râtelier de foin; tantôt il mêle leurs crins, et se plaît à les tourmenter. Il donne de la bouillie aux enfants, ou les pince jusqu'au sang, suivant ses dispositions du moment. Il annonce sa présence dans une maison, en renversant les meubles et brisant la vaisselle; mais, si l'on a eu la sage précaution de semer sur le plancher de la graine de lin, fatigué bientôt de la ramasser, il s'enfuit dans un vieux château voisin, où il veille sur les trésors cachés. Parfois il se transforme en cheval. Un paysan revient tranquillement du marché, quand sa bête, ordinairement si pacifique, prend le mors aux dents, rue, se cabre, et l'emporte à travers champs. La *Grise* est-elle capable d'une conduite aussi criminelle? est-ce elle qui expose aussi traîtreusement son maître à se casser les reins? gardons-nous de l'accuser: le goublin seul est coupable; c'est lui qui, métamorphosé en coursier fringant, s'est substitué à la monture habituelle du malheureux fermier.

Les belettes blanches qui rôdent au clair de lune se transforment aux yeux du normand en létiches, âmes des enfants morts sans baptême. Parfois la nuit, quand le vent du nord courbe la cime des peupliers, on voit la *Chasse-Annequin* passer dans les airs. Annequin était un prêtre qui devint amoureux d'une religieuse, et qui mourut sans avoir renoncé à sa passion sacrilége. Son âme et celle de sa maîtresse errent poursuivies par les esprits, dont les cris lugubres se mêlent aux gémissements des deux victimes et au bruissement des feuilles agitées.

[1] Point de jour. — [2] Aventuriers; mots cauchois. — [3] En désordre. — [4] Cris. — [5] Étourdir. — [6] Faire des efforts. — [7] Revenant. — [8] Loup garou. Cet animal fabuleux paraît originaire de Normandie, car les anciennes lois interdisent le feu et l'eau par cette formule: *vargus esto*, qu'il soit varou. — [9] Il poussait de faibles cris, il remuait des jambes. — [10] Frémir. — [11] Saisi. — [12] Merveilleux.

MÉDECINE POPULAIRE. — INVOCATION DES SAINTS. — PÈLERINAGES. — RECETTES MYSTÉRIEUSES, ETC.

La persistance de cette croyance aux sorciers, aux enchantements, aux présages, est d'autant plus étrange que, dès les premiers temps du christianisme, les évêques s'attachèrent à la combattre. Saint Augustin la condamne avec énergie dans son sermon 221 *de Tempore*. Saint Éloi, qui fut évêque de Noyon, ville neustrienne, au septième siècle, déclarait sacriléges ceux de ses ouailles qui consultaient les devins en cas de maladie, ou prêtaient quelque attention aux augures [1]. Il est bon, en passant, de signaler ces faits, parce que les écrivains du dix-huitième siècle, représentant l'antiquité comme le prototype de la perfection, ont accusé l'église d'avoir propagé l'erreur et l'ignorance. C'est malgré le clergé qu'elles se sont maintenues. Pour mieux garder leurs superstitions chéries, les paysans les ont habillées d'une forme chrétienne. «Qu'on n'aille point, disait saint Éloi, aux temples, aux pierres, aux fontaines, aux arbres, aux carrefours, pour y faire brûler des bougies ou y accomplir des vœux.» Les villageois ont éludé cette défense en substituant les saints aux divinités païennes. Les malades ne s'adressent plus à Neptune, à Pluton, à Minerve, aux Génies, mais ils disent du médecin :

Qui court après le mière
Court après la bière,

et n'ont de confiance que dans la médecine surnaturelle. La Normandie abonde en fontaines, probablement consacrées autrefois aux dieux mythologiques, actuellement sous l'invocation des bienheureux, et dont l'eau salutaire a mille fois plus de vertus que celle des sources de Plombières, de Baden-Baden ou de Beulah-Spa.

Le paysan normand invoque saint Hildevert contre les vers, saint Eutrope contre l'hydropisie, saint Gerbold contre la dyssenterie, saint Sébastien contre la peste, saint Raven et saint Rasiphe contre les *mans* ou larves des hannetons, sainte Honorine et saint Thomas Becket contre la fièvre, saint Siméon contre les dartres, saint Julien, saint Clair et sainte Claire contre les maux d'yeux, saint Sulpice contre les rhuma-

[1] «Ante omnia autem, illud denuntio atque contèstor, ut nullas paganorum sacrilegias consuetudines observetis, non caraios, non divinos, non sortilegos, non præcantatores; nec pro ulla causa aut infirmitate, eos consulere, vel interrogare præsumatis : quia qui facit hoc malum, statim perdit baptismi sacramentum. Similiter et auguria, vel sternutationes nolite observare, nec in itinere positi aliquas aviculas cantantes attendatis... Nullus christianus observet qua die domum exeat, vel qua die revertatur, quia omnes dies Deus fecit... Præterea quoties aliqua infirmitas supervenerit, non quærantur præcantatores, non divini, non sortilegi, non caragi; nec per fontes aut arbores, vel bivios diabolica phylacteria exerceantur. Sed qui ægrotat in sola Dei misericordia confidat... Per nullam aliam artem salvari vos credatis nisi per invocationem et crucem Dei.»

(*Vie de saint Éloi*, par saint Ouen.)

tismes, saint Méen contre les maladies cutanées de la partie supérieure du corps, saint Céran contre celles de la partie inférieure. Saint Hélier, *vulgò* Délié, donne de la force aux jambes des enfants; saint Firmin, surnommé l'*accroupi*, le *frétillant*, l'*angelé*, l'*échauffé*, redresse les jeunes infirmes et ragaillardit les vieillards. Quand les nouveau-nés sont attaqués de la fringale, on va porter à la chapelle de saint Voulfrand un morceau de pain dont s'empare le premier pauvre qui passe, et leur voracité ruineuse ne tarde pas à se modérer. Un pèlerinage à la chapelle Saint-Eustache, à Bourg-Achard, vous délivre de l'épilepsie et des frayeurs nocturnes.

Chaque maladie porte le nom du saint dont l'intervention la guérit. On dit le *mal Saint-Méen*, le *mal Saint-Entrope* ou *Eautrope;* mais on souffre quelquefois d'une indisposition dont on ignore la cause : comment faire dans ce cas? à quel saint se vouer? vers quelle chapelle diriger ses pas? de quelle image racler le bois pour en délayer la poussière et l'avaler en guise de potion? Rien n'est plus simple: vous écrivez le nom de plusieurs saints sur des morceaux de papier, que vous attachez à des feuilles de lierre, et que vous jetez dans un vase d'eau bénite. Au bout de quelques instants, vous examinez les feuilles, et c'est à celle sur laquelle vous remarquez une tache qu'est annexé le nom du saint dont vous devez implorer l'appui.

De tous les pèlerinages, le plus usuel et le plus efficace est celui de Sainte-Clotilde, aux Andelys. Le dimanche le plus proche du 2 juin de chaque année, des malades de toutes les campagnes de Normandie, boiteux, goutteux, paralytiques, hystériques, etc., viennent visiter une église édifiée, dit-on, par la femme de Clovis, et se baigner dans une fontaine dont l'eau lui servit à renouveler le miracle des noces de Cana. Les ouvriers qu'elle employait voulaient abandonner la bâtisse, parce qu'on ne leur fournissait plus leur ration de vin habituelle : sainte Clotilde ordonna aux mécontents d'aller puiser à la fontaine, dont l'eau se trouva changée en vin des plus exquis. A la nouvelle du miracle, tous les ivrognes du pays accoururent, et se jetèrent dans le bassin pour boire plus à l'aise; mais l'eau continua d'être de l'eau pour eux, tandis qu'ils la voyaient ruisseler, rouge et pétillante, dans les vases que remplissaient les maçons.

Les pèlerins se baignent dans ces eaux vénérées, y trempent leur chemise, l'endossent, et la laissent sécher sur leur corps : pratique plus propre à donner des rhumes qu'à débarrasser d'une indisposition. C'est après vêpres qu'on se rend à la fontaine, située au bas de la ville, au pied d'un vieux tilleul qu'on croit avoir été planté par sainte Clotilde. Dans l'intervalle qui s'écoule entre la messe et les vêpres, les fidèles se font dire des évangiles, et présentent des missels, des bagues, des bracelets, des fleurs en verre soufflé, des bouquets en chrysocale, au sacristain de la paroisse. Ce fonctionnaire, à l'aide d'une gaule ou d'une fourche, met les objets en contact avec le portrait de sainte Clotilde, leur fait décrire un signe de croix, et les rend transformés en panacées à leurs propriétaires respectifs. On a vu des paysans *faire toucher* leurs montres dérangées, s'imaginant que la sainte qui les dispensait du médecin les affranchirait tout aussi bien du tribut payable à l'horloger.

La procession suit les vêpres. Autrefois le clergé de toutes les paroisses voisines s'y trouvait, et le tribunal en corps y assista jusqu'en 1830. De nombreuses confréries

y figuraient, précédées d'un fifre, de deux tambours, et de deux violons. Le doyen, à la tête de son chapitre, portait une sainte Clotilde de vermeil, qu'il plongeait dans la fontaine, où l'on jetait aussi quelques pintes de vin en réminiscence du miracle. Puis, comme le premier qui se baignait devait être délivré de ses infirmités, les malades des deux sexes se jetaient à l'eau avec un zèle qui étouffait la voix de la pudeur. Le soir, l'église servait d'hôtellerie, de restaurant et de dortoir. La fête est aujourd'hui célébrée avec moins d'éclat et plus de décence : l'image qu'on plonge dans l'eau est de simple bois; le bassin est divisé en compartiments, en *côté des hommes, côté des femmes*, comme un bain public; on campe encore dans l'église, on y boit, on y mange, on y prie, on y dort; que n'y fait-on pas!

Près des Andelys est une autre chapelle, dont le patron, saint Alexis, a dans sa juridiction médicale une affection dartreuse appelée la *terre*. L'auteur des présentes études physiologiques a vu à Déville-lez-Rouen, dans la fabrique d'indiennes de M. Girard, un ouvrier qui avait eu recours à l'intervention de saint Alexis.

« On dit que vous avez eu la terre?

— *Oui, monsieur, même que je n'en suis pas core bien remis.*

— Qu'est-ce que c'est que cette maladie?

— *C'est tout plein de taches breunes qu'on a sur le corps, comme vous voyez que j'en ai core à c't'heure sur les bras et sur l'estomac. Un voisin me dit : As-tu la foi? Oui, que je lui dis. Eh ben, mon homme, faut faire un pèlerinage à Saint-Alexis.*

— Au grand Andely, n'est-ce pas?

— *Oui, à une chapelle qu'est par là. Pour y aller, faut quêter, quand ben même on serait riche à millions. On va avertir son parrain et sa marraine; i mettent de l'argent dans un pain creusé, et vous le donnez à un pauvre sans regarder eé qu'y a. Vous quêtez, jusqu'à temps que vous ayez assez suffisamment pour faire la route. Faut pas emporter d'autre argent, faut donner en chemin à tous les pauvres qu'on rencontre; et quand on n'a pu rien, en recommanche à quêter. Une fois arrivé, on fait dire une messe, et l'on s'en retourne chez soi.*

— Guéri?

— *Oui, quand on a ben fait tout ch' qu'i fallait faire; mais moi, en payant le desservant de la chapelle, j'ai compté l'argent, et il est dit qu'i faut prendre une poignée de sous dans sa poche, et les y donner sans compter... C'est t'y Dieu possible que j'aie été si étourdi!* »

Les individus attaqués du *feu Saint-Antoine* font dire une messe, et pendant neuf jours des évangiles; on récite neuf *Pater* et neuf *Ave* le premier jour de la neuvaine, huit le second, sept le troisième, et ainsi de suite. Pour accomplir un acte de dévotion et de charité à la fois, on a imaginé d'employer des pauvresses qui, moyennant soixante-quinze centimes, se chargent de toutes les formalités de la neuvaine. On n'en guérit ni plus ni moins.

Certains ouvriers et cultivateurs possèdent, de père en fils, des recettes contre les foulures, l'hydrophobie, la rage, la teigne, la paralysie, etc. J'ai été témoin du traitement d'une jeune fille qui s'était brûlé le côté, dans une fabrique d'indiennes, en approchant imprudemment d'un tuyau incandescent. Heureusement pour elle,

il y avait dans le même établissement un vieil ouvrier auquel on ne manquait jamais d'avoir recours en pareil cas. Il se mouilla le doigt avec sa salive, décrivit un cercle autour de la plaie, et souffla trois fois dessus en murmurant des paroles qu'il a bien voulu nous communiquer :

Feu, perds ta chaleur comme Judas a trahi Notre-Seigneur au jardin des Olives.

Ce système de médication paraîtra grotesque aux gens sensés, mais il est certain qu'il n'est pas sans efficacité. Pour qu'il opère, il ne s'agit que *d'avoir la foi*, et dans le cas que nous citons, par une inexplicable influence du moral sur le physique, la jeune fille cessa de se plaindre, et se sentit immédiatement soulagée.

Si l'on veut faire disparaître les verrues d'une personne à laquelle on s'intéresse, on prend une *buhotte* (limace rouge) ; on la cloue en terre avec un morceau de bois, en disant : «Je te prie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que les verrues de N*** passent en même temps que cette limace séchera.» Ainsi des gens dont les mains sont chargées d'incommodes excroissances en sont parfois délivrés sans se douter qu'ils doivent leur guérison à la pieuse complaisance d'un ami. On guérit aussi les verrues en les frottant furtivement contre la basque de l'habit d'un... homme trompé par sa femme.

Pour conjurer la fièvre, dites : « Au nom de sainte Exupère et de sainte Honorine, arrière-fièvre d'avant, fièvre d'arrière, fièvre printanière, fièvre quartaine, fièvre quintaine; *ago, super ago, consummatum est :* » puis récitez trois *Pater* et trois *Ave*, et si la fièvre est tenace, écrivez la formule sur un parchemin vierge, qui restera lié pendant neuf jours au poignet gauche du malade.

La faculté de guérir le carreau par attouchement appartient aux descendants de saint Martin, et à tout septième enfant du même sexe que les six qui l'ont précédé.

La main qui a étouffé une taupe contracte la propriété de guérir par le frottement les coliques d'un cheval ; les doigts trempés dans le sang d'une taupe calment les maux de dents les plus tenaces.

Pour préserver une *amouillante*[1] des sorts et des épizooties, il n'y a qu'à lui faire manger du sel et du pain bénit.

Outre les moyens surnaturels, le Normand sait des secrets thérapeutiques qu'il est bon d'indiquer, pour l'instruction des docteurs et le bien de l'humanité. Avant Broussais, il avait deviné l'utilité de la saignée :

Saignée du jour Saint-Valentin
Fait le sang net soir et matin.
La saignée du jour de devant
Garde des fièvres pour constant.
Le jour Sainte-Gertrude bon fait
Se faire saigner du bras drait.
Celui qui ainsi le fera
Les yeux clairs cette année aura.

[1] Vache sur le point de vêler.

Pour la fièvre, portez pendant neuf jours, sur la poitrine, une araignée vivante dans une coquille de noix.

Pour les douleurs, prenez une décoction de *galbanum* de chat (ce dégoûtant remède est très-usité en basse Normandie); frottez-vous avec du sang de bœuf, ou appliquez-vous un lapereau ouvert sur la partie souffrante.

Pour la jaunisse, avalez, en neuf jours, trois, sept ou neuf poux.

Pour la coqueluche des enfants, faites-leur manger des souris. Pour rendre la dentition facile, tâchez de vous procurer en nombre impair l'espèce de cartilage osseux que les limaces grises ont dans la tête, et faites-en un collier que vous mettrez aux enfants. Les colliers de peau de taupe sont également efficaces.

VŒUX A LA VIERGE. — CHAPELLES VOTIVES.

Dans les cas désespérés on a recours à Notre-Dame, dont le culte n'est pas moins répandu en Normandie que dans la partie méridionale de la France. C'est elle qu'on implore dans les circonstances difficiles, comme le dernier appui des affligés; c'est à elle qu'on voue les enfants débiles en les habillant de blanc jusqu'à sept ans révolus; c'est à elle que le vieillard décrépit vient redemander l'usage de ses membres paralysés.

Les nombreuses chapelles dédiées à Notre-Dame sont encombrées de fidèles et tapissées d'ex-voto. Des malades miraculeusement échappés à la mort y déposent en offrande des lithographies, des ouvrages en tapisserie, des gravures enluminées, quelquefois leurs béquilles désormais superflues, ou la représentation en argent d'une main que les dartres rongeaient, d'une jambe dont l'amputation avait semblé longtemps inévitable. Des marins, qui ont imploré la Mère de Dieu pendant la tempête, suspendent aux voûtes de la nef l'image sculptée en bois de leur navire, ou accrochent à la muraille un tableau commémoratif de leur péril et de leur salut, avec l'indication précise de la latitude et de la longitude. On a vu, après une bourrasque, des bâtiments désemparés entrer la nuit dans le port d'Honfleur, et, sitôt que l'ancre était jetée, l'équipage, nu-pieds dans la boue, la tête battue par la pluie, gravissant la côte à la lueur des torches et des éclairs, aller en chantant des cantiques s'agenouiller dans la chapelle de Notre-Dame de Grâce. « Ça devient rare, » disent les vieux pêcheurs. Tant pis, si le scepticisme a gagné ceux même qui ont le plus besoin de croyances; si les matelots n'ont plus recours à une puissance supérieure quand les forces humaines s'épuisent; si la foi ne ranime plus au moment du danger les cœurs abattus, les bras harassés, les courages qui chancellent; si, ballottés entre la mer prête à les ensevelir et le ciel chargé d'orages, loin de tous secours terrestres, se sentant condamnés sans appel, les naufragés n'ont plus de voix que pour maudire et blasphémer!

On peut voir aux portes de Rouen, au haut de la côte de Bon-Secours, une église consacrée à Notre-Dame, et sans cesse fréquentée, soit par des pèlerins isolés, soit

par des confréries, soit par des bandes d'enfants que guident leurs instituteurs ou leur curé. On y arrive par un sentier tortueux où se tiennent à poste fixe, adossés aux haies d'aubépine, de vieux mendiants, des marchandes de cierges, des vendeurs de chapelets. La nef de l'église est lambrissée des tributs de la reconnaissance des fidèles, écrits, peints, dessinés, gravés, simples ou fastueux, suivant la position sociale et la libéralité des donateurs. Quelques tableaux portent, sans exposé de motifs :

J'AI PRIÉ AVEC FERVEUR,
ET J'AI ÉTÉ EXAUCÉ.

ou plus ambitieusement :

EX-VOTO :
MARIAM IMPLORAVI;
DEUS EXAUDIT.

D'autres racontent, en peu de mots, de longues douleurs, des angoisses poignantes, des joies ineffables :

J'AI PRIÉ LA SAINTE VIERGE :
ELLE A GUÉRI MA FILLE.

J'ai prié Dieu avec confiance et persévérance pour mon fils qui était en danger, et, par l'intercession de son incomparable mère, il m'a accordé la grâce singulière que je lui demandais avec tant d'ardeur. Je supplie la divine Marie, mère de mon Dieu, de me continuer sa protection auprès de son divin fils, afin que nous persévérions dans la foi jusqu'à la fin de nos jours.

Rouen, le 6 décembre 1831.

BRUNET BRIÈRES.

On remarque beaucoup de portraits d'enfants, que de bons parents placent sous la protection de Notre-Dame. Au bas de ces peintures de famille sont ordinairement des vers mesurés sans doute avec un pied de roi, à la manière de maître André, mais excusables et même touchants pour quiconque a ressenti l'amour paternel.

Vous exaucez les vœux de ceux qui vous implore ;
Recevez ce présent ; daignez m'entendre encore ;
Soyez sa protectrice, ô très-sainte mer de Dieu ;
Veillez, guidé ces pas en tout temps, en tout lieux.

Rouen, 21 juillet 1826.

Tous les vœux n'ont pas été dictés par d'aussi respectables sentiments. Il en est où se montrent sans voile la cupidité, l'amour de la chicane, les passions les plus normandes et les moins évangéliques.

J'ai prié la bonne vierge Notre-Dame Bonsecourt pour un héritage et la guérison de ma

femme. Par l'intercéction de la Vierge et de son divin fils, j'ai obtenu guérison et réussite. C'est pour le quelle je lui fait le présent d'un tableau...

C'est pour la deuxième année du vœu que je fais à Notre-Dame de Bonsecourt pour lui demander qu'elle me fasse prospéré dans mon commerce pendant toute l'année.

Rouen, le 29 septembre 1839.

SUZETTE, F^me^ BISCHOFF.

Je demande, par le même jour, de me faire la grâce de m'accorder tout ce que je lui demande.

On lit au bas d'une gravure représentant la Vierge de Raphaël :

Vœux fait à la bonne Notre Dame de bon secours, le 30 *aout* 1834, *par M. A. R. D. S. père de famille, vue la foi quil la a la réligions de cés pères, il la par c'est pierres intersedé, et c'est mis sous la divine protection de la mère de son Dieu, qui né la pas âbandonné dans ses malheurs, et quil la fait reconnaître son inosance dans un procais infâme, qui lui rétire l'honneur, par la trame ourdie contre lui de plusieurs individus qui à vais dépossé contre lui, et qui ont été reconnu faut témoins par la coure royâl du* 20 *octobre* 1834, *qui fures tous condamné comme il le méritais, à une paine infamante,* 2 *ans de prison,* 5 *ans d'interdiction des lois siviles,* 5 *ans de haute police, pour leur dépravation et leurs infernale pâsions, honteux et dégouttante d'âtentas au bonne meures. Vœux déposé à la bonne Notre Dame de bon secours le* 15 *octobre* 1834, *par lui-même.*

Une plaque de marbre blanc porte en lettres d'or l'inscription suivante :

AU MOIS DE MAI 1820,
UNE FAMILLE ENTIÈRE FIT UN VOEU
POUR OBTENIR UNE FAVEUR
D'UN MINISTRE DU ROI.
IL FUT EXAUCÉ PAR L'INTERCESSION
DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS,
LE 16 SEPTEMBRE MÊME ANNÉE.
GRACE LUI SOIT RENDUE!!!

Un conscrit favorisé par le sort a offert à la Vierge un cadre en palissandre, contenant ces mots :

C'est en 1833 *que Adrien Hamon a été appelé à faire partie du contingent de cette classe.*

La douleur de quitter sa famille, et surtout celle que le ciel lui destinait pour épouse, lui ont donné l'heureuse idée de former un vœu que bientôt il accomplit, et qui avait pour but de lui faire avoir un haut numéro. Sa demande faite avec ferveur a eu tout le succès qu'il en pouvait attendre, car lors du tirage le n° 586 *lui est échu et l'a conservé à ceux à qui il était cher.*

C'est en reconnaissance et pour remercier la bonne Notre-Dame de Bon-Secours, que

Adrien Hamon et Sophie Gesland, maintenant son épouse, qui a participé à ce louable vœu, offrent ce faible cadeau, et laisser en même temps à la postérité une preuve certaine qu'une prière adressée à la Vierge avec ferveur pour obtenir d'elle une grâce et une faveur, ne manque jamais d'être exaucée.

Rouen, le 31 janvier 1839.

Ainsi l'un croit pouvoir sans impiété demander à Dieu la mort d'un parent; l'autre fait intervenir la Vierge en des spéculations commerciales; un troisième affiche dans le saint temple l'expression de la haine qui l'anime contre des adversaires déjà châtiés sévèrement par la justice humaine; une famille riche mêle la religion à des projets d'élévation mondaine et à des succès injustes; un conscrit compte sur l'appui du ciel pour se soustraire à la loi commune, et s'affranchir d'un impérieux devoir!

ÉTAT PHYSIQUE.

Tout ce qui précède prouve évidemment que, depuis plusieurs siècles, le Normand a peu changé au moral; il n'en est pas de même au physique. Cette race normano-celtique d'hommes aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la barbe rare [1], à la taille athlétique, de belles et robustes femmes aux formes arrondies, aux traits réguliers, au teint éblouissant de blancheur, ne s'est conservée que loin des villes, dans le Cotentin, le Bessin et le pays de Caux. Le travail pénible des manufactures, des fatigues et des débauches prématurées, ont abâtardi la moitié de la population. Comment ne seraient-ils pas chétifs et abrutis, ceux qui, employés dès l'enfance au tissage et à la teinture des étoffes de laine et de coton, *mis à leur pain* avant l'âge de douze ans par des parents sans ressources, déclassés par les machines, subissent toutes les chances du commerce sans participer aux bénéfices? Ces palais de l'industrie, ces fabriques dont les mille fenêtres éclairées au gaz scintillent la nuit comme les clartés d'une fête, sont peuplés d'êtres hâves et scrofuleux. Les ouvriers s'étaient autrefois formés en associations; ils avaient une masse sociale, se donnaient des syndics, et sitôt que, dans une fabrique d'indiennes, le chef ordonnait de *déposer le maillet*, l'établissement du maître restait inactif et silencieux. Mais la nécessité toute-puissante a rompu ces coalitions; le salaire est descendu de 5 à 2 francs. Les ouvriers ont tâché de le maintenir, se sont divisés en *dévorants* et *berlingots*, les premiers réclamant un taux élevé, les seconds travaillant au rabais. On voit parfois, à la Saint-Jean, de formidables luttes entre ces deux partis; les *dévorants*, tatoués au charbon, armés de sabres de bois, marchent contre les *berlingots*. Où sont les berlingots? mort aux berlingots! C'est la guerre des catholiques et des protestants, des fidèles et des hérétiques. Le besoin de se défendre rapproche les proscrits; le combat s'engage; les cailloux volent; les

[1] Wont mie barbe ne guernons (favoris),
Ce dist Garant (Harold), cum nos avons.
(Robert Wace.)

horions s'échangent... Mais à quoi bon ces querelles intestines? l'ennemi commun, la misère, n'en est pas moins implacable, et les générations se succèdent de plus en plus étiolées.

Pour voir encore de beaux gars normands, il faut assister à la *louée*, marché aux domestiques qui se tient au mois de juillet dans les campagnes. Les garçons de ferme et journaliers en disponibilité, les servantes sans place, se réunissent dans une prairie, chacun paré de ses plus beaux atours, et tenant l'instrument de sa profession spéciale. Le charretier a deux fouets sur l'épaule, le berger mène un chien en laisse, le batteur porte un fléau, la fileuse une quenouille. Les fermiers et fermières arrivent, se promènent de groupe en groupe, examinent attentivement les candidats à la domesticité, et accostent ceux qui paraissent réunir les conditions requises. Les pourparlers sont brefs et explicites.

« *Veux-tu te placher chez mai? — Oui da. — Comben qu' tu demandes? — Trente pistoles. — C'est ben cher; qu'é qu' tu chais faire? — J' savons labourer, pauser les vaches, etc. — N' nous harigachons point*[1]; *j' te donnerons* 25 *pistoles. — C'est point assez; faut point être grec*[2]; *mettez-en vingt-huit. — Non; vingt-cinq... et deux paires de sabots, et une blouse neuve, etc.* »

Les conditions arrêtées, les contractants se frappent dans la main; le fermier donne des arrhes, et, sans autres formalités, le domestique est engagé pour un an.

Aux environs du Havre, dans la prairie de Saint-Clair, les garçons qui cherchent un emploi l'indiquent en attachant au bout d'un fouet des fleurs qu'ils enlèvent aussitôt qu'ils ont conclu un arrangement. Les servantes portent sur le cœur un bouquet, qu'elles mettent à droite après avoir réussi à se placer. La *louée* se termine par des danses et des libations.

Un fait singulier, mais positif, c'est que la plupart des Normands ont la mâchoire dégarnie de son ornement naturel. Des Cauchoises de dix-huit ans, blanches et fraîches, vous laissent voir, en ouvrant une bouche vermeille, une cavité hérissée de chicots qui sont, en tout autre pays, l'indice de la décrépitude. On a attribué cette triste particularité à l'eau des sources; mais l'eau n'est pas identique partout, et d'ailleurs beaucoup de Normands s'abstiennent de ce liquide peu savoureux. Nos faibles connaissances en chimie nous portent à croire que les dents des Normands sont détériorées par l'acide malique contenu en abondance dans le cidre, et doué de propriétés corrosives qui attaquent tous les émaux.

Le costume normand varie suivant les localités. Dans les villes, il se distingue peu de celui de l'universalité des Français; seulement les femmes de la classe ouvrière portent des bonnets de coton, à l'instar des pâtissiers, et cette coiffure, si disgracieuse sur la tête des maris, n'ajoute en aucune manière aux charmes de leurs moitiés. De longs paletots de bure, des bonnets de laine rouge ou bleue, de longues culottes, tel est l'équipement des pêcheurs des côtes de l'ouest et du nord. Celui des Normandes se diversifie à l'infini, mais toutes, jusqu'à la fille d'auberge de Domfront, occupée aux travaux domestiques, ont la science instinctive de la coquetterie.

[1] Ne nous disputons pas — [2] Avare; *grecquerie*, avarice.

Les Cauchoises, les Fécampoises, les Granvillaises, les Bayeusaines, sont surmontées de bonnets de formes variées, obélisques de tulle, de mousseline et de dentelles, connus à Paris sous le nom générique de *bonnets cauchois,* et dont l'apparition cause tant d'ébahissement aux badauds de la capitale. Ces bonnets sont la pièce essentielle, la cheville ouvrière de l'ajustement. La servante consacre ses économies à l'embellissement de sa coiffure pyramidale; la fermière aisée superpose en étages, sur ses cheveux blonds et lisses, pour 1,000 ou 1,200 francs de valenciennes; la demoiselle riche, vêtue conformément aux prescriptions du *Journal des modes*, Parisienne pour le reste de sa toilette, se maintient Normande par le bonnet.

LANGAGE.

L'idiome du peuple en Normandie n'est pas précisément un patois; c'est de la *langue d'oui* mêlée de français corrompu, ou rendu méconnaissable par une prononciation

vicieuse. Il y a quatre variétés différenciées entre elles par des nuances peu appréciables, le bas-normand, le cauchois, le haut-normand et le *purin*.

En basse Normandie, on traîne lentement sur les phrases, on allonge les périodes, on cadence les mots. L'accent est plus rapide en haute Normandie, mais aussi plus chantant; les terminaisons sont sonores et tintent comme une guimbarde. Les Normands grasseyent ou font rudement résonner les *r*. Ils prononcent le *choque*, un *capel*, une *queminée*, un *quien*. Dans la bouche des paysans, *ée* à la fin des mots se change en *aie*, *assemblaie ; ce* en *che*, *plache; aux* en *as*, *vias*, *bestias ; gue* en *ve*, un *vé*, une *vaule*, un *vipillon* (goupillon); *se* en *che*, *canchon*, *cachcur*.

Le Cauchois substitue *os* à *ou* dans *fos*, *mos*, *cos*, etc.; *eu* à *u* dans *équeume*, *forteune*, *leune*, *pleumet*, et, par une contradiction singulière, il dit *ju* pour jeu, et *adiu* pour adieu. Il bredouille et escamote les *r* dans la *mé*, un *éclé*, une *féhe* (foire), un *jou*, une *pédrix*, un *abre*, la *cuziositai*, une *coutuzière*.

Nous avons donné des échantillons du dialecte normand. Citons encore quelques mots expressifs et pittoresques : *agohée*, accueil bruyant; *chacouter*, parler bas; *se dégouginer*, se dégourdir, en parlant d'un adolescent; *détourber*, mettre obstacle; *estorer*, garnir de tout ce qui est nécessaire; *harmoner*, gronder; *rotillon*, trognon de pomme; *super*, humer (super un œuf). Complétons ce vocabulaire par la version en patois bessin d'un passage de l'Écriture :

Un homme avait deux éfants, dont le pu ptiot li dit un jouor : Men père, bayez-mei la part du bien qui me vient, et le père leux en fit le partage.

Dans treis jouors apreux le pu jeune des deux éfants ayant prins sen cas, sn' allit fère un viage dans les poués étrangiers, où y maugit tout sen cas en lequeries et en boubances.

Quand tout tout fut mangi, il arrivit une grande fameine dans le poués et y c'menchit à ête dans la misère jusqu'au cou.

On peut juger de l'analogie de l'idiome normand avec la langue d'oui, en comparant ce fragment à une traduction du *Pater*, faite au XIe siècle par ordre de Guillaume le Conquérant :

Ci nostre père, qui iès es ciels, sainteficz seit li tuens nums, avienget li tuns regnes, seile feite la tue volunlet si cum en ciel et en la terre, et nostre pain cotidian dun à nus oï, et pardune à nus les nos detes, essi cum nus pardununs à nos deiurs, ne nus meine en temtatiun, mais delivre nus de mal.

Le patois cauchois a des termes particuliers, ou plus usités dans le pays de Caux qu'en basse Normandie. Plusieurs expressions normandes se retrouvent dans l'argot et dans le vocabulaire populaire de Paris, comme *arias*, *aveiudre*, *agoniser*, *boucau*, *bisquer*, *dévaler*, *fratrès* (perruquier), *pleutre* (avare), avoir le *taff* (avoir peur), *truc* (malice), *turne* (cabane), etc. Le dialecte des bagnes s'est infiltré dans celui des *purins* [1], le seul des patois normands qui possède un monument littéraire : le *Coup d'œil purin*, pamphlet publié en 1772, en faveur du parlement de Rouen contre

[1] Ouvriers rouennais dont on fait dériver le nom de *purer*, dégoutter.

le conseil supérieur établi par le chancelier Maupeou. Le passage suivant est toujours de circonstance pour la forme et pour le fond.

Il t'est avis doun, pors misère [1],
Qu' ch' est eun bonn métier qu' d'être rouai?
Nennin : ch'est ben plutôt, ma fouai,
Z'eun' viye à damner eun corsaire.
Par exemple, i veut faire eun' louai ;
I s'adrèche à sen ministère.
I dit à stila : « Pâle touai. »
Stila dit du nouair. « Perdié vère! »
Dit stichitte [2] : « J'vo soutiens mouai
Qu' ch' est du blanc. — Nennin, ventregouai! »
Fait l'eun, « Ch' est bleur ; » l'autre : « Ch'est jaune. »
Net ch' est par là que v' là pourquoai
Qu'o no happe six quarts pour aune.

L'ancienne langue northmanne, que les compagnons de Rou avaient importée de Norvège, n'a presque point laissé de traces. Elle était peu mélodieuse, témoin cet hymne de guerre qu'entonna Einar, frère de Rou, après avoir tué Halfdan, assassin de leur père.

Pekit hefe [3] ec Ragnvallds dautha [4],
Enn retho thvi Norner,
Nu er fole [5] stutill faliun [6],
At fjorthungi [7] minom,
Beerpith snarper sveinar,
Thvi at sigri ver rathom,
Scatt voel ec hanom hartann,
At hafoto grioti [8].

« J'ai vengé la mort de Ragnvald; ainsi l'avaient prononcé les destinées. Maintenant la colonne du peuple est tombée, pour ma quatrième part. Guerriers, la victoire est à nous. Je lui ai choisi une demeure dure; que les cailloux du rivage lui servent de tombeau. »

Quelques noms de lieux se ressentent encore de leur origine northmanne, comme le pays d'Auge, d'*alg* (prairie), Routot (la maison de Rollon), Etre-tat (la ville de l'ouest). Les mots *bu* ou *beuf* (village), et *fleur* (flot), sont conservés dans Criquebeuf, Quillebeuf, Elbeuf (autrefois Wallebu), Harfleur, Honfleur, Vitefleur, etc. Les noms en *bec*, comme Bolbec, Caudebec, Annebecq, Beaubec, Robec, de *beccus* (ruisseau), sont antérieurs à l'invasion northmanne. Les noms en *ville* lui sont postérieurs, comme Marcouville, Boqueville, Granville, Grainville, Martainville, Bloville, Norville, et des milliers d'autres.

[1] Pauvre malheureux. — [2] Celui-ci. — [3] Avoir. En anglais, *have*; en allemand, *haben*. — [4] Mort. En anglais, *death*; en allemand, *tod*. — [5] Peuple. En anglais, *folk*. — [6] Tomber. En anglais, *fall*. — [7] Quatrième. En anglais, *fourth*. — [8] Recueil de poésies scandinaves par Snorro Sturleson (treizième siècle).

Avec la langue du moyen âge se sont maintenus de vieux sobriquets tantôt dus à un fait historique, tantôt imaginés avec de satiriques intentions. Nous avons vu qu'on nommait les normands *bigots*, soit à cause de leur dévotion, soit parce que Rou, invité à baiser la chaussure de son suzerain Charles le Simple, s'écria : *Ne se, by got* (non, de par Dieu)! Les Cauchois furent longtemps ridiculisés par l'épithète de caillettes et de *floquets*[1], et les Normands de la rive gauche de la Seine le sont encore aujourd'hui en basse Normandie par celle de *houivets*.

Les Bouillois, campés au bord de la Seine, entre deux longues côtes qu'on gravit pour pénétrer dans l'intérieur des terres, ont mérité le surnom de *hale-bissacs* par la frénésie avec laquelle ils se ruent sur les paquets des voyageurs.

Une politesse exagérée a valu aux Brionnais la dénomination de *culs-tors*.

Les habitants de Louviers furent appelés *mangeurs de soupe* pour s'être laissé surprendre par le maréchal de Biron, à midi, heure du dîner, le 6 juin 1591 ; ceux de Montivilliers, *mangeurs d'oreilles*, après que l'un d'eux eut, dans une lutte, déchiré avec ses dents l'oreille d'un Harfleurtois ; et ceux de Criquebeuf, *brûleurs d'âne*, parce qu'un mercredi des cendres ils s'avisèrent de livrer un âne aux flammes en même temps que l'effigie de mardi-gras.

La ville de Pont-Audemer, dépendant du diocèse de Lisieux, faisait maigre tous les samedis entre Noël et la Purification ; règle hygiénique dont étaient exempts les habitants de la rive droite de la Risle, appartenant au diocèse de Rouen : telle est l'origine du sobriquet de *mangeurs de pois* donné aux indigènes de Pont-Audemer.

Les Mantilliens ont le titre de *va-nu-pieds*, depuis qu'en 1639 ils se soulevèrent, refusèrent l'exécution des édits bursaux, et, sous le commandement d'un cordonnier d'Avranches, *colonel de l'armée souffrante*, luttèrent pendant trois ans contre les troupes du roi.

On dit encore en Normandie, avec plus ou moins de raison, les *friands* de Caudebec, les *piaffeux* d'Évreux, les *danseux* des Andelys, les *caristaux* (mendiants) de Villers, les juifs d'Harcourt, les *baratseux* (fourbes) de la Selle, les chiens d'Exmes, les faux témoins de Brétoncelles, les *pirottes* (oies) de Saint-André de Messei, les *joleux* (railleurs) d'Yville, les jureurs de Bayeux, les *coniaux* (bavards) de Barou, les *museurs* (musards) d'Avranches, les paresseux de Verneuil.

Aux sobriquets se mêlent les dictons :

Domfront, ville ed' malheur,
Arrivé à midi, pendu à une heure.

Selon la tradition populaire, quatre chaudronniers de Villedieu rencontrent un inconnu, l'insultent, le forcent à porter leurs paquets jusqu'à Domfront, où ils entrent à midi. L'étranger se fait reconnaître pour le roi, et se venge du peu de courtoisie de ses quatre compagnons en ordonnant leur supplice.

[1] M. A. Canel, auteur d'un savant essai sur les sobriquets, pense que *floquet* vient de *floquer* et dandiner.

«Je r'fais d'tout. — Un instant!... — Je r'fais d'un. — A pique-pique? — Non, au choix. — Combien d' dés? — Quel guignon! — V'là un joli p'tit jeu pour aller s'promener sur' l' boulevard.»

Si un Rouennais, jeté sur une île déserte, était exposé à oublier sa langue natale, les termes techniques du domino seraient les derniers mots qu'il désapprendrait.

Le public rouennais s'est posé comme le plus exigeant de France en matière de théâtre : il a sifflé Talma, il a institué le premier une *loge infernale*, tanière de *lions* rugissants. Les acteurs les plus intrépides tremblent devant un parterre d'autant plus turbulent qu'il a constamment regardé les banquettes comme un objet de luxe entièrement superflu. Voyez avec quelles circonlocutions, quel heureux choix de flatteries, quelles protestations de dévouement, les directeurs du théâtre des Arts cherchent à amadouer, dulcifier, mater leurs intraitables abonnés! «Les pertes éprouvées par tous les directeurs qui se sont succédé à Rouen n'ont que trop établi combien il est difficile de réussir dans l'entreprise théâtrale; et cependant, jaloux de prouver au public qui m'a toujours honoré de ses suffrages mon zèle et mon dévouement, fort de l'expérience du passé, je n'ai pas hésité à solliciter un privilége qui me donnera, je l'espère, de nouveaux droits à son estime et à sa bienveillance.» Ce préambule est suivi de brillantes promesses, et de la nomenclature des artistes engagés, premiers rôles, financiers, colins, chanteurs à roulades, danseurs en tous genres, Trials, Dugazons, coryphées-ténors, troupe d'opéra, de drame, de tragédie, de comédie, d'opéra-comique et de vaudeville. Tant d'efforts sauveront-ils la direction nouvelle? Les débuts en décideront. «Allez-vous à Paris? — Non, j'ai mes débuts. — Vous verra-t-on au cours Boïeldieu? — Non, je veux être là pour siffler la première chanteuse; et si elle est reçue, je donne ma démission.» Les cabales s'organisent, les indulgents et les inflexibles sont aux prises, la tempête grossit d'acte en acte, et se prolonge après la chute du rideau. Le jeu de chaque acteur est étudié, commenté, épluché, anatomisé. Si l'aréopage est indécis, le commissaire, usant d'un privilége qui lui accorde voix prépondérante, ceint son écharpe et crie : «L'acteur est reçu!» Une partie des spectateurs applaudit, les autres protestent par des sifflets, et le spectacle finit souvent comme une émeute, par trois sommations et une charge d'infanterie : *Quæque ipse miserrima vidi.*

A en juger par cette monomanie théâtrale et les nombreuses statues élevées à Corneille, on serait tenté de croire que le Rouennais est un personnage littéraire; mais il a trop de préoccupations commerciales pour pénétrer bien avant dans les régions du monde intellectuel. Qu'importe que la bibliothèque publique soit ouverte de onze heures à quatre heures, de six heures à neuf heures et demie le soir, de neuf heures à midi le dimanche, personne ne s'avisera de quitter la Bourse une minute plus tôt pour profiter de la sollicitude municipale. Il y a bien à Rouen une académie, des cours publics, une commission d'antiquités, des sociétés d'émulation, d'agriculture, de médecine, d'industrie, des amis des arts, philharmonique; mais le mouvement spirituel est restreint à quelques savants qui ont *incognito* du talent et de l'érudition. Depuis quelques années toutefois le négociant rouennais n'est plus

exclusivement voué au culte des indiennes et du coton; il daigne s'enquérir de ce qui se passe dans la sphère des idées, et connait au moins de nom les auteurs contemporains. Il s'est mis à aimer et à conserver les monuments, il songe à débarrasser ses églises des malencontreuses maisons qui en flanquent les parois : œuvre urgente à accomplir, car Notre-Dame de Rouen est enfouie jusqu'à la ceinture dans un entassement de vieilles baraques; Saint-Ouen est serré entre l'hôtel de ville et une autre masse de pierres comme entre les pinces d'un étau, et Saint-Maclou est éborgné par des boutiques qui masquent en entier le portail de droite.

Si l'on veut comparer l'opulence du maître avec la misère de l'ouvrier, et mesurer le degré d'abaissement auquel l'économie politique peut réduire des créatures humaines, qu'on pénètre dans les quartiers populeux de Rouen, qu'on envisage de près les *purins*, qu'on les suive dans leurs humides repaires, dans ces cabarets dont le patron méfiant, avant de servir d'insolvables pratiques, exige le dépôt d'un *lingue* [1] ou d'une cravate; qu'on entende leurs conversations psalmodiées d'une voix grasseyante et empâtée comme celle d'un homme ivre :

« *Oh qu' tu vas doun comme cha tézi-tezant*[2], *caleux*[3] ?

— *Ch'est tay, mon por' frère en Dieu ! J' m'en vas cheux nous.*

— *Espère*[4] *un peu; viens cheux l' rochellier*[5] *boire eun' demoiselle*[6].

— *J'aimerons mieux un raseau*[7].

— *J' t'en paierai eun doun.*

— *T'as doun d' l'ergent anui*[8] ?

— *Oh ! pour ça, oui, qu' j'ai du saint-crépin, j' viens d' finir eun quaine montaie en coton*[9], *et j'ons vendu eun vieille culotte au zersincher du Ruissel*[10].

— *Ch' est égal, impossible d'aller avec tay; ma femme m'espère.*

— *Tu m' changles*[11], *all' n'est pas si satan, ta femme; tu lui diras qu' la pluie t'a r' tardé. R' garde comme il fait nouair; i va crassiner*[12] *diéblement; i va tomber des prêtres.*

— *Pas mains vrai qu'i faut que j' m'esbigne*[13]. *Et m'z'éfans qui michent doun*[14].

— *Laisse-les micher tes bézots*[15]; *fafigne pas tant, ladonnier*[16]. *O dirai à t' vair que tu n' peux ren faire de ton estoc*[17].

— *Vais-tu, j' vas t' dire c' qui m' tracasse. L' aut' hiès soir, à Bon-Secours, ma femme s'est affroquée*[18] *d'un garçon coiffeux, un figuoleux, un coqsidrouille*[19], *qui s' carre comme le quien à Gribiche; j' crains que ch' méchant galapias n' vienne barbauder*[20] *cheux nous; mais qu'i prenne garde, il a d' bias qu'veux, je l' piquerai.*

— *T' auras raison, mon por' frère en Dieu.*

[1] Couteau. — [2] Tout doucement. — [3] Paresseux. *Calard* en basse Normandie. — [4] Attends. — [5] Débitant d'eau-de-vie. — [6] Un petit-verre, un huitième de litre. — [7] Un double petit verre. — [8] Aujourd'hui. — [9] Une chaîne montée en coton. — [10] Au fripier de la rue du Ruisseau. — [11] Tu m'en imposes. — [12] Pleuvoir. *Crassinage*, pluie fine. — [13] Que je me sauve. Terme d'argot parisien adopté par les purins. — [14] Et mes enfants qui pleurent donc. — [15] Petits enfants. En bas-normand, *bédo*. — [16] Ne tergiverse pas tant, bavard insipide. — [17] De ton propre mouvement. En bas-normand, *de ton esto*. — [18] A fait la connaissance de. — [19] Un petit-maître, un homme qui fait l'important. — [20] Jaser.

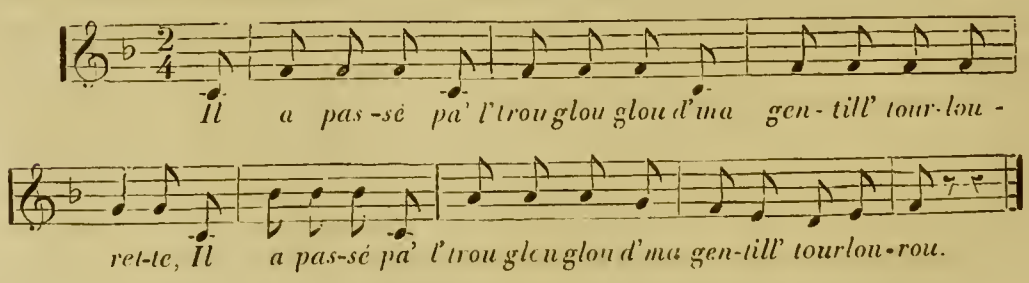
— *Si ch'est à ma puissanche, j' l'étriperai d'abord, j' le dècozerai comme un hareng pec.*

— *Je t'aiderons au besoin. Mais pas tant d' potin*[1], *mon por' frère; n' reste pas là comme une rhouque*[2], *entrons chez l' rochellier, j'allons débagouler*[3] *là-dessus.* »

L'étranger qui entend de pareils dialogues se douterait-il qu'il est en France, à trente lieues de la capitale, dans le chef-lieu d'un département éclairé? C'est que le cabaret est la seule école du purin, et que des flots de cidre et d'eau-de-vie noient sans cesse les lueurs vacillantes de son intelligence. Il n'est pas rare de voir, le dimanche et le lundi, des familles entières étendues, ivres-mortes, sur la route de Bon-Secours ou de Sotteville, localités célèbres par leurs guinguettes. La première est le rendez-vous des *cacheux de navette*[4], les plus honnêtes et les plus misérables de tous les purins, des teinturiers et des ouvriers en rouenneries. On y choisit une danseuse pour toute la soirée, et c'est elle qui paye la *nourolle*[5], tandis que le partner fait les frais des rafraîchissements. Sotteville est fréquenté par des *auneurs*, des étudiants de l'École secondaire de médecine, et des grisettes plus fanées, mais moins gracieuses que celles de Paris, dont elles cherchent, *non passibus æquis*, à parodier la danse nationale.

Arrêtés en état d'ivresse par les patrouilles, les purins cherchent à se concilier le caporal en se donnant pour d'anciens soldats; ils se sont longtemps présentés comme des *anciens de la vieille garde;* aujourd'hui ils ont permuté. *Quement, men caporal, auriaiz-vous le cœur ed' maltraiter un brave, un bon-là, qu'a servi dans les hussards?* L'état militaire leur semble une excuse à leurs débauches.

A la fin d'août, la veille de la Saint-Vivien, les purins mettent en gage jusqu'à leurs matelas, emportent leur batterie de cuisine, gravissent la côte de Neufchatel, campent sur la montagne du Bois-Guillaume, dans les cours des *Trois-Pipes*, du *Pou couronné*, et autres jardins publics, et se livrent pendant quinze jours entiers aux joies de la bombance et du *far niente*. Saint Vivien, évêque de Saintes, patron d'une paroisse de Rouen, est honoré par deux semaines de danses, de jeux, de festins et d'indigestions. La nuit, la colline est éclairée par des flambeaux multipliés, et à la lueur des torches on voit des groupes assis sur des bourrées ou *emmi l'aire*, se gorgeant de cidre et de comestibles, et chantant des refrains à boire :



[1] Bavardage inutile. — [2] Souche. *Chuque* en bas normand. — [3] Causer. — [4] Chasseurs de navette, tisserands. — [5] Espèce de gâteau de Nanterre.

(*Parlé.*) *A gorgibus avalo !*

Le goût des liquides est encore plus prédominant chez les *caruliers* (ouvriers des ports) que chez les purins. Lorsqu'un carulier a eu la faiblesse de s'acheter un pantalon neuf, s'il entend sur le quai le cri d'un marchand d'habits : *I' a pire, y a pi...re !* il court échanger sa récente acquisition contre des espèces, et court au dépotéyer. Les caruliers forment deux corporations, l'ancienne et la nouvelle *carule*, l'une recrutée de forçats et de voleurs, l'autre plus honorablement composée, mais non moins encline à la boisson. Une troisième association, celle des *boursiers*, ainsi nommés parce qu'ils siégent aux environs de la Bourse, leur fait avantageusement concurrence pour le déchargement des marchandises. Les boursiers, dirigés par les *maîtres-brouettiers*, sont décemment tenus, sobres, honnêtes, et préférés par les négociants. Ils reçoivent 3 francs 50 centimes par jour, ou 3 francs, un pot de cidre et une *demoiselle*. Chacun d'eux a son tour marqué comme une faction, et un commerçant qui aurait de lourds ballots à faire transporter dans ses magasins voudrait en vain employer un jeune homme, lorsqu'un vieux boursier est en disponibilité. A cette corporation appartient Louis Brune, dit *le petit plongeur*, qui a sauvé quarante-neuf personnes, homme courageux et dévoué, que le gouvernement a cru récompenser en le décorant, et auquel la ville a fait présent d'un bureau de tabac et d'un pavillon orné de cette honorable inscription :

A LOUIS BRUNE

LA VILLE DE ROUEN.

Les purins ont moins d'amour que leurs patrons pour les jeux scéniques; cependant le théâtre du *Pont-Neuf* ou de *Gringalet* (les Funambules de Rouen) réunit un assez grand nombre d'ouvriers, de gamins en blouse bleue, de matelots français et anglais. Loin qu'une mise décente y soit de rigueur, l'apparition d'un homme en frac y est souvent saluée par les cris de : « Charivari pour ce monsieur qui fait sa tête aux premières ! » On y consomme une quantité fabuleuse de *douillons* (gâteaux aux poires) et de *vignots*, petits coquillages qu'on brise avec les dents, ou d'où l'on extrait avec une épingle le gélatineux comestible. Les comédiens de ce spectacle mimique sont au nombre des assistants. Récemment un portefaix, débutant dans une pantomime par un rôle de hussard, était agenouillé aux pieds de sa maîtresse adorée, quand une voix s'écria : *Quiens, c'est Jérôme!* L'amoureux, sans se relever, se tourna vers le parterre, fit un geste de menace, et dit : *Tay, quand j'aurai fini, j' vas t'enlever le baluchon !* puis, replaçant sa main sur son cœur, il continua à exprimer par un jeu muet la passion la plus désordonnée.

LE HAVRE, CAEN, FALAISE, BAYEUX, COUTANCES, ALENÇON, DIEPPE, LES POLETAIS.

Le Havre n'a pas autant d'idiosyncrasie que Rouen. C'est une colonie de Parisiens, d'Anglais, d'Américains, de Norvégiens, de Russes, de Hollandais, de Portugais, de Colombiens, de créoles, de nababs, de gens de toutes nations et de toutes couleurs. On y apporte des produits de toutes les parties du globe, du coton de la Louisiane, du riz de New-York, de l'indigo du Bengale, des laines de Portugal, des suifs de Russie, des blés de Hollande, des vins de Bordeaux, de l'ivoire, de l'eau-de-vie, du café, du bois, des perroquets, etc. Le commerce y prend des proportions grandioses; on y calcule par millions, en négligeant les centaines de francs, comme ailleurs les centimes; on y parle d'un voyage aux grandes Indes comme à Paris d'une promenade à Saint-Cloud. « Tiens, vous voilà! je vous croyais à Buenos-Ayres. — D'où venez-vous donc? — J'arrive de Calcutta. » Il semble que les colons du Havre aillent d'un bout du monde à l'autre en trois pas, comme les dieux d'Homère.

Caen est une ville de savants, d'archéologues, d'historiographes, qui se glorifie d'avoir inventé la *société des antiquaires de Normandie* et les *congrès scientifiques*. On ne déterre pas aux environs un vieux sou qui ne soit décrit, à titre de médaille, avec dissertation sur le *module*, la *légende* et le *flan*. La jeunesse de Caen vise aux belles manières, au purisme de l'élocution, à l'atticisme girondin, à l'adresse dans l'art de l'escrime. Sous l'Empire, elle *tâtait* tous les régiments nouveaux, en leur tuant une demi-douzaine d'officiers. Cette effervescence homicide s'est calmée; mais le Caennais est resté de première force dans le maniement de l'épée et du bâton.

Falaise dispute à Bayeux l'honneur de produire les plus intrépides chicaniers de la Normandie. La foire qui se tient au mois d'août dans un faubourg de Guibray, et dont l'origine remonte à l'année 1201, a longtemps attiré un concours de négociants de toutes les contrées. Mais que sont les foires aujourd'hui? celles de Caen, de Rouen, de Bernay, du Neufbourg, de Guibray, n'ont rien qui les distingue de toute autre assemblée urbaine, diaprée de saltimbanques, plantée de baraques, encombrée de chevaux, de bœufs, de chiens, de marchands et d'acheteurs, si ce n'est la multiplicité et la variété des produits.

Une perquisition exacte amènerait à Bayeux la découverte de gens qui font encore métier de *témoigner*, et l'on y verrait des paysans, après le gain inespéré d'un procès, se promener dans les rues, une branche de laurier à la main. Les triomphes judiciaires sont les plus doux qui puissent chatouiller l'amour-propre d'un bas Normand.

Les paysannes des environs de Bayeux sont d'habiles écuyères, chevauchant par la pluie ou le soleil avec un zèle infatigable. Pour concilier les soins du ménage avec les occupations du dehors, elles chargent leur famille dans des paniers, au

milieu des denrées qu'elles se proposent de débiter, et les initient ainsi en même temps à l'équitation, et à l'art difficile de *faire le marché*

Alençon est le centre d'un grand commerce d'hommes, que des spéculateurs racolent dans les campagnes, emploient provisoirement aux travaux agricoles, et livrent au plus juste prix aux gens peu soucieux de voler à la victoire.

Coutances a de remarquable sa cathédrale et ses laitières; non pas que celles-ci

soient mises avec recherche, ou plus belles que les filles de Vire ou de Bayeux, mais elles ont adopté une façon toute particulière de porter leurs pots, qu'elles tiennent obliquement suspendus sur l'épaule droite au moyen d'une lanière de cuir.

Dieppe est, pendant la saison des bains, un faubourg de Paris, une succursale des Tuileries et des maisons de santé, un réceptacle de désœuvrés et de joyeux hypochondriaques. Les paysannes des environs portent encore la *calorine*, mais les grisettes de la ville ont des allures parisiennes.

Les Dieppois étaient, il y a cent ans, *les plus expérimentés pilotes, et les plus habiles et hardis navigateurs de l'Europe* [1]; maintenant, armant des barques de vingt à quatre-vingts tonneaux, ils se contentent de pêcher :

La morue, de mars en avril, à Terre-Neuve et en Islande;

Le maquereau, de mai en juillet, au sud de l'Irlande;

Le hareng, en septembre, à la hauteur de Yarmouth; en octobre, à l'entrée de la Manche; en novembre et décembre, sur les côtes de la Somme et de la Seine-Inférieure; en janvier, dans la baie de Portsmouth;

Et toute l'année, les huîtres, le merlan, le carrelet, la limande, la sole, la raie, le turbot, le cabillaud, le chien de mer, etc.

Les agrès de pêche employés en Normandie sont des cordes garnies de *haims*, des *folles*, filets dormants munis de pierres par le bas et de *bouées* par le haut, des

[1] Louis XIV, lettres patentes pour l'établissement d'un hôpital général à Dieppe.

LAITIÈRE AUX ENVIRONS DE COUTANCES.

seines, filets de trente pieds carrés, des *mannets* de cinquante pieds de long sur treize de large, et des *dragues*, filets en forme de chausses, dont l'usage est restreint par des règlements.

A l'est de Dieppe, sur la route d'Eu, est le faubourg du Polet, mentionné dès 1285 dans des lettres patentes de Philippe III, sous le nom de *Villa de Poleto*. Il communique à la ville par un pont de bois et une *passerelle*. Les Poletais, isolés par leur position, ont longtemps gardé des mœurs particulières. Leur costume se composait d'un gilet attaché avec des rubans, d'un justaucorps sans plis ni boutons, bordé d'un galon de soie blanche, d'un caleçon flottant recouvert d'une cotte de drap de serge rouge ou bleue. Ils ont actuellement de grandes vestes en drap bleu à boutons de corne noirs, et des cotillons en toile de navire. Les Poletais sont des hommes probes, pieux, et d'une simplicité qui provient, non pas d'une intelligence foncière, mais de l'ignorance complète de tout ce qui est en dehors de leurs occupations habituelles.

« *As-tu vu c't ozet*[1] ? disait un Poletais à un de ses amis.

— *Non ; qu'est-ce que c'est que c't ozet?*

— *C'est un ozet qui n'est pas fait comme un autre ; il a des berlingues*[2] *az pieds, des coquettes az ias*[3], *et tout plein d'turlurettes*[4]. »

L'objet de cette description admirative était tout bonnement un perroquet.

Un Poletais, guéri d'une longue et dangereuse maladie, avait été remercier Dieu dans l'église de Neuville, l'une des deux paroisses du Polet. Un crucifix suspendu à la voûte tombe et lui casse un bras; le convalescent estropié est emporté chez lui dans un état désespéré. Le curé vient l'administrer, et, conformément aux rites de l'Église, lui présente un crucifix à baiser.

« *Pour tai*, dit le Poletais à l'agonie, en saisissant avec ferveur la sainte image, *pour tai, ze veux bien ; ze t'en veux pas ; mais pour ton b... de frère, Dieu me damne si ze le baize jamais !* »

Le dialecte poletais est doux, sonore, féminisé par la substitution du *z* au *j* et au *g*; la chanson suivante en donnera une idée exacte :

O veit du bord de Dieppe
Chinq o six mèlangueux[5].
Cé fem' et cé fillettes
Chan vonz au devant d'eux,
Priant la bon' maraie
Que Dieu leuz a baillaie[6] :
Chinq e six man' à l'hôme
Qui chan vont démâquai[7].

Vous veyez frère Blaise
Avec chan coeluçon[8],
Carécher cé Poltaises
Pour avoir du peisson ;
Mais mai, ze feis ma ronde
En Poltais raecourchi[9],
Et tout au bout du compte
Ze n'ai qu'un mèlan ouit[10].

[1] Oiseau. — [2] Bottines. — [3] Des panaches aux yeux. — [4] D'ornements. — [5] Pêcheurs de merlan. — [6] Priant pour remercier Dieu de la bonne marée qu'il leur a donnée. — [7] Celles qui s'en vont détacher le poisson des hameçons auront cinq ou six mannes par hommes. — [8] Avec son capuchon. — [9] Pauvre, misérable. — [10] Pourri.

A vos, zenne fillette,
Qui vent se mariai,
Quand un Poltais s'embarque,
Il faut lé vitaillai [1] :
Sa bouteille à la caode [2],
Et pi chan cicotin [3],
So fricassé tout' caode,
Et pi chan bout d' boudin.

PÊCHEURS NORMANDS.

Tous les pêcheurs normands participent du Poletais par leur piété et leur honnêteté patriarcale; ils sont graves, laborieux, intrépides. Dès l'enfance, ils aident leurs pères, gardent les bateaux, ramassent sur le sable les moules, les crabes et les tourteaux, *rebinent* [4] les huîtres, reçoivent le poisson dont les chaloupes sont chargées le soir. Leur vie est un perpétuel apprentissage de la mort : sont-ils sûrs de revenir de leurs lointains voyages? sont-ils sûrs d'échapper au flot qui va monter

[1] Le pourvoir de vivres. — [2] A eau-de-vie. — [3] Son tabac à chiquer. — [4] *Rebiner*, glaner les huîtres après l'enlèvement des huîtres marchandises.

quand ils ramassent la *tangue*[1] sur les grèves, quand ils recueillent le *vauboire*[2] entre les roches? Ne bravent-ils pas les plus terribles dangers de l'Océan pour sauver des naufragés, pour recueillir l'équipage d'un trois-mâts échoué et battu par les lames, pour assurer les enclos d'une baie que menace la marée? Leur courage leur vaut fréquemment des médailles et des gratifications, mais l'estime dont ils jouissent est leur plus douce récompense.

L'association, invoquée par la science moderne comme le moyen de salut des classes ouvrières, est réalisée depuis des siècles sur les côtes du Calvados et dans les ports du Bessin. Il y a dans chaque village plusieurs sociétés de pêcheurs, formées par conventions verbales, mais plus indissolubles que bien des compagnies instituées par acte notarié. Toutes ces sociétés sont représentées par le même *écoreur*[3], syndic chargé d'administrer les revenus, de diriger les entreprises, de percevoir les sommes dues, de répartir les salaires. Il est présent quand les bateaux arrivent de la pêche, surveille les ventes, et répond du payement des billets que signent les marayeurs. Il n'est indemnisé de sa gestion qu'en rendant ses comptes, au moyen d'une retenue d'un pour 100; il ne lui est alloué qu'un demi pour 100 si la vente du poisson se fait dans un port lointain, et par conséquent au comptant.

Chaque association possède deux ou trois bateaux, dont l'équipage est, terme moyen, de dix sociétaires. Ceux que leurs affaires retiennent à terre partagent avec ceux qui s'embarquent. Tout associé doit apporter six, sept, huit, neuf, dix ou douze *appelets;* celui qui n'en apporte pas le nombre déterminé perd autant de parts qu'il lui manque de filets. Le fils d'un associé a le droit de mettre sur un bateau une quantité d'engins de pêche proportionnée à ses forces. Les veuves restent associées, à la condition de fournir des filets et pourvoir à leurs frais au remplacement du défunt. Les pêcheurs pauvres ont la faculté d'emprunter des filets.

Les parts de pêche sont en raison de l'âge, de l'adresse et du nombre d'appelets de chaque matelot. Un septième des bénéfices est prélevé pour l'entretien ou le remplacement des bateaux. Les sinistres survenus aux appelets sont supportés par la communauté, et remboursés sur les gains de la pêche, suivant un tarif.

Catholiques zélés, les pêcheurs font bénir et baptiser leurs barques par le curé accompagné du sacristain. Aucun équipage ne part pour la pêche sans entendre une messe, à la fin de laquelle les matelots et leurs parents répètent en chœur un cantique composé par quelque pauvre barde villageois. Voici celui qu'on chante à Étretat :

Le matin, quand je m'éveille,
Je vois mon Jésus venir :
Il est beau à merveille;
C'est lui qui me réveille,

[1] Limon de la mer qui sert d'engrais. — [2] Fucus, appelé en d'autres pays *vrac* et *varec*. — [3] D'*æquor*, la mer.

C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

Je le vois, mon Jésus, je le vois
Porter sa brillante croix
Là-haut sur cette montagne;
Sa mère l'accompagne.
C'est, etc.

Ses pieds, ses mains sont cloués,
Et son chef est couronné
De grosses épines blanches;
Grand Dieu, quelles souffrances!
C'est, etc.

A l'autel du Saint-Sacrement,
Jésus fait son aliment;
D'adorer la sainte hostie
Mon Jésus est avide :
C'est, etc.

L'église est sa garnison,
Et sa maison d'oraison;
Les anges en sont la garde.
Que Dieu nous sauve et garde!
C'est Jésus, c'est Jésus,
Mon aimable Jésus.

Les femmes des pêcheurs prennent part aux travaux de leurs maris, pêchent le long du rivage, vont vendre le poisson, et font retentir les hameaux de ce cri : *A la bonne moule, moulâa!... Des cayeux*[1], *des beaux! en v'là des bons cayeux, des gros!* Pendant la campagne de 1839, les armateurs ont confié aux Granvillaises pour 20,000 francs de morue à débiter, moyennant un bénéfice de 5 centimes par franc, et elles ont rendu fidèlement compte de cette valeur importante. Ce sont les femmes qui lavent les maquereaux, et les disposent entre des couches de *pacqué*[2]; ce sont elles qui trient les huîtres, rangent en sillons les huîtres *grande marchande*, *petite marchande*, *pied-de-cheval*, et celles qu'on reporte sur les bancs pour les repeupler.

[1] Des moules. On les appelle à Harfleur *vivéville*, du nom d'un rocher où elles abondent. — [2] Sel préparé.

LE POLETAIS.

Loin de renoncer aux occupations de leur sexe, souvent, assises aux portes de leurs cabanes, elles fabriquent de la dentelle et de la blonde.

Toutes vertueuses qu'elles sont, les habitantes des côtes, surtout dans la région septentrionale, se marient rarement sans avoir perdu le droit de se parer de la fleur d'oranger symbolique. Une séduction suivie d'abandon est sans exemple; mais il est aussi presque sans exemple qu'une fille se marie avant d'être enceinte. De sa conception datent ses fiançailles; son amant l'emmène à Dieppe ou à Fécamp, et lui achète une chaîne d'or, une montre, un paroissien; il fait en même temps présent de bagues d'argent aux sœurs et amies de sa maîtresse. Cette visite au bijoutier, à laquelle assistent les parents des deux fiancés, s'appelle l'*embaguement*. Le jour de la bénédiction nuptiale, la future, conduite par son père, et suivie de ses proches, se rend à l'église, où le fiancé arrive de son côté avec sa mère et sa famille. Ce n'est qu'après la messe que le père du mari s'approche de sa bru, lui dit : «Levez-vous, ma fille,» et lui offre le bras; le fiancé prend celui de sa belle-mère, et les deux cortéges se confondent.

Veuves dans le mariage, séparées de leurs maris durant la moitié de l'année, recevant même parfois, le jour de leurs noces, une procuration générale, les femmes des pêcheurs sont directrices suprêmes des affaires domestiques, et seules chargées de l'éducation d'une douzaine d'enfants. Elles ont prouvé qu'elles pouvaient, en plus d'une occasion, tenir la place de leurs époux. Sur la fin du règne de Napoléon, les Anglais, voulant pénétrer dans les embouchures de la Seine et de l'Orne, surprirent les barques honfleurtoises, et se saisirent des pilotes; mais ceux-ci se refusèrent noblement à guider l'ennemi. Pendant qu'on cherchait à triompher de leur patriotique résistance, le vaisseau amiral fut tout à coup environné d'une flottille de canots. Les femmes d'Honfleur, instruites de ce qui se passait par des pêcheurs échappés aux Anglais, venaient réclamer leurs maris. On leur répondit d'abord par des sarcasmes; mais, brandissant leurs *gaffes* et leurs rames, elles menacèrent de monter à l'abordage; et, pour éviter une lutte déshonorante, les Anglais remirent les pilotes en liberté, et renoncèrent à leur projet de débarquement.

CONCLUSION.

Le type normand et ses variétés, que nous avons essayé de peindre, après avoir résisté à la corrosion des siècles, subissent actuellement une active métamorphose, et il est à craindre que nos tableaux, dessinés sur place et d'après nature aujourd'hui, cessent d'être ressemblants demain. La rapidité des communications en est la cause principale. Ouvrez l'*Indicateur fidèle* ou *Guide des voyageurs* en 1764, par le sieur Michel, ingénieur géographe du roi, vous y lirez :

Tous les lundis, mercredis et vendredis, à 4 heures du matin, part de Paris un carrosse pour Rouen, et passe

A Saint-Germain	à	9 h.	»	5	l. 1/2	13 l. 3/4 de Paris.
Dîne à Poissy	à	11	»	1	1/4	
A Meulan.	à	»	4 1/2	4		
Couche à Mantes	à	»	7	3		

Repart à 4 heures du matin, et passe

Dîne à Vernon	à	10	»	6	1/4	13 l. 1/2 de Mantes.
A Gaillon.	à	»	5 1/2	3	1/2	
Couche au Vaudreuil.	à	»	7 1/2	3	3/4	

Repart à 5 heures du matin, et passe

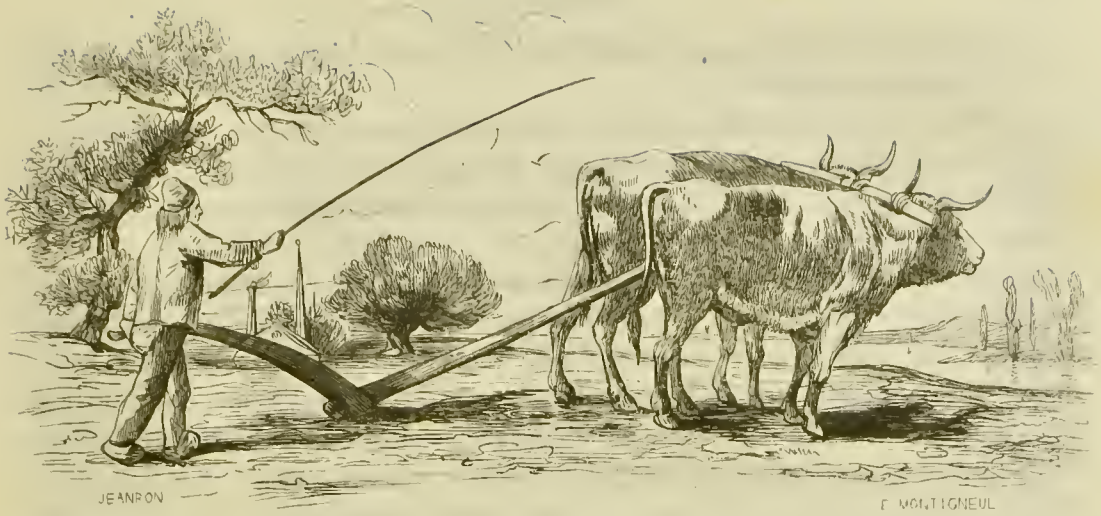
Au pont de l'Arche	à	7	»	1	3/4	6 l. du Vaudreuil.
Arrive à Rouen	à	midi	»	4	1/4	

Le coche de Caen se mettait en route le lundi à cinq heures du matin, et arrivait le vendredi soir à cinq heures. Il fallait un jour entier pour aller de Rouen à Dieppe. Ces lenteurs nous paraissent incompréhensibles, et peut-être nos descendants s'étonneront de l'insuffisance de nos moyens de transport, de la pesanteur de nos diligences, de notre longanimité à l'égard des relais et des postillons. Viennent les chemins de fer, niveleurs des mœurs et du sol, et toutes les provinces ne tarderont pas à se fondre dans l'unité nationale, comme la noblesse et la bourgeoisie dans le peuple, comme des gouttes d'eau juxtaposées dans une masse liquide homogène.

EMILE DE LA BÉDOLLIERRE.

LE SOLOGNOT.

LE LIMOUSIN.



LE LIMOUSIN.

Monsur saint Marsau, nostré bon fondatour, préga por nous Nostré Seignour, qu'il nous vaiellé bien garda nostra raba, nostra tsaleigna, et nostra fama.

(Prière limousine à saint Martial.)

Aucun peuple n'est plus communicatif que le nôtre. Le flegmatique Anglais, l'égoïste Allemand, n'ont point cette facilité expansive, cette confiance réciproque, qui mettent si promptement en rapport deux Français réunis par hasard. Il n'est donc point singulier qu'une conversation amicale se soit engagée entre deux voyageurs condamnés, au mois de décembre 1840, à être cahotés ensemble dans une de ces lourdes voitures appelées par antiphrase diligences.

« Vous allez jusqu'à Limoges, monsieur?

— Oui, monsieur.

— Je vous plains, car il est peu agréable de faire quatre-vingt-dix-sept lieues et demie en cette froide saison; mais, enfin, nous sommes seuls dans l'intérieur, et en nous étalant sur nos banquettes, avec nos manteaux pour convertures et une botte de paille pour couvre-pieds, nous pourrons nous croire dans nos lits. Si des affaires indispensables ne m'avaient appelé à Paris, je serais resté volontiers dans ma maison de la place d'Orsay; mais quand on est avocat, on se doit à ses clients.

— Nous sommes confrères, monsieur, car j'ai eu l'honneur de prêter serment à la Cour royale de Paris, le samedi 9 février 1835.

— Allez-vous à Limoges pour y défendre les intérêts d'un demandeur en procès avec un homme du pays?

— Non, monsieur, j'ai depuis longtemps renoncé à ma profession pour me livrer à des travaux littéraires. Je suis rédacteur des *Français*, et je vais en cette qualité explorer le haut et le bas Limousin, ou, pour parler le langage moderne, la Haute-Vienne et la Corrèze.

— En ce cas, je vous serai peut-être de quelque utilité; car depuis dix ans j'ai consacré toutes mes vacances à des études physiologiques. Monté sur un bon cheval limousin, j'ai parcouru les plateaux de la Haute-Vienne et les campagnes montueuses de la Corrèze, m'arrêtant dans les châteaux et dans les fermes, interrogeant les paysans, glanant les traditions, et colligeant les matériaux d'une histoire morale du Limousin. Je vous communiquerai volontiers le résultat de mes visites domiciliaires.

— Je vous remercie, monsieur; je vois qu'on ne m'avait pas vanté sans raison l'amabilité, les manières affables, l'humeur serviable et bienveillante de vos compatriotes.

— On vous aura peut-être dit aussi qu'ils sont flatteurs et sensibles à la flatterie, répondit en souriant mon interlocuteur, et vous voulez vous en assurer par une épreuve immédiate.

— Je veux simplement vous témoigner ma reconnaissance. Depuis mes voyages de découvertes à travers la France, j'ai questionné bien des gens; les uns m'ont dit d'un ton de compassion : Ah! monsieur, vous entreprenez là une tâche bien difficile! les autres m'ont répondu tranquillement : Mon Dieu, monsieur, notre pays n'a rien de particulier; on y mange, on y dort, on y joue à la bouillotte comme partout.

— Cela n'est nullement étonnant : l'habitude émousse les sensations, et à force de regarder le milieu dans lequel on vit, on finit par ne plus le voir. Étranger au Limousin, vous êtes plus apte qu'un indigène à juger de cette province. Vous pouvez dès à présent commencer le cours de vos observations; car dans le coupé est un propriétaire du pays, riche et de noble famille; dans la rotonde, se trouvent un maçon des environs de Tulle, et un fermier, qui, ayant une petite succession à recueillir à Paris, a profité de l'occasion pour y conduire des bœufs. Depuis qu'il a pris fantaisie à Louis XIV de convertir en palais l'aride désert de Versailles, un grand nombre de Limousins, manœuvres, tuiliers, tailleurs de pierre, ou scieurs de long, émigrent vers le département de la Seine : on appelle même de leur nom, *limosinage*, cette partie de la maçonnerie qui consiste à empiler symétriquement des moellons sans crépir. Les *limosinats* sortent pauvres de leurs villages, et ils y rentrent pauvres, après de longues années de travail.

— Ils feraient mieux alors de rester chez eux.

— Ils y seraient peut-être plus misérables encore.

— Je pensais que votre pays offrait de grandes ressources; qu'outre les célèbres mines de kaolin de Saint-Yriez, on y trouvait en abondance le plomb, le fer, la houille, l'ocre, l'arsenic, la serpentine; que la fabrication des toiles, des étoffes de

laine et de coton, du papier, de la cire, des épingles, y occupaient une foule d'ouvriers.

— Toutes ces industries seraient susceptibles d'une extension qu'on ne leur a pas encore donnée. Le Limousin est, comme vous le savez sans doute, le plateau le plus élevé de la France, et l'inégalité du terrain s'est opposée longtemps à l'établissement de routes praticables. L'absence de bons chemins communaux, de rivières navigables, de canaux[1], rendant l'écoulement des produits très-difficile, les manufactures se sont formées tardivement et avec peine. Nous avions des haras que la révolution a détruits, et qui se repeuplent lentement de chevaux de belle race. Notre agriculture est encore dans l'enfance, et la charrue romaine d'un usage presque universel; la moitié des terres est en jachères, et les fermiers se contentent de récolter ce qui est strictement nécessaire à leur consommation, sans oser consacrer leurs fonds à des améliorations inutiles, faute de débouchés. L'élève des bestiaux est préférée, comme plus lucrative, à la culture du sol. La multiplicité des eaux vives permet d'arroser, et au besoin d'inonder entièrement les prairies au moyen d'une *pêcherie*, réservoir pratiqué à la source du cours d'eau. Ces gras pâturages, où errent à l'aventure des bœufs superbes, sont la principale richesse de la Haute-Vienne; mais elle ne suffit pas pour sauver nos paysans du dénûment et de la disette. Aussi, quoiqu'une nourriture grossière, une température variable, des mariages trop précoces, n'aient pas encore altéré leur vigueur et leur beauté physiques, ils sont tristes et incultes comme le sol natal.

— Ce que vous me dites est-il applicable à tout le Limousin ?

— Non, monsieur. La Corrèze, où le climat est plus chaud, où les fruits foisonnent, où les vignes serpentent sur les collines, nourrit une population plus gaie, plus dissipée, plus méridionale, sans que sa vivacité atteigne jamais le même degré que celle des habitants de la Provence et du Languedoc. La Corrèze a des carrières d'ardoises et de pierres de taille molles et faciles à travailler, et l'emploi de ces matériaux donne aux villages de ce département un air d'aisance et de propreté, que n'ont pas les huttes en lattes et en terre de la Haute-Vienne, habitations informes et malsaines, couvertes de chaume ou de tuiles rondes, où l'on vit sans joie, où l'on meurt sans regret. Et puis, le Corrézien boit du vin, du vin fort et alcoolique, auquel il ne manque que d'être mieux fabriqué pour être excellent. Vous rencontrez sur les routes des marchands de vin *à la charge de deux outres*, colportant leur denrée sur des chevaux ou des mulets harnachés à l'espagnole, et chantant gaiement des refrains du pays :

Qué t'o fa, Froncès, Liournardo,
Qué tu l'aimés mas qué iouo ?
— Il n'en vem lo sivado,

[1] Il est question depuis longtemps d'un canal qui correspondrait d'un côté avec la Dordogne, et de l'autre avec le canal de Languedoc, et ouvrirait ainsi au Limousin la route des deux mers. Ce projet n'a pas reçu de commencement d'exécution.

Lou fromen,
Et n'en bailo lau tour ei veu
Tau bravomen [1] *!*

Les Corrézienne travaillent dès l'enfance avec les vignerons sur les coteaux rocailleux, et perdent leur sauvagerie primitive dans leurs fréquentes relations avec l'autre sexe. Le dimanche, jour de marché dans toutes leurs paroisses, elles se rendent au bourg voisin, entrent un moment à la messe, où le caquetage irrévérencieux de leurs volailles se mêle à la voix de l'officiant ; puis, tout en vendant leurs produits, elles échangent des médisances avec les commères, des quolibets avec les jeunes gens. La vie des femmes de la Haute-Vienne est plus solitaire et moins active. Elles vont rarement aux foires, gardent les chèvres et les brebis, dans leur jeune âge, au milieu des bruyères arides, à l'ombre des hautes châtaigneraies, loin des grands chemins, silencieuses et isolées. Après leur mariage, elles demeurent au logis, préparent les *galétous* de blé noir et la *bréjoado* aux raves et au lard [2], filent, tricotent, soignent leurs nombreux enfants qu'elles allaitent avec une patiente sollicitude jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Ainsi s'écoule leur existence, monotone, mais simple et pure. Si l'isolement est le gardien des préjugés, il est aussi celui des bonnes mœurs, car on ne saurait recueillir les bienfaits de la civilisation, sans s'exposer à la contagion de ce qu'elle a de vicieux, de sceptique et de déréglé.

— J'ai souvent eu occasion de remarquer qu'une instruction incomplète détruisait l'effet de l'éducation religieuse, sans y substituer aucun principe. Je parierais que ce paysan de la rotonde, dégrossi par les voyages, n'a point gagné en savoir ce qu'il a perdu en honnêteté.

— Ce marchand de bœufs n'est pas précisément un paysan ; tenez, le voici qui descend pendant qu'on relaye ; le costume que vous lui voyez, cet habit-veste de drap bleu, ce manteau de même couleur, ces longues guêtres de cuir, n'ont rien qui soit spécialement limousin. Il est d'une classe intermédiaire entre le commerçant de la ville et le laboureur de la campagne. J'ai déjà causé avec lui au bureau de la diligence, et je m'aperçois, à ses coups de chapeau, qu'il désire renouveler l'entretien. *Eh bé, brav' omé, commo vous trouba vou dé la routo ?*

— *Ah ! monsur, voudrio essé tsa nous ?*

— *Démoura vous bien louen dé Limodzé ?*

— *A quatré léga dé Seint Dzuguo ?*

— *Va vos souven à Paris ?*

— *Lo moin poussiblé. Qué eun voyadzé qué couto trop d'arzent ; un o tant dé peinu à gagna ! lou voyadzé couten trop ; la meita do proufiai s'en vai ; co mé dérenzo dé mon habituda. Ia ma contuma dé tsa nous : lou mati, mindsa ma tsatei-*

[1] Léouarde, que t'a fait François, pour que tu l'aimes plus que moi ? — Il vanne l'avoine et le froment, et donne le tour au van si joliment !

[2] Les *galétous* sont des crêpes faites avec de la pâte levée de sarrasin et de l'huile de noix, et cuites sur une plaque appelée *plotino*. La *bréjoado* est une soupe.

gua, per marendé lou galet, per viépré mitzein l'omèletto ; in nous nen coniza, mitzein la soupo dé la pouma dé terra, dé la raba, et da tsho ; iémé maye coda qui qué tan lou bou ripa de Pari.

— A vou bien vendu votré bétiao ?

— Abé, monsur ; yo vo fa cinquerro ein voyadzé de may, co mé foro prou d'arzein per metsota un homé per notré drolé. Yo boliorio monu dorrei so per lou counserva de la patrie. Nio pas trop dé garson tsa nous per trobailla la terro, per tant lou rey prei tout notré dzenté droley.

— Fau espéra qué votré garson pourtoro ein bonu numéro. A vou d'autré ménadzei ?

— No, monsur, né ma tré filla. L'ainada fillo ei maridado en enu fermier dé Périllac. Nio uno barziero, l'otro pourtsiéra. Nou mitzein da po bien petitemein. Nou ouen dé bourna qué nous soun d'un gran pronfici, ma la dgélado non on fa bien do mao, non o tua bien dé l'abeilla. Ma femo agu lo fioré, nio quoque mei. La na a uno foun du rieux toris per devonsieu. Lo foun l'o gorido de la fioré per bonnura. Oro non né soun pas trop de plagué.

— Avant vinto quatro ora, vous né siré pas dé plagué. Vous va veiré tonto votro famillo. Lou conduitouré nous creido. Bou sei, brav' amé.

— Adicia, monsur [1]. »

Le marchand de bestiaux remonta, et mon compagnon, se retournant vers moi, me traduisit cette conversation que j'avais sténographiée de mon mieux sur mes tablettes, en orthographiant, faute de règles positives, d'après la prononciation. « Je ne sais, reprit-il, quel justicier disait : Donnez-moi quatre lignes d'un homme, et je le ferai pendre. On pourrait dire avec non moins de raison : Écoutez quelqu'un pendant cinq minutes, pesez attentivement ses paroles, et, sous l'enveloppe de ses phrases, vous découvrirez son caractère, ses habitudes, sa vie privée tout entière. En quelques mots, ce demi-paysan s'est complétement révélé, et j'ai reconnu en lui

[1] « Eh bien, comment vous trouvez-vous de la route ? — Ah ! monsieur, je voudrais être chez nous. — Demeurez-vous bien loin de Limoges ? — A quatre lieues de Saint-Junien. — Allez-vous souvent à Paris ? — Le moins possible ; c'est un voyage qui coûte trop d'argent ; on a tant de peine à en gagner. La moitié des profits s'en va en frais de voyage. Et puis ça me dérange de mes habitudes ! J'ai ma coutume de chez nous : le matin, je mange des châtaignes ; pour le *marendé* (goûter de deux heures), la crêpe de blé noir ; pour le *viépré* (le dîner à quatre heures), je mange l'omelette ; en nous en allant coucher, j'ai de la soupe aux pommes de terre, aux raves et aux choux. J'aime mieux cela que tous les bons repas de Paris. — Avez-vous bien vendu vos bestiaux ? — Oui, monsieur. Encore un voyage, et j'aurai assez d'argent pour acheter un homme à notre fils. Je donnerai mon dernier sou pour le sauver de la conscription. Il n'y a pas trop de garçons chez nous pour travailler à la terre, sans que le roi nous prenne nos plus beaux jeunes gens. — Il faut espérer que votre garçon aura un bon numéro. Avez-vous encore d'autres enfants ? — Non, monsieur ; je n'ai plus que trois filles : l'aînée est mariée à un fermier de Périllac, la seconde est bergère, et l'autre porchère. Nous mangeons du pain bien petitement ; nous avons des ruches qui nous sont d'un grand profit, mais la gelée nous a fait bien du mal, nous a tué bien des abeilles. Ma femme a eu la fièvre il y a quelques mois ; elle a été par dévotion à une fontaine du *rieux tari*, qui l'a guérie heureusement, de sorte que maintenant nous ne sommes pas trop à plaindre. — Dans vingt-quatre heures, vous le serez encore moins ; vous reverrez toute votre famille. Le conducteur nous appelle : bonsoir, brave homme. — Adieu, monsieur.

les traits caractéristiques de nos montagnards : l'esprit d'économie naturel à ceux qui gagnent péniblement ; l'horreur du service militaire, qui n'empêche pas le Limousin d'avoir envoyé aux armées françaises Brune, Jourdan, Souham, Marbot, Delmas, Sahuguet ; cette dépréciation du sexe féminin qui fait qu'on regarde à peine les filles comme des enfants ; cette confiance dans les eures miraculeuses qui guérit souvent le corps en relevant l'âme abattue.

— La même superstition règne dans toutes les campagnes de France et je la crois d'une haute antiquité. Dans les religions antérieures au christianisme, on expliquait le mouvement en donnant une âme à toutes les choses créées, en peuplant de génies l'air, la terre et les eaux ; et ces êtres imaginaires déterminaient par leur influence la maladie ou la santé, la disette ou l'abondance, le malheur ou la prospérité. La médecine se réduisait donc à l'invocation des bons esprits et à la conjuration des mauvais. Aujourd'hui que l'on a cessé de confondre l'esprit et la matière, le créateur et son œuvre, les gens sensés n'emploient la prière que comme un remède moral, et combattent des affections physiques avec des moyens physiques ; mais les paysans français ne sont pas encore débourbés des idées du vieux panthéisme.

— Surtout ceux de la Haute-Vienne, et même de la Corrèze. Ils croient à la puissance des formules, aux pactes avec l'*horo bestio* [1], aux présages, aux maléfices. Le sel est, selon eux, le plus puissant des prophylactiques, la meilleure garantie contre la fièvre et les sorts. J'ai entendu une femme dire à un enfant qui criait : « *Enradzado, quen té tournora passa, t'aura la fioré.— Yo té cragné ni té douté, yé dé la sao di ma potzo* [2], » répondit-il arrogamment. Leur médicament principal est l'eau fraîche, et, dans leur convalescence, une *mitso* (miche de pain blanc) arrosée d'un *det de vi* (d'un doigt de vin). Ils préfèrent aux officiers de santé les rebouteurs, les guérisseurs et les pèlerinages. La fontaine de Vertougie, par exemple, est souveraine contre tous les maux. Les valétudinaires suspendent aux branches de l'arbre dont elle est ombragée la partie de leurs habits qui revêt le membre souffrant, un bas pour un mal de jambe, un bonnet pour la migraine, etc., et ils s'en retournent comme ils sont venus.

— Savez-vous quel est le patron de cette fontaine ?

— Ma foi, je l'ai oublié ; la nomenclature des saints et des martyrs particuliers au Limousin est tellement considérable, que je n'ai retenu que les noms vénérés de saint Martial, apôtre de Limoges, et du pieux solitaire saint Léonard. « Celui qui parlerait mal de saint Martial, dit Scaliger dans ses lettres, serait aux yeux des Limousins bien plus coupable que s'il avait mal parlé de Dieu. » Saint Léonard a donné son nom à un chef-lieu de canton, dont l'église est visitée par les paysannes qui désirent des enfants. Elles s'y rendent le jour de la fête patronale, font une

[1] La *vilaine bête*, le diable.

[2] Enragé, quand tu reviendras à passer, tu auras la fièvre. — Je ne te crains ni te redoute ; j'ai du sel dans ma poche.

neuvaine, et, préalablement, poussent et tirent à plusieurs reprises le verrou du portail de l'église. Si leurs vœux sont exaucés, elles témoignent leur reconnaissance par une seconde neuvaine, et placent un bonnet rose sur la tête de la statue de saint Léonard. Cette coiffure, ainsi sanctifiée, et appliquée sur l'abdomen, a la propriété de calmer les douleurs de l'enfantement.

— Comment se fait-il que les prêtres eux-mêmes ne combattent pas d'aussi grossières superstitions? m'écriai-je avec la chaleureuse indignation d'un encyclopédiste.

— Ils ne sauraient les attaquer sans soulever contre eux leurs paroissiens. Il en est des vieux préjugés comme des vieilles ruines : ils écrasent de leurs débris les téméraires qui tentent d'y porter la main. L'ignorance a créé ces pratiques, et l'ignorance les soutient. Ce ne sont point de pauvres desservants, isolés au milieu de vastes paroisses presque désertes, seuls éducateurs d'un peuple rebelle à l'instruction, qui peuvent faire fructifier dans les cœurs le véritable esprit de l'Évangile. Ne les blâmez donc point d'une tolérance sans laquelle on ne rendrait justice ni à leur charité, ni à leur persévérance, ni à leur résignation. Ils ont droit à l'estime de tous par le zèle qu'ils apportent dans l'exercice de leur ministère.

Souvent, le jour ou la nuit, sous la voûte brûlante d'un ciel d'été, ou par le froid piquant de l'hiver; ils vont à cheval porter le viatique aux mourants. Le bedeau chevauche derrière le curé, et agite de temps en temps une sonnette, pour avertir les passants qu'ils aient à se prosterner. C'est ainsi qu'ils traversent solennellement les bois silencieux et les tristes bruyères, soutenus dans leur pénible marche par la pensée de consoler un chrétien à l'agonie.

« La plupart des fermes sont tellement éloignées de l'église, et les chemins si peu praticables, qu'on emploie, en guise de corbillards, des charrettes oblongues construites au moule de nos sentiers creux et encaissés. On y attelle, suivant la qualité du défunt, deux ou quatre bœufs, que l'on dirige avec une longue gaule ferrée, appelée *aiguillado;* on pose le cercueil à plat au fond de la voiture, sur laquelle on jette parfois un drap noir; et les parents, la tête nue, suivent avec recueillement cet étrange convoi.

« Quoique appelés par eux-mêmes à juger de l'utilité des routes, les curés limousins en voient de nouvelles s'ouvrir avec une sorte de désespoir. Dans les villages écartés, les laboureurs assistent dévotement à la messe, debout dans le chœur et psalmodiant les répons, tandis que les femmes, immobiles et agenouillées dans la nef, comptent par une prière chaque grain de leurs chapelets. Mais, au bord des routes nouvelles, s'établissent de séduisants cabarets; on s'y arrête pour causer d'affaires en attendant l'heure de l'office; les cloches tintent, et les verres aussi; et dans cette rivalité de sons, l'un sacré, l'autre profane, c'est presque toujours le dernier qui l'emporte.

« Une grave question divise le clergé de nos campagnes : Faut-il prêcher en français ou en patois? « Comment voulez-vous, disent les partisans de l'idiome provincial, que vos ouailles profitent de sermons qu'elles entendent à peine? la langue nationale est répandue dans la Corrèze, mais elle est encore imparfaitement bégayée dans les solitudes du haut Limousin. — Raison de plus, répliquent les gallicistes, pour la propager du haut de la chaire en même temps que la parole de Dieu. Développons l'intelligence du peuple tout en le moralisant, et qu'on ne soit plus réduit à faire plusieurs lieues dans la campagne pour trouver un homme capable de lire un acte et d'apposer au bas sa signature. »

— Je serais de l'avis de ces derniers. Au reste, ce patois, malgré la lenteur du débit du fermier avec lequel vous avez causé, ne m'a point semblé dépourvu d'harmonie.

— Il est rapide, animé, dans la bouche des Corréziens; ayant été peu écrit et affranchi de règles fixes, il a presque autant de variétés que l'on compte de cantons. C'est un mélange de langue celtique et de latin.

— Il me paraît avoir de l'analogie avec les autres dialectes méridionaux, et la langue espagnole.

— En effet, les prisonniers espagnols envoyés dans nos départements l'ont compris de prime abord. J'ai connu, sur la route de Saint-Maurice à la Roche-l'Abeille, un vieillard qui prenait soin de mon cheval pendant que je faisais halte à la porte d'une auberge; je conversais fréquemment avec lui, et ce fut au bout de trois ans seulement que j'appris qu'il était d'Urgel en Catalogne.

LIMOUSINE

« L'absence de l'*e* muet, la multiplicité des voyelles, rendent le patois limousin propre au chant. Il a été mis en œuvre avec succès par les troubadours Gaucelin-Feydit, Bertrand de Born et Bernard de Ventadour. Les chansons populaires sont souvent gracieuses et poétiques ; permettez-moi de vous en citer une que j'ai recueillie aux environs de Saint-Léonard : c'est un dialogue entre une bergère et un châtelain. Elle a ceci de singulier, comme beaucoup de nos chansons locales, que la bergère s'énonce en patois, et le châtelain en prose française, toujours plus ou moins dénaturée par les chanteurs :

LA BERGÈRE.

Héla, moun Dieu, qué forai yen ! sei touto désolado ;
Né poté m'eimpetza dé récébei l'aubado.
Lou lou mé mogué
Un dé mous agnoulets[1].

LE CHATELAIN.

La perte d'un agneau est une bagatelle ; viens-t'en dans mon château : au lieu de tes haillons, tu auras des franges d'or pendues à tes jupons.

LA BERGÈRE.

Gra merci, mousur, yo vou sei bien obldsaio,
Garda votré présein per uno dsouno modamo.
J'estimé may ein sou pastoureu,
Qué vou ni may votré tsateu[2].

LE CHATELAIN.

Retire-toi d'ici, sauvage, ne te présente plus devant moi : si tu avais répondu à mes vœux, ingrate, j'aurais fait ton bonheur.

Les *bourrées* qu'on danse au son de la musette dans la Haute-Vienne, et du fifre dans la Corrèze, sont accompagnées de refrains dont le grand nombre prouve la fécondité de nos rimeurs de village. Tantôt c'est un galant qui promet un présent à sa maîtresse :

Lou riban blé
Qué me sier de centuro,

[1] Hélas! mon Dieu, que ferai-je? je suis toute désolée; je ne puis m'empêcher de recevoir une réprimande ; le loup m'a mangé un de mes agneaux.

[2] Grand merci, monsieur, je vous suis bien obligée ; gardez vos présents pour une jeune dame. J'estime plus un seul pastoureau que vous et votre château.

Lou riban blé,
La belo, vous l'ouré ;
Vou lou mitré
O vostro cheveluro,
Vostro abi,
Vostré coulé gri [1].

Tantôt c'est une question bizarre et embarrassante :

Qual preu mai de peno, mio,
Qual preu mai de peno?
Quel que totso l'azé,
Ou quel lou mino [2]*?*

D'autres fois les danseurs exténués s'excitent à prolonger leurs gambades :

Toudzour lou tour,
Lou tour de la tsombreto,
Toudzour lou tour,
Enquéra ; n'ès pa djour [3]*?*

Ou bien une jeune fille se plaint d'avoir fait une chute en passant un ruisseau :

Passan sur lo plontseto,
Lou pé mo monca ;
Moun Dion! sei toumbado din l'aigo ;
Lou coutillion o vira [4].

— Connaissez-vous les airs de toutes ces chansons? demandai-je à mon obligeant interlocuteur.

— Malheureusement non ; mais un *couéron* limousin vous les indiquerait.
— Qu'appelez-vous un *couéron?*

[1] Le ruban bleu qui me sert de ceinture, le ruban bleu, ma belle, vous l'aurez ; vous le mettrez à votre chevelure, avec vos habits et votre lichu gris.

[2] Lequel prend plus de peine, ma mie, lequel prend plus de peine, celui qui pousse l'âne devant lui ou celui qui le mène ?

[3] Toujours le tour, le tour de la chambrette ; toujours le tour ; encore il n'est pas jour.

[4] En passant sur la planchette, le pied m'a manqué ; mon Dieu, je suis tombée dans l'eau ; mon cotillon a tourné.

— Un mendiant. Le mendiant est un personnage dans les campagnes ; on le fait asseoir au coin du feu, on lui offre les châtaignes cuites dans le *toupi*[1], le *tourto*[2], les crêpes de sarrasin, et à Noël le millet cuit au lait et à l'eau. En revanche, il chante des ballades, il raconte des légendes, il apprend à ses hôtes que la sainte Vierge a été bergère en Limousin, et que, pour s'abriter en gardant son troupeau, elle a élevé ces dolmens dont ils ignorent la véritable origine. Il dit comment Lucius Capréolus, le séducteur des chevrières, ravit la noble gauloise Briance à son amant Ligour[3]. Il est parfois ménétrier, profession assez lucrative en Limousin, comme l'atteste ce couplet :

Si iou podé estré menestrié,
M'en n'ira péou villadzés ;
Car sotzas co quei un mistio,
Qu'o toudzour de bons gadzés ;
Quei un goliar bien pitontsa,
Qué ne fairo mas quau bufa,
Et quant vet o perdré l'alet,
Li foou beuré qu'auqué viodzet[4]. »

[1] Grande marmite de fer.

[2] Pain de seigle rond.

[3] Lucius Capréolus, dont les paysans limousins ont conservé la mémoire, était proconsul l'an 3 du règne de Tibère, et eut un fils nommé Lucillus. Il bâtit les châteaux de Chalus et de Chalucet (*castrum Lucii Capreoli, castrum Lucilli*). Les noms de Briance et de Ligour ont été donnés à deux rivières du Limousin.

[4] Si je puis être ménétrier, je m'en irai par les villages ; car sachez que c'est un métier où l'on a toujours de bons gages. C'est un gaillard bien pansé, qui n'a rien qu'à *bouffer* (souffler dans la musette) ; et quand il vient à perdre haleine, on lui fait boire quelques coups.

La nuit vint interrompre notre colloque; nous nous établîmes de notre mieux pour la passer; mais quoique les glaces fussent hermétiquement closes, et que la diligence roulât doucement et sans bruit sur la neige, on ne pouvait conserver l'immobilité nécessaire au sommeil sans se sentir tout transi. Au jour naissant, après quelques heures de somnolescence, je repris l'entretien en demandant à mon compagnon :

« Connaissez-vous ce voyageur du coupé ?

— Peu ; nous avons été élevés ensemble dans l'excellent séminaire de Juilly, mais nous nous sommes perdus de vue. Il demeure auprès d'Uzerche, et vit habituellement dans ses domaines. Il est riche, et comme on dit en patois : *Oquel qué levara lou couissine sara pas do plandzé*. Celui qui, après sa mort, lèvera son oreiller, est sûr d'y trouver une bourse bien garnie. C'est un bon et honnête homme, qui, durant le séjour récent des réfugiés polonais en Limousin, en a obligé plusieurs avec autant de délicatesse que de générosité. Il a deux frères, l'un juge auditeur, l'autre lieutenant de dragons ; mais il habite seul le château patrimonial, dont la révolution et les Auvergnats de la bande noire ont respecté le principal corps de logis. Là, successeur immédiat des anciens barons, ne pouvant se faire craindre suzerain, il cherche à se faire aimer comme bienfaiteur. Il a perdu l'arrogance de ses aïeux, mais il en garde comme un précieux dépôt la piété, la charité protectrice, et la fastueuse hospitalité.

— D'où vient qu'il n'a pas pris un état comme ses frères ?

— C'est qu'il est l'aîné de la famille, et que le droit d'aînesse est maintenu en Limousin avec autant de ténacité que d'astuce, malgré les dispositions des lois modernes. Il ne suffit pas de promulguer des Codes, il faut encore les appliquer, et la tâche des administrateurs qui exécutent est plus pénible que celle des théoriciens qui ordonnent. De même qu'on n'a pu faire comprendre à la plupart de nos villageois la nécessité de l'instruction primaire, de même on n'est jamais parvenu à leur persuader que tous les enfants devaient partager également la succession paternelle. Riches et pauvres, nobles et bourgeois, éludent à l'envi l'article 745. Souvent, après avoir été, du vivant de son père, hébergé au préjudice de ses frères et sœurs, l'aîné est avantagé d'un quart après le décès du chef de la famille. L'héritage, en mettant en présence des avidités rivales, est partout une source de contestations et de désunion; chez nous, il engendre des haines qui, parmi les rudes et grossiers laboureurs, se sont parfois exaspérées jusqu'au crime. Dans la classe bourgeoise, il est la source d'un grand nombre de procès entamés avec aigreur, soutenus avec persévérance, et d'autant plus durables, qu'ils font diversion à la monotonie d'une vie d'oisiveté.

« Avant la révolution, le Limousin était régi par le droit romain, et l'organisation romaine de la famille y a laissé des traces. Le père est un dominateur suprême, sous la direction duquel tous les enfants travaillent avec une persistante activité. L'accroissement de la famille est regardé comme un bienfait ; à mesure qu'elle se multiplie, elle embrasse une plus vaste étendue de terrain, une plus grande diversité d'occupations. Parfois de pauvres femmes de la Haute-Vienne vont, à l'hôpital de

Limoges, chercher des nourrissons qu'elles élèvent jusqu'à quatre ans, moyennant un salaire de 5 francs par mois; puis, quand il faut les rendre, elles sollicitent comme une faveur la permission de les garder; dès lors l'enfant-trouvé n'est plus orphelin, il a un *paye*, une *maye*, des *frayes*, des *sors;* et, en récompense de cette adoption, il aide de ses faibles bras la famille dans laquelle il est entré.

— C'est à la fois, de la part des parents adoptifs, une spéculation et un acte de générosité. Mais revenons à notre voyageur du coupé. Nous voici à Orléans, où nous déjeunerons sans doute. Voudriez-vous me présenter à votre compatriote?

— Très-volontiers, mais je doute qu'il ait des renseignements à vous fournir. C'est un antiquaire que le passé a toujours occupé plus que le présent. Les détails qu'il vous donnera seront sans doute sujets à litige, et je vous conseille de ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire. »

Nous saluâmes le vieux noble qui venait d'entrer à l'hôtel. Aussitôt qu'il eut été instruit de mes projets : « Ah! monsieur, s'écria-t-il, quelle magnifique dissertation vous avez à faire sur l'étymologie du nom de Limoges et des Lémovices, ses premiers habitants! Limoges vient-il de *lim-vic* (haute ville), ou du grec λιμὸς et γῆ (terre de la faim)? Voilà une question majeure...

— Que je vous laisserai le soin d'éclaircir, sans en contester l'importance. Je crois devoir m'abstenir de toutes recherches historiques pour m'attacher à la peinture des mœurs. Assez d'autres ont raconté comment le Limousin fut successivement occupé par les Lémovices, les Romains, les Visigoths, les Francs, les Anglais, et enfin les Français. Il y aurait lieu d'examiner quelles traces de leur passage ces différents peuples ont laissées dans les mœurs; mais je ne tiens pas à élaborer un volume in-8°, pour que le fruit de mes veilles endorme un petit nombre de trop complaisants lecteurs.

— Vous ne pouvez cependant vous dispenser de parler des monuments archéologiques du Limousin, des men-hirs, peulwens, dolmens, tumulus, amphithéâtres, églises, monastères et châteaux, en vous gardant bien d'oublier celui de Chalus, devant lequel, le 16 avril 1299, la flèche de Bertrand de Gordon blessa mortellement Richard Cœur-de-Lion sur le rocher de Maumont (*ad saxum mali montis*). Il faut aussi consacrer quelques pages à la puissance des comtes et vicomtes de Limoges, dont le premier connu, Nonnichius, vivait en 582, et aux fameux fiefs de Ventadour, de Noailles et de Turenne.

— Je ne nie point le mérite de certains membres de ces familles illustres; mais pour en exhumer un homme célèbre, on est contraint de dépouiller des généalogies dont la longueur fastidieuse eût effrayé Etienne Baluze lui-même, l'une des gloires de la ville de Tulle. J'aimerais mieux entretenir mes lecteurs des artistes et des savants que la province a vus naître.

— Vous en trouverez assez pour justifier l'interrogation de Pourceaugnac à son beau-père. « Croyez-vous, M. Oronte, que les Limosins soient des sots? » Ce fut à Limoges que Léonard Limosin, valet de chambre de François Ier, étudia l'art de

peindre sur émail ; ce fut à Limoges que naquit l'éloquent et vertueux d'Aguesseau. Cadillac a vu les premiers essais d'orfévrerie de saint Éloi, qui fut un grand artiste avant d'être un grand prélat. Étienne Aubert, pape sous le nom d'Innocent VI, est du village du Mont, près Beyssac. Clément VI et son neveu Grégoire XI étaient de la famille des seigneurs de Rosières. Jean Dorat, *poëte du roi* Charles IX, Saint-Aulaire, La Reynie, Marmontel, Latreille, Cabanis, Treilhard, Vergniaud, Dupuytren, étaient Limousins, et dans vos promenades, vous pourrez aller rendre visite au maître des chimistes modernes, à M. Gay-Lussac. A propos de visite, monsieur, j'ose compter sur la vôtre : je vais vous donner mon adresse par écrit. Ma maison, à Uzerche, est avant le pont, à peu de distance de l'hôtel de Montauban. De mes fenêtres on aperçoit la rivière, les prairies voisines, la ville incrustée pour ainsi dire dans les roches, et le clocher qui la surmonte. Nous autres provinciaux nous accueillons cordialement l'étranger ; et, comme dit le vieux proverbe limousin : « *O quei uno bonlovo d'ebrovotsa lou Froncès* (c'est une sottise d'effaroucher les Français). »

Je remerciai le vieux gentilhomme de son invitation, et montai reprendre ma place dans l'intérieur.

« Je ne sais trop si j'irai à Uzerche, dis-je à mon compagnon ; la saison est peu propice, et je compte me borner à visiter les villes principales.

— Limoges, Tulle et Brives, répondit-il, sont les seules dont la population soit assez nombreuse pour former des variétés dans l'espèce limousine. Limoges, quoique irrégulièrement bâtie, est la cité la plus commerçante et la plus luxueuse des deux départements. Ses ouvriers sont laborieux, tranquilles, honnêtes, et participent de la nature des campagnards, au vocabulaire desquels ils pourraient emprunter sans impropriété trois expressions favorites.

— Lesquelles, s'il vous plaît ?

— Interrogez un paysan sur son sort, il vous répondra tristement : *Mé plagné pas* (je ne me plains pas) ; entretenez-le des projets d'un tiers, il dira avec l'indifférence d'un économiste moderne : *Laissa ly fa* (laisse-le faire) ; vantez-lui un homme ou une chose, peignez-lui les avantages de telle ou telle entreprise, il répliquera d'un ton de doute et de réserve : *Bélicu bé* (peut-être bien). Cette apathie, cette résignation, cette incertitude, fruits de la misère et de l'ignorance, les ouvriers de Limoges la partagent.

« Les bouchers composent encore à Limoges une corporation redoutée. Ils vivent isolés, dans une rue qu'ils habitent exclusivement, et qui est gardée par d'énormes chiens. L'union et la concentration sur un seul point corroborent chez ces hommes la brutalité ordinaire à leur profession ; le quartier où ils sont agglomérés n'est pas moins dangereux que les remparts de Saint-Malo.

« Les *artisanes* de Limoges sont plus rangées que vos grisettes parisiennes, et moins modestes que les ouvrières des villages. L'éclat agaçant de leurs grands yeux langoureux, l'expression mélancolique de leur visage, l'éblouissante blancheur de leur teint, la mielleuse et insinuante douceur de leur parler, leur attirent trop d'hommages pour qu'elles résistent constamment aux séductions de la flatterie et à

l'entraînement du plaisir. Toutefois elles tiennent à se marier, et le besoin d'une position stable tempère leur coquetterie. Elles portent des bonnets en forme de serre-tête, bordés d'une garniture à gros tuyaux relevés et empesés. Leur penchant pour la toilette se développe de jour en jour. Il y a cinquante ans, celles qui se paraient de rubans passaient pour empiéter sur les droits des bourgeoises, et celles-ci disaient assez crûment de l'ouvrière ambitieuse qui osait ainsi *leva de l'esta* (sortir de son état) : *Bouto lo cresto roudzo, poundra leu* (elle a mis la crête rouge, elle pondra bientôt). Quelque applicable que soit aujourd'hui ce dicton injurieux, la liberté d'ajustements est une des conquêtes de la révolution, et la plus solide peut-être.

« Limoges était jadis encombrée de moines et de pénitents ; pénitents noirs de Saint-Michel de Pistorie, pénitents blancs de Saint-Julien-Saint-Afre, pénitents gris du cimetière des Arènes, pénitents feuilles mortes de Saint-Martial de Mont-Jovis, enfin pénitents pourpres de la Charité, établis à Saint-Cessateur. Quelques-unes de ces confréries figurent encore dans les processions, mais elles n'ont ni pompe extérieure ni influence morale.

« Si vous étiez venu à Limoges à la fin de juillet, vous y auriez vu, à la foire de Saint-Loup, des habitants de toutes les parties de la province, des Corréziennes aux chapeaux de paille aplatis sur les côtés, et décorés de rubans ; des fermières de la Haute-Vienne, coiffées de bonnets de toile à barbes de mousseline ; de vieux paysans en surtout bleu, en chapeaux ronds à larges bords. Vous auriez observé les métayers astucieux et liardeurs, discutant chaudement leurs intérêts sur le champ de foire ; les propriétaires de la campagne surveillant la vente de leurs bestiaux ; les paysannes s'extasiant à la vue des merveilles inconnues étalées le long des rues et sur les places. A l'époque de l'année où nous sommes, après deux ou trois jours de résidence dans la capitale de la Haute-Vienne, vous pourrez sans inconvénient la quitter pour celle de la Corrèze. Là, vous serez libre de faire de la dépense, de danser, de jouer, de vous divertir avec des gens portés au plaisir et à l'ostentation. Leurs saillies et leurs fanfaronnades vous rappelleront la Gascogne; et vous recueillerez dans la conversation plus d'une *pétado de Djuglar*.

— Que signifie cette locution ?

— Elle a trait à une anecdote dont le héros est un certain Juglar, ex-fournisseur de vivres à l'armée navale française, sous le régime impérial. Il assistait à un banquet où l'on s'amusait à *dzaga o lo messoundzas* (à jouer aux mensonges) ; chacun enchérissait sur les bourdes des autres convives, et quand ce fut au tour de M. Juglar, on pensait qu'il lui serait impossible de surpasser en imagination ses concurrents. « A la bataille de Trafalgar, dit-il, j'étais, comme vous le savez, à bord du vaisseau amiral. Il y eut un moment où M. Lamotte-Piquet perdit la tête au point d'arracher sa perruque. « Amiral, lui dis-je, il ne faut désespérer de rien ; voulez-vous me laisser faire ? — Agis comme tu l'entendras, ami Juglar, répondit il aussitôt. » Je fis lâcher deux bordées à bâbord et à tribord contre le vaisseau de l'amiral Nelson. Ma manœuvre eut un tel effet, qu'au bout de quelques minutes

Nelson embouche son porte-voix, et prononça distinctement les paroles suivantes : *Ah! b..... de Djuglar, o quei plo tu qué m'a fichu quélo pétado*[1] ! »

« C'est depuis ce temps qu'une gasconnade s'appelle à Tulle une *pétado de Djuglar*.

« Brives vous offrira des mœurs analogues à celles de Tulle. Elle doit le sobriquet de *la Gaillarde*, soit à sa position au milieu d'une plaine riante, à ses boulevards ombreux, à l'élégance de ses édifices, soit à la jovialité de ses habitants. Elle fourmille d'hôtels, d'auberges, de cafés, d'estaminets, de salles de danse, où boit, mange, joue, chante et sautille une joyeuse population. Sa devise pourrait être :

Duroro co, pitsonnelo,
Duroro co toudzour?
Tan que l'ordzen duroro,
Lo pitsonnelo,
Tan que l'ordzen duroro,
Lo pitsonnelo dansoro[2].

« Le climat est plus tempéré à Brives que dans le reste du Limousin, et peut-être y a-t-il quelque corrélation entre la douceur de la température et la joie expansive des indigènes.

« Quand vous aurez suffisamment stationné dans ces trois cités, lancez-vous hardiment au milieu des campagnes, qui sont, par malheur, actuellement dépouillées de tous leurs charmes. Si vous voyagiez en été, je signalerais à votre attention de vertes prairies entourées de haies vives, des rivières sinueuses, d'imposantes forêts, les grottes de Nonars, les orgues basaltiques de Bort, les cascades de Gimel et de Treignac, le saut du Saumon, la plaine de Saint-Viance, et une foule de sites tantôt majestueux et sévères, tantôt agréables et riants ; mais, au mois de décembre, je n'ai qu'à vous recommander d'éviter le froid, les fondrières, les torrents et les loups.

— Comment, les loups ?

— Ils ne sont pas rares dans le département de la Haute-Vienne ; mais les paysans, encouragés par une prime de 20 francs pour un mâle, et de 30 francs pour une femelle, leur font une guerre acharnée. Quand l'un d'eux a tué un loup, il le porte à la préfecture, reçoit sa récompense, suspend au bout d'un long bâton l'animal empaillé, et le porte de village en village, recueillant des aumônes, des bénédictions et des verres de vin. Vous rencontrerez, chemin faisant, quelques-uns de ces triomphateurs.

« Un cheval vous sera indispensable. On ne saurait résider en Limousin sans être cavalier. Il y a des chevaux de selle dans toutes les fermes, et le fermier se rend parfois à la foire sur une monture qu'envierait un fashionable.

[1] Ah ! coquin de Juglar, je parie que c'est toi qui m'as fichu cette pétarade !

[2] Cela durera-t-il, fillette ? cela durera-t-il toujours ? Tant que l'argent durera, la fillette dansera.

« Les femmes même sont d'habiles écuyères : tantôt elles montent par couples, l'une à droite et l'autre à gauche, sur de grandes selles plates; tantôt elles s'installent solidement à califourchon, les jambes cachées par de longues jupes de laine fendues qui tombent de chaque côté presqu'à terre. »

Durant ces explications de l'avocat limousin, j'étais dans la position d'un soldat auquel on représente qu'il peut revenir éclopé de la bataille. Nous traversions les sables rougeâtres de la Sologne, et le redoublement du froid me présageait le plus fâcheux voyage.

« Il me vient une idée, dis-je à mon interlocuteur; j'ai envie de renoncer au plaisir de votre compagnie, et de ne pas aller à Limoges. Depuis deux mois, je me suis entouré de Limousins, j'ai consulté, non point les livres, mais les hommes; j'ai vu des échantillons de toutes les classes de la société limousine; je me suis créé un Limousin factice au milieu de Paris. Jeanron, peintre habile et consciencieux, m'a communiqué d'exacts et beaux dessins dont je compte enrichir mon article; un séjour de quatre années en Limousin l'a mis à même de me fournir les notes les plus précises. Il m'est arrivé de toutes parts des documents que j'ai soigneusement collationnés, et vous avez achevé de m'initier à l'aspect moral et

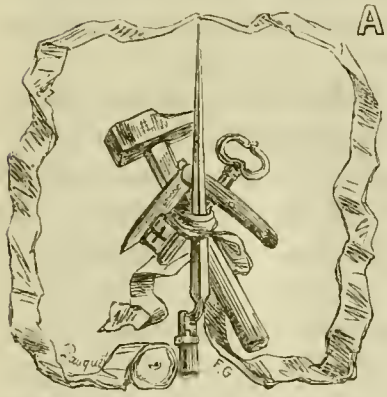
physique du Limousin. Maintenant que *mon siége est fait,* comme disait l'abbé Vertot, quels renseignements nouveaux m'apporterait un voyage coûteux et pénible ? »

Le résultat de ces réflexions fut que je m'arrêtai à Vierzon.

Émile DE LA BÉDOLLIERRE.

LE FORESTIER

LE FORÉSIEN.



ANNE d'Urfé, dans sa description du Forez, écrite en 1606, assigne à cette province trente lieues de longueur et neuf de largeur. Le Forez, devenu département de la Loire, a conservé les mêmes limites. Un auteur exact et précis comme d'Urfé est une bonne fortune pour nous qui croyons le portrait du Forésien lié à son histoire, à celle du Forez. « Il y a, dit encore Anne d'Urfé, d'ancienneté treize villes capitales dont les députés ont voix aux assemblées qui se font du pays, à savoir : Montbrison, Feurs, Saint-Germain-la-Val, Cervières, Bouin, Sury-le-Contal, Saint-Guermier, Saint Bonnet-le-Château, Saint-Rambert, Saint-Étienne de Furan, Roane, Saint-Han et le Bourg-Argental. » La situation topographique du Forez est fixée ainsi par les anciens géographes : à l'est le Rhône, au midi les Velauniens, à l'ouest les Arverniens, au nord les Éduens, qui avaient les Ségusiens pour premiers alliés. Le pays des Éduens correspond au département de Saône-et-Loire, qui borne aujourd'hui au nord celui de la Loire, l'Allier au nord-ouest, le Puy-de-Dôme à l'ouest; au sud la Haute-Loire, l'Ardèche au sud-est, et le département du Rhône à l'est, sont ses autres limites.

Le Forez a toujours été tout d'une pièce, et cette petite province, enclavée dans le centre, loin des grands affluents politiques, a très-peu varié de mœurs et de coutumes. Son existence est pour ainsi dire toute moderne. L'homme qui a le plus fait pour lui donner au dehors une illustration, c'est au seizième siècle Honoré d'Urfé, d'autant plus ignoré dans son pays qu'il fut plus célèbre ailleurs. Honoré d'Urfé

plaça la scène de son roman sur les bords du Lignon, dans ce pays où l'idylle est particulièrement une création fantastique. Aussi, peut-être le héros de l'*Astrée* n'est-il nulle part ailleurs plus inconnu que dans le Forez. Céladon, né du goût français, italianisé sous la plume d'un homme de cour, fut la dernière expression de la galanterie française parée des mensonges de la poésie. Sous les traits d'un berger naïf et tendre, Céladon, frère efféminé de don Juan, cache plus d'un paradoxe du sentiment. Le Français, né galant, créa Céladon ; né malin, le Français créa le vaudeville. A l'époque où Honoré d'Urfé livrait l'*Astrée* aux loisirs aristocratiques d'une cour galante et devenait le père des bergeries que le siècle de Louis XV a fait revivre, Cervantes, ce mâle génie, sut allier le fond à la forme, aux idéalisations de l'art une pensée philosophique et populaire, à l'atticisme de l'esprit les enseignements de la raison. C'est ainsi que l'art a le droit de mentir. Sans pousser plus loin un simple rapprochement entre un Espagnol et un Français, disons seulement que si l'avantage reste au premier dans la comparaison de ces deux romans de la même époque, l'*Astrée* et le *Don Quichotte*, plus tard, nous aurons Molière pour nous consoler.

Toutefois, Honoré d'Urfé n'est pas le seul écrivain qui ait parlé du Forez : ce mot s'est rencontré sous la plume de Jules Janin à cause de Saint-Étienne et du Stéphanois. Le style, c'est l'homme ; croyez à cet axiome, car l'homme, c'est le pays. Jules Janin, dans le premier feu d'une inspiration native, a vu le Stéphanois, et plus tard, l'écrivain en possession des loisirs, du talent et de l'esprit, a vu Céladon, Saint-Étienne et Valbenoite avant Versailles et Trianon.

Saint-Étienne étant donné d'abord comme le point d'optique le plus important de notre sujet, nous montre le Forésien tout entier à son œuvre, soit qu'il assouplisse les métaux ou qu'il ourdisse la soie ; que du fil le plus délié de la création il fasse une pièce de velours ou de rubans qu'il expédie partout, et d'un bloc de fer un ruban laminé, destiné à être poli par la lime ou par la meule, au gré des besoins de son industrie.

Saint-Étienne est le chef-lieu du département, Montbrison la préfecture. Saint-Étienne n'est donc pas la première ville du département, mais seulement la plus grande et la plus importante. Est-ce à la lueur de son incendie nocturne, des phares que le sol entretient sans frais, des volcans que le charbon alimente à sa surface, du gaz qu'il fabrique ou du soleil qui ne semble pas fait pour lui, qu'il faut voir Saint-Étienne ? Plein du souvenir des vers de Virgile, qui bourdonnent une musique très-adoucie par le rhythme, on entre à Saint-Étienne, et la double fiction de l'antre des cyclopes et de l'épisode d'Aristée se change en réalité dans un atelier de soierie et dans une boutique de forgerons.

Quant au Forésien, son nom lui vient incontestablement de *forum*, dont le sens principal est marché. Dans cette étymologie, nous trouvons à la fois l'origine du Forésien et le trait dominant de son caractère. *Forum Segusianorum* (Feurs) fut la capitale du Forez sous les Romains. Bien que dans la langue latine le mot *forum* ait une haute signification politique et sociale, il est probable cependant que les transactions commerciales furent le lien dominant entre les peuples, et que les pre-

miers intérêts des Ségusiens sous toutes les dominations consistèrent en échanges de produits et de marchandises. Quoi qu'il en soit, le Forésien est resté marchand, commerçant par excellence. Il semble obéir à un instinct, à une vocation qui est de vendre, d'acheter et de produire, car les temps modernes l'ont fait industriel, et les socialistes l'ont nommé producteur.

Le sol où se meut le Forésien n'est pas un sol comme un autre : c'est son atelier, sa matière première ; il en prend chaque jour quelques atomes pour en forger les mille produits de son industrie. La houille lui sert à créer le fer brut ; l'eau transforme en acier trempé ce fer malléable ; le feu est encore appelé à lui donner mille formes, le balancier à le découper en mille pièces. Celles qui sont trop communes pour être vendues telles quelles, on les vernit ou on les dore. De là des bouches de feu toujours béantes, des forges sans cesse actives, des villes bruyantes, perdues dans une atmosphère poudreuse, et un pays semblable sur plusieurs points à un antre de cyclopes.

Entre les mains du Forésien, l'industrie du fer et celle de la soie ont marché dans un parallélisme incompréhensible. De la même ville et presque de la même main s'échappent la soie et le fer ouvrés. Le Forésien crée d'abord les métiers et les machines qu'il lui faut pour fabriquer tel ou tel genre d'article ; il les met ensuite lui-même en activité et leur cherche des débouchés aux nombreux produits qui en résultent. Le Stéphanois a le génie inventif. La fortune ne s'offre à lui que sous le prisme chatoyant d'un secret à découvrir. Vivant dans un monde industriel, il rêve sans cesse aux moyens d'en élargir les sphères ; ce besoin puissant d'initiative dans une voie nouvelle tient peut-être au sol lui-même. On naît inventeur à Saint-Étienne.

En somme, Saint-Étienne est une ville à voir en passant. Excellent pour ceux qui l'habitent, qu'une longue pratique a façonnés à de rudes travaux, qui ont placé là leurs affections, leurs intérêts et leurs capitaux, ce grand centre industriel est naturellement hostile à toute organisation qui ne relève pas directement de la sienne. L'étranger y séjourne peu et se plaint de la compression des mœurs, de cette éducation du travail qu'il faut avoir subie pour la comprendre, et qu'il faut pratiquer éternellement pour n'être pas tenté d'en rêver une autre. Saint-Étienne doit sa richesse à son activité ; mais quel homme sans y être né voudrait de la richesse à ce prix ?

Sur cette surface, si tourmentée par le travail, l'homme du moins échappe au besoin : on naît avec un état, et loin de se plaindre de l'engourdissement de ses facultés, le pays accuse un excès de développement dans ses forces industrielles. Là, l'ouvrier n'a qu'une forme, mais le travail en a mille. Le travail est une éducation, et l'on n'a peut-être pas assez réfléchi que lorsque cette éducation manque à l'ouvrier ou cesse de s'exercer, l'ouvrage venant lui-même à manquer, l'ouvrier perd à la fois et le salaire qu'il attendait de son labeur et son aptitude à s'y livrer. L'ouvrier de Saint-Étienne, aussi pauvre que celui de Lyon, se plaint moins cependant, parce qu'il ignore une civilisation qui opprime en instruisant. Le bien-être de l'ouvrier est relatif. L'ouvrier de Paris doit être considéré comme initié de bonne heure à une vie factice ; ses besoins moraux se révèlent à lui par l'in-

termédiaire du luxe et de la richesse qu'il est appelé à produire. La société lui apprend à se plaindre des privations qu'elle a fait naître, aussi de grands moralistes ont parlé d'abord d'anéantir les arts, d'abolir la société, estimant le mal au-dessus du remède. Le progrès peut poser les principes de cette question, c'est au temps qu'il appartient de la résoudre.

Le germe du malaise de l'ouvrier n'est ni dans le travail excessif ni dans l'oisiveté forcée, mais dans la succession anormale de ces deux états opposés.

Le Forésien émigre peu ; de ce qu'il est peu connu au dehors, il faut conclure qu'il trouve dans son département assez de ressources pour exister. Le propriétaire tient au sol et n'est jamais assez riche pour vouloir vivre autre part ; le prolétaire tient à l'industrie et il en reçoit des notions trop spéciales pour songer à les appliquer ailleurs. Si celui-ci est asservi quelquefois, c'est chez lui, dans son intérieur. Jamais il ne constitue au dehors de ces agrégations d'hommes qui permettent de confondre une espèce sous un nom générique ; c'est ainsi qu'on dit un *Auvergnat*, un *Savoyard*. L'ouvrier forésien se rattache à cette forme de l'homme civilisé qui établit des analogies entre le travailleur des villes manufacturières des départements et celui de Paris. Car ce n'est pas seulement la situation d'un pays qui crée ses mœurs, c'est son industrie.

Parmi ceux qui s'enrichissent, on en voit peu courir après la fortune pour les jouissances qu'elle procure. Des rivalités d'intérêt tiennent entre eux la place des avantages sociaux que l'homme émancipé puise dans le succès de ses entreprises : une fortune dûment acquise est pour eux la première base de l'éducation.

L'industrie de Saint-Étienne rayonne sur divers points de l'Europe, et sa fortune se concentre en plusieurs mains. Saint-Étienne est, comme au temps de Jean-Jacques et de son hôtesse, un bon pays de ressource pour l'ouvrier ; *on y travaille fort bien en fer*. En fait de noblesse, Saint-Étienne ne connaît guère aujourd'hui que celle du commerce et de l'industrie ; mais si celle qui tient à la naissance n'a marqué que faiblement son territoire, la seconde se dessine en relief dans le bronze et l'airain.

Entrez maintenant, à Saint-Étienne, dans les ateliers des ourdisseuses, vous les trouverez toutes penchées sur la soie, toutes occupées à ajouter un bout de ruban à la parure des Asiatiques, des Américaines, des plus jolies femmes de Londres et de Paris. La soie nuancée de toutes les couleurs du prisme ruisselle dans leurs mains, elles en suivent les molles ondulations.

. . . . Mollia pensa devolvunt.

Ce fil précieux, elles mettent autant d'attention à l'ourdir, que la femme privilégiée qu'elles ne connaissent pas, qu'elles n'ont jamais vue, qu'elles ne verront jamais, mettra de coquetterie à s'en parer sous la forme d'un ruban. La beauté d'une grande dame est l'œuvre féerique de ces habiles ouvrières ; mais il faut beaucoup de fées pour produire une jolie femme.

Saint-Étienne est la ville du Forésien. César, écrivant de nouveau ses *Commentaires,* l'appellerait aujourd'hui *Forum Segusianorum,* nom qui revenait à Feurs du temps de César. Une longue suite de siècles n'a pas altéré le type du Forésien, mais déplacé le centre de ses affaires. Aujourd'hui le commentateur pourrait ajouter que cette ville *princeps* a vu naître le premier chemin de fer que nous ayons eu en France ; qu'elle est éclairée au gaz ; qu'elle a un lycée, des journaux chez elle, et au dehors, des artistes et des lettrés, enfin tout ce qui indique une civilisation avancée. Pour lui trouver une vie complète, il faut en effet étendre son cercle et créer un autre théâtre à quelques-uns de ses enfants.

Le Stéphanois étant le type le plus général de notre tableau, en doit occuper le premier plan. C'est un homme à physionomie douce et prévenante ; il est originairement bon, serviable et affectueux. Si son langage peint sa rudesse, il exprime aussi sa naïveté. Tel est l'homme moyen, le type générique du Stéphanois. Mais il y a deux hommes dont la physionomie varie dans les détails et dans les nuances, un ouvrier et un fabricant, un travailleur et un capitaliste, un maître et un serviteur stéphanois. Donc à tout seigneur tout honneur : commençons par les sommités.

Le négociant de Saint-Étienne vit très-peu séparé de l'ouvrier. Il n'y a pas d'aristocratie proprement dite chez le commerçant. Celle des capitaux, n'ayant qu'une faible expression dans les mœurs, ne doit intéresser que l'économiste. Le Forésien est encore un homme libre, ce qui empêche son serviteur d'être tout à fait un esclave. L'amour de l'égalité, cette aristocratie des temps modernes, se formule chez le Stéphanois par la libre concurrence. C'est l'homme du moment nourrissant un bon fond de vieilles haines, de rancunes légitimes contre tout ce qui est préjugé, privilége et monopole, abus et superfétation sociale. Les grands intérêts politiques se résument pour lui en intérêts commerciaux et industriels.

Le négociant de Saint-Étienne est peut-être l'expression la plus complète du commerçant : il travaille comme quatre ouvriers, est toujours le premier levé, descend au magasin, en veste et en casquette, avant ses commis. Le sentiment du devoir, l'intérêt, ou enfin son tempérament même le portent à être toujours debout, toujours chiffrant, additionnant, estimant chaque chose par son produit net, une heure de son temps, un écu de sa bourse. Il s'associe volontiers avec sa femme. Celle-ci consacre les belles heures qu'une Parisienne donne à sa toilette, à un travail de teneur de livres et de calculateur. Elle apporte en dot à son mari une *belle main* et une aptitude innée aux affaires. On devine également le fils du négociant dans son premier commis. Il a le génie spécial de son père et de la famille, il hérite de ses vertus commerciales avant d'hériter de ses capitaux. Pour n'en pas nourrir trop longtemps la mauvaise pensée, qui ne vient qu'aux oisifs, il se met de bonne heure pour son compte, et en moins de temps qu'un poëte n'improvise un sonnet, lui a déjà fait sa fortune. Pourquoi devient-il riche, l'infortuné? pour s'enrichir encore. Le mouvement lui est aussi naturel qu'à d'autres l'oisiveté. Il ignore surtout l'art si chéri du Parisien, d'allier le titre d'homme de loisirs aux exercices les plus lucratifs de l'esprit humain. Il y a beaucoup de Pyrrhus parmi les négociants stéphanois, mais il n'y a pas un Cynéas. A cela près, il serait difficile aujourd'hui même de

décider qui a pu avoir raison de Cynéas ou de Pyrrhus ; pour le négociant stéphanois, c'est incontestablement ce dernier. Qu'a-t-il de mieux à faire que de travailler sans cesse et toujours? Son voisin qui est pauvre l'empêche d'être riche. Son autre voisin qui est riche l'empêche de rester pauvre. N'osant se décider entre l'aisance et la médiocrité, il travaille en attendant.

Cependant, las de chercher la fortune et de ne trouver que le mouvement, désireux seulement de se rattacher sur ses vieux jours à la petite propriété, après avoir vécu dans les régions moyennes du commerce et de l'industrie, plus d'un heureux négociant se retire aussi à mi-côte d'une maison de campagne sur les bords de la Loire, vend son blé, son vin, ses récoltes, pour vendre encore quelque chose, et voit ses nombreux enfants prospérer dans le commerce qui lui créa ces loisirs.

Pour étonner ses voisins et ses contemporains, le Stéphanois achète parfois un château. Acheter un château, est un de ces mots énormes qui font frémir d'une vallée à l'autre tous les échos d'un département. On croit que l'orgueil du négociant est pour quelque chose dans cette emplète, erreur! c'était une affaire où il vient de gagner le cent pour cent.

Trop peu compris au dehors, le négociant qui voyage est l'âme de ce commerce dont le corps organique est à Saint-Étienne. Le caractère du négociant se révèle par de grands traits qu'il importerait de fixer ici pour distinguer cet homme de beaucoup d'autres, ses rivaux ou ses concurrents. Il y a un art qui s'appelle le commerce, et qu'il exerce, lui, à ses risques et périls; son caractère doit dominer ses opérations; sa probité surpasse son crédit. Il exerce dignement une noble profession. Capable de suivre à la fois plusieurs opérations et de n'en laisser pénétrer aucune ; *également actif et infatigable* dans la crise et dans le mouvement, cette paix et cette guerre du haut commerce stéphanois; *ne laissant rien à la fortune de ce qu'il peut lui ôter;* habile à juger de la valeur d'un homme, d'une maison, et ne manquant jamais l'occasion de faire un bon placement ou de s'abstenir à temps; maître de ses opérations, de sa conduite, de ses capitaux, il relève une profession à la portée du plus grand nombre par un génie des affaires qui n'appartient qu'à lui. Il sait au besoin s'affranchir de la fortune pour la maîtriser. Que d'influences s'exercent autour de lui sans qu'il juge à propos de s'en apercevoir ! Il y a de fortes maisons qui se ruinent avec insolence; il y en a de minimes qui prospèrent avec humilité, les unes et les autres par la baisse des prix que comporte l'emploi de grands capitaux ou de ressources mesquines à l'usage des petits producteurs. Se maintenir à un niveau constant sans s'écarter de certains principes qui impriment un style aux affaires; savoir distinguer ce que le commerce prescrit de ce que l'intérêt conseille; placer à propos l'intérêt de la chose avant celui de l'homme lui-même : enrichir le commerce pour faire sa fortune; embrasser du même coup d'œil tous les ressorts qui font mouvoir une ville et une fabrique; connaître la moyenne proportionnelle des intérêts commerciaux qui s'agitent dans sa sphère; consentir avant tout à n'avoir qu'un talent, celui de sa profession; qu'un caractère, celui du négociant; qu'un intérêt et qu'une passion, le commerce : tels sont les traits principaux d'un des types les plus tranchés du Forésien et du Français. Sa vie est un drame

sans avoir l'air d'en être un ; sa profession, une science dont les secrets ne se révèlent qu'à une longue expérience ; son métier est une vocation. Il a des affaires qu'il fait ou qu'il ne fait pas selon que cela convient à son caractère et à ses intérêts. Sa fortune est toujours un problème ; son existence n'en est jamais un. L'improvisation est sa loi morale, le calcul est sa vie physique. Son habileté lui appartient en propre. Il y a pour lui des affaires bonnes ou mauvaises, c'est le tact qui en décide. Le génie du bien et celui du mal, pour le négociant, c'est ce quelque chose qu'on nomme l'esprit ou la sottise, selon l'occasion ; c'est encore la droiture ou l'improbité ; pour les gens sceptiques, c'est la richesse ou la pauvreté.

Un négociant est fier de sa fortune, comme un poëte de son œuvre ; tous deux ont raison de s'en enorgueillir. Ils ont mis la même ardeur mêlée de sang-froid, la même persévérance jointe à la résignation pour en poursuivre l'accomplissement. La fortune est, comme le génie, une longue patience.

Ce négociant a un magasin, et le plus ordinairement une maison à lui. Il a ses commis, ses ateliers et ses capitaux à part ; il *tient ses prix*, et fabrique en grand ; il est le représentant d'une industrie carrée par sa base, et forme ce qu'on appelle une bonne maison. Il donne à Saint-Étienne sa physionomie, son caractère, et cette ville, qui paraît avoir commencé par être une foire, *pratum forense*, le pré de la foire (les plus chatouilleux d'honneur national disent *foresiense*), lui doit d'être aujourd'hui Saint-Étienne en Forez.

Il y a des rubans que l'on fabrique, comme l'Indien fabrique ses châles, à un seul petit métier, ordinairement dans la montagne. Le marchand arme un *commis de montagne*, officier de fortune de l'industrie, et lui confie l'inspection des ouvriers de ces rubans les plus larges et les plus beaux.

Le passementier (mène-barre) est attaché au métier à la Jacquart, mu par une seule barre. Il déploie dans ce travail une somme immense de facultés physiques sans cesse actives. Un fil qui se rompt l'oblige à suspendre le lourd exercice de toutes ses forces, pour poursuivre le fugitif à l'aide d'une des opérations les plus ténues et les plus déliées qui soient du domaine du rayon visuel. Le passementier de Saint-Étienne se distingue du canut de Lyon par une aptitude bien plus complète à un travail plus compliqué. Loin de l'absorber complétement et d'imprimer à son être ce cachet d'humilité et d'hébêtement qui caractérise l'ouvrier en soie, ce travail tient en haleine toutes ses facultés. Le passementier a des allures libres, un peu rudes ; mais sa fierté tient à un sentiment de dignité personnelle qui sied à l'ouvrier. Son costume est une veste ronde (carmagnole), un bonnet dans l'atelier. Il est peu esclave des modes et des ajustements ; la mode du pays est toujours la sienne, et cette mode varie trop peu pour porter ce nom.

Le dessinateur de fabrique a commencé par être une nouveauté, puis une nécessité de l'art. Un art se paye toujours le double d'un travail honnête et consciencieux. Les premiers moments du dessinateur ont été semés de fleurs et d'écus ; on paye encore ses dessins assez cher, parce qu'ils font assez souvent la fortune de la maison. Le dessinateur crée le ruban. C'est un rien qui s'improvise avec rien, *ex nihilo nihil ;* il en naît un par seconde, il en doit naître mille avant celui qu'on

cherche. Celui-là ne doit ressembler à nul autre; révéler l'inconnu dans ce qu'on connaît, saisir comme mode, étonner comme nouveauté, plaire surtout. Il plaît ou il déplaît; pourquoi? on l'ignore, on l'efface ou on le tisse; c'est un ruban. Le dessinateur manifeste le néant dans l'infini, l'infini dans la couleur; il improvise.

A l'époque de son intronisation dans la fabrique, il travaillait peu, et un dessin heureux *inspiré* se tirait à des millions de pièces; mais la concurrence, le besoin de variété, ont fait du dessinateur une sorte de vaudevilliste; il doit produire immensément, sauf à commander au caprice et à la fantaisie, dont il était jadis l'enfant gâté. L'improvisation facile et courante étant celle qui rapporte le plus, il en a fait sa divinité, et il vend beaucoup de dessins à bas prix pour un seul qui lui rapportait tout autant. Le génie du dessinateur s'use à ce métier, mais sa maison se forme. Peu de maisons sont assez fortes pour avoir un dessinateur à elles seules; en revanche, celui-ci fait des affaires avec toutes et a cessé d'être un artiste type et martyr, pour se classer parmi les négociants. Le commerce lui doit son luxe et le lui rend en espèces qu'il capitalise; sur la fin de sa vie, il est riche; c'est un négociant tout à fait.

L'ourdisseuse est Stéphanoise comme la grisette est Parisienne; elle n'a ni l'indépendance de celle-ci, ni sa main mignonne, ni son pied menu, ni ses bas à jour, ni sa réputation à jour comme ses bas. L'ourdisseuse donne aux rues de Saint-Étienne une physionomie typique : elle se rend par troupes à son magasin à huit heures du matin et en sort à midi; heure solennelle, heure religieuse, heure du dîner et de l'*Angelus* à Saint-Étienne; heure où les harmonies de la communauté industrielle semblent se réveiller au son des cloches. Une ville où tout le monde dîne, et en même temps, et avec les mêmes mets, et chez soi, avec une abondance qui tient de la richesse, sans luxe et sans privations, est une ville exceptionnelle, c'est Saint-Étienne en Forez. L'ourdisseuse n'oserait marcher, comme la grisette, isolément : celle-ci, au milieu de Paris, ne se plaît que dans la solitude; l'autre, dans le désert de Saint-Étienne, inonde la rue avec ses compagnes. Le ruban, la soie, sont généralement proscrits du costume des Stéphanoises. Les femmes aisées de la classe industrielle se défendent de *porter chapeau*, et l'ourdisseuse n'oserait introduire un bout de ruban dans sa toilette; peut-être parce qu'elle sait ce qu'un ruban coûte à ourdir. Les Parisiennes, qui l'ignorent, ajoutent à la grâce et à l'élégance qui les distinguent, l'amour du ruban qui est tout leur amour. Pour les Stéphanoises, le ruban n'est jamais un luxe, une parure, mais un travail; il est vrai que le travail peut s'allier à des sympathies dont la moindre vaut un nœud de ruban.

A la tête de l'industrie du fer se place l'eustache, dont on a beaucoup parlé et sur lequel on croit n'avoir jamais tout dit, tant cette petite chose en est une grande aux yeux de l'industrie qui le fabrique et qui l'expédie. Comme tout ce dont on parle le plus, l'eustache est précisément ce qu'on connaît le moins; on sait seulement qu'il passe par dix-huit mains pour être vendu trois liards; on sait encore que la tête du *meulier* vole quelquefois en éclats avec la pierre à aiguiser l'eustache, *cute cruentâ*, comme dit Horace. Voilà ce que l'on sait sur l'eustache,

. Et l'on se tait de reste.

Cette industrie fractionnée est une des plus modestes, et ses ouvriers ne prennent jamais place parmi les artistes; d'autres opèrent sur des masses de fer ou d'acier, le coulent en lingots, le tenaillent, le soudent pour en former des limes de toutes les dimensions, des enclumes, des socs de charrue, des fusils. Pour le fusil de chasse de Saint-Étienne, plus massif et d'un prix inférieur à celui de Paris, plus le fer est pétri au rouge blanc, plus il est malaxé, tordu, fluidifié au feu de forge, moins il éclate entre les mains du chasseur.

L'armurier stéphanois est de deux espèces : fabricant d'armes bourgeoises, il gagne généralement plus qu'un ouvrier de fabrique, et passe pour un raffiné; attaché à la manufacture d'armes, l'ouvrier est au contraire un soldat de l'industrie, exempt de tout autre service, tarifé, retraité, et Stéphanois par excellence. La manufacture royale occupe aussi des ouvriers au dehors, parmi lesquels se distingue l'innocent producteur qui fabrique l'arme la plus meurtrière des temps modernes... la baïonnette. Napoléon inscrivit Saint-Étienne au rang des premières villes départementales; pour celle-ci, elle n'hésita pas à placer Napoléon au-dessus de César, qui, ne faisant presque aucune mention de Saint-Étienne, doit y être fort peu connu; et il n'eût pas manqué cependant de s'en servir pour la trempe des épées romaines. Le grognard du fusil de munition est un type stéphanois.

Peut-être ne serait-il pas hors de propos de créer deux races pour caractériser l'ouvrier stéphanois : une race blanche qui tisse le satin blanc comme neige, une race noire qui polit le fer et qui extrait la houille des mines de Saint-Étienne. Il y a un mineur et un forgeron, comme il y a un passementier, un ouvrier en soie. Le serrurier est précisément celui que l'industrie du fer classe parmi les hommes de couleur. Dans les divers genres de fabrication du fer, tel se distingue par le fini, tel autre par la quantité des produits de pacotille. Il est des serruriers dont le *trait de lime* établit la valeur; d'autres mourraient de faim s'il ne s'opérait entre le fer et eux une lutte féroce et cyclopéenne. A ceux-là il est permis de tordre, de perforer leurs *pièces,* de les river à grands coups de marteau, sans dessin ni choix; ils *en abattent,* c'est leur mot; leur vie, leur salaire est à ce prix. Il fallait un bœuf à Sparte pour voiturer la menue monnaie, il faut un camion à Saint-Étienne pour transporter la journée d'un de ces ouvriers. Le plus expéditif est toujours le plus habile.

De cette variété d'industries il résulte que les femmes, les jeunes filles, les enfants gagnent, tout le monde gagne. Quiconque par conséquent croise les bras doit perdre immensément. Je demandais à un gamin de Saint-Étienne : « Combien gagnes-tu? — 5 sous par jour. — Et l'on te nourrit? — Non, je me nourris à ma fantaisie. » Ceci voudrait être dit en patois du pays et entendu sérieusement de la bouche du gamin.

Le fabricant d'enclumes est le vrai cyclope de l'industrie du fer. Il faut en effet une force de Polyphème pour manier le marteau qu'il brandit incessamment sur une masse incandescente qui le couvre de ses éclats. Le fer exsude le fer, et l'homme gagne sa vie à la sueur de son enclume. Le patriarche Tubalcaïn fut le premier qui osa se livrer à cette œuvre homicide; mais il est douteux que ses pièces fussent

de calibre comme celles de Peyre le Stéphanois, admises à la dernière exposition de Paris.

Passez maintenant dans une rue de Saint-Étienne, la plus large comme la plus étroite, la ville n'est qu'un atelier : vous apercevrez des profils étranges, vous douterez de vous-même, de Dieu qui a fait l'homme, et des poëtes qui ont créé la femme.

En dessinant à la hâte quelques croquis dont l'expression sévère était déjà un écueil du sujet, peut-être n'avions-nous pas prévu qu'il faudrait s'arrêter quand d'autres profils d'hommes et de femmes, illuminés par un feu de forge sans cesse actif, plongés dans un clair-obscur, d'un effet puissant sous le pinceau, mais entièrement perdu dans une esquisse de mœurs, sombres néanmoins de dessin et de couleur, viendraient jeter un reflet désespérant sur le tableau. A Saint-Étienne, quelques hommes naissent forgerons, et leurs femmes le deviennent pour les aider un peu, et cela doit s'attendre du gros ouvrage qu'elles exécutent principalement comme dans les tribus où la femme est esclave. Il n'y a jamais de milieu pour la femme même dans la servitude. Les femmes forgeronnes, celles qui liment le fer, polissent l'acier, ne doivent pas être rangées parmi ces créations fabuleuses, comme Quinte-Curce s'est plu à en inventer pour parsemer son roman d'Amazones. Si quelque chroniqueur fait au contraire dans plusieurs mille ans l'histoire du Forez, nous l'autorisons à classer les femmes forgeronnes parmi les réalités les plus historiques.

Respirons un peu maintenant, et en quittant Saint-Étienne au couchant, sur un point qui lie le Forez à l'Auvergne, une petite ville, d'une physionomie profondément individuelle, nous offrira dans toute sa pureté le type du Ségusien. A Saint-Bonnet, le château, municipe romain, d'une antiquité incontestable, on trouve dans le patois roman des traces non douteuses de l'existence de l'ancienne Ségusie. Une ville de moins de trois mille âmes se sert d'un dialecte qui lui appartient complétement. A quelques centaines de pas, dans la campagne, le patois diffère absolument en s'éloignant de plus en plus du type primitif dérivé du latin.

Là, sur une éminence marquée pour une place forte, œil et porte du Forez, et qui en domine tout le bassin, le Ségusien, compagnon de Vercingétorix, a dû lutter corps à corps avec César, le fils aîné de Rome. On sait que César est partout dans les Gaules, mais surtout à Saint-Bonnet. Saint-Bonnet-le-Château, primitivement Castrum-Vari, Château-Vair, ne se trouve sur aucun parchemin féodal, et a dû rester éternellement une ville libre, heureuse exception sur le sol français. Ornée aujourd'hui d'une mairie modèle, Saint-Bonnet a conservé sa part de soleil, de franchise et de liberté. Le Saint-Bonnitain est industriel, commerçant et agriculteur, se réservant au besoin de ne rien être de toutes ces choses. Il résiste au fer de l'ennemi, à l'or du capitaliste. On s'est présenté à lui une bourse à la main dans le but de l'asservir à une organisation industrielle : il a trouvé au fond de son insouciance des raisons pour ne s'asservir à rien sous prétexte de richesse et d'ambition. Il n'a sans doute d'autre ambition que celle de la richesse, mais jamais celle-ci ne lui semble valoir la peine qu'on se donne ailleurs pour l'acquérir. Si petit qu'il soit, ce pays ne laisse pas d'être fort aimé de ceux qui y sont nés. Là, c'est-à-dire

loin de la grande mêlée des intérêts et des passions humaines, vit un peuple oublié, et heureux de l'être; concentrant au dedans de lui-même la somme de faculté qu'il tient de sa nature, il a toutes les qualités que suppose une existence heureuse et libre, et il y joint un bon fonds d'esprit et de verve comique. L'Attique du Forez est à Saint-Bonnet-le-Château.

Le pays, bien boisé, fournit à la Loire, à Saint-Rambert, des bateaux plats; la terre, bien cultivée, nourrit l'ouvrier abondamment; celui-ci, mêlé à une population d'agriculteurs, placé le plus près du bonheur entre la nature et la société, travaille à ses heures, ramassant les miettes qui tombent du banquet du capitaliste stéphanois. Telle est du moins la dernière transformation de cet ouvrier qu'il faut voir à Saint-Étienne, qu'il faut voir à Lyon et à Paris pour posséder les premiers éléments d'une monographie. Ici le trait est frappant, caractéristique; dès que l'homme se sent près de la nature, il répugne aux servitudes du travail et de la société.

Ruche bourdonnante, principe de toute chose, la commune essaime de nombreux enfants, elle donne la vie, le bonheur à ceux qui consentent à l'ignorer dans son sein, elle donne l'essor à d'autres que l'illusion porte à le chercher autre part.

Aujourd'hui toute route est ouverte, le monde n'est qu'à deux pas; on arrive par un chemin de fer (dans ce département surtout) à la fortune, à la renommée, aux distinctions sociales. « O les premiers nés de la commune, partez, partez vite, cette bonne mère vous bénit. Partez, il n'y a plus d'air pour vous sous son ciel terne et monotone, elle cesse elle-même de vous appartenir. Ici la vie est étroite et comprimée, ici les horizons sont bornés, l'espace mesuré pour chacun; ici les plus belles fleurs meurent sans s'épanouir, ici le courage s'applique au travail, l'intelligence à l'action; ici les plus nobles ambitions ont un but mesquin, les plus nobles conceptions ont un cadre utile. La province c'est le fond sans la forme, c'est la vie sans le mouvement. Partez, n'avez-vous pas des ailes? Frayez-vous un chemin dans l'espace, et revenez nous avertir de ce que le monde vous paraît être comparé à la commune. »

C'est là, sans qu'on s'en doute, l'histoire de toute commune en France, et de toute existence commencée en province et qui se continue à Paris.

Nous avons choisi celle-là, parce qu'autant qu'une autre elle peut servir de type, de prétexte à une comparaison. Individuellement l'histoire de Saint-Bonnet se recommande par un trait d'une haute énergie.

Sous la ligue, le baron des Adrets fit trembler le Forez et toute la chrétienté; le Forez se soumit en plus d'un endroit: Saint-Bonnet se souvint qu'il avait résisté à César, il se moqua du baron. Rome chrétienne chancelait sur sa base, Saint-Bonnet était à peine ému. Quelques bourgeois s'assemblèrent, et il fut résolu qu'on fermerait au baron des Adrets les portes de la cité municipale. Le nouvel Attila envoya des troupes et des capitaines; la résistance devait être punie de mort, et de quelle mort! Cette mort terrible que promettait le baron (et il avait l'habitude de tenir ses promesses) était réservée à ses hommes d'armes. Quelques-uns la trouvèrent au pied des murs de Saint-Bonnet, dans une terre qu'on nomma des Huguenots. Les

malheureux Montbrisonnais étaient précipités un à un du haut de leur tour, et le drapeau catholique flottait encore sur le clocher de Saint-Bonnet-le-Château.

A l'ouest et au nord du Forez, les mœurs changent d'aspect, et il y a des mœurs, parce qu'il n'y a pas encore de civilisation. On trouve là un homme d'une pureté antique, une physionomie digne du vieux Caton. Le paysan forésien vit dans les lieux habités par d'Urfé et qu'il choisit lui-même pour servir de cadre à son roman bocager. Le paysan, riche de tous les besoins qu'il n'a pas, heureux de tous les plaisirs qu'il ignore, reste, dans son domaine, étranger aux luttes imposées à l'ouvrier pour la conquête du salaire, au maître pour la nécessité de s'enrichir. Il n'a que des notions vagues de la vie civilisée qui expire au seuil de sa demeure. Cette maison n'est pas une chaumière, mais elle en approche : des fenêtres à ogives indiquent qu'elle a pu être un château dans le temps où tous les domaines en étaient; un portail cintré, des voûtes en pierre dans les écuries, un plafond en chêne sculpté dans la principale pièce, qui est une cuisine, telle est son habitation. A quelques lieues d'une ville industrielle comme le faubourg Saint-Antoine et marchande comme la rue Saint-Denis, ce paysan est encore un homme. Il faut le prendre d'un âge mûr, et voir en lui un des représentants de la propriété foncière, deux fois plus respectable et plus productive entre les mains de son possesseur. Celui-ci est sobre, dur au travail, et intraitable sur l'économie domestique. Il nourrit ses valets comme lui-même, et il est impossible de les traiter plus sobrement. Un habit de *cadi* à larges basques pour les jours, de drap de *Montauban* pour les dimanches, un chapeau rond modernisé, avec une chemise de toile blanchie par l'usage, une cravate de mousseline, des bas de coton, des souliers lacés, un pantalon flottant, complètent son costume. Sa physionomie, reproduite avec une admirable exactitude par Dauzats, peintre distingué autant que dessinateur habile, ressort principalement par les contrastes de l'ouvrier stéphanois, du chef d'industrie, qui constituent trois types divers. Le prêtre qui domine ces trois individualités forme avec elles l'ensemble des types forésiens.

La femme du cultivateur a une coiffure brodée au tamis, ornée d'une profusion de dentelles, et que l'on relève en bandeau orné d'une épingle d'or. Le tulle, la broderie, la dentelle, fabriqués l'un au métier, les autres au tamis et au carreau, ornent à la fois un bonnet rond qui peut être d'un grand prix. Elle encadre un grand type de physionomie ; les cheveux de la paysanne, formant chignon, donnent, par leur beauté, toute sa richesse à ce genre de coiffure, et s'arrondissent autour du cou avec un art naturel, sous un volume régulièrement gracieux. Cette femme n'a qu'une époque de luxe, d'élégance, de richesse et de plaisir, celle de son mariage. Elle achète alors des parures pour toute sa vie. Le dimanche où elle assiste à la messe après son mariage est aussi solennel, aussi paré que le jour de ses noces. Dans la classe pauvre, la femme se marie pour avoir une robe de drap, et la noce se fait dans un cabaret de village. Quelques pistolets rouillés par des explosions réitérées en complètent la célébration. On s'enlève solennellement un poignet ou deux, et la mariée a été fêtée avec d'autant plus de pompe qu'on s'est plus estropié en son honneur.

Il résulte de là une vérité : que la rusticité elle-même a besoin de richesse et surtout d'éducation. L'existence du Forésien campagnard, que des traditions de famille ont initié aux notions d'une politesse simple et aisée, n'envie rien de ce qui l'entoure, et jouit ordinairement de ce qu'il possède. Il nourrit l'ouvrier de Saint-Étienne, celui de Saint-Chamond et de Rive-de-Gier ; il nourrit sa famille par-dessus le marché du produit de son bien. Son atelier, c'est sa charrue ; sa mine, la surface du sol et le soleil qui la féconde ; ses capitaux, ce sont ses bras et ceux du valet de ferme. Il récolte des noix, des châtaignes, du vin, du froment ; plus chrétien que le paysan de Virgile, il fait le signe de la croix en montant sur un énorme chêne qu'il dépouille de son gland avec une gaule.

A Saint-Étienne, on ne porte ni chapeaux ni rubans, et le fabricant, l'ouvrier les abandonnent aux riches citadins ; le paysan du Forez cède ses plus belles récoltes à l'ouvrier, au fabricant de Saint-Étienne, et vit lui-même de pain noir et de lait caillé : nous citons cet exemple pour montrer jusqu'à quel point la production est partout séparée du producteur. Le paysan forésien est désintéressé quand on touche à ses affections. On proposa à un de ces paysans la coupe de deux *fayards* (*fagus sylvatica*, ce qu'on nous faisait traduire hêtre) qui ombrageaient le seuil de sa demeure. Un entrepreneur d'usines de Saint-Étienne y mettait un prix énorme ; c'étaient les deux seuls plants qui pussent lui servir : « Mon père s'est abrité sous ces arbres, dit le paysan, ils sont de la maison, ils ornent ma demeure, je dois les transmettre à mes enfants, ils leur appartiennent ; ils resteront là jusqu'à ma mort. »

Nous avons vu le Forésien industriel et commerçant, ouvrier et agriculteur ; nous avons cru saisir les traits de sa physionomie réunis ou isolés, selon qu'on veut les voir dans un seul homme ou dans quatre habitants de la même contrée, séparés de mœurs, de coutumes, d'éducation, d'intérêt ; une même croyance réunit ces natures si diverses autour d'une pensée commune et formule l'expression générale du Forésien. Le Forésien a une religion. Il est chrétien, catholique romain. Lyon fut en France le berceau d'un culte qui s'est étendu dans le Forez pour s'y maintenir à jamais. Un pays de forme sévère, de mœurs rudes, de servitude constante, de croyance naïve et de passive obéissance, était une contrée toute préparée pour la religion chrétienne. Les anciens historiens géographes placent dans la Ségusie le centre d'un territoire qui comprenait Lyon dans son enceinte. Après l'intronisation du primat des Gaules à Lyon, cette ville dut l'emporter, être centre à son tour. Elle était née pour jouer un rôle plus important dans l'histoire des villes de France et pour y occuper le second rang.

Ce fut vers l'an 406 que le christianisme commença à être prêché dans le Forez et à donner à ses villes des noms de saints ou de martyrs. On vit successivement les principaux points de ce pays se transformer en églises et en abbayes, et nulle part le clergé catholique romain n'a eu plus d'influence et ne s'est mieux maintenu que dans le diocèse de Lyon, dont le Forez fait partie. Des cloîtres se formèrent sous l'inspiration du primat des Gaules, et n'ont pas cessé de donner à la contrée une physionomie toute chrétienne. Aujourd'hui, le prêtre émancipe le prêtre, c'est

quelque chose sans doute. Espérons que bientôt le prêtre à son tour émancipera l'homme quand le clergé romain aura compris qu'une religion, même révélée, ne peut rester stationnaire au milieu des populations appelées à jouir de ses bienfaits. Quoi qu'il en soit, le prêtre est encore la seule sauvegarde des petits contre les doctrines meurtrières et oppressives de l'intérêt matériel. Partout où le prêtre se montre, on le trouve distribuant la sympathie sous le nom de religion, et sa providence s'étend du fort au faible, du plus grand jusqu'au plus petit. Une fois, c'est un évêque, une autre fois, c'est un grand vicaire qui est attendu ; partout les mêmes honneurs, les mêmes ovations, la même allégresse publique. C'est un prêtre, il a grandi sous les yeux de la commune, on l'en aime davantage, on croit d'autant plus à sa mission ; son pays le reçoit avec enthousiasme et le place avec orgueil au nombre de ses enfants. Tel est l'homme de Dieu, le prêtre de l'église de Lyon, quand il visite une petite ville, un gros bourg, une commune dans le Forez. En outre, il n'est guère de paroisse qui n'ait un curé et un vicaire ; l'évangile y est prêché comme au temps des apôtres, avec le même zèle de la part des ministres, et entendu avec le même recueillement de la part des fidèles.

Pour bien comprendre la religion chrétienne, et la plus chrétienne de toutes celles du Forez, il faut voir peut-être cet homme que l'antiquité païenne eût rangé parmi les malfaiteurs, cet homme que Tacite, oubliant qu'il était philosophe avant d'être l'annaliste des peuples, nomme, dans son style de patricien, au-dessous du voleur, de l'esclave et de la brute, le mineur enfin. Rive de-Gier est le point où l'on rencontre le mineur dans sa complète expression. Costumé comme un charbonnier de Paris, le mineur en diffère peu au physique. Il porte toujours un sac vide quand il rentre dans son souterrain, et plein quand il en sort. C'est sa part de mine. Un panier à charbon lui sert de véhicule, pendu à une corde de la longueur du puits, pour traverser, sur la foi de la vapeur, les ténèbres intérieures qui le séparent de son enfer. Le mineur est toujours armé d'une lampe en fer (crëesioots), il a le port austère, les mœurs calmes ; l'habitude d'une vie souterraine l'a laissé profondément indifférent à ce qui se passe à la surface du globe ; il est très-peu familiarisé avec le soleil ; son travail cellulaire établit quelque analogie entre lui et l'ancien anachorète et le prisonnier moderne. Son existence reste concentrée entre la mine et le foyer domestique. La figure du mineur estompe de couleurs sombres la physionomie des villes houillères du Forez, Rive-de-Gier, Saint-Étienne, Firminy ; la première comptant pour les trois cinquièmes des mineurs du département. Partout où le mineur a secoué la poussière de ses pieds, les routes sont noires, l'atmosphère chargée d'atomes salissants, la vie lourde, les mœurs rudes et comprimées. Le mineur dit adieu à sa famille chaque fois qu'il s'en sépare : vienne un feu de mine, une inondation, un éboulement, trente, quarante, cinquante mineurs disparaîtront de la liste des hommes et des travailleurs.

Rive-de-Gier offre encore un type intéressant, le verrier. L'origine du verrier, ses priviléges, ses talents variés, ses rivalités d'atelier, la conscience de sa dignité, de sa noblesse blasonnée sur le génie de l'inventeur avant de l'être sur le travail de l'ouvrier, le rattachent puissamment à l'histoire de l'industrie en général, et l'asso-

cient au Forésien comme travailleur. Les anciens verriers, ainsi que chacun sait, étaient gentilshommes et travaillaient l'épée au côté : ce qui établit entre eux aujourd'hui une aristocratie réelle, c'est le talent, ou plutôt le souffle. La *capacité* du verrier (habileté à part) se mesure sur celle de la bouteille qu'il peut souffler. Un atelier de Rive-de-Gier reçut un jour, par charité, un vagabond, un homme sans aveu, un gueux, un vaurien se disant verrier; on lui met les armes à la main, la canne; il prit une telle quantité de verre pour souffler qu'il eut l'air de ne pas connaître son métier ou d'en faire une gasconnade. L'atelier avait les yeux fixés sur lui. Il souffla!... la bouteille acquit en un clin d'œil une dimension telle, que tous les ouvriers tombèrent à genoux; l'inconnu fut porté en triomphe, on suspendit son chef-d'œuvre dans l'atelier, et la chronique ajoute que nul ne l'a surpassé ni même égalé depuis. Cette bouteille est restée le *nec plus ultra* du verrier.

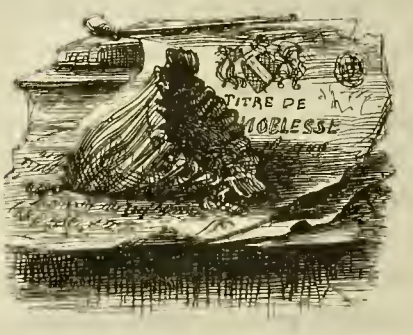
Voilà le Forésien, voilà l'ouvrier, mettant de l'enthousiasme dans les plus grandes comme dans les plus petites choses. Qu'il opère sur l'or, le fer, l'acier, c'est toujours son œuvre qui passe avant lui-même; son spectacle, c'est sa ville, son atelier, sa maison. L'industrie lui crée un drame toujours nouveau qui ne cesse jamais d'être le même. Quand la cour danse, Saint-Étienne travaille; quand le gouvernement équipe une flotte, Saint-Étienne sue à grosses gouttes : on lui en tient compte en beaux écus, et cela suffit à son ambition. Quant au verrier, il ne supporte pas longtemps l'*épreuve du feu;* il ne lui est pas donné, comme à l'aigle, de braver toujours le soleil, représenté par un brasier. A quarante ans, la poitrine du verrier s'épuise, son souffle baisse et son ardeur s'éteint. De plus, son cristallin s'épaissit, sa rétine s'émousse, il n'y voit presque plus. Alors, s'il y a pour lui une caisse de secours, il se retire, et son fils, destiné comme lui à vivre la moitié d'une vie d'homme, le remplace sur le fourneau. Que d'hécatombes ainsi offertes à l'industrie! que de Forésiens qui meurent ainsi sans se plaindre après avoir traversé *le feu et l'eau* selon la formule des Égyptiens, qui furent aussi de grands industriels et de sublimes travailleurs!

Après avoir parlé des grands hommes que l'on ne connaît pas, il reste bien peu de choses à dire de ceux que l'on connaît. Le pays a produit peu de grands hommes: lui en ferons-nous un reproche? Ce serait se tromper peut-être sur le sens de la véritable grandeur, qu'il place surtout dans le travail. Ce n'est qu'en se séparant de sa religion que l'on devient célèbre. Il y a beaucoup de gloires modestes et peu de grandes renommées dans ce département. En revanche, on y vit fort bien en s'associant à la vie commune, et le pays lui-même mérite une place parmi ceux qui ont le plus concouru dans les derniers temps à la gloire du nom français.

En somme, le Forésien est surtout un homme nouveau, mais parvenu en ce sens que les traits modernes de son histoire lui assurent à l'attention générale des titres plus positifs et plus manifestes que les anciens. Ceux-ci ont pu être brillants, les autres ont le mérite d'être actuels et de se reproduire chaque jour en suivant, en devançant même la marche du progrès : genre de supériorité qui marque la place du Forésien dans le présent, et prépare son illustration dans l'avenir.

L. Roux.

LE GASCON.



Il faut s'entendre sur la Gascogne avant de parler du Gascon. Les historiens et les géographes eux-mêmes ne sont pas d'accord sur les limites de cette province : quelques-uns lui cèdent cavalièrement la moitié du royaume jusqu'à la Loire ; il est certain du moins que son nom s'est étendu, dans l'usage ordinaire, à tout le midi de la France. On a trop confondu le Gascon avec le Languedocien, le Limousin, le Provençal, l'habitant de l'Auvergne, et ce n'est pas lui qui perd le moins à cette confusion.

Quelque ressemblance dans le caractère, la fougue par exemple, commune à tous les méridionaux, de grands rapports dans l'idiome particulier, et par suite dans la manière de prononcer la langue française, ont pu donner lieu d'abord à cette méprise ; mais elle a été consacrée en quelque sorte par cette aveugle division de la France en départements, qui, en effaçant leurs noms, a effacé les droits, l'histoire et la physionomie des provinces ; qui s'en est venue, pour ainsi dire, rayer et balafrer la France au travers des limites établies par les siècles et la nature ; remplaçant une montagne par une borne, des rivières par un trait de plume ; essayant de séparer et de rendre comme ennemis les habitants d'un même pays, ayant les mêmes mœurs, le même langage, les mêmes costumes ; division qui n'est pas naturelle enfin, qui n'est pas durable, qui n'est française dans aucun sens, qui n'est ni dans le sol ni dans la langue ; car on ne saurait raisonnablement appeler d'un seul

LE GASCON

mot français un habitant des départements du Gers ou de la Charente-Inférieure ; car, en dépit de ces changements sans autorité, ces mots, *la province* et *les provinciaux*, sont restés en usage pour désigner à peu près toute la France, et nous-mêmes qui entreprenons de peindre ces provinciaux nous ne pouvons dire autre chose, sinon, suivant la vieille coutume : le Normand, le Picard, le *Gascon*.

La Gascogne formait avec la Guyenne l'un des trente-deux grands gouvernements de l'ancienne monarchie. Elle est située entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées. On la distingue en divers petits états, en Gascogne proprement dite, en Gascogne improprement dite, en Tursan, Marsan, pays d'Albret, etc. ; mais la première étendue répond mieux à l'idée générale, et dans ces matières, l'opinion et le sens public, toujours sûrement guidés, sont la meilleure règle à suivre. La Gascogne est donc bornée à l'ouest par l'Océan, au sud par les Pyrénées, au nord par la Guyenne, à l'est par le Languedoc et le pays de Foix ; hors de là on est Espagnol ou Limousin, on n'est plus Gascon : n'est pas Gascon qui veut. La belle et noble province qui n'a pour limites qu'un fleuve, les Pyrénées et la mer !

Or, cette origine mal connue et tant disputée, ce renom parmi les provinces, ne font-ils point déjà pressentir une supériorité quelconque et des qualités éclatantes? Cette renommée, dit-on, le Gascon la doit à sa vanité proverbiale, à ses ridicules, à son caractère qui l'a illustré dans la comédie ; ce caractère, chacun l'explique, c'est l'apparence sans la réalité, l'effet sans la cause, la forme sans le fond, *le paraître* sans *l'être,* comme dit d'Aubigné qui s'est donné la peine de faire un livre entier là-dessus ; et l'on nous attend sans doute avec les titres et parchemins de MM. *de Crac* et *de Pourceaugnac*. Nous ne prétendons pas choquer une opinion si générale, mais nous examinerons si elle ne s'est point accréditée, comme la plupart de ces préjugés, aux dépens d'une moitié de la vérité, et pour être justes, nous remettrons en son jour la vérité tout entière.

Il faut donc l'avouer, le Gascon est vain, bravache, hâbleur, présomptueux : il est trop honnête au fond pour s'en défendre. Il a le sang chaud, l'imagination prompte, les passions fortes, les organes souples; il sent, il pense vivement, il parle comme il pense, et j'allais le dire déjà, il agit comme il parle. Un instinct délicat du bon et du beau, une émulation excessivement chatouilleuse, des prétentions turbulentes, une vivacité inquiète, l'agitent, le pressent, le piquent de *paraître,* et l'emportent sans cesse en avant, sans trop songer si la force secondera le courage, si le fait suivra la parole. Que l'on voie là des défauts, ce sont du moins des défauts naturels ; mais c'est aussi ce qui fait les héros. Cette fièvre ne s'allume point en des âmes communes ; ce langage hardi est le prélude accoutumé des grands caractères, cet enthousiasme qui s'élève aux plus grands desseins est le même qui descend aux plus grands effets ; l'esprit qui peut concevoir est digne d'exécuter, quand la tête parle le bras est près d'agir. La constitution physique du Gascon, qui le livre à toute impression forte et subite, suffit d'ailleurs pour démontrer ce dont il est capable. Il s'émeut promptement ; l'indignation, la rivalité, la colère, les bruits de guerre et de querelle, la vue du péril et de l'injustice lui causent un ébranlement nerveux et rapide ; sa tête se frappe, son sang bouillonne, ses jarrets fléchissent, ses idées se troublent,

il est hors de lui, et qui peut savoir alors où s'arrêtera cet emportement? Il est vrai que cette sensibilité même peut paralyser cet être mobile, soit en redoublant sa timidité, soit en exagérant le danger dans sa vive imagination; la première impression des sens l'emporte toujours sur le fond du caractère chez un homme de cette trempe; le même qui affronte aujourd'hui la mort peut trembler demain devant un enfant; et de là cette sage façon de parler, en usage pour les meilleurs hommes de guerre chez les Espagnols, ces proches parents du Gascon : *Il fut brave un tel jour*. On peut assurer néanmoins qu'il n'y a point de poltron avec ce tempérament qui ne soit capable à certains moments des plus belles actions. On verra le Méridional le plus craintif se précipiter aveuglément dans un grand péril révélé tout à coup; et ceux qui ont étudié ce caractère national ont dû observer encore que des jeunes gens et même des enfants fort pusillanimes, mais doués de cette organisation nerveuse, impatientés et poussés à bout en des circonstances pressantes, ne craindront pas de provoquer et d'attaquer, dans un premier mouvement, des adversaires qui, de sang-froid, les glaceraient d'épouvante. Les femmes, qui sont généralement de cette complexion, donnent partout des exemples de cette hardiesse.

D'ailleurs à quoi le Gascon n'est-il pas engagé par la réputation qu'il s'est faite? Comment justifier cette valeur dont il se vante? Comment l'orgueil l'abandonnerait-il au moment d'agir? comment présumer qu'il s'expose à de grossières inconséquences? où ne peut le pousser la haute opinion qu'il a de lui-même et qu'il communique aux autres? Jetez-le tout à coup dans une mêlée, lui si prompt, si bouillant, si sensible à la gloire; qu'on le défie, qu'on le regarde surtout, qu'on achève de l'éblouir : que ne fera-t-il point pour soutenir sa fanfaronnade? qui le connaîtrait assez peu pour douter de lui? et quels exploits ne se sont faits ainsi? Léonidas n'arrête les Perses que parce qu'il s'y est engagé; Condé, qui franchit le premier les lignes de Fribourg, ne l'eût point fait s'il ne l'eût dit. La présomption, dirait-on volontiers, est la clef de tous les hauts faits : les tournois, les prouesses de la chevalerie n'ont guère d'autre mobile; il n'est point en particulier, de duels, de témérités, d'entreprises hardies, de gageures folles, qui n'aient eu pour cause cet enivrement subit consacré par une promesse inconsidérée.

Mais comme le Gascon se vantait en tout, on ne l'a cru en rien. Il fallait le juger, on a trouvé plus court d'en rire. On ne doit pas laisser prévaloir à cet égard les maximes trop générales du peuple *qui voit tout seulement par l'écorce*, dit le grand Corneille. J'en demande pardon à l'opinion commune : de ce qu'on s'attribue une qualité, il ne s'ensuit pas infailliblement qu'on ne l'ait point; il ne suffit pas de paraître courageux pour être un lâche. « La suffisance, dit plus profondément un grand écrivain, compromet le mérite, mais elle ne l'exclut pas. » Il est rare, en effet, de trouver beaucoup d'orgueil sans des vertus qui le justifient. Le mérite sied mieux sans doute sans la vanité; mais qui n'a pas de vanité parmi les forts et les braves? Elle ne nous choque tant que parce que nous en avons tous plus ou moins, et que l'étalage des qualités d'autrui nous paraît une entreprise sur les nôtres. Or, c'est avant tout le mérite du Gascon qui a donné de l'ombrage; on lui

tient rancune, le dirons-nous? par jalousie. Il est vrai que si la modestie consiste plutôt à cacher la vanité qu'à n'en pas avoir, le Gascon du moins est trop ouvert, trop expansif pour être modeste; sa hâblerie, pour qui le connaîtrait, n'est que de la franchise : il ne pourrait inventer tout ce qu'il dit, et son imagination, si féconde qu'elle soit, ne saurait suffire à son bavardage.

On n'a pas remarqué, en outre, que, s'il peut y avoir bravade sans bravoure, il n'y a guère de bravoure sans bravade, et qu'en matière de guerre, un certain langage menaçant et hautain est inséparable du vrai courage. Le Gascon peut s'excuser au besoin sur de grands exemples. De tout temps l'enflure présomptueuse accompagne la valeur et témoigne du moins d'une intention magnanime, au risque de se démentir après l'action. Dès l'antiquité, les guerriers se bravent avec la dernière outrecuidance; on n'y voit point de héros qu'on ne puisse, dans le sens vulgaire, appeler des *gascons*. Hector et Achille s'injurient comme des enfants, et se renvoient l'un l'autre à la quenouille; leur courage est égal, mais il faut qu'un des deux succombe; Hector est vaincu, et certes, Hector n'est pas un capitan de tréteaux. Diomède insulte l'Olympe, et Diomède est un *gascon*, car Jupiter n'a qu'à prendre sa foudre; mais Diomède, qui brave les dieux, est le plus courageux des mortels. Otez le succès, la plupart des belles paroles antiques ne sont que des mots d'almanachs. Plutarque est plein de gasconnades. Dans la chevalerie, la rodomontade s'exagère encore, et l'on ne parle plus ici que de se couper par le milieu du corps. On se rappelle les insolences, les menaces démesurées, les bravades prodigieuses des Paladins avant d'en venir aux mains. Il semble que le vaincu sera couvert d'un grand ridicule, il n'en est rien : Roland honnit, dédaigne, outrage son adversaire, et Roland, la fleur de la chevalerie, roule dans la poussière, la bouche sanglante, l'œil éteint. Mais quoi donc! à ce compte, Don Quichotte, ce chevalier sans peur, ce flambeau des Espagnes, ce brave des braves, serait donc aussi un *gascon!*

Le ton arrogant paraît même convenir si bien à une contenance intrépide, qu'il est resté dans le langage public de la guerre. Voyez les menaces qu'échangent deux partis résolus. Assiége-t-on une ville, la sommation est humiliante, la réponse est une bravade. Cassel peint un coq sur ses drapeaux avec cette inscription : *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquêtera.* Un capitaine espagnol envoie deux capes à ses assiégeants, pour signifier qu'ils se morfondront durant tout l'hiver devant sa place. Huit jours après, la ville est prise; on la pille, on la rase : c'est un malheur; elle a déployé le courage qu'elle annonçait. Qui est-ce qui s'avisera d'appeler cela une gasconnade?

Cette forfanterie héroïque se conserve ensuite dans l'esprit de la noblesse moderne : on la reconnaît à Lérida, où les gentilshommes montent à l'assaut, vingt-quatre violons en tête; à Fontenoy, où les officiers français priaient l'ennemi de tirer le premier; on la devine dans l'allure chevaleresque des hommes de qualité, depuis les *raffinés* de Louis XIII jusqu'à Henri de La Rochejaquelein qui offrait à ses prisonniers de recommencer le combat corps à corps; elle s'imprime profondément surtout dans le mâle génie espagnol; vous la respirez dans les actes et les

écrits de cette grande nation, depuis ses fameuses *romances* jusqu'à l'histoire du chevalier de la Manche. Or les Vasques sont originaires de la Biscaye, et le Gascon n'est qu'un Espagnol qui a passé les monts. Ce caractère enfin, peut-être à sa suite, pénètre et se distingue dans la littérature française; les héros de Corneille sont des Gascons sublimes.

En particulier, et pour dernier détail, on ne voit guère de grand mouvement que n'annonce quelque éclatante parole, comme l'éclair précède la foudre. La fanfaronnade est le défaut des grands hommes. Crillon, au récit de la passion, s'écriait, en mettant la main sur la garde de son épée : « Mon Dieu, que n'étais-je là? » ne disait-il pas une gasconnade? mais qui douterait de Crillon? Étudiez les hommes de guerre : les plus braves sont les plus vantards. « Si c'est César, dit Montaigne, qu'il se trouve hardiment le plus grand capitaine du monde. » Jean Bart se vantait d'être le meilleur marin de son temps, et il l'était. Brennus disait : « Nous allons à Rome, » et il y alla. « Sire, disait un brave serviteur, si ce n'est que difficile, c'est déjà fait; si c'est impossible, cela se fera. » Et qu'est-ce que tous ces mots historiques, sinon des gasconnades, c'est-à-dire la mesure du courage en dehors de l'événement?

Quand donc, voulions-nous dire, on reproche au Gascon de se donner pour brave, on n'oublie qu'un point, c'est qu'il l'est réellement. Il paraît à peine deux fois dans les guerres du moyen âge, l'une à Roncevaux, l'autre à Tours : il défait ici Abderame, là Charlemagne. S'il lui faut des noms et des ancêtres pour ses jalons dans l'histoire, il s'appelle tour à tour Eudes, Henri le Grand, de Luynes, Villaret-Joyeuse, et Lannes duc de Montebello. On a fait cette remarque, que sur douze maréchaux d'empire, on en comptait jusqu'à dix qui étaient nés dans le midi de la France.

Il faudrait de plus examiner si cette humeur fanfaronne n'est pas l'effet obligé de facultés précieuses qui font au moins la gloire littéraire de certains hommes, et si l'on n'aurait d'aventure à reprocher au Gascon qu'une imagination trop puissante et trop poétique. Voyez-le tout enfant, j'entends le Gascon véritable, celui qu'on peut prendre pour type et qui justifie sa renommée : il y a des sots partout, même en Gascogne; voyez, dis-je, cet enfant du Midi : il s'éveille par une aurore éblouissante, et comme sous les auspices de génies bienfaisants; il ouvre ses yeux ravis dans un monde enchanté. Pour lui le lieu natal se peuple de visions charmantes; les ombrages se haussent et s'arrondissent sur son passage, les fleurs sont plus vermeilles, les plaines s'étendent, les horizons flamboient et se perdent à l'infini. Il voit tout à travers un prisme merveilleux. Son âme, comme les harpes d'Éolie, vibre à tous les zéphirs de ce matin doré, et ces premiers spectacles de la nature, une cérémonie, un vieil air, un certain paysage, une certaine soirée de printemps se gravent pour jamais dans sa mémoire. Plus tard, peut-être, il s'étonnera de retrouver les mêmes lieux sans prestiges, ces tableaux riants auront disparu, il n'aura plus idée que d'un long jour d'ivresse et de soleil, et le souvenir seulement éveillera parfois en lui je ne sais quels échos mystérieux; il peut ignorer le secret de ces changements, demeurer grossier et se méconnaître, mais il est poëte assurément :

la poésie dort dans son cœur comme un diamant brut. Déjà les choses de la vie l'émeuvent autrement qu'un esprit vulgaire ; la rêverie penche cette tête brune avant l'âge ; il sonde l'horizon d'un regard déjà sérieux, et se perd en songes ineffables à jamais oubliés. Il demeure longtemps à contempler dans les vapeurs du crépuscule la colline du cimetière et ces noires files de cyprès où, lui a-t-on dit, reposent les aïeux ; il écoute cette cloche mélancolique qui sonne le dimanche, et des larmes dont on s'inquiète roulent dans ses yeux purs. Il frémira toute sa vie en entendant ce glas funèbre ou cette chanson ancienne que sa vieille servante chantait le soir pour l'endormir. Il tressaille au son de la musique militaire, et le cœur lui bat en voyant défiler les régiments qui reluisent au soleil ; il rêve incessamment batailles, villes conquises, drapeaux flottants et bataillons marchant au bruit des fanfares. Il figure au premier rang dans ces poëmes, il joue toujours le principal rôle : c'est lui qu'on fête, qui s'est couvert de gloire et qu'on porte en triomphe : le peuple l'entoure et l'applaudit ; on lui jette des fleurs, on agite des écharpes du haut des balcons pavoisés. Il salue les dames de son épée, il est calme et modeste ; il est blessé même, cela ne gâte rien, mais au bras seulement qu'il porte en écharpe ; il n'en est que plus noble, plus pâle, plus intéressant ; et songeant à ceci, son cœur se gonfle, son œil s'allume, il goûte en réalité l'émotion délicieuse d'un pareil moment : ses nerfs se crispent, ses yeux s'humectent : il va plus vite, il frappe des mains, il court, il bondit, éperdu de joie et d'ivresse. Que lui importe s'il sera jamais militaire, que lui importe s'il est courageux ou lâche, c'est le premier triomphe qui brille à ses yeux éblouis, et c'est le premier triomphe qu'il désire. Ce n'est donc pas un héros peut-être, mais à coup sûr c'est un poëte, un grand *fictor*, un grand menteur, cet enfant qui d'abord se ment ainsi à lui-même.

S'il se mêle ensuite aux enfants de son âge, il sera d'emblée à leur tête, il sera le chef, l'orateur, le *général*, le plus ardent, le plus agité, le plus impérieux ; et sa vanité, s'il ne domine pas, souffre déjà de profondes atteintes. Cette émulation le suit dans l'étude et les exercices de l'adolescence ; bientôt l'imagination prenant son essor, il bâtira d'interminables romans d'amour et de gloire. Son ambition infatigable se prend à tout ; il sonde du désir toutes les carrières, il sera conquérant, poëte, homme d'état, savant, grand seigneur, que sais-je ? il rêvera tous les succès et voudra mêler tous les lauriers sur son front.

Cette humeur, selon sa condition, accompagne le Gascon dans tous les états de la vie. Dans une compagnie, un repas, une voiture publique, s'il se trouve un homme d'esprit, un conteur, un *loustic*, un *boute-en-train*, c'est un Gascon. Dans un équipage, un collége, un régiment, une chambrée, l'homme qui raconte, qui pérore, qui émeut ou fait rire, l'homme à part, l'homme remarquable, celui qui sait danser, chanter, faire de la musique, tourner une lettre ; celui qui organise une partie, une sérénade, une comédie, et qui a besoin de ce mouvement qu'il traîne sans cesse après lui ; celui qui frise le mieux sa moustache, qui manie le mieux un bâton, qui sait le mieux un couplet ; le plus leste, le plus fat, le plus adroit, le plus intrépide, le plus écervelé si l'on veut, c'est le Gascon. Quels que soient les malheurs qui arrivent, quelles que soient les traverses et les calamités, si la voiture verse, si le navire

est en détresse, si le bivouac est triste parmi les glaces et la déroute, au milieu des misères de la guerre et de la famine, un homme est là qui chante, qui raille, qui console ses compagnons, qui relève leur courage, qui les distrait et leur arrache un sourire : c'est le Gascon. Dans l'affreuse retraite de Moscou, il y eut un sous-officier qui délayait, en chantant, un peu de chocolat dans de la neige, et qui *priait à déjeuner* ses camarades exténués : ce sous-officier était un fils de la Garonne. Cette inaltérable gaieté en de tels moments témoignerait déjà d'une trempe d'âme peu commune, mais elle est surtout l'effet de cette pétulance toujours en éveil qui s'épanche et se traduit diversement selon les cas. Il semblera sans doute qu'on se plaît à douer ici le Gascon d'une organisation distinguée ; mais cette organisation est commune chez lui comme chez tous les peuples du midi. Et qu'on ne dise pas que c'est l'accent et de vaines singularités qui distinguent cet homme; toutes ses actions s'accordent avec cette vivacité de sentiments et d'expressions. Dans le régiment, le Gascon est maître d'armes ; il a fait cent actions folles et courageuses qui justifient de tout point sa réputation ; c'est un enragé duelliste, le mortel le plus sensible et le plus chatouilleux ; il se bat pour un mot, pour un clin d'œil. On l'a mis une fois au cachot pour avoir défié tous les spectateurs d'un théâtre, une ville entière. Qu'il se présente une entreprise hasardeuse, le choix tombera sur lui ; qu'on ait besoin d'un homme intrépide, on l'appelle. Il a pour nom de guerre *Tête brûlée, la Tempête, le Bourreau des crânes.* Il est enfin le premier à la maraude, mais aussi à la bataille, le plus fanfaron, mais le plus brave. C'est d'ailleurs un type trop connu pour nous y appesantir : consultez les annales des duels à l'armée et dans les villes de garnison; demandez aux vieux officiers, que chacun interroge ses souvenirs, on retrouvera à coup sûr le Gascon dont il s'agit, avec ses défauts sans doute, mais avec ses qualités ; des exceptions n'ébranlent pas la règle ; il nous suffit qu'on démêle aisément le caractère national que nous voulons peindre. Au surplus, tant de caporaux et de soldats heureux devenus maréchaux, tant de noms obscurs devenus glorieux, Lannes, Gros, Murat, sont là pour nos preuves.

Si l'on doutait encore de cet enthousiasme qui bouillonne dans la poitrine de notre héros, et qui explique tous ses succès, qu'on l'écoute parler, peindre, étonner, frapper les esprits, trouver des expressions fortes et soudaines, des images grandes et pittoresques, faire passer dans les âmes la chaleur et l'emportement de la sienne, dépasser le but pour l'atteindre, viser trop haut pour frapper juste, dire le plus pour peindre le moins, car il sait que tout le monde n'a pas sa sensibilité et son génie ; s'aider de la voix, du geste, de l'accent, du visage, transmettre ses émotions comme l'action électrique, et rencontrer en courant de ces effets surprenants, de ces tours heureux, de ces prodiges de style que les grands écrivains ne découvrent qu'à force d'art et d'étude. Et c'est ce qui fait que dans ce pays l'on raconte à merveille; on y aime à dire autant qu'à faire ; toujours Homère y suit Achille, et le conteur se pique de vanité dans ses récits comme le héros dans ses hauts faits; il outre, il exagère peut-être, mais l'auditeur n'en est que plus frappé et l'effet mieux rendu : point de tableau plus vrai qu'un conte de Gascons. Ce n'est pas un conte, c'est un drame ; ils ne parlent pas, ils jouent. La voix grossit, mur-

mure, soupire, s'élève, s'abaisse, éclate, selon l'action et l'interlocuteur. S'il s'agit d'un cheval, il trotte; d'un fusil, ils ajustent; d'une voiture, elle roule; d'une épée, ils la tiennent; d'un combat, ils crient; d'un corps qui tombe, on l'entend; d'un fantôme, vous frémissez. On perd de vue cet homme seul qui pleure, chante, crie, gesticule, grimace, et l'on assiste à la scène tragique ou burlesque qu'il décrit; vous êtes parmi les personnages furieux ou bouffons qu'il évoque. Ces gens-là, comme on voit, sont au moins des poëtes; pour de l'esprit, on ne leur en refusera pas : sans les Gascons, Mathieu Laensberg n'eût dit que des platitudes. Et n'est-ce pas une chose étrange que de tels dons aient servi précisément à leur renommée banale de hâbleric amplificative?

Nous parlions de guerriers, de poëtes; mais quel orateur que le Gascon! Poussez-le, en pleine révolution, dans une assemblée délibérante; plongez-le dans une de ces cuves ardentes où bouillonnent toutes les mauvaises passions d'une époque; faites-lui respirer cette vapeur empoisonnée qui enivre et aveugle; jetez-le dans un club, à la Constituante, à la Convention nationale : la fièvre s'allume dans ses veines, sa tête s'embrase, son cœur bat, son front brûle; fût-il mourant, fût-il muet, il parlera, il s'écriera comme le fils de Crésus : *Ne tuez pas mon père!* il tonnera pour le roi ou le peuple, pur ou criminel, martyr ou bourreau, Duchâtel ou Danton, d'un parti extrême, mais tribun terrible et célèbre à jamais.

Et cependant un obstacle singulier s'oppose à lui dans la carrière publique, difficulté vaincue qui tourne encore à sa gloire : c'est dans son idiome qu'il faudrait l'entendre, et cet idiome il ne le parle plus. Il semble que le ciel ait voulu en quelque sorte l'humilier dans son orgueil et mettre un frein à la puissance de son éloquence, par la défaite et la confusion de sa langue dans les hasards de la monarchie, cette langue qu'on a flétrie du nom de patois, et qui a failli devenir la langue française; cette langue qu'il parle si bien, que M. de Bonald y a cherché la cause de cette supériorité d'esprit des peuples du Midi sur les peuples du Nord. « Si les peuples du midi, » écrit ce beau génie dont la France connaît à peine la perte récente, un de ses plus grands hommes qu'elle vient de laisser mourir comme le plus obscur de ses enfants; « si les peuples du midi de la France, dans les classes inférieures, ont plus que ceux du nord ce qu'on est convenu d'appeler de l'esprit, une conception plus vive et plus originale, la raison en est, je crois, que les premiers ont une langue à eux, et non pas les autres; les Méridionaux parlent très-bien une langue qui leur est particulière, et les peuples du Nord parlent très-mal une langue qui n'est pas la leur, puisqu'ils n'ont pu en suivre les progrès; les uns possèdent mieux que les autres l'instrument de la pensée, et les peuples du Midi parlent mieux leur idiome que le peuple picard ou normand ne parle le français. »

S'il nous était permis de commenter ce texte respectable, nous ajouterions que non-seulement les Gascons possèdent mieux l'instrument de la pensée, mais qu'ils sont mieux doués sous le rapport de la pensée elle-même, que l'instrument s'est accommodé à la langue au besoin qu'ils en avaient, et que c'est leur esprit, leur conception vive et originale qui a fait ce langage si vif et si lumineux.

Maintenant on s'expliquera mieux sans doute cette suffisance tant reprochée au

Gascon. Il a dû s'appliquer à lui-même cette sensibilité qu'il met à tout; un sentiment exquis du bien et du beau les lui fait naturellement convoiter; sa facilité à parler lui a valu des succès dont il est impossible qu'il ne soit pas tenté d'abuser; il exagère son mérite comme il exagère toute chose, et peut-être qu'à son insu, quand il parle, un certain penchant pour l'idéal, pour la forme littéraire, conspire avec sa vanité. Ce n'est pas qu'il croie toujours ce qu'il dit d'outré à son avantage, il a trop d'esprit pour cela, mais il essaye de le faire croire; il se complaît dans cet état douteux où un homme d'esprit, satisfait de l'impression qu'il impose, ne compte jamais avec lui-même. C'est ainsi qu'il prétend à tous les genres de perfection, et cette faiblesse se peint dans tous ses discours : il est très-hardi, très-brave, très-beau, très-agile, très-riche, très-spirituel, très-instruit, très-propre à tous les exercices de l'esprit et du corps; il possède des domaines incalculables, et se tournant notamment vers la bravoure et la galanterie, il est devenu, à l'entendre, la terreur des hommes et l'idole des femmes.

Mais, s'il en est ainsi, tous les Gascons ne sont pas en Gascogne; d'où vient qu'on n'a point relevé les mêmes défauts chez les hommes privilégiés qui doivent leur éclat au même fonds de caractère : si les Gascons sont des poëtes, combien de poëtes qui sont Gascons? Il faut enfin le remarquer, les mêmes causes ont dû produire les mêmes effets. Et quel est le poëte dont les transports chimériques ne percent plus ou moins en dehors de ses compositions? Quel écrivain n'emploie malgré lui dans ses récits les hyperboles de son style? quel est celui qui n'a tenté de s'approprier les qualités imaginaires qu'il prête à ses héros? quel est celui qui, dans quelque étalage de son caractère ou de ses qualités, ne cherche à réaliser une portion de son idéal? quel est l'homme d'esprit que son imagination n'emporte en quelque grave et honteux ridicule, à moins qu'elle ne soit tempérée par beaucoup de bon sens? Cette sorte de charlatanisme, de *gasconnade,* se révèle dans le costume et les habitudes, et l'on nous comprendra quand nous dirons qu'elle consiste le plus souvent en ces façons étranges qui font dire communément d'un homme : *C'est un original;* expression, par parenthèse, toujours prise en mauvaise part dans le midi de la France. Celui-ci laisse croître une barbe épaisse, celui-là affecte un désordre qui touche à la malpropreté; l'un prétend à l'air inspiré du barde scandinave, l'autre joue le ferrailleur; un troisième s'attribue les proportions de l'Antinoüs, ce dernier s'efforce de paraître magnifique; Jean-Jacques cède au ridicule d'habiter une chaumière, Byron veut passer le Bosphore à la nage; les poëtes démocratiques enfin se complaisent dans les semblants d'une rudesse farouche. Ces caprices varient avec la mode, mais ils se sont vus de tout temps, et Cicéron disait déjà des démagogues lettrés de son temps : *Alio vultu, alio vocis sono, alio incessu esse meditabantur; vestitu obsoletiore, corpore inculto et horrido, capillatiores quam ante, barbaque majore, ut oculis et aspectu denuntiare omnibus vim tribunitiam et minitari reipublicæ viderentur.* « Ils s'étudiaient à changer leur figure, leur voix, leur démarche; leurs vêtements sales et négligés, leurs cheveux hérissés, leur barbe plus longue qu'à l'ordinaire, leur extérieur affreux; tout dans leur regard et leur aspect semblait nous annoncer les violences populaires et menacer l'état des derniers excès. »

Or, que devient cet esprit poétique dans la lutte journalière avec la réalité? il tombe de lui-même dans les plus bizarres contradictions. Celui-ci chante Iris, les lis, les roses, et s'épuise en madrigaux sur le sein flétri de quelque Toinon; celui-là, qui ne décrit que palais et fêtes, plumes et rubans, pompons et dentelles, traîne la guenille et mange avec les doigts un potage infect sous les tuiles d'une mansarde; cet autre qui ne parle que de grands coups d'épée, tremble à la vue d'un cuistre dont il s'est moqué. Et voilà justement ce qui a fait du Gascon magnanime, du Gascon généreux, fier, vaillant, héroïque, ce Gascon râpé, fluet, peureux, vantard, des tréteaux et des almanachs; cette touchante et vénérable figure de notre littérature, cet homme qui rêve de fleurs sur un grabat, qui mange son pain à la fumée des cuisines, qui s'escrime avec une épée de bois; ce matamore bâtonné, ce galant en souliers percés, ce héros sans armes, ce grand seigneur sans gîte, ce don Quichotte de l'amour, de la fortune, de la poésie, dont le pied trébuche ici-bas quand son front se promène dans les nues; voilà comment s'est produit ce fameux personnage devenu si populaire et qu'il est bon d'abord de faire connaître.

La Gascogne, de Henri IV à Louis XV, était à peu près divisée en quantité de domaines médiocres dont le plus considérable n'eût pas satisfait un de nos boutiquiers enrichis; car le Gascon avant tout est bon gentilhomme, le Gascon dont il s'agit n'est rien moins qu'un de ces *monstres féodaux,* un de ces impitoyables *tyrans* qui pesaient sur la France et qu'on juge encore sur la foi du pathos révolutionnaire. Il suffirait, pour rassurer les esprits, d'entrer dans quelques détails des mouvances qui faisaient de certains nobles de véritables domestiques. On en a vu servir de valets de ferme : témoin ce seigneur dont parle Tallemant des Réaux, qui suivait sa charrue en sabots, son épée suspendue à un baudrier de corde. Jusqu'à la révolution par exemple, un brave gentilhomme, capitaine après vingt ans de service, se retirait dans sa métairie avec la croix de Saint-Louis, 600 livres de pension et un bras de moins : le dernier commis de nos jours se fût révolté. Voilà donc ce que c'était pour la plupart que ces fiers seigneurs *gorgés de l'or et du sang* du peuple. Et qui l'a mieux prouvée, cette noble pauvreté, que le Gascon lui-même, lui qui l'a rendue pour ainsi dire proverbiale; lui qu'on a tant hué, poursuivi, chansonné, parce qu'il écurait ses dents avant souper et qu'il soufflait dans ses doigts en décembre. Hélas! et quand on songe qu'un jour cet humble sire qu'on bafouait sur un théâtre, on l'a poussé sur un échafaud, que ce pauvre hère qu'on fustigeait, on l'a *guillotiné,* guillotiné comme un tyran, comme un accapareur, comme un ennemi public! chère et innocente victime! stupides assassins! Mais reprenons-le à l'aurore de sa renommée littéraire, dans son bon temps, s'il en eut jamais, à peu près sous Charles IX.

Qu'on se figure donc là-bas dans la vallée, à deux portées de mousquet de ces chaumières, en suivant la *sauloie,* les ruines d'un donjon de huit tours : trois pans de mur dévastés par les guerres de religion, un comble d'ardoises sur une tour décimée, un bastion de pierre flanquée d'une tourelle de brique, un débris de plate-forme recouvert de planches, un chemin bordé d'arbres qui mène à la porte, un reste de fossé où nagent des canards dans des flaques d'eau verte, un pont-levis

rouillé qu'on ne lève plus, une cour pleine d'herbe, autrefois cour d'honneur, basse-cour aujourd'hui ; un perron fendillé et couvert de mousse, une vigne grimpant de la porte aux fenêtres, et derrière la cour quelques carrés de choux, quelques vieilles futaies ceintes de murs, que les étrangers appellent un parc, le seigneur un clos ; enfin quelques lambeaux de terre éparpillés çà et là dans la plaine.

Au dedans, les vestiges fortifiés sont abandonnés, les grands appartements sont sans meubles, la grande galerie est pleine de blé, et c'est encore un bonheur. Le maître du logis s'est retiré dans un coin du bâtiment neuf avec une servante et deux ou trois valets qui s'occupent aux champs. Il couche au second étage d'une tour, et le matin on le voit se promener autour de son domaine, en bonnet de nuit, sans épée, en pourpoint de tiretaine râpée. Voilà ce qui reste à ce fier suzerain de ses biens, de ses vassaux et de sa vieille muraille, après tant d'assauts soutenus pour sa religion et son roi. N'admirez-vous pas le paysan qui tire humblement son chapeau à cet homme, et qui l'appelle *Monseigneur?*

Des fils venaient à naître. Dans un pays sans commerce et simplement agricole, les familles se seraient éteintes et ruinées par les divisions successives de la propriété foncière si le partage entre frères eût été égal. On était régi d'ailleurs par les lois romaines, et la loi permettait aux pères de laisser, par préciput, les trois quarts de leur fortune à l'aîné, qui avait encore son droit au partage du reste. Cette manière de partager les biens était générale, et mettait les cadets dans la nécessité d'aller chercher fortune dans la robe, l'épée ou l'église. Il leur restait leur nom et leur courage, ou comme on disait, *la cape* et *l'épée*. Un beau jour donc on sellait le *courtaut,* le valet rajustait une vieille livrée, on cousait dans un sac quelque amas de pistoles, le père y joignait sa bénédiction, rappelait les aïeux et les anciens services, recommandait l'économie, ne doutait pas que son fils ne fût fait pour *aller à tout,* et l'on se mettait en voyage.

Le jeune homme était vif, ardent, ambitieux, grêle et chétif peut-être, mais plus fier qu'un César sous sa cape étriquée. Arrivé à la cour, il s'attachait à un grand seigneur, M. de Guiche ou de Caussade, et ne tardait pas à sentir sa misère au milieu de ce monde brillant ; mais comme après tout il était noble comme le roi, il ne rabattait rien de ses prétentions ; comme son père avait en réalité un château, des terres et l'ombre d'un train de seigneur, il disait *mes chiens, mes chevaux, le château de mon père ;* il se rehaussait d'autant plus pour garder son rang, il s'enflait de son mieux pour faire bonne figure ; une chaleur singulière, l'accent, le geste animaient encore ses discours, et l'on se moquait de lui en les comparant à son équipage ; ce qui ne l'empêchait pas de devenir maréchal ou connétable, pour peu qu'il s'appelât de Luynes ou Roquelaure. Telle est la pure origine de ces fameux cadets de Gascogne qui n'étaient en somme, dit un écrivain, que plus braves et plus spirituels que les autres provinciaux.

Cet homme, où le trouver aujourd'hui? Que fût-il devenu, qu'aurait-il à faire dans notre société où il n'est plus question d'être ni brave, ni galant, ni magnifique? qu'est-ce qui pourrait lui faire envie? de quoi pourrait-il se vanter? de quels efforts

lui saurait-on gré? où sont les domaines, les titres, les seigneuries? où sont la noblesse, l'honneur, la chevalerie? Le Gascon historique s'est donc effacé, il a disparu avec les nobles objets de son ambition, et n'a laissé que son nom à des provinciaux tombés au dernier rang. Cette décadence s'explique. Les provinces, quand il y en avait, étaient de petits états, comme l'indiquait pour quelques-unes le nom de leurs assemblées. Elles avaient leurs capitales peu éloignées de tous les points, et pouvant étendre partout leurs influences bienfaisantes. Elles avaient des parlements, des colléges qui étaient autant de foyers de civilisation. Les grands propriétaires établis dans leurs terres, les fonctionnaires retenus par leurs charges, le train des gouvernements, étaient autant de sources d'où se répandaient jusque dans les campagnes les plus écartées les solides lumières, la bonne éducation, la politesse des mœurs et des manières. On en appelle à tous ceux qui connaissent les usages français avant la révolution, et qui savent les comparer à ceux d'aujourd'hui. Chaque intelligence avait sa place dans cette administration complète ne relevant que d'elle-même. On pouvait être et l'on était savant, magistrat, fonctionnaire, poëte, homme d'esprit, homme de goût, sans sortir de son pays. Et l'on s'en est bien aperçu à ces députés des états-généraux accourus du fond de leurs provinces pour devenir les premiers hommes de l'état : on ne parle ici que d'une supériorité relative à leur temps. Que si quelques étourdis de la cour trouvaient à redire aux façons des provinciaux, ce n'était guère qu'à propos de modes et de frivolités que les honnêtes gens ne sont pas tenus d'apprendre; mais les sages blâmaient ces fous, et certes il n'y avait rien à leur remontrer, à ces provinciaux, de la vraie et constante politesse, celle que donnent le goût, le savoir et la noblesse des sentiments. Il s'agit encore une fois des hommes sensés; il y a des *Pourceaugnac* à Paris comme en province.

Les provinces ayant disparu, la centralisation administrative, qu'il ne faut pas confondre avec l'unité de pouvoir, a produit la concentration des sciences, des arts, de toutes les professions libérales. Qu'en est-il résulté? l'agrandissement excessif de la capitale et l'extrême appauvrissement des provinces. Effet et cause qui se succèdent et se reproduisent, maux qui s'enchaînent, s'alimentent, s'empirent l'un l'autre, car ce foyer des intelligences attire tout provincial intelligent; tous les talents, toute la vie, toutes les richesses des provinces refluent incessamment vers la capitale, et si la capitale est à la lettre la tête de la France, la France mourra d'une congestion cérébrale.

Les départements du midi, les plus écartés du centre, ont dû demeurer les plus arriérés dans l'ordre moral. Le Gascon, et ceci s'applique à bon nombre de provinciaux, le Gascon trop éloigné de la capitale pour en suivre les mouvements, et privé de ses moyens locaux d'instruction, n'est plus qu'une sorte de colon et d'ilote que Paris amuse du pamphlet d'hier et des modes de l'an passé. Mal servi, on ne le niera pas, par les prétendues lumières nouvelles et détourné des anciens principes, sans religion et sans philosophie, il est devenu ce que nous le voyons, ce bourgeois moderne, sot et ignorant, qui n'est que risible pour les esprits superficiels, mais qui épouvante quand on se donne la peine d'approfondir. Il ne sait plus ce qu'il est

ni ce qu'il croit, il n'a plus une idée nette en morale : s'il ne tue pas, s'il ne vole pas, c'est merveille ; en tout cas, il ne saurait dire pourquoi. Sa tête est un chaos où s'agitent les erreurs les plus contradictoires. Sa croyance, il l'ignore ; son opinion politique, il n'y entend rien ; et cependant cet homme se mêle, par la force des choses, à toutes les questions les plus graves ; il ne demeure à court sur aucun sujet, il ne le peut plus, il est *éclairé*. Pas une des misérables opinions qui se disputent la France qui ne trouve en lui de l'écho ; pas un des plus plats journaux qui n'abuse de sa crédulité ; pas un intrigant politique qui ne le compte pour son partisan ou son admirateur ; pas un système insensé, pas une lubie récente, pas de pauvre invention, pas de bourde industrielle, pas de souscription dérisoire, pas de mensonge imprimé que Paris ne lui impose ; pas un visionnaire, pas un charlatan qui ne l'ait tour à tour pris pour dupe. Le meilleur de sa philosophie, il l'a choisi, chose étrange à dire ! dans les œuvres d'un chansonnier. Enfin, comme s'il était rien de plus odieux que la suffisance avec l'ignorance et l'incrédulité, il est tranchant, incivil, absolu ; et il se croit sans préjugés, le malheureux, comme s'il en eut jamais autant, des plus nouveaux, des plus absurdes, des plus monstrueux !

Cette dégradation morale, par une conséquence inévitable, se produit à l'extérieur de ce provincial. La grossièreté de son esprit perce dans son vêtement et dans ses manières. Il n'est pas seulement méprisable, il est ridicule. Paris avec raison se moque de lui ; ses *gamins* le montrent au doigt, ses filous le sentent d'une lieue, ses comédiens le jouent sur le théâtre : il n'en est pas plus éclairé sur sa folle servitude. Au reste, les beautés de la capitale ne l'étonnent en rien, il s'attendait à mieux ; car il faut bien le remarquer encore, il en suit les progrès à contre-cœur, sa vanité s'en révolte, l'admiration obligée et la gloriole provinciale sont aux prises ; mais des deux parts il trouve son compte : il vante sa ville à Paris, il prônera Paris dans sa ville. En attendant, il déguise sous une froideur comique ses niais ébahissements. Écoutez-le : il vous dira que la province n'est plus *arriérée*, qu'elle devance Paris dans la nouveauté, ou tout au moins qu'elle marche de pair; peu s'en faut qu'il n'accuse la capitale de copier les modes de sa sous-préfecture ; et cet homme qui parle, se carre effrontément dans un habit extravagant qui ne fut jamais d'aucun temps, ni d'aucun peuple. Il vous dira donc que son bourg est aussi brillant que Paris, qu'il s'agrandit dans les mêmes proportions, que vous ne le reconnaîtriez pas, qu'on a bâti une aile à la mairie, et que le marchand du coin pavoise son échoppe à l'*instar des magasins de la capitale* : la masure où l'on joue la comédie ne diffère pas trop de l'Opéra ; le *Philidor* de son endroit vaut *Duprez* ; *Robert le Diable* notamment est mieux exécuté qu'à l'Académie royale de musique ; il pourra lui échapper enfin, en détournant les yeux de la colonnade du Louvre : qu'*on vient d'achever la maison neuve de l'adjoint*, et que cela *est magnifique*.

Pénétré pourtant de son insuffisance intellectuelle et tourmenté, quoique libéral, du désir d'élever sa famille du fond de son comptoir aux plus hauts postes de l'état, ce provincial rougit pour son fils de l'état qui l'a fait vivre. Il ne saurait souffrir que ce fils s'enrichît comme lui en mesurant de la toile ou de l'huile : cet enfant naît de droit avocat ou médecin, et non autre chose ; il est tenu d'être un docteur ou un

homme éloquent. S'il y a deux enfants, l'un sera médecin, l'autre avocat. C'est un des travers incroyables de cette époque, et nos neveux n'en jugeront qu'au fatras énorme de nos écrits. Ces enfants, disons-le d'abord, sont nés dans de pires conditions que leurs pères. La logique des révolutions est impitoyable ; on peut suivre dans les liens privés le relâchement du lien politique : le père s'est séparé de la tradition, le fils ne la connaît plus ; le père a rompu avec l'état, le fils avec la famille. Il tutoie son père, et nous le verrons à la première occasion en révolte ouverte contre l'autorité paternelle, comme ce dernier avec l'autorité publique. Mais ici l'ambition du père et du fils sont d'intelligence. Les conditions sociales n'étant plus réglées par la vieille sagesse, toute barrière étant tombée sur le chemin des honneurs, chacun rêve un état impossible, et il n'est pas d'adolescent qui ne se croie appelé où parvenait jadis un homme de génie presque malgré lui, par la force des circonstances; cet abus monstrueux peut, il est vrai, bouleverser l'état, mais en attendant il ruine les familles.

Qu'on suppose donc à ce bourgeois de la Gascogne une fortune médiocre, laborieusement amassée; son fils en lui succédant pourrait la soutenir et l'accroître; mais on met l'enfant au collége : en général, il n'y apprend rien ; l'ignorance des parents, l'incurie des professeurs et les mauvais systèmes d'éducation conspirent sur ce point avec les mauvais penchants de l'élève. Supposons encore qu'il retienne ce qu'il faut de latin pour prétendre à l'une des professions lettrées; il atteint ses vingt ans, possédant à peine les rudiments d'une profession libérale et sans rien savoir d'un art mécanique : on peut dire exactement qu'il n'est bon à rien. Voici qu'il faut courir les hasards d'une vocation décidée : le goût de l'étude, l'application, la capacité, le talent, et de plus les chances d'une concurrence de vingt mille sujets par année, c'est-à-dire plus d'avocats et de médecins qu'il n'en faudrait raisonnablement pour toute la France. On ne conçoit pas que les chefs de famille ne s'épouvantent point de ce calcul ; mais chaque chef de famille compte sans doute que son fils est le plus studieux, le plus habile, le plus opiniâtre de ces concurrents.

On envoie le jeune homme dans l'une des grandes villes où siégent les Facultés, le plus souvent à Paris. Remarquez qu'il y vient au moment où son âge et sa mauvaise éducation le livrent tout entier aux influences mauvaises de ces villes, et que ce moment est singulièrement choisi pour le soustraire tout à fait à la surveillance paternelle. Remarquons en outre que ces huit ans d'études faites vaille que vaille, sous les yeux de parents ignorants, n'ont fait que l'accoutumer à l'oisiveté. L'étude littéraire, où le travail n'est pas appréciable, est le meilleur prétexte de ne rien faire. Le jeune provincial voit donc arriver cette époque avec transport, non comme le moment d'entrer dans une carrière, mais comme une occasion de conquérir toute sa liberté. Il arrive à Paris, où son jargon, ses allures négligées, son méchant ton, son peu d'argent, le repoussent d'abord vers les bas plaisirs et les mauvaises compagnies. Il joue, il boit, il fume, il fait vacarme au théâtre et à l'estaminet, il infeste d'un nouvel hôte ce quartier qu'on appelle le *pays latin*, je ne sais pourquoi, car on n'y entend guère que les patois du Lot et de la Garonne. Le pays latin, il faut le dire

pour les gens de province, a sa célébrité de lieu suspect et ses mauvaises mœurs bien constituées au milieu des mauvaises mœurs de la capitale; la prostitution y marche à la suite des écoles, comme à la suite d'une grande armée sans discipline. Il faut le dire surtout à ces parents qui comptent sur ce voyage pour former un jeune homme au goût parisien : leurs fils ne peuvent leur rapporter que les habitudes de la canaille de Paris, lesquelles, on en conviendra, valent toujours un peu moins que celles des honnêtes gens de province. Voilà donc quatre ans de dissipations, de dettes, de bons tirés à vue sur la crédulité et les privations de la pauvre famille qui se sacrifie pour nourrir ce désordre, sous prétexte d'études et de mensonges de toute espèce. Le jeune homme, durant ce temps d'oisiveté, se livre avec la fougue de son âge à la débauche, aux occupations frivoles et dangereuses, à tout ce qui n'est point l'étude; il est surtout un très-bon élément aux passions politiques du moment. Les parents seront fort heureux s'il n'est brusquement arrêté dans sa carrière par un de ces malheurs sans remède si communs à Paris, si aisément prévenus en province : un duel, une condamnation politique, une balle dans l'émeute, un de ces accidents qui n'en sont pas moins fréquents pour ne faire sentir leurs effets qu'à deux cents lieues de nous. Nous ne remarquons rien dans le bruit de Paris : un jeune homme disparaît, nul ne le connaît, nul n'en parle; le journal le nomme, et tout est fini; mais que de larmes et quelles longues douleurs dans ces pauvres familles, çà et là au fond de la France!

C'est aussi le moment, pour entrer dans d'autres détails déplorables, où l'étudiant, le Gascon surtout, par enivrement de jeune homme, ou incapacité pressentie de choses plus graves, rompt de lui-même ses projets et se jette dans un de ces états qui tournent tant de jeunes têtes; où il se fait, par exemple, comédien, peintre, poëte; et que de familles encore, après avoir dépensé plus qu'il ne convenait pour faire un avocat ou un médecin, peuvent se reprocher de n'avoir fait qu'un barbouilleur ou un histrion de campagne!

Mais admettons, ce qui est loin d'être général, que les études, entre tant d'écueils, s'achèvent tant bien que mal. Les difficultés de l'état et de la concurrence se présentent; dût-on percer la foule, on n'y réussit pas sur-le-champ. La famille épuisée doit encore venir en aide à ce débutant qui à vingt-six ou trente ans est hors d'état de se suffire. Il faut des meubles et des avances. Les fils ont détruit la fortune paternelle sans commencer la leur; et qu'on juge, dans une maison qui compte deux ou trois enfants dans ces conditions, ce qu'ils peuvent devenir après la ruine de la famille et de leurs espérances, et de quelle population inutile, par conséquent remuante et nuisible, ils surchargent l'état. On insiste sur ces détails, parce qu'ils expliquent, comme on l'a dit, la ruine progressive des provinces, et parce qu'ils semblent surtout particuliers aux provinces du midi qui envoient le plus de sujets à Paris.

Maintenant, si nous jetons les yeux sur les campagnes, nous pourrons juger le prétendu progrès des lumières dans ses plus clairs résultats. Ici l'incrédulité, l'ignorance, l'aveuglement, ont pris leurs formes les plus repoussantes. Le paysan, s'il sait lire, lit des romans obscènes et des libelles menteurs; il ne dirait pas un mot d'un

LA GASCONNE

métier qu'il n'a point appris, mais il tranche et décide en matière de religion et de politique; il chansonne son curé, mais il écoute les charlatans; il n'a plus foi aux reliques, mais il croit aux ânes savants; il se moque de la Bible, mais il digère dévotement la première sottise imprimée; il ne croit plus en Dieu, mais il adore un homme à renommée populaire et douteuse : l'image de quelque chef de parti remplace le Christ au chevet de son lit, *il s'est taillé des idoles de bois et de pierre;* et comme ces Romains dégénérés qui divinisaient leurs empereurs, il ne rirait pas trop d'une apothéose de Napoléon. Il a perdu ses superstitions, sauf les plus méprisables; il a gardé ses préjugés, moins les plus nobles et les mieux fondés. Sans doute il n'a fallu rien moins qu'une grande révolution, des prédications furibondes, les émissaires sinistres de 89, les apôtres sanglants de 93, l'appât illusoire de la souveraineté, les biens nationaux, l'appel à la haine, à l'envie, à l'orgueil, à la cupidité, à toutes les passions, pour dépraver à ce point la population des champs; mais une des causes persistantes de la corruption, on pourrait l'observer encore : c'est ce militaire que la paix a fait refluer dans nos provinces, ce héros de nos guerres tant célébré dans les théâtres et les poésies de carrefour, et qui entre nous a un peu tué, violé, pillé par toute l'Europe; cet autre paysan qui n'a d'autre titre, il faut bien le dire, à l'admiration des bonnes gens qui l'écoutent, que l'air délibéré dont il sacre, fume et blasphème, et qui en somme, pour devenir l'oracle de la paroisse, n'a rapporté de ses courses que la pire brutalité, l'endurcissement et le cynisme imbéciles des camps.

La Gascogne pourtant, comme la plupart des provinces du Midi, est une de celles où les changements modernes ont le plus difficilement pénétré. Le culte religieux du moins y conserve son empire; le prêtre y porte en sûreté son noble et grave costume; les vieilles coutumes ont résisté çà et là, tant elles étaient solidement fondées : les efforts réunis du temps, de la philosophie, des révolutions et des guerres n'ont pu déraciner une humble pratique religieuse dans un hameau de cinquante feux. A la Brède, par exemple, près de Bordeaux, au pied de ce fameux château de Montesquieu qui honore la province, subsiste encore un usage des moins sages, il est vrai, et des moins anciens aussi parmi ceux d'autrefois : le couronnement de la rosière. La fête se célèbre avec les cérémonies connues ailleurs : la rosière est menée en grande pompe à l'église, où elle reçoit sa couronne des mains du magistrat municipal qui remplace le seigneur; le reste de la journée se passe dans les réjouissances.

Mais c'est dans le Gers surtout qu'on retrouve le plus de traits de l'ancienne physionomie du pays. Là, le paysan porte encore ses anciens habits; là se fêtent encore les antiques solennités; et dans la plupart des villages, on verrait encore le dimanche des bandes de jeunes filles danser joyeusement au sortir de l'église, et les garçons qui les accompagnent, en agitant de longs bâtons où sont passés en guise d'anneaux ces gâteaux ronds qu'on appelle des *tortillons*, et dont chacun fait des galanteries en laissant tomber un des tortillons dans le tablier de la fille qu'il a choisie. Si le tortillon y demeure au lieu de rouler à terre, les vœux du jeune homme sont agréés, et le cortége s'achemine gaiement vers la place du village, où

l'on danse en chantant cette ronde bien connue qui servira d'exemple pour le patois de la province :

Chut ! as-tu entendut
Lou coucut qué canto ?
Chut ! as-tu entendut
Canta lou coucut ?

(Chut ! as-tu entendu le coucou qui chante? as-tu entendu chanter le coucou ?)

La rime n'est pas riche et le style en est vieux, dirait Alceste, *mais ne trouvez-vous pas que cela vaut bien mieux* que ces couplets diffamatoires ou sacriléges que le peuple de Paris hurle sans les comprendre?

Dans le Gers encore, se conservaient naguère et s'effacent peu à peu les cérémonies naïves des mariages, ces touchantes fêtes patronales, ces pèlerinages à Noël, ces fêtes de *la gerbe* et *du roitelet,* dont les pratiques, aujourd'hui ridicules ou tout au moins bizarres, ont toujours une source si pure, une signification si noble et si hautement raisonnable. Là, tel jour autrefois, tel plat se mangeait en commun, telle corporation nommait ses chefs, telle confrérie célébrait sa fête. C'étaient autant d'occasions où la famille se réunissait dans une heureuse communion de doux et religieux sentiments. Cette table de chêne avait vu des générations qu'on ne comptait plus ; on mourait de père en fils dans ce grand lit à vieilles pentes de serge, qui remontait au règne du bon roi Henri ; le vieillard comme le nouveau-né avait joué tout enfant sous cette vigne qui ombrageait le seuil ; ces meubles séculaires entretenaient dans la maison le respect et le souvenir des aïeux, et nul ne passait là bas, devant le cimetière, sans ôter son chapeau, car chacun y comptait les siens.

Poésie profonde des siècles passés ! tristes regards perdus dans cet abîme des âges ! chaîne des temps à jamais rompue ! humbles histoires, chastes secrets de tant de paisibles existences ensevelis pour jamais dans la tombe de nos pères ! blanches têtes, ombres vénérables, bonnes et simples gens qui nous apparaissez en votre costume ancien ! qui de nous ne vous a souvent évoqués en soupirant? qui de nous n'a palpité depuis l'enfance, en écoutant les vieux parents au coin de l'âtre raconter cette obscure et heureuse vie? qui de nous n'a regretté de n'avoir point vécu dans ce bon vieux temps? qui de nous encore ne se perd en rêveries ineffables sur les années écoulées du pays natal? Quels sont les cœurs que ne pénètrent d'une douce mélancolie ces reliques conservées au hasard dans les familles, ces livres poudreux, ces portraits respectables, ces fronts calmes et souriants ; et qui n'est involontairement saisi de respect et d'admiration devant ces autres reliques des villes et des provinces, ces basiliques, ces maisons communes, ces châteaux superbes, debout après tant de tempêtes, et qui ont vu tant de fortes générations, tant de grands événements? Ah ! ce n'est pas sans raison que ces souvenirs nous troublent, et que cette voix du passé crie en nous ; ce n'est pas sans raison que les poëtes de ce siècle, poussés par un

sentiment mystérieux et se faisant l'écho de la foule, se répandent en plaintes stériles sur ces cathédrales en ruines, sur ces cloîtres déserts, ces parcs incultes, et toutes ces gloires éteintes d'autrefois ; ce n'est pas sur de vains amas de décombres qu'ils gémissent; ce n'est pas seulement l'œuvre périssable de l'art dont ils déplorent la chute et la forme évanouie : c'est qu'un instinct irrésistible les entraîne vers quelque vérité cachée; c'est qu'ils entrevoient confusément les splendeurs éclipsées dont celles-ci ne sont qu'un reflet; c'est qu'ils sont éblouis à leur insu dans le beau, par cet éclat du bon dont parle excellemment l'antiquité : *decor splendor boni ;* et ils regrettent, sous l'apparence de ces magnificences matérielles, les beautés morales plus hautes qu'elles représentent : des mœurs plus pures, des hommes plus forts, des temps plus héroïques, un meilleur état de société.

Mais quoi ! tous les jours une pierre tombe de ces vieux monuments ; tous les jours quelque vieillard s'en va emportant avec lui les secrets de l'antique et robuste nation ; tous les jours un pays s'efface, une province se dépeuple, ses usages se perdent, ses mœurs s'altèrent, ses habitants insensés courent à Paris. Et qu'y viennent-ils faire, ces tristes enfants des provinces, dans cette capitale où ils sont étrangers, où ils se dispersent et se confondent, comme des familles menées en captivité, dans une foule inconnue dont l'égoïsme glace les visages et serre les cœurs ? Qu'y viennent-ils faire, dans cette ville d'exil qui n'entend pas leur langue, qui méconnaît leurs coutumes, qui n'a pas pour eux un souvenir d'enfance, pas un lieu cher et consacré, pas une lointaine image du sol natal et du seuil paternel; dans ces hautes et sombres murailles qui leur cachent le ciel et la terre, que dis-je ! sous ces toits fétides où ils se pressent et s'étouffent sans horizon, sans air, sans soleil, comme des morts déjà rangés dans les voies ténébreuses des catacombes ? Qu'y viennent-ils faire, dans cette ville marâtre où, dans des circonstances terribles, dans les maux de la vie, au lit de la mort, ils n'ont plus autour d'eux un visage ami, une main pour serrer leur main défaillante; où ils n'ont pas même un coin de terre pour reposer en paix auprès de leurs pères; où leurs cadavres seront confondus avec je ne sais quels cadavres; dans cette capitale, enfin, qui n'est point notre patrie, à nous fils de la Bretagne ou de la Gascogne? car quelles sépultures pourrions-nous montrer à nos pieds, nous autres venus d'hier, et de qui pourrions-nous dire, comme ces barbares qu'on voulait chasser de leur pays : *Que les os de nos pères se lèvent et nous suivent !*

Édouard Ourliac.

LE FLAMAND.

Quand on étudie l'ensemble de la physionomie de la nation flamande, on arrive promptement à reconnaître que les deux traits principaux du caractère de ce peuple sont la droiture du jugement et le sentiment de l'indépendance. Aucun des faits particuliers que l'on observe dans l'analyse des mœurs publiques de cette province ne vient contredire ces deux données primordiales, et depuis plusieurs siècles que ce pays sert de champ de bataille à l'Europe, les mouvements politiques et sociaux n'ont pu modifier le fond de ce naturel. Hors de ces deux principes immuables, tout, dans l'esprit, dans les inclinations des enfants de cette province, semble contraste et singularité; mais on n'y trouve rien qui ne soit appuyé sur ces deux bases qui ont supporté, sans fléchir, le poids des temps et les secousses des révolutions.

Cette province, en tout temps saccagée, comme nous l'avons dit, par le fer et la flamme, est fertile, bien cultivée. Témoins et victimes, à toutes les époques, des abus de la force, les Flamands ont au cœur le profond respect des lois et l'amour du juste; sans cesse aux prises avec le despotisme féodal, ils ont conservé le goût des arts pacifiques et libéraux; enfin, on citerait difficilement un peuple dont les

LE FLAMAND.

mœurs publiques soient aussi admirables, aussi élevées, sous une forme aussi simple. En général, ils encouragent les travaux de l'imagination et de la science, bien que leur esprit manque de la verve et de la vivacité propres au caractère français. En revanche, ils ont une valeur réelle qui souvent manque à certaines provinces du midi, ainsi qu'aux Belges, ces Gascons, moins l'esprit et l'originalité.

Toutes les inclinations naturelles des Français de la Flandre sont tournées vers le plaisir, le repos et l'industrie ; mais l'amour de l'indépendance leur a fait soutenir des luttes perpétuelles. Religieux, et ennemis du désordre parce qu'ils sont graves, ils se tiennent cependant à l'abri des superstitions et du fanatisme, parce que leur jugement est solide. Cette dernière qualité, en les préservant des préjugés de la routine, a facilité le développement de leur commerce et le progrès de leur agriculture : sous ce rapport, ils ont devancé le reste du royaume. De tout temps leurs guerres ont eu pour objet la défense, et non l'agression ; et durant le moyen âge, comme à des époques plus reculées, les Flandres seules ont donné au monde le noble spectacle du sentiment national protestant contre le glaive des grands feudataires, du peuple se maintenant en face des rois.

C'est là ce que leur histoire seule peut démontrer ; car les mœurs publiques d'une nation se déduisent des faits généraux, de même que les points intimes de son caractère particulier et individuel s'expliquent par le détail de ses habitudes.

Quand César envahit les Flandres, le Cambresis et le Hainault, alors habité par les Nerviens, il fut obligé de les attaquer sur la Sambre, où il reçut un échec dont il se souvint en rédigeant ses *Commentaires*. Les Nerviens, comme les Belges, avaient déclaré qu'ils périraient plutôt que de se soumettre à la domination romaine. Ainsi firent-ils, et le pays fut presque dépeuplé. Leur valeur fut si grande, que César, touché de tant de malheurs, leur rendit leurs villes et les protégea même contre leurs voisins. Ce grand homme considérait ces peuples comme les plus braves de toute la Gaule, et Plutarque avoue que l'armée courut chez eux des périls éminents. Plus tard ils se révoltèrent quoique décimés, et Rome, veuve de sa liberté, les laissa libres, tant elle les estima. Pline les désigne sous le nom de *Serviens libres*.

Conquis par le second roi de France, qui le céda à son neveu, ce pays revint à la couronne sous Clovis, et fut gouverné par des grands forestiers jusqu'au règne de Charles le Chauve, qui érigea (863) la Flandre en comté-pairie en faveur de Baudouin Bras-de-fer. Une des descendantes de cette maison transmit ce fief en mariage, ainsi que la Franche-Comté et l'Artois, à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

En 1477, après la mort de Charles le Téméraire, sa fille unique transmit la Flandre à la maison d'Autriche en épousant Maximilien : et trois siècles après, Louis XV, en contemplant à Bruges la tombe de Marie de Bourgogne, s'écriait : « Voilà le berceau de toutes nos guerres ! » En effet, le comté de Flandre, objet perpétuel des sanglantes rivalités de la maison de Habsbourg et de celle de Bourbon, ne fut acquis à cette dernière que sous Louis XIV.

Les arts avaient commencé à fleurir dans ce pays sous les ducs, et son commerce, qui avait pris l'essor dès le douzième siècle, lui avait acquis, sous le mauvais gouvernement de l'Espagne, une énorme prépondérance que ne purent anéantir les obstacles amoncelés par la pitoyable administration de Colbert, de qui l'on a très-mal à propos fait un Mécène au petit pied. L'amour des Flamands pour la liberté résista à toutes ces entraves. A toutes les époques, ils s'étaient insurgés quand ils avaient eu la force de se faire vaincre; lorsqu'ils l'eurent perdue, ils se vengèrent par des satires souvent ingénieuses. Mais chez ce peuple, dont l'esprit n'est pas au bout de la langue, la *fronderie* était mise en action, et non pas en musique; la plaisanterie était construite sur des dimensions monumentales, et l'allégorie habitait colossale et lourdement accroupie dans son *palais diaphane*. Les fêtes publiques, les cérémonies religieuses même, les processions les plus solennelles, les usages les plus vénérés de la Flandre française, cachaient quelque malicieuse affaire; l'esprit était sous la lettre, et la pompe extérieure contenait un sens amphibologique. L'ironie, sous le dais, sous la mitre ou la couronne, marchait grave, déguisée, et le public tout entier était dans le secret. Hâtons-nous cependant, de crainte qu'on ne s'y méprenne, d'ajouter que ce libéralisme, éminemment national, tendit rarement au républicanisme : exempts d'envie, d'avidité, de hautes ambitions ; pleins de respect pour la propriété d'autrui, les Flamands, s'ils n'ont aimé toujours leurs souverains, ont toujours été disposés à les entourer des plus grands honneurs, car ils ont eu en tout temps l'amour des royautés. Il est vrai d'ajouter que le boutiquier est le roi de la Flandre, aujourd'hui comme autrefois; roi souvent contesté et tiraillé sur son trône, mais jamais abattu. Ce pays est le seul où la dynastie du bourgeois, si bien acceptée de nos jours, fût déjà reconnue avant l'invention de la poudre.

Aussi, nulle part peut-être le citoyen ne joint à des formes plus simples une morgue plus naïve; on sent que chacun de ces braves gens a de sa dignité personnelle la pleine intelligence, et au siècle dernier, les ailes de pigeon de la petite gentilhommerie ne trouvaient guère à planer noblement dans le ciel de Flandre.

En général, la noblesse resplendit d'un éclat proportionné à la fortune de la roture. Peu considérée par les peuples assez riches pour jeter de l'or et du velours à côté de son velours et de son or, elle reluit comme un astre quand elle s'élève au milieu de l'obscurité des classes pauvres. Le peuple de la Flandre avait tant de châteaux, que les châteaux y étaient confondus parmi les maisons.

Donc le Flamand est un personnage : il est facile de s'en convaincre, car son naturel, bon, paisible, accommodant, cache une humeur assez impérieuse. Il n'aime pas à être contredit, et sa ténacité prouve qu'il n'a point l'habitude d'avoir tort. Ce trait de son caractère est même un de ceux qui signalent le mieux le Lillois hors de chez lui.

Si vous rencontrez dans quelque lieu public où l'on puisse fumer et boire un homme au large flanc, à la face vermeille et réjouie, de qui les traits réguliers soient empâtés par un embonpoint qui en atténue l'expression ; qui, dans l'attitude de la plus parfaite sécurité, parle lentement, d'une voix forte, le regard haut et bienveillant, et le poing sur la cuisse, tenez-vous pour assuré que ce mortel est un bon

Flamand. Tant qu'il causera sur le ton de la conversation ordinaire, rien de vif, de mordant, de remarquable, ne s'échappera de ses lèvres; mais avant peu de minutes, si le texte du discours se fixe sur un sujet, vous le verrez argumenter, ses opinions vont se prononcer, sa parole prendra l'aspect d'une plaidoirie ; il s'animera, il excitera ses interlocuteurs par la piqûre de quelques paradoxes, par l'aiguillon d'un ton tranchant, et la discussion la plus vive, la plus tumultueuse, sera bientôt engagée. Une fois lancé sur ce terrain, il ne s'arrêtera plus. Aucun peuple au monde, sauf le Marseillais, n'aime tant à contester : on sent qu'il est heureux d'ergoter, de s'échauffer d'un courroux passager et factice. Bientôt son esprit, qui n'est que recouvert de rouille, commence à briller; cet homme si lourd tout à l'heure va devenir railleur, incisif, et sa logique, étayée d'un bon sens difficile à combattre, fera de lui un rude adversaire. L'heure de son triomphe est celle où, fatigué de la discussion, vous vous refusez à l'alimenter encore. Alors point de quartier : il vous presse, il vous enveloppe, il vous poursuit et vous écrase. Si vous avez eu par malheur des différends avec un Flamand, fuyez-le; car, chaque fois qu'il vous rencontrera, il reprendra l'entretien juste au point où vous l'avez laissé.

Je me souviens qu'un certain soir, passant, après minuit, devant un café où j'avais laissé à sept heures cinq naturels du département du Nord, mes bons amis, sur la question importante de savoir si la grenouille était l'épouse légitime du crapaud, j'entendis sortir de cette buvette un tumulte de voix épouvantable, et je reconnus mes cinq compagnons livrés au même débat zoologique. Ils avaient échangé des propos assez durs, mais la question n'avait pas fait un pas quand le gaz s'éteignit; il fallut déguerpir. Le surlendemain, je rencontrai trois de ces messieurs, rouges comme des coquelicots, et causant avec tant de feu, qu'ils ne m'aperçurent point d'abord. Je ne sais au juste ce qu'ils disaient, mais leur entretien fourmillait de grenouilles, de crapauds, de lézards; et justement effrayé, je m'empressai de fuir ces discours marécageux.

Du reste, les Flamands ne discutent ainsi qu'avec leurs amis; et quand ils se séparent, loin de conserver de la rancune, il semble que ces démêlés rendent leur amitié plus étroite, en l'exornant d'un souvenir agréable.

Peut-être cet exercice oral est-il utile à leur santé, en ce qu'il rend un peu de fluidité à leur sang trop épais. L'expérience et Rabelais leur ont enseigné que la logique est salée, que le syllogisme est parfaitement soluble dans les boissons fermentées. Gargantua eût mérité d'être Flamand, mais Tantale et Fesse-Pinthe l'étaient assurément.

Dans les environs d'Hazebrouck, les femmes mêmes *boivent d'autant*, et on voit les plus jeunes d'entre elles tenir tête, comme leurs aïeules, à leurs respectables parents, le verre à la main, du couchant à l'aurore.

Il y a moins de différence entre les deux sexes dans le nord qu'en tout autre pays. Les femmes y ont la tournure, le geste et la voix assez masculins; elles sont peu coquettes; leur disposition à devenir d'une corpulence turriforme prouve assez que dans cette province les passions n'exercent pas de grands ravages, et que les hommes s'y intéressent moins à la question des amours qu'à la question des sucres.

Rien n'égale l'indifférence des gens de ce pays pour les choses du sentiment. Leurs goûts sont tournés à la matière seule, le platonisme leur est inconnu, et le sol qu'ils habitent ne conviendrait guère à la mise en scène d'un drame adultérin. La preuve la plus sensible de leur froideur est dans le peu de mystère dont ils entourent ce que partout ailleurs on tient dans le secret. Aussi étrangers aux idées pudiques qu'aux pensées immorales, ils sont à la fois cyniques et vertueux. Comme l'ardeur du sang et l'habitude du vice ne leur ont pas appris les déguisements de la pudeur, ils n'ont guère plus de décence que des enfants ou des sauvages ; ils tiennent avec insouciance les propos les plus gras, sans rien voiler par des métaphores ; et ils iraient, sans s'aviser de rougir, avec des costumes très-bas décolletés, ou même sans costumes. Cette singularité est commune aux deux Flandres, et certains personnages des tableaux de l'école flamande prouvent que leur goût en fait d'art n'exclut aucun des détails de la vie privée. L'idée du mal est très-lente à s'éveiller chez eux, et ces inclinations d'une naïveté patriarcale ne sont jamais absolument détruites, même par l'éducation. Le débraillé de leurs manières surprendra toujours un Italien, et surtout un Espagnol.

Comme on doit s'y attendre d'après tout ceci, la jalousie n'est pas plus développée en eux que la passion. Ils ne se donnent point la peine de surveiller leurs

LA FLAMANDE

femmes, et ils ont raison. La logique imperturbable de ces dernières les empêche de s'occuper d'un autre homme que du leur, attendu, disent-elles, que c'est bien assez déjà d'en avoir un. Quant aux époux, leur naturel positif, qui les éloigne de tout labeur inutile, ou dont la fin n'est pas sensée, ne leur montre, dans l'amour d'une femme mariée, ou même d'une fille que l'on ne veut pas pour épouse, aucun but qui vaille d'être poursuivi. Sur ce point, leur humeur débonnaire bien avérée a donné lieu à des contes assez burlesques, dont les héros sont toujours, au dire des gens du département, des habitants de Wervick, du Quesnoy et surtout de Turcoin ; car ce dernier endroit est le Falaise du Nord, le bouc émissaire des ridicules du pays. Il est vrai que Turcoin attribue à ses cousins les Belges les sottes aventures dont on l'accable, et que bien sûr il n'a pas tort. Quoi qu'il en soit, voici un de ces traits de bonhomie conjugale qui peignent, en couleurs peut-être trop vives, le naturel flamand. Il s'agit d'un bon bourgeois qui trouve sa femme en tête à tête avec un blondin dont elle reçoit, au moment où l'époux paraît sur le seuil, un baiser qu'elle a laissé prendre, sans même se déranger de ses occupations, attendu que la chose lui est parfaitement indifférente. L'amoureux surpris baisse la tête et attend stupéfait l'explosion d'un courroux qu'il a mérité. Après quelques secondes d'un silence morne, le bourgeois s'approche du séducteur, et l'accablant d'un rire amèrement sardonique : « Vous êtes confondu, n'est-ce pas ? et vous voilà tout interdit? » A ces mots, le coupable se tait, et le mari poursuit : « J'entends ; vous êtes cruellement attrapé ; vous l'avez prise pour une demoiselle... eh bien, *c'est ma femme !* »

Et sans attendre la réplique du galant abasourdi, notre homme tombe sur une chaise en riant aux éclats de la déception de l'étranger, de sa burlesque méprise et de *la bonne farce* qui vient d'être jouée.

Par malheur, dans la plupart des villes, les lumières dangereuses de la civilisation ont tiré le flamand de cette louable naïveté dont les traces ne se peuvent trouver que dans les villages du nord du département. Au sud du pays de Douai, le long de la Sambre, les mœurs sont loin d'avoir autant de simplicité; mais à mesure qu'on s'approche de la Belgique, l'esprit des habitants s'alourdit et leur complexion va se refroidissant. Ce caractère s'explique jusqu'à un certain point par la nature du sol flamand, par le climat de ces contrées et par la manière de vivre de ces hommes tout matériels.

Nés avec autant de génie que les autres peuples, les gens de ce pays fertile mangent et boivent beaucoup trop; ils vivent trop bien et si bien, que la matière en eux finit par obstruer les avenues de l'intelligence. Ils digèrent sans cesse, et quand ils ne mangent plus, ils commencent à boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Le temps du travail est déduit, bien entendu, de celui qu'ils emploient à se repaître, mais ils n'ont d'autres récréations que les trois fonctions animales ci-dessus mentionnées. En général, les contrées où les biens de la terre sont abondants et à bon marché produisent des hommes assez pesants : l'Alsacien tourne au végétal, le Belge est de l'espèce des ruminants, tandis que le joyeux enfant des Landes stériles, rocailleuses, nues et torréfiées, lesquelles constituent les bocages heureux de la Provence, est pétillant d'esprit et de verve.

La Flandre est une grande plaine légèrement sinueuse, bien découverte, bien grasse, et d'une superbe culture. Quoiqu'elle manque de sites propres à inspirer le paysagiste, elle n'est point monotone comme la Beauce, ni triste comme la Bresse. La propriété étant très-divisée dans le département du Nord, les champs sont assez petits, et la végétation, drue, bien avivée par les brouillards, a beaucoup d'éclat sous des cieux d'un gris de perle doux et pâle ; ces cultures, qui étincellent de mille couleurs tranchées, donnent à la plaine un aspect lumineux et guilleret. Il semble qu'on assiste à une fête burlesque de la nature, et on traverse sans nulle mélancolie ces terres vêtues comme arlequin d'un habit fait de pièces jaunes, bleues, rouges, vertes, grises et mordorées. Des curtils, des cottages bas et proprets sont assis dans l'herbe, et dans le lointain, de longs serpents rouge-tuile, qui s'élancent des vallées, estompent les nuages de la sombre fumée qu'ils projettent ; noirs gonfanons des milices industrielles qu'alimente cette province. A chaque pas on reconnaît l'économie flamande : aucune place n'est perdue, aucune terre n'est laissée en friche ; les fossés qui bordent la route sont plantés de betteraves ; des cadres verts de betteraves servent à marquer les lignes démarcatives des propriétés : la betterave est à la fois pour la Flandre Plutus et le dieu Terme.

Le long de ces chemins où nul aspect n'éveille l'imagination, où rien de gracieux ne fait sourire le cœur, les légumes multipliés à l'infini sont d'une venue superbe, et, en traversant ce gigantesque potager, il est impossible de penser à autre

chose qu'à des navets, à des carottes ou à des choux. Le blé, fier d'être blond comme Apollon Lycien, et d'éveiller le souvenir de Cérès, y est un objet de grande poésie. Les légumes sont si abondants, que parfois on laisse errer les troupeaux parmi ces mêmes herbages qui serviront un jour à les assaisonner. Ainsi, la description de ce pays ressemble fort au menu d'un dîner. Ici de blancs moutons bien gras broutent sur un carré de navets ; là, c'est un bœuf qui rumine parmi des choux, des carottes, et plus loin des pigeons vont s'abattre sur des petits pois en fleur. Dès qu'on s'approche des fermes, ce ne sont qu'artichauts, que salades, que choux-fleurs, que haricots aux fleurs bariolées, dont les tiges serpentent de tous côtés. Puis, au revers des fossés, d'énormes potirons vermeils montrent leurs sphères énormes que nulle feuille de vigne ne voile aux regards des passants. On ne saurait glaner que des impressions culinaires hypergastronomiques dans ces campagnes apéritives, et c'est ce qui arrive aux bons habitants du pays de Flandre. L'appétit leur vient par les yeux ; et comme le sentiment poétique résulte en grande partie de la contemplation des objets extérieurs, ils rêvent à des tables bien servies, en admirant une contrée toute plantée de nourriture.

Ainsi, le trop bien vivre leur alourdit l'esprit et l'imaginative. Néanmoins, ils se plaisent aux arts et surtout à ceux qui flattent la sensualité ; c'est pourquoi la musique est chez eux un goût dominant. La plupart de leurs villes ont des sociétés philharmoniques ; Lille encourage beaucoup l'art du chant, et Valenciennes donne chaque année des fêtes musicales qui réunissent l'élite des artistes de Paris.

Les Flamands aiment la représentation ; pour les divertir, il faut des spectacles magnifiques, étranges ; le beau, pour eux, c'est le bizarre, et, sous ce rapport, ils conservent des analogies remarquables avec nos aïeux du moyen âge. Ils ont introduit le burlesque jusque dans les cérémonies de la religion. Leur imagination, qui n'aime point le travail, ne conçoit point ce qu'on laisse à deviner et ignore tout ce qu'on ne peut toucher ou voir. Montrez-leur, dans une procession, Dieu, les saints, la vierge, les apôtres, ils ne seront pas édifiés si le pieux cortége n'a pour repoussoir quelques diablotins ornés de queues, de pieds fourchus et de nez à formes rostrales. Les fous, et autres grotesques, auront leur évêque, leur roi, comme l'empire et le diocèse ont leur empereur avec leur prélat, et ces folles Dominations auront place à côté des puissances de la terre. Les Douaisiens honorent un certain Gayant dont ils se glorifient d'être les fils, et qu'ils promènent au son des cloches, en procession solennelle, trois jours durant dans les rues de leur ville. Ce patron est si profondément idolâtré, qu'un jour, en 1745, le lendemain de la prise de Tournay, il fit déserter toute une compagnie de soldats douaisiens, et comme le sergent consterné venait en conter la nouvelle au capitaine : « Sois tranquille, repartit cet officier, je sais où ils sont : c'est aujourd'hui Gayant, ils sont allés voir leur grand'père. Ils seront de retour demain. »

Or, Gayant n'est qu'un grand vilain mannequin d'osier, de vingt-cinq pieds de hauteur, tout caparaçonné d'oripeaux de soie, recouverts d'une armure du seizième siècle.

Madame Gayant, son épouse, n'a que vingt pieds, est accoutrée d'une façon ridi-

cule et marche escortée de ses trois enfants. Un Centaure les accompagne, ainsi que la Fortune avec sa roue, juchée sur un char devant lequel on fait danser six poupées représentant un procureur, un paysan avec une poule, un financier, une fille de joie, un Espagnol et un soldat. Ces mascarades ont un sens allégorique et séditieux, ainsi que nous en avons plus haut prévenu le lecteur. Le paysan à la poule représente le peuple spolié par la guerre, par les princes de l'Espagne, pressuré par l'impôt, et dont la ruine consommée par les procureurs n'enrichit que le fisc et les courtisanes des grands.

En Flandre, les fêtes patronales, nommées *kermesses* ou *ducasses*, commencent par des processions et se continuent dans l'ivresse. La danse, qui y est très-suivie, ne manque pas d'originalité ; les hommes y font des *ronds de jambe* en se tenant les poings sur les hanches et le conde en avant, tandis que les femmes, en agitant les bras, tournent sur elles-mêmes avec vivacité. Aucun peuple ne se divertit de meilleur cœur et avec plus de gaieté que le Flamand, et il est tout simple qu'il en soit ainsi parmi des gens riches, exempts des soucis de l'avenir, des privations, et aussi de la tristesse qui accompagne les passions fortes. C'est le seul endroit du royaume où les traditions et les usages de nos ancêtres soient encore respectés quant aux objets d'apparat, de mode nationale ou de mœurs intimes. C'est pourquoi la révolution a bien moins effacé les types originels de la Flandre que ceux des autres provinces.

Ils ont encore, comme les Comtois, leurs tirs à l'arc, à l'arbalète, au fusil, jeux célébrés avec un grand appareil et où se manifeste encore le goût des Flamands pour les distinctions sociales. Les vainqueurs proclamés *Rois*, décorés d'un oiseau d'argent, empanachés, eurubanés, sont portés en triomphe par leurs sujets... jusqu'au cabaret voisin. Souvent on joint à ce monarque *un Roi du plaisir*, chargé de veiller à ce que, suivant l'ingénieuse expression de mon ami Gérard, le désordre ne soit pas troublé un seul instant. Les archers, les arbalétriers, enchérissant sur leurs collègues, nomment un Empereur, des connétables, des sénéchaux à qui chacun est ravi d'obéir. On a le droit de jouer ainsi *à la tyrannie* quand on ne l'a jamais prise au sérieux, ni subie de bonne grâce.

Dans quelques villes de Flandre, les processions du Saint-Sacrement sont très-suivies, parce que des géants, des saints, des hippogriffes, des diables et jusqu'à d'énormes poissons sont mêlés aux fidèles. A Lille, on promène un géant scélérat du nom de Phinar, assassin jadis d'un *prince de Dijon*. J'ignore ce que cela peut être. Valenciennes possède aussi un ou plusieurs colosses mécaniques très-intéressants. On n'en finirait pas, si on voulait énumérer les objets du divertissement populaire, objets si tendrement chéris, qu'à leur aspect, les Flamands poussent des cris et versent des pleurs de joie. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le département du Nord adore ces idoles, sans conséquence; il n'y attache pas de superstition, mais il s'en amuse avec un bonheur indicible.

Tout en sacrifiant au progrès industriel et commercial, ce peuple aime qu'on l'instruise des us et coutumes de ses pères qu'il respecte et admire, loin de s'en moquer, suivant la manière commune des gens à spéculations. L'archéologie,

l'histoire sont en honneur dans le Nord, où ces goûts très-répandus corroborent les sentiments de l'amour de la patrie.

Comme on a pu le voir, ce type rassemble des traits bien opposés, mais dont les contrastes apparents convergent, nous l'avons annoncé déjà, à un même centre. Ces disparates sont sensibles, quand on observe les détails du naturel flamand et qu'on le regarde à la loupe ; car alors on perd l'ensemble de la physionomie de ce pays, de même qu'en piétinant dans les sentiers des plaines, on ne peut saisir le caractère poétique de cette grande contrée.

Pour tirer de ces études minutieuses un résultat général, un tout homogène, il est indispensable de se mettre à une distance assez grande pour que l'œil puisse comparer les documents entre eux et en saisir l'enchaînement : telle est la méthode que nous avons suivie. S'il est vrai qu'on doive, pour arriver à une pareille fin, s'élever à un point de vue philosophique, on doit aussi, procédant par analogie dans l'ordre physique et naturel, on doit, pour peindre d'une manière harmonieuse le sol de cette province et en faire sentir le côté poétique, grimper sur quelque cime d'où le regard parcoure un vaste horizon et puisse embrasser de grandes masses.

Alors on reconnaîtra que les objets varient suivant l'endroit où ils sont observés, et qu'il n'est rien d'absolu, rien d'arrêté dans la nature ni dans les jugements humains.

Examiné de trop près, le naturel du Flamand est étroit, monotone, sans grâces, comme la terre de Flandre ; mais, dès qu'on s'éloigne, il s'agrandit, il devient admirable, et au moyen de ces champs fastidieux et bigarrés, on compose, en se plaçant à un point de vue très-élevé, un des trois ou quatre plus magnifiques panoramas de l'Europe.

Il n'est qu'une seule montagne en toute la contrée du haut de laquelle on puisse embrasser de grandes lignes et promener sa rêverie parmi les campagnes sur lesquelles nous allons jeter un dernier regard. Cette montagne, située à sept lieues de la mer, sert de piédestal à la ville de Cassel, théâtre de trois faits d'armes célèbres dans les fastes de la monarchie.

A mesure qu'on gravit la colline, on voit l'horizon s'agrandir avec rapidité, et à chaque pas qu'on fait, l'œil fait une lieue. Peu à peu, les bois, les forêts, les clochers, les tourelles, éparpillés dans la plaine, sortent de terre ; les plans du paysage se dessinent, les couleurs s'estompent, de grandes lignes s'établissent, et on plane enfin sur trente-deux villes. Çà et là le sol est émaillé de petits bouquets blanchâtres qui fleurissent dans les prairies ; ce sont les villages de la Flandre : on en compte jusqu'à cent. Au nord et à l'est, ces ondes terrestres que l'on voit flotter parmi les brouillards se confondent dans l'infini des cieux, et on ne peut apprécier les limites de cette perspective immense. Rien n'est austère et calme comme ces campagnes d'un vert sombre, entrecoupées de marais où se mire le ciel, et qui se chargent, en s'éloignant, des nuances les plus multipliées. Plus la distance s'accroît,

LE VENDÉEN[1].

Mil huit cent quarante.

Mon Dieu ! qu'ils doivent lever souvent les yeux vers vous les habitants de la Vendée.

Entre ces haies épaisses de houx, de ronces, d'aubépines et d'églantiers qui les encaissent, eux et leurs champs, que découvrent-ils ? — Le ciel.

Et lorsqu'ils suivent le chemin creux pour se rendre de la métairie aux guérets, des guérets à l'église, de l'église au bourg voisin, quelle est leur perspective ? — Le ciel.

Mais cette perspective elle-même se rétrécit tout à coup : des deux côtés du ravin, les ormeaux, les frênes, les aunes, les *mousards* se penchent l'un vers l'autre ; leur verdure se con-

[1] La Vendée se divise en Vendée militaire et en Vendée proprement dite ; la première, en supérieure et en inférieure ; la seconde, en plaine supérieure et inférieure, en Bocage et en Marais. Le Bocage est placé au centre du département de la Vendée, entre les deux plaines dont la supérieure occupe une bonne partie des Deux-Sèvres. Le Marais est la partie du département de la Vendée comprise entre la plaine inférieure et la mer. (*Histoire des guerres de la Vendée et des Chouans*, par M. de Bourniseaux.)

Le Bocage comprend une partie du Poitou, de l'Anjou et du comté nantais, et fait maintenant partie de quatre départements : Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Deux-Sèvres et Vendée. On peut regarder comme ses limites : la Loire au nord, de Nantes à Angers ; au couchant, Paimbœuf, Pornic et leurs territoires marécageux ; ensuite l'Océan depuis Bourgneuf jusqu'à Saint-Gilles ; des autres côtés, une ligne qui par-

G. PENGUILLY. LAVIEILLE.

LE VENDÉEN

fond, leurs branches se croisent, s'entrelacent et forment un dôme impénétrable : il ne sera pas donné, même aux rayons du soleil le plus vif, de prévaloir contre ce rempart de feuillage. Là-dessous, l'air est étouffant, le sol reste humide; — la goutte d'eau y défiera la canicule. — Mille flots limpides courent et serpentent, se précipitant ici, se détournant là, se plaisant ailleurs à s'épandre en nappe, et n'arrivant que bien loin à former, au fond de la vallée, un ruisseau dont le murmure s'unira le soir au chant *des rainettes*. — Le murmure des ruisseaux, le chant des petites grenouilles vertes, présage de beau temps, rempliront la plaine, le bocage, le marais, de leur monotonie vague et mélancolique.

La nature parle toujours à ceux qui l'écoutent, de bonheur pur et d'immortalité; elle fait noblement sentir au cœur humain le besoin d'une félicité éternelle, au prix de sacrifices momentanés, de privations passagères. Attendez-vous donc à rencontrer, dans ce pays de traditions et de simplicité, des hommes au teint pâle, à la physionomie austère. Vous passerez et ils vous salueront, mais vous vous étonnerez du caractère digne et indépendant de leur politesse. — Le salut qu'ils vous donnent est moins un signe de déférence de leur part, que le souvenir et le culte, pour ainsi dire, de la fraternité chrétienne.

Les habitants de la Vendée forment trois classes principales : les propriétaires, les prêtres et les fermiers. De tous ces hommes, le fermier semble offrir le type du Vendéen, le moins altéré jusqu'aujourd'hui.—Les autres relèvent de leur ordre; ils en procèdent. Le fermier tient du sol; il en vient, il y retournait autrefois sans avoir mis, entre les fonts baptismaux et le cimetière de sa paroisse, d'autre espace que celui des champs qu'il avait labourés; car le monde du Vendéen occupait bien peu de place : il était compris tout entier d'ordinaire entre la girouette du château et la croix du clocher.

Le clocher, le château, quelques toits de tuile, médaille effacée, mais intelligible encore, du monde féodal. — Seulement les habitations, au lieu de se grouper ici, comme elles le font ailleurs, à l'ombre et à l'abri du donjon seigneurial, se complaisent et se rangent avec vénération autour de l'église : *Dieu .. et le Roi !*

A tout seigneur tout honneur pourtant, — occupons-nous du propriétaire : il est noble, il est riche.

Il est noble, et son blason pourrait bien avoir précédé la science héraldique; il est riche, mais les fortunes territoriales ne durent, dit-on, que deux cents ans : eh bien, depuis deux cent cinquante ans et plus, la girouette du manoir tourne au-dessus de sa race, à lui. De quelque côté que le vent la pousse, elle est forcée d'indiquer la situation d'une terre, d'un bois, d'un étang, d'un pré attenant au domaine. Ce noble, ce propriétaire pourrait souvent dire, en désignant ses biens : *mon territoire*. Sa

tirait un peu au-dessous des Sables et passerait entre Luçon et Bourbon-Vendée, entre Fontenay et la Chateigneraie, puis à Partheuay, Thouars, Villiers-Touarcé, Brissac, et viendrait aboutir à la Loire un peu au-dessus du Pont-de-Cé. La guerre s'est étendue un peu au delà de ces limites, mais par des incursions seulement. Le pays de l'insurrection, la vraie Vendée, est renfermé dans cet espace.

(*Mémoires* de M. de Larochejaquelein.

parfois d'encouragement au début, mais plus souvent de récompense à la fin de sa carrière. Qu'il est envié! qu'il paraît magnifique aux populations vendéennes, ce titre de curé, si peu remarqué ailleurs et si peu compris! Avoir un fils qui s'appellera un jour monsieur le curé! c'est le rêve que fait le jour de ses noces la jeune fille agenouillée auprès de son mari. Ce rêve, la mère vendéenne le continue en berçant son premier-né. Elle enverra de bonne heure son petit René à l'école et au catéchisme; elle saura bien, dans sa pauvreté, intéresser quelque âme pieuse et charitable à l'avenir de son enfant; René entrera au séminaire, il est déjà enfant de chœur. — Les familles vendéennes comptent deux ou trois prêtres, comme les familles bourgeoises comptent ailleurs deux ou trois médecins et autant d'avocats. Aussi le clergé représente-t-il le peuple sachant lire et écrire; le paysan voit dans son prêtre l'enfant qu'il aura ou qu'il aurait pu avoir. — Il aime son prêtre comme lui-même, et presque tous les curés sont fils de bons fermiers. Après 1830, une autorité révolutionnaire venue en Vendée disait à un paysan : « On rapporte que plusieurs de vos prêtres, feignant des craintes qu'ils n'ont pas, qu'ils ne doivent pas avoir, laissent pousser leurs cheveux, et dissimulent leur tonsure. Ils sont coupables, et s'ils persistent, nous leur raserons nous mêmes le sommet de la tête. — *Tenez,* répondit le paysan, qui n'était pourtant ni réfractaire, ni capitaine de paroisse, *n'y venez pas tout de même; nous vous raserions si ras, si ras, que les cheveux ne repousseraient point.* »

Le prêtre vendéen suit un guide sûr et presque infaillible : il ne perd jamais de vue son troupeau. C'est au coin du feu, dont sa bonté nourrit souvent la flamme, qu'il va étudier l'esprit public du village; c'est en causant qu'il le rectifie; le sermon du dimanche n'est que la paraphrase solennelle de la conversation intime. Mais le curé ne parle pas qu'en chaire; il aime à traiter familièrement les affaires de sa paroisse; il se plaît à distinguer les types de son pays; il connaît, sur le bout de son doigt, les bavards, les buveurs, les paresseux, les querelleurs, les mauvais maris; il en cause volontiers comme homme et sans allusion indiscrète, seulement ses petits commérages finissent toujours par une pointe de sermon. — Du reste, ne vous gênez pas avec lui pour tout ce qui est de son ministère : la nuit est noire, le temps rude, et il a passé la nuit dernière auprès d'un mourant, qu'importe! Si au milieu d'une simple indisposition cette pensée vous agite, que la mort n'est jamais bien loin, appelez-le, confessez-vous, et en retour de la peine que vous lui aurez donnée, demandez-lui un peu d'argent; il en a, il en aura; c'est son affaire ou son plaisir.

Bon, tracassier, indiscret, politique, il résume bien des nuances et déroute tous les jugements. Despote chez-lui, c'est-à-dire dans son église, il mène à la baguette ses marguilliers et sa fabrique. Il fait le désespoir de son maire qu'il regarde comme le représentant direct du gouvernement de 1830, et dans la plus parfaite soumission duquel il s'obstine à découvrir encore une opposition lente et souterraine! Le maire et le curé (lorsque celui-ci ne cumule pas virtuellement les deux autorités) sont deux puissances rivales qui continuent à coups d'épingle l'ancienne guerre des bleus et des blancs, du nouveau et du vieux régime. Mais le curé garde sur son adversaire un avantage immense. Le maire, ce n'est après tout que l'homme du

gouvernement : il porte une écharpe tricolore. Le curé, c'est l'homme de Dieu : il porte le signe de la rédemption et du salut éternel.

Et puis le maire préside à la conscription !

Le maire leur vend quelquefois le petit vin et le tabac, et gagne malheureusement avec eux sur la qualité ou sur la mesure.

Le curé joue le dimanche aux boules, et perd avec eux plusieurs sous.

La foi, la pureté de mœurs du prêtre vendéen est constante. Le jour où l'intelligence de tous ces braves desservants de campagne vaudrait leur moralité, il n'y aurait plus qu'à s'incliner devant les meilleures et les plus nobles créatures ; mais, nous l'avons lu dans une pieuse et chaste livraison *des Français*, c'est la Divinité elle-même qui n'a pas voulu que ses temples fussent desservis par des anges sur la terre. Les passions humaines se réservent toujours une partie du cœur humain, et il y en a de si mesquines..., il y en a de si imprudentes, qu'elles ont le malheur de prêter à la pauvre philosophie un faux air de sociabilité, de civilisation, supérieure à celle de la religion qui dit : Aimez-vous les uns les autres.

De même que l'énergie des représentants d'une nation émanée du peuple retourne au peuple ; ainsi la foi du prêtre, brillant reflet de la naïveté du Vendéen, retourne au paysan qu'elle dirige en tout et qu'elle domine.

Cette grande foi qui soulève les montagnes à un moment donné n'est pourtant pas le plus sûr mobile de l'énergie dans la conduite de tous les jours. Mourir est une chose si naturelle aux yeux du vrai chrétien ! — Le paysan vendéen supprimerait volontiers, entre la vie et la mort, cet état intermédiaire appelé maladie. — Il n'appelle jamais le médecin sans le prêtre. — Il appelle souvent le prêtre sans le médecin. — C'est que, pour parler exactement, il n'est guère malade et qu'il ne meurt pas. Dieu le rappelle à lui..., il va au ciel ou en enfer ; mais, encore une fois, il ne meurt pas.

— Entendez-vous là-bas, au milieu des champs, ces cris de *holà! châtain!* eh donc, *p'tit gas!* Apercevez-vous cet homme de taille moyenne, à la figure pâle, sous son *chapais* de feutre à larges bords? — Il porte les cheveux tantôt longs par derrière, tantôt coupés en rond sur toute la tête, à la façon des clercs.

Sa veste de *bolinge* (drap) gris bleu ou brun ne recouvre pas l'extrémité supérieure de son pantalon : il laisse entre ces deux parties, inégalement essentielles de son habillement, un espace dont abuse la chemise pour former un large pli, une espèce de panse ; — des chevilles de bois remplacent quelquefois les boutons absents. — les jours ordinaires, pas de cravate et de gros sabots : — c'est le fermier vendéen en grand costume de travail. — *I reveniant à la farme.* — Armé d'une longue perche, il conduit ses bœufs à la mare, où se conserve, en toute saison, de la bonne *éeau* (eau). — Ils ont *tout d'même bein charrué,* eux et lui, toute la *resciée* (l'après-midi), mais ils peuvent *demeshuy* (désormais) *se rauger* (rentrer chez eux)... *I peuziant se défoncer, si i veuliant, les outres* (ils peuvent se rendre malades, s'ils le veulent, les autres).

Beaucoup de mots du jargon vendéen ont une étymologie latine, — d'autres proviennent on ne sait de quelle origine, et ceux-là ne sont ni les moins expressifs, ni les moins dignes de rester français.

Il est un verbe dont ils usent et dont ils abusent, ces pieux Vendéens ; voulez-vous l'entendre? on peut, sans honte, n'avoir pas les oreilles plus chastes qu'un confesseur. Eh bien, tous les jours, un pénitent agenouillé dans le confessionnal, et profondément humilié de son impénitence sur quelque point, bien peu capital d'ordinaire, jure à son curé qu'il jeûne, qu'il prie, qu'il veille pour se corriger, mais qu'il n'est pas f.... pour cela.

D'ailleurs, le Vendéen n'a pas besoin de rechercher les expressions énergiques pour rendre ses sentiments habituels; rien n'est plus doux, rien n'est plus tendre que son humeur de tous les jours. Il aime sa femme, il aime ses enfants, il aime ses amis, il aime ses prêtres, il aime ses maîtres, il aime son Dieu... son Dieu! Si vous saviez l'inébranlable confiance que met en lui le plus pauvre journalier vendéen! — Le journalier gagne vingt-cinq sous par jour, lorsque le caprice des riches et de la saison lui permet de les gagner. Eh bien, avec ce chétif salaire, diminué encore de tous les dimanches, de toutes les fêtes, de toutes les demi-journées de fièvre et de maladie, il entreprend de nourrir sa femme, et sept, huit, neuf, dix et jusqu'à douze enfants. — Au fait, comment serait-on parfait chrétien, si l'on ne croyait pas à la Providence et à la charité? — Le nouveau-né est toujours le bien venu au sein de la famille vendéenne : Dieu sait s'il sera vêtu ; mais on est bien sûr qu'il grandira, chéri, caressé, adoré comme un fils unique.

On voit ainsi de pauvres enfants atteindre l'adolescence avant d'avoir versé une larme. — Et maintenant comprenez-vous l'attachement du Vendéen à son pays? Oh! qu'il y a d'intelligence dans son horreur du changement! vous lui parlez de progrès ; mais vous qui lui parlez, êtes-vous seulement aussi avancé que lui, — il est heureux!

— Les fermes ou métairies ne représentent pas dans la Vendée une valeur très-considérable; la redevance annuelle du métayer au propriétaire varie entre 5 et 1,800 francs : *la Borderie,* où l'on ne nourrit que des vaches, s'afferme de 100 à 200. Mais c'est presque toujours par siècles qu'il faut compter le temps écoulé depuis que le même sol se trouve cultivé par la même famille. Cela explique l'affection profonde du paysan pour cette métairie où il est né, pour ces arbres que son aïeul a plantés, pour cette terre qui nourrira ses fils et ses petits-fils. Cette affection, il en rejaillit quelque chose sur le maître ; les Vendéens n'appellent jamais autrement que *not' maître* ou *not' maîtresse* celui ou celle dont ils relèvent. Ce mot n'a rien de servile dans leur pensée : ils veulent simplement désigner le protecteur, nous pourrions presque dire le chef de la famille. Car le maître exerce une influence très-grande sur les déterminations de ses fermiers ; c'est à lui qu'ils viendront confier leurs chagrins, leurs projets, et ils ne donneront jamais leur fille en mariage qu'avec son *agrément.*

Le fils aîné du fermier remplaçant toujours son père, selon la coutume du pays, il est naturel que le métayer cherche à bien préparer, en faveur de cette hérédité, celui dont elle dépend selon la loi. Le propriétaire n'a aucun intérêt, d'ordinaire, à troubler la tradition ; — quant aux frères de l'aîné, ils se soumettent à l'usage, alors même qu'ils se croient les plus intelligents, les plus laborieux, les plus forts : *René*

est dans son droit ; il faut *bien durer ;* et ils travaillent tous dans l'intérêt commun, jusqu'à ce qu'un mariage avantageux, un hasard les éloigne de cette ferme où ils laisseront du moins un représentant de la famille. Le droit d'aînesse a ici un air de naturel, de justice, de fécondité inconcevables. Pour un peu plus, on oublierait qu'en principe il est absurde et odieux. Mais on réfléchit toujours, en passant, sur le danger des maximes générales, absolues, appliquées brutalement à tout un peuple.

Le fermier économise sur le gouvernement, quel qu'il soit, le prix des ports d'armes. Il se passe également de permis de chasse. Sur ces points-là, il ne se corrigerait pas, même pour faire plaisir à Henri IV, si peu tendre aux braconniers. Désarmez le Vendéen tant qu'il vous plaira ; fouillez son grenier, son étable ; quand la saison des chasses sera revenue, il aura retrouvé un bon fusil à deux coups et à piston, avec lequel il tuera, à lui tout seul, plus de gibier que tous les chasseurs parisiens réunis dans les plaines de la banlieue. Malheur aux lièvres et aux perdrix rouges du pays, réputées les meilleures de France !

On connaît déjà l'amour inné du Vendéen pour le sol natal. A ses yeux, dans son cœur, la famille avant l'état, la ferme avant la patrie. On compte les exemples de fils de fermiers *partis pour l'armée* depuis 1814. Le royalisme ne les a jamais menés jusque-là. — Napoléon, qui était homme à se faire rembourser les frais et intérêts des éloges qu'il donnait au courage, après avoir appelé la lutte vendéenne une lutte de géants, persistait si bien à considérer les Vendéens comme ses meilleurs soldats, *une fois leur clocher perdu de vue,* qu'il fit fusiller, aux portes de Beaupréau, au sein même de la Vendée, neuf malheureux déserteurs de dix-neuf ans. Il fallait un exemple !... La politique a beaucoup multiplié ces mots formidables qui emportent de terribles nécessités.

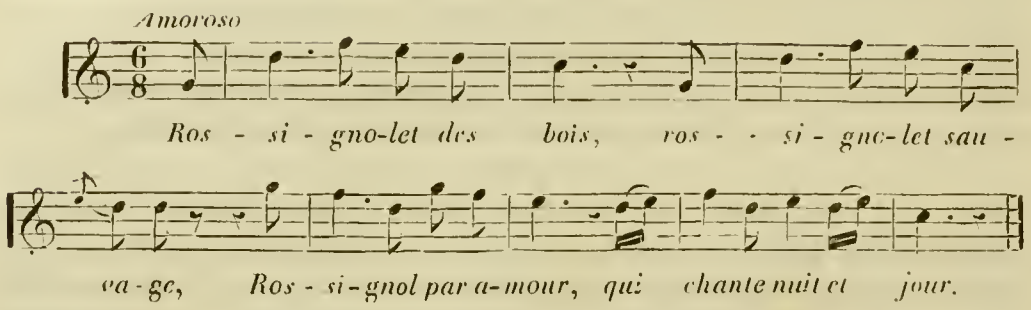
Lorsque l'époque de la conscription approche, le Vendéen met à la bourse ; tous les conscrits du pays se cotisent, forment un fonds proportionnel au nombre des hommes exigés par le recrutement. Quand le fonds est fait, et les numéros malheureux connus, on partage l'argent entre les conscrits tombés au sort ; et, avec cet argent-là, ils se rachètent.

Libre enfin, maître de son avenir, le Vendéen se marie. Le petit vin coule à flots le jour de ses noces ; car, dans tous les pays du monde, *il ne faut aux gens qu'une petite raison d'être contents pour les obliger à bien boire.* L'on boit donc un peu avant la messe, beaucoup après la messe... et les jours suivants. Que voulez-vous ? les braves gens ne mangent de la viande que dans ces rares occasions-là ; il faut stimuler chaudement son estomac pour cette rude mastication accidentelle ; un peu d'aide fait si grand bien !

— Mais quels cris aigus retentissent ? ô mon Dieu ! est-ce qu'on va se battre ? est-ce qu'on se bat ? voilà des coups de pistolet. N'ayez pas peur, les paysans s'amusent : *hou! hou! hou!* c'est, à la vérité, le cri de joie et le cri du combat ; mais, en ce moment, les pistolets ne sont chargés qu'à poudre, et l'on tire sous la table. — C'est l'usage.

Pourtant, voici que toutes les jeunes filles quittent la table et se rassemblent autour de la mariée. Nous sommes au dessert : tout à coup le bruit s'apaise ; une voix

fraîche s'élève et chante des couplets plus vieux que l'âge réuni de tous les convives.



Il dit dedans son chant,
Dans son joli langage !
Filles, mariez-vous,
Le mariage est doux.

Il est tendre et mélancolique, cet air ; il exprime avec naïveté ce qu'on peut trouver de bonheur tranquille et d'existence sérieuse dans le mariage.

Il y en a de bein doux,
Il y en a de bein rudes ;
Il y en a de bein doux,
Je crois que c'est pour vous.

Je crois ! combien elle est grave cette réserve de la chanson, je crois ! et c'est dans un jour d'enivrement que l'on n'ose pas s'engager davantage ! Attendez, la chanson n'a pas tout dit.

. . . . . .
Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée ;
Vous gard'rez la maison,
A bercer le poupon.

. . . . . .
Adieu châteaux brillants,
La liberté des filles ;
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler.

A cet adieu si simple et si touchant, la tradition et la nature veulent que la mariée verse quelques larmes... derniers pleurs de la jeune fille, que l'époux est appelé à rendre moins tristes...

. . . . . .
Monsieur le marié,
La mariée s'afflige;
Pour la reconsoler,
Il faudrait l'embrasser.

Et il l'embrasse. A la bonne heure!

Chaque invité fait ensuite un présent aux époux : celui-ci donne une soupière, celui-là un saladier, qui des cuillers d'étain, qui des tasses; les moins ingénieux donnent de l'argent. Du reste, les invités soupent toujours, et pour rester dans le vrai rigoureux, nous aurions dû ne les faire chanter qu'à ce moment-là.

La femme du Vendéen est presque toujours l'aînée de son mari; la fiancée se montre *très-regardante* à la jeunesse de son futur : c'est la coutume des autres pays renversée.

Le Vendéen aime la danse, et, chose rare dans tous les départements, il danse en mesure. Les noces durent tant qu'il y a du vin à boire et des chanterelles; celui qui tire la dernière goutte de la dernière barrique attache le fausset à son chapeau : c'est le signal du départ. Alors les invités qui sont en état de se porter eux-mêmes portent les barriques en triomphe, et la fête est terminée. N'allez pas croire que les vivants seuls aient été appelés à y prendre part; non, chez un peuple religieux, toute joie est voisine de la reconnaissance. Le lendemain de la cérémonie, les invités, les mêmes qui la veille s'étaient divertis de si bon cœur, se sont rendus à l'église, et ont pieusement assisté à la messe que les mariés faisaient célébrer pour les parents morts du parrain et de la marraine.

En Vendée, tout homme est *un parrain*, toute femme *une marraine*.

On a eu tort de donner comme un des signes particuliers aux Vendéens cette ironie, cette *gouaille* dont ils ont l'habitude et même la prétention : c'est là un trait du caractère de tous les paysans possibles. La bonhomie affectée, l'horreur naturelle des réponses positives, ne forment pas non plus leur apanage exclusif : il ne faut pas confondre ce qui est de la position sociale et du cœur humain avec ce qui tient à la localité, au sol. Mais une des qualités éminemment caractéristiques de l'habitant de la Vendée, c'est la bonne foi dans les relations de voisinage et de commerce. Il fait les marchés de vive voix, livre ses denrées de confiance, et convient avec l'acheteur, sans témoins, que le paiement aura lieu tel jour, à telle foire, souvent très-éloignée. Les contrats répugnent à ses instincts honnêtes; il y a des métairies qui restent affermées sans bail depuis quarante ans. Le Vendéen ne croit pas à la fraude : elle serait une innovation. Heureux pays où la probité fait partie des préjugés et de la routine!

Le Vendéen pratique l'hospitalité avec la grandeur et la simplicité des anciens temps : le toit, le pain, l'eau; il y ajoute la fraternité.

La Vendée a eu son âge héroïque, comme la féodalité, comme la royauté elle-même. Le temps du courage, du désintéressement, des vertus ne finira pas; celui des *vivat quand même* est passé : une ère de transition a commencé pour ce pays.

La Vendée des genêts, la Vendée impénétrable, la Vendée pittoresque, fait place tous les jours à la Vendée des routes stratégiques et des défrichements. Le paysan commence à acheter des terres, des fermes; le cultivateur tend à remplacer le métayer. Le petit propriétaire s'élève sur de grands débris. Les routes stratégiques coupent en deux bien des héritages : est-ce donc la peine de détruire la physionomie historique d'un pays pour l'avantage de lier un point militaire à des localités importantes? Les routes sont, dites-vous, des injures et des menaces indirectes aux habitants. Mais nous vous prions de considérer que les charrettes de grains, de fumier, d'engrais, roulent parfaitement sur les chemins ouverts aux canons, aux caissons, aux obusiers; vous remarquerez aussi que les bœufs, les moutons, les chevaux, peuvent fouler sans façon le sol empierré pour le passage des bataillons, des régiments et des états-majors; vous n'oublierez pas enfin que la Vendée, dans son territoire de huit cents lieues empruntées à quatre départements, *Maine-et-Loire, Loire-Inférieure, Deux-Sèvres* et *Vendée*, n'a pas de rivière navigable. Vous conviendrez qu'elle peut être habile, mais qu'elle n'est pas exclusivement malveillante, l'administration qui depuis huit ans a dépensé plusieurs millions à faire exécuter trois cent soixante-cinq lieues de communications nouvelles. Après cela, si vous craignez qu'il ne reste bientôt plus rien de la Vendée primitive, rassurez-vous : il en restera toujours une haute leçon politique et de grands souvenirs. On se rappellera surtout que les troupes de la République, en combattant à outrance les bandes vendéennes, exterminaient des hommes dont le cœur était un véritable foyer d'honneur et d'indépendance.

Ce qui frappe, en effet, à chaque pas que l'on fait dans ce pays, c'est l'attitude pleine de réserve et de dignité que garde en toute circonstance le Vendéen. Il se met à genoux, mais à l'église; il se prosterne, mais devant Dieu. Dans les rapports d'homme à homme, ce qu'il estime et ce qu'il veut qu'on pratique, c'est l'humilité. *Je n'ai jamais pu le saluer le premier :* le Vendéen dit en ce peu de mots tout le bien qu'on peut penser d'un homme. Oui, le plus bel éloge qu'il sache faire d'un individu, c'est d'affirmer qu'il est humble. On se sert ailleurs d'un terme un peu moins heureux pour exprimer la même idée, et l'on dit *populaire. Humble :* ce mot contient toute une révélation du caractère, du type vendéen, et l'éclaire du jour le plus pur. Le Vendéen rapporte tout au christianisme : la vie, la mort, la pauvreté, la fortune, l'obscurité, la gloire. Le christianisme reliait le Bas-Poitou au monde à l'époque *où messieurs les intendants du royaume regardaient cette contrée comme à demi barbare, et n'étant susceptible d'aucune amélioration.* Cathelineau, Stofflet, devaient prouver bientôt que les Vendéens, eux aussi, appartenaient au fond à cette démocratie prête à tous les dévouements, égale par le cœur à l'aristocratie qui donnait les de Bonchamp, les Charrette, les Marigny, les de Lescure, les Sapinaud, les d'Elbée; et tous ces beaux noms réunis devaient enfin concourir ensemble à prouver quelle est, même dans le feu et dans le sang de la guerre civile, la nation jeune, loyale et forte, entre toutes, celle qui peut opposer à un Henri de Larochejaquelein Marceau!

P. Bernard.

LE BRESSAN.

S'IL advient par hasard, ô lecteur, que vous trouviez sur votre chemin le bienheureux mortel de qui nous allons crayonner l'esquisse, ne craignez point, jusqu'à preuve du contraire, de soupçonner qu'il a vu le jour dans les plaines marécageuses de la Bresse, au pied des vignobles du Revermont, ou bien au nord du Rhône, à l'endroit où, descendu des montagnes, ce fleuve se calme un instant en côtoyant le plus assoupi des quatre-vingt-six départements du royaume de France.

Pour peu que le sujet de l'étude que nous avons annoncée soit un Bressan véritable, vous aurez le loisir de le contempler à souhait; car il marchera d'un pas lent, égal, et il ne vous échappera jamais par un détour imprévu : le Bressan ne se ment qu'en ligne droite, à moins que ses pas n'aient un but, et ils n'en ont jamais ; il va pour aller, tant qu'il n'est pas las, et alors il revient sur lui-même jusqu'à son point de départ.

Le naturel de la basse Bresse est plutôt grand que petit, plutôt gras que maigre ; cependant son teint n'est pas haut en couleur; ses cheveux, d'un blond ferme, ou d'un châtain froid, retombent collés sur ses tempes, mieux lissés que ceux du Palémon antique, et ses yeux, d'un ton doux et changeant, sont aussi inertes que ceux d'un caïman du fleuve des Amazones. Le Bressan marche avec lenteur; ses deux

mains, dont l'une balance volontiers un bâton placé en équilibre, se dandinent à l'extrémité de deux bras qui semblent dénués du ressort. Son corps se prélasse dans des vêtements d'une ampleur généreuse, et, à chaque pas qu'il fait, les ondulations de l'étoffe indiquent celles des reins de notre héros, lesquels se cambrent avec la souplesse de la nonchalance la plus complète. On devine, en outre, que les jambes sont molles, et l'on croirait, surtout en le voyant dans la campagne, que le Bressan dort debout (faculté que les dimensions de son pied ne lui rendent pas difficile), si on ne l'entendait nasiller tout bas, sur un ton mineur, un air lent, éternel, monotone, vague et plaintif, comme une psalmodie qui sort goutte à goutte de la gueule d'un serpent de paroisse. Un habitant de Bagé chante ainsi douze heures la même complainte; il la commence avec l'aurore, à la création du monde, et il se couche après le soleil, avant d'arriver au déluge; car il est bon que l'on sache que les trois quarts de l'Ancien Testament, alignés en rapsodies, constituent le fond du répertoire de la muse bressanne.

En suivant quelques instants un homme qui réunit les caractères extérieurs énoncés plus haut, il sera facile de savoir au juste à quoi s'en tenir sur son origine. Qu'une voiture se précipite à sa rencontre, il se dérangera le moins possible, et calculera à six lignes près l'espace qu'on doit ménager; que tout à coup, dans le voisinage, une cause inconnue attire l'attention de la foule, lui seul poursuivra son sillon, sans daigner détourner la tête. Le Bressan marche d'ordinaire le front levé et l'œil dans les brouillards; aussi, comme cette attitude offre son visage en plein aux rayons du soleil, il rabat sur ses sourcils le bord antérieur de son chapeau. Quand sa coiffure se trouve ainsi en équilibre, il a soin de tenir croisées sur le croupion ses deux mains, qui portent, en manière d'épée à la Louis XV, une lourde canne à demi enfoncée dans une basque d'habit. S'il vient à passer, auprès de ce personnage fortement soupçonné d'origine bressanne, un Savoyard orné d'une de ces marmottes qu'on étrangle sous prétexte de les faire danser, et que notre héros, au lieu de jeter à ce mendiant des sourires dédaigneux ou des mots d'ironie, lui jette un sou, abandonnez le sujet, ce n'est point un Bressan. Le Savoyard est méprisé jusqu'à l'antipathie sur les bords de l'Ain. Pour peu que la mauvaise humeur vous pousse à chercher des querelles, adressez-vous à un Bressan de la plaine, il soutiendra vos invectives avec une longanimité incroyable, pourvu que vous n'attentiez pas à l'honneur des siens. Cependant ne levez pas sur lui la main, gardez-vous de le toucher, ou bien il poursuivra la rixe à outrance, jusqu'à l'entière défaite d'un des champions.

Lorsque le Bressan aperçoit quelque chose ou quelqu'un digne de remarque, il a du penchant à faire ses observations à haute voix, sans se soucier des voisins; les propos qu'il se tient à lui-même ont un tour spirituel, et la lenteur de son débit augmente l'originalité de sa parole. Peut-être verrez-vous ce personnage aux formes longues, à l'allure pesante, à la désinvolture paresseuse, s'approcher lentement du bord de la Seine, s'y asseoir, et ajuster au bout d'une perche une ligne avec un hameçon : en ce cas, je vous plains d'avoir si curieusement travaillé pour rester dans les ténèbres de l'inconnue. Le Bressan, ce type exact de l'oisiveté, de

l'inaction, de la froideur, ne sert presque jamais de pendant à l'amorce d'un hameçon. O bizarrerie! le Bressan ne goûte point les douceurs de la pêche à la ligne. Ce fait exige un commentaire. Il faut pour se livrer à cet exercice, vous dirait-il, s'il daignait vous instruire, une âme ardente à poursuivre les chances de la fortune, une de ces volontés inflexibles qui se jouent de la petitesse ou de l'incertitude du but, et subissent avec courage la fatigue des moyens pour arriver à une fin problématique. Pour un Bressan, la pêche à la ligne est un de ces labeurs qui demandent un déploiement d'activité trop excessif pour qu'on les entreprenne, à moins d'un profit considérable. Le pêcheur de la Saône ou de l'Ain sait calculer, à un goujon près, le prix du travail; les lumières de sa nonchalance l'ont éclairé sur la vanité de la pêche à la ligne, et il abandonne cette erreur séduisante aux imaginations romanesques.

Tel est, ou à peu près, l'ensemble de la physionomie du Bressan. Plusieurs, sans doute, se récrieront et invoqueront contre nos assertions cent exemples divers. Soit; ces exemples nous seront précieux comme des exceptions dignes de confirmer la règle. Il est, nul n'en doute, des personnes vives, alertes, impétueuses dans ce pays, comme il en est partout; mais ce sont des étrangers mal greffés sur les vieilles races du pays, ou des individus dégénérés de l'antique et vénérable fainéantise de leurs aïeux.

De ces données, si elles sont exactes, on doit conclure (et ici les faits vont prouver les faits) que l'habitant de ces contrées a peu de penchant pour les progrès laborieux de l'industrie, pour les innovations du jour, pour les tortures inouïes au prix desquelles on cherche à s'enrichir en peu d'années. Jamais, en effet, l'homme de la Bresse ne saura faire du sucre avec de vieux linges, ni de la limonade avec de l'acide sulfurique, ni de la viande fraîche avec du chlore désinfectant, ni même du vin avec du bois d'Inde et de la litharge. Étranger à ces douceurs salubres de la science économique, il repousse avec insouciance tout ce qu'il ignore: on n'a pu jusqu'ici modifier la forme de ses charrues, ni rajeunir ses procédés de culture. Toute nouveauté lui semble impie, outrageante pour les traditions des anciens, et à toute proposition relative au perfectionnement (il n'admet même pas ce mot-là), il répond : « Nos pères ont fait ce que nous faisons. »

Cette obstination n'est pas dépourvue d'une philosophie assez majestueuse. Un peuple sobre en ses désirs, résigné, content de ce qu'il possède, exempt d'orgueil et d'avidité, donne un spectacle assez rare aujourd'hui pour qu'on y assiste avec intérêt. Sans doute l'excès de ces inclinations à la routine provient d'un défaut de jugement ou d'intelligence; cependant, à tout prendre, la Bresse est-elle plus pauvre, moins paisible, plus malheureuse surtout que les départements qui envoient les plus hautes colonnes de fumée noire et de vapeur blanche se perdre dans les nuages du ciel?

Mais, dira-t-on, la lenteur, l'indolence, n'est-elle pas le principe de cette modération philosophique? Sans doute. Ce peuple, dénué des aiguillons de la vanité et de l'ambition, comprend que le calme est une grande partie du bonheur. Loin de se forcer à sourire aux théories sur le charme du travail, inventées par l'oisiveté opulente à l'usage des esclaves exploités, ils se souviennent que la vie laborieuse a été imposée à l'homme en même temps que la mort, pour le punir d'avoir cherché la science.

Donc, la Bresse est une des contrées les plus arriérées du royaume; l'industrie

y est fort restreinte, et le commerce presque nul. Cependant, de la limite méridionale de ce département jusqu'aux faubourgs de Lyon, il n'y a qu'une lieue. Malgré cette nonchalance, le Bressan est fier, sa probité est réelle; il se contente de gagner de quoi vivre, mais il le gagne en conscience, et il ne souffrirait pas qu'un autre travaillât pour lui. Les devoirs de l'hospitalité lui sont chers, il est charitable, et l'on n'entend guère, dans ce pays indolent et silencieux de la Bresse, la voix insolente et dure d'un parvenu crier au pauvre qui demande : « Je ne donne pas aux fainéants. »

Nous avons sous les yeux une statistique en laquelle on affirme que le Bressan a l'imagination glaciale et rétive à la poésie. C'est une grande erreur. L'activité de l'imagination est, d'habitude, en raison inverse de celle du corps; en outre, il est sans exemple qu'une nation dont la civilisation est ancienne, et qui néanmoins répugne à subir le mouvement industriel et commercial, ne soit pas douée à un degré éminent de l'instinct poétique. Ici, comme partout, cette assertion se trouve bien appuyée : peu de provinces se plaisent davantage aux charmes de la poésie; les chansons y sont innombrables, les légendes multipliées, la chronique y abonde, et ces braves gens, dont la lenteur, dont la mollesse a son origine dans une disposition presque maladive à la rêverie, sont portés, par les influences fiévreuses qui règnent le long des marécages, au mélancolique et au merveilleux.

Pour éclaircir ces vérités, ainsi que les côtés obscurs du naturel bressan, il est bon de montrer préalablement les relations qui existent entre le caractère physique du sol et le caractère moral des hommes qui y respirent. Chaque effet, à l'aide de cette étude comparative, va rencontrer sa cause, et le Bressan, observé sur ses terres, s'expliquera de lui-même.

Cette province, ainsi que la Franche-Comté, se divise en deux parties bien distinctes. La région orientale est traversée du nord au sud par la chaîne du Jura, qui s'étend jusqu'au mont Credo, au pied duquel elle est coupée par le Rhône. Les montagnards de la Bresse diffèrent peu de ceux du comté de Bourgogne : leurs caractères sont analogues, et forment, avec celui des gens du plat pays, le contraste le plus saisissant; car les cimes âpres et sauvages du Bugey sont habitées par une race active, énergique et opiniâtre. Aux abords du pays de Gex, le Jura, qui, dès les environs de Saint-Claude, agrandissant la sombre majesté de sa physionomie, s'est dépouillé de toute parure, et a jeté dans le fond de ses dernières vallées les opales, les émaux et les rubis de ses dernières fleurs, le Jura passe de l'austère au terrible. Son front, sourcilleux naguère sous d'épaisses crinières de sapin, est devenu chauve; la terre est pauvre, nue, transpercée çà et là de roches énormes, sur lesquelles, parfois, le ciel avare étend une mince étoffe de racines et de mousses tondue à ras par les vents et la sécheresse. Ces haillons, d'un vert mourant, cachent la maigreur du sol, et font supposer que les pierres sont revêtues d'un embonpoint qui leur manque.

Quelques sapins se dressent encore sur ces plages, mais saccagés, décapités par la tempête, renversés en des postures impossibles et les bras convulsivement tordus.

Les toitures des chaumières sont basses et chétives; l'homme ne semble là qu'un accessoire de la création; on ne devine pas tout d'abord comment il peut vivre dans ces déserts, et l'on y cherche en vain les frais vallons et ces grandes forêts bibliques où les ramcaux des futaies entrelacés dessinent dans les airs des ogives pieuses. On assiste à ce grand mélodrame de la nature jusqu'à Collonge, jusqu'à Nantua (où l'on retrouve au bord du lac quelque peu de verte espérance), jusqu'à l'Abergement, le plus triste des séjours, jusque vers Seyssel, et enfin jusqu'auprès de Belley, qui se glorifie d'avoir été fondée par Créuse, première femme d'Énée.

Ces terres ne peuvent nourrir leurs enfants : c'est pourquoi, chaque automne, une partie de la population du Bugey s'achemine vers Nantua, d'où partent plusieurs bandes émigrantes, allant chercher dans le nord, dans l'Alsace, dans le Maine, des travaux qui les fassent vivre durant l'hiver. Leur industrie consiste à peigner le chanvre, et quand ils signent, dans leur lieu natal, un engagement, soit comme ouvriers, soit comme valets de ferme, ils se réservent d'ordinaire les mois d'émigration : c'est là ce qu'ils nomment *retenir son peigne*. Les départements comtois qui les ont vus s'éloigner les voient revenir vers la Noël; ils sont désignés, aux alentours de Poligny et de Lons-le-Saulnier, sous le titre de *pignards*, sobriquet que leur a valu leur profession, et que, dans certains endroits du Jura, on a étendu à tous les gens de la Bresse.

Avant de descendre dans les basses régions qui bordent le lit de la Saône, on franchit une série de collines assez hautes et couvertes de vignes. Le *Revermont* est un lieu de transition entre le Bugey et la Bresse proprement dite; c'est une sorte de première marche sur laquelle on pose le pied, avant de monter les trois degrés géants du Jura, cet immense piédestal des Alpes.

Loin de ces aspects surprenants, l'homme de la basse Bresse passe des jours monotones et paisibles parmi des landes plates, marécageuses, ou d'une fertilité sans charme, lesquelles vont s'amincissant jusqu'au près de Varambon et de Villars, où l'eau des étangs commence à surmonter le sol et à se mêler aux cultures. La plage s'incline en pente douce en s'approchant de la Saône, grande indolente, couchée dans un lit bien large, bien aplani, où elle se berce sans digue ni obstacle, où elle s'endort, oubliant presque de se traîner jusqu'à Lyon, où bondit le Rhône comme impatient de s'unir à elle.

La Bresse est un pays analogue à la Beauce, mais plus humecté, où le voyageur aperçoit, dès l'aube, le clocher au pied duquel il passera le soir. Néanmoins les rives de l'Ain ne sont point, comme le pays de Chartres, drapées, au temps de la moisson, dans un vaste manteau d'or que le soleil couchant vermillonne, et que les vents font ondoyer. Les cultures bressannes sont tristes à l'œil : des champs de maïs, des champs de sarrasin, qui s'agitent en variant du gris pâle au vert anglais, puis des flaques d'eau terne encadrées par des rivages d'argile... Le terrain est si également bas, qu'au moyen de certains ruisseaux on transporte les étangs d'une terre à l'autre. Tel champ d'orge, que vous avez vu en pleine culture l'an passé, est devenu, grâce au jeu de quelques barrages, un étang que l'on empoissonne, et qui, après trois hivers, donnera, au lieu d'une récolte de céréales, une récolte énorme de poissons,

après laquelle la terre va remplacer les eaux, et de blonds épis s'élèveront de nouveau là où nageaient les carpes argentées.

Dès que tombent les premières pluies de l'automne, l'eau, retenue sur un sol marneux, emplit les fossés, les chemins creux, les fondrières, les sillons ; puis monte, monte, baigne le pied des huttes, envahit les celliers, déborde les citernes, et tout à coup un village isolé reflète ses toitures dans un grand lac, au milieu duquel on l'aperçoit comme une flottille en panne sur une mer morte.

Pendant ces déluges, les villageois, parqués dans leurs maisons, sont forcés de s'abstenir de toute activité. Adieu les voyages et le trafic avec les cités du voisinage : il faut prendre le temps en patience, se faire de l'insouciance une vertu, de la paresse une nécessité, de la résignation une habitude. Voilà donc le Bressan contraint d'adopter une vie casanière, oisive, contraint d'abdiquer toute curiosité, toute ambition dont l'objet est prochain; or, cette nécessité réagit, nous le croyons, sur l'ensemble de son naturel.

Dans certaines parties de la Bresse, ces inondations sont de longues durée, et les terres, désagrégées par les pluies, détrempées jusqu'à des profondeurs fort grandes, deviennent à demi liquides, et à l'arrivée du printemps, les oiseaux seuls ont la faculté de courir çà et là dans l'herbe rajeunie. Les chemins sont impraticables jusqu'à la Saint-Grégoire, les attelages courent le risque de s'enterrer dans les boues jusqu'aux oreilles, et d'être enfouis dans la vase comme le sire de Ravenswood le fut dans les sables.

Pendant la morte saison, l'atmosphère est chargée de brumes froides et malsaines, qui, s'appesantissant sur les hommes comme des chapes de plomb, les maintiennent dans un assoupissement pénible. Que les veillées sont longues pour ces pauvres gens, abattus par l'humidité continuelle qui les énerve et les amollit ! Ils se rapprochent alors, ils s'égayent autour du foyer, et pour accélérer la marche du temps, ils réveillent leurs vieilles légendes; les anciens racontent aux plus jeunes les poétiques histoires de leurs pères. Ainsi l'imagination s'agite en leurs corps engourdis jusqu'au retour des chaleurs.

Enfin, les jours ont crû, le soleil reparaît peu à peu blanc et voilé, dans un ciel marécageux comme les contrées qu'il éclaire; la Saône se replonge dans son lit, les ruisseaux s'amincissent, les prés s'étanchent, la surface des terres se sèche peu à peu, blanchit, et se couvre d'une croûte assez dure pour permettre aux volailles d'y piétiner en cherchant du grain. Bientôt l'été déchire les voiles du firmament, une lourde chaleur se répand dans la plaine, et le Bressan délivré reprend ses travaux champêtres. Mais les ardeurs de la saison balafrent l'argile desséchée, des crevasses profondes sillonnent les carapaces sous lesquelles a fermenté le limon; des exhalaisons fétides corrompent l'air et traînent leur poison en tous lieux. Dès le milieu de juillet, les maladies de langueur sont devenues épidémiques; des fièvres continues, le scorbut même, se déclarent, et le Bressan retombe épuisé sur son grabat. Si l'année est chaude, on voit des familles entières anéanties, et souvent ceux qui sortent vainqueurs de la lutte demeurent épuisés. L'automne est pour eux le meilleur temps : c'est alors qu'ils se rendent aux foires des villes voisines, où l'on s'étonne de leur

lenteur, de leur défaut d'activité et de la pesanteur de leur allure. C'est alors aussi que commencent les émigrations dont nous avons parlé.

Les influences de la fièvre exaltent en eux le penchant au merveilleux, aux terreurs superstitieuses, et nulle part les fées des bois, ou les fantômes des cimetières ne sont mieux accrédités.

Telles sont les causes matérielles qui expliquent les divers traits du caractère que nous avons assigné à l'homme de la Bresse et du pays de Dombes; nous venons de remonter du résultat à l'analyse, de la conséquence aux principes, et cette ébauche nous paraît mise à son point.

Avant que de signaler les coutumes particulières et les mœurs caractéristiques de ce pays, parcourons-en brièvement l'histoire, qui, dans le portrait des enfants de cette province, n'a qu'une valeur secondaire.

Autrefois, les fiefs dont la réunion constitue la Bresse se divisaient en trois petits états. Sans parler de l'époque où cette province romaine faisait partie de la Première-Lyonnaise, ni de celle où les Francs l'incorporaient au troisième royaume de Bourgogne, arrivons au huitième siècle, époque où les Sarrasins pénétrèrent en France. Ces hordes que Charles Martel repoussa du cœur du royaume laissèrent çà et là des traces de leur passage. Les Bressans affirment qu'ils possèdent une race de chevaux arabes dont telle est l'origine; ils regardent aussi certains villages, tels que Cuizery, comme des colonies mauresques. Les Chizerots, encore aujourd'hui, ne se marient pas hors de leur bourgade; leurs tailles, leurs visages ne sont pas tels que ceux de leurs compatriotes; ils sont d'humeur plus belliqueuse, plus austère, plus indépendante, et les gens du voisinage de Bagé-le-Châtel les traitent encore en étrangers. Les Chizerots ont gardé certains rites orientaux, et entre autres la coutume de se tourner toujours vers l'Orient pour faire leur prière.

Au treizième siècle, la Bresse passa des sires de Bagé à la maison de Savoie, dans l'apanage de laquelle elle fut maintenue, ainsi que le Bugey, jusqu'en 1601, qu'elle fut cédée à Henri IV lors du traité de Lyon. Mademoiselle de Montpensier transmit la principauté de Dombes, que la maison de Bourbon tenait des sires de Beaujeu, à M. de Lauzun, qui fut obligé de la céder au duc du Maine, pour obtenir son élargissement de Pignerol. Saint-Simon raconte à merveille les détails relatifs à cette négociation, dont fut chargée madame de Montespan. Quant au pays de Gex, après avoir successivement appartenu aux maisons de Joinville et de Savoie, aux états de Berne et de Genève, il suivit en 1601 le sort du reste de la province. C'est ainsi que cette contrée, si fort dévastée à la fin du quinzième siècle par nos armées d'Italie, conquise deux fois par François Ier et perdue sous Henri II, finit par être foncièrement acquise du temps du Béarnais, qui céda en échange le marquisat de Saluces. Malgré les modifications qu'apportent les siècles, le Bressan a gardé bien des analogies avec le Savoyard, pour qui il conserve un amer mépris.

Malgré tout ce qui précède, on ne sera pas surpris d'apprendre que le Bressan aime beaucoup son pays. Enraciné dans ses habitudes, il répugne à changer sa manière de vivre, et il est rare qu'il quitte son toit pour s'établir ailleurs. Plus d'un

paysan de ces contrées n'a dans sa vie franchi la limite du département que pour aller vendre à Lyon ou à Lons-le-Saulnier les poulardes qu'il a engraissées. On sait que ce département rivalise avec celui de la Sarthe pour l'éducation des volailles; tous les deux obtiennent des résultats brillants, avec cette différence que le chapon de Bresse, parvenu à son entier épanouissement, est plus dodu, plus rond, plus gras encore que celui du Mans; mais, en revanche, les jeunes élèves du Maine, avant l'âge où ils s'empâtent et où ils passent à une corpulence ridicule, ont la chair d'une finesse plus exquise. Ce sont des comestibles de race, en qui le mérite n'attend pas le nombre des mois, et on rencontre dans le Maine tel petit poulet sans conséquence, qui néanmoins peut rivaliser avec le gibier le plus délicat. Quand on trace la monographie d'une province, il ne faut oublier aucun de ceux qui l'habitent.

Les Bressans (ceux qui n'ont pas de plumes et de qui les ongles sont larges) ont de l'inclination pour les idées gracieuses, pour les objets qui plaisent. Enfants d'un pays maussade, plat, prosaïque, ils s'efforcent d'être plus arcadiens que leurs marécages. Le ciel les a gratifiés de femmes très-jolies pour la plupart; ces beautés frêles, délicatement modelées, et que l'air humide des étangs étiole un peu, font l'admiration des villes voisines, les jours de marché. Sur ce propos, il est à remarquer que le sexe, en général, est très-beau dans les endroits où les hommes ont les passions froides et le tempérament lymphatique. On dirait que le Créateur a daigné s'apercevoir que leur cœur, pour s'émouvoir, a besoin d'être excité par les attraits d'une forme plus séduisante. Voilà pourquoi sans doute les femmes sont si adorables en Angleterre, où elles sont fort mal adorées, en Allemagne même; et pourquoi les femmes des pays méridionaux sont plus rarement douées de ces charmes, dont elles n'ont pas besoin pour être aimées. Peu de provinces françaises possèdent des jeunes filles aussi bien costumées que le pays qui nous occupe. Rien de plus galant que leur corset lacé par devant comme celui de cette bergerette que Greuze a peinte au moment où elle vient de casser sa cruche; rien de plus harmonieux à l'œil que leur robe de drap bleu que recouvre jusqu'à mi-jambe une jupe ornée, sur toutes les contures, de galons de soie et de passementeries pailletées d'or ou d'argent. Leur tablier, plus court encore que la jupe, est d'une coupe élégante. Leurs bavolets, ainsi que la plupart de leurs ajustements, sont frangés de dentelles noires qui, se mêlant avec celles dont leur feutre de bergère est inondé, encadrent la tête dans la profondeur de leurs ombres, sur lesquelles les lignes pures de l'ovale ressortent avec fermeté, et d'où se détache dans toute sa fraîcheur leur figure douce et rêveuse.

Le vêtement des hommes est plus sérieux : ils couvrent leur veste en drap bleu d'une blaude noire. Leurs bas gris se perdent sous des hauts-de-chausses assez larges attachés avec des cordons en laine noire; souvent aussi ils portent des garandes en toile, et leurs cheveux lisses ruissellent sous les vastes bords d'un chapeau à trois cornes, dont l'aile rabattue garantit le derrière de la tête et le cou.

Telle est la tenue dans laquelle on les voit aux *vogues*, c'est ainsi qu'ils appellent ces fêtes rustiques désignées par les Bretons sous le titre d'assemblées. Leurs danses se nomment des *bourrées;* elles sont vives, étranges, d'un style tout méridional;

mais les Bressans dansent sur le talon et non pas sur la pointe des pieds; la cornemuse ou la vielle leur sert d'orchestre. Après la fête, il est rare qu'ils rentrent chez eux sans chanter tout le long du chemin; ce sont des mélodies lentes, monotones; psalmodiées dans un patois lourd, accentué, les désinences en *o* y dominent. La nuit, on entend leurs chansons se traîner dans les airs, et l'on ne croirait pas, à en juger d'après l'effet harmonique, qu'elles roulent sur des sujets gracieux. Une des plus usitées est celle des *Fiancés du mois de mai;* elle commence ainsi :

Vekia veni lo zouli ma;
L'aluetta planta lo ma;
Vekia veni lo zouli ma,
L'aluetta lo plinta :
Lo polé prin sa voleia
El la voleia sinta... etc[1]...

Cette ballade, dans les autres couplets, énumère les phénomènes printaniers, et en conclut qu'il faut marier les filles. Ils ont aussi, outre cette chanson et la complainte éternelle sur la création du monde, certains airs d'une poésie tout italienne, et dont la facture est fort jolie :

Vo disioz bargerette
Qu'aimour ot in offan,
Qu'aivo enn' sinsonnelle
Vo l'aimus'ro in an.
To çouqui n a que bosse,
Vo n'l'aimus'ro po tant,
Vo lo voites que tosse,
Demain i sero grant[2]...

On partage dans la Bresse toutes les superstitions de la Franche-Comté et de la Lorraine relativement aux fées et aux autres esprits des bois ou des eaux. Les gens du Bugey, du pays de Dombes, dans lequel on trouve plus d'un monument de l'époque romaine, ont conservé depuis le paganisme la coutume de mettre une pièce de monnaie dans la bouche des morts avant de les ensevelir.

On marie les Bressannes fort jeunes, et la manière dont se font les alliances contient certaines particularités qui dépeignent le caractère des gens de cette province. Quand un père juge à propos d'établir sa *gachenotte*, il en fait part aux garçons du pays. Dès lors, l'enfant, élevée jusque-là dans la réserve la plus absolue, devient libre. Les prétendants accourent, elle les reçoit seule, personne ne la surveille; peu importe qu'elle soit muguetée, cajolée, circonvenue : elle a acquis le droit d'être courtisée, et la coquetterie la plus complète est pour elle un devoir. Bien mieux, son honneur est engagé dans cette lutte; mieux elle saura dissimuler son penchant véritable, plus elle aura l'art de distribuer les sourires et les minauderies avec impartialité, plus elle retiendra d'esclaves autour d'elle, plus aussi son mérite paraîtra grand. Chacun bientôt se passionne; l'espérance, la crainte piquent les cœurs, la maison est obsédée de galants, jusqu'à la veille de Noël, où la jeune fille, en déclarant son choix, fait un heureux plein de gloire et cent infortunés.

Il faut, à coup sûr, pour admettre un tel usage, de bonnes gens, d'une humeur facile, d'un cœur accommodant, et de qui les passions soient d'un calme admirable.

[1] Voici venir le joli mois; — L'alouette plante le mai; — Voici venir le joli mois, — L'alouette le plante; — Le coq a pris sa volée — Et la volaille chante.....

[2] Vous disiez, bergerette, — Qu'amour est un enfant, — Qu'avec une chansonnette — Vous l'amuseriez un an. — Ceci n'est que sornette, — Vous ne l'amuserez pas tant, — Vous le voyez qui tette, — Demain il sera grand...

Partout ailleurs, mille incidents terribles eussent bien vite condamné et aboli la coutume. Mais les Bressans sont des Anglais pour la galanterie. Ils se consolent aussi vite de la perte d'un cœur que de celle de leurs femmes dont ils arrosent les funérailles, non pas avec des larmes, mais avec un bon petit vin funéraire, qui se récolte tout exprès sur les coteaux du Mâconnais. Ce n'est pas que le Bressan soit plus dur qu'un autre, mais sa parfaite insouciance, son goût pour le repos le préservent des émotions inutiles : or elles le sont toutes. Les femmes, au surplus, sont loin de se plaindre d'une indolence qui les laisse maîtresses au logis, et leur permet de tout gouverner à leur guise. Rien n'en va plus mal, disent-elles. Pourvu que les hommes voient chaque chose à sa place accoutumée, pourvu qu'ils trouvent de quoi manger à leurs heures et du feu quand ils rentrent au logis, peu leur importe le reste. Les servir est facile ; ils sont en tout d'une régularité prodigieuse, et l'exactitude est la première de leurs vertus. La condition des jeunes filles, despotiquement gouvernées par les matrones, est assez insupportable ; l'âge même ne les affranchirait pas de cette tutelle, si la coutume ne leur tendait sa protection d'une façon assez burlesque.

Une fille qui n'est pas mariée à vingt ans est vieille, et comme le célibat n'est pas en honneur dans le département de l'Ain, cette vierge délaissée est bientôt atteinte du ridicule qui suit celles qui appellent les maris dans le désert. Quand elle atteint vingt-cinq ans, voici comment elle met sa vanité à l'aise, en prescrivant les quolibets qui troublent sa solitude, et comment elle conquiert sa liberté.

Un beau jour elle se rend chez ses voisins et les invite à assister à ses noces. Un banquet se prépare, et l'heure de la fête ayant sonné, notre épousée donne la main au compère qu'elle a choisi pour l'assister en cette affaire. Puis elle se rend à l'église, suivie d'un nombreux cortége et en blanche toilette de mariée, la fleur d'oranger sur le front et un bouquet de myrte fleuri à la ceinture. Après la messe, la belle fait vœu de n'avoir jamais d'autre époux que celui qu'elle vient d'accepter fictivement, et après l'avoir entendue renoncer ainsi au mariage, les témoins la suivent au banquet dont elle fait les honneurs avec son *marieur*. Le soir venu, ils sont conduits en grande pompe à la chambre nuptiale, où cet époux d'un jour arrache à la fiancée son bouquet de myrte, et le jette sur l'oreiller ; après quoi il se retire avec les assistants et va se coucher chez lui.

A dater de cette journée, la jeune fille est mise au rang des femmes, elle commande aux valets, se gouverne à sa guise, et remplace par certaines tresses de toile, exclusivement réservées à la femme mariée, le ruban noir attaché à son chapeau de feutre. Sa condition devient analogue à celle des veuves.

Le Bressan est un type d'une simplicité parfaite. Il se montre aujourd'hui tel qu'il était il y a soixante ans, parce que son caractère manque de liant et son esprit de curiosité. Il ne désire pas plus être informé de ce qui se passe dans le monde, qu'il ne souhaite de connaître le Mont-Blanc et la chaîne des Alpes, dont les masses floconneuses, qu'il aperçoit du fond de ses marécages, surgissent à l'horizon, telles que de gros nuages tout blancs de lumière.

FRANCIS WEY

LE BERRUYER.

Une forêt sépare le Berry de la Sologne, de même qu'un rideau de *manœuvre* sépare deux décorations. Au lever de la forêt, il y a changement à vue entre les deux provinces : on passe de la misère de l'une à l'opulence de l'autre tout à coup, miraculeusement. On dirait que le sifflet du machiniste a fait succéder là, comme au théâtre, le paradis à l'enfer. L'œil, en peine au milieu des solitudes infinies de la Sologne, se délecte aussitôt devant les horizons variés du Berry. Plus de ces plaines grises et nues qui ne portent que le deuil de leur pauvreté, mais un riche paysage entrecoupé de champs, de rivières et de bois, étalant çà et là des blés, des vignes, des fruits, et, à travers cette splendide végétation, un bétail renommé par sa laine et ses gigots. Les hommes et les maisons se retrouvent sur cette terre. Les chênes, à la cime pommée, les peupliers, pyramides de feuilles, les bouleaux, dont les branches flottent comme des panaches, et mille autres arbres, différents de forme et de couleur, mariant leurs touffes aux flèches des vieux châteaux, aux clochers des vieilles églises et aux fourneaux des nouvelles fabriques, escaladent les collines comme s'ils voulaient monter au ciel, et, la tête dans les nues, projettent leur ombre au fond de la vallée, jusque sur les eaux du Cher qui

leur baigne les pieds. A l'aspect de ces massifs verts où le chêne domine, on sent qu'on est dans le pays des druides. A travers les troncs séculaires qui s'élèvent comme les colonnes d'un temple, on croit voir encore les prêtres d'Hermès qui viennent, la faucille d'or à la main, cueillir le gui sacré et préparer les sacrifices humains. Oui, c'est bien là le sol antique de notre mère patrie, fertile en arbres et en héros, le sein de cette vieille Gaule, si difficile aux Romains par ses hommes et ses bois, le milieu de la France, dont la borne centrale est placée près de Bourges, la capitale du Berry.

Bourges, cité sainte de nos aïeux, ventre fécond jadis d'où sortirent les bataillons de Brennus, centre inexpugnable qui fut trois fois le palladium de notre nationalité, qui fut la Gaule contre Rome, la France contre l'Anglais, le dernier camp de l'Empire contre l'Europe; Bourges, qui opposa Vercingetorix à César, Charles VII à Talbot, l'armée de la Loire aux alliés, Bourges semble enfin, après des phases si laborieuses et des destinées si remplies, en avoir assez fait, et se reposer jusqu'à la mort dans la gloire de son passé. Belliqueuse pendant sa jeunesse, riche et savante dans sa virilité, cette ville, après avoir produit à différentes époques Brennus, Jacques Cœur et Bourdaloue, c'est-à-dire la guerre, le commerce et l'éloquence, cette vieille ville agonise aujourd'hui. Les corbeaux l'ont envahie... Quand les cloches sonnent dans les tours de sa magnifique cathédrale, elles remuent plus d'oiseaux de proie en haut, que de chrétiens en bas. Ses rues sont désertes, l'herbe pousse entre ses monuments comme entre des tombes. On a beau, pour la vivifier, y établir des garnisons et des écoles : c'est une vie factice, et qui ne lui est point inhérente; c'est comme un autre sang que la transfusion met en vain dans d'autres artères. Cette ville n'existe déjà plus que pour l'artiste et l'historien. Oui, c'est une ville d'autrefois, moitié féodale, moitié religieuse, en proie aux restes de la noblesse et du clergé, enclavée au milieu des terres, sans commerce, sans industrie, sans débouchés, sans voies de communication directe avec la vie et le mouvement de la civilisation moderne, aussi éloignée de Paris que le ventre l'est du cœur. Ses habitants, paresseux comme des boyaux, s'engraissent à ne rien faire, étrangers à l'activité des autres parties du corps social qui s'agite et travaille en tout sens pour son développement et son amélioration. Le Berruyer de Bourges, l'habitant de la capitale du Berry, est un individu inerte, homme-marmotte, à sang froid, de mœurs douces, ennemi des voyages, des entreprises, des révolutions, bref, de toute innovation quelle qu'elle soit, casanier, farouche et bénin comme les trois moutons qu'il a pris pour ses armes, et qui sont le véritable emblème de sa fortune, de son caractère et de son esprit. La bourgeoisie de ce pays, petite aristocratie de terre, de robe ou d'argent, se compose de rentiers indolents, indifférents, incapables du bien comme du mal, qui passent leur vie à digérer, à lire le journal, à donner quittance à leurs fermiers, à entasser leurs richesses dans des coffres-forts où elles moisissent, où, avec le temps, la monnaie devient numismatique, où les écus se changent en médailles, où l'or prend du vert-de-gris, jusqu'à ce qu'un héritier collatéral, né à Paris ou ailleurs, vienne les rendre à l'air, à la liberté, au roulement de la circulation. J'ai vu une succession d'un noble indigène de Bourges dans laquelle se trouvaient des bocaux pleins de pièces

qui s'étaient amassées, de père en fils, depuis la fin du XIVe siècle jusqu'au commencement du XIXe : il y avait des angelots dans le premier bocal, et des napoléons dans le dernier. Enfin, je ne saurais mieux peindre l'insouciance et la mansuétude du bourgeois du Berry qu'en disant que la révolution française, ce tremblement de terre universel, s'est à peine fait sentir à Bourges, que pas un château, pas une église, n'y ont été abattus, et qu'une seule tête y est tombée. Il n'y a eu là qu'un aristocrate de guillotiné pendant la terreur.

Après le bourgeois, il reste à montrer le paysan et l'ouvrier, et le Berruyer ou le Berrichon sera dit tout entier.

Le paysan est grand et fort, et la différence qui existe dans les deux pays de Berry et de Sologne existe aussi dans leurs habitants... Pour en avoir la preuve, il suffit de regarder, sur la route qui mène d'une province à l'autre, les deux cantonniers qui sont limitrophes. Tandis que le faible Sologuot lève une fois à peine son marteau à briser les cailloux, le Berruyer robuste l'agite dix fois dans le même espace de temps. Aussi, l'un se nourrit de blé noir, et l'autre mange du pain blanc.

Le paysan du Berry méprise son pauvre voisin, qui ne cultive que du sarrasin, comme l'auteur de tragédies peut mépriser un faiseur de vaudevilles. Il est vain de son froment; il en connaît le prix, il en exalte les qualités, il le met au-dessus même du grain de la Beauce, par l'abondance de la farine et la finesse de l'écorce. Il le vend au boisseau, qu'il n'appellera jamais hectolitre, malgré les lois et ordonnances, et qu'il mesure avec un rouleau de bois, rasant exactement tout ce qui en dépasse les bords. Que de précautions, que de soins, que de scrupule même dans les transactions dont le blé est l'objet! On voit bien que c'est la marchandise importante par excellence. D'abord, le paysan s'endimanche et se fait la barbe, se lave les mains, revêt ses plus beaux habits pour aller au marché. Soit qu'il achète, soit qu'il vende, il tâte, il pèse, il examine le grain ; il y met l'attention d'un artiste à son œuvre. C'est de l'amour, c'est de la religion... le blé lui coûte si cher ! Ce petit grain si minime, qu'il tient entre l'index et le pouce, lui résume tant de travaux et de plaisirs, lui représente tant de peine et de repos, tant de journées passées au soleil, à la pluie, au vent, à la gelée, tant de privations et de richesses, tant de souvenirs et d'espérances, les semailles et la moisson, son passé et son avenir, toute sa vie enfin! Et ce culte pour le blé, il l'a aussi pour le pain : il fait une croix à son pain avant de l'entamer; il ne le pose sur la table que d'une certaine façon; il n'en a jamais laissé perdre un morceau, et la mère a bien soin de dire aux enfants, quand elle leur en coupe : «Ne jetez pas le reste, ou le bon Dieu ne vous en donnera plus.» Et ce n'est pas seulement parce que l'homme mange à la sueur de son front, qu'il a tant de sollicitude envers le pain du bon Dieu. Cette vénération pour la nourriture première est un plus noble sentiment de reconnaissance et de prévoyance générale. Il comprend que c'est, en principe, chose sacrée à honorer, à épargner ; que dans les miettes mêmes d'un morceau de pain il y a une faim à apaiser, un pauvre à satisfaire ; que dans l'atome qui s'appelle un grain de blé il y a un épi, une gerbe ; qu'il y va pour tous, enfin, de l'abondance ou de la disette, de la vie ou de la mort.

Après son blé, ce que le paysan du Berry respecte le plus, c'est le mouton. Je ne sais pas trop s'il ne l'apprécie pas autant; mais, à coup sûr, il le préfère à tout le reste du monde, et il aimerait mieux voir un rhume à sa femme et à ses enfants qu'à ses moutons... Jamais vous ne feriez goûter de mouton à un paysan : il les vend, il les mène à la boucherie, mais il ne les tue ni ne les mange... Ce n'est pas qu'il soit pythagoricien, et qu'il vive seulement de fèves, en crainte de la métempsycose; car il mange du cochon, qu'il tue à Noël, et qu'il sale pour tout l'hiver; car il mange du bœuf et même du veau, à la rigueur. Mais le mouton lui est rigoureusement défendu par une sorte de loi d'intérêt que j'ai entendu formuler ainsi : C'est une petite bête si utile que le mouton ! En effet, c'est, après le froment, la plus grande ressource du paysan : le mouton lui donne la laine. C'est aussi pour lui l'occasion de sa plus grande liesse, le jour des *tontes*. Ce jour-là, le paysan traite le bourgeois, le fermier reçoit le maître dans sa maison, à sa table; il s'assied à l'aise côte à côte avec lui, il mange de la même galette, il boit du même vin : il jouit ainsi un moment, grâce aux moutons, de son droit perdu, de ce droit le plus cher à l'homme, le bon, le saint, le joyeux droit de l'égalité. Ce jour-là, il sent sa valeur. Fort du résultat de ses travaux, fier de montrer au maître les produits du cheptel, les richesses qu'il a créées seul, et qu'il va partager avec lui, il relève la tête, il ne balbutie plus comme hier, comme demain; car d'ordinaire le paysan sait mieux agir que parler. Ce jour-là enfin, il parle comme il agit, en homme.

Il n'y a que le jour des noces qui soit aussi magnifique que le jour des tontes, et encore!... Dans une carrière si laborieuse, et le plus souvent si pauvre, les fêtes personnelles se comptent, à savoir le baptême et le mariage, surtout le mariage. Pour le paysan, le mariage est encore le grand acte de la vie. Le paysan prend toujours la chose au sérieux, et s'unit à la fois d'intérêt et de cœur; il s'associe tant pour aimer que pour mieux porter le fardeau de l'existence. L'union fait la force, dit-on: les enfants, dit-on encore, sont la richesse du laboureur. Qu'il croie ou non aux proverbes, toujours est-il qu'il se marie pour s'entr'aider autant que pour satisfaire à la nature. Il fait de l'épouse sa domestique non moins que sa compagne; il fait de ses fils des serviteurs. Ainsi, la dot de la femme se prélève sur ses deux bras, sur son zèle à la maison, sur son exercice au dedans, pendant que le mari s'occupe au dehors et travaille aux champs. Ainsi les enfants s'acquittent envers les parents par le concours de leurs forces, à mesure qu'elles se développent, jusqu'à ce que l'âge les fasse eux-mêmes à leur tour chefs de famille ou soldats. Le mariage est donc une affaire qui se traite avec toute la solennité qu'exigent son importance et sa durée. Les plus grands frais du paysan sont pour la célébration de ses noces. Il dépense ses économies, s'il en a; il engage même ses espérances pour acheter son ménage, c'est-à-dire ses meubles et ses habits, pour acheter surtout l'anneau de la mariée, qui est presque toujours en argent, quelquefois en plomb, et pourtant plus solide encore que l'alliance d'or ou de diamant qui unit les riches.

Rien n'est gai comme la vue d'une noce de villageois du Berry. Les rubans, les bouquets, les costumes neufs, parent les époux et les convives, qui vont à l'église deux à deux, bras dessus, bras dessous, les hommes avec les femmes, la corne-

muse ou la vielle en tête, au milieu des coups de fusil, au son des cloches, entre une double haie de curieux, regardant, applaudissant, et criant *aux dragées*, comme autrefois la foule criait largesse aux rois. Le bonheur est aussi une royauté! Après la bénédiction nuptiale, au sortir de l'église, et en rentrant à la maison, l'épouse, dans plusieurs parties du Berry, trouve un balai jeté en travers du seuil : si elle passe par-dessus sans le relever, on en conclut qu'elle sera mauvaise ménagère; si elle ne passe qu'après l'avoir relevé, elle sera un modèle de toutes les vertus. Elles le relèvent toutes avant de passer!!! Vient ensuite un festin homérique qui dure un soleil, et qu'on n'interrompt que pour danser une danse de toutes jambes et de tout cœur, à laquelle le corps participe en entier des pieds à la tête, et qui continue la pleine nuit, après même que les époux sont allés se coucher.

Mais avant d'aller se mettre au lit avec sa femme, l'époux est soumis à son tour à une épreuve qui est moins naïve que l'expérience du balai : c'est l'expérience de la jambe. Il s'agit, pour le mari, de reconnaître sa femme par la jambe. Voici comment: Quand sonne l'heure du repos pour les époux, on fait ranger par terre toutes les femmes de la noce ensemble, et sur le dos; on les déchausse de leurs bas et de leurs souliers; on les cache toutes d'un drap, depuis la figure jusqu'aux mollets exclusivement, qui seuls restent à découvert. Dans ce pêle-mêle de jambes nues, le mari doit reconnaître sans se tromper celle de sa femme. S'il met la main dessus, il a le droit d'aller se coucher immédiatement; sinon, son bonheur est renvoyé à la nuit du lendemain. La morale de cet usage est qu'il faut connaître la jambe de sa femme avant de se marier. On compte sur la *clairvoyance* de l'amour, c'est sa *prévoyance* qui réussit.

Le paysan du Berry est chrétien, le dimanche surtout. Il admet tous les jours fériés, parce que ce sont aussi les jours de repos. Il a pour patronne spéciale sainte Solange, qui fait concurrence à sainte Geneviève, car elle gardait aussi les moutons. C'était une pieuse bergère des environs de Bourges, qui fut vierge et martyre jadis, et que les indigènes ne manquent pas d'honorer tous les ans, parce que sa fête, qui se célèbre en été, est une assemblée où ils vont se gaudir sous les *ramées*, acheter des bouquets artificiels qui contiennent des petits miroirs pour leurs maîtresses. Quelques-uns, plus croyants, y vont encore faire bénir des cornes de cerf, pour être heureux à la chasse, prendre des amulettes, pour se préserver eux et leurs troupeaux de la maladie et du tonnerre, accomplir un pèlerinage, pour redemander à la sainte la vue ou l'ouïe, une jambe ou un bras, quand, par malheur, ils les ont perdus. Mais c'est le petit nombre; car depuis longtemps il ne se fait plus d'autres miracles à cette fête que ceux qui, suivant la chanson, s'opèrent dans le bois, *où l'on va deux, d'où l'on revient trois.*

Le paysan du Berry serait incomplet si je passais sous silence le vigneron, villageois civilisé, citadin de faubourg, métis du paysan et du bourgeois, qui ne porte ni grand chapeau comme les gens de la campagne, ni chapeau rond comme les gens de la ville, mais le chapeau à cornes; qui ne porte ni l'habit à la française comme les uns, ni le frac comme les autres, mais une veste à la carmagnole; qui sait lire et écrire au besoin, qui comprend même la politique, au moins en ce qui touche spécialement ses intérêts. Les vignerons d'Issoudun se sont insurgés après

1830, à cause de l'impôt des droits réunis; ils ont battu les employés, brûlé les registres de l'administration. «A bas les commis, disaient-ils dans leur langage énergique, à bas les commis, on il n'y a rien de fait! » Pour eux, Charles X, Polignac, les ordonnances, la censure, le double vote, la tyrannie, en un mot, c'étaient les commis. Rude engeance, du reste, obstinée et dangereuse, parce qu'elle souffre, parce qu'elle est poussée à bout! Il a fallu que le général Petit tirât l'épée de Fontainebleau pour avoir raison de leurs serpes; il partit à la tête d'un régiment d'infanterie, de plusieurs légions de gardes nationaux, et *l'ordre régna dans les vignes d'Issoudun!*

Enfin, parmi les paysans du Berry, aux yeux noirs, aux cheveux bruns, il est une race d'hommes particulière qui contraste avec les autres par ses yeux bleus et ses cheveux blonds. On reconnaît de prime abord que ce n'est point une race aborigène, et que ces hommes au teint de lait ne sont pas du même sang que les naturels bistrés du pays. Leur couleur, leur taille, leur langage et leur nom, indiquent

cette différence. On les appelle *foratins*, c'est-à-dire étrangers; ils ont l'accent britannique, une stature rigide, des yeux bleus et la peau blanche; bref, ils sont les restes de l'invasion anglaise du temps d'Édouard. Depuis le XIVe siècle, ils se sont conservés pur-sang au milieu de la France, sans se mêler, sans s'altérer, sans rien perdre de leur physionomie originaire. Ils habitent la forêt de Saint-Martin, cultivent spécialement les arbres fruitiers, dont ils apportent la récolte en ville dans des paniers attachés sur le dos de leurs mulets. On distingue les foratins dans les marchés du Berry, absolument comme les juifs dans les marchés de l'Europe.

Après le paysan vient l'ouvrier, qui se divise en quatre espèces, suivant la nature même des richesses du pays : le cardeur, le fendeur, le marinier, et le forgeron. En effet, avec le blé et la vigne, qui se rapportent au paysan, le fer et l'eau, le bois et la laine, voilà tout le Berry! Ah! j'oublie la poterie et la porcelainerie, qui sont aussi des spécialités de cette province; et puisque j'y suis, je vais commencer par ceux qui les représentent.

Le potier et le porcelainier sont frères, mais frères comme le manant l'était d'un noble. Il y a entre eux autant de distance qu'entre l'argile et l'émail, entre un pot de chambre et une tasse. Ils ne se rapprochent et ne se nivellent que par une soif égale, une soif insatiable, indicible, une soif dont un Polonais même n'a jamais donné d'exemple, et qu'explique assez l'exercice de leur métier. Du matin au soir ils respirent la poussière; ils travaillent la terre, qui se durcit à la chaleur de leurs mains, et s'envole en poudre sous leur outil, les prend à la gorge, les altère, les dessèche, et les oblige à s'humecter de temps en temps pour vivre; de façon que l'hygiène les rend ivrognes tout d'abord pour commencer, et qu'à la fin, à force de boire, ils ne peuvent plus même s'enivrer, comme Mithridate ne pouvait plus s'empoisonner. D'ailleurs, bons compagnons, ardents convives, travaillant une semaine et ripaillant l'autre, vivant au jour le jour, presque artistes, et, à coup sûr, les plus amusants et les plus spirituels des ouvriers. Ils habitent le département du Cher.

Les cardeurs, au contraire, qui travaillent la laine à Châteauroux, dans le département de l'Indre, et tous les employés aux manufactures de draps, sont lourds, huileux, et mats comme la matière qu'ils exploitent. La misère les obsède là comme à Lyon... Laine ou soie, en tout, le métier de canut n'est pas bon. Ceux de Châteauroux produisent du drap, et ne sont pas vêtus. Leur main-d'œuvre, qui suffit à peine à les faire vivre, habille toute l'armée de ces pantalons garance qui font la fortune du fabricant.

Les fendeurs, autre misère! Ces malheureux vivent au fond des forêts, abattent et équarrissent les arbres à grands coups de cognée, scient et fendent les branches et les troncs, préparent, exposés à toutes les intempéries de l'air, le bois à brûler, le bois à construire, la bûche qui nous réchauffera, le toit qui nous couvrira, et, pour tant de fatigue et d'efforts, mangent un oignon par jour avec trois livres de pain, boivent de l'eau croupie, qu'ils puisent dans le creux du chemin, dorment sous une hutte, qu'ils appellent une *loge*, et qui est faite de perches, de genêts et de gazon. C'est de la civilisation d'Amérique.

Le reste des ouvriers du Berry n'a aucun caractère propre, et ressemble à tous les

autres artisans de France, par la misère et l'habitude de boire et de fumer. Oui, le tabac, cet opium du pauvre, endort leur peine, comme le vin enivre leur loisir. Le vin et le tabac sont leurs deux grands excès, leurs deux grandes débauches, qu'on leur reproche sans cesse, sans songer aux maux dont ils sont le remède, sans songer surtout que les ouvriers ne boivent tant à la fois que parce qu'ils boivent peu souvent, sans songer que ceux qui blâment le plus leur intempérance, à bien compter, consomment autant qu'eux, prenant tous les jours, à petits coups, ce que les autres absorbent à grands verres, le dimanche seulement. Mais, parmi ces habitudes générales, il y a cependant deux traits de mœurs qui sont particuliers aux ouvriers du Berry. Par exemple, ils ont fait du 1er mai un jour d'honneur ou de honte, de récompense ou de punition : d'honneur et de récompense pour les jeunes filles qui sont restées vertueuses, de honte et de punition pour celles qui ne le sont pas. Ainsi, le premier jour du mois printanier, ils plantent dès l'aurore, avec une sérénade, un arbre fleuri qui s'appelle un *mai*, et qui porte une récolte de gâteaux et de rubans, devant la maison des demoiselles qui ont gardé leur virginité; et en même temps, ils mettent, avec un charivari infernal, une carcasse de cheval à la porte de celles qui ont cessé d'être filles avant d'être femmes. Tel est l'un des deux usages remarquables chez les artisans berruyers. Le second, moins original peut-être, mais aussi expressif, consiste à prendre le mari qui s'est laissé battre par sa femme, à l'enfourcher sur un âne, la tête de l'homme tournée vers la queue de l'animal, et à le promener de cette manière aux quatre coins de la ville, au son des cors, des cornets, et de tous les instruments cornus et pointus qu'on peut imaginer.

J'arrive aux deux dernières espèces, les plus remarquables et les plus caractéristiques du type, le marinier et le forgeron.

Le marinier du Berry a été à Nantes; il a vu la mer; il a descendu la Loire jusqu'à son embouchure. C'est un voyageur, c'est-à-dire un aventurier et un savant, un *déluré*, en un mot, suivant l'expression locale, qui signifie un homme résolu et instruit. Il a donc vu du pays, le pays bas, comme on appelle en Berry la Touraine et la Bretagne; il a vu du pays, dis-je : il a donc le double avantage qu'on acquiert à se déplacer, le double avantage d'apprendre et de s'aguerrir. Aussi, n'y a-t-il pas à lui faire peur, et rien à lui faire croire. Voilà ce qui explique sa supériorité sur le reste des habitants, qui l'écoutent et le craignent comme un oracle. Il est robuste et leste, aisé dans ses mœurs, dans ses gestes, dans ses vêtements. Il porte d'ordinaire une blouse très-courte, un pantalon très-large, de petits souliers à boucles, de grands pendants d'oreilles enrichis d'ancres et de câbles d'or, sous un chapeau ciré. Il est, du reste, querelleur, buveur et fumeur, et même superstitieux comme un véritable marin de la mer. Vous en aurez la preuve dans l'anecdote qui suit :

Le Cher, la rivière sur laquelle il navigue, et près de laquelle il demeure, a le naturel capricieux et perfide de la femme : tantôt il est calme, et doux, et limpide, comme une jeune nonne; tantôt il s'emporte, bondit et roule comme une bacchante, le tout sans rime ni raison, au moment où l'on s'y attend le moins. C'est la rivière la moins régulière du monde dans son cours et dans ses crues : aujourd'hui ruisseau, demain torrent; aujourd'hui facile à une coquille de noix, demain impraticable aux

plus gros bateaux. Elle grossit en une nuit ; que dis-je ? en une heure, à vue d'œil, par boutade, et elle arrache, et elle entraîne dans ses flots les barques amarrées, les ponts de pierre avec les passants, des quartiers de terre avec leurs arbres et leurs animaux. On a vu, dans une de ces crues, deux loups voguer en pleine eau sur un morceau de forêt. L'ignorance de la cause du mal mène toujours à la superstition dans le moyen du remède... Les mariniers du Berry, et de Vierzon spécialement, victimes, de temps immémorial, des fantaisies du Cher, s'étaient donc adressés jadis à leur patronne, sainte Perpétue, pour qu'elle les délivrât de l'inondation.

C'était, à ce qu'il paraît, une sainte hydrofuge, qui avait une vertu siccative, je ne sais quelle ardeur intrinsèque capable de vaporiser les eaux. Toutes les fois que la crue avait lieu, les mariniers recouraient à sainte Perpétue : alors le curé de Vierzon faisait sortir la sainte de l'église, la menait en grande procession sur le pont, et là, dès que le Cher et la sainte étaient en présence, la chaleur prodigieuse de la bienheureuse opérait son miracle, la crue diminuait. Il est vrai que les méchantes langues disaient que les curés d'autrefois en savaient plus long que les mariniers, qu'ils avaient étudié les phases des inondations, qu'ils connaissaient par cœur la croissance et la décroissance de l'eau, qu'ils calculaient l'heure de sa retraite par l'heure de sa venue, et qu'ils ne faisaient sortir la sainte qu'au moment où l'eau baissait. Toujours est-il que l'eau baissait quand sortait la sainte, et que sainte Perpétue continua ses miracles en paix jusqu'à la Révolution. Par malheur, alors la sainte était en argent, et l'argent était rare, comme on sait, du temps des assignats. Or, le représentant du peuple que la Convention avait délégué à Bourges entendit parler de sainte Perpétue, et aussitôt il lança un mandat d'amener contre elle comme aristocrate... une sainte d'argent ! Elle devait être condamnée au creuset, et être fondue au profit de la République, qui avait besoin d'acheter du fer pour armer ses soldats. Il envoya donc au curé de Vierzon l'ordre de livrer la vierge, et aux gendarmes, l'ordre de l'arrêter. Mais le curé, croyant, sans doute, que c'était assez pour la sainte d'avoir été déjà exécutée une fois, refusa d'obéir, fit sonner le tocsin, lança ses bedeaux et ses enfants de chœur par la ville, pour annoncer aux mariniers qu'on voulait leur arracher leur patronne, leur sainte, leur Notre-Dame-de-Bon-Secours. Aussitôt ce fut une révolte ouverte : le commissaire de police fut obligé de faire battre la générale, de rassembler la garde urbaine, et d'aller, avec les gendarmes, appréhender la vierge au corps. Mais les mariniers étaient déjà sous le porche de l'église, munis de leurs rames, de leurs engins, et de leurs terribles tire-pousse. Les charpentiers en bateaux s'étaient joints aux mariniers, et s'étaient armés d'outils tranchants, où la hache domine. Alors il y eut bataille, et les insurgés furent vainqueurs ; alors, pour célébrer leur triomphe, et remercier Dieu de leur succès, le curé fit sortir Perpétue délivrée, et la promena en procession dans toute la ville, chantant les litanies de la Vierge, avec un chœur de mariniers. C'était, m'a raconté le contemporain qui en fut témoin, un spectacle curieux, de voir cette procession mêlée de cierges et de piques, de pieuses prières et de mondaines imprécations ; que d'entendre, quand le prêtre avait dit : *Sancta Perpetua !* les mariniers répondre, avec des gestes et des mots inouïs : Ah ! nom de D... , j'la tenons, la mâtine !... *Ora pro nobis !*

Le lendemain de cette gloire éphémère, quatre escadrons de chasseurs à cheval, qui étaient en garnison à Bourges, étaient arrivés à Vierzon, et, malgré le curé et les mariniers, s'emparaient de la vierge, et l'emmenaient de brigade en brigade jusqu'à Bourges, et de là à la Monnaie de Paris, où elle fut exécutée par ordre du comité de salut public. Hélas! depuis, les crues du Cher sont revenues, et reparties sans sainte Perpétue.

Certes, le marinier serait le prototype du Berruyer si le forgeron n'existait pas... Mais le forgeron est le rival du marinier; le forgeron et le marinier se valent, et se détestent comme leurs éléments, comme l'eau et le feu. Partout où ils se rencontrent, dans la rue, au cabaret, au bal, ils s'attaquent et se battent; mais, à rebours de leurs éléments, le marinier n'éteint pas toujours le forgeron; au contraire : le forgeron est un si rude adversaire! Vous allez le connaître.

Le forgeron est l'ouvrier du fer : c'est un homme durci au feu, devant lequel et contre lequel il travaille nuit et jour... autre vestale qui entretient sans cesse la flamme sur l'autel de cette nouvelle religion qui s'appelle *l'industrie*. Ses membres sont des barres, ses mains sont des pinces; car voilà ce qu'il fait du matin au soir, et du soir au matin. Nu, ou couvert seulement d'une longue chemise en toile, de guêtres et de sabots, il prend dans les fournaises, à l'aide de tenailles démesurées, des boules de fonte rouges et ardentes comme des soleils; il les traîne à pas de course, et les engage dans des cylindres, où il les fait passer et repasser sans cesse à la force de son poignet, au risque de s'y engrener lui-même, jusqu'à ce qu'elles s'étirent en galons ou en fil : un d'eux, qui s'y était pris, en est sorti en rubans; ou bien, il porte un de ces globes sur une enclume, et là, dans un volcan d'étincelles qui le brûlent, il le martèle sous un marteau que lève une roue hydraulique, et qui lui retombe à chaque coup sur les bras, jusqu'à ce que la boule soit devenue un essieu; ou bien encore il s'arme d'une cuiller de fer, et va puiser dans une source flamboyante quelques vingt kilogrammes de *gueuse*, qu'il verse dans des moules pour faire des marmites et des chaudières. C'est un travail de démons. Ces gens-là sont damnés; ils n'ont plus rien à craindre de l'enfer.

Je demandais à l'un d'eux, qui venait de finir un arbre de machine à vapeur : « Combien faut-il de temps pour forger cet article? — Quinze jours, me répondit-il. — Et combien de gouttes de sueur? — On ne compte pas ça; je sue tant, ajouta-t-il, que j'ai du salpêtre dans ma chemise. » Pauvre homme! et il gagnait trois francs par jour. Et savez-vous qu'il doit encore économiser pour l'avenir sur ces trois francs de la journée, car il ne peut exercer longtemps son métier. Il n'y a pas d'exemple de forgeron âgé de cinquante ans : passé cet âge, ils sont vitrifiés, et se cassent. Dans les forges de cuivre, c'est encore pis. Il faut toute la virilité, toute l'énergie de la vie humaine, pour combattre de tels ennemis, le fer et le feu. Nobles héros de l'industrie, conquérants de la matière, soldats pacifiques, qui se font mutiler dans leur terrible lutte, qui meurent à la peine, sans gloire et sans récompense, soldats engagés à jamais et sans congé, qui, pour obtenir un peu de répit, pour ne pas travailler le dimanche, pour se reposer le septième jour de la semaine, ont été obligés de se révolter, et qui n'ont rien obtenu! Et cependant Dieu lui-même s'est reposé, et ils ne sont que des hommes, et ils font une besogne de diable. Mais Dieu n'avait pas de maître, et ils en ont un. Ils sont les serfs de la féodalité moderne, attachés à cette glèbe de métal qui les dévore tout vifs; ils appartiennent corps et âme à la nouvelle seigneurie qui a remplacé l'autre. L'ancienne, au moins, nourrissait et entretenait parfois ses vassaux; celle-là les exténue, les extermine; il y en a tant d'autres pour remplacer les *aînés quand ils ne seront plus!* La société, qui s'est, avec raison, inquiétée du sort des militaires, ne devrait-elle pas songer aussi au sort des ouvriers? Pourquoi ceux-là n'ont-ils pas aussi leur retraite et leurs invalides? Ce ne sont pas les blessés qui manquent assurément. Soldats de la paix ou soldats de la guerre, ne s'exposent-ils pas tous également pour l'utilité publique? Pourquoi le maître, qui prélève tant de bénéfices sur leur travail, sur leur sueur et leur sang, ne serait-il pas tenu de payer de son lucre un impôt

spécial, à l'effet de construire un hôtel des invalides où on recueillerait les ouvriers malades, les blessés et les impotents, où les enfants trouveraient un berceau pour naître, et les vieillards un tombeau pour mourir? Ce serait là une belle, et noble, et juste institution. Le Berry, comme centre de la France, serait le lieu convenable pour cet établissement national; et Bourges, la ville aux moutons, la ville du passé, cette ville aux murs si calmes, si vides, serait bien le grand dôme qui abriterait les invalides de la paix, les invalides de l'avenir.

Félix Pyat.

LE PICARD.

Le Picard est né malin, c'est le Français par excellence; l'esprit français dans toute sa pureté, c'est l'esprit du Picard. Cette province résume et contient peut-être toute la vivacité intellectuelle que l'on peut attribuer aux pays situés au nord de la Loire. La plupart des fabliaux du treizième siècle, de ces contes malicieux, égrillards et narquois, qu'on nous présente encore comme les types les plus tranchés du vieil esprit national, la plupart de ces ouvrages sont primitivement écrits en dialecte picard. Ce pays offre le rare exemple d'un terroir où l'esprit pousse, et où la vigne ne pousse pas. Le Picard se désaltère avec du cidre...

Cette considération a une haute importance physiologique, n'en doutez pas. Procédons par analogie : le Normand, qui boit aussi du jus de pommes, est loin d'être sot; mais la ruse, la finesse, sont ses principaux mérites; son esprit, d'une nature passive, s'élabore *à froid;* il ne s'élance pas plus vite que la pensée, bouillonnant et capricieux, comme l'aï qui s'échappe d'une bouteille. Cette dernière forme spirituelle, à laquelle notre France doit sa grande renommée, appartient de préférence aux méridionaux, à ceux dont le pays produit du vin.

L'esprit normand est tempéré par une boisson froide; celui des Flamands résulte

d'une boisson nourrissante, et celui des Anglais, qui s'ingurgitent les drogues les plus horrifiques, est brutal, épais et sauvage.

Il va, sans qu'on le dise, que ces règles sont confirmées par des exceptions nombreuses : Shakespeare, Corneille, et vous-même, sans doute, cher lecteur, ne prouvez que trop le néant des règles sans exception. De tous les peuples, il n'en est qu'un qui se puisse applaudir de sa pénurie en fait de vignobles, et c'est l'Allemagne; car ses enfants seraient fous, si le vin leur fournissait ce qui leur manque pour le devenir. Le Picard échappe à ces influences; son esprit surnage, et ne se noie pas. Et cependant le Picard foule un sol frais et potager; il a de l'herbe jusqu'aux genoux, quand il marche dans ses prairies; ses pieds sont refroidis et enracinés dans un limon marécageux, et sur sa tête un ciel gris roule des nuages écumés par le vent des mers du Nord. Le Picard est grand par lui seul, et sans l'assistance de Bacchus, ni du dieu qui guide les coursiers du soleil. Le Picard est spirituel, et il a froid; il aspire la brume, et il n'est pas couronné de pampres... O peuples, saluez!

Cette netteté qu'il a dans la pensée, cette facilité qu'il possède dans l'élocution, se manifestent sur son visage. En général, les Picards sont maigres, leurs traits sont fermes, leurs lèvres minces, leur nez droit et pincé, et leurs veux vifs. Nous voici bien loin de leurs voisins des Flandres. La Picarde est grassouillette, blanche; ses yeux sont doux et piquants, son nez railleur; ses lèvres, un peu épaisses, s'ouvrent volontiers à la gaieté, et s'entr'ouvrent au plaisir : c'est le type de la femme française dans toute son adorable vérité.

Il est bien des vertus que les Picardes préfèrent *à la vertu*, car elles ont trop d'esprit pour être prudes : leur cœur est droit et bon, et les mœurs du village sont tendrement pastorales. Ceci serait de la médisance, si ce n'était un éloge franc et sincère comme les bergerettes de la vallée de la Somme.

Et puis, cet aimable peuple est paresseux comme Figaro, comme tous les gens d'esprit, paresseux *avec délices*. Voilà un trait qui le place bien au-dessus du Normand. Tant pis pour ce dernier, mais la vérité avant tout. Revenons aux Picardes, il nous coûterait de les quitter sitôt. Nous avons prétendu qu'elles sont plus civilisées, plus jolicttes et mieux apprivoisées qu'ailleurs, et il est facile d'en donner la raison : c'est que dans ce pays le beau sexe ne travaille pas à la terre, s'abstient des ouvrages de peine, et ne va presque pas aux champs. Leur genre d'existence les conserve belles, mais dame Oisiveté fait germer parfois en leur sein le moins laid de ses enfants. Comme nous ne sommes ni moraliste ni *utilitaire*, et que ces pages ne se proposent point de faire baisser le prix du pain, nous louerons sans scrupule un usage dont il résulte de jolies femmes, tout en regrettant avec amertume (toujours par amour pour ce qui est beau) que ces aimables enfants d'un terrain pauvre soient jetées en très-grand nombre, par la misère, sur le pavé de Paris, où elles se perdent à jamais. Mais comme, à dater de ce moment, elles n'ont plus de nom et plus de patrie, nous n'avons qu'à les oublier

Il n'est pas rare qu'on rencontre en Picardie une jeune fille qui fume sa pipe avec une grâce et un aplomb dignes d'un marin ou d'une femme de lettres. Entrez dans une chaumière, et souvent vous y verrez les pipes d'un mari et de sa moitié accrochées à deux clous rivaux; et le plus beau tuyau n'est jamais du côté de la barbe. Ainsi, pendant que des amazones s'occupent ici de conquérir l'indépendance de la femme, sans autre résultat obtenir que de fumer des cigarettes en papier, il se trouve que la Picarde a fait, depuis près d'un siècle, respecter l'étendard de la révolte culotté par le temps, et qu'elle projette, au fond de son hameau, la fumée *du caporal* sur Fourier et sur Saint-Simon. Cette révolution s'est opérée sans résistance de la part des hommes : ils ont subi cette loi, et on s'est contenté d'un peu de fumée. Ne vous disais-je pas que c'est un peuple spirituel?

Ne croyez pas cependant que la vie s'écoule sans bourrasques dans un ménage picard. Ces braves gens sont emportés, vifs comme poudre, et ils ont des colères aussi pétillantes et aussi durables qu'un feu de paille. En outre, comme ils s'expriment facilement, et sont assez têtus, il en résulte chez eux un certain penchant à l'esprit de controverse : ils aiment la discussion, et s'y livrent avec la même âpreté que leurs voisins du département du Nord. Leur plus grand plaisir est d'entasser une foule d'arguments spécieux à l'appui d'un mensonge. Rien n'est plaisant alors comme la malice qui perce sous leur masque de bonhomie; et deux bons paysans, dont l'un est endoctriné par l'autre, qui persuade de la voix et du geste, forment un petit crayon assez risible.

Ainsi que tous les enfants d'un sol ingrat, les Picards sont industrieux et tournés avec ferveur vers les choses lucratives. On les dit intéressés; c'est que l'argent est dur à gagner pour eux, et que leur naturel, dénué de souplesse, ne contribue pas

moins que la pauvreté du territoire à les empêcher de s'enrichir. Plusieurs écrivains ont jugé à propos de les louer de leur bravoure à la guerre : cet éloge me paraît tomber dans le domaine de M. de La Palisse, et convenir à une province aussi bien qu'à une autre, attendu que le courage en France est de toutes les localités, de tous les temps, et que cette règle a la force absolue d'un axiome.

Si vous teniez absolument à trouver ici, à propos de cette contrée, des considérations historiques généralement ennuyeuses, on vous dirait que les Picards pensent qu'on les a nommés ainsi, parce qu'ils ont inventé les piques. L'auteur de cette étymologie ne paraît pas avoir inventé autre chose. D'autres érudits, plus ou moins bâtés, certifient que le mot *Picard*, en vieux langage, est synonyme de malicieux, de *piquant*, ce qui n'est pas vrai, et ce qui, du reste, ne saurait être vraisemblablement appliqué à messieurs les savants du cru.

Cette province fut conquise par Clodion le Chevelu, qui peut-être n'exista jamais, et elle se conserva dans le domaine immédiat de la couronne jusqu'au moment où, à la faveur de la faiblesse des Carlovingiens, les grands vassaux se firent suzerains de leurs fiefs. Durant ces envahissements féodaux, la Picardie fut apportée en dot aux comtes de Flandre de la maison d'Alsace, sur lesquels Philippe-Auguste reconquit le comté d'Amiens. La Picardie fut aliénée de nouveau, en 1455, par Charles VII, qui engagea au duc de Bourgogne, pour quatre cent mille écus, toutes les villes situées sur la Somme. Louis XI acquitta cette dette en arrivant au trône. Cette province comprenait alors l'Amiénois, le Boulonnois, le Ponthieu, le Santerre, le Vermandois, la Thiérache, le Pays Reconquis, le Beauvoisis, le Noyonnois et le Laonnois. Ces trois derniers pays furent, sous Louis XIV, incorporés dans le gouvernement de l'*Ile-de-France*, et on réunit l'Artois à celui de la Picardie. La plus grande partie de cette province est représentée aujourd'hui par le département de la Somme.

On pourrait vous narrer ici les grandes guerres et les beaux combats qui eurent leur théâtre en ce pays, depuis la bataille de Crécy, de funeste mémoire, jusqu'à la prise d'Amiens par les Espagnols, à l'aide d'un gros sac de noix, et à sa reprise par Henri IV, etc... ; mais ces beaux faits ne vous amuseraient peut-être pas, et je serais désolé d'avoir à me reprocher la prétention d'instruire mon prochain, ou celle de me donner, comme maître *Petit-Jean, les airs d'un bon apôtre*. Ce Petit-Jean,

Qu'on avait fait venir d'Amiens pour être suisse,

est une variété du Picard admirablement observée et dépeinte. A l'imitation des autres pays pauvres, celui-ci fournit à la *grand'ville* quantité d'hommes de service; de là le nom de *Picard*, généralement appliqué, dans les vieilles comédies, aux valets de bonne maison, ainsi que ceux de *Comtois* et de *Champagne*. Mais le *famulus* des rives de la Somme a un caractère tout particulier, et on croirait que les auteurs dramatiques l'aient invariablement dessiné d'après celui de la comédie des *Plaideurs*. C'est un bon serviteur, toujours grondant, souriant d'un œil, et furieux de l'autre, prêt sans cesse à jeter, en fuyant, une réplique à la fois burlesque et maussade. Du reste, fort sensé, doué d'un jugement gros, mais imperturbable, critiquant toute

chose avec un esprit naturel enduit d'une sorte de naïveté impatientante, prompt à la médisance, et habile à soigner ses intérêts.

Le voilà, tel que Racine vous l'a fait, lecteur; s'exprimant par apophthegmes, aimant les honneurs avec complaisance, sans toutefois en être la dupe, et raisonnant sur les préjugés avec une philosophie toute française.

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parlaient chapeau bas :
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie;
Ma foi, j'étais un vrai portier de comédie :
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait plus chez nous sans graisser le marteau;
Point d'argent, point de Suisse, et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose :
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille, etc.

Le Picard est tout entier dans ces vers; on nous pardonnera de les avoir cités: ce sont d'intimes connaissances qu'on revoit toujours avec plaisir. Jamais l'auteur d'*Athalie* n'a mieux créé. L'admirable portrait, comme il est fidèle, et comme ce caractère est profondément français! Achille, Iphigénie, Bérénice et Bajazet ne le sont, en vérité, pas davantage!

Avant de passer outre, constatons un de ces effets singuliers de l'ignorance populaire, lesquels sont fréquents dans l'histoire des langues et des peuples. Ce dicton, devenu si célèbre : « Point d'argent, point de Suisse », avait été décoché contre les Picards, et ce sont les enfants de l'Helvétie que le trait a blessés. Cette accusation, au surplus, qui aurait été injuste du temps de Racine, est fort à propos de nos jours; car la Suisse est devenue la véritable juiverie de notre époque, tandis que la rapacité picarde n'a plus rien de remarquable.

Si nous voulions parler encore des femmes de ce pays, nous rencontrerions dans l'histoire, en passant de l'antichambre au salon, d'admirables types de Picardes. La *Charmante Gabrielle*, que l'on a chantée, au retour des Bourbons, sur un air si nasillard, l'illustre maîtresse du Béarnais, était Picarde; et les premières amours du plus joli roi de la chrétienté, madame de Châteauroux, le plus poétique, le plus voluptueux des souvenirs de ce règne assez *collet démonté*, était native des bords de la Somme. Ses compatriotes ont gardé leur réputation de beauté; demandez à l'une d'elles le lieu de sa naissance : « Je suis, répondra-t-elle, du pays des jolies filles, je suis Picarde. »

C'est de cette province que l'on tire la plupart de ces bonnes d'enfants blanches et roses, que l'on voit éblouir, sous les ormeaux du Luxembourg et de la petite Provence, l'écolier, le conscrit, et l'employé ministériel à l'heure où l'on sort du bureau.

Ces fillettes espiègles et sensibles ne sont pas longtemps gouvernantes, et se hâtent, dans l'intérêt des familles, d'adopter l'état de nourrices. L'Amiénois, le Boulonnois et le Laonnois en fournissent un nombre considérable. Destinée! si madame de Châteauroux eût reçu le jour sous le chaume, telle aurait peut-être été sa condition; mais la belle Gabrielle eût été nourrice assurément.

Comme on peut le voir, nous montrons peu d'empressement à entamer la description du pays picard : c'est qu'ici les naturels sont plus intéressants que le sol. Cette province manque, en général, de sites, de lignes, de grandeur et de variété. Amiens, la capitale, est étendue sur une plaine assez propre, cultivée proprement, et parsemée de maisonnettes badigeonnées avec propreté. Elle ne présente d'autre singularité que l'aspect lointain de la cathédrale, qui s'élève au-dessus des maisons d'une manière formidable. Quant à la ville, lorsqu'on a dit qu'elle est commerçante et point trop mal bâtie, il ne reste plus rien à en dire. Les gens y sont tout aux affaires, et il est peu de cités françaises où les lettres, et surtout les arts, soient moins en honneur. Dans ce département, mais surtout dans la partie qui avoisine la Flandre et le Pas-de-Calais, le mercantilisme est si fort développé, qu'on n'estime que les trafiquants. Il me souvient qu'étant descendu un soir dans un hôtel à Doullens, je fus tout d'abord l'objet de la question suivante : « Et vous, mossieu, qué vendez-vous, bé?

— Rien du tout, mon cher monsieur; mais qui vous fait supposer que je vende quelque chose?

— Ch'est (répondit le malicieux Picard, en jetant un coup d'œil sur ma personne assez mal accoutrée), ch'est qué vous avez l'air d'*un* qui n'achète rien. »

Cependant Doullens est bien moins commerçant que des villes telles que Bolbec en Normandie, ou que Saint-Quentin.

A Abbeville, c'est une autre chose : on ne fait bonne mine qu'aux Anglais; il n'est sur le sol national aucun lieu où l'on ait moins l'occasion d'*être fier d'être Français* que dans un hôtel d'Abbeville. La raison de cette préférence pour nos voisins est qu'ils se laissent voler plus aisément que nous : aussi les sourires, le bon accueil et la plus belle chambre sont-ils pour eux. Jusque-là, c'est fort bien; mais ne pourrait-on, à défaut d'avantages plus solides, accorder aux compatriotes un peu d'égards et de civilité?

Éloignez-vous des villes et des grandes routes, vous retrouvez d'autres mœurs, et vous revenez soudain aux bonnes gens de la vieille France. Le côté poétique de la Picardie est mêlé partout à des souvenirs : c'est dans ces campagnes qu'on reconstruit le plus aisément la France d'autrefois, avec des châteaux, des gentilshommes campagnards, et des baillis à grandes perruques. Çà et là, dans les prairies, sur le bord des chemins, sont de petits manoirs, plus orgueilleux qu'ils ne sont gros, devant la porte desquels retombent encore des ponts-levis qu'on n'a jamais levés. Plus d'une maison bourgeoise porte la tourelle au côté et l'écusson sur la poitrine : ce sont des prétentions d'un autre temps, dont les vestiges se voient encore.

Bien que l'aspect de la Picardie soit uniforme, les nuances du paysage y sont assez diversifiées. Du côté de Péronne, une poussière crayeuse affadit le ton des terres, et

les cultures prosaïquement utiles qui se développent honnêtement sur ces plaines bourgeoises aspirent au gris comme le sol qui les alimente. Aux environs de l'Aire, et de la haute Somme, ce sont des cours d'eau jaune, passée en revue par des saules nains, alignés sur des rives d'un nankin assez réjouissant. Ces localités sont sablonneuses. Partout, dans ce pays, les arbres sont ronds; près des rivières, des saules d'un vert-moisi, dans les champs, des pommiers, et toujours des pommiers. Çà et là, des massifs plus élevés; puis un clocher qui trésit derrière une ligne dure, égayée de quelques moulins à vent. Jamais de collines, mais des mouvements de terrains le long desquels serpentent des sentiers pierreux, tachés de quelques ânes qui cheminent avec lenteur. Le site que vous avez vu hier, vous le retrouverez demain, et le spectacle ne change pas. C'est toujours un premier plan d'herbes drues, picotant un fond gris d'iris, et, sous les nuages plombés du ciel, des lointains qui varient des nuances vives de la laque à celles du cobalt et de l'indigo. Les maisonnettes sont blanches comme des dents de loup, et voilées d'un peu de verdure. Ces tableaux ne sont variés que par l'éclat criard de quelques carrières fraîchement entamées, et par les noires ordures qu'on exhume des tourbières.

Au delà d'Amiens, les champs deviennent plus plantureux, les herbes épaississent, les fleurs se multiplient, et on trouve nombre de hameaux *situés dans une position riante* (style de notaire qui annonce une maison à vendre).

Ces *agréments locaux* se prolongent jusqu'au *Marquenterre*, où ces terrains fertiles deviennent coquets, et s'atournent d'une façon vraiment gracieuse. Situé entre l'embouchure de la Somme et celle de l'Authie, le Marquenterre est un sol bas, abandonné par les eaux de l'Océan, qui jadis y croupissaient. La fécondité de ces anciens marais salants est prodigieuse; les arbres y viennent grands et fournis, les

prairies sont veloutées, et tout le canton a un air d'abondance et de sérénité qui réjouit le cœur. Ces plans bien unis, dont les lignes fuient avec rapidité, sont encadrés par les coteaux du Boulonnois, d'un bleu doux et profond : du côté opposé, ce sont les falaises normandes, claires comme un ton de céruse adouci par un peu de jaune de Naples; la sombre forêt de Crécy s'étend à l'orient, en face des dunes sablonneuses, qui, vers le couchant, séparent de ces vastes campagnes la mer plus verte encore, et plus foncée, quand les vents d'ouest, si fréquents dans ces parages, en dépolissent le miroir. On suit de l'œil avec plaisir les lignes timides de ce paysage, qui s'arrangent modestement, avec une recherche de bon goût, et on admire l'art avec lequel la nature remplace la force par l'esprit, la grandeur par la mignardise, et la beauté réelle par le chiffonné de la physionomie.

Les hommes de Marquenterre ont moins de rudesse dans les traits, et leurs femmes sont plus mignonnes que dans l'intérieur des terres, et que le long de la côte. On les rencontre le matin sur les routes, se rendant au marché d'Abbeville, groupées sous la capote en toile grise de leurs charrettes : des mantes zébrées de raies brunes les garantissent de la rosée, et de vastes bonnets, évasés et retroussés sur la nuque, de chaque côté du chignon, entourent leur visage. Les jeunes filles, en robes fort dégagées et en manches courtes, se coiffent en bandeaux, et disposent sur leurs têtes, d'une manière capricieuse et mutine, des fichus de diverses couleurs, noués sur le front. Le luxe des boucles d'oreilles est en honneur chez elles, et souvent leurs yeux, aussi noirs que les rubans de velours qu'elles portent au cou, sont très-agaçants et non moins malicieux.

C'est une justice à rendre à l'heureux naturel de la race picarde, que de reconnaître et de louer en elle un enjouement continuel. Il existe, auprès de Saint-Valery, à l'endroit où les rivages de la Somme s'abaissent et s'écartent pour permettre au fleuve de s'élancer dans la Manche, il existe là certaines grèves d'une mélancolie profonde. Des vents corrosifs, tout chargés de l'âcre saveur des mers, y détruisent la végétation; les derniers arbres de ces bords, décapités par la tempête, courbent leurs branches déplumées et pendantes comme des ailes d'oiseaux blessés, et les nuées toutes noires de pluie en bannissent le soleil. La tristesse de ces landes, où ne fleurissent que des coquilles, noires comme de la mandragore, se communique, en général, aux gens qui les habitent, et telle est sans doute la cause de la morosité des populations du littoral de la Bretagne. Eh bien! quand on promène sa rêverie sur les côtes de la Picardie, on est étonné d'entendre se mêler au gémissement des vagues les éclats de rire des femmes qui recueillent çà et là des moules et des crabes sur les roches humides. Leur gaieté triomphe de ces élégies de la nature, et on les voit, brunies par le grand air, grasses de santé et d'insouciance, jeter aux passants des œillades d'une coquetterie achevée. Leur costume est décolleté par le haut et par le bas, et quand elles s'en vont baissées, et leurs jupons noués au-dessus du genou, de crainte de se mouiller, on s'aperçoit que la pruderie leur est étrangère. Leurs pieds sont nus et endurcis contre le froid, comme ceux des Calabraises le sont contre la chaleur des sables torréfiés par le soleil de la Lucanie.

LA PICARDE

Bien que les Picards soient fort civilisés, ils ont eu l'esprit de garder tout ce que les usages du bon vieux temps offraient de divertissant. Leurs fêtes villageoises ont beaucoup de mouvement. Le *branle* d'Authieule attire encore les garçons du pays chaque année, et l'on porte en triomphe le *mare* et la *maresse* que le sort a faits rois de la fête. Les chasseurs de canards sauvages, gibier dont on garnit les pâtés d'Amiens (mets plus indigestes que savoureux, en dépit de leur réputation), les chasseurs ont aussi leur fête, la veille de la Saint-Jean.

On a conservé aussi, dans cette province, certaines coutumes des temps de superstition. Telles sont les offrandes à *Notre-Dame de Brebière*, et les cérémonies funèbres de Beauquesne. Les gens de cet endroit, pour aller faire part à leurs amis de la mort de leurs proches, s'affublent de longs manteaux noirs, et quand le défunt est descendu dans la fosse, chacun en fait trois fois le tour à reculons, afin d'empêcher le mort de revenir lutiner les vivants pendant les nuits. A Doullens, on célèbre encore le dimanche des brandons en parcourant les rues toute la nuit avec des torches enflammées, faites de tiges de bouillon-blanc, imprégnées d'huile et de résine. Naguère, on criait encore le *guet* dans les carrefours de Domart, et à minuit,

une voix lamentable invitait les gens qui dormaient à prier pour les trépassés. Au reste, plusieurs habitudes des campagnes rappellent encore l'ancien régime et le temps des seigneurs. La physionomie des villages ne s'est pas rajeunie, et les châteaux nombreux sont debout pour la plupart. Sans parler de ceux de Picquigny, de Ham et de Péronne, si célèbres dans l'histoire, on remarque celui de Boves, où demeurait Gabrielle d'Estrées ; celui de Heilly, qui ressemble à une petite bastille ; celui de Folleville, que surmonte une tour de cent pieds de hauteur, et celui de Rambures, forteresse conservée comme au moyen âge, avec tout son mobilier de guerre. Le propriétaire actuel de ce vieux donjon y vit comme un baron du quatorzième siècle ; il pourrait, au besoin, soutenir un siége. Cependant il paye ses contributions comme un bon bourgeois, et on ne dit point qu'il ait fait pendre le percepteur au sommet du créneau.

On parle dans ces contrées un patois qui ressemble assez à du vieux français, et le Picard, dépaysé, conserve un accent traînard un peu analogue à celui des Bressans. Nous avons copié un échantillon des patois picards, lequel dépeint à la fois le naturel, l'esprit et les mœurs de la province, d'une manière si complète, que nous n'hésitons pas à le transcrire ici.

A UNE MARQUISE QUI VENAIT VISITER SA TERRE.

Oui, je venons itout vous présenter m'n'hommage ;
Quant à l'égard que d'lo si j'vous parlons picard,
Chest que d'ell varilai chest ell' pus franque image ;
On ne connaît cheux nous ni goguetles ni fard.
Tenez, cho part d'iqui. Baycz donc, bell' marqnise,
Comme tout in chacun vous r'luqne et vous ravise,
Comme ches tiots guerchons accourient apris vous,
I crionent, i riouent, i gambadouent lertous.
Oh ch'est qu'on est bian aise ; et pis ch'est que, Princesse,
Ed vous voir à Bailleu était enn' allégresse !
Ej' partigeons ell'joie. All' nous aime os l'aimons,
All' n'est point fiare in brin ; all' pourrait l'être, sucre !
Os somm' tous ess' inlins, all' est not' mère émons?
Boine comm' dn pain lenre, et douche comm' de chuere ;
Dam ! ch'est enn' maraine, et mossieu nun parain,
Et nous, sous vot' respect, ej' sommes leu filiole.
Et v'lo qu'tout-in-queup, j'ons fait enn' capriole
Por afin d' vous bailler ech' brinol d' roumarin ;
J'ons pris chell' libarté que d'y joindre enne rôse,
Et pis not' chœur avue; mais cho n'est point grind chose.

Ces pensées, assurément, sont gracieuses, point grossières, et on y trouve à la fois la franchise et la galanterie françaises.

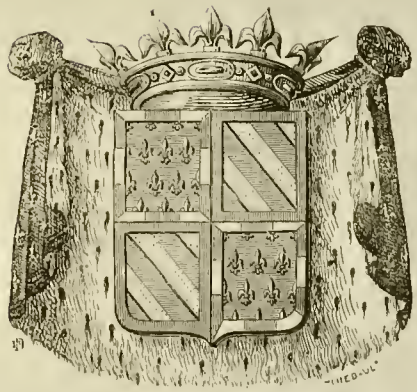
En résumé, le caractère du Picard est digne d'intéresser l'observateur, le mora-

liste, et ce n'est pas sans raison que les habitants de cette province sont estimés de leurs voisins. Quel dommage que leur sol natal n'ait pas ces aspects de grandeur qui élèvent l'âme et ravissent les yeux ! Il est à regretter aussi que leurs vallées soient aussi brumeuses, et que leurs vignes produisent des pommes. Mais, hors de ces inconvénients naturels, et en ne considérant que l'amabilité des habitants et leurs allures toutes françaises, on ressent pour eux de vives sympathies. Pour moi, qui les connais et sais les apprécier, il me semble que, si je n'avais l'honneur d'être Franc-Comtois, je serais très-satisfait d'être Picard.

Francis WEY.

LE BOURGUIGNON.

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon ! !
(*Vieux dicton.*)



La sagacité laborieuse de nos plus savants archéologues n'a pu venir à bout de nous dévoiler tant soit peu l'origine reculée et obscure des Bourguignons. Bien plus ! l'étymologie même du nom leur échappe ; aucun de ces érudits n'est d'accord sur elle. . Permettez-moi de n'être pas plus savant que nos plus savants historiens, et de ne pas vous dire plus qu'eux d'où viennent les Bourguignons, hommes et nom.

Il me serait plus agréable d'être fixé sur les limites que vous assignez à la Bourgogne. Quand vous avez pris vos souliers à

[1] Plusieurs versions, répandues en Bourgogne, prétendent expliquer ce vieux proverbe. Celle de La Monnoye seule paraît digne d'attention par sa vraisemblance : « Les habitants d'Aigues-Mortes, dit-il, li-« déles à Charles VII, passèrent au fil de l'épée la garnison bourguignonne, et la salèrent de peur d'infec-« tion. » Jean de Serres dit que, de son temps, on montrait encore à Aigues-Mortes une grande cuve de pierre où l'on salait les Bourguignons. — La Monnoye fait allusion à ce fait dans le distique suivant, mis en tête de ses *Noëls*, dont nous reparlerons :

Providus, ut multos hæc servarentur in annos
Carmina, burgundo tinxit Apollo sale.

clous et votre bâton de voyageur, et fait le tour de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne, en effleurant deux départements limitrophes, vous êtes tout fier, et croyez la tenir sous votre regard, la posséder tout entière... Vous avez raison dans un sens : c'est la Bourgogne d'aujourd'hui, celle que vous connaissez tous, et qui n'est pas à dédaigner, je vous assure. Mais avant de nous y renfermer, reculez un peu ces frontières étroites, enjambez du terrain, courez, courez. Allez, d'un côté, des sources de la Marne jusqu'à la Méditerranée; de l'autre, des sources du Rhône jusqu'à celles de l'Allier ; englobez là dedans la Savoie, la Suisse, le midi et le centre de la France : et maintenant mesurez de l'œil, si vous pouvez, cette vaste étendue de pays... c'est là l'ancien royaume de Bourgogne! c'est là que vint s'établir la tribu la plus nombreuse de l'antique Vandalie, après avoir passé le Rhin vers le commencement du cinquième siècle, sous les ordres de Gondicaire (ou Gondioc), chef vaillant et habile, à qui les Bourguignons doivent d'avoir pu pénétrer dans les Gaules.

Mon intention n'est point de prendre cette tribu à son origine sauvage et guerrière, et de suivre pas à pas son histoire jusqu'à nos jours. J'ai hâte, au contraire, d'arriver à nos contemporains, et je ne vous dirai des vieux Bourguignons que ce qui sera nécessaire pour expliquer, de la manière la plus rationnelle, certaines nuances de mœurs, certains traits de caractère des Bourguignons du dix-neuvième siècle.

Cette contrée, habitée anciennement par les *Edui,* les plus célèbres d'entre les Celtes, fut comprise par Valens dans la première lyonnaise. Les Bourguignons du nord, comme je viens de vous le dire, s'y établirent environ en 405, et y fondèrent le puissant royaume dont vous venez de parcourir les limites. Plus tard, érigée en duché, elle fut gouvernée par ses ducs, les fameux ducs de Bourgogne, qui en firent un état riche et florissant. Richard le Justicier, mort en 921, fut le premier de ces souverains, dont la race successive s'éteignit en 1477, dans la personne de Charles le Téméraire, cet homme redoutable tué obscurément devant Nanci, et qui ne laissa pas même un fils pour lui succéder. La Bourgogne, ce beau fleuron de la couronne, aliénée deux fois par les rois de France, fut alors, par Louis XI, acquise et réunie au royaume, qui depuis l'a toujours conservée.

Genève d'abord, Lyon ensuite, furent les deux premières capitales de cette province. Mais dès le commencement du onzième siècle, ses ducs choisirent Dijon pour résidence, et cette ville, devenue le rendez-vous des puissants et des nobles, et s'embellissant par conséquent de manoirs, de monuments et d'églises, a toujours, depuis lors, conservé son rang de ville première des Bourguignons. Un effroyable incendie la détruisit presque en entier en 1137 ; mais sa reconstruction élargit son enceinte, et la flamme, en passant sur elle, transforma la ville moyenne en belle et grande ville. Le siècle dernier encore, elle comptait dans ses murs trente-cinq églises!... 1793 en a laissé cinq! ce terrible millésime a semé partout les débris sur son passage. Dijon n'est aujourd'hui qu'une ville ordinaire, assez grande, trop grande pour sa population, car toutes ses rues sont silencieuses et ses belles promenades presque désertes. Seulement elle a gardé l'auréole dont l'a entourée longtemps son rang de capitale ; elle est encore, comme elle l'a été jadis, une ville lit-

téraire et artistique : elle a ses académies renommées... le progrès, la civilisation et le goût ne meurent pas si vite en Bourgogne!

Quiconque a voyagé dans cette contrée, et même, sans se déranger, a lu simplement les relations de voyages qu'on y a faits, sait par cœur que le Bourguignon est ouvert, laborieux, et a les manières rondes et gaies. Ceci donné comme se donnent les renseignements de statistique, et sans vous garantir le moins du monde qu'il n'y a chez nous ni menteurs, ni fainéants, ni sournois. Mais ce qu'on sait pardessus tout quand on a vu ce pays, c'est que le Bourguignon est hospitalier. Pour cela, on ne le lui ôtera pas, c'est le fond de son caractère; il l'est comme le Normand est processif, comme l'Auvergnat est économe ; il l'est parce que, dès son origine, il l'a toujours été, et qu'il était peut-être impossible qu'il ne le fût pas. Expliquons-nous.

Quand les Bourguignons eurent pénétré victoriensement dans les Gaules, et s'y furent mélangés avec leurs habitants, un partage des biens devint nécessaire entre les deux peuples, conquérants et conquis. Il y avait des terres et des serfs à partager ; on y procéda avec sagesse. Aux Bourguignons, guerriers et pasteurs, on donna les deux tiers des terres. Ils en avaient plus besoin que d'esclaves, dont ils n'eurent qu'un tiers ; les deux autres tiers des esclaves et le dernier tiers des terres furent assignés aux Romains, chargés de la culture des propriétés des vainqueurs, et qui, par conséquent, avaient besoin de bras disponibles pour cette culture. Cet échange amena plus d'intimité dans les rapports, occasionna des fusions entre les familles, fut le lien, pour ainsi dire, qui attacha un peuple à l'autre. *Chaque Bourguignon,* dit un historien, *fut placé en qualité d'hôte chez un indigène...* Il me semble que l'on peut, sans trop se hasarder, trouver dans cette circonstance l'origine du caractère hospitalier des Bourguignons. — C'est par l'hospitalité reçue qu'ils se sont maintenus chez les Gaulois ; c'est par elle qu'ils ont acquis leur rang de peuple ; elle est la source de leur puissance : il y a donc de la nationalité, il y a de l'amour-propre, il y a de tout dans cette fidélité constante du Bourguignon à rendre chaque jour l'hospitalité qu'on lui donna jadis. Un article de la loi Gombette, code à la fois politique, criminel, administratif et judiciaire de ce peuple, prouvera quel respect religieux il avait pour cette vertu innée. « *Celui qui aura refusé sa maison ou son feu à un étranger payera 5 écus d'amende. Si un voyageur demande le couvert à un Bourguignon, et que celui-ci montre la maison d'un Romain, le Bourguignon payera 5 écus, et autant à l'étranger. Le métayer ou le rentier qui aura refusé l'hospitalité sera fustigé, etc...* »

Et voyez comme cette tradition d'accueil bienveillant et cordial s'est transmise jusqu'à nous! aventurez-vous, artistes, voyageurs ou touristes, dans les sites pittoresques de nos montagnes et de nos vignobles ; laissez-vous surprendre dans vos excursions par la faim ou la fatigue,... et ne vous mettez pas en peine. Cherchez, heurtez à la première cabane venue : bûcheron, fermier ou vigneron, n'importe qui vous ouvrira. Bonne place vous sera faite au coin du feu, et la table vous présentera bientôt tout ce que possède le buffet, œufs, fruits et laitage. Dans la plupart des villes même, n'y soyez qu'un jour, une heure, en passage, vous y trou-

verez partout des groupes d'agréables musards, viveurs gais et affables qui dépensent insoucieusement leurs heures dans les cafés, et qui vous feront accepter de force la cruche de bière et le petit verre de l'hospitalité. Dans la plupart des ménages, où chacun cuit son pain et sa pâtisserie, il y a toujours une part de ces choses qui ne se mange pas dans la maison. On a des parents, des voisins, des amis, et la ménagère ne revient pas du four sans porter un galette ou un morceau de flan à une amie ou à sa voisine. Un vieux militaire, qui s'était promené pendant vingt et un ans d'étapes en étapes, m'a dit avoir remarqué que c'était en Bourgogne seulement que le militaire, logé chez le bourgeois, y avait *gratis* le déjeuner et souvent le dîner. Dans chaque ménage, il y a, autant que possible, un lit uniquement destiné aux soldats en passage.

Mais un exemple tout récent d'hospitalité, et que j'ai gardé pour le dernier, est celui que vient de donner un de nos compatriotes, dont le grand nom se retrouvera tout à l'heure pour clore la liste des personnages illustres de notre pays. Pendant les terribles inondations [1] qui viennent de ravager une partie de la France, aux environs de Mâcon, non loin de la Saône, dont les immenses eaux roulaient au Rhône des toits, des maisons et des moitiés de villages, un château venait d'ouvrir ses portes aux victimes, et cent malheureux y furent, pendant tout le temps du désastre, logés, nourris et soignés par son infatigable propriétaire. O château de Saint-Point, une grande bénédiction du ciel a dû descendre sur ton noble poëte !

Maintenant, pour justifier, s'il en est besoin, la qualification de laborieux, qui est vraie aussi pour le Bourguignon, en dépit des flâneurs hospitaliers dont je viens de vous parler, il suffirait de citer l'exemple d'une certaine duchesse, Marie de Bourgogne, qui avait fait pratiquer sur le devant de sa selle une échancrure dans laquelle elle faisait tenir sa quenouille, afin de pouvoir filer pendant le temps qu'elle était obligée de rester à cheval. Et toutes ces bonnes femmes qui, aujourd'hui encore, et en continuation sans doute de ces excursions laborieuses de l'ancienne duchesse, se rendent au marché, une aiguille, un fuseau ou un tricot à la main !.... est-ce chez un peuple qui n'aurait pas grandement l'instinct du travail qu'on pourrait trouver de pareils exemples ?

Il est ordinaire que chacun soit amoureux de son pays, et se plaise à le voir, par-dessus tous les autres, riche en vertus, en civilisation et en grands hommes. De ce côté, je suis assez cosmopolite ; j'aime ne départir que son dû à chaque chose. Et cependant vous allez m'entendre prodiguer toutes sortes d'épithètes louangeuses à la Bourgogne... Que voulez-vous? ce n'est pas ma faute. Sérieusement, on pourrait

[1] Depuis ces récents malheurs, la plupart des écrivains qui s'occupent d'histoire se sont mis à feuilleter les journaux et les livres, afin de pouvoir citer les époques marquées déjà plus ou moins par des fatalités pareilles ; mais ils n'ont pas fouillé assez loin. Sous le règne de Gontran, environ vers l'an 576, la Saône et le Rhône se gonflèrent et débordèrent avec une violence telle que les murs et les maisons croulaient, disparaissaient et roulaient en débris dans les vagues furieuses. Châlons souffrit considérablement, Lyon eut des quartiers entièrement ruinés et emportés du sol... N'est-ce pas l'histoire de ce qui vient de se passer ? Ne dirait-on pas que le ciel prend parfois la terrible précaution de rappeler aux hommes qu'il y a dans la nature des catastrophes formidables, d'irremédiables et fatals ébranlements ?

représenter toutes les spécialités les plus brillantes par la série d'hommes remarquables auxquels elle a donné naissance.

Voulez-vous des hommes de guerre? voici Philippe le Bon, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Charles le Téméraire, le brave sire de Cipière, *la chevalière* d'Éon, l'amiral Rossel, Fressinet, Davoust, Desfourneaux, le général Girault, le lieutenant général L'Huillier, Bournonville, Carnot, Précy, Chambure, Junot, etc.

Voulez-vous des hommes politiques? voici Hugues-Aubriot, Bazire, Maret, Chauvelin, le comte Garnier, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Bourrienne, Cabet, Manguin, Cormenin, etc.

Sont-ce des orateurs, des savants, des commentateurs, des antiquaires qu'il vous faut? le nombre en est grand, j'espère. Vous avez saint Bernard, Théodore de Bèze, Bouhier, Lebœuf, Clémencet, Bossuet, Buffon, Daubenton, Granger, Grivault de la Vineelle, Desbrosses, Robert, Martenne, le père Ménestrier, Larcher, Fréret, Monge, Denon, Valentin-Duval, Fourrier, Mathieu, Guyton-Morveau, Bichat, etc.

Ou bien des ingénieurs, des architectes? ce sont Vauban, Soufflot, etc.

Voulez-vous des peintres, des sculpteurs? voici Greuze, Prudhon, Jean Cousin, Gauthierot, etc.

Aimez-vous mieux les littérateurs, les musiciens, les poëtes? vous trouvez Papillon, Sénecé, La Monnoye, Piron, Saumaise, Moreau, Longepierre, Crébillon, Duryer, Rétif de la Bretonne, Rameau, madame de Genlis, Lamartine, etc.

Et la plupart de ces hommes ayant leur place dans plusieurs de ces catégories! m'accuserez-vous à présent d'exagération et de partialité[1]?

Cette liste seule suffirait pour faire voir quels sont les traits saillants du moral bourguignon : de la bravoure, du génie parfois, du talent souvent, de l'esprit presque toujours, et surtout de la gaieté.

Néanmoins, de ce qu'on trouve un type pour représenter l'habitant de telle province, il ne faut pas induire que tous ses compatriotes se ressemblent; loin de là. Une province a dans ses diverses parties la même variété, le même changement de physionomie que la France dans ses diverses fractions; et cette première pourrait volontiers, en petit et dans ses étroites limites, supporter la comparaison avec celle-ci. Les mœurs, le langage, le costume changent d'un pays à l'autre; et il est tel village de la Bourgogne, cette province l'une des plus civilisées, qui se trouve être à elle, comme tel département des plus arriérés est à la France. — Ainsi, parcourez chacun des anciens comtés de cette province, dont les noms survivent encore; traversez le Chalonnais, l'Autunois, le Mâconnais, le Charollais, le Dijonnais, l'Auxerrois, le Senonais, etc., etc.; à tous vous trouverez un aspect différent, et souvent une teinte, une couleur d'une opposition frappante et tout à fait tranchée. Par ici, de la finesse et un commencement de civilisation; par là, de l'idiotisme, de

[1] Un écrivain sur la musique a dit que la Bourgogne fournissait généralement les voix les plus claires et les plus pures: il a malheureusement oublié de s'appuyer de citations. Dans toute cette liste, assez complète, je ne vois pas que son opinion soit justifiée.

la sauvagerie ou de la grossièreté; d'un autre côté, ce sera de la bonhomie un peu niaise; plus loin, de la ruse, de l'obstination ou de l'entêtement : mettez seulement quelques lieues entre deux villages; dans l'un vous trouverez de la gentillesse, de la fraîcheur, du goût dans la mise, etc., tandis que dans l'autre vous ne rencontrerez que la rugosité physique et morale. — Une partie du Morvan, par exemple, l'un des pays contigus à la Bresse, froid, bas, et encaissé dans des monticules, est bien le pays le moins avancé de notre province; le patois y est le plus inintelligible, le costume le plus grossier... c'est les Landes au milieu de la France. Dans plusieurs villages de cette contrée, les habitants n'ont pas même entre eux de noms propres pour se désigner; ils ne se connaissent et ne s'appellent que par les sobriquets qu'ils se donnent. Une seule chose se maintient et progresse dans ce trou : le goût de la chicane. Le *Morvandeau* est processif à l'excès; il est le Normand de la Bourgogne.

Cependant si le Morvan (*morvinus pagus*) n'est pas remarquable par l'état avancé de sa civilisation, il n'est pas impossible, malgré sa physionomie noire et un peu inculte, d'y trouver par-ci par-là des aspects ou des choses pittoresques. Des montagnes entièrement boisées, des cantons couverts des plus hauts seigles, un sol tantôt d'argile et tantôt de sable, des paysans fort peu dégourdis, il est vrai, mais dont quelques coutumes sont remarquables ou bizarres, c'en est assez pour fixer l'attention et faire voir que la Bourgogne, dans son coin le plus triste et le plus pauvre, se ressent encore de la richesse de la plupart de ses autres villages. A chaque place qu'ils pourront respectivement occuper dans cet article, nous nous plairons à donner quelques-uns de ces détails, dont nous devons la connaissance à l'obligeante communication de M. A. Duvivier. Mais, quelque degré d'intérêt que nous puissions jeter sur le Morvandeau, il nous sera difficile de lui faire obtenir la préférence sur les habitants de certains autres endroits.

Je ne sais guère que les *Chizerots* sur lesquels les habitants du Morvan pourraient l'emporter. *Uchizi*, ou mieux *le Chizi*, est une commune du département de Saône-et-Loire, près Tournus Ses habitants descendent, selon les uns, d'une peuplade de Sarrasins qui se seraient établis dans ce pays après leur défaite par Charles Martel; selon les autres, d'une colonie d'Illyriens et de Pannoniens, qui, venus dans les Gaules à la suite des armées de Septime-Sévère, se fixèrent dans cette contrée après l'issue de la première bataille que cet empereur livra, l'an 194 de J.-C., à Albin, son compétiteur au trône, événement qui, d'après M. Monnier, se serait passé dans les plaines voisines de Tournus. Quoi qu'il en soit, les Chizerots pouvaient, il y a cinquante ans, et peuvent même encore aujourd'hui être considérés comme un peuple à part. S'étant eux-mêmes imposé pour frontières les bornes de leur village, leurs mœurs, leurs usages, leur ancien costume ont, pendant de très-longues années, conservé leur caractère primordial. Ils ne communiquent presque pas avec les populations qui les avoisinent. Aucune alliance étrangère n'est soufferte dans leur famille, aucun établissement nouveau n'est toléré dans leur commune. Une querelle qu'ils eurent avec les habitants du village d'Arbigny les tint divisés pendant près de quatre cents ans!... Vous voyez qu'ils ont du chemin à faire s'ils veulent, pour arriver au progrès, sortir de leur vie isolée et sauvage.

Quelle différence de ces lourds paysans avec nos jolies Mâconnaises, ces paysannes au costume national qui habillait leurs aïeules il y a cinq et six générations, et qu'on verra encore dans nombre d'années faire la distinction de leurs petites-filles ! Elles n'ont pas l'allure vive et légère des espiègles jeunes filles de Châlon et Dijon, mais quelque chose de doux et de tranquille règne dans leur démarche ; leurs regards sont calmes, mais profonds. Les *jeunesses* des autres villages de la Bourgogne poseraient volontiers pour la paysanne rieuse et folâtre, tandis qu'on trouverait la paysanne sentimentale parmi les gracieuses Mâconnaises.

Voyez-les surtout le dimanche sortir de leurs maisonnettes pour aller, ou le matin à la messe, ou le soir à la danse ; voyez-les avec leurs cheveux glissant en bandeaux lisses sur leurs tempes, leur chignon emprisonné dans un petit bonnet à jours et de forme bizarre ; voyez-les avec ces étages nombreux de mousselines et de gazes descendant sur leurs épaules ; ces broderies d'or et d'argent couvrant les coutures et souvent l'étoffe entière du corsage ; ces riches gants de soie terminant leurs manches courtes et plates ; leur longue robe, dont la taille unie commence au-dessous des seins ; mais par-dessus tout cela, et comme signe particulier et distinctif, avec leur petit chapeau, leur miniature de chapeau, capricieux ornement posé avec coquetterie sur le sommet de leur tête, véritable bijou façonné avec tous les soins imaginables, plissé, tuyauté, ruché, tout en nœuds et en rosettes, léger, varié dans ses formes ; chez les unes, simple et ombrageant à peine la moitié du front ; chez les autres, plus large et laissant tomber jusqu'à la taille des ruisseaux de larges dentelles, lesquelles mêlent leurs broderies aux croix et aux colliers dont elles ornent, et quelquefois surchargent leurs épaules.... Voyez-les, dis-je, dans cet attrayant costume, et si vous n'êtes pas séduit, ne restez pas plus longtemps en Bourgogne.

Mais c'est le seul pays de cette province où l'on voie un costume si saillant et si original. En remontant Saône-et-Loire, on trouve cependant des détails de toilette piquants et coquets. La *coiffe à la paysanne* des jolies Verdunoises est connue et proverbiale dans la moitié du département, et en traversant le département de l'Yonne, d'Auxerre à Sens, on remarque souvent des femmes dont un simple madras fait la coiffure : mais quelques-unes savent si bien en agencer les plis et les nœuds, il y a une coquetterie si bien entendue dans la manière dont elles en disposent la pointe et les rosettes, qu'on est tout étonné de voir, à si peu de frais, une coiffure agaçante et parfois excessivement gracieuse.

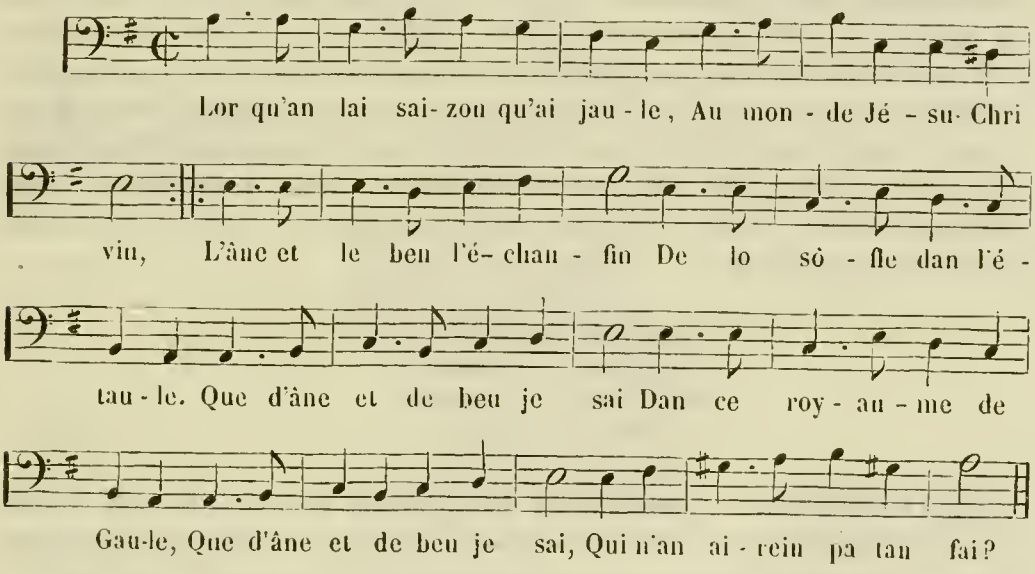
Dans les différents villages de cette même province, les hommes n'ont pas de costume aussi distinct, aussi varié que les femmes. Ainsi, quand on a vu un paysan en blouse, en sabots et en bonnet de laine ; un fermier en culotte de serge, en guêtres dépassant le genou, et en chapeau... multiforme et antédiluvien ; un bon bourgeois ou propriétaire de campagne avec la veste à courtes basques, le pantalon d'étoffe, les gros souliers, et le feutre aux ailes larges et retenues par des fils partant de chaque côté de la tête ; quand, dis-je, on a vu ces deux ou trois variétés d'habillements masculins, on connaît à peu près le costume des Bourguignons.

Il n'en est pas de même des patois ; chaque commune, chaque arrondissement, et souvent chaque village a sa langue et pourrait avoir son dictionnaire. La plupart

de ces idiomes sont pittoresques et imagés; quelques-uns, mais peu, sont presque inintelligibles. Le plus généralement connu de tous, celui qui porte le nom de *patois bourguignon*, est le dialecte qu'on parle dans la Côte-d'Or, aux environs de Dijon. C'est celui qui a été illustré par les vers de plusieurs poëtes de mérite et de beaucoup d'esprit, entre autres Saint-Genès, vigneron-poëte, plein de verve et de naïveté; Dumay, qui a laissé une traduction bourguignonne d'une partie de l'Enéide; le père de Piron, dont les chansons politiques passent pour un chef-d'œuvre d'atticisme, et enfin Bernard de la Monnoye, qui, chassé de l'Académie à cause de ses fameux *Noëls*, fut obligé, pour y rentrer, de faire comme Galilée pour son système, de les désavouer. Il n'y a guère de familles en Bourgogne qui n'en sachent quelques-uns, et ne les chantent la veille de Noël, en faisant *pisser lai sûche*. Plusieurs de ces pièces ont fait crier contre lui à l'impiété et au blasphème; elles ne renferment guère qu'une spirituelle méchanceté dirigée, il est vrai, contre ceux qui étaient bien aises de se venger en prétendant venger la religion et la morale. Cet exemple s'est reproduit de nos jours, et avec plus de retentissement, dans les procès faits aux chansons de Béranger. J'en cite un; je choisis, non pas le meilleur, mais le plus court. C'est le XIe de la seconde partie des *Noei compôzai l'an M DCC, an lai ruë du Tillô.*

NOEI BORGUIGNON.

Su l'air : *du Poulailler de Pontoise.*



On di que cé pôvre bête
N'ure pa vu le pôpon.
Qu'elle se mire ai genon
Humbleman boissan lai tête.
Que d'âne et de ben je sai
Qui po tô se fon de fête,
Que d'âne et de ben je sai
Qui n'an airein pa tan fai?

Ma le pu béa de l'histoire,
Ce fu que l'âne et le beu
Ansin passire tô deu
Lai neu san maingé ni boire.
Que d'âne et de beu je sai
Couvar de pane et de moire,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai?

Si parmi les *beu* et les *âne* qu'*ai saivô*, se trouvaient des académiciens, c'était suffisant, je crois, pour lui attirer leur plus cordiale aversion.

Les Noëls de La Monnoye ne sont pas connus comme devraient l'être des morceaux aussi spirituels. Cachés sous leur enveloppe bourguignonne, ils ne sont abordés que par ceux qui comprennent assez le dialecte dijonnais pour pouvoir les lire avec plaisir. C'est grand dommage, car ces cantiques malicieux, ces dévotes satires sont un véritable chef-d'œuvre de patois bourguignon. Les éditions en sont d'une rareté extrême, et une nouvelle qu'on entreprendrait en la faisant suivre du Glossaire que La Monnoye lui-même a donné comme étant d'un de ses amis, ne serait peut-être pas une entreprise infructueuse. Pour avoir un échantillon du même patois en prose, on peut citer ici le commencement de l'*Evartisseman* dont le malin Dijonnais a fait précéder son recueil : « Come i seù de lai race dé bon Barôzai, je « n'ai jaimoi velu palai autre langaige que stu de feù mon peire, ai de feù mon « gran peire, ai qui Dei baille bone vie. C'étoo dé jan, san vanitai sò-ti-di, qui aivein « de lai lôquance autan qu'Echarre de Dijon. El étein l'honneur de lai ruë du Tillô, « voù se trôvoo de lote tam lai feigne fleur du patoi. Ma on di bé vrai : çant en « banneire, çant en ceveire. Depeù que de grò monsieu, et de grande Daime se son « venun éborgé dans le quatei, i me seù éporsu que le Borgnignon y é quemancé « ai faire lai quinquenelle. Mai fanne et més anfan s'y gâtein de jor en jor, et j'ai « remarquai qu'on y bailloo, etc., etc. » Puis, terminant en vers ce même Evartisseman, « Vo peuvé, dit-il,

Vo peuvé tôte la jonée
Chantai gaiman lo retonée,
Seur, tan que vo té chanteré.
Que jaimoi vo ne dormiré »

Barôzai (Bas-Rosé) est le pseudonyme sous lequel il a publié ses Noëls. C'était le nom d'un vigneron ainsi nommé parce qu'il portait d'ordinaire un bas couleur de rose. Ce nom était devenu tellement populaire, que plus tard il s'est trouvé le synonyme de vigneron, et qu'on se servait indistinctement de l'un ou de l'autre pour désigner cette classe de travailleurs.

Mais une petite pièce plus curieuse, parce qu'elle n'a jamais été imprimée, est une chanson campagnarde recueillie dans les environs de Châlon-sur-Saône. Beaucoup de chansons de nos paysans ne se conservent que dans leur mémoire. Celle-ci pourra prouver, par sa légèreté et son idée gracieuse, qu'il est parfois dommage de

ne pas les recueillir. La voici avec l'air que j'ai fait noter, et qui est simple comme les paroles. Il serait peut-être à désirer qu'elle donnât à quelque compatriote l'idée de chercher à travers champs quelques-unes de ces fleurs ignorées, et dont le parfum est agréable en raison de leur rareté.

Campagnarde.

Ritournelle.

Allegro.

Eho! écho! écho! Les a-gneaux vont aux plai-nes, Eho! écho! écho! Et les loups sont aux bos.

Fin. *Couplet.*

Tant qu'aux bords des fon - tai - nes, Ou dans les frais ruis - seaux, Les moutons baign'nt leur lai - ne, I dan - sont au pré - au.

al segno 𝄋

Mais queuqu'fois par vingtaines
I s'éloign'nt des troupeaux,
Pour aller sous les chênes
Qu'ri des herbag's nouviaux.

Ého!...

Et ces ombres lointaines
Leurs y cach'nt leurs bourreaux,
Car malgré leurs plaint's vaines
Les loups croqu'nt les agneaux.

Ého!...

T'es mon agneau, ma reine,
Les grand's vill's, c'est les bos,...
Par ainsi donc, Mad'leine,
N' t'en va pas du hameau!

Ého!...

Il y a là dedans de l'instinct poétique et une certaine finesse. Les paysans qui font ces chansonnettes ne doivent plus être tout à fait sauvages ni incivilisés [1].

Il est malheureux que ces preuves d'un esprit progressif ne puissent s'appliquer aux habitants de tous les points de cette province. Il est des hameaux, des bourgs, où le progrès est le plus arriéré, où l'esprit est brut ou crédule, où l'intelligence est réduite à l'instinct. Il suffit, pour se convaincre de ce contraste, de se rendre sur la place d'une de nos villes un jour de marché. Voyez-vous d'un côté le Morvan, la Bresse, tout le pays plat, en un mot, représenté par des hommes rabougris, maigres, pâles, chétifs et souffreteux ; tandis que de l'autre côté l'air vif de la montagne nous envoie ses hommes à la face pleine, à la carnation fraîche, à la taille forte, à la santé robuste. Pour peu qu'on mette un brin de lavatérisme dans son examen, on verra que, le moral se jugeant assez volontiers d'après le physique, il doit y avoir une immense distance entre ces individus, qu'on prendrait pour des descendants de deux races différentes... et on ne se trompera pas. Le montagnard est spirituel et fin ; l'habitant du pays plat est lourd et... plat comme son pays.

On trouve chez ces derniers la crédulité poussée jusqu'à l'idiotisme. Certaines coutumes superstitieuses sont observées par eux avec un fanatisme digne d'autres croyances. Chez les premiers, au contraire, l'observation de ces coutumes est beaucoup moins fanatique. Elles dégénèrent souvent à l'état de choses indifférentes ou très-supportables ; souvent elles deviennent des traditions extrêmement gracieuses. Le *premier de mars,* pour en citer une, usage répandu presque généralement parmi les jeunes Bourguignonnes, peut fournir le sujet des plus jolies légendes. Voici ce que c'est : le dernier jour de février, à la dernière heure, au moment où mars est là, prêt à commencer son règne de trente et un jours en supplantant son boiteux prédécesseur, quand minuit est près de sonner, pour parler sans périphrase, les jeunes filles ouvrent leur fenêtre, et, personnifiant ce mois dans lequel elles entrent, elles s'adressent à lui pour qu'il leur fasse voir, dans le rêve de la nuit, l'image du mari qu'elles désirent. La formule qu'elles prononcent est originale et naïve : « *Bonjour, mars,* disent-elles, *montre-moi dans mon dormant celui que j'aurai*

[1] A propos de patois, et si je ne craignais d'encourir le reproche d'enragé philologue, je m'amuserais à vous citer quelques mots que les amateurs d'harmonie imitative ne manqueraient pas de classer parmi leurs plus rares curiosités. Je me contenterai de deux pour cette fois, deux qui pourront vous donner une idée de ce qu'on trouverait si l'on avait le temps et l'espace. L'un est le verbe *gicler*, qui exprime le jaillissement spontané et rapide d'une chose sortant d'un lieu quelconque. On dit de l'eau d'un jet qu'elle *gicle,* etc. Le mot est énergique, et on pourrait justifier de sa légitimité en citant son père latin *jaculare*, avec lequel on ne peut guère nier qu'il ait une singulière ressemblance. L'autre est le verbe *patater*, pour exprimer le plus rapide galop d'un cheval. Quand, avec leurs articles en *o* et leurs terminaisons d'imparfaits en *ot*, les Verdunois disent, en parlant d'un cheval qui fait feu en courant : *Ah ! o patatot ! o patatot !* je vois involontairement le coursier qui galope, je l'entends frapper ses quatre pieds sur le sol, et je me rappelle le *quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum* de Virgile.

Les Morvandeaux, dont le juron favori est : *Tounar ! ah ! tounar !* ont, dans leur langage tout particulier, quelques mots qui ne sont pas dépourvus de pittoresque. Ce langage, véritable salmigondis de celtique, de latin et de... morvandeau, affecte parfois les mignardises de l'italien. Au milieu d'un mot, notre *l* suivi d'une voyelle se change en *i*. Ainsi les habitants disent *fieur, bié, biane, piante*, pour fleur, blé, blanc, plante. Mais ces adoucissements de prononciation sont rares, et font l'effet d'un gland de velours perdu dans un ceul de chous. La plupart des mots de ce patois sont corrompus et défigurés.

dans mon vivant. » Si elles voient un homme, elles se marieront avec lui dans l'année; si elles voient des objets tristes, tels qu'un tombeau, un enterrement, elles mourront. Une ou deux fois le hasard a voulu que le rêve d'une de ces jeunes amoureuses se réalisât; jugez quelle force a dû en acquérir la croyance! Elle a cours non-seulement dans les villages, mais bon nombre des jolies citadines qui auront l'air de rire en lisant cet article, sauront mieux que moi si mars n'a jamais été leur oracle.

L'époque du jour de l'an est aussi, pour certaines imaginations villageoises, le sujet de longues appréhensions et de vives anxiétés. On s'inquiète beaucoup de la première personne qui viendra vous *souhaiter la bonne année.* La jeune fille qui attend ses étrennes se gardera bien de se laisser embrasser, de laisser même achever le souhait, et de rien recevoir, si les dons, les souhaits et les baisers ne sont pas offerts par un jeune homme, ou au moins un homme. Cette salutation de *bon an*, faite par une femme, tourmente son esprit et la rend malheureuse; elle y voit mille choses fâcheuses pour elle : ses plans d'amour, ses projets de mariage manqueront, tourneront mal... Il est bien rare que, pour peu que la jeune fille soit sensible et tienne à son *amoureux,* cette circonstance n'amène une larme de dépit au bord de ses jolis yeux rouges et attristés. Pauvre petite! comme elle maudit la visiteuse inopportune! comme elle a le cœur gros! et que ses autres étrennes vont lui sembler laides et lui être indifférentes! Quelques jeunes gens se laissent aller aussi parfois à cette crainte crédule. Il est inutile de dire que ce qu'ils attendent, eux, c'est une visiteuse, et que le visiteur malencontreux leur occasionne la même contrariété, leur fait éprouver la même peine qu'à la jeune fille la visite de l'amie trop matinale.

Au pied du *Mont-Dru* (Mons Druidarum), aux environs d'Autun, se trouve une fontaine. Une vieille croyance du pays donne à ses eaux une vertu curative, mais particulièrement pour les enfants. Quand les mères des lieux avoisinants ont leurs chers *mignons* malades, elles vont à la fontaine, en portant avec elles les langes de la petite créature souffrante, et, arrivées, les plongent dans l'eau miraculeuse : si les langes vont au fond, la mère s'en revient avec le désespoir dans l'âme : son enfant mourra ; si au contraire l'air les a boursouflés et soutenus, qu'ils aient surnagé, la mère retourne joyeuse embrasser son *chéri :* il obtiendra guérison.

On pourrait citer comme cela un nombre infini de ces coutumes.

Quelques autres, moins mystiques et moins superstitieuses, et qui tiennent tout simplement aux mœurs, sont répandues aussi parmi le peuple, qui y tient, et les gardera probablement encore longtemps. Quand deux jeunes gens se sont mariés, le lendemain de leur mariage, le matin, on leur porte la *trempée.* La trempée consiste en *une* tasse de vin rouge, chaud et sucré, dans lequel *trempe* une *laiche* ou tartine de pain grillé. Les nouveaux mariés sont obligés de boire au même vase et de mordre au même pain, ce qui pour eux est un emblème d'union et de bonne intelligence. Dans d'autres endroits, on les fait *mordre à la miche.* Au lieu de trempée, on leur porte un pain rond et *frais* (tendre), auquel les deux époux mordent l'un après l'autre. Cette coutume a pour eux le même symbole que la précédente. — Le

jour du mariage, quand le jeune couple revient de la messe, et rentre au logis conjugal, on jette sur lui à poignées, on fait pleuvoir de toutes les fenêtres de petits légumes secs, pois, haricots, etc. Si le mariage est riche, on remplace les légumes par des anis, de petites dragées, et autres choses semblables. Les parents des mariés, qui se chargent de cette bizarre espièglerie, y voient sans doute l'image des biens et bonheurs qu'ils désirent faire descendre et pleuvoir sur la tête des jeunes épouseurs. A ces derniers seuls de savoir *si* et *comment* la prévision se justifie!

Dans le Morvan, les noces de village sont assaisonnées de circonstances bizarres, de coutumes particulières, et conservées presque intactes à travers bien des siècles. A la première visite du *jeune à marier* chez celle qu'il a choisie, il regarde ce qui se passe autour de lui dès son arrivée. Si l'on trace des croix dans les cendres avec les pincettes, c'est de mauvais augure; si à son départ on dresse en l'air les tisons du feu, c'est un congé : cela signifie de ne pas revenir. Mais, au contraire, s'il est agréé, un repas se prépare; à la fin, le jeune homme remplit son verre à pleins bords, il boit, puis il le passe à la jeune fille à moitié bu. Qu'elle consente à boire, qu'elle mette le verre à sec, oh! il est heureux, il est aimé! Elle devient sa fiancée, il la prend sur ses genoux et l'inonde de caresses et de chauds propos d'amour Puis les jours se passent, les préparatifs se font; la noce, composée des parents, amis et connaissances des deux familles, se rassemble; la mariée fait nouer et dénouer sa jarretière par tous les hommes de la fête; musique en tête, on se rend à la messe, où l'on regarde celui des deux cierges qui brûle le plus vite, pour savoir par là celui des époux qui vivra le moins; de l'église on va au cabaret, où la station est toujours bruyante; du cabaret on revient à la maison; on s'attable, on mange, on boit, on chante... pendant que les mariés disparaissent (bonne nuit, Dieu les garde!); après quoi la noce va jusqu'au jour prolonger les danses et les libations dans la grange. Ces détails n'ont-ils pas un caractère original?

La veille de Noël, dans toutes les familles, on fait *pisser lai sûche*. Tout le monde connaît cette coutume, et sait que la bûche (ou sûche) est le fournisseur de bonbons des enfants, dans les sabots desquels on en met, et à qui l'on fait croire que c'est *Noël* qui les a descendus par la cheminée... lorsqu'ils ont été sages. Pendant ce temps-là, les jeunes gens et les grand'-mères se rendent à la messe de minuit, chacun portant une chandelle bariolée de rouge, vert ou jaune, qui ne sert absolument que pour cette messe, et qu'on appelle à cause de cela *chandelle de Noël*. Au retour, on prolonge la veillée pour manger le boudin et la *carbonnade* : c'est faire *rossignon*.

Dans plusieurs endroits, à partir de ce jour jusqu'au jour de l'an, les principaux instrumentistes, maîtres joueurs, meneurs de bals, et autres, se réunissent par groupes, et, se disséminant de porte en porte, vont donner des aubades aux principaux personnages. Quand le charivari est fini, ils se mettent tous à crier, du dehors au dedans : « Bonjour, monsieur un tel, madame une telle, mademoiselle une telle, et toute votre aimable compagnie! » La veille du jour de l'an, ils ajoutent leurs souhaits de bonne année, et le lendemain on les entend avant l'aube qui rôdent à votre porte, et demandent, à grands cris d'instruments, leurs étrennes; on les leur

LE BOURGUIGNON

donne, et, dans le courant de la semaine, une nouvelle aubade gratis vous arrive en remerciement. — Ils seraient plus généreux de garder le silence.

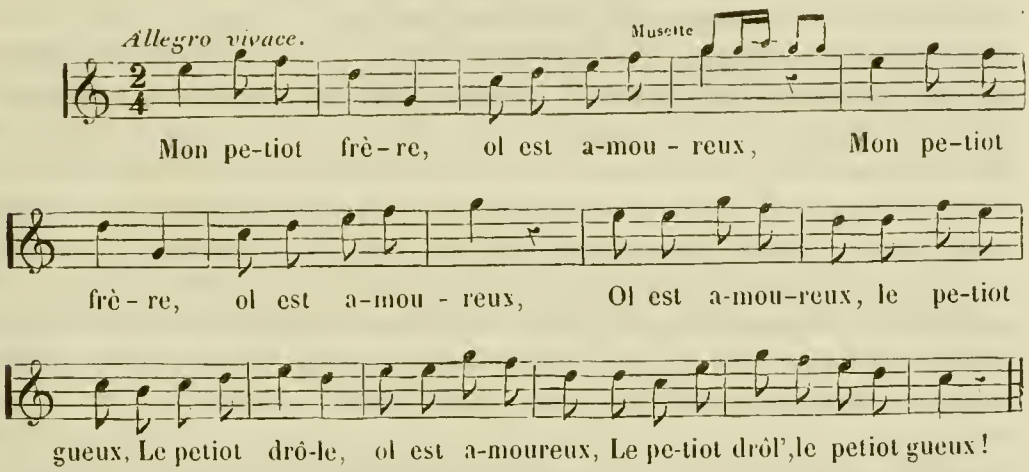
Si la Bourgogne est riche en coutumes bizarres et en traditions, elle a beaucoup perdu en pittoresque du côté de ses fêtes. Clèves et Dijon eurent, de 1381 à 1560, l'une sa *société des fous*, l'autre sa *mère-folle*. Les statuts de la première de ces fêtes servirent, pense-t-on, de modèle aux statuts de la seconde, dont nous allons donner un aperçu rapide. Les fondateurs et les partisans de cette institution joyeuse, baptisée aussi *infanterie dijonnaise*, se rassemblaient tous les ans, les trois derniers jours de carnaval, dans la salle du jeu de paume de la Poissonnerie. Chaque membre arrivait bizarrement vêtu, accoutré d'habits collants, tout cousu et bariolé de loques vertes, rouges et jaunes, sur la tête un bonnet dont les deux pointes agitaient bruyamment deux sonnettes, et à la main une marotte au bout de laquelle riait une tête de fou. Le titre de *mère-folle* était dévolu au président, que gardes à cheval, officiers de justice, chancelier et grand écuyer suivaient comme serviteurs suivraient roi bien-aimé. Après le président venait l'infanterie, composée au moins de deux cents hommes. Cette troupe marchait en suivant pour drapeau un guidon sur lequel se confusionnait une multitude de têtes de fous chaperonnés, au-dessus de cette devise : *Stultorum infinitus est numerus*. La même devise se lisait sur un autre drapeau à deux flammes, des mêmes coupes, couleurs et dimensions que le premier. Son emblème était une femme assise, marotte en main et chapeau sur la tête. C'était la *mère-folle*. De toutes les fentes de sa jupe, la digne femme, s'échappaient des myriades de petits fous qui l'environnaient et l'inondaient. Quelle progéniture ! Je ne connais plus de mère-folle aujourd'hui ; mais bon nombre de ses petits fous m'ont l'air d'avoir survécu, car aujourd'hui nous avons tant de grands, qu'il faut bien croire que quelques-uns d'entre eux sont des petits de jadis grandis à cette heure. — Dans les repas de corps chacun portait son plat. Les suisses de la garde, choisis parmi les artisans qui pouvaient s'habiller à leurs frais, suivaient à pied la mère-folle avec le colonel et les officiers qui, eux, suivaient à cheval. Dans les jours de grandes fêtes, la compagnie entière parcourait les rues de la ville, montée sur des chariots à six chevaux, caparaçonnés aux trois couleurs (rouge, jaune et vert), et récitant des vers bourguignons. Elle représentait souvent des scènes : chacun portait alors le costume du personnage qu'il s'était chargé de représenter. Le long et attrayant cortége faisait halte devant l'hôtel du gouverneur et des principaux magistrats, et si quelque événement venait d'émouvoir la ville dijonnaise, la personne à qui il était arrivé se voyait, l'instant d'après, représentée, imitée par un personnage chez lequel souvent elle aurait désiré moins de fidélité et de ressemblance. Les petites aventures scandaleuses faisaient surtout l'objet de ces représentations satiriques. — La réception des candidats ne présentait pas moins de bizarrerie : le *fiscal vert*, chargé de les interroger, le faisait en prose rimée, et il fallait que les réponses fussent dans le même style. Le barreau de Dijon a fourni des avocats cités comme très-habiles dans ces sortes d'impromptus. L'édit de suppression de la mère-folle date du 21 juin 1560.— D'autres villes s'amusèrent aux bruyantes orgies des *fêtes de l'âne, du pape, de l'archevêque* et *de l'évêque des fous*, fêtes pendant les-

quelles les églises cathédrales devenaient le théâtre de véritables saturnales. L'autel était transformé en buffet, diacres ou sous-diacres mangeaient ou faisaient sauter saucisses et boudins, des chants obscènes remplissaient la nef, les encensoirs brûlaient de vieux cuirs au lieu d'encens!!.... Après la messe, c'était une véritable orgie : des prêtres et des assistants dansaient tout nus dans l'église, qu'ils ne quittaient que pour monter dans des chars remplis d'ordures, dont ils couvraient ensuite les passants! — A une autre de ces fêtes (celle de l'âne), tous les répons de la messe étaient les *hi! han!* imitatifs de la bête têtue, et à l'*Ite, missa est*, le célébrant se mettait à braire de toute la force de ses poumons, et les assistants de répondre encore en chœur : *Hi! han! hi! han! hi! han!* — La Bourgogne vit aussi représenter chez elle ses *farces pieuses*, ses *comédies saintes*, ses *moralités*, autres cérémonies qui avaient tout autant de bizarrerie et souvent pas moins d'*immoralité* que les fêtes précédentes. Un concile les défendit; le clergé s'efforça inutilement de les justifier; mais elles n'en firent pas moins longtemps les délices de la populace, qui appelait *paradis* les tréteaux sur lesquels on les jouait. De tout cela, il ne reste aujourd'hui que quelques chômeries, cérémonies, processions maintenues parmi les corporations d'ouvriers; quelques pratiques restreintes souvent au cercle de l'intimité domestique. Mais nous trouvons à cette perte un ample dédommagement dans ce que nous appelons, nous, *nos fêtes*. Je veux parler de nos joyeux *apports*, ces fêtes villageoises qui ont lieu tout le long de l'année dans le voisinage des villes. Huit jours à l'avance, jeunes gens et jeunes filles y songent : l'un prépare son habit neuf, l'autre sa robe blanche : *Je vais à la Saint-Marcel! Je vais à la Saint-Cosme! Je vais à la Saint-Jean-des-vignes!* etc., etc. Et le dimanche venu (un apport se trouve toujours un dimanche), ce sont les courses, les danses, les jeux, les promenades, les dîners sur l'herbe, enfin tout ce que la campagne en habits de fête peut offrir de plus agréable aux couples citadins qui viennent la visiter.

Le village où l'apport a lieu déploie, ce jour-là, toutes ses ressources de parure et de friandise. On voit à chaque maison des tentes, où les marchands de jouets, de fruits et de pâtisseries de toutes sortes luttent de bon marché pour avoir des chalands. Des tentes encore abritent la place où l'on danse, des planches y cachent la terre, et les groupes s'y abandonnent à toute leur ivresse pour la contredanse et la valse, qui alternent toujours régulièrement. Pour l'orchestre, vous avez deux tonneaux; sur les tonneaux, une planche; sur la planche, deux ou trois chaises; sur chacune des chaises, un instrument, violon, clarinette et grosse caisse... Ah! j'oubliais! de plus, à chaque instrument, un *joueur* quelconque, qui s'efforce de faire le plus de bruit possible. Le malheureux y réussit trop bien; gare les oreilles! Il y a ordinairement dans chaque village deux *salles* de danse (je dis salle pour ne pas répéter place). L'une est occupée par les danseurs de la ville, et on s'y livre par conséquent aux ailes de pigeon ou aux intentions premières du cancan, suivant que la ville est en rapport plus ou moins direct avec la capitale. L'autre *salle* est pour les indigènes du village, qui ne se confondent pas souvent avec les *farauds* de la ville, et exécutent entre eux les danses les plus inconcevables et les plus grotesques. Quelques-unes néanmoins sont piquantes; entre autres la *bourrée* charollaise, dont

voici l'allure notée : les danseurs sont placés en face l'un de l'autre ; ils tournent et sautent alternativement sur chaque pied, et vont ainsi par figures symétriques, sans discontinuer, et pendant des heures entières. C'est à en perdre la respiration. A la fin de chaque reprise, un *iou! iou!* énergique se fait entendre, et le danseur, quand il le peut, applique un gros et sonore baiser sur la joue ou l'épaule de sa danseuse.

Bourrée.



Ol est amoureux
Le petiot gueux,
Le petiot drôle!
Ol est amoureux,
Le petiot drôle,
Le petiot gueux!

L'apport dans le Charollais s'appelle une *vogue*.

A propos d'une phrase du passage précédent, et avant d'aller plus loin, il est une remarque qu'il est besoin de faire, et un conseil peut-être utile à donner. On vient de lire que, dans les apports, *les indigènes du village ne se confondent pas souvent avec les farauds de la ville*. C'est vrai, et c'est malheureusement vrai encore ailleurs que dans les fêtes de village. Dans les villes, quand un corps d'état donne un bal, soit pour sa fête, soit pour toute autre circonstance, les membres de la société dansante défendent expressément l'entrée de la salle à tous ceux qui ne sont pas du même état qu'eux ; c'est à peine si un de leurs parents est admis lorsqu'il ne se livre pas au même travail. D'un autre côté, les employés, que les corps d'état appellent dédaigneusement les *commis*, font de même, et interdisent leurs bals aux *ouvriers*. Que l'un d'eux essaye de franchir le seuil en trompant la consigne, lestement on le priera de sortir, et, au besoin, les menaces grossières, les injures et les coups vien-

dront en aide à cette prière. Il faut rendre justice aux commis, qui imitent moins souvent cet exemple, et seulement quand ils ont été poussés à bout par un ou plusieurs refus précédents. On ne saurait croire combien ces rixes enveniment les uns contre les autres les jeunes gens d'une ville, qu'on a vus parfois, et pour cette cause, se battre la nuit et par petites batailles rangées... Un peu de jugement, de raison et de tolérance ferait cependant disparaître tout cela ! Ces querelles ont lieu aussi dans d'autres endroits que la Bourgogne ; mais comme dans cette contrée elles sont maintenues avec un acharnement qui fait peine, je n'ai pas cru devoir laisser échapper l'occasion de faire voir combien de telles coutumes sont déplorables. Je crois néanmoins tenir de bonne source que des fusions cherchent à s'opérer, et il est à espérer que dans peu toutes ces haines d'aigreur et de rivalité auront cessé ! N'est-il pas bien fâcheux, en effet, de voir la jeunesse d'une province hospitalière divisée entre elle, et s'interdire réciproquement des plaisirs qu'elle s'empresserait d'offrir à des étrangers ? Car, croyez-le bien, ces divisions n'influent en rien sur leur caractère hospitalier, et ne doivent en rien diminuer la bonne opinion qu'on s'est faite d'eux à ce sujet. Leur moteur dans ces querelles est tout simplement l'amour-propre : les *commis* prétendent que quelques ouvriers n'ont pas assez bonne tournure pour venir faire danser leurs invitées, et les *ouvriers* trouvent qu'en admettant ces rivaux à leurs bals, c'est se faire enlever à plaisir des maîtresses qui préfèrent, disent-ils, l'allure mignarde des farauds à leurs manières brusques et gaillardes. Mais ces choses sont beaucoup moins fortes en réalité que dans l'imagination des champions des deux camps... Quel est donc l'ouvrier qui ne peut aspirer à devenir un commis, ou à le valoir ? Quel est donc le commis si lovelace, qu'il attire à lui toutes les jeunes filles ?... Quelques années d'éducation, et un niveau aura passé par là-dessus !

Voilà à peu près quels sont les costumes, les idiomes et les mœurs des Bourguignons de notre époque. Je n'ai pu m'arrêter à vous décrire les modifications survenues dans ces choses depuis l'origine de la nation jusqu'à nous. Je ne vous ai pas fait voir les Bourguignons du Rhin, rudes, sauvages et couverts en entier de peaux d'animaux. Je vous ai passé sous silence le temps où les seigneurs, étant l'hiver à la chasse, avaient le droit de faire éventrer deux de leurs serfs pour se réchauffer les pieds dans leurs entrailles fumantes [1] ; où un sieur d'Inteville, par exemple, évêque d'Auxerre, fut *mis à l'amende* (remarquez bien, *mis à l'amende*) pour avoir fait *crucifier* un de ses gardes qui avait vendu un oiseau de sa fauconnerie ; où les édits des conciles défendaient aux femmes de chanter des chansons obscènes dans les églises, etc., etc. Si vous me demandez pourquoi je ne vous ai pas dit cela plus tôt, je vous répondrai que, me plaisant à croire mes compatriotes d'aujourd'hui plus faciles à vivre... et surtout à laisser vivre les autres, je me taisais pour ne pas jeter un vernis de défaveur sur leur histoire. Cette raison en vaudra peut-être une meilleure.

[1] Dans la discussion du 4 août 1789, un orateur mentionna cet abominable droit : il y eut dans toute l'assemblée un mouvement d'horreur.

J'aurais mieux aimé vous parler du siége de Saint-Jean-de-Losne (25 octobre 1654), ce trait d'héroïque patriotisme, un des plus honorables de l'histoire de Bourgogne, et digne des plus beaux jours de la Grèce et de Rome ; ce siége où cent cinquante soldats du régiment de Conti, sur de faibles remparts, et avec huit petites pièces d'artillerie, repoussèrent glorieusement l'armée ennemie, qui couvrait les plaines environnantes ; ce siége, dont la défense est due à deux hommes, Pierre Desgranges et Pierre Lapre, l'un échevin, et l'autre maître des clefs et portes de la ville, qui refusèrent de capituler, et répondirent que la garnison était prête à se défendre ou à périr. Un trait pareil efface bien des taches dans l'histoire d'un pays.

Le sol de la Bourgogne, à le considérer en peintre et en poëte, est peut-être moins beau, moins accidenté que celui de certaines autres provinces ; on n'y trouve ni les hautes montagnes, ni la mer. Mais en revanche une végétation vigoureuse, une verdure à défier les hivers, un ciel pur, une riche et chaude lumière éclairant de tranquilles paysages, un air vif et frais, de gracieux horizons, voilà ce que l'artiste peut trouver dans cette agréable contrée. Plusieurs sites néanmoins sont pittoresques : les environs de la Rochepot, le Val-Suzon, et maints autres endroits sont remarquables ; les environs d'Autun sont remplis d'antiquités romaines ; la plupart des vallons vignobles sont d'un délicieux aspect, et si l'on veut de charmantes fantaisies, on peut croquer sur son album les masures grises et les maisonnettes de terre de nos paysans.

M. Duvivier nous a tracé le tableau du Morvan. Il est bien, peut-être, légèrement empreint de cet excès d'amour filial dont nous avons parlé plus haut ; mais regardez à travers un prisme un peu moins poétique, et vous aurez l'idée juste de l'aspect du pays. On ne peut pas, du reste, en vouloir à un écrivain d'aimer l'endroit qu'il a longtemps habité :... assez d'autres se targuent d'un superbe dédain pour les montagnes et les prés où ils couraient, enfants, au soleil. « La chaîne des montagnes du Morvan, qu'il appelle la Suisse du Nivernais, est, dit l'auteur morvandeau, capricieusement coupée, tantôt par d'agréables vallons, tantôt par de profonds ravins. Ses horizons ne flottent point vagues et indécis, noyés dans des brumes perpétuelles : d'une proportion plus saisissable, ils se dessinent nus, arrondis, festonnés, bizarres, empreints toujours d'une mâle et sauvage originalité. Ses paysages ont des tons excessivement multipliés : ici, des montagnes couronnées de noires forêts, aux flancs desquelles sont suspendus de riants chalets ; là, des collines cultivées, couvertes de jaunes moissons, de frais villages éparpillés au pied ; plus loin, de grasses prairies, avec leurs blancs troupeaux ; puis de longs étangs verts ; partout, les accidents les plus romantiques, les aspects les plus variés. On n'y voit point des massifs de peupliers robustes ou de pins majestueux, mais une végétation vivace et noueuse : le hêtre au feuillage lisse et touffu, *l'argolet* (le houx) vert et dentelé, le châtaignier rabougri, l'humble bouleau, le timide genévrier et le genêt, qui dore de ses belles fleurs les champs de seigle ou de sarrasin. »

L'aspect général de l'arrondissement de Charolles présente à la vue une très-grande et très-agréable variété. Pour horizon d'abord vous avez la chaîne dentelée

de montagnes primitives qui se détache des Cévennes, traverse en serpentant le sol du sud au nord, et sert de ligne de démarcation entre le bassin de la Loire et celui de la Saône. Puis, au milieu du paysage, ce sont des collines, des ruisseaux, des plaines, de belles prairies, des terres à blé, des étangs, de grandes forêts ; puis encore les côtes de la Loire, qui déroulent leurs nappes fertiles ; puis enfin la partie occidentale de votre tableau, composée autrefois du Charollais et du Brionnais, plateau immense que vous voyez découpé dans tous les sens par une multitude de vallées, peu profondes, il est vrai, mais fraîches, vertes et riantes.... N'est-ce pas que la Bourgogne n'est pas encore si pauvre en sites et en paysages ?

En fait de souvenirs historiques se rattachant aux monuments détruits ou existants, notre province est tellement riche qu'il faut renoncer à essayer même de les énumérer. Quand j'aurais cité le château de Montaigu, rasé par Henri IV après la ligue ; celui de Druyes, où se confirmèrent les libertés d'Auxerre ; celui de Chastellux, célèbre par la famille de ses possesseurs, et qui subsiste toujours depuis 1240 ; celui de Germolles, où couchèrent François Ier et la belle Ferronnière, Henri IV et Gabrielle ; quand j'aurais parlé de l'église de Verdun, où se trouve la chapelle *des Treize,* refuge des treize seules familles qu'en 1347 la peste laissa dans cette petite ville ; quand j'aurais rappelé l'abbaye de Saint-Marcel, où mourut le malheureux Abeilard ; l'église du même bourg, *érigée à la gloire de Dieu* par Gontran, roi de Bourgogne ; Châlons-sur-Saône, ruiné, inondé, incendié, rasé, et reconstruit sept fois ; quand j'aurais, dis-je, évoqué tous ces souvenirs, il m'en resterait encore dix fois plus à citer... Raisonnablement je ne puis vous imposer, ni à moi, cette tâche un peu longue. D'autres détails me réclament.

Il me reste à parler de la richesse commerciale de cette bonne province dont je vous ébauche le tableau. Un de ses principaux titres à la renommée, c'est l'étendue et la qualité de ses vignobles. C'est que, voyez-vous, ce bon vin de Bourgogne, qui faisait, en 1395, rester le pape et les cardinaux à Avignon, malgré les offres et démarches de Philippe le Hardi ; ce bon vin, que Pétrarque disait que Benoît XIII ne trouverait pas en Italie : c'est que ce bon vin, dis-je, est une si bonne chose, qu'il serait bien difficile de ne pas l'apprécier... Jus délicieux, nectar de la Côte-d'Or, je sais des Bourguignons qui te canoniseraient !

Les vignobles de la *Côte-d'Or* sont plantés sur une chaîne de montagnes qui porte ce nom, et l'a donné au département. Elle se divise en deux parties qu'on a nommées *côte de Nuits* et *côte Beaunaise.* C'est la première de ces *côtes* qui nous produit le *Romanée,* le *Richebourg,* le *Chambertin,* le *Nuits,* le *Clos-Vougeot,* ce fameux Clos-Vougeot, affiché à la porte de tous les marchands de vin de Paris, et dont le produit ne suffirait pas à leur en donner à chacun deux verres ! Le *Volnay,* le *Beaune,* le *Pomard,* le *Meursault* et le *Montrachet,* ces deux derniers blancs, nous viennent de la seconde *côte.*

Vous savez tous aussi bien, et peut-être mieux que moi, quelles précieuses qualités distinguent les vins de ces crus. La supériorité qu'ils ont sur tous les autres n'est pas contestée... Le vin de Bourgogne est entre tous les vins comme une jolie femme est entre toutes les femmes... c'est le vin par excellence. Vous allez peut-

être m'objecter qu'il ne dure pas aussi longtemps que plusieurs autres ; mais, je vous le demande, est-ce une vie plus ou moins longue qui constitue les qualités d'un individu ? Non, il est ce qu'il est. Il meurt jeune, c'est un malheur... et un petit, car la vigne fait du vin tous les ans, et tous les ans, à quelque différence près, elle le donne aussi bon et aussi recherché. Quel est celui de vos vins qui n'a pas besoin de mélanges ? qui ne s'altère pas ? ne se modifie pas ? à qui les mélanges même sont nuisibles ? Il n'y a que ce qui est *bien bon* qui est tout entier bon par soi-même ; et, vous le savez, le vin de Bourgogne n'a besoin d'être mêlé à aucun autre[1] !

Aussi l'habitant est-il fier du produit de sa province. Il en parle en connaisseur (à nul autre le droit d'être plus fin gourmet que lui), et toujours avec chaleur et avec amour. Le moment le plus important de l'année, pour la plupart des propriétaires de ce pays, est celui de la vendange. Sur toutes les routes, sur tous les chemins, on ne voit plus passer que les cercles, les tonneaux, les futailles que l'on vend à toutes les foires, et qui se rendent dans les pressoirs des fermes, où les vignerons affairés les attendent. Le propriétaire se met à la recherche de ses vendangeurs, qu'il fait venir par groupes nombreux, qu'il installe dans ses vignes, qu'il nourrit et héberge à force de petits verres, de bouteilles de vin, de pots de soupe, de lard et de légumes (ceci pour le manger), et de bottes de paille pour le coucher. Alors, huit ou quinze jours se passent dans le coup de feu de la récolte, après quoi hôteliers, négociants, bourgeois, détaillants, se croisent chez le vigneron et le propriétaire, marchandent, achètent et encavent les vins de l'année. Le jour où le détaillant fait son emplette est marqué par une circonstance curieuse. Pour donner de la publicité à son commerce, il emploie un *crieur*. Le crieur de vin est un homme (dans quelques villes même c'est un enfant) qui, pendant le moment de la mise en vente du vin nouveau, ne fait presque uniquement que crier le prix du litre. Il s'arrête à tous les coins de rue, sur toutes les places, à tous les angles de maison ; c'est une affiche vivante et locomotive. Il tient d'une main une bouteille du vin qu'il *crie*, et de l'autre un verre. Il se consolide sur ses jambes, et, préludant à son débit oratoire, il nettoie son organe par une toux rauque, et commence d'une voix stridente : *Il est vineux ! il est joyeux ! avis à tous les bons buveurs*... Là, un superbe point d'orgue. Puis, redoublant de force, il continue... *de vin ! Dans la cave de madame Bertrand ! au commencement de la rue de l'Obélisque ! bon vin rouge et blanc à 4 sous le litre ! Il est né natif de Givry ! tout à fait au-dessus de la montagne, là où y a des pierres à fusil, ousque le soleil donne !* Puis, d'un ton pénétré : *Ah ! mes amis ! la jolie* BOITTE[2] *au vin !* Il se verse

[1] En citant le vin de Bourgogne comme le vin par excellence, je sais parfaitement que le Constance, le Madère, le Malaga, le Tokai, pourraient avoir le droit de réclamer ; mais il doit être bien entendu ici, que, dans un article pour *les Français*, je n'ai pu vouloir parler des vins étrangers.

[2] *Boitte* pour boisson. C'est comme s'il disait par une complaisante amplification : *Ah ! la bonne boisson au vin !*

un verre. *Ah ! la bonne denrée !* Il boit. *On s'endormirot sur la feillotte* [1] ! Là, il lui arrive souvent de redoubler... le verre de vin. Il en offre même à ceux qui voudraient en goûter. Puis il redit encore une fois : *A 4 sous le litre, etc...* et va recommencer au coin le plus proche, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus de voix au gosier, ni de vin dans sa bouteille, ce qui se renouvelle plus d'une fois dans la journée.

Le produit des vignobles est, comme vous le voyez, la notable partie de la richesse du Bourguignon. Ses autres récoltes, telles que céréales, fruits, légumes, sont ce qu'elles doivent être dans un pays bien situé, fertile et cultivé avec soin et intelligence. On a cité les vastes établissements agricoles du duc de Raguse, fondés dans son parc immense de Châtillon-sur-Seine ; mais ils n'existent plus. L'extraction de la houille et du plâtre est aussi une des principales branches d'industrie de la Bourgogne. Saône-et-Loire est le troisième département pour l'importance du premier de ces produits. L'exploitation du Creusot est connue pour une des plus belles de ce genre. Les établissements de métallurgie, les verreries, les cristalleries, les manufactures de sucre, les horlogeries, les tanneries, les tuileries, les fabriques de tapis, d'armes à feu, les filatures, les distilleries, etc., etc., etc., abondent aussi dans cette province, dont je n'entreprendrai pas la statistique, mais que je puis dire être une des plus actives et des plus riches de la France. Cela devait être avec le caractère entreprenant, tenace et inventif du Bourguignon. Nul n'est plus que lui ardent et partisan du progrès. C'est à Châlon-sur-Saône, pour faire le trajet de cette ville à Lyon, que l'on vit la Saône sillonnée des premiers bateaux à vapeur. Nombre d'autres adoptions, améliorations, et même inventions ont eu lieu en Bourgogne, et pour peu qu'en vous rappelant la liste glorieuse des hommes qui l'ont illustrée, vous lui souhaitiez d'en voir autant et de semblables se lever dans son avenir ; pour peu, dis-je, que vous désiriez cela pour elle, et que vous voyiez votre vœu se réaliser, la Bourgogne intellectuelle et industrielle a encore de beaux jours à voir, de belles choses à faire, et conséquemment de belles pages à inscrire dans ses annales.

Et maintenant, la première fois que vous verrez venir à vous un homme à l'allure décidée, ouverte et gaie, à la face épanouie, au teint coloré, portant sur ses traits l'indice d'une bonhomie spirituelle, abordez-le ; observez s'il *arr*ticule *forr*tement les *rrr*, si ses narines mobiles vous indiquent qu'il aime les plaisirs, s'il vous parle du vin avec un certain respect : et si vous rencontrez toutes ces choses dans cet homme ; si, de plus, il vous accueille et vous invite avec une cordialité toute particulière, acceptez, et prenez-lui la main, car vous avez affaire à un homme de bon cœur et de franche parole... vous êtes avec un Bourguignon !

[1] On s'endormirait sur la feuillette. — La feuillette est le nom de la mesure qui contient la moitié d'un tonneau.

François FERTIAULT.

LE POITEVIN

LE POITEVIN.

Saluons cette province glorieuse entre toutes, qui fut un moment à elle seule le royaume de France, et où la monarchie, partout abattue, put se relever, combattre et tomber enfin, avec un éclat digne d'elle, dans des champs engraissés du sang d'un million d'hommes : le Poitou contient la Vendée qui l'a couvert de sa gloire, et désormais il s'efface devant elle comme Rome autrefois fit oublier l'Italie

Les habitants du Poitou, *Pictones* ou *Pictavi*, du plus loin que l'histoire en fasse mention, étaient célèbres entre les Celtes, du temps de Jules César. Sous Auguste, on les attribuait à l'Aquitaine. Au cinquième siècle, les Visigoths envahissent leur pays. Clovis chassa les Visigoths et tua leur chef Alarie dans les plaines de Voclade, aujourd'hui Vouglé, près de Poitiers. Le Poitou, depuis, obéit à nos rois, jusqu'à Pepin le Gros. A cette époque, le duc Eudes devient, malgré Charles Martel, maître de l'Aquitaine ; son fils Hunaud se maintient après lui ; mais Gaifre, fils de Hunaud, perd ses états et sa vie contre Pepin le Bref. Ce roi, père de Charlemagne, règne alors sur le Poitou, qui fut administré sous les Carlovingiens, par des comtes qui n'étaient que de simples gouverneurs. L'autorité royale s'affaiblit ; Guillaume Tête-d'Étoupes s'empare de Poitiers dont il est fait comte par Louis d'Outre-Mer, et prend le titre de duc d'Aquitaine ; ses successeurs

étendent leur domination sur la ville de Bordeaux et sur les pays qui sont entre la Garonne et les Pyrénées. Le dernier duc d'Aquitaine laisse pour unique héritière une fille qui épouse le roi de France Louis le Jeune, et lui apporte ses vastes domaines. Louis la répudie; elle se remarie six semaines après au roi d'Angleterre Henri II, et lui livre le Poitou avec ses autres états. Philippe-Auguste les reprend sur Jean-Sans-Terre par des conquêtes et des confiscations; Alphonse, son petit-fils, frère de saint Louis, eut le Poitou en partage et prit le titre de comte de Poitiers. Philippe le Bel donna cette comté à son fils Philippe le Long. Les Anglais la reconquirent sous le roi Jean : elle leur fut cédée en toute souveraineté par le traité de Bretigny. Enfin Charles V succède à Jean, reprend le Poitou, le laisse successivement à son frère et à son fils, qui meurent sans enfants mâles. Depuis, le Poitou ne fut jamais séparé de la couronne, et bien des siècles s'écoulèrent où l'histoire de ce pays tiendrait dans une page, comme on l'a dit des peuples heureux.

Cette province se divise en haut et bas Poitou. C'est un pays riant et plantureux, qui paraît, en plusieurs parties, couvert de bois. De là, pour l'un de ses cantons, le nom de *Bocage*. Il y a pourtant peu de grandes forêts, mais beaucoup de prés, de taillis, de pacages, de terres incultes qui se couvrent d'elles-mêmes de genêts et d'ajones épineux; à chaque pas ce sont des vallées profondes, arrosées par des ruisseaux qui grossissent en hiver et les inondent. Les champs, les maisons, perdus au fond des bois ou de ces vallées, sont défendus par d'épais bourbiers et clos de haies vives qui s'appuient, d'espace en espace, à des arbres noueux qu'on étête à chaque saison et qui repoussent plus drus. Des chemins creux, des sentiers obscurs, se croisent et serpentent en tout sens sous ces arbres, resserrés entre les haies et comme frayés dans une seule et vaste forêt; si bien que d'un point élevé la contrée semble toute verte, et l'on dirait une mer de feuillages. Puis, au temps des moissons, des blés jaunissent tout à coup dans ces cadres de verdure; l'on aperçoit, en s'approchant, les tuiles d'une métairie, la pointe d'un clocher perçant les futaies, et tout un hameau se blottit comme un nid d'oiseaux sous cette feuillée.

Une solitude profonde règne dans ces campagnes, tout y semblait disposé pour les événements qui s'y passèrent. Deux grandes routes seulement, celle de Nantes à la Rochelle et celle de Tours à Poitiers, traversaient la province, laissant entre elles un désert de trente lieues. Il y avait peu de grandes villes; les villages même étaient clair-semés : une paroisse s'étendait sur diverses habitations répandues çà et là. Les intendants, avant la révolution, n'auraient pas daigné s'occuper d'un pays qu'on regardait comme tout à fait sauvage. Cette négligence l'avait laissé sans commerce et sans industrie; mais elle y avait conservé, dans sa pureté, l'austère vertu des mœurs antiques. De faibles gains sur les productions et les échanges y rendaient le numéraire extrêmement rare. On n'y voyait pas de grands corps de fermes. Le territoire était divisé en métairies dont chacune renfermait une famille et ses valets, et qui rapportaient rarement plus de 600 livres de rentes. Elles ne manquaient point de terres, mais ces terres produisent peu; la nourriture et la vente des bestiaux en faisaient la principale occupation et le revenu le plus clair.

Là vivait un peuple simple et bon; l'innocence et l'hospitalité patriarcales régnaient

encore dans les métairies du Poitou. Ces habitations se composent d'une pièce unique, à peine séparée de l'étable ; çà et là reluisent les meubles héréditaires en bois noir et poli; que les habitants excellent à sculpter : le lit, haut et large, avec sa pente de serge verte bordée de galon jaune ; au pied du lit, la huche à mettre le pain, qui sert à la fois d'estrade et de marchepied ; quelque vaisselle au long des parois ; quelques fusils sur la cheminée ; la table au milieu, avec des bancs de bois à l'entour, et sur cette table, un pain noir et appétissant, le couteau fiché au milieu, qui semble attendre le pauvre et le voyageur. Le voyageur, aussi bien que le pauvre, était le bienvenu chez le Poitevin, jusqu'au moment où il tirait sa bourse. Le paysan regardait toute offre de paiement comme un outrage. Il n'était pas riche, mais il avait peu de besoins; il travaillait, tout venait à bien, son seigneur ne le pressait pas, et pourvu qu'il pût manger en paix son gros pain de seigle, jouer aux boules le dimanche, et boire sa bouteille après vêpres, il vivait joyeux et charitable. Dans ce pays, disait un commissaire du gouvernement conventionnel, *jamais un métayer n'avait trompé son maître*. Jamais on n'entendait parler d'un crime, rarement d'un procès. Le juge de paix ou le curé arrangeaient tous les différends, et le plus éclatant profit qu'on en pût tirer était de faire payer à son adversaire une garniture de cierges pour tous les autels de la paroisse. La plupart des vices et des crimes étaient inconnus. Des vieillards conservaient dans le plus grand âge la candeur et la naïveté de l'enfance. On n'apprend pas sans quelque attendrissement que de vieux Poitevins portaient encore en 89 l'ancien haut-de-chausses du temps de Henri IV.

Le paysan poitevin est d'une taille médiocre, bien proportionnée et bien prise; il a la tête grosse, le cou épais, le teint jaune et pâle, les cheveux noirs, les yeux petits, mais expressifs ; sa démarche est lourde et gauche ; il est bilieux, taciturne, mélancolique, vindicatif, superstitieux, opiniâtre, méfiant, lent à se déterminer, mais d'une confiance sans bornes quand il s'est livré, d'une bonté extrême, d'une grande imagination, d'une fidélité rigide dans ses engagements, généreux, stoïque, attaché à son sol, à ses usages, à sa religion, et capable dans la passion des élans les plus héroïques : il l'a bien prouvé. Son patois est un français corrompu, mêlé de latin et de quelques mots anglais ; il parle peu et s'exprime rarement d'une manière affirmative. Lui demande-t-on s'il fait froid, il répond *qu'il ne fait pas chaud;* si cette femme est belle, il dira *qu'elle n'est pas indifférente*. Il affecte dans son langage une sorte de malice plaisante, de sérieux narquois, de naïveté feinte dont il abuse surtout avec l'étranger, cela s'appelle la *gouaille*. Les seigneurs eux-mêmes autrefois n'échappaient pas à la *gouaille* qu'ils supportaient de bonne grâce.

Le Poitevin porte un grand chapeau rond à fond plat et à larges bords, les cheveux taillés en rond à l'ancienne manière des clercs, une veste de laine brune ou gris-bleu; sous cette veste, un gilet de laine blanche ou de cotonnade serré par une ceinture de mouchoirs rouges, une large culotte barrée, moitié laine moitié fil, et des souliers ferrés. Les femmes sont grotesquement coiffées d'une aune de demi-fil; elles s'entourent le corps d'une brassière d'étoffe brune sur un corset difforme montant jusqu'aux épaules, et si renforcé de baleines, qu'il parerait un coup de sabre; elles ont là-dessous deux jupons, une paire de sabots, et le tout est recouvert d'un

grand capot noir à rubans de même couleur qui se rattache par devant avec des crochets argentés. Vers Poitiers, elles portent un bonnet carré, en forme de sac de papier, qui ne ressemble pas mal à la coiffure des janissaires. En général, ces femmes sont laides, mais ce sont les plus grandes ménagères, les plus dignes et les meilleures femmes du monde.

Le dimanche, toute la paroisse se réunit rigoureusement à l'église; les hommes sont dans le chœur ; les femmes, voilées de leurs capots, à genoux au bas de la nef ; partout, un silence et un recueillement que ne troublèrent point les approches des persécutions et de la guerre civile.

Tous les usages du Poitou, jusqu'aux divertissements, sont mêlés de pratiques religieuses ou de superstitions presque toujours innocentes et respectables. Souvent deux paroisses se portent un défi : on tend quelque part un câble que deux athlètes tirent de chaque côté jusqu'à ce que l'un entraîne l'autre ; l'enjeu est une barrique de vin que l'on boit ensemble après la victoire. Le jeu le plus commun est le jeu de boules. Quand une famille tue son porc, c'est l'occasion d'une petite fête qui s'appelle *les villes*. Le jour entier se passe à manger, danser et boire; à la fin du souper, un plaisant monte sur la table et débite quelque conte, quelque discours, le plus souvent un sermon ridicule, appris dans sa jeunesse. La moisson surtout est un heureux temps pour le paysan poitevin : sa femme et ses enfants glanent alors pour leur subsistance de l'année entière, et les huissiers le laissent en repos. On s'assemble dès l'aube au son du cornet à bouquin; le travail commence au bruit des risées et des chansons ; la soupe l'interrompt à midi; après le repas, on se couche, et l'on fait la méridienne. La moisson finie, les métiviers s'assemblent autour de la dernière gerbe et simulent de grands efforts pour l'arracher; mais, disent-ils, la gerbe tient bon ; ils vont chercher le maître, et, dès qu'il paraît, la gerbe cède au premier effort. Le maître, alors, donne à chacun une certaine portion de grain qu'on vend, et l'on achète avec le produit une oie et du vin qu'on mange gaiement dans un festin où le maître préside.

Les fêtes religieuses sont marquées par d'autres pratiques où s'attachent divers préjugés. A la Chandeleur, on mange des *crêpes* en famille, dans l'idée que les blés ne seront point cariés. Le dimanche des Rameaux, par une allusion naïve et touchante, on plante une branche bénie dans les champs. Le vendredi saint, les travaux de la terre sont absolument interrompus; on ne manquerait pas, le jour de la Saint-Marc, et le premier jour de mai, de manger de l'ail vert pour affermir sa santé. La veille de la Saint-Jean, chacun apporte son fagot, et le plus vieux ou le plus honoré de la paroisse allume le feu de joie. Quand la flamme s'élève, on tombe à genoux et l'on prie Dieu de bénir la moisson et de détourner de la paroisse les orages et les fléaux ; on passe par les flammes des herbes odoriférantes et des branches de noyer qu'on garde pour mettre dans la boisson des bestiaux malades, dans la croyance qu'ils en seront guéris ; après quoi les garçons dansent autour du feu et s'amusent à sauter au travers des flammes au bruit des rires de l'assistance. Les vieilles femmes conservent des cendres de ce feu qui sont, à leur avis, un excellent spécifique contre les dartres, appelées dans le patois *onderses*. Comme dans les provinces du midi, il est d'usage, à Noël, de mettre dans le foyer une grosse bûche sur laquelle on jette solennellement

quelques gouttes d'eau et qu'on empêche de se consumer, car elle doit durer pendant les trois fêtes. La bûche allumée, on s'agenouille et l'on récite toutes les prières qu'on sait par cœur ; on a vu des paysans dire, en cette occasion, jusqu'au *Benedicite*. Ils pensent que la température des trois mois, mars, avril et mai, dépend de ces trois fêtes de Noël, et cette maxime est consacrée : « *Quand la Chandeleur est claire, l'hiver est par derrière* » L'hiver, disent-ils, est un petit bonhomme caché dans un sac, il se tient en haut, au milieu ou au fond. Le jour des Rameaux, on observe d'où vient le vent, parce qu'on croit qu'il soufflera du même côté toute l'année. La température n'est pas moins remarquée durant les trois jours des rogations.

Une chose qui établit l'étrange pureté de mœurs de cette province au milieu de la corruption générale, c'est qu'elle ne fournit point de noms, pour ainsi dire, aux listes de prostitution de la police de Paris. Une fille déshonorée n'y saurait demeurer ; les mariages s'y contractent dans une innocence baptismale. C'est aux bals, nommés des *assemblées*, que se forment ces liaisons naïves entre les filles et les garçons ; les amours naissantes s'expliquent par un fuseau que la fille laisse tomber, le garçon qui le ramasse le plus tôt est l'amoureux reconnu. La manière la plus commune et la plus délicate de faire l'amour consiste à pincer les filles, à dénouer leur tablier, à leur tordre les bras, etc., à quoi la fille réplique galamment par les plus lourdes tapes qu'elle peut détacher. Les grands parents d'accord, on invite les parents et les alliés des deux familles, ce qui compose d'ordinaire une réunion si nombreuse que la plus vaste grange peut à peine suffire à la conteoir. Le jour de la cérémonie, on coiffe la future d'un bonnet à longues barbes qui tombent sur les épaules, on lui met une couronne d'immortelles à laquelle chaque fille attache une épingle dans l'espoir qu'elle se mariera dans l'année, et enfin on la pare d'une ceinture de ruban argenté que le mari seul a le droit de dénouer. Quant à lui, il s'habille de neuf, et il se poudrait autrefois ; c'était le seul jour de sa vie où il pût se le permettre sans craindre les plaisants. Quand tout est prêt, le cortége défile pour aller à l'église : deux jeunes filles portent, derrière la mariée, l'une, une épine blanche garnie de fleurs, de fruits, de rubans ; l'autre, une quenouille et un fuseau ; et son parrain présente à l'église un énorme gâteau que le prêtre bénit et dont elle fait les honneurs au dessert. Le prêtre, avant de prononcer les paroles sacramentelles, bénit, outre l'anneau nuptial, treize pièces d'argent que le mari donne à sa femme. On peut remarquer que la plupart de ces cérémonies se pratiquaient de même aux noces romaines. On se rend ensuite au lieu du banquet au bruit des violons et des fifres. Au dessert, les filles chantent à la mariée une vieille chanson d'un sens profondément moral et mélancolique qui, d'ordinaire, lui arrache des larmes. On lui dit que son bon temps est passé, et qu'il faut se préparer aux travaux de l'enfantement, aux soucis du ménage et de la famille.

Vous n'irez plus au bal, madame la mariée,
. . . . . .
. . . . . A votre époux liée
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.

Les chants finis, viennent les *momous*. Ce sont des garçons qui portent à la mariée un présent caché dans une corbeille : c'est quelque colombe, quelque joli oiseau attaché de rubans. On invite les *momous* pour les remercier. Le mari sert les convives et ne se met à table qu'au dessert. Après le souper et la cérémonie bien connue de la jarretière, les danses commencent. Cependant les époux se retirent et vont se cacher dans quelque maison écartée ; mais on se met à leur poursuite et l'on ne tarde pas à les découvrir. On leur porte la soupe à l'oignon et un plat de cendres. C'est l'occasion de mille mauvaises plaisanteries, à la suite desquelles les mariés rejoignent la compagnie. Après le repas du lendemain, chaque convive prend un ustensile du ménage : l'un la crémaillère, celui-ci un poêlon, cet autre une chaudière, et le cortége défile dans le village au milieu des huées des enfants. C'est la processiou nuptiale ; la mariée fait ses visites et s'installe, pour ainsi dire, dans sa nouvelle condition.

La noce dure tant qu'il y a du vin à boire ; celui qui vide la dernière barrique attache le fausset à son chapeau. C'est le signal du départ. Chacun se retire, et la noce finit au grand soulagement des époux.

Dans les longues soirées d'hiver, les femmes se réunissent à la veillée, dans une étable, à la lueur d'une lampe nourrie à frais communs. Là, rangées en cercle et accroupies sur leurs talons, elles filent leurs quenouilles, et la plus instruite raconte d'effrayantes histoires de revenants et de sorciers. Les yeux sont fixes, les bouches béantes, et l'on n'entend que le sifflement des fuseaux qui tournent à peine sous les doigts tremblants. Le *loup-garou* est une croyance très-établie. On connaît les crimes qui entraînent cette métamorphose et le temps que dure ce châtiment : le faux serment, le sacrilége, l'adultère, l'empoisonnement, l'incendie, le sortilége, la fréquentation du sabbat, condamnent, pour plus ou moins de temps, le pécheur au métier de *loup garou*. Cette opinion, du moins, contient le paysan et lui donne une horreur difficile à concevoir pour les crimes dont ce supplice est la punition. Dans la soirée, les garçons courent de veillée en veillée, sous quelques déguisements, et font peur aux vieilles femmes qu'ils trouvent en chemin ; d'autres restent toute la soirée aux pieds de leurs maîtresses, et leur font mille agaceries qui donnent à rire à l'assemblée. Quand la lampe pâlit, les garçons prennent les filles par la main et dansent une *frisée* ou gavotte du Poitou, qui se danse à un nombre pair quelconque, souvent à vingt danseurs. Deux filles chantent alternativement et servent d'orchestre. Ces danses, dit-on, remontent au règne de Louis XI, qui se récréait à ces jeux des bergères poitevines. Les générations s'en transmettent les airs ; les jeunes filles les tiennent de leurs aïeules, et l'on n'en apprend jamais de nouveaux. Ces chansons et bien d'autres ne sont rien moins que de précieuses et naïves poésies qu'on a trop négligées, faute d'en connaître le charme. La veillée finit quand la lampe s'éteint.

Les sorciers étaient la grande superstition du pays : la pluie, la grêle, le tonnerre, les maladies des bestiaux et des hommes sont de leur ressort. On a recours à eux pour retrouver les objets perdus ; ils influent sur la santé par des incantations, des charmes, des herbes préparées. Les paysans leur accordaient une confiance

sans bornes. Mais depuis longtemps déjà les sorciers ont perdu de leur crédit ; et ce n'est point aux opinions nouvelles, mais au zèle constant et éclairé des curés qu'il faut l'attribuer.

Les gentilshommes poitevins, robustes et aguerris, étaient de célèbres chasseurs ; leurs châteaux, simplement meublés à l'antique, avaient conservé leurs vieilles murailles et leur rude apparence d'autrefois ; point de parcs ni de jardins anglais ; leurs femmes, même parmi les plus grandes dames du pays, quand une affaire importante les forçait de quitter la maison, voyageaient à cheval, en litière ou dans des voitures à bœufs. Ils affermaient peu leurs terres et partageaient les productions avec leurs métayers ; de là des intérêts communs, des relations de confiance et de bonne foi ; les propriétés étant très-divisées et une terre un peu considérable renfermant vingt-cinq à trente métairies, le seigneur communiquait habituellement avec les paysans. Il les visitait souvent, causait avec eux des travaux de la terre, s'asseyait à leur table, allait aux noces de leurs enfants, buvait avec les convives. Le dimanche on dansait dans la cour du château, les dames ne dédaignaient pas de donner la main aux paysans, et l'on conçoit l'attachement que de pareilles habitudes avaient pu établir entre ces hommes simples et sauvages et d'anciennes familles qui, depuis si longtemps, avaient toute leur confiance. Quand le seigneur chassait le sanglier ou le loup, le curé avertissait au prône, marquait le rendez-vous ; ils prenaient leurs fusils, accouraient pleins de joie et suivaient leur seigneur à la chasse comme ils le suivirent plus tard à la mort. La partie de chasse du seigneur était une partie de plaisir pour les vassaux. On leur dit bien, plus tard, que ces seigneurs étaient des monstres et des oppresseurs, ils les aimaient ainsi ; ils le firent bien voir.

Mais il est impossible de ne point s'arrêter à ces événements modernes, d'où cette province a tiré tant de nouveau lustre et d'importance, et qui serviront surtout à mettre dans son jour le caractère de ses habitants ; il est impossible de parler de la Vendée sans réveiller l'idée de ses hauts faits et de ses malheurs. La guerre étonnante dont ce pays a été le théâtre a changé ses mœurs et jusqu'à son nom : elle est devenue son trait distinctif et dominant. On dit la *Vendée Militaire*, et le Poitevin n'est plus qu'un soldat.

93 ! chiffre funèbre, jours sanglants, mais aussi glorieux à jamais ! Il semble que Dieu n'ait point voulu permettre que la France entière fût complice, par le silence du moins et la terreur, de ces forfaits inouïs ; et tandis que la hideuse guillotine fonctionnait sur nos places, tandis que tout un peuple, dans sa stupeur, courbait la tête sous la hache, une protestation sublime éclate dans une humble province, le drapeau royal s'y relève au milieu de ses épées fidèles, et la splendeur des temps monarchiques rayonne, avant de s'éteindre, de ses plus magnifiques clartés. Sans doute des voix rigides ont justement flétri les égarements du clergé et de la noblesse dans le dernier siècle, mais quels retours prompts et magnanimes, quelles terribles expiations les ont rachetés ! Ce clergé si coupable put fournir des martyrs au massacre des Carmes, et certes la noblesse eut ses dignes victimes, quand un Lescure, un Bonchamps, un d'Elbée, montèrent devant l'Éternel implorer le pardon de leurs frères. O temps pleins de merveilles ! naguère ce n'était de toutes parts que prélats

indignes, abbés libertins, gentilshommes frivoles, ivres de plaisir et de bel esprit, s'oubliant dans les délices et traînant follement un insigne inutile : la révolution se déclare, le trône disparaît, l'échafaud se dresse, et, du sein de cette jeunesse en délire, il sort tout à coup un Talmont; et, parmi ces vieilles familles épuisées par les guerres et l'oisiveté, corrompues par la débauche et la philosophie, il peut naître un Charette ou un Larochejaquelein. Ces enfants des races illustres n'étaient qu'assoupis, ils se raniment comme Achille à la vue des armes. Ah! quand ils se réveillèrent de cet indigne sommeil; quand, la monarchie croulant de toutes parts, ils sortirent, épouvantés, de leurs fêtes et revinrent dans leurs châteaux déserts, quels enseignements et quels souvenirs les attendaient dans ces sombres murailles où frémissaient les trophées antiques? quelles paroles sévères durent tomber du portrait des aïeux, quelles ombres se levèrent des caveaux funéraires pour leur souffler l'esprit et l'enthousiasme des temps chevaleresques?

On a fait aux Vendéens le reproche d'avoir soulevé une guerre civile et on les appela des rebelles. Un grand homme a répondu d'avance à ces lieux communs de la haine et de l'ignorance : la guerre civile, dit Pascal, est le plus grand des maux, mais il dit aussi qu'elle est une suite de la révolte contre le pouvoir, et que cette révolte, dans un état où la puissance royale est établie, est le plus grand des crimes, un attentat sur Dieu même. Or, qui s'était révolté d'abord contre la puissance établie? qui commit ces premiers sacriléges contre la majesté divine et royale? qui rompit le pacte fondamental de l'état? qui bouleversa le royaume pour l'inonder de sang et le livrer à d'effroyables calamités? Non, les Vendéens ne se révoltaient point, ils donnèrent au monde le plus pur et le plus rare exemple de fidélité : ils entreprirent de défendre le pouvoir contre la révolte. Au reste, il n'est pas inutile de remarquer en quel concours étrange quatre de leurs chefs les plus redoutables purent juger l'œuvre nouvelle : Charette, Marigny, Lescure, Larochejaquelein, assistaient aux massacres des Tuileries, le 10 août, et ce fut dans ces vapeurs sanglantes qu'ils respirèrent la haine de cette république qu'ils voyaient ainsi dans son berceau et qu'ils mirent ensuite à deux doigts de sa tombe.

Mais avant d'ouvrir ces derniers fastes du Royaume de France, nous emprunterons, sur le caractère et la situation des Poitevins, le témoignage d'un historien qui ne paraîtra pas suspect en un tel sujet.

« La Vendée, dit M. Thiers, était la partie de la France où le temps avait le moins fait sentir son influence, et le moins altéré les anciennes mœurs. Le régime féodal s'y était empreint d'un caractère tout patriarcal, et la révolution, loin de produire une réforme utile dans ce pays, y avait blessé les plus douces habitudes et y fut reçue comme une persécution..... »

« Les seuls produits abondants dans ce pays, sont les pâturages et par conséquent les bestiaux. Les paysans y cultivaient seulement la quantité de blé nécessaire à leur consommation, et se servaient du produit de leurs troupeaux comme moyen d'échange. On sait que rien n'est plus simple que les populations vivant de ce genre d'industrie... Les terres étaient divisées en une multitude de petites métairies de 5 à 600 francs de revenu, confiées chacune à une seule famille, qui partageait avec le maître de la

terre le produit de leurs bestiaux. Par cette division du fermage, les seigneurs avaient à traiter avec chaque famille, et entretenaient avec toutes des rapports continuels et faciles. La vie la plus simple régnait dans les châteaux : on s'y livrait à la chasse à cause de l'abondance du gibier; les seigneurs et les paysans la faisaient en commun, et tous étaient célèbres par leur adresse et leur vigueur. Les prêtres, d'une grande pureté de mœurs, y exerçaient un ministère tout paternel. La richesse n'avait ni corrompu leur caractère, ni provoqué la critique sur leur compte. On subissait l'autorité du seigneur, on croyait la parole du curé parce qu'il n'y avait ni oppression ni scandale. »

Rappelons maintenant comment cet heureux et simple paysan devint un soldat héroïque. Remettons dans toute leur gloire ces héros inconnus, assez longtemps couverts par la poudre et la fumée des batailles. Un jour, peut-être, on saura les exploits ignorés, les suprêmes efforts de cette Vendée et de cette armée de Condé, étouffés durant trente ans par le fracas des chants de victoire. Peut-être appartient-il à cette génération de balbutier les premières vérités de cette histoire. D'ailleurs, il en est temps, ne renions plus cette gloire qui est bien nôtre assurément, et qui fut si pure. Imitons du moins, à notre tour, ces braves gentilshommes de l'émigration, à qui l'épée tombait des mains sur le Rhin, en admirant leurs anciens soldats qui se battaient contre eux. Déjà les passions s'apaisent, la fumée se dissipe, et avant qu'une voix s'élève plus forte et plus digne, qu'il nous soit permis d'évoquer un moment ces ombres illustres et qu'on pardonne à l'enthousiasme irrésistible qu'elles inspirent; qu'on nous accorde au moins de partager à leur égard l'opinion de leurs ennemis dont nous pourrions nous appuyer à chaque pas. Essayons enfin, après tant d'autres, de ranimer ce cadavre de la vieille France, mettons la main sur ce grand cœur épuisé, réveillons-y la dernière image de sa grandeur durant quatorze siècles, et assurons-nous que ces souvenirs, tant de fois invoqués en vain, ne peuvent plus lui arracher un seul battement.

La révolution éclate. On sait ce qu'il fallut de machinations ténébreuses, d'odieuses missions pour égarer le peuple des provinces. Les Poitevins ne se laissèrent pas séduire un moment par ces remises des dîmes, des terrages, des lods et ventes, qui, sous couleur de réforme, attentaient aux fondements de la constitution. Ils ne savaient autre chose là-dessus, sinon que c'était le bien d'autrui, et disaient déjà que *ce désordre ne conduirait à rien de bon.* On leur dépêche deux apôtres de la commune de Paris, Gallois et Gensonné, débitant le sophisme et l'invective dans le pathos hypocrite de ce temps-là. On faillit les assommer. On ordonne d'enlever des églises les bancs seigneuriaux : l'ordre n'est point exécuté; on décrète la formation des gardes nationales, les paysans en font leurs seigneurs commandants. La persécution contre le clergé accroît le désordre. Les prêtres assermentés sont repoussés, les vieux curés disent la messe en pleins champs au milieu de leurs paysans qui les gardent, le chapelet d'une main, le fusil de l'autre. On se croit transporté, dit M. de Bourniseaux, aux premiers siècles de l'église, dans ces catacombes où les anciens chrétiens célébraient leurs mystères augustes, à la veille de confesser leur foi devant les tyrans et de souffrir le martyre dans le cirque. Çà et là s'émeuvent des séditions partielles

aussitôt réprimées. Un homme du bas Poitou se battit longtemps contre les gendarmes avec une fourche, et reçut vingt-deux coups de sabre. On lui criait : « Rendez vos armes ! » il répondit jusqu'à la mort : « Rendez-moi mon Dieu ! »

La journée du 10 août 1792, les Tuileries violées, le roi prisonnier, répandent la stupeur. Delouche, maire de Bressuire, refuse d'exécuter une mesure du gouvernement ; on le chasse de la ville, quarante paroisses se soulèvent à sa voix. L'expédition est mal conduite. On marche sur Châtillon qui ne résiste pas. Les gardes nationales défendent Bressuire, cent paysans tombent en criant : Vive le roi ! Les gentilshommes qui commandaient sont pris et fusillés. Cette première victoire de la république fut souillée par les premières atrocités. Duchâtel de Thouars fut blessé en essayant de sauver les prisonniers ; on les massacra dans ses bras. C'est ce même Duchâtel, digne Vendéen, qui se fit porter mourant à la tribune de la Convention, lors du procès du Roi, pour lui donner son vote au milieu des clameurs et des piques.

La fameuse levée des trois cent mille hommes provoque deux révoltes simultanées dans le haut et le bas Poitou. Bressuire presse le recrutement par des mesures violentes ; les jeunes gens se sauvent dans les bois. De Fontenay à Nantes, même résistance. Des rassemblements se forment à Challans et Machecoul ; un perruquier, nommé Gaston, se met à leur tête, tue un officier, et revêt son uniforme ; il s'empare de Challans, marche sur Saint-Gervais, tombe mort à la tête des siens, et passe longtemps à Paris pour le chef le plus important des révoltés.

A Saint-Florent-le-Vieil, le tirage était indiqué pour le 10 mars. Les jeunes gens résistent ; on les harangue, ils se mutinent ; on fait avancer une pièce d'artillerie qui les mitraille ; les paysans s'élancent, prennent la pièce, chassent l'autorité et ses gardes, pillent et brûlent le district, ses papiers et sa caisse, passent le reste du jour à se réjouir, et se retirent sans songer aux vengeances terribles qu'ils attirent sur leurs têtes.

Or, il y avait dans le bourg du Pin-en-Mauges un homme juste et respecté dans le voisinage. C'était un voiturier colporteur de laines qui s'appelait Cathelineau ; il était occupé dans sa maison à pétrir du pain, quand on lui conte ce qui s'est passé ; il s'émeut, prévoit les malheurs du pays si l'on ne soutient la révolte ; il essuie ses bras, résiste aux prières de sa femme et court sur la place. On l'écoute, vingt habitants prennent des armes. Ils partent, leur nombre s'accroît en chemin, ils arrivent au village de la Poitevinière ; Cathelineau sonne le tocsin, rassemble les paysans, harangue sa troupe qui monte à cent hommes. Il court sur un poste républicain, à Jallais, défendu par quatre-vingts hommes et une pièce de canon. Le canon gronde, les paysans se jettent contre terre, s'élancent sur la pièce, le poste est enlevé. Ils arrivent sans reprendre haleine à Chemillé, où ils trouvent deux cents républicains et trois couleuvrines ; ils essuient une première décharge, s'élancent sur l'ennemi au pas de course et l'écrasent.

Le lendemain Stofflet, le garde-chasse de M. de Maulevrier, amène deux mille hommes ; le nommé Forêt, du village de Chanzeau, poursuivi par les gendarmes, en tue un d'un coup de fusil, court à l'église, sonne le tocsin et rejoint aussitôt Cathelineau avec un renfort de sept cents hommes. Ces forces réunies se portent sur Chollet,

ville considérable, chef-lieu du district, l'attaquent avec la même audace et l'emportent sur sept cents républicains appuyés de quatre pièces d'artillerie. On y trouve des munitions, de l'argent et six cents fusils. Les troupes évacuent Vihiers, la révolte se précipite et s'étend comme une lave ardente. En cinq jours les insurgés du Bocage et du bas Poitou sont les maîtres de Saint-Florent, Jallais, Chemillé, Chollet, Vihiers, Challans, Machecoul, Léger, Palluau, Chantonnay, Saint-Fulgent, les Herbiers, La Roche-sur-Yon, menaçant, à toutes les extrémités du pays, Luçon, les Sables-d'Olonne et Nantes.

Les fêtes de Pâques approchaient. Les paysans se séparent et s'ajournent à la Quasimodo. On annonce dans les clubs d'Angers et de Nantes la fin de l'insurrection. Mais le général Labourdonnaye prend ses mesures et fait avancer Marcé au Pont-Charron avec sa division; Marcé est repoussé. Les Vendéens se rassemblent à Chollet. Chemin faisant, ils pressent d'Elbée et Bonchamps, deux officiers retirés dans leurs châteaux, de se mettre à leur tête. D'Elbée était auprès de sa femme qui venait d'accoucher ; il cède pourtant et il part. En même temps les insurgés du bas Poitou reviennent jusqu'à trois fois au château de Charette de la Contrie, pour le décider à les commander. La troisième fois ils menacent de le massacrer comme un lâche. Il se lève alors, les mène à l'église de Machecoul, et jure publiquement sur le saint Évangile de mourir plutôt que d'abandonner la cause qu'il embrasse. « Promettez comme moi, dit-il ensuite en se retournant, que vous serez fidèles à la cause de l'autel et du trône. — Oui ! oui ! » s'écrient les paysans en brandissant leurs armes. Dès le 15 avril, les divisions de d'Elbée, Stofflet, Cathelineau et Bérard forment la *grande armée catholique et royale,* devenue si fameuse.

Cependant le général Berruyer succède à Labourdonnaye. Bressuire, un instant menacé par les royalistes, épouvante le Bocage par des mesures impitoyables; toutes les paroisses des environs étaient désarmées depuis l'affaire du mois d'août. Les prisons se remplissaient de suspects. Sur ces entrefaites, à l'occasion du tirage à la milice, un paysan vint avertir Henri de Larochejaquelein, qui se cachait à Clisson, chez M. de Lescure, son cousin ; cet homme lui dit : « Est-il bien possible, M. Henri, que vous iriez tirer à la milice, tandis que vos paysans se battent pour ne pas tirer? Venez avec nous, tout le pays vous désire et vous obéira. » Henri n'hésite pas, et part la nuit, avec le paysan, à travers mille périls.

Il arrive pour être témoin d'une défaite qui fait reculer les royalistes jusqu'à Tiffauges. On n'avait pas deux livres de poudre, l'armée allait se dissoudre. Les Marseillais arrivent à Bressuire et commencent par égorger les prisonniers; ils partent enfin contre les rebelles en chantant leur hymne.

A la vue de Larochejaquelein quarante paroisses se soulèvent et envoient leurs hommes dans la nuit, armés de fourches, de faux, de haches; ils n'avaient pas en tout deux cents fusils de chasse. « Mes amis, dit Henri, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui; pour moi, je ne suis qu'un jeune homme, mais si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » On arrive aux Aubiers, on marche derrière les haies, on entoure le village en silence. Les balles pleuvent sur les soldats, ils font un mouvement. « Les voilà qui fuient ! » crie Henri. Les paysans

escaladent les haies aux cris de : Vive le roi ! Les bleus se troublent, se débandent; on les poursuit l'épée aux reins jusqu'à une demi-lieue de Bressuire. Henri court aussitôt encourager l'armée d'Anjou. Chemillé, Chollet, Vihiers sont repris, le plus grand désordre règne à Bressuire. Les Marseillais y rentrent éperdus, et se vengent de leur défaite sur des prisonniers désarmés qu'ils massacrent. Le 1er mai l'armée prend Argenton-le-Château, et marche sur Bressuire. Les troupes républicaines sont frappées de terreur. On défile sans bruit dans la nuit, les Marseillais désertent : c'est qu'il fallait combattre et non plus égorger. Le lendemain Lescure et Marigny amènent avec eux quatre mille hommes; on trouve encore de nouveaux officiers; on part le 5 mai pour Thouars. Quétineau y était arrivé le 3 et n'avait pris aucune précaution. Les Vendéens avaient choisi quatre points d'attaque. MM. de Lescure et Larochejaquelein devaient commencer l'affaire au pont de Vrine, à demi-lieue de la ville, mais les autres divisions arrivent trop tard, cette fausse attaque devient la principale; la canonnade commence à cinq heures; à onze heures les Vendéens manquent de poudre, Lescure se précipite sur le pont, un fusil à la main. Larochejaquelein et Forêt accourent à son secours et entraînent la troupe, le passage est forcé. Arrivés au mur, les paysans essayent de desceller les pierres à coups de piques. « Carle, dit Henri à un paysan, je vais monter sur tes épaules. — Montez. — Donne-moi ton fusil. » Il touche à la cime tout seul, on le blesse; les paysans escaladent après lui, la ville est prise au moment de capituler. On court aux églises, on sonne les cloches, on remercie Dieu de cette victoire. On trouve là six mille fusils, douze caissons. Parthenay ouvre ses portes. La Chataigneraye résiste, on l'emporte d'assaut; en même temps Charette prend l'île de Noirmoutiers d'un coup de main. Les divisions du Loroux et de la Cathelinière bloquent Nantes. A chaque instant des transfuges passaient aux Vendéens; on ne se souvient pas d'avoir vu des Vendéens passer à la république.

Les paysans, depuis longtemps sous les armes, voulaient rentrer dans leurs foyers. Il en restait encore sept mille sous les drapeaux ; on les mène à Fontenay. D'Elbée est blessé, La Marsonnière pris avec deux cents hommes, la bataille est perdue. L'évêque d'Agra arrive le jour de la défaite et harangue l'armée; les chefs attribuent la colère de Dieu à des désordres commis à la Chataigneraye, ils courent les rangs; les paysans se jettent à genoux, reçoivent l'absolution, et les chefs les ramènent à Fontenay en criant : « Mes enfants, nous n'avons plus de poudre, il faut prendre les canons avec des bâtons ! » Il n'y avait, comme il arrivait souvent, que quatre coups à tirer pour chaque fusil et trois gargousses pour chaque pièce. Le général Chalbos les attendait en bonne position, à la tête de son armée, soutenue de cinq généraux et de sept représentants du peuple. Lescure, commandant l'aile gauche, s'avance à trente pas en avant de sa troupe, une batterie de six pièces crible ses habits de mitraille. « Vous le voyez, dit-il, ils ne savent pas tirer. » Les Vendéens s'élancent au pas de course, ils rencontrent une croix de mission et tombent à genoux. « Laissez-les prier ! » dit Lescure aux officiers qui les pressent. Ils se relèvent, et il met son cheval au galop pour n'être point devancé. Une charge de Larochejaquelein décide la bataille. Lescure entre seul dans la ville, Bonchamps et Forêt le suivent dans ce péril. Un

bleu se ravise en fuyant, et voyant Bonchamps isolé, lui perce le bras d'une balle; mais la ville était emportée et les prisonniers vendéens délivrés. On prit à Fontenay quarante pièces de canon, quatre mille hommes, sept mille fusils et vingt barils de poudre. On lâchait les prisonniers jusqu'alors sur une vaine parole. On s'avisa désormais, avant de les renvoyer, de leur couper les cheveux pour les reconnaître. Les républicains leur coupaient la tête.

Le 25 de ce mois, la royale armée se disperse, comme de coutume, pour les travaux de la moisson; mais il est temps de jeter un coup d'œil sur cette armée mystérieuse qui ne se faisait connaître à l'Europe que par le bruit de ses coups terribles. Elle venait d'atteindre un certain point de régularité. On avait créé à Châtillon un conseil supérieur, sous la présidence du prétendu évêque d'Agra. L'administration du pays conquis était organisée, les divisions étaient mieux armées et riches des munitions prises sur les bleus. Un paysan demandait un jour des cartouches. « En voilà ! » dit l'officier en montrant l'ennemi. Les Vendéens étaient divisés par paroisses commandées par un capitaine. Les capitaines obéissaient aux divisionnaires, ceux-ci aux chefs supérieurs. Les paysans de l'infanterie portaient un pantalon de laine brune, une grande veste, un chapeau à larges bords ou un bonnet de poil; sur la veste, une casaque blanche traversée d'une croix noire, où pendait quelque relique de royaliste, de frères d'armes à venger; un chapelet autour du cou et un fusil. La cavalerie, montée en partie sur des chevaux de labour de toutes tailles, de toutes couleurs, était formée des jeunes gens les plus ardents, la plupart en sabots, sans étriers et sans selles; les sabres pendaient à des ficelles, et souvent ces sabres n'étaient que des faux emmanchées à rebours, arme d'un aspect étrange et effrayant; des épaulettes et des cocardes républicaines traînaient en trophée à la queue des chevaux. Ils portaient la cocarde blanche, noire ou verte; ils avaient en outre un Sacré-cœur cousu sur la poitrine, et le chapelet à leur boutonnière. Cette cavalerie était terrible dans les poursuites. L'ambition d'un cavalier vendéen était de tuer un hussard pour le dépouiller de son cheval et de ses armes; et les hussards le savaient bien. Les officiers étaient mieux équipés, mais ils ne portaient aucun insigne, sauf des mouchoirs rouges à la ceinture et sur la tête; plus tard, ils se distinguèrent par la couleur du nœud des écharpes.

Une entreprise décidée, on sonnait le tocsin, une réquisition ainsi conçue courait la paroisse : *Au saint nom de Dieu, de par le Roi, telle paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes possible en tel lieu, tel jour, telle heure, ou apportera des vivres;* et le paysan accourait avec son fusil et son pain. Mais il fut impossible d'introduire plus de discipline parmi des hommes qui distinguaient à peine leur main gauche de la droite; on leur criait : *Courez à cet arbre, à ce fossé, sur ces genêts!* Réunis en division, ils s'avançaient par colonnes de quatre hommes de front, entouraient l'ennemi en silence, et commençaient la fusillade. Bons chasseurs, visant à l'œil, tous leurs coups portaient. L'ennemi, étonné, voyait alors quelques tirailleurs surgir çà et là. Les paysans s'étendaient lentement, se repliaient pour attirer les troupes, puis à ce cri : *Égaillez-vous, mes gars!* ouvrant leurs ailes, ils les enveloppaient et se précipitaient sur les baïonnettes en poussant de grands cris comme les peuples

sauvages. Bouchamps excellait dans cette manœuvre terrible. Les canons étaient pris tout d'abord en se couchant à plat ventre, et les plus forts sautaient sur la pièce pour *l'empêcher*, disaient-ils, *de faire du mal.*

La déroute était effroyable pour les républicains qui, engagés dans les bois sans savoir les chemins, tombaient tôt ou tard dans les mains des paysans. Le Vendéen défait, au contraire, sautait une haie, prenait un sentier et rentrait chez lui en répétant gaiement le beau mot : *Vive le roi quand même!*

On voyait ainsi dans les marches cette multitude couronner les hauteurs, défilant sur deux rangs, la tête nue, l'œil baissé, le fusil en bandoulière, le chapelet à la main. Le canon tonnant dans la plaine couvrait sans l'interrompre le murmure des psaumes. Les femmes venaient se mettre à genoux le long des chemins sur le passage de l'armée. Tout à coup un frémissement court les rangs, les têtes se couvrent, on laisse le chapelet, on saisit le fusil, et tous s'élancent dans la mêlée aux cris de : *Vive le roi! tue les républicains!* Les prêtres, les enfants priaient pendant le combat, dans les champs ou l'église la plus proche, et venaient féliciter les soldats après la victoire. On les trouvait ensuite pêle-mêle dans les villes prises, sans désordre, sans pillage, louant Dieu au pied des calvaires. En vérité, ne semble-t-il pas que l'enthousiasme des croisades s'était rallumé, après tant de siècles, pour la même cause, et que le bruit du canon avait réveillé les barons bretons dans leur tombe ; ne dirait-on pas que le sang des Conci et des Godefroi avait passé sans tache ni mélange dans les veines de Lescure et de Larochejaquelein : Lescure, le chevalier très-chrétien; Larochejaquelein, qui offrait à ses prisonniers de recommencer le combat corps à corps!

Cependant la Convention ébréchait le tranchant de sa hache sur ces forêts robustes de la Vendée ; ses meilleurs généraux, ses meilleurs bataillons venaient se briser sur les phalanges royales. Elle s'efforçait de garder le silence, mais des cris de détresse éclataient parfois à la tribune. Elle assemble quarante mille hommes qui arrivent en cinq jours de Paris à Saumur par des voitures et des bateaux; l'armée royale se réunit le 2 juin. Les hussards républicains se montrent à Vihiers, Stofflet part et les taille en pièces; le général Ligonier s'avance, on le rejette en arrière ; il se retranche à Doué, Doué est emporté ; le général Salomon arrive à Montreuil avec six mille hommes, Salomon est battu ; Menou veut protéger Saumur, on lui marche sur le corps, et l'on court aux cris de *Vive le roi!* sur Saumur qu'on entame par trois attaques. Larochejaquelein jette son chapeau dans un retranchement en criant : « Qui va le chercher? » Il emporte le poste et entre le premier au galop dans la ville, comme à Thouars, comme à Fontenay ; deux autres assauts réussissent, Saumur est pris. Restait le château qui tirait toujours ; le château capitula. La parole suffit à peine pour peindre des succès si rapides, et l'on se sent comme entraîné sur les pas de ces bouillants capitaines.

Saumur livra à l'armée le passage de la Loire, quatre-vingts canons, vingt mille fusils et cinquante milliers de poudre. On avait fait onze mille prisonniers en cinq jours ; on les renvoya tondus. Le lendemain on trouva Larochejaquelein rêvant dans une église encombrée d'armes, de munitions, de dépouilles laissées par les bleus ; un officier lui demande à quoi il songeait. « Je pense, reprit-il en relevant sa belle tête

blonde, à la merveilleuse marche de nos succès. » Ce jeune héros, à peine âgé de vingt ans, semblait effrayé de tant de gloire; car c'est le lieu de le remarquer, ce fut là véritablement la guerre des jeunes généraux. A Saumur, l'armée se nomma un généralissime, et l'on désigna à l'unanimité Cathelineau, l'homme droit et fort qui avait commencé la guerre. On a beaucoup parlé des élévations subites de la révolution; mais je ne sais s'il n'était pas réservé à cette guerre étrange de la Vendée, de donner l'exemple, peut-être unique dans l'histoire, d'un voiturier élevé en cinq mois à la tête d'une armée de soixante-quinze mille hommes, formidable et victorieuse, non point par l'aveuglement d'une faction, mais du consentement de militaires du premier mérite, et parce que chez cet humble paysan s'était révélé tout à coup le génie d'un grand homme de guerre. Les cruautés avaient tellement exaspéré le peuple, qu'on cite jusqu'à des femmes et des enfants morts sur le champ de bataille. Le chevalier de Mondyon, qui s'était échappé de Paris pour servir dans l'armée du roi, et M. de Langerie, qui eut un cheval tué sous lui à sa première affaire, n'avaient pas treize ans. Plusieurs dames de qualité faisaient la guerre en amazones. Il y eut une paysanne, nommée Jeanne, qui combattit jusqu'à la mort sous des habits d'homme. Ce nom de Jeanne a porté bonheur aux vaillantes femmes de France.

Après cette victoire de Saumur, si étonnante, qu'on crut que M. de Larochejaquelein s'était caché d'abord dans la ville, l'armée se grossit d'un corps de Suisses, et l'on résolut de marcher sur Angers. L'épouvante précède l'armée, et l'étendard royal flotte sur la capitale de l'Anjou : la république tremblait. Certes, c'est grand'pitié de considérer quelle était alors l'espérance des Vendéens et la mesure de leurs prétentions; ils voulaient, en supposant le roi rétabli, 1° que ce nom de Vendée, si glorieusement acquis, fût conservé à toute la province du Bocage; 2° que le roi honorât une fois de sa présence ces humbles campagnes; 3° ils le priaient de permettre, qu'en mémoire de la guerre, le drapeau blanc flottât sur le clocher de chaque paroisse, et qu'un corps de Vendéens fût admis dans sa garde. Henri, qui devait s'immortaliser à la tête de l'armée par tant de batailles, disait naïvement : « Si nous rétablissons le roi, il m'accordera bien un régiment de hussards. »

Sur ces entrefaites, M. de Leseure se concerte avec Charette qui arrive avec vingt-cinq mille hommes, et trois armées combinées marchent sur Nantes. Le général Canclaux et les habitants organisent une défense héroïque et sage. Charette attaque le pont Rousseau, et, d'un premier choc, emporte un faubourg; le faubourg est repris à la baïonnette; les Vendéens serrent la ville par les jardins jusqu'au pied des remparts; on se battit tout le jour; Cathelineau s'indigne, rallie en masse les vieilles divisions de Saint-Florent et les Suisses, se jette à corps perdu sur une batterie; enfonce le 109e régiment et le poursuit de rue en rue, jusqu'à la place de Viarmes : Nantes frémit; mais tout à coup des Vendéens reviennent portant un cadavre; un cri lugubre passe de rang en rang: *Cathelineau est mort!* Le feu s'amortit, les courages tombent, la nuit arrive, la ville est sauvée.

Le colonel Westermann choisit ce moment pour envahir cette Vendée, qu'il se vantait de détruire avec une seule légion. Il arrache un ordre au général Biron,

campé à Niort avec quinze mille hommes, prend six mille soldats, pénètre la nuit à Parthenay, égorge les gardes et en chasse les Vendéens ; il se porte de là sur le bourg d'Amaillou et le brûle; il arrive, la torche à la main, à Clisson, prend le château de Lescure, le met à feu et à sang, et occupe Bressuire. Lescure et Larochejaquelein l'attendent avec quatre mille hommes; il se jette le sabre à la main sur les Vendéens, les met en fuite et entre le même jour à Châtillon. Aussitôt il envoie mettre le feu au château de Larochejaquelein ; les paysans l'éteignent et fusillent les envoyés. Il fait chanter un *Te Deum* par un évêque intrus, et devait, le lendemain, marcher à Chollet, pour achever, disait-il, d'écraser ces brigands; mais l'armée royale licenciée à Nantes s'y rassemble. Le 5 juillet, la fusillade surprend les bleus, Westermann charge à la tête de ses cavaliers; une mousqueterie à bout portant lui abat tout son monde; il se sauve seul à toute bride. Il était venu avec dix mille hommes, il s'en échappa à peine trois cents. Les incendies avaient exaspéré les paysans; les femmes assommaient les fuyards à coups de fourche. Le pieux Lescure, dans Châtillon même, en sauva quatre mille qui s'attachaient à ses habits. « Retire-toi, criait Marigny, que je tue ces monstres qui ont brûlé ton château! — Marigny, Marigny, dit Lescure, tu es trop cruel, tu périras par l'épée; laisse ces malheureux, ou je vais les défendre contre toi-même. » On a calculé que Lescure avait sauvé la vie, durant toute la guerre, à plus de vingt mille prisonniers.

La Vendée alors semblait entourée d'un mur de baïonnettes, et Paris vomissait sans cesse de nouvelles légions. Santerre sort de Saumur, son quartier général, avec sa populace des faubourgs de Paris et quarante pièces de canon. La Vendée réunit ses forces. On se rencontre près de Vihiers. Le curé de Saint-Laud exhorte les Vendéens et donne l'absolution. Santerre perdit quatre heures à ranger ses troupes. La chaleur interrompt le combat : M. de Lescure, exténué, tombe en défaillance. Les bleus sont arrêtés par les feux réguliers des Suisses; dix mille Vendéens les chargent en queue, ils crient : *Sauve qui peut!* Santerre s'échappa en sautant à cheval un mur de six pieds.

L'armée vendéenne est licenciée; la tranquillité se rétablit dans le pays : on nomme d'Elbée généralissime à la place de Cathelineau. Les bleus, consternés, se rassemblent : le général Tuncq recommence les hostilités et rentre à Luçon ; les chefs royalistes convoquent trente-six mille hommes, décidés à reprendre Luçon ou à périr. Les Suisses demandent que la bataille se livre le 10 août, anniversaire du massacre de leurs camarades. Tuncq prend de sages mesures et dispose habilement ses forces qui étaient inférieures. Les paysans s'élancent au pas de course; l'artillerie légère se démasque tout à coup, quatre mille fantassins cachés dans un ravin se lèvent avec de grands cris; les Vendéens se troublent, la cavalerie les charge, ils sont en pleine déroute.

Les Poitevins avaient été vaincus par la ruse : M. de Royrand réunit avec peine six mille paysans, d'Elbée et d'Autichamp le rejoignent avec douze mille hommes; il tourne la position de l'ennemi, d'Elbée descend secrètement par Saint-Philbert et passe derrière le camp républicain ; les deux armées vendéennes attaquent simultanément et foudroient le camp ennemi ; d'Autichamp emporte les retranchements

à la baïonnette; le bataillon *le vengeur* est taillé en pièces, la cavalerie seule se sauve. De cette brave armée, si longtemps l'écueil des Vendéens, il échappa à peine seize cents hommes : l'artillerie et les munitions demeurèrent au vainqueur. En même temps Charette prenait Challans dans le bas Poitou, et battait une armée entière.

Cette victoire de Chantonay épouvante la Convention, à qui l'on annonçait depuis si longtemps la ruine des insurgés : on lui parlait d'un reste de six mille bandits mal armés, et les rapports de la défaite révèlent une armée de trente mille hommes. Barrère s'écrie à la tribune que l'inexplicable Vendée existe encore, la Vendée, *chancre politique qui dévore le sein de la république.* Il y a dans les expressions et dans les idées des analogies rigoureuses : les hommes qui concevaient l'extermination en masse et le culte de la raison, devaient s'exprimer ainsi dans une tribune publique. Mayence et Valenciennes venaient de capituler, défendues par dix-huit mille hommes d'élite; cette capitulation portait que ces excellentes troupes ne pourraient servir contre les alliés jusqu'à la paix. On avait négligé d'y comprendre les Vendéens; et, certes, les Vendéens aussi étaient des alliés de la cause du Roi. La Convention fait partir ces troupes *en poste.* Le tocsin sonne autour de la Vendée, une levée en masse s'organise dans les départements voisins; on arrête à Saumur un plan de campagne. L'armée de Mayence, réunie à l'armée des côtes de Brest, allait balayer tout le bas Poitou et se porter ensuite au cœur du pays; l'armée des Côtes de La Rochelle devait s'avancer jusqu'à sa jonction avec l'aile droite de l'armée des Côtes de Brest; la division Chalbos marchait à la Châtaigneraye, la division de Rey à Bressuire, la division Duhoux occupait le Pont-Barré, le général en chef restait à Doué : ainsi cent quarante mille hommes de troupes supérieures allaient écraser à la fois la Vendée; déjà les Mayençais s'avançaient, portant devant eux l'épouvante. Nous allons voir par quel effort sublime la Vendée soutint le choc de cette coalition terrible.

M. de Lescure part de Saint-Sauveur avec deux mille hommes, et emporte Parthenay l'épée à la main. Le 4 septembre, Bonchamp bat les bleus à Erigné, et les repousse jusqu'au delà de la Loire. Trente-deux mille gardes nationaux s'assemblent à Thouars pour seconder les troupes républicaines; Lescure marche sur eux avec dix-huit cents hommes, reprend le pont de Vrine, et disperse cette multitude. Santerre s'avance à Coron; il est enveloppé, s'enfuit à toute bride, et perd trois mille hommes. Il se destitua lui-même et repartit pour ses faubourgs, ce général de guillotine qui ne savait lever son sabre que pour faire tomber la hache du bourreau, et qui ne paraît que deux fois dans l'histoire : la première pour défendre un échafaud, la seconde pour donner son nom à une déroute. On appela la bataille de Coron : *la déroute de Santerre.*

Presque en même temps, le général Duhoux est battu à Saint-Lambert par son neveu, officier vendéen, et d'Elbée, le même jour, détruit une division républicaine à Beaulieu. Beysser entre dans la Vendée aussitôt que les Mayençais. Charette, en cette occasion décisive, se réunit à la haute Vendée. Les Vendéens se troublent au premier feu de cette armée aguerrie; M. de Lescure met pied à terre, prend un fusil,

et s'écrie : « Y a-t-il quatre cents hommes assez braves pour venir mourir avec moi? — Oui! oui! monsieur le marquis! répondent les gens de la paroisse des Échaubroignes. Les Mayençais sont battus : on en tua cinq cents. Le lendemain, Lescure et Charette vont à la rencontre de Beysser, qui mettait tout à feu et à sang à Montaigu, ils trouvent ses soldats pillant, brûlant, ivres-morts; ils les passent au fil de l'épée, et l'on ne rallie qu'à Nantes deux mille trois cents hommes de cette armée florissante et victorieuse.

Des trois armées qui avaient pénétré dans la Vendée, deux étaient détruites, la troisième était à Saint-Fulgent. Les paysans attaquent Mieskouski la nuit, et le battent; tous les bagages et les redoutables obusiers furent pris. Un Suisse royaliste jouait par dérision l'air *Ça ira* pendant la déroute; un boulet emporte son cheval, il se relève en continuant la mesure. En si peu de temps, les Vendéens, ces paysans sans solde et sans discipline, avaient repoussé six armées composées des meilleures troupes de la république.

Mais ici commencent les revers de ce qu'on a appelé *la grande-Vendée*. Charette se sépare de la grande armée; ce fut la perte de ces malheureuses provinces. Léchelle arrive, réorganise les armées battues, reçoit du renfort, et les dirige sur Châtillon. Cinq mille Vendéens, abandonnés, découragés, sont culbutés au Moulin aux Chèvres. Les bleus prennent Châtillon. La haute Vendée, menacée de toutes parts, envoie prier M. Charette : il demeure inflexible. Les paysans, désespérés, se portent sur Châtillon en petit nombre, mais la rage dans le cœur. Bonchamps et Larochejaquelein étaient blessés; on voyait à la tête des colonnes des officiers qui pouvaient à peine se tenir à cheval. Le choc est horrible; les bleus sont battus et dispersés; Châtillon est repris. Mais après la déroute, Westermann prend cent hussards, cent grenadiers en croupe, rentre la nuit à Châtillon, répond au *qui vive* royaliste, tombe sur les soldats endormis, tue, pille, brûle, et quatre heures lui suffisent pour joncher la ville de cadavres et de débris. Les Vendéens le poursuivirent inutilement. Le 20 septembre la Convention décréta que la Vendée *devait être exterminée* avant la fin du mois d'octobre.

Charette demeurant dans le repos, Léchelle se porte en masse sur Chollet. Lescure s'avance à la Tremblaie; les Mayençais font une charge : ses soldats plient, il s'écrie : « En avant! » et s'élance à toute bride. Une balle le frappe au front, il tombe blessé à mort : cette nouvelle se répand, et la bataille est perdue. Les représentants écrivent encore que la Vendée est détruite; mais, le 16 octobre, les Vendéens reparaissent sous les murs de Chollet et présentent la bataille; elle fut sanglante. Les Mayençais s'avancent à la baïonnette, les Vendéens soutiennent à deux reprises cet assaut formidable; pour la première fois, ils marchent en colonne serrée, et rejettent l'ennemi jusque dans les faubourgs de Chollet; mais la cavalerie se déchaîne sur eux : d'Elbée, Bonchamps, Henri, cinquante officiers désespérés, se précipitent en escadron serré et laissent partout une trouée sanglante. D'Elbée et Bonchamps tombent frappés à mort; on les arrache de la mêlée : la victoire est aux bleus, qui se retirent à Chollet, le brûlent et y font leurs horreurs accoutumées; mais cet affreux système d'incendies ne faisait que décupler la rage et la force des Vendéens.

Toute la nuit les fuyards se portèrent, sans s'arrêter, sur Saint-Florent, et là se réunirent aussi toutes les populations du Bocage, femmes, vieillards, enfants, fuyant le fer et la flamme. M. de Talmont, avec quatre mille hommes, et d'Autichamp, à la tête de douze cents cavaliers, venaient d'emporter le poste de Varades, pour assurer le passage de la Loire. Le feu des villages s'élevait à l'horizon dans les ténèbres d'un ciel orageux, la foudre et la canonnade tonnaient au loin, et cette multitude, épouvantée, confondue, pleurant, cherchant ses proches, ses amis, impatiente de mettre le fleuve entre elle et ses ennemis, empêchait tout ordre dans l'armée; les blessés, les enfants poussaient des cris effroyables ; les paysans bretons encourageaient leurs frères de l'autre bord, et amenaient de frêles barques à cette foule qui s'élançait à la fois et tendait ses mains éplorées. Larochejaquelein, éperdu, courait, menaçait et voulait se faire tuer sur la rive ; Lescure, porté sur un matelas, demandait qu'on le laissât massacrer avec lui. « Général ! crie Stofflet, prenons cent braves, et allons mourir à Châtillon ! » On leur fit entendre que la moitié des Vendéens avait passé l'eau ; ils cèdent. On s'embarque en tumulte, on entend des clameurs déchirantes : des enfants appellent leurs pères, des mères sont séparées de leurs fils blessés, les bateaux trop chargés s'enfoncent, et l'on voit, avec des cris d'horreur, des amas de femmes, de blessés, d'enfants, rouler dans l'eau sans secours. On avait amené à Saint-Florent cinq mille prisonniers républicains: ce fut à ce moment qu'un vieux chevalier de Saint-Louis, et des paysans égarés et furieux, voulaient les fusiller sur-le-champ ; Bonchamps, Lescure mourants, et tous les chefs, s'accordèrent à les épargner. Les représentants du peuple et les généraux, surpris de les retrouver vivants après le passage, écrivirent à la Convention qu'ils les avaient arrachés *aux brigands* par leur prompte arrivée. Les Vendéens qui avaient passé le fleuve s'asseyaient à mesure sur la grève, alarmés à chaque instant par la fusillade lointaine des patrouilles républicaines, ne voulant point se mettre en marche qu'ils n'eussent revu leurs amis et leurs parents. Il se trouva enfin sur la rive une multitude de soixante mille personnes. Mais il y en avait à peine la moitié en état de se battre, dont trente mille fantassins environ et douze cents cavaliers, le tout marchant sans ordre, sans vivres, sans dessein, dans un pays inconnu, et poursuivi par les armées qui passaient la Loire à la hâte et rôdaient à l'entour comme des troupeaux de chacals, égorgeant impitoyablement les traînards. A Varades, les bleus déterrèrent Bonchamps et envoyèrent sa tête à la Convention en présent digne d'elle.

Cependant Larochejaquelein succède au généralissime d'Elbée ; cette triste armée s'organise et s'avance dans le pays en colonnes désespérées qui allaient encore faire trembler la république. Château-Gontier résiste, et ne soutient pas le premier choc de l'avant-garde. Quinze mille gardes nationaux se rangent devant Laval, les Vendéens les balayent et entrent à Laval ; les Mayençais accourent, croyant n'avoir affaire qu'à une poignée de fugitifs : les Mayençais sont refoulés, la baïonnette aux reins ; le général Léchelle arrive avec toutes ses forces : la mêlée est affreuse ; on se bat corps à corps, on se prend aux cheveux ; toutes les forces républicaines sont écrasées en masse et repoussées jusqu'à Château-Gontier, où le drapeau blanc flotte pour la troisième fois. Les Vendéens achevèrent là de détruire cette belle armée

de Mayence. Le reste fut incorporé dans d'autres divisions. Sept mille paysans bretons s'étaient joints, à Laval, à l'armée royale, et se battirent à cette affaire comme des Vendéens. A Château-Gontier, un soldat poitevin, pour un léger vol, fut impitoyablement fusillé. Les paysans, dans toute la guerre, faisaient la police eux-mêmes. Un Allemand royaliste, outrageant un jour une femme, un Vendéen le coucha en joue en lui disant : «Retire-toi, ce que tu fais ne convient pas ! »

La Convention, dans sa détresse, pousse un cri de fureur ; elle décrète que les villes qui se rendront aux brigands seront rasées. Trente mille hommes de l'armée du Nord partent pour Orléans. Les représentants rassemblent les armées battues. L'armée royale poursuit sa marche souveraine vers Granville. Lescure meurt à Ernée, et ses Poitevins traînent son cercueil à leur suite. Fougère veut résister ; mais les gardes nationaux n'attendent pas les Vendéens. Dol, Avranches, Pontorson, le Mont-Saint-Michel se rendent. On y délivra de pauvres prêtres qui n'eurent pas la force de profiter de leur liberté, et qui moururent de misère sur les chemins.

Le généralissime somme Granville, qui avait eu le temps de se fortifier. Les bleus font une sortie et sont repoussés ; mais que pouvaient ces paysans héroïques contre des murailles hérissées d'artillerie ? Un ingénieur malavisé, un traître peut-être, signale un point d'attaque inaccessible. Les paysans escaladent les murs sur des baïonnettes ; le brave Forestier arrive seul sur la muraille : il en tombe évanoui. Les représentants mettent le feu aux faubourgs. « Général ! crie Stofflet, faites tirer à boulets rouges, la ville est à nous ! — Laissons cette ressource, dit Henri, à ces lâches qui ont couvert notre pays de cendres et de ruines, la nôtre est dans nos épées. »

L'attaque recommence, les boulets trouent une porte : cent royalistes pénètrent dans la ville ; ils ne sont pas soutenus. Un lâche crie : *Sauve qui peut !* un officier lui brûle la cervelle. Mais le coup est porté, le paysan se décourage de trente-six heures de combat et refuse de monter à l'assaut ; une sédition éclate, les paysans demandent à grands cris qu'on les ramène dans leur pays. On se retire en désordre sur Dol. Larochejaquelein poussa une tentative infructueuse jusqu'à Villedieu.

En attendant, les armées républicaines, commandées par Rossignol, Kléber et Marceau, accouraient de toutes parts pour achever d'écraser cette armée déconcertée et acculée à la mer. Les royalistes n'étaient pas plutôt arrivés à Dol qu'on entend le cri d'alarme. Il était nuit ; les Vendéens ne faisaient point de patrouilles : un officier seul se dirige en avant et rapporte qu'une armée formidable s'avance. Vingt tambours courent la ville en battant la charge pour animer les soldats. Les bagages sont mis en file dans l'unique rue de Dol, où se fait une horrible mêlée de femmes, de vieillards, de blessés qui attendent la mort en priant au milieu des cris, du roulement des tambours, et du feu des obus qui jetaient des éclairs funèbres. Les Vendéens sortent en ordre : une demi-heure après on entend les cris : *Vive le roi ! en avant la cavalerie !* Les cavaliers partent au galop sur les bleus, qui reculent pendant deux heures. Le jour paraît, la bataille recommence. Un brouillard épais couvre les armées. L'aile droite des Vendéens est victorieuse, l'aile gauche plie ; la terreur les gagne, la moitié s'enfuit vers la ville. Larochejaquelein, désespéré, s'avance au-de-

vant d'une batterie ennemie, les bras croisés; ses officiers l'arrachent à la mort. Les ténèbres heureusement aveuglent les républicains. La déroute est inexprimable dans la ville. Les enfants criaient, les blessés se traînaient en travers de la route; Marigny, avec sa taille herculéenne, barrait la rue le sabre à la main; les femmes arrêtaient les fuyards, et jetaient leurs enfants sous leurs pieds. En ce moment, le curé de Sainte-Marie de l'île de Ré saisit un crucifix, montre ces familles désolées aux vaincus, et s'écrie qu'il va marcher à leur tête. « Abandonnerez-vous votre général? crient les officiers. — Non! non! répondent les paysans. Vive le roi! vive M. Henri! » Talmont, cerné partout, tenait toujours, Larochejaquelein l'avait rejoint avec quatre cents braves; le choc des troupes ralliées est si violent, que les bleus les prennent pour une nouvelle armée. Rossignol était battu, Westermann et Muller ploient, Kléber et Marceau rétrogradent : le combat est rétabli, et le vieux curé de Sainte-Marie rentre dans la ville en chantant le *Vexilla regis* d'une voix éclatante. Les armées restent deux heures en observation. Larochejaquelein sent le danger d'un délai et part avec son avant-garde; on se confond, on s'égorge, on prend des cartouches aux mêmes caissons. Westermann est renversé de cheval, pris et délivré aussitôt. La cavalerie vendéenne va se rompre sur la division de Kléber et entraîne l'infanterie dans sa retraite. « Mes amis, crie Larochejaquelein, abandonnerons-nous une victoire déjà gagnée deux fois! » Kléber et Marceau, écrasés par une batterie, font battre la charge; les Vendéens soutiennent l'assaut, mais ils n'ont plus de cartouches. Une de leurs ailes plie : Talmont, Stofflet et une foule d'officiers se précipitent sur l'ennemi et l'arrêtent. Larochejaquelein, la mort dans l'âme, rassemble ses Poitevins et la compagnie suisse, fait un détour et tombe comme la foudre sur le flanc des républicains; la mêlée s'engage à l'arme blanche. Les bleus s'étonnent, s'effrayent de cette rage, lâchent pied, et Rossignol enfin commande la retraite. Larochejaquelein, mourant de faim et de fatigue, s'élance sur les fuyards. Ils essayent de défendre Antrain, il les culbute et pénètre avec eux dans la ville. On se battait depuis deux jours. Munitions et bagages, tout fut pris. Douze mille républicains restèrent sur le champ de cette bataille qui fut une des plus sanglantes et des plus terribles qui se soient livrées sur le sol de la France.

Les débris des phalanges royales, réunis dans l'église de Fougère, pâles, mutilés, semblables à des spectres, chantèrent un *Te Deum* qui ressemblait à une cérémonie funèbre. A Antrain, ce même curé de Sainte-Marie, qui avait *fanatisé* les paysans à Dol, parvint à arracher de leurs mains un grand nombre de prisonniers voués à la mort : c'étaient des prisonniers déjà relâchés sur parole, et repris les armes à la main. L'armée royale marcha jusqu'à Angers, triomphante et tranquille comme une armée de l'État. Des officiers républicains ont avoué depuis que leurs bataillons en ce moment étaient réduits à cinquante hommes, et que les soldats ne voulaient plus se battre contre des hommes comme *ces brigands*.

Pourtant, seize représentants répandus dans ces provinces parvinrent, à force de terreur, d'arrêtés et de réquisitions, à rassembler vingt-huit mille hommes. L'armée royale marche sur Angers, avec la résolution d'emporter la place ou de mourir au pied de ses murailles; mais, arrivée devant des fortifications formidables, épuisée

de faim, de fatigue et de froid, le souvenir de Granville la décourage. L'artillerie fait une brèche de vingt toises, le général commande l'assaut : le soldat demeure immobile. Henri s'indigne, exhorte, menace : on lui répond par des gémissements; il met pied à terre, prend un fusil avec une troupe de braves : la cavalerie le suit à pied, l'infanterie s'avance enfin dans les faubourgs; un général républicain tombe en queue sur l'armée royale : on le repousse, mais on abandonne l'assaut au bout de trente heures, et l'armée égarée se met en route pour Baugé. Il semble qu'il n'y avait plus qu'à écraser cette malheureuse armée qui semait les chemins de cadavres; mais elle devait encore étonner le monde d'une dernière victoire. Quatre mille bleus défendaient La Flèche, le pont était coupé et garni d'artillerie; l'ennemi poursuivait les Vendéens cernés entre deux armées. Larochejaquelein prend quatre cents cavaliers et autant de fantassins en croupe, côtoie la rivière, la passe à gué, tombe sur les bleus stupéfaits, prend leurs canons, répare le pont, introduit ses troupes, fait volte-face, court à la rencontre de l'autre armée avec toutes ses forces, et la repousse sur tous les points.

Le Mans résiste avec une garnison nombreuse : les retranchements, les chausse-trapes, les chevaux de frise, l'artillerie, n'arrêtent point une demi-heure les royalistes. Dans cette affaire, un hussard défia le prince de Talmont qui chargeait à la tête de sa cavalerie; le noble enfant des La Trémouille s'élance au galop, et lui fend la tête d'un seul coup de sabre.

Cependant Marceau s'approchait avec les débris de cinq divisions battues, six régiments venus du Nord et l'armée de Cherbourg. Il attaque le Mans le 13 décembre : les Vendéens, à demi ivres, étaient répandus dans les maisons. Kléber est d'abord repoussé; l'armée de Cherbourg attaque en flanc. Piron et Stofflet arrêtent les bleus à coups de canon; les soldats sortent des cabarets et se battent avec la fureur et l'aveuglement de l'ivresse : le combat se ralentit à minuit. Les Vendéens sont pris à dos; ils battent enfin en retraite, et la tuerie recommence dans les rues et dans les maisons. Les bleus rassemblent les prisonniers, les entassent, les sabrent, et les rangent, comme ils disaient, *en batterie*. Les rues du Mans étaient engorgées de caissons, de charrettes, de chevaux abattus, de cadavres qui empêchaient la fuite : la moitié des victimes fut égorgée dans la ville surprise, dans les ravins et les fossés ; il périt douze mille vieillards, femmes ou enfants, et cinq mille Vendéens. Les généraux écrivaient, dans un bulletin lu à la Convention : « Les rues, les maisons, les places publiques, les routes, sont jonchées de cadavres, et depuis quinze heures le massacre dure encore... »

Ce qui restait de ce peuple misérable s'échappa sur Laval. Mais comment peindre la marche de ces malheureux, pendant cette fuite et dans les horreurs de l'hiver? Des blessés, des vieillards, des enfants, étaient obligés de faire vingt lieues par jour, sans vivres, à peine couverts, par une pluie glaciale. De jeunes filles, sans bas, sans souliers, laissaient dans la boue des traces de leurs pieds sanglants. Dans cet excès de misère, madame la marquise de Larochejaquelein, qui nous a laissé ces détails, était enveloppée d'une couverture; un officier portait un turban et un dolman pris au théâtre de La Flèche ; M. de Beauvolliers, une robe de procureur, et un chapeau

de femme sur un bonnet de laine; M. de Verteuil se battait vêtu de deux cotillons, l'un sur les épaules, l'autre à la ceinture : il fut tué dans cet équipage. Tout ce qui manquait de force pour suivre était massacré. Ce désastre n'a rien de comparable à ceux de l'armée de Russie, où du moins les soldats n'avaient ni femmes ni enfants autour d'eux pour amollir les âmes les plus fortes. L'armée arrive à Ancenis : point de barques. Larochejaquelein parvient à passer la Loire. L'armée se débande, quelques-uns se rendent à la perfide amnistie; ils sont fusillés. On va à Niort, et de Niort à Blain. L'héroïque Talmont, à ce moment, briguait encore le commandement.

A Niort, on repousse deux mille bleus; à minuit, on quitte Blain impossible à défendre. Deux mille Vendéens arrivent à Savenay, où, le 22 décembre, Kléber les attaque : ils disputèrent la victoire pendant deux heures. Marigny se jeta trois fois sur les bleus, pleurant de rage, son drapeau dans les bras. « Femmes! cria-t-il enfin, tout est perdu; sauvez-vous! » Et la bataille étant finie, la boucherie commença : on fusilla pendant huit jours à Savenay. On faisait *la chasse aux brigands* dans les villages d'alentour : chaque ferme, chaque grange bretonne fut fouillée par les baïonnettes. Dans la forêt de Gavre, Donnissan réunit deux cents Vendéens exaspérés qui détruisent trois cents républicains et s'emparent d'Ancenis; Donnissan fut pris et fusillé. Marigny repassa la Loire.

On croyait la guerre finie, elle se réorganise sur son premier théâtre : des débris des vieilles bandes se reforment sous chaque chef. Chaque pierre, chaque buisson devient un ennemi pour les bleus; tout détachement isolé disparaît, toute patrouille est massacrée; cette terre embrasée semble s'entr'ouvrir sous leurs pas. Marigny les bat à Clisson, Larochejaquelein à Chemillé, Stofflet prend Chollet. Le général Turreau remplace Marceau. Six généraux en chef de la république s'étaient succédé en trois mois. Le général Moulins, fait prisonnier, se brûla la cervelle. Et l'on peut faire cette remarque, que presque tous les généraux qui dirigèrent cette guerre atroce périrent misérablement. Beysser, Marcé, Quétineau, Biron, Westermann, Rossignol, moururent l'un après l'autre sur l'échafaud; parmi les autres, tous successivement accusés et destitués, Léchelle et Danican meurent sous le poids de la honte ou de la trahison; Moulins et Haxo se font sauter le crâne; Hoche et Kléber périssent par le fer ou le poison.

Le 21 décembre, les représentants prennent un arrêté qui commande l'organisation de compagnies d'incendiaires et d'égorgeurs, et ils requièrent le général de donner les ordres les plus pressants pour en hâter l'exécution. Turreau conçoit le plan des colonnes infernales; il évacue la Vendée, laisse le terrain libre à ses habitants et forme douze colonnes qui, partant de tous les points de la circonférence, devaient parcourir le pays en tous sens, brûlant, pillant, tuant, et ne laissant de toutes parts sur leurs traces que des cendres et des cadavres : ce plan véritablement infernal fut exécuté. Grignon part d'Argenton-le-Château à la tête d'une de ces colonnes et lui fait cette harangue : « Camarades, nous entrons dans le pays insurgé, je vous donne l'ordre exprès de livrer aux flammes tout ce qui peut être brûlé, et de passer tous les habitants au fil de la baïonnette. Je sais qu'il peut y avoir des patriotes dans le pays, c'est

égal, nous devons tout sacrifier. » En effet, des municipalités décorées de leurs écharpes tricolores furent massacrées, des communes entières, les moissons, les granges, les bois, les maisons furent incendiés, chaque habitation fut successivement prise d'assaut et ses habitants égorgés indistinctement. Le bétail dispersé errait dans ces campagnes dévastées, et des troupeaux de bœufs revenaient gémir le soir sur les débris fumants de leurs étables. Des enfants furent massacrés sur le sein de leurs mères, des filles violées et tuées sur des monceaux de cadavres. On renouvelait d'anciennes tortures pour faire découvrir à ces malheureux des sommes d'argent cachées. Tout ce que peuvent imaginer la luxure et la cupidité d'une soldatesque effrénée fut exécuté en plein soleil. On vit des soldats porter des enfants nouveau-nés à la pointe de leurs baïonnettes. A Nantes, un patriote parut à la tribune du club ayant pour cocarde, à son chapeau, l'oreille sanglante d'un Vendéen. Or, ce sont ces hommes qui appelaient les Vendéens *des brigands!* Il faut lire ces détails dans les écrits des représentants eux-mêmes, dont la plume seule ne pouvait se refuser à les retracer. Il faut entendre Lequinio dire avec son abominable naïveté : « J'ai cru, je puis le dire, sans être taxé de modération, qu'il fallait tout brûler et tout égorger. » En cinq jours, le quart de la population fut exterminé, 25 millions furent perdus, et l'une des plus belles provinces de France, pour ainsi dire anéantie. Des populations entières vécurent cachées dans des souterrains ou des forêts inaccessibles qui devinrent de véritables villes, et qu'on appelait des *refuges*. On a trouvé récemment dans un tronc d'arbre le squelette d'un de ces Vendéens, avec son fusil et son chapelet.

En même temps, Carrier régnait à Nantes, moment bien choisi et digne de lui! Ses bourreaux achevaient l'œuvre des baïonnettes; les Vendéens faits prisonniers ou attirés par de fausses amnisties encombraient les prisons; la hache, la mitraille, la fusillade les détruisaient en masse, la Loire les engloutissait pour plus de hâte, et ceux qui avaient échappé aux soldats las de tuer s'allaient perdre dans ce vaste atelier de supplices, dans cette ville de Nantes qui n'était alors qu'une mare de sang humain.

La Vendée cette fois paraissait détruite, la Vendée renaquit de ses cendres; le sang de ses nobles fils semblait féconder cette terre de héros. Grignon, battu plusieurs fois par Charette, Stofflet, Marigny, Sapinaud, perd la moitié de ses troupes. Le 19 mars, Charette extermine Haxo et sa troupe. C'est alors qu'un représentant proposa encore une fois de dépeupler la Vendée. Charette et Stofflet emportent le camp de Saint-Florent; Charette seul défait huit cents hommes à Montaigu, emporte Azenay, enlève les convois et force successivement les deux camps formidables de la Roulière et de Fréligné. Enfin ce fut au bout de deux ans de luttes, d'échecs impossibles à suivre dans leurs détails, que la république, harcelée, en vint à traiter de puissance à puissance avec le général vendéen Charette, et que s'annoncèrent les projets du fameux traité de pacification. Dès les préludes d'accommodement, les Vendéens obtinrent de ne point porter la cocarde aux trois couleurs. On prétend que les conditions secrètes furent : 1° qu'on proclamerait la monarchie le 1er juillet 1795; 2° que les enfants de Louis XVI seraient remis aux Vendéens le 15 juin de la même année; 3° que les émigrés ne rentreraient qu'après le rétablissement de la monar

chie ; 4° que ces trois articles ne seraient point insérés au traité public, mais qu'ils demeureraient secrets, connus seulement des parties contractantes. Les représentants, à ce sujet, prirent pour prétexte qu'ils avaient besoin de ménager les esprits et de déguiser la dureté des conditions imposées par les royalistes ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le traité public, conclu solennellement le 27 février 1795, accordait aux Vendéens, 1° le libre exercice de leur religion ; 2° la possession paisible du pays gardé par un corps permanent de Vendéens soldés par la république, et commandés par un officier vendéen ; 3° l'exemption de toute réquisition et conscription militaire ; enfin une somme de deux millions, des indemnités en meubles, argent et outils, la levée des séquestres, une amnistie générale, la conservation des biens des réfugiés et des sommes secrètes à certains chefs, c'est-à-dire que la république, par ces conventions incroyables, reconnaissait un autre état dans son sein.

A ces conditions, Charette fit son entrée solennelle à Nantes, à cheval, à côté du général Canclaux, à la tête de ses officiers, parés de leurs panaches blancs, et mêlés à l'état-major républicain, au milieu d'un cortége militaire, aux acclamations d'un peuple immense, étonné de voir dans ses murs cet homme extraordinaire, et qui ne cessa de crier : *Vive Charette!*

Mais cette paix étrange ne pouvait durer longtemps. L'établissement d'un nouveau camp républicain sert de prétexte à Charette ; il rassemble douze mille hommes, recommence la guerre et fusille ses prisonniers en représailles des perfidies de Quiberon. Le 10 octobre 1795 il se rend à la Tranche, en face de l'Isle-Dieu, où le comte d'Artois devait débarquer à la tête d'une armée. Ce fut ici la ruine et peut-être la plus grande gloire de Charette. Un aide de camp vient lui annoncer que le débarquement est différé, il se tourne vers ses officiers : « Mes amis, nous sommes perdus. » Puis s'adressant à cet officier : « Monsieur, c'est l'arrêt de ma mort que vous m'apportez, vous me voyez aujourd'hui quinze mille hommes, demain je n'en aurai pas trois cents, cette comédie que l'on joue me sera funeste, je suis dès longtemps voué à la mort. » Et il répéta dans ses accès de colère : « Je n'ai plus qu'à me cacher ou à périr, je périrai. » En effet, son armée le quitta. Il avait alors en tête le général Hoche à la tête de cent quarante mille hommes et de cent canons. Il marche pourtant sur Saint-Cyr, il échoue et perd le plus brave de ses compagnons. Pour la première fois il verse des larmes. Ses soldats l'abandonnaient ou périssaient sous ses yeux. Il résista cinq mois enfermé dans un espace de dix lieues carrées. Réduit sans cesse par la trahison, il emporte les camps de l'Oie et des Quatre-Chemins, tue dix mille républicains et rentre à Bellevue en s'écriant : « Je puis encore battre les bleus, mais non triompher de mes Vendéens. » Hoche l'admire, le croyant terrassé. Stofflet, comme pour lui annoncer son sort, est pris et fusillé. Resté avec cinquante officiers : « Messieurs, dit-il, je vous rends vos serments, cherchez votre salut ; quant à moi, en reprenant les armes, j'ai juré de ne plus les quitter, je saurai mourir en chrétien et en soldat. » Presque tous ces braves restèrent. A ce moment, les républicains lui offraient encore un million et un vaisseau pour passer en Angleterre, il refusa. Trahi partout et traqué comme une bête fauve, il est surpris le 21 février 1796 à Froidefond. Quinze de ses braves tiennent dans un chemin creux et

lui donnent le temps de s'échapper. Son frère tombe mort. Une dame lui offre un asile dans un souterrain; il refuse encore d'abandonner ses compagnons fidèles. Quatre colonnes mobiles le poursuivaient, guidées par des traîtres. Errant, couchant dans les bois, sous toutes sortes de déguisements, épuisé de fatigues, de marches forcées, de blessures à la tête et à l'épaule droite, les traîtres découvrent son dernier gîte; une des colonnes le surprend encore à Saint-Sulpice, le poursuit deux heures, lui tue quelques hommes. Il s'échappe et retombe dans la colonne du général Travot; il s'élance dans un taillis, une espingole au poing : une balle lui fracasse la main gauche. Il s'enfuit sur les épaules de deux de ses hommes : une fusillade les abat; il tombe à genoux au revers d'un fossé, accablé, baigné dans son sang, en criant : « Courage, mes amis, combattons jusqu'à la mort pour notre Dieu et notre roi, mourons les armes à la main. » Un de ses soldats prend son chapeau, se livre à sa place; mais un déserteur reconnaît la ruse, on pénètre dans le taillis, et l'on trouve Charette à côté de son domestique mort en le défendant. Travot accourt et lui crie : « Est-ce toi, Charette? » il répondit : « Oui, foi de Charette, c'est moi. »

Il fut embarqué sur la Loire et arriva à Nantes, à une heure du matin, dans la nuit du 27 au 28 mars 1796. Il lui échappa cette parole en touchant le rivage : « Voilà où ces gueux d'Anglais m'ont conduit. » Il s'endormit dans la prison. On le mena le lendemain au conseil de guerre, et l'on eut la cruauté de le promener par toute la ville, précédé d'une musique militaire, pour le montrer à cette foule qu'il avait fait trembler si longtemps, et qui l'avait vu entrer triomphant dans ses murs l'année d'auparavant. Il marchait au milieu du cortége, au bruit des fanfares, ferme sans effort, l'œil assuré, ni arrogant, ni abattu, le bras en écharpe et la tête enveloppée de linges. Un coup de sabre lui avait coupé trois doigts de la main. Il portait une veste de drap gris toute souillée du sang de ses blessures qui coulait encore. Il dit à un officier, à propos de ces retards indignes : « Monsieur, si je vous avais pris, je vous aurais fait fusiller sur-le-champ. » Sa sentence fut prononcée aux cris de *vive la république!* Il demeura calme, marcha au lieu du supplice où cinq mille hommes s'étaient formés en bataillon carré, ne voulut point se mettre à genoux ni qu'on lui bandât les yeux, dégagea des linges sa main sanglante, commanda le feu et tomba en criant : *Vive le roi!*

Ainsi se clôt cette royale épopée, par la mort du dernier capitaine de la Vendée et de l'un de ses plus grands hommes. L'enthousiasme fermenta longtemps, et il y eut encore des prises d'armes, mais ce fut sans union et sans suite, et les vétérans des vieilles bandes durent bien souvent, depuis 93, invoquer la grande ombre de Cathelineau. Nous n'avons voulu réunir, sous un même et rapide coup d'œil, que l'ensemble magnifique de ces événements, et nous en avons dit assez pour faire connaître les hommes de cette province, que Napoléon appelait *un peuple de géants*, lui qui demanda et obtint l'honneur de verser quelques gouttes de ce sang généreux pour la gloire de son empire. En effet, il fit entrer le plus jeune des Larochejaquelein dans son armée, et le soir de la bataille de la Moskowa, on retrouva ce digne frère de Henri haché de coups sous des monceaux de cadavres.

Et tandis qu'on a vu comment finissaient les généraux républicains, on voit, dans

le cours de la guerre, les officiers royalistes tomber ainsi l'un après l'autre, avec même gloire, sur le champ de bataille ou sur l'échafaud. D'Elbée, blessé à mort, est arraché de son lit et fusillé dans son fauteuil, à Noirmoutiers, avec sa femme et deux mille Vendéens. Talmont, arrêté à Laval, jette son bonnet en l'air, au premier interrogatoire, en disant : « Je suis le prince de Talmont, quatre-vingt-huit combats avec les bleus ne m'ont pas effrayé, je saurai mourir comme j'ai vécu. —Tu es un aristocrate, dit le représentant, et je suis un patriote. — Fais ton métier, je fais mon devoir. » Et le représentant ordonne le supplice. Stofflet tombe comme Charette en criant : *Vive le roi!* Henri de Larochejaquelein veut sauver un soldat qui le perce au front d'une balle. La Cathelinière, avant d'expirer, est traîné dans tout Nantes, attaché sur un cheval. Ils subirent tous le même sort, comme on les avait vus d'un même courage se succéder jusqu'à la fin au commandement fatal de l'armée, et promener généreusement dans trois provinces cette phrase de la proclamation qu'ils adressaient aux villes assiégées : « Nous ne venons point pour conquérir des villes, mais des cœurs. »

Maintenant, on le sait, pour bien des gens encore, quand toutefois on ne dit rien de pire, les Vendéens furent des *fanatiques*. Dans ce siècle, lâchement sceptique et superficiel, on a trouvé des mots pour dégrader et nier toute grande chose : la religion n'est qu'hypocrisie, les plus antiques vérités sont des paradoxes ; l'honnêteté, sottise ; la fidélité, l'enthousiasme, folie, entêtement, fanatisme. Les républicains aussi furent des fanatiques, et ils se baignèrent dans le sang ; fanatiques si l'on veut, les Vendéens pardonnaient à leurs ennemis. On a dit encore que des divisions entre les chefs perdirent les royalistes, qui peut-être auraient pu rétablir la monarchie et sauver la France. Mais il leur était donné de prouver par là même l'excellence de leur cause et de leurs opinions : il fallait un roi parmi eux.

L'esprit de parti a de plus affecté de rabaisser les exploits des Vendéens ; tantôt on les a confondus avec les chouans qu'à leur tour on confondait avec des voleurs de grand chemin ; tantôt on les a peints comme un ramas de bandits isolés, tirant traîtreusement parmi les fossés et les haies. Mais l'esprit de parti est aveugle : il ne voit pas que mépriser le vainqueur, c'est doublement rabaisser le vaincu. Eh quoi ! quelques assassins à l'affût auraient tenu la république en échec ! Quoi, la guerre aurait si longtemps duré contre d'obscurs partisans ! Mais pourquoi donc alors ces cris de fureur et d'épouvante jusque dans le sein de la convention? pourquoi ce tocsin continuel dans une moitié de la France? pourquoi ces levées en masse et ces vains décrets d'extermination contre tout un pays? pourquoi ces milliers de soldats et ces meilleurs généraux de la république poussés sur cette terre en feu qui les dévorait comme un gouffre? Oui, certes, le Vendéen cacha son fusil dans ses sillons et attendit les bleus au passage ; mais ce fut quand la guerre devint un massacre, quand il fut traqué comme une bête féroce, quand il eut vu sa femme outragée sur les débris de sa chaumière fumante, et le cadavre de ses enfants sur la pointe des baïonnettes. Que répondre enfin à l'histoire qui attestera la prise de tant de villes, le gain de tant de batailles, la conquête de huit cents lieues de pays ; et si l'on ne parle plus aujourd'hui que de cette république terrible qui, épuisée d'hommes et d'argent, déchirée

au dedans, assaillie au dehors, lâcha quatorze armées sur ses frontières, battit les meilleurs soldats du monde et fit trembler l'Europe, que dire de cette armée de paysans sans armes, sans pain, sans discipline, qui fit trembler cette république elle-même, défit ses bataillons vainqueurs, brava ses échafauds, fatigua sa rage, et qui, réduite à une poignée de fugitifs commandés par un héros, lui dicta des conditions et lui imposa une capitulation honteuse?

Aujourd'hui, il ne reste plus de traces, du moins en apparence, de cette effroyable guerre et de ses dévastations : ces villes, ces champs, ces bourgades, que la flamme révolutionnaire avait dévorés, dix ans suffirent pour les faire refleurir. Ces reconstructions commencèrent à dépouiller la Vendée de ses bois : on n'y voit plus à présent que des taillis à la place des futaies. Quelques manufactures y prospéraient avant la révolution, elles n'ont repris que faiblement depuis les désastres de 93. Quoi qu'il en soit, l'administration a beaucoup fait pour la Vendée. On a frayé des routes, abattu des bois, comblé des fossés, défriché des landes, établi des communications et bâti des édifices publics. Nous laissons à décider si l'on cherche à désarmer ce pays plutôt qu'à lui être utile.

Ce qui étonne profondément, c'est la tiédeur que le pouvoir royal une fois rétabli mit à reconnaître les services de la Vendée; elle n'obtint pas même cet honneur qu'elle avait tant désiré, de voir le prince entouré d'une garde vendéenne; à peine quelques vieux officiers furent-ils appelés autour du trône. Mais il appartient à de pareils dévouements de n'être pas ébranlés même par l'ingratitude. Et quand on demandait à de vieux paysans ce qu'ils avaient pensé en se voyant si mal payés, et surtout dépouillés de leurs armes d'honneur ils répondaient : « Nous ne nous sommes pas battus pour être récompensés, mais pour qu'on pût dire plus tard, en nous voyant passer : Voilà un homme qui a bien fait. » Cathelineau, le fils du grand Cathelineau lui-même, n'était que simple lieutenant dans la garde royale quand éclata la révolution de 1830 ; et, comme s'il était dans la destinée de ce sang précieux de se répandre jusqu'à la dernière goutte pour la même cause, ce Cathelineau tomba percé de balles, sur ce même sol de la Vendée, dans les nouveaux troubles de 1832; digne enfant dont on a pu dire comme de son père cette phrase, où la pieuse naïveté du paysan s'élève jusqu'au génie littéraire : « Le bon Cathelineau vient de rendre à Dieu la grande âme que Dieu lui avait donnée pour venger sa gloire. »

Mais quoi, ne faudrait-il pas compter les officiers et les soldats de la grande armée catholique pour rappeler tous les braves et grands hommes qui ont illustré la province? Le courage et le dévouement sont naturels sur cette terre; elle a donné des héros à tous les temps, à tous les partis, et qui sait où s'arrêteront les preuves de son inaltérable fidélité? Le prince Eugène de Beauharnais était Vendéen; et, dans ces derniers temps, c'était encore un Vendéen, un vétéran des armées royales, ce vieux marquis d'Autichamp, gouverneur du Louvre, qui, voyant crouler encore en 1830 le trône de ses maîtres, se fit porter dans son fauteuil sur le faîte du palais et voulait, ne pouvant combattre, mourir du moins sous les balles des insurgés.

ÉDOUARD OURLIAC.

	Dessinateurs MM.	Graveurs. MM.	Pag.
FRONTISPICE.	DELACROIX et PAUQUET.	THIÉBAULT et GUILLAUMOT.	
INTRODUCTION, par M. OURLIAC.			
L'HABITANT DE VERSAILLES, par M. ARNOULD FRÉMY.			1
Type.	GAVARNI.	BIROUSTE.	ib.
Tête de page. Vue du palais et des jardins de Versailles, prise de la cour d'honneur à vol d'oiseau.	EMY.	ORRIN SMITH.	ib.
Lettre. Bosquet de Trianon.	id.	id.	ib.
Cul-de-lampe. Vue du palais de Versailles, prise de la terrasse à vol d'oiseau.	id.	id.	8
LE PAYSAN DES ENVIRONS DE PARIS, par M. L. COUAILHAC.			9
Type.	CHARLET.	BARA.	ib.
Tête de page.	id.	GUILBAUT.	ib.
Lettre	id.	id.	ib.

	Dessinateurs. MM.	Graveurs. MM.	Pag.
LE CHAMPENOIS, par M. A. RICARD.			18
Type. LE CHAMPENOIS.	LOUBON.	STYPULKOWSKI.	ib.
Tête de page.	PAUQUET.	GÉRARD.	ib.
Lettre.	LOUBON.	STYPULKOWSKI.	ib.
Type. LA CHAMPENOISE.	id.	MONTIGNEUL.	25
Cul-de-lampe.	PAUQUET.	STYPULKOWSKI.	32
LE FRANC-COMTOIS, par M. FRANCIS WEY.			33
Type.	GAVARNI.	VERDEIL.	ib.
Tête de page. Vue de la ville de Besançon.	TRIMOLET.	ORRIN SMITH.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	GUILBAUT.	ib.
Vue du fort de Joux.	TRIMOLET.	ORRIN SMITH.	36
LE LANGUEDOCIEN, par M. ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.			43
Type. GRISETTE DE MONTPELLIER.	FÉROGIO.	GUILLAUMOT.	ib.
Tête de page. La danse du chevalet.	id.	GÉRARD.	ib.
Lettre.	id.	LOUIS.	ib.
La fréquanton.	id.	id.	47
La Noce.	id.	id.	48
Type. LE BERGER DES GARIGUES.	LOUBON.	GÉRARD.	49
Les Jouenrs de mail.	FÉROGIO.	HARRISON.	51
Le Toréador.	id.	BARA.	52
Type. FEMME DE CETTE.	LOUBON.	LAVIEILLE.	57
Type. CARACO.	id.	MONTIGNEUL.	61
La Foire de Beaucaire.	FÉROGIO.	GÉRARD.	63
Cul-de-lampe. La Tarrasque.	id.	id.	64

	Dessinateurs	Graveurs	Pag
	MM.	MM.	
LE PROVENÇAL, par M. TANILE DELORD.			65
Type. ARLÉSIENNE.	LOUBON.	BARA.	ib.
Tête de page. Entrée du port de Marseille.	id.	ODIARDI.	ib
Lettre. Marchande de figues.	id.	MONTIGNEUL.	ib.
Vue du château des papes à Avignon.	id.	BIROUSTE.	67
Pénitent.	id.	MONTIGNEUL.	68
Grisette d'Avignon.	id.	GRENAN.	69
Cloître de Sainte-Trophime.	id.	ODIARDI.	72
Vue de la Camargue.	id.	ADOLPHE BEST.	75
Troupeau des Garigues.	id.	ODIARDI.	74
Vue de Marseille prise de la Vista.	id.	ADOLPHE BEST.	78
Vue de la porte Joliette.	id.	ODIARDI.	ib.
Type. MARSEILLAISE.	id.	LAISNE.	79
Catalane.	id	PLON.	80
Type. LE NERVI.	id.	AGLAÉ LAISNÉ.	81
Grisette de Marseille.	id.	MONTIGNEUL.	ib.
Génoise.	id.	PIAUD.	82
Quecon.	id.	MONTIGNEUL.	83
LE BASQUE, par M. VICTOR GAILLARD.			86
Type. LE BASQUE.	RAYMOND PELEZ.	MONTIGNEUL.	ib.
Tête de page. Danse du mouchico.	EMY.	GUILLAUMOT.	ib
Lettre. Attelage basque.	id.	id.	ib.
Type. LA BASQUAISE.	id.	MONTIGNEUL.	93
Basque.	id.	id.	ib
LE BEAUCERON, par M. NOEL PARFAIT.			99
Type.	LOUBON.	GUILBAUT.	ib.
Tête de page. Place du marché à Chartres.	id	MONTIGNEUL	ib
Lettre. Pâté de Chartres	id	GUILBAUT.	ib

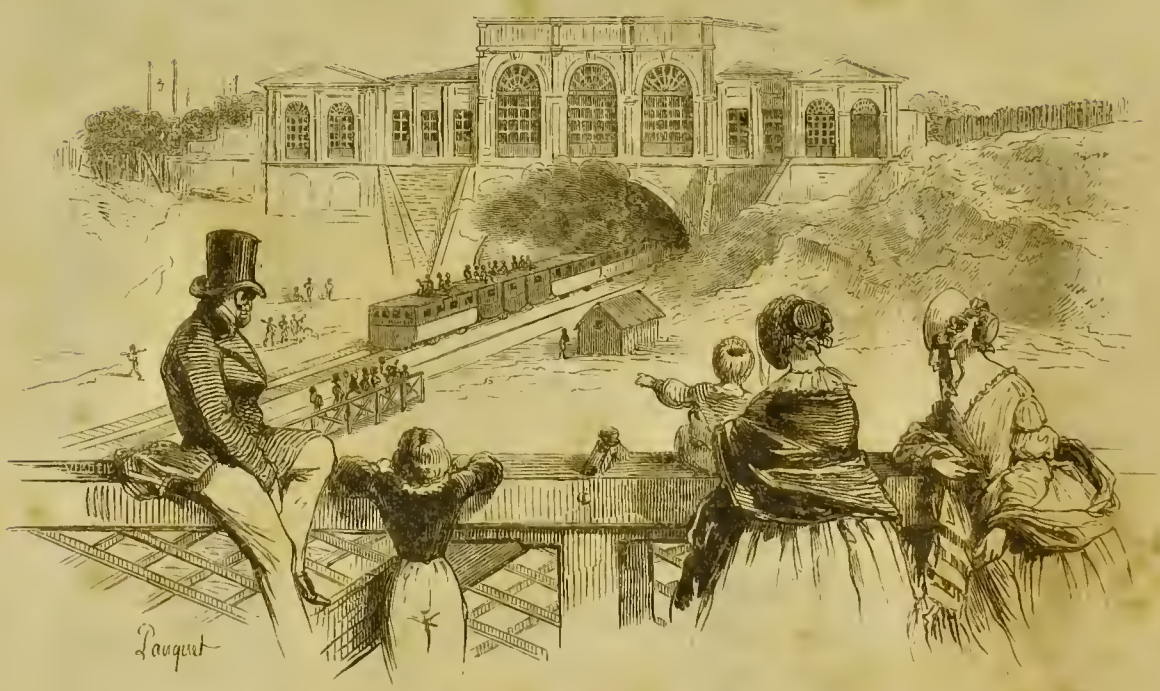
	Dessinateurs. MM.	Graveurs. MM.	Pag.
Marchand de volaille.	Loubon.	Belliate.	101
Marché au grain à Chartres.	id.	Bara.	103
Type. Laitière Beauceronne.	id.	Gérard.	105
Marchande d'œufs.	id.	id.	107
Marchande de pommes.	id.	Guilbaut.	108
Vue prise de Chartres.	id.	Harrison.	112
L'HABITANT DES LANDES, par M. Victor GAILLARD.			115
Type.	Emy.	Montigneul.	ib.
Tête de page.	id.	Birouste.	ib.
Lettre. Saint Vincent de Paul.	Trimolet.		ib.
Résinier.	Émy.	Birouste.	116
LE NORMAND, par M. Émile de La Bédollierre.			121
Type. Coiffures normandes.	Pauquet.	Gérard.	ib.
Tête de page. Vue de Rouen, prise du faubourg Saint-Sever.	Meissonier.	Quartley.	ib.
Lettre.	id.		ib.
Côtes de Normandie.	id.	Adolphe Best.	123
Vue du chevet de Saint-Pierre de Caen.	id.	id.	124
Type. Normand.	H. Monnier.	Breval.	126
Marché normand.	Bellangé.	Lavieille.	138
Type. Normande.	H. Monnier.	Breval.	139
Le Convoi du trousseau.	Pauquet.	Bara.	140
La Noce.	id.	Montigneul.	141
Type. Normande, costume de veuve.	Loubon.	Stypulkowski.	143
Ménage normand en voyage.	Bellangé.	Harrison.	144
Louage des domestiques.	id.	Stypulkowski.	164
Fille de Domfront.	Pauquet.	Louis.	166
Type. Cauchoise.	id.	Guillaumot.	171
Retour du marché.	Bellange.	Louis.	177
Coiffure de Dieppe.	Géniole.	Pibaraud.	178

	Dessinateurs.	Graveurs.	Pag.
	MM.	MM.	
Type. LAITIÈRE DE COUTANCES.	BELLANGÉ.	HARRISON.	178
Costume de pêcheur.	LOUBON.	GRENAN.	180
Type. PÊCHEUR BAS NORMAND.	id.	LOUIS.	ib
Type. POLETAIS.	H. MONNIER.	GUILBAUT.	183
Femme de pêcheur.	LOUBON.	GRENAN	ib.
L'AUVERGNAT, par M. A. LEGOYT.			185
Type. VIEILLE AUVERGNATE.	DAUBIGNY.	LAISNÉ.	ib.
Tête de page. Vue du Puy	id.	id.	ib.
Lettre. Masure auvergnate.	PENGUILLY.	GUILBAUT.	ib.
Auvergnat.	id.	PLON.	188
Chariot auvergnat.	LOUBON.	DELDUC.	190
Retour de la moisson.	id.	id.	191
La Bourrée.	id.	AGLAÉ LAISNÉ.	193
La Fête des Brandons.	id.	LAISNÉ.	195
Type. AUVERGNAT.	PENGUILLY.	LOUIS.	ib
La dîme.	LOUBON.	DELDUC.	202
Petite Auvergnate.	PENGUILLY.	LOUIS.	205
Tête de page. Cour de ferme.	id.	GUILBAUT.	207
Type. JEUNE AUVERGNATE.	LOUBON.	BARA	209
Tête de page. Vue du Mont-Dore.	DAUBIGNY.	DELDUC.	217
Type. AUVERGNAT DE THIERS.	LOUBON.	BARA.	217
Type. AUVERGNATE DE THIERS.	id.	GUILLAUMOT.	219

	Dessinateurs	Graveurs	Pag
	MM.	MM.	
Type. AUVERGNAT.	LOUBON.	STYPULKOWSKI.	225
Auvergnat.	PENGUILLY.	LOUIS.	230
LE SOLOGNOT, par M. FÉLIX PYAT.			231
Type. LE SOLOGNOT.	JEANRON.	VERDEIL.	ib.
Tête de page. Vue prise en Sologne.	DAUBIGNY	PIAUD.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
LE LIMOUSIN, par M. E. DE LA BÉDOLLIERRE.			241
Type. LE LIMOUSIN.	JEANRON.	VERDEIL.	ib.
Tête de page.	id.	MONTIGNEUL.	ib.
Lettre.	id.	STYPULKOWSKI.	ib.
Curé limousin.	id.	GÉRARD.	247
Type. LIMOUSINE.	id.	LAVIEILLE.	249
Mendiant limousin.	id.	LOUIS.	251
Marchand limousin.	id.	GÉRARD.	257
Femme limousine.	id.	MONTIGNEUL.	258
LE FORÉSIEN, par M. L. ROUX.			259
Type. LE FORÉSIEN.	DAUZATS.	STYPULKOWSKI.	ib.
Tête de page. Vue de Montbrison.	MEISSONIER.	HARRISON.	ib.
Lettre.	PAUQUET.	GRENAN.	ib.
LE GASCON, par M. E. OURLIAC.			274
Type. LE GASCON.	DAUZATS.	STYPULKOWSKI.	ib.
Tête de page. Vue d'Auch.	DAUBIGNY.	HARRISON.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
Type. GASCONNE.	DAUZATS.	SOYER.	289
LE FLAMAND, par M. F. WEY.			292
Type. LE FLAMAND.	PENGUILLY.	SOYER	ib.
Tête de page. Buveurs flamands.	id.	LOUIS.	ib.
Lettre. Betterave.	id.	id.	ib.
Flamande.	id.	id	296

	Dessinateurs.	Graveurs.	Pag
	MM.	MM.	
Type. Flamande.	Penguilly.	Montigneul.	296
Flamand à sa charrue.	id.	Louis.	298
Paysage flamand.	id.	id.	303
LE VENDÉEN, par M. P. BERNARD.			304
Type. Vendéen.	Penguilly.	Lavieille.	ib.
Tête de page.	id.	Louis.	ib.
Lettre.	id.	id.	ib.
LE BRESSAN, par M. F. WEY.			315
Type. Bressan.	Dauzats.	Montigneul.	ib.
Tête de page.	id	Verdeil.	ib.
Lettre.	Pauquet.	Piaud.	ib.
Type Bressane.	Gavarni.	Louis.	323
LE BERRUYER, par M. F. PYAT.			325
Type. Berruyer.	Jeanron.	Porret.	ib.
Tête de page. Vue de Bourges.	Daubigny.	Harrison.	ib.
Lettre.	Jeanron.	Montigneul.	ib.
Vigneron.	id.	Gérard.	330
Forgeron.	id.	Montigneul.	334
Cul-de-lampe.	R. Pelez.	id.	336
LE PICARD, par M. F. WEY.			337
Type. Picard.	R. Pelez.	Lavieille.	ib.
Tête de page.	id.	Gérard.	ib.
Lettre.	Pauquet.	Montigneul.	ib.
Picarde.	Loubon.	Stypulkowski.	338
Type. Femme de Picardie.	id.	Hébert.	339
Paysage picard.	Daubigny.	Harrison.	343
Type. Pêcheuse picarde.	Loubon.	Tamisier.	345
id. id.	id.	Montigneul.	ib.
Pêcheuse picarde.	id.	Gusmand.	347

	Dessinateurs. MM.	Graveurs MM.	Pag
LE BOURGUIGNON, par M. A. FERTIAULT.			348
Type. COIFFURES BOURGUIGNONNES.	PAUQUET.	GUILLAUMOT.	ib.
Tête de page. Paysage.	JACQUE.	HARRISON.	ib.
Lettre. Armes de la Bourgogne.	DELACROIX.	THIÉBAULT.	ib.
Type. MACONNAISE.	PAUQUET.	BARA.	352
Type. BOURGUIGNON.	JACQUE.	VERDEIL.	360
LE POITEVIN, par M. ED. OURLIAC.			369
Type. POITEVIN.	PAUQUET.	GUILBAUT.	ib.
Tête de page.	GELLÉE.	TAMISIER.	ib.
Lettre.	id.	GUILBAUT.	ib.
TABLE DES MATIÈRES.			
Tête de page. Arrivée.	PAUQUET.	GUSMAND.	
Cul-de-lampe. Départ par le chemin de fer.	id.	VERDEIL.	



ERRATIC PAGINATION